HISTOIRE

DES

SÉLEUCIDES

HISTOIRE

DES

SÉLEUCIDES

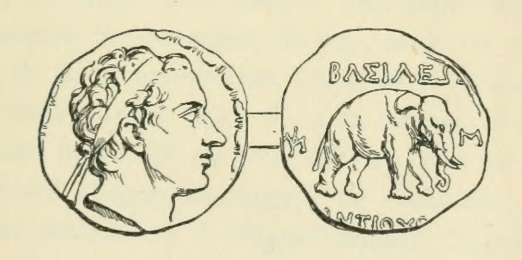
(323-64 avant J.-C.)

Première Partie

PAR

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE
—
1913

AVERTISSEMENT

L'histoire des Séleucides et celle des Lagides se côtoient de si près et s'entremêlent si souvent que l'on ne peut étudier l'une sans l'autre. Aussi avais-je cherché à débrouiller, il y a quelque vingt-cinq ans, la plus compliquée et la plus obscure des deux, celle des Séleucides, avant d'aborder celle des Lagides. Mon labeur n'aboutit alors qu'à esquisser un texte vague, flottant sur un amas de notes plus ou moins justificatives.

C'est cependant cette ébauche, longtemps délaissée, que j'ai entrepris de remanier, et qui, mise au courant des progrès de la documentation, constitue le présent ouvrage. Il m'a paru que les pages de cette histoire si tourmentée pourraient intéresser d'autres lecteurs que les érudits, si elles étaient allégées du bagage de discussions et conjectures qui détournent à chaque instant l'attention de la marche du récit pour la reporter sur les lacunes de la tradition, sur le travail d'exégèse, la critique des opinions divergentes et la somme de certitude obtenue. En conséquence, j'ai tâché d'imprimer au récit une allure plus rapide, de lui donner un accent plus ferme en l'expurgeant d'un excès de formules dubitatives, et de prévenir les distractions inopportunes en ne laissant au bas des pages — sauf de rares exceptions — que les références aux sources antiques.

La part de l'érudition proprement dite n'est supprimée que provisoirement. Elle est réservée pour une seconde partie, tome ou plutôt fascicule complémentaire, qui paraîtra prochainement — la matière est toute prête — et se terminera par un Index analytique de l'ouvrage entier. Les passages qui ont particulièrement besoin de contrôle sont indiqués dès à présent par des croix placées entre crochets dans le texte. La pagination de cet Appendice continuera celle de la première partie, de manière que les deux parties ne fassent, en somme, qu'un seul volume.

J'ai ajourné quelque peu la publication de ce complément pour me laisser le temps de soumettre à une revision attentive le texte que je donne aujourd'hui et la possibilité de réparer les inadvertances qui ont pu m'échapper au cours de l'impression.

Janvier 1913.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LE PARTAGE DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE

Les héritiers naturels d'Alexandre : Arrhidée fils de Philippe, Héraclès et le futur Alexandre IV dit Aigos. — Philippe III Arrhidée roi : la présidence honorifique de l'empire à Cratère, le commandement de l'armée à Perdiccas.

§ I. — L'hégémonie de Perdiccas (323-321). — Insubordination des généraux : Antigone, satrape de Phrygie, et Ptolémée, satrape d'Égypte, contre Perdiccas. — Expédition et mort de Perdiccas en Égypte (321). — Partage de Triparadisos : Séleucos satrape de Babylonie (321).

§ II. — La lutte contre Eumène (321-316). — Eumène de Cardia, défenseur de l'unité de l'empire, battu par Antigone (320-319), recule vers l'Orient. — Pithon fils de Crateuas, satrape de Médie, réfugié à Babylone : Séleucos, Pithon et Antigone contre Eumène et les satrapes orientaux. — Eumène livré à Antigone et mis à mort (316).

§ III. — La lutte contre Antigone (316-312). — Prétentions d'Antigone à l'hégémonie : conflit entre Antigone et Séleucos, qui se réfugie auprès de Ptolémée (été 316). — Coalition contre Antigone, entre Ptolémée, Séleucos, Lysimaque et Cassandre (315). — Antigone, allié avec Polyperchon, s'empare de la Syrie. — Séleucos commandant de la flotte égyptienne. — Ptolémée et Séleucos en Syrie : Démétrios, fils d'Antigone, battu à Gaza (312). — Rentrée de Séleucos à Babylone : ère des Séleucides (1er oct. 312).

On rapporte qu'Alexandre mourant déclara laisser son empire « au plus digne » [1]. Il aurait donc ainsi rompu lui-même le lien de l'hérédité monarchique qui pouvait attacher encore ses sujets — les Macédoniens tout au moins — à la

1. Curt., X, 5, 5 (*ei qui esset optimus*), et son anneau à Perdiccas.

race royale, représentée par Arrhidée fils de Philippe, par Héraclès, fils d'Alexandre et de Barsine, enfin, par l'enfant attendu de Rhoxane. Du reste, eût-il fait, comme le prétend Diodore, un testament déposé à Rhodes [1], il n'y avait pas de principe qui pût sauvegarder les droits d'un incapable, bâtard lui-même comme Héraclès, ou réserver ceux d'un héritier à naître, quand il s'agissait de gouverner un empire improvisé par la victoire et fait de nations hétérogènes.

Pourrait-on maintenir l'unité de cet empire après la mort du conquérant? Si le maintien de l'unité était possible, était-il désirable? A quel prix l'explosion inévitable des convoitises particulières, favorisée par la réaction des nationalités, ferait-elle acheter le plaisir esthétique de conserver à l'œuvre d'Alexandre son caractère et ses proportions? Sous quelle étiquette enfin se continuerait le gouvernement unitaire? Monarchie légitime, soit avec le frère d'Alexandre, soit avec un fils d'Alexandre, c'est-à-dire une régence dévolue à un des généraux d'Alexandre; ou monarchie élective, telle que la connut l'empire romain et que semblait la prévoir Alexandre; ou fédération plus lâche, mais équilibrée pourtant par la rivalité même des chefs et groupée autour du trône vide d'Alexandre? Les historiens amateurs de rhétorique ne se sont pas fait faute de traiter ces questions à propos du conseil de guerre tenu par les généraux à Babylone en juin 323, quelques jours après la mort du héros. Perdiccas demande que l'armée se donne un chef en attendant la délivrance de Rhoxane; Néarque pense que l'héritier déjà né de Barsine doit être préféré à un héritier hypothétique; Ptolémée penche pour le système fédératif, et l'anarchie est représentée par Méléagre. Dehors, la foule a aussi ses orateurs, et elle finit par acclamer Arrhidée.

Si nous ignorons ce qui s'est dit en cette mémorable occurrence, nous savons au moins ce qui s'est fait. Après des

1. Diod., XX, 81 (τὴν ὑπὲρ ὅλης τῆς βασιλείας διαθήκην).

compétitions scandaleuses, au cours desquelles on oublia sept jours durant, dit-on, le corps d'Alexandre, un compromis intervint qui laissait le titre de roi à Philippe Arrhidée, proclamé par l'infanterie, et donnait une demi-satisfaction à la cavalerie, c'est-à-dire à l'aristocratie, en prenant des mesures pour que cette royauté fût purement nominale. Il fut entendu que, si Rhoxane donnait le jour à un fils, ce fils serait associé au trône et héritier présomptif d'Arrhidée. En attendant, la présidence (προστασία) de l'empire fut dévolue à Cratère, le plus populaire, le plus capable et le moins ambitieux des généraux, qui était alors en Macédoine [†]; et Perdiccas se fit investir du commandement en chef de l'armée, avec le titre de chiliarque, porté avant lui par Héphestion [1].

§ I

L'hégémonie de Perdiccas (323-321).

C'était donc le système de l'empire indivis qui triomphait provisoirement. La combinaison adoptée était toute à l'avantage de Perdiccas, qui paraît avoir exercé dans le conseil une influence prépondérante et mené les négociations. De race royale, ambitieux et d'une énergie peu ordinaire, il comptait bien être en fait et rester le seul successeur d'Alexandre. Cratère était loin, et il serait probablement retenu en Macédoine par la mission que lui avait confiée Alexandre. Il avait dû, en effet, remplacer, comme régent de Macédoine, Antipater, tombé en disgrâce, paraît-il, pour avoir manifesté quelque répugnance à rendre les honneurs divins à Alexandre [2]. Maintenant, le Conseil attribuait à

1. Ceci était conforme aux préférences manifestées par Alexandre aux fêtes nuptiales de Suse, l'année précédente. Alexandre et Héphestion avaient épousé des filles de Darius ; Cratère, une nièce du Grand-Roi. Perdiccas avait eu pour lot une fille du prince des Mèdes Atropatès.

2. Arrian., VII, 12, 4. Justin, XII, 12, 9. Suidas, s. v. Ἀντίπατρος.

Antipater le titre de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, qui aurait pu faire de lui le rival plutôt que le lieutenant de Cratère en Europe. Perdiccas cherchait à se rendre populaire dans l'armée, qui aspirait au repos, aux dépens de la mémoire d'Alexandre. Il faisait courir le bruit qu'Alexandre, d'après des notes trouvées dans ses papiers, caressait de vastes projets de conquête, de nouvelles expéditions que lui, Perdiccas, se garderait d'entreprendre. Il avait, du reste, sous la main les rois, Philippe Arrhidée et Alexandre, l'enfant que Rhoxane venait de mettre au monde [1], et il commandait en leur nom.

Mais il dut bientôt se convaincre que, s'il pouvait être le premier entre ses égaux, ses compagnons d'armes n'étaient pas disposés à subir sa tutelle. Ils avaient assez longtemps obéi : l'heure était venue pour eux de jouir de leurs victoires et de commander à leur tour dans un domaine qui fût bien à eux. Ils consentaient à n'être que des satrapes, mais des satrapes à l'ancienne mode persane, c'est-à-dire des vice-rois tout-puissants et, en l'absence d'un Grand-Roi reconnu, irresponsables. Ptolémée n'avait pu faire prévaloir le système fédératif; mais, quand il prit possession de la satrapie d'Égypte, il était bien décidé à y régner et à n'y souffrir aucune ingérence étrangère. On peut croire que sa pensée était celle de bien d'autres. La répartition des satrapies faite à Babylone en 323 fut le prélude du démembrement de l'empire : bon nombre de gouverneurs qui partaient ainsi ne devaient plus rendre de comptes que les armes à la main.

Perdiccas fit d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour précipiter la crise. Son premier acte fut de se débarrasser de son hyparque ou lieutenant Méléagre, exécuté comme auteur ou complice d'une sédition militaire (323). Il crut habile de pousser tout de suite à bout ceux qu'il savait capables de lui désobéir. Antigone dit le Borgne (Μονόφθαλμος), satrape de la Grande-Phrygie, refusa d'aller conquérir la Cappa-

1. Un mois (Justin., XIII, 2, 5) ou trois mois (Curt., X, 6, 9) après la mort d'Alexandre, survenue le 28 ou 29 Daisios (= 13 juin 323?).

doce au profit d'Eumène de Cardia, ex-secrétaire d'Alexandre, l'homme de confiance de Perdiccas. Léonnatos, désigné pour coopérer avec Antigone, aima mieux quitter son gouvernement de Phrygie Hellespontique pour aller aider Antipater à vaincre les Hellènes : il espérait supplanter ensuite le « stratège d'Europe » et devenir roi légitime de Macédoine en épousant la sœur d'Alexandre, Cléopâtre, qui, veuve du roi d'Épire, lui offrait sa main. Ptolémée, dès son arrivée en Égypte, avait mis à mort l'ancien gouverneur, Cléomène, que Perdiccas avait voulu lui donner comme hyparque ou sous-gouverneur. L'année suivante, il retint à Memphis le corps d'Alexandre, que Perdiccas voulait faire conduire à l'oasis d'Ammon, ou peut-être à Aegæ, confisquant ainsi à son profit le prestige attaché à ces précieuses reliques.

Perdiccas voulut faire des exemples. Léonnatos avait trouvé la mort au cours de sa folle équipée (322); mais il restait à punir Antigone et Ptolémée, deux rivaux et ennemis personnels du chiliarque. Perdiccas venait d'achever, brutalement, à sa manière, la soumission de la Cappadoce, qu'Antigone et Léonnatos avaient refusé d'entreprendre. Il avait fait mutiler et mettre en croix, à la mode perse, le roi vaincu, et il aurait exterminé la famille royale, si un neveu et fils adoptif d'Ariarathe — le futur Ariarathe II — n'avait trouvé un refuge dans les montagnes. La Cappadoce devint satrapie macédonienne, accrue de la Paphlagonie et diminuée de la Lycaonie, laquelle fut rattachée à la Phrygie. A la tête de l'armée qu'il ramenait de Cappadoce, Perdiccas s'était posté en Pisidie, à portée de la Grande-Phrygie et de l'Égypte, les deux provinces gouvernées l'une par Antigone, l'autre par Ptolémée. Là, tout en intriguant pour son propre compte et modifiant ses plans suivant les nouvelles du jour, épousant puis répudiant Nicæa, fille d'Antipater, pour épouser enfin Cléopâtre et marier Arrhidée malgré lui avec Eurydice l'Illyrienne, petite-fille de Philippe, il cita Anti-

gone à comparaître devant un conseil de guerre qu'il présiderait avec les rois. Antigone promit de se justifier, gagna du temps et s'enfuit avec son fils Démétrios auprès d'Antipater, qui, maître de la Grèce et devenu le beau-père de Cratère, ne craignait plus personne (322). Sans voir le mécontentement qui commençait à travailler son armée, sans se soucier de la diversion qu'opéraient sur ses derrières Antipater, Cratère et Antigone, débarqués en Asie Mineure, et comptant sur Eumène pour leur tenir tête, Perdiccas usa de la même procédure contre Ptolémée. Le Lagide comparut ou se fit représenter à un colloque qui se tint en Syrie : sa défense fut écoutée et il fut absous (321). Mais Perdiccas s'obstina à le traiter en coupable : traînant avec lui les rois, il continua sa marche et envahit l'Égypte. Il y trouva le châtiment de son orgueil. Au premier échec, la désertion se mit dans ses troupes ; ses généraux lui refusèrent obéissance et se mirent à l'abri de ses vengeances en le faisant assassiner (juill. 321).

On cite parmi ceux qui lui portèrent les premiers coups le commandant de la cavalerie, Séleucos, qui devait fonder plus tard la dynastie des Séleucides [1]. Séleucos n'était alors qu'un soldat de fortune comme tant d'autres. On ne songeait point encore à faire de lui un fils d'Apollon, et on laissait à ses flatteurs à venir le soin d'accumuler autour de ses origines les prodiges et les prophéties [2]. Originaire, dit-on, de la petite ville d'Europos, fils d'Antiochos, un général de Philippe, et d'une mère appelée Laodice, il avait dû partir avec Alexandre, dont il avait à peu près l'âge [3], pour l'expédition d'Asie. Il s'y était distingué, sans doute, mais pas assez pour figurer dans les premiers rôles, ceux-ci étant, du reste,

1. Corn. Nepos, *Eumen.*, 5, 1.

2. Diod., XIX, 90. Justin., XV, 4, 3-6. Appian., *Syr.*, 56. Arrian., VII, 22. Pausan., I, 16, 1. Liban., *Antioch.*, p. 349. Cf. ci-après, p. 19, 1.

3. A sa mort, en 281/0, Séleucos avait 73 ans, suivant Appien (*Syr.*, 63); 75 suivant Porphyre (Eus. Arm., I, p. 249); 77 suivant Justin (XVII, 1, 10) : ce qui reporte sa naissance entre 354/3 et 358/7 a. C. Alexandre était né en 356.

réservés aux hommes mûrs. Quinte-Curce ne prononce même pas son nom. Au passage de l'Hydaspe (326), il commandait les hypaspistes, autrement dit l'infanterie de la garde royale [1]. On le retrouve peu après à la tête d'une phalange [2], puis aux grandes épousailles de Suse, où Alexandre, pour initier ses « hétæres » aux mœurs orientales, les marie d'office à des femmes de son choix. Séleucos, mentionné le dernier sur la liste dressée par Arrien, reçut pour femme Apama, fille du Bactrien Spitamène [3]. Il paraît bien que les autres officiers ne prirent pas au sérieux ces essais d'unions polygamiques; mais Séleucos garda et traita en épouse légitime la femme que le caprice d'Alexandre lui avait donnée. Apama — peut-être hellénisée sous le nom accessoire d'Antiochis [†] — fut la mère de son successeur.

Il est évident que Séleucos avait dû vivre dans une certaine intimité avec Alexandre, au temps où le roi daignait encore être familier. Plutarque rapporte qu'Alexandre se préoccupa un jour de faire rechercher un esclave de Séleucos, qui s'était enfui en Cilicie [4]. Le nom de Séleucos figure parmi ceux des « amis » qui allèrent consulter Bel-Sérapis sur la maladie d'Alexandre [5]. Il était encore à ce moment commandant des pages de la garde royale, et, comme tel, il eut l'occasion de protéger Perdiccas contre les émeutiers qui vinrent l'assaillir jusque dans la chambre mortuaire où gisait le cadavre d'Alexandre. Perdiccas le récompensa en lui donnant le commandement de la cavalerie des hétæres, fonction des plus honorifiques, dévolue avant lui à Héphæstion et à Perdiccas [6]. La charge que quittait Séleucos fut donnée à Cassandre, fils d'Antipater. La faveur de Perdiccas prouve que Séleucos n'était pas de ceux dont le régent crût

1. Arrian., V, 13, 4 (τοὺς ὑπασπιστὰς τοὺς βασιλικούς).
2. Arrian., V, 16, 3. Cf. Athen., VI, 261 *b*.
3. Arrian., VII, 4, 6.
4. Plut., *Alex.*, 42.
5. Plut., *Alex.*, 76. Arrian., VII, 26, 2.
6. Diod., XVIII, 3. Justin., XIII, 4, 17. Appian., *Syr.*, 57.

avoir à se défier. Perdiccas le jugea même plus utile à ses côtés que pourvu d'une satrapie. C'était alors, à l'âge d'environ trente ans, un homme de belle prestance, d'une grande force physique, dont il avait fait preuve, dit-on, en arrêtant dans sa course furieuse un taureau échappé qu'Alexandre allait sacrifier [1]. Perdiccas ne supposait pas sans doute que dans cet athlète il y eût un ambitieux au caractère tenace et résolu, calme d'ailleurs et prémuni par l'égalité de son humeur contre des fautes où d'autres se laissaient entraîner par l'effet d'une fougue irréfléchie. Pendant près de trois ans, Séleucos avait rempli consciencieusement ses fonctions et suivi Perdiccas en Cappadoce, en Pisidie, en Égypte. C'est là que, jugeant le moment venu de secouer le joug, il avait résolument pris sa part de responsabilité dans le meurtre de Perdiccas. A partir de cette époque, Séleucos reste au premier plan de l'histoire des successeurs d'Alexandre.

L'armée d'invasion, réconciliée avec Ptolémée, reprit le chemin de la Syrie, sous la conduite de Pithon et d'Arrhidæos ou Arrhabæos, l'officier qui avait amené en Égypte le corps d'Alexandre. On savait maintenant que le favori et séide de Perdiccas, Eumène de Cardia, avait battu les troupes amenées d'Europe par Cratère, que Cratère lui-même était resté sur le champ de bataille, et que l'Asie Mineure était presque tout entière au pouvoir d'Eumène. Perdiccas était mort, mais son parti avait retrouvé un chef dans ce Grec que les Macédoniens traitaient de misérable scribe et qui se révélait tout à coup homme de guerre. Il fallait aviser. Les généraux tinrent à Triparadisos, localité située sur le cours de l'Oronte [2], un congrès où furent convoqués An-

1. Appian., *Syr.*, 57. Suidas, s. v. Σέλευκος. On disait bien aussi que Lysimaque avait terrassé un lion (Justin., XV, 3, 7-8).

2. Sur l'emplacement exact, voy. les opinions divergentes de P. Perdrizet (*Revue Archéol.*, XXXII [1898], pp. 34-39 : pour Riblah) et de R. Dussaud (*ibid.*, XXXIII [1898], pp. 113-121 : pour Djousiyé).

tipater et Antigone. Antipater, qui avait rallié les troupes de Cratère, était en marche pour secourir Ptolémée : Antigone accourut de Cypre. Le congrès, un instant troublé par les intrigues de la reine Eurydice, confia la régence à Antipater, avec le titre de curateur (ἐπιμελητής), et procéda à une nouvelle répartition des satrapies et dignités.

Autant qu'on en peut juger, le principe adopté alors fut de séparer les pouvoirs militaires, concentrés aux mains d'un petit nombre de stratèges, des pouvoirs administratifs délégués aux satrapes. Antipater eut pour lieutenant un chiliarque, qui fut son fils Cassandre; Antigone fut stratège ou chef de l'armée dans l'Asie en deçà de l'Euphrate, et Pithon fils de Crateuas [1], ex-satrape de Médie, stratège des provinces orientales. On n'avait sans doute réglé que par à peu près les rapports hiérarchiques entre les stratèges et les satrapes, et entre les stratèges et le chiliarque. L'anarchie allait sortir de ces remaniements improvisés. Séleucos, qui avait secouru à temps Antipater au cours d'une sédition provoquée par Eurydice [2], reçut la satrapie de Babylonie, occupée avant lui par Archon fils de Clinias et Docimos [3].

Le territoire qui lui fut adjugé n'était pas très étendu. Il ne comprenait que la partie inférieure du bassin des deux fleuves, entre la Susiane à l'E., la Mésopotamie au N. et les déserts d'Arabie au S.-O. ; mais Babylone était encore une ville incomparable, au moins par le prestige des souvenirs et l'avantage de sa position moyenne entre l'Occident et l'Orient. C'est là qu'Alexandre avait l'intention de placer la capitale de son empire, projet maintenant abandonné. Les contractants de Triparadisos tenaient si peu à donner un centre à l'empire déjà à demi disloqué que le régent allait

1. A distinguer de Pithon fils d'Agénor, partisan d'Antigone, tué à la bataille de Gaza en 312. L'orthographe du nom (Πείθων — Πύθων dans Diodore —) est la même de part et d'autre.

2. De compte à demi avec Antigone (Arrian., *Succ. Alex.*, 33. Polyæn., IV, 6, 4).

3. Diodor., XVIII, 39, 6. La Susiane à Antigène, la Mésopotamie et l'Arbélitide, tout le bassin moyen de l'Euphrate et du Tigre, à Amphimachos.

emmener les rois en Macédoine et y chercher le repos qui convenait à son grand âge. Ils s'apprêtaient à évincer le dernier et le seul champion du régime unitaire, Eumène de Cardia.

§ II

La lutte contre Eumène (321-316).

De 321 à 318, nous perdons de vue le gouverneur de la Babylonie. C'est le temps où Eumène lutte désespérément contre une coalition qui le traite en étranger et en proscrit, faisant appel contre lui à l'orgueil macédonien et à la trahison. Rien de plus confus que les péripéties de cette lutte mémorable, où, à côté des deux adversaires, s'agite une foule de comparses, ambitieux pour leur propre compte, sans scrupules et sans foi, où les défections interviennent à tout propos pour contrecarrer les combinaisons stratégiques et faire du vainqueur de la veille le vaincu du lendemain. Les hésitations et contradictions des témoignages anciens épaississent encore à nos yeux l'obscurité qui plane sur cette période d'anarchie.

Eumène, reculant devant les forces déployées par Antigone, fut battu en Cappadoce, grâce à la trahison du commandant de sa cavalerie (320). Il se réfugia, avec ce qui lui restait de troupes fidèles, dans la forteresse de Nora, d'où il réussit à s'échapper, après avoir, pendant plus d'un an, résisté aux sommations et déjoué les intrigues d'Antigone. Les Perdiccaniens qui n'avaient pas voulu faire cause commune avec lui — Alcétas, Attale, l'un frère, l'autre beau-frère de Perdiccas, Laomédon de Mitylène — tombèrent l'un après l'autre, ou sur les champs de bataille ou livrés après leur défaite à Antigone, qui ne faisait point de quartier aux vaincus (319) [1]. Entre temps (janv. 319), Antipater était

1. C'est vers ce temps que Démétrios, fils d'Antigone et de Stratonice fille de Corragos, épouse Phila, fille d'Antipater, alors veuve de Cratère.

mort, et son successeur, Polyperchon, conseillé par Olympias, la mère d'Alexandre, prit parti pour le défenseur de l'unité de l'empire. Eumène se trouvait ainsi investi de pouvoirs réguliers : avec la flotte qu'il se construisait à la hâte en Phénicie, il comptait tenir tête à Antigone et à Ptolémée. Mais il comptait sans la trahison, qui, partout et toujours, s'attachait à ses pas. Traqué en Asie Mineure par Antigone désormais maître de la mer Égée, il fut contraint d'aller, du côté de l'Orient, tenter la fortune avec les nouveaux alliés que le hasard venait de lui susciter.

Au printemps de 318, Pithon, satrape de Médie et stratège de toutes les provinces supérieures, c'est-à-dire situées au-delà du Tigre, jugea qu'il était temps pour lui de mettre à profit l'anarchie générale et de transformer son commandement militaire en souveraineté. Pithon fils de Crateuas était un ambitieux inquiet, incapable de fixer ses désirs et de viser un but assez longtemps pour y atteindre. Satrape de Médie après la mort d'Alexandre, il avait obéi à regret à Perdiccas. En Égypte, il avait donné le signal de la défection et avait été nommé sur place gouverneur général avec Arrhabæos pour collègue. Cette dignité improvisée et mal définie, il n'avait pu la garder. Il était impopulaire parmi les troupes, qui suivent parfois mais méprisent et suspectent toujours les insubordonnés. Il avait donc repris sa satrapie de Médie, et les nécessités de la lutte à soutenir contre Eumène lui avaient valu sa nomination de stratège de la Haute-Asie. Il devait surveiller les satrapes de ces régions et empêcher de ce côté la désorganisation de l'empire. Mais la tranquillité qui régnait au-delà de l'Euphrate ne faisait pas le compte du stratège. Tout à coup, au mépris des conventions passées à Triparadisos, il envahit la Parthyène, s'empare de la personne du satrape Philippe et le fait mettre à mort ; après quoi, il lui donne pour successeur son frère à lui, Eudamos. Cet acte de despotisme brutal provoqua entre les satrapes menacés une coalition dont le satrape de

Perse, Peucestas, fut l'instigateur et le chef. Pithon fut expulsé de la Parthyène, et, ne se trouvant plus en sûreté dans sa province de Médie, il se réfugia à Babylone, auprès de Séleucos.

On voit que, toujours prudent et ennemi des résolutions soudaines, Séleucos ne s'était pas joint à la coalition. Peut-être aussi sa province n'était-elle pas comprise dans les « satrapies supérieures » et n'avait-il pas eu à résister aux ouvertures de ses collègues. Il espérait sans doute profiter de toutes ces querelles sans y prendre part. Mais l'agitation provoquée par Pithon eut des conséquences imprévues. Eumène, qui, après la défaite de la flotte envoyée dans l'Hellespont par Polyperchon et la défection de sa propre flotte, n'espérait plus se mettre en relation par la mer Égée avec la Macédoine et la Grèce, Eumène pensa que les satrapes coalisés s'associeraient volontiers à sa cause. Il eut soin, du reste, de mettre en avant l'autorité des rois légitimes : les satrapes reçurent des lettres royales leur enjoignant « de se soumettre aux ordres d'Eumène et de lui obéir en tout [1] ». Parti de Phénicie à la fin de 318, Eumène rallia au passage Amphimachos, satrape de Mésopotamie, et alla hiverner à Caræ (Καρῶν κῶμαι) en Babylonie.

C'est de là sans doute qu'il expédia ses courriers aux satrapes. Il fit également sonder Séleucos et Pithon par Antigène, commandant des argyraspides et satrape de Susiane, qui, chargé par Antipater de rapporter en Occident les trésors de Suse, s'était attaché, par défiance d'Antigone, à la cause des rois et — provisoirement, du moins — à la fortune d'Eumène. Séleucos répondit qu'il était prêt à servir la cause des rois, mais qu'il ne consentirait jamais à se soumettre aux ordres d'Eumène, qui avait été condamné à mort par un conseil des Macédoniens [2]. Après divers pourparlers, Séleucos envoya de son côté un affidé à Antigène et aux

1. Diodor., XIX, 13. Plut., *Eumen.*, 13.
2. Diodor., XIX, 12.

argyraspides pour les décider à s'insurger contre Eumène. Séleucos et Antigène avaient des souvenirs communs qui purent être évoqués à cette occasion ; ils avaient frappé ensemble Perdiccas sur les bords du Nil. Antigène était bien décidé à suivre le conseil de Séleucos, mais plus tard. Pour le moment, il aimait mieux protéger Eumène qu'obéir à Antigone. Il fallait bien, dans le conflit engagé, que ses argyraspides fussent au service de l'un ou de l'autre.

Au printemps de 317, Eumène s'apprêta à passer le Tigre pour aller rejoindre les satrapes à Suse. Séleucos et Pithon songèrent un instant à lui disputer le passage : ils rompirent même les digues d'un canal pour inonder son camp, espérant toujours, et jusqu'au dernier moment, provoquer la défection des argyraspides ou donner à Antigone le temps d'arriver. Celui-ci, venu à grandes journées des bords de l'Hellespont, avait fait reposer ses troupes en Mésopotamie ; mais il était encore trop loin et Eumène trop près de Babylone pour que Séleucos pût risquer d'entrer en conflit avoué avec l'armée royale. Eumène était sur la route de Suse quand Antigone, lancé à sa poursuite, arriva à Babylone. Séleucos et Pithon se joignirent à lui, espérant bien avoir pris le parti du plus fort. Quand ils arrivèrent à Suse, Eumène en était parti avec ses alliés ; mais les trésors étaient restés dans la citadelle, défendue par une forte garnison. Séleucos, nommé satrape de Susiane par Antigone, resta pour bloquer la citadelle, pendant qu'Antigone se mettait de nouveau à la poursuite de son ennemi.

Battu sur le Copratas, obligé de chercher un refuge en Médie et harcelé au passage par les Cosséens, Antigone fut sauvé par l'indiscipline des satrapes dont Eumène était le chef nominal. Le Cardien ne parvenait à assouplir l'orgueil et à apaiser les rivalités de personnages comme Peucestas et Antigène qu'en tenant conseil avec eux dans un pavillon royal où trônait la divinité d'Alexandre. Au lieu de marcher sur l'Asie Mineure, qu'ils auraient trouvée sans défense, il

plut aux satrapes de tourner du côté opposé et d'aller banqueter à Persépolis. Profitant de ce répit, Antigone redescendit de la Médie sur la route de Persépolis. Repoussé de nouveau après une grande bataille livrée en Paraetacène, il revint à la charge et réussit enfin, en Gabiène, non pas à surprendre ni à battre son rival, mais à trouver enfin les traîtres de qui il attendait sa revanche. Eumène fut livré à Antigone par ses propres troupes (316). Le Borgne, n'écoutant que sa vieille rancune, ou, suivant une autre version, cédant à regret aux injonctions de son armée, mit à mort son adversaire ; mais il se débarrassa aussi des incorrigibles brouillons qui avaient cru, en trahissant Eumène, satisfaire et éloigner Antigone. Le commandant des argyraspides, Antigène, sans doute l'instigateur de la trahison, fut brûlé vif.

§ III

La lutte contre Antigone (316-312).

Antigone était maître de toute l'Asie et se sentait de taille à la gouverner. Il ne lui restait plus que quelques mauvais vouloirs à prévenir et quelques importuns à supprimer. Avant de quitter Ecbatane, où il avait attendu le printemps, il se défit de Pithon, qui s'agitait bruyamment, comme toujours, et oubliait qu'il n'était plus chez lui depuis que son hôte était devenu son maître. Invité à une entrevue qui devait être cordiale, Pithon fut arrêté, jugé et exécuté, à titre d'exemple. Quand Antigone arriva à Suse, après avoir tenu une sorte de cour plénière à Persépolis et réorganisé l'administration des provinces supérieures en partageant les pouvoirs, dans chaque région, entre des satrapes indigènes et des stratèges macédoniens, Séleucos avait réussi à pacifier le pays et à traiter à l'amiable avec le commandant du fort, Xénophilos, qui se déclara prêt à mettre à la disposition d'Antigone les trésors dont il avait la garde. Antigone prit

l'argent, mais ne se crut pas obligé pour autant de récompenser les loyaux services de Séleucos [1]. Il n'entendait pas le laisser à la tête de deux satrapies limitrophes et de deux capitales comme Suse et Babylone. Il nomma donc un satrape de Susiane, et même, pour plus de sûreté, un indigène, Aspisas; puis il prit le chemin de Babylone. Là, il verrait s'il devait laisser en place un auxiliaire aussi respectueux, mais aussi dangereux que Séleucos. Le satrape de Babylone était aimé dans sa province : il n'en fallait pas davantage pour devenir suspect à Antigone, qui ramenait avec lui Peucestas pour des raisons analogues. Peucestas était trop populaire à Persépolis : Antigone l'avait remplacé par Asclépiodore, sous prétexte de lui réserver un emploi plus en vue. Ce qu'il advint de cette promesse, nous l'ignorons : à partir de ce moment, aucun historien ne fait plus mention de Peucestas.

A Babylone, le conflit prévu éclata. Antigone émit la prétention de contrôler les actes du satrape et particulièrement sa gestion financière. Séleucos, à bout de patience et craignant le sort de Pithon, s'enfuit avec une faible escorte et alla demander asile à Ptolémée [2]. On raconta plus tard que des prêtres chaldéens avaient dès lors prédit sa fortune, et qu'Antigone, superstitieux une fois en sa vie, fit courir après le fugitif, dont, en somme, il était heureux d'être débarrassé. Après avoir installé un nouveau satrape à Babylone et destitué celui de Mésopotamie, qui avait protégé la fuite de Séleucos, Antigone vint hiverner en Cilicie. Il était alors le plus puissant des généraux d'Alexandre, et, grâce aux trésors trouvés à Ecbatane, à Suse et à Cyinda, le mieux pourvu d'argent. En ce temps où tout était à vendre, les

1. D'après Diodore (XIX, 46. 48. 56), Antigone avait pris à Ecbatane 5,000 tal. d'argent; à Suse 20,000 tal. Un peu plus tard, il trouva dans le Trésor de Cyinda, 10,000 tal., et il tirait de ses revenus 11,000 tal. par an. Il aurait donc disposé successivement de la somme fabuleuse de 276 millions de drachmes.

2. Diod., XIX, 55. Cf. *Histoire des Lagides*, I, pp. 42 sqq.

dariques valaient des soldats. Pour comble de fortune, il n'y avait plus, ou peu s'en faut, de souverains légitimes. Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice avaient été mis à mort par Olympias, animée d'une haine égale pour le bâtard et pour l'ambitieuse princesse dont il était l'instrument (317); Olympias avait été à son tour traquée, enfermée dans Pydna, condamnée à mort et lapidée par ordre de Cassandre (316), qui tenait Rhoxane et son fils, Alexandre IV, internés à Amphipolis, en attendant qu'il se décidât à s'en débarrasser par un crime; le vicaire-général de l'empire, le vieux Polyperchon, était un soudard imprévoyant qui pouvait servir comme allié et ne pouvait nuire comme ennemi. Antigone semblait toucher au but; il allait être en Asie le successeur de Darius et d'Alexandre.

Mais ni Ptolémée, ni Séleucos, ni Cassandre, ni Lysimaque, stratège de Thrace investi par Perdiccas et maintenu depuis en possession de sa province, n'étaient d'humeur à laisser le champ libre aux prétentions d'Antigone et à se contenter des protestations d'amitié par lesquelles il cherchait à les amadouer. Ils demandèrent, par un ultimatum commun, à partager l'argent rapporté de la Haute-Asie, exigeant en outre que la Syrie et la Phénicie fussent annexées à l'Égypte; que la Babylonie fût restituée à Séleucos; que les États de Lysimaque fussent accrus de la Phrygie sur l'Hellespont et séparés des possessions d'Antigone par un grand gouvernement (Carie-Lycie-Cappadoce) confié au satrape de Carie Asandros; enfin, que Cassandre fût reconnu comme stratège d'Europe [1]. La guerre éclata entre Antigone et la coalition (315). Cette lutte, qui ne devait prendre fin qu'au bout de quatorze ans, se poursuivit d'abord avec des vicissitudes très diverses, mais, dans l'ensemble, favorables à Antigone. Celui-ci avait eu le bon esprit de se concilier la sympathie des villes grecques d'Asie en les protégeant contre les entreprises des satrapes qui les moles-

1. Diodor., XIX, 57. Cf. les observations de Droysen (II, p. 309, 2).

taient. C'est ainsi qu'il avait pris la défense de Cyzique contre Arrhabæos, expulsé le satrape de Lydie, Clitos, qui traitait les villes d'Ionie en pays conquis, et qu'un de ses premiers actes, au début de la guerre, fut d'émanciper les villes de Carie de la tutelle d'Asandros. Il ne s'interdit pas sans doute de leur demander des subsides, mais il les traitait en alliées, et non plus en sujettes. Il fit parade du même zèle pour l'indépendance des villes grecques d'Europe, occupées par les garnisons de Cassandre. Allié avec Polyperchon, rival de Cassandre, il fit « publier en tous lieux » un décret, solennellement délibéré en congrès et ratifié par son armée, sommant Cassandre de rendre aux villes leur pleine autonomie et de faire sortir de la prison où il les retenait le jeune roi Alexandre et sa mère Rhoxane. Cette pitié pour les malheureuses victimes de la politique était un simple prétexte : il savait bien que Cassandre avait plus d'intérêt que lui à les garder sous sa main, et il ne protesta pas quand Cassandre les fit périr quelques années plus tard.

Antigone commença par mettre la main sur la Syrie, et par se construire en toute hâte une flotte dans les ports de la Phénicie. Les Rhodiens lui prêtèrent leurs chantiers et devinrent, en fait, ses alliés. Il fit aussi venir des navires de l'Hellespont et parvint ainsi à réunir 240 vaisseaux de guerre, une flotte capable d'interdire l'accès des côtes à la flotte égyptienne, commandée par Séleucos. En effet, Séleucos, qui paraît avoir été en l'occurrence un médiocre tacticien, ne fit guère que croiser le long du littoral sans pouvoir secourir ni Joppé, ni Gaza, ni Tyr, et sans réussir davantage à arrêter les renforts expédiés par mer à Antigone. Pendant ce temps, Polémée [1], neveu et stratège d'Antigone en Cappadoce, débloquait Amisos sur le Pont, assiégée par Asclépiodore, lieutenant d'Asandros, forçait le dynaste de Bithynie, Zipœtès, à lever le siège d'Astacos et de Chalcédoine, et, rap-

1. L'orthographe Πολεμαῖος (Dittenb., *Syll.*, I², 184) a été corrigée à tort dans les mss. des livres XIX-XX de Diodore.

pelé par Antigone, arrivait à temps en Ionie pour obliger Séleucos à abandonner le blocus d'Érythræ (315). Séleucos alla hiverner à Cypre, où il rejoignit Ménélas, frère de Ptolémée, et surveilla avec lui la fidélité ébranlée des dynastes qui tenaient encore pour la cause de l'Égypte. D'après Diodore, il assiégea Cérynia, Lapethos, Amathonte et Cition. On le retrouve, l'année suivante (314), dans les eaux de Lemnos, où il rallie vingt navires expédiés d'Athènes par ordre de Cassandre et ne peut détacher les Lemniens du parti d'Antigone ; puis à Cos, où l'on perd sa trace. Nous ne savons où il était quand Ptolémée, après avoir étouffé la révolte des Cyrénéens (313), vint à Cypre « châtier les rois qui lui avaient désobéi », confia le gouvernement de l'île au roi de Salamine, Nicocréon [†], et partit de là pour piller les côtes de la Haute-Syrie et de la Cilicie [1].

C'était, pour Ptolémée, le commencement de la revanche. Il la voulut plus complète. Au printemps de 312, avec une forte armée et Séleucos pour lieutenant, il marcha sur la Syrie. A Gaza, il rencontra Démétrios, le fils d'Antigone, qui accourait à marches forcées pour lui barrer le passage. La bataille fut sanglante et la victoire longtemps disputée. Enfin l'armée de Démétrios, inférieure en nombre, fut mise en déroute, et Ptolémée n'eut qu'à poursuivre ses débris pour reprendre possession de toute la Syrie, y compris la Palestine et la Phénicie.

Séleucos, qui avait vaillamment payé de sa personne à Gaza, se hâta de recueillir sa part des fruits de la victoire. Avec 800 hommes d'infanterie et environ 200 cavaliers [2] que lui donna Ptolémée, il prit la route de Babylone. Si la grande ville résistait, l'entreprise était plus que téméraire : au lieu d'une escorte, il eût fallu une armée. Mais Séleucos avait dû prendre ses renseignements : il comptait sur les souvenirs qu'il avait laissés dans la province et sur l'impo-

1. Diod., XIX, 62. 79.
2. Ou un peu plus, 1000 + 300 hommes, d'après Appien (*Syr.*, 54).

pularité qui s'attachait partout à la domination brutale d'Antigone, exercée par des fonctionnaires formés à l'école du maître. Il rassura ses gens alarmés en faisant appel à la fois à leur amour-propre de vétérans et à leur crédulité. Ne savaient-ils pas que mille présages lui garantissaient le succès ; qu'il avait ceint un jour par hasard, mais par un hasard significatif, le diadème d'Alexandre : que l'Apollon de Milet, qu'Alexandre lui-même, apparu en songe, lui avaient prédit sa grandeur future [1] ? S'il y avait quelques périls à affronter, les vieux compagnons d'Alexandre n'étaient pas hommes à reculer.

Séleucos vit se vérifier de point en point ses prévisions. En Mésopotamie déjà, les garnisons macédoniennes se déclarèrent pour lui après un semblant de résistance. « Lorsqu'il entra en Babylonie, un grand nombre d'indigènes vinrent à sa rencontre, lui offrant de l'aider en tout ce qu'il lui plairait de faire. C'est que Séleucos, ayant été quatre ans satrape de la contrée, s'était montré bienveillant pour tous ; il s'était concilié l'affection des masses et s'était de longue main préparé des auxiliaires pour le cas où il lui serait donné de disputer l'hégémonie. Il fut rejoint par Polyarchos, un préposé de district, avec plus de mille soldats. Les partisans restés fidèles à Antigone, voyant l'élan irrésistible de la multitude, se réfugièrent dans la citadelle, dont la garde était confiée à Diphilos. Séleucos assiégea la citadelle, la prit d'assaut et en fit sortir les enfants et amis qui y avaient été détenus comme otages, après son départ pour l'Égypte, par ordre d'Antigone. Cela fait, il enrôla des soldats, acheta des chevaux et les distribua à ceux qui étaient capables de les monter. Son affabilité envers tous fit naître les meilleures espérances, et il put compter sur l'empresse-

1. Voy. la série des présages dans Diodor., XIX, 90. Justin., XV, 4, 2-6. Appian., *Syr.*, 56. Pausan., I, 16, 1. Versions diverses, dans Justin et Appien, concernant la fameuse ancre des Séleucides, *figura quae in femore Seleuci nata cum ipso parvulo fuit*, ou cachet donné à S. enfant par sa mère.

ment d'une population prête à partager ses périls en toute circonstance. Voilà de quelle façon Séleucos recouvra la Babylonie [1] ».

La rentrée de Séleucos à Babylone fut un événement assez insignifiant en soi, car Séleucos, qui avait déjà été dépossédé une fois, pouvait l'être encore par la suite; mais il prit plus tard dans le souvenir des peuples une telle importance que la date de cette restauration servit de point de départ à une nouvelle ère, l'ère des Séleucides (1er octobre 312 a. Chr.) [†]. On aurait pu aussi bien la dater, comme l'Hégire de Mahomet, de la « fuite en Égypte », si l'on n'avait voulu se conformer à un usage monarchique. La persécution ne grandit que les chefs de religions; elle est un souvenir plutôt importun pour les rois, dont la grandeur se mesure au succès.

1. Diodor., XIX, 91.

CHAPITRE PREMIER

LE RÈGNE DE SÉLEUCOS I NICATOR (312-281).

Séleucos, roi (šar) asiatique, s'empare de la Susiane et de la Médie.

§ I. La lutte contre Antigone (311-301). — Nicanor, général d'Antigone, battu sur le Tigre. — Ptolémée évacue la Syrie : incursion de Démétrios à Babylone (311). — Les coalisés, sauf Séleucos, font la paix avec Antigone ; Alexandre IV, chef nominal de l'empire, mis à mort par Cassandre (311). — Hostilités entre Ptolémée et Cassandre, entre Ptolémée et Antigone (310-306). — Ptolémée vaincu par Démétrios à Salamine de Cypre (306). — Les Diadoques, à l'exemple d'Antigone et de Démétrios, prennent le titre de rois (305). — Le siège de Rhodes (305/4). — Séleucos en Bactriane et dans l'Inde : accord avec le roi Tchandragoupta (Sandracottos). — Retour à Babylone. — La dernière coalition contre Antigone (302-301). — Ptolémée envahit et évacue la Syrie. — Antigone vaincu et tué à Ipsos (301). — Nouveau partage de l'empire d'Alexandre.

§ II. Rivalités et hostilités en Occident. — Hostilité latente entre Séleucos et Ptolémée au sujet de la Cœlé-Syrie. — Fondation d'Antioche sur l'Oronte (300). — Séleucos épouse Stratonice, fille de Démétrios Poliorcète (299). — Agitation et intrigues de Démétrios, finalement incommode à Séleucos et à Ptolémée. — Organisation administrative de l'empire séleucide : fondation de Séleucie sur le Tigre. — Séleucos cède Stratonice et l'administration des provinces orientales à son fils Antiochos (294). — Démétrios roi de Macédoine (294), détrôné par Pyrrhos d'Épire (287), remplacé par Lysimaque (286), interné à Apamée par Séleucos (286) : sa mort (283). — Séleucos contre Lysimaque : défaite et mort de Lysimaque à Coroupédion (281). — Séleucos en Thrace, assassiné par Ptolémée Kéraunos (281).

Bien que Séleucos n'ait pris officiellement le titre de roi que six ans plus tard (305), il se sentait déjà hors de pair.

Il n'avait plus qu'à consolider une situation désormais acquise, mais pourtant menacée par un retour offensif que faisait prévoir à bref délai l'irritation d'Antigone, bravé au cœur de son empire. Nicanor, ancien satrape de Cappadoce et alors stratège de Médie et des provinces supérieures, le représentant d'Antigone dans la Haute-Asie, s'empressa d'avertir le maître. Sans attendre ses instructions, il réunit une armée de près de 20,000 hommes et courut à Babylone pour en déloger Séleucos. Celui-ci, qui n'avait pas plus de 3000 fantassins et 400 cavaliers à sa disposition, alla se poster en embuscade sur la rive gauche du Tigre. Nicanor, surpris au moment où il comptait traverser le fleuve sans encombre, fut battu et mis en fuite. Son armée passa à peu près tout entière du côté de Séleucos, qui, poussant hardiment sa fortune, s'empara sans coup férir de la Susiane, de la Médie et de quelques régions limitrophes. La domination exécrée d'Antigone s'écroulait d'elle-même. Séleucos écrivit à Ptolémée et à ses autres amis un compte rendu de ses succès, s'entourant déjà d'un appareil royal et d'un éclat en rapport avec son hégémonie [1]. Il pouvait écrire en toute confiance à son ami Ptolémée. Le Lagide, qui tenait sa part et n'en souhaitait point d'autre, dut être charmé de voir se consommer le démembrement de l'empire : il ne se doutait pas encore que Séleucos régnerait un jour à sa place en Syrie.

§ I

La lutte contre Antigone (311-301).

Cependant, Antigone n'avait pas dit son dernier mot, et Séleucos n'apprit pas sans inquiétude les nouvelles d'Occident. La guerre avait recommencé en Syrie. Démétrios avait

1. Diodor., XIX, 92. D'après Plutarque (*Demetr.*, 18), Séleucos était déjà roi pour les Barbares : il aurait pu ajouter, comme Ptolémée en Égypte.

pris sa revanche sur le vainqueur de Gaza, qui s'apprêtait à l'expulser de la Syrie du nord. Un lieutenant de Ptolémée, Cillès, s'était laissé surprendre à Myonte : il avait été fait prisonnier et ses soldats étaient passés à l'ennemi. Quand Antigone eut rejoint son fils, Ptolémée abandonna la partie, heureux que les Arabes Nabatéens fissent momentanément oublier à Antigone le chemin de l'Égypte. C'est sur Séleucos que l'orage allait éclater. Mis au courant des événements survenus à Babylone par un message de Nicanor, Antigone expédia aussitôt son fils avec une vingtaine de mille hommes pour rétablir l'ordre en Extrême-Orient. Il pensait qu'il suffirait de reprendre Babylone pour abattre Séleucos. Comme il avait besoin de ne pas s'affaiblir devant la poussée des Arabes et un retour possible de Ptolémée, il imposa à Démétrios un délai très court pour l'opération dont il le chargeait. Démétrios devait concerter ses mouvements avec ceux de Nicanor, de façon que Séleucos fût pris entre les deux armées. Mais, quand il arriva sur l'Euphrate, Nicanor était déjà battu et Séleucos occupé à prendre possession de la Haute-Asie [1].

Il est probable que Séleucos n'avait pas prévu cette brusque attaque : en tout cas, il avait laissé à Babylone un homme sûr, Patroclès, qui n'hésita pas à prendre le meilleur parti. Ne pouvant défendre la ville, le gouverneur laissa quelques troupes dans les deux citadelles et se retira avec le reste derrière les canaux qui sillonnaient la région resserrée entre l'Euphrate et le Tigre, après avoir ordonné aux partisans de Séleucos de se disperser dans les pays limitrophes et envoyé des courriers à son maître. Démétrios entra dans la ville, prit d'assaut et pilla une des deux citadelles, laissa Archélaos avec cinq mille fantassins et mille cavaliers pour continuer le siège de l'autre, puis revint à marches forcées en Syrie (311). Comme il avait ravagé le

1. Diodor., XIX, 94-100.

pays sur son passage, son équipée ne fit, dit Plutarque, qu'affermir l'autorité de Séleucos ; il s'était conduit comme un ennemi dans une contrée qui ne lui appartiendrait plus. Séleucos rentra derrière lui à Babylone, après avoir battu une seconde fois et tué Nicanor[1].

Cependant, Ptolémée déconfit et s'attendant à l'invasion de l'Égypte dut croire Séleucos perdu. Lysimaque et Cassandre étaient aussi inquiets de leur côté, si bien que les coalisés firent la paix avec Antigone, abandonnant à sa destinée leur allié de l'Extrême-Orient, ou, en tout cas, gardant à son endroit un silence prudent. Ptolémée renonça à la Syrie, qu'il ne possédait plus ; Lysimaque conservait la Thrace ; Cassandre serait désormais stratège d'Europe à la place de Polyperchon ; et tous les signataires reconnaissaient pour roi le jeune Alexandre IV, fils de Rhoxane, le roi dont Antigone était le vicaire en Asie et Cassandre en Europe. Si despote qu'il ait été par tempérament, Antigone est, de tous les Diadoques, celui qui paraît avoir le plus sincèrement souhaité et procuré l'autonomie des cités grecques. A la paix de 311, il eut soin de stipuler — sans se faire illusion sur la valeur de cette clause — « que les Hellènes seraient autonomes[2] », et il annonça solennellement cette bonne nouvelle aux cités. On a retrouvé récemment une partie de cette lettre circulaire, gravée sur le marbre à Scepsis. Le récit des négociations occupe la première partie ; puis vient le serment que doivent prêter les Hellènes eux-mêmes, invités à se garantir réciproquement leur liberté et leur autonomie.

Il faut dire qu'Antigone espérait par là gêner ses compétiteurs plus que lui-même. La liberté des villes grecques lui

1. Diodor., XIX, 100. Plut., *Demetr.*, 7. Appian., *Syr.*, 55.

2. Diodor., XIX, 105. Voy. U. Kœhler, *Das asiatische Reich des Antigonos* (SB. d. Berlin. Akad., 1898, pp. 824-843), et, sur l'inscription de Scepsis, R. Munro, in *Journ. of Hellen. Studies*, XIX (1899), pp. 330-340. Kœhler (*SB.*, 1901, pp. [illegible]). B. Haussoullier, *Études sur l'histoire de Milet*, Paris, 1902, pp. 16-18. Dittenb., *OGIS.*, 5.

serait à tout propos un excellent prétexte pour intervenir dans les querelles qu'elle ne manquerait pas de susciter. Pour son compte, grand fondateur et rénovateur de cités, il faisait assez bon marché — comme avant lui Alexandre — de la liberté individuelle des colons qu'il transplantait à son gré, dans des localités choisies comme points stratégiques où ils lui servaient pour ainsi dire de garnisaires. Il fonda ainsi une Antigonia en Troade, une autre en Bithynie, en groupant les habitants de bourgades disséminées, une Antigonia encore près de l'endroit où fut bâtie plus tard Antioche : Smyrne, détruite quatre siècles auparavant par les Lydiens, fut relevée de ses ruines. Il transporta à Téos la population de Lébédos [†], peut-être à la suite d'un tremblement de terre survenu en 304/3, qui, dans l'hypothèse, aurait ruiné Lébédos. Ses rivaux faisaient de même : on sait combien de cités nouvelles ou rajeunies ont eu pour œkistes les Diadoques, et que nul n'en fonda autant que Séleucos [1].

Les affaires d'administration intérieure occupèrent sans doute l'activité dévorante d'Antigone au cours des deux ou trois années suivantes, durant lesquelles il semble avoir définitivement renoncé à poursuivre le châtiment de Séleucos et à reconquérir la Haute-Asie. Il se peut qu'il l'ait essayé et se soit arrêté au premier insuccès; mais il est plus probable que, édifié par la dernière expédition de Démétrios et se rendant enfin compte des difficultés d'une tâche qu'il ne pourrait entreprendre sans risquer d'être attaqué sur ses derrières par les anciens alliés de Séleucos, il se résigna à abandonner pour le moment toute prétention sur les provinces orientales. C'est ainsi que Séleucos, roi pour les Barbares, satrape de Babylone et stratège de la Haute-Asie pour les Hellènes, jouit de huit années de tranquillité et les mit à profit pour reculer et fixer les limites de ses possessions.

1. Je ne puis que signaler en passant le sujet, indéfinitivement extensible et toujours ouvert, qui est traité dans une foule de monographies concernant la fondation des villes ou la colonisation grecque en général après Alexandre.

Avant de réunir en faisceau le peu que nous apprennent sur les événements d'Orient quelques phrases d'auteurs grecs et des traditions confuses enchevêtrées dans les écrits bouddhiques, il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur les crises qui se succèdent en Occident et qui, mieux que les traités et les alliances, assurent le repos de Séleucos. C'est le temps où Cassandre, à peine l'armistice de 311 signé, assassine Alexandre et Rhoxane (311); où Polyperchon couronne, puis met à mort Héraclès fils de Barsine, le dernier rejeton survivant d'Alexandre (310-309); où Ptolémée agite la Grèce, prend et reperd la Cilicie, extermine les derniers dynastes de Cypre (310), s'empare de la Lycie, menace les côtes de Carie, organise à son profit la fédération des Cyclades; où Athènes sert d'enjeu à une sorte de tournoi perpétuel entre Cassandre et Démétrios. La bataille navale de Salamine en Cypre (306), où Ptolémée fut défait par Démétrios et perdit du coup l'île dont il avait fait récemment la conquête, marque le moment où la dissolution de l'empire d'Alexandre, déjà accomplie en fait, est proclamée et légalisée (†). A l'exemple d'Antigone et de Démétrios, Ptolémée, Lysimaque, Cassandre prennent le titre de rois, et nul doute que Séleucos en ait fait autant [1]. Mais Antigone n'entendait pas supporter d'égaux autour de lui : le temps était proche où allait se reformer, contre l'insatiable vieillard humilié par l'échec du Poliorcète au siège de Rhodes (305/4), une coalition à laquelle Séleucos serait invité à se joindre.

Durant ces années de répit et de sécurité pour l'heureux satrape-roi de Babylone, l'histoire le perd de vue. On ne devine son labeur que par les résultats acquis. Appien [2] énumère au hasard les parties de l'immense empire séleucide, de la Phrygie à l'Indus, sans distinguer d'étapes successives dans la marche de l'agglomération. Il se contente d'ajouter que ces acquisitions furent faites les unes avant, les autres

1. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 67-72.
2. Appian., *Syr.*, 55.

après la mort d'Antigone. Comme les territoires en deçà de l'Euphrate furent annexés après la mort d'Antigone, il entend sans doute que les autres le furent avant la bataille d'Ipsos (301). Justin dit simplement que Séleucos, après avoir débuté par la prise [de possession] de Babylone, soumit les Bactriens avec des forces accrues par la victoire, et de là s'en prit à l'Inde, où, à l'instigation de Sandracottos, les satrapes institués par Alexandre avaient été massacrés [1].

A la mort d'Alexandre, l'Inde resta assez tranquille, dans le *statu quo*, c'est-à-dire partagée entre la satrapie de Pithon fils d'Agénor (au N.-O.) et les royaumes tributaires de Taxile (entre l'Indus et l'Hydaspe) et de Poros (le reste du bassin de l'Indus). Au N.-E., confinant au royaume de Poros [Paurava], s'étendait sur les pentes de l'Imaüs le petit royaume de Sophytès, traité en ami et allié par Alexandre. Entre l'Indus et le Gange s'était formé un État assez puissant, le royaume des Prasiens. Le roi des Prasiens, Nanda, avait envoyé une ambassade à Alexandre sur l'Hyphase, peut-être pour lui offrir son amitié, car Nanda n'était pas de pur sang royal et avait de la peine à se maintenir sur le trône. A la mort de Nanda, il y eut des compétitions à main armée qui paraissent avoir amené dans le pays des aventuriers grecs ou macédoniens. Des documents hindous parlent de Yavanas au service de Nanda et de Tchandragoupta [Sandracottos]. Le trône resta à Tchandragoupta, fondateur de la dynastie des Mauryas, qui, après s'être servi probablement des étrangers pour s'emparer du sceptre et avoir appris l'art de la guerre à leur école, les refoula au-delà de l'Indus. Plutarque assure que Sandracottos, à la tête d'une armée de 600.000 hommes, avait soumis l'Inde entière [2]. Il est probable, en tout cas, que, profitant de l'abandon et de l'anarchie où étaient tombées les provinces

1. Justin., XV, 4, 11-13.

2. Plut., *Alex.*, 62. Sur les rapports des Hellènes avec l'Inde, voy. les ouvrages cités dans la *Bibliographie*.

orientales de l'empire durant les dix ou douze ans qui suivirent la mort d'Alexandre, il avait incorporé à son royaume les possessions laissées par Alexandre à Taxile et à Poros, et qu'il régnait en effet du Gange à l'Indus. Il avait fait de sa capitale Palibothra (Patalipoutra) sur le Gange une ville immense pourvue d'une enceinte fortifiée.

Il dut s'emparer aisément du bassin de l'Indus. Les compétitions qui ébranlaient partout le fragile édifice improvisé par Alexandre y avaient tout désorganisé. Un conflit s'était élevé entre Eudamos, — homonyme du frère de Pithon de Médie, — commandant des troupes d'occupation, qui avait pris le parti d'Eumène, et le satrape Pithon fils d'Agénor, qui tenait pour Antigone. Eudamos avait assassiné Poros, sans doute comme suspect d'être partisan d'Antigone (318) [1]. Puis, l'un et l'autre avaient quitté la province, pour aller rejoindre l'un Eumène, l'autre Antigone (317). Vaincu avec Eumène, Eudamos avait été mis à mort par Antigone (316); mais Pithon, nommé satrape de Babylone en remplacement de Séleucos, qui venait de s'enfuir, ne retourna pas non plus dans l'Inde : il fut tué à la bataille de Gaza. Tchandragoupta put s'y installer sans rencontrer de résistance et même s'avancer plus loin vers l'Ouest. Quand Séleucos eut les mains libres et qu'il eut fait reconnaître son autorité dans les régions orientales, il jugea qu'il était de son intérêt et de son devoir de faire sentir sa force à ce belliqueux voisin, dont la renommée grossissait les exploits.

Du conflit ainsi engagé nous ne connaissons à peu près que l'issue. Tout le reste est matière à conjectures. Du fait que les géographes grecs connaissaient la distance de l'Indus à Palibothra (Patalipoutra) et de Palibothra aux bouches du Gange, et que Pline la dit avoir été mesurée ou parcourue (*peragrata*) par Séleucos Nicator, les uns (Droysen et autres) pensent que Séleucos alla imposer la paix à son adversaire

1. Diod., XIX, 14, 8.

jusque dans Palibothra. D'autres admettent qu'il franchit l'Indus, mais qu'il n'alla guère plus loin (Gutschmid). Il se pourrait même qu'il n'y ait pas eu de guerre, et qu'un arrangement ait prévenu les hostilités. Il est probable que, si Séleucos avait poussé jusqu'au Gange, le souvenir d'un si glorieux exploit n'eût pas été oublié, et que les conditions de la paix eussent été plus avantageuses pour lui. D'autre part, il n'est pas croyable qu'il ait cédé sans combat des provinces où Alexandre avait déjà fondé des colonies. Supposons donc qu'après quelques heurts qui laissèrent l'honneur sauf de part et d'autre, les belligérants préférèrent s'entendre à l'amiable. Sandracottos, qui, dans sa jeunesse, avait vu Alexandre, paraît-il, et qui conservait pour le héros une sorte de culte, était à sa manière un philhellène. Il avait peut-être intérêt à entretenir des relations amicales avec les Grecs, étant lui-même exposé à des révoltes intérieures dans ses nouvelles conquêtes du côté du Gange.

Quoi qu'il en soit, d'après Strabon, Séleucos céda à Sandracottos toute la rive droite de l'Indus, la Gédrosie (Beloutchistan), l'Arachosie (Afghanistan S.) et le pays des Paropamisades [1], c'est-à-dire la partie orientale de la vaste région, connue plus tard sous le nom d'Ariane, qui va de la Bactriane (Afghanistan N.) à la mer Érythrée ou golfe Persique. Peut-être gardait-il sur ces provinces un droit nominal de suzeraineté, comme celui qu'il exerçait, théoriquement aussi, sur le royaume de Sophytès ; si bien qu'officiellement, chez les Grecs, Sandracottos pouvait passer pour satrape de Séleucos. En échange, ou en signe de vassalité, Sandracottos fit don à Séleucos de 500 éléphants, et la paix fut cimentée par une alliance ou des alliances de famille. Sur ce point, nous n'avons d'autres renseignements que quelques mots de Strabon et d'Appien. Strabon dit que Séleucos comprit dans le traité l'épigamie (ἐπιγαμία-*jus connubii*).

1. Les monts Paropamisades s'appellent aujourd'hui Hindou-Kousch.

Cela ne signifie pas nécessairement, ni même proprement, que cette convention ait été réalisée alors par un mariage. Appien n'est pas plus précis. Séleucos, dit-il, « ayant franchi l'Indus, combattit Androcottos, roi des Indiens du voisinage, jusqu'au jour où il contracta avec lui amitié et alliance matrimoniale (κῆδος) »[1]. On ne connaît pas à Séleucos d'autres femmes que Apama et Stratonice, ni d'autre fille que Phila, l'épouse d'Antigone Gonatas. On ne voit donc pas comment il aurait pu devenir ou le gendre ou le beau-père du roi hindou. Ce fut peut-être, au contraire, un fait remarquable et une preuve de sincère amitié, dans un pays où le régime des castes était si sévère, qu'une convention autorisant les mariages mixtes entre Hellènes et Hindous.

Si les hostilités et pourparlers consécutifs ont eu lieu, comme il y a des raisons de le penser, entre les années 306 et 302, Séleucos devait avoir hâte de terminer le différend, même au prix de concessions pénibles, pour avoir les mains libres dans les affaires d'Occident, dont il ne pouvait plus se désintéresser. Il était de plus en plus évident qu'Antigone ne renonçait pas à reconstituer à son profit l'empire d'Alexandre. Cassandre et Lysimaque, directement menacés par lui, s'étaient alliés entre eux, puis avaient invité Ptolémée et Séleucos à se joindre à eux[2]. Ptolémée ne pouvait se consoler de la perte de la Syrie, et il voyait avec colère Antigone se bâtir une capitale sur l'Oronte. Séleucos comprit que, si Antigone sortait vainqueur de la lutte, Démétrios aurait bien vite retrouvé le chemin de Babylone. Cette coalition fut formée par correspondance secrète, comme un véritable complot : les alliés, « s'encourageant mutuellement par lettres, fixent le temps et le lieu du rendez-vous et mettent en commun leurs forces pour commencer la guerre »[3].

Ce plan si bien concerté n'empêcha pas les mécomptes.

1. Strab., XV, p. 724. Appian., *Syr.*, 55.
2. Diod., XX, 106.
3. Justin., XV, 2, 16.

Antigone s'était hâté de rappeler son fils, qui bataillait en Grèce contre Cassandre. Lysimaque, qui amenait d'Europe ses troupes et celles de Cassandre, fut arrêté en Phrygie par Antigone. Ptolémée envahit la Syrie et mit le siège devant Sidon; mais il se retira au plus vite, supposant, sur de faux bruits, que ses alliés étaient déjà battus dans le nord de l'Asie Mineure. Il resta depuis lors en Égypte. Enfin, Séleucos, passant par la Cappadoce, fit sa jonction sur l'Halys avec Lysimaque. Les deux rois rencontrèrent l'adversaire quelque part au centre de la Phrygie. Ptolémée était toujours absent : la sanglante bataille d'Ipsos (301) se livra sans lui [1]. C'est dans cette bataille que Séleucos mit en ligne, pour la première fois peut-être, les éléphants reçus de Sandracottos et vit avec orgueil son fils Antiochos tenir tête au redoutable Poliorcète. La journée fut décisive. Antigone, achevant à passé quatre-vingts ans par la mort des braves sa carrière agitée, resta sur le champ de bataille, et Démétrios courut sans s'arrêter jusqu'à Éphèse, avec les rares débris de son armée [2].

§ II

Rivalités et hostilités en Occident.

Les vainqueurs se partagèrent ensuite la proie. « Ils dépecèrent », dit Plutarque, « comme ils eussent fait d'un vaste corps, l'empire d'Antigone et de Démétrios [3] ». Lysimaque reçut l'Asie Mineure au N. du Taurus et probablement la Phrygie, la majeure partie des côtes sur la mer Égée et le Pont-Euxin; Cassandre, tous droits sur la Grèce, — à charge de les faire valoir contre Démétrios, — et, pour son frère

1. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 79-82.

2. Pausanias (I, 16, 1) dit que Séleucos battit l'armée d'Antigone, καὶ αὐτὸν ἀπέκτεινεν Ἀντίγονον. Expression à prendre au figuré; car on sait qu'on trouva le corps d'Antigone criblé de traits (Plut., *Demetr*. 29. Diod., XXI, 1, 4).

3. Plut., *Demetr*., 30.

Plistarchos, la Cilicie. Séleucos ajouta à l'Asie centrale « depuis la Phrygie jusqu'au fleuve Indus [1] » la Syrie, du golfe d'Issus à la frontière d'Égypte. Ptolémée put alors s'apercevoir qu'il avait eu tort d'être absent un jour de victoire. La Cœlé-Syrie ou Syrie méridionale (?), qu'il avait longtemps possédée, qu'il convoitait et dont il avait fait expressément le prix de son alliance, fut revendiquée par Séleucos. Celui-ci pouvait dicter ses conditions, car il était le plus fort, et le gain de la bataille lui était incontestablement dû. Pour la Haute-Syrie, dite depuis lors Syrie Séleucide, Ptolémée n'avait pas d'objections à faire ; mais il avait laissé en Cœlé-Syrie des garnisons égyptiennes, et les ports du littoral, Tyr et Sidon, étaient encore au pouvoir de Démétrios. Cassandre et Lysimaque consentirent d'autant plus volontiers à céder toute la Syrie à Séleucos qu'ils laissaient à leur allié le soin de la prendre, au risque d'engager une guerre avec Ptolémée.

Séleucos était trop prudent pour brusquer la solution. Il commença par affirmer sa ferme résolution de garder ce qu'il possédait de la Syrie en y fondant sa capitale, Antioche, ainsi dénommée en l'honneur de son père, et Séleucie de Piérie (300 a. C.). La naissance d'une cité qui a tenu une grande place dans l'histoire est de ces événements rares qui restent dans la mémoire des peuples et s'y embellissent de récits merveilleux. Des auteurs de basse époque nous représentent Séleucos victorieux cherchant l'emplacement de la ville dont il ferait sa résidence, et dont la Fortune, née dans le triomphe, protégerait sa race. Il gravit le mont Casios pour consulter le Zeus du lieu, en lui offrant un sacrifice. A peine avait-il posé au dieu la question qu'un aigle s'empare d'un morceau des chairs de la victime et le laisse tomber à l'endroit où Séleucos bâtit Séleucie de Piérie. L'endroit était propice pour un port, mais non pour une grande ville :

1. Appian., *Syr.*, 55.

aussi le roi continue ses consultations, près de Zeus Kéraunios, sur le mont Silpios, et à Antigonia, ville récemment créée par Antigone, dont il aurait pu changer le nom en celui d'Antioche. Mais les dieux ne voulaient pas qu'Antigonia devînt Antioche. L'aigle intervient encore et emporte un lambeau de la victime sur le mont Silpios. Mais Séleucos est l'homme qui raisonne sa foi et prend le temps de réfléchir. Ce n'est pas sur le Silpios, mais dans la plaine qui s'étend au pied, sur la rive gauche du fleuve Oronte, à 120 stades (19 kil.) de la côte, qu'il bâtit sa capitale. L'inauguration eut lieu, dit-on, le 22 mai 300, au lever du soleil, par la célébration de rites cruels, qui comportaient l'immolation d'une vierge, nommée Aimathé, par la main du grand-prêtre Amphion [1]. Antioche fut assise un peu en aval de l'endroit où Antigone avait fondé en 307 Antigonia. La nouvelle cité, peuplée à la hâte par transplantation des habitants d'alentour et grossie d'un fort contingent de Gréco-Macédoniens, fut ornée de temples et de statues, parmi lesquelles on vante la Fortune (Τύχη) de bronze, œuvre d'Eutychide élève de Lysippe. Non moins célèbre était la statue d'Apollon par Bryaxis, érigée dans le temple de Daphné. On appelait ainsi un bois sacré où la nymphe poursuivie par Apollon s'était changée en laurier. Ce faubourg d'Antioche, lieu de pèlerinage et de plaisance, ombreux et rafraîchi par des sources jaillissantes, eut un renom comparable à celui de la vallée de Tempé, tel que, le plus souvent, Antioche sur l'Oronte est appelée Antioche Épidaphné (ἡ ἐπὶ Δάφνης ou πρὸς Δάφνην). La capitale syrienne fut agrandie successivement par le fondateur lui-même, par Séleucos II et Antiochos IV, de sorte qu'elle finit par constituer une « tétrapole » [2], un agrégat de quatre quartiers, entourés chacun de murailles et, quoique compris dans une enceinte commune, formant comme autant de cités distinctes, ayant chacune

1. Jo. Malal. (= Pausan. Damasc., 4, in *FGH.*, IV, pp. 468-469).
2. Strab., XVI, p. 750 : ne pas confondre avec la tétrapole syrienne (p. 749).

son œkiste. Les Séleucides avaient intérêt à maintenir ces barrières intérieures, qui pourraient prévenir ou diviser et amortir les mouvements tumultueux des flots populaires, si souvent et si dangereusement soulevés contre la dynastie. On attribue aussi à Séleucos Nicator la fondation des villes syriennes dénommées par lui Laodicée (sur Mer) en l'honneur de sa mère, et Apamée (sur l'Oronte) en l'honneur de sa femme [1].

Le temps n'était plus où Séleucos, dans un domaine séparé de la mer Égée par les États d'Antigone, faisait figure de monarque oriental. Il entrait maintenant en contact direct avec le monde hellénique, et il entendait même, comme nous le verrons plus loin, se créer une seconde capitale helléno-macédonienne en Orient. Mais plus il affirmait ainsi sa prise de possession en Syrie, plus redoublaient les inquiétudes et les instances du roi d'Égypte. Séleucos répondit aux doléances de Ptolémée que « il voulait bien, en considération de l'amitié existante, s'abstenir pour le moment d'étendre ses acquisitions, mais qu'il verrait plus tard quelle conduite il convenait de tenir à l'égard d'amis qui voulaient avoir plus que leur dû [2] ». Ptolémée montra qu'il comprenait ce langage, en se hâtant de faire alliance avec Lysimaque, qui se défiait toujours de ses voisins et, maintenant qu'il possédait la plus grande partie du littoral de l'Asie Mineure, redoutait particulièrement la puissance de Séleucos, maître des provinces du centre. Les alliances de famille paraissant la plus sûre garantie de ces sortes de marchandages, le vieux Lysimaque lui-même, qui avait passé la soixantaine,

1. Laodicée du Liban passe également pour avoir été fondée par Séleucos Nicator. Je ne me charge pas de démêler les origines de plus de vingt Antioches, d'une dizaine de Laodicées et d'autant d'Apamées. L'homonymie est la plaie de l'histoire et aussi de la géographie anciennes.

2. Diodor., XXI, 1, 5. Cf. Polyb., V, 67. Appian., *Syr.*, 55. Alors commence le litige perpétuel concernant la Cœlé-Syrie. On discutait encore entre diplomates, sous Antiochos III, la portée des conventions de 301, le droit étant douteux et le fait primant toujours le droit.

se sépara à l'amiable de sa troisième femme Amastris pour épouser Arsinoé, une fille de Ptolémée et de Bérénice, alors âgée d'environ seize ans (299). Quelques années plus tard, le fils de Lysimaque, Agathocle, épousa Lysandra, fille de Ptolémée et d'Eurydice, veuve d'un fils de Cassandre [1] [†]. Séleucos, veuf d'Apama, trouva l'exemple bon à suivre. Il ouvrit des pourparlers avec le Poliorcète et lui demanda la main de sa fille Stratonice, avec l'espoir fondé d'intimider Ptolémée et de pouvoir considérer la Syrie comme la dot de sa femme. Ce mariage politique, guère moins disproportionné pour l'âge respectif des époux que celui de Lysimaque, se célébra à Rhossos en Syrie. Démétrios, toujours maître de la mer et habile aux surprises, y amena sa fille après avoir fait une incursion en Cilicie et vidé à fond le Trésor de guerre jadis ramené de Suse à Cyinda (299).

Pendant que Séleucos fêtait sa jeune épouse à Antioche, Démétrios courait les aventures avec sa flotte autour de la mer Égée, harcelant tantôt Lysimaque, contre lequel il prétendait protéger la liberté des villes d'Ionie, et tantôt Cassandre, auquel il entendait disputer l'hégémonie en Grèce après avoir expulsé de Cilicie son frère Plistarchos. Il allait bientôt s'engager dans une guerre contre les Athéniens, ses protégés d'autrefois, guerre qui pouvait être longue et amener d'autres complications [2]. Entre temps, il bataillait contre le Lagide pour agrandir ses possessions de Phénicie. On entend dire qu'il prit et détruisit Samarie. Il devenait par là quelque peu dangereux, même pour son gendre et allié Séleucos. Ce qui préoccupait avant tout Séleucos, c'était la Cœlé-Syrie, cette éternelle pomme de dis-

1. Alexandre, fils de Cassandre et de Thessalonice, mort en 295/4 a. C.

2. Sur les difficultés relatives aux guerres de Démétrios pour et contre les Athéniens, et les hypothèses concernant le τετραετὴς πόλεμος (Plut., *Vit. X Orat.*, ψήφ. β'), voy. *Histoire des Lagides*, II, p. 79-88. On est à peu près d'accord pour considérer le décret en l'honneur de Démocharès comme se rapportant à la guerre faite par Démétrios pour Athènes contre Cassandre, de 307 à 304, ou de 303 à 302, et non à celle dont il est question maintenant, comme l'avait cru Droysen.

corde entre Lagides et Séleucides. On se demande par suite de quels calculs Séleucos crut bon de ménager un rapprochement entre Démétrios et Ptolémée[1] (?). Parmi tant de conjectures émises, voici celle qui paraît la plus plausible. Séleucos, ne voulant pas trancher par les armes le litige pendant entre lui et le Lagide, et prévoyant que celui-ci chercherait à s'emparer du littoral phénicien dès que Démétrios serait occupé ailleurs, jugea prudent de maintenir l'état de choses actuel en réconciliant les possesseurs de fait. Plus tard, si Démétrios parvenait à s'établir soit en Grèce, soit en Asie Mineure, lui Séleucos se ferait céder par son beau-père la côte de Phénicie et serait alors en mesure de réclamer, en négociant ou combattant, ses droits sur la Cœlé-Syrie. Toujours est-il que, dans une transaction singulière provoquée par Séleucos, Démétrios, qui pratiquait couramment la polygamie sous l'œil résigné de la vieille Phila, sa première et dévouée compagne, se fiança avec Ptolémaïs, fille de Ptolémée[2]. Celle-ci remplacerait sa troisième épouse, Déidamia, qui venait précisément de mourir. Comme gage de sincérité, Démétrios donna en otage à Ptolémée le frère de Déidamia, le jeune Pyrrhos, que Ptolémée s'attacha bientôt par une alliance matrimoniale.

Évidemment, Ptolémée avait raisonné comme Séleucos; il pouvait espérer de son futur gendre la même condescendance que Séleucos attendait de son beau-père. Tous deux comptaient tirer parti de cet accord pour mettre la main sur la Syrie méridionale; mais Ptolémée avait l'avantage d'en détenir déjà la plus grosse part. Séleucos soupçonna bientôt qu'il avait chance d'être dupé. Il voulut réparer son erreur en offrant à Démétrios de lui acheter Tyr et Sidon : il essuya un refus, pareil à celui que Démétrios lui avait opposé pré-

1. Γενομένης δὲ πρὸς Πτολεμαῖον διὰ Σελεύκου φιλίας αὐτῷ (sc. Δημητρίῳ) (Plut., *Demetr.*, 32). Prise de Samarie en Ol. 121,1 = 296/5 a. C. (Euseb., p. 118 Sch.).

2. Le Poliorcète avait épousé à Athènes, en 307, Eurydice, veuve d'Ophélas de Cyrène, puis Déidamia, fille d'Æacide. Pyrrhos épouse Antigone, fille de Bérénice et belle-fille de Ptolémée Soter, la première de ses cinq femmes.

cédemment pour la Cilicie. Décidément, Démétrios, qui cherchait à s'établir en Europe sans renoncer à l'Asie, n'était ni un allié sûr, ni un ami complaisant. Peut-être valait-il mieux s'entendre avec Ptolémée, qui ne pouvait plus espérer posséder indéfiniment la Cœlé-Syrie malgré Séleucos, ni compter obtenir le reste de Démétrios. Il est probable que les deux voisins se concertèrent pour dépouiller Démétrios; que Séleucos s'adjugea ce qu'il avait vainement demandé à Démétrios, c'est-à-dire la Cilicie et la Phénicie, et que Ptolémée consentit enfin à lui céder la Cœlé-Syrie, en gardant la Palestine juive, pour avoir toute liberté de s'emparer de Cypre. Il est impossible de mettre d'accord, dans leur chronologie absente ou flottante, les textes où Polybe assure que les ancêtres de Ptolémée Philopator possédaient la Cœlé-Syrie et Cypre; où Pausanias dit qu'après la mort d'Antigone, Ptolémée Soter reprit la Syrie et Cypre; où S. Jérôme adjuge au Lagide Cypre et la Phénicie [1], tandis que, en 219, les diplomates syriens revendiquent la Cœlé-Syrie comme ayant appartenu à Séleucos; que Libanius place la limite de l'empire de Séleucos aux frontières de l'Égypte; que Sulpice Sévère donne comme le premier maître de la Syrie après Alexandre « le roi Séleucus », auquel les Juifs payaient à l'époque un tribut annuel de 300 talents d'argent [2]. En ce qui concerne les Juifs, qu'ils fussent vassaux de l'un ou de l'autre des deux rois, leurs émigrants trouvèrent chez l'un comme chez l'autre un accueil également empressé. C'est probablement sans violence que Séleucos opéra la répartition d'un nombre considérable de Juifs dans les villes neuves qu'il fondait de toutes parts, notamment à Séleucie sur le Tigre, créée peut-être tout exprès pour achever la ruine de l'orgueilleuse et xénophobe Babylone [†].

1. Polyb., V, 34, 6. Pausan., I, 6, 8. Hieronym., *In Dan.*, 11, 5.

2. Polyb., V, 67. Liban., *Antioch.*, I, p. 299 Reiske. Sulp. Sever., *Chron.*, II, 17. J. Beloch (*Gr. Gesch.*, III, 2, p. 252) « ne trouve pas la moindre trace de domination séleucide au S. de Damas avant le règne d'Antiochos le Grand ».

D'après une tradition plus ou moins légendaire conservée par Appien, les prêtres de Babylone, les mages ou astrologues dépositaires de la science chaldéenne avaient pressenti et essayé de détourner la menace de déchéance que représentait pour leur cité la fondation d'une ville rivale à courte distance (env. 65 kil. au N.), sur un canal qui unissait le Tigre à l'Euphrate. Séleucos, se souvenant qu'ils avaient jadis averti Alexandre du danger qu'il courait à entrer dans Babylone, — où en effet la mort l'attendait, — eut recours à leurs lumières. Il leur demanda de fixer avec précision l'heure favorable pour la pose de la première pierre, et il attendait patiemment sous sa tente le signal qu'ils devaient lui donner, lorsqu'une inspiration soudaine fit que l'armée, croyant entendre la voix des hérauts, se rua à l'ouvrage et accomplit sa tâche. « Comme Séleucos était inquiet et interrogeait de nouveau les mages au sujet de la ville, ceux-ci, après lui avoir demandé grâce, lui dirent : « ô Roi, il n'est au pouvoir de personne de changer la destinée préfixée, bonne ou mauvaise, soit d'un homme, soit d'une cité. Il y a une destinée pour les cités comme pour les individus, et il a plu aux dieux d'attacher la plus longue durée à celle qui a commencé à l'heure présentement adoptée. Ce moment fatidique, nous l'avions laissé passer, parce que nous craignions qu'il fût à l'avenir comme un rempart dressé contre nous ». Rassuré par ce franc aveu et adouci par d'adroites flatteries, le roi accorda aux mages leur pardon [1].

Les prédictions qui se vérifient sont d'ordinaire faites après coup. Au temps d'Appien, plus de quatre siècles s'étaient écoulés durant lesquels Séleucie sur le Tigre était devenue une ville immense, la plus peuplée et la plus prospère des villes asiatiques, enrichie par le commerce, vaste entrepôt des marchandises échangées entre l'Orient et l'Occident, comparable de tout point, sauf pour l'activité intel-

1. Appian., *Syr.*, 58.

lectuelle, à Alexandrie, et en même temps seconde capitale de l'empire séleucide [1]. Pendant ce temps, Babylone, délaissée, même par une bonne partie de ses habitants qui, de gré ou de force, allèrent peupler Séleucie, s'affaissait dans un irrémédiable déclin. Mais sa vieille gloire survécut à sa décadence matérielle et ne fut même jamais plus rayonnante qu'à partir du jour où, n'ayant plus guère que ses prêtres et ses temples, elle devint l'asile paisible, le foyer d'études de la science chaldéenne. L'astrologie, échappée de ses observatoires, était en train de conquérir le monde, pénétrant dans les systèmes philosophiques, s'insinuant dans les religions, et portant en tous lieux le renom de la Chaldée et de ses « mathématiciens ». Même les philosophes et savants nés à Séleucie, comme le stoïcien Diogène de Séleucie ou ce Séleucos qui fut, après Aristarque de Samos, un précurseur de Copernic, n'avaient de crédit dans le monde que comme « Babyloniens », disciples des écoles de Borsippa et d'Orchoé (Ourouk) [2].

Tranquille enfin, Séleucos s'occupa de réorganiser son vaste empire. Les dix ou douze satrapies existant sous Alexandre furent subdivisées en soixante-douze « satrapies » [3], districts administrés par des intendants (ἔπαρχοι) qui, sans doute nommés directement par le roi, serviraient à contrôler les actes de leur chef, satrape ou stratège, et à surveiller ses velléités d'indépendance à l'égard du pouvoir central. C'est ainsi que la Syrie comptait huit départements, quatre pour la Séleucide et quatre pour la Cœlé-Syrie. Le système fut-il immédiatement ou progressivement étendu à tout le royaume; n'y eut-il pas même des commandants militaires, à qui aurait été réservé le titre de stratèges et

1. On parle de 600,000 habitants (Plin., VI, § 122), et du caractère hellénique conservé par cette population mêlée, même sous la domination des Parthes (*neque in barbarum corrupta, sed conditoris Seleuci retinens*. Tac., *Ann.*, VI, 42).

2. Voy. A. B.-L., *L'Astrologie grecque*. Paris, 1899.

3. Appian., *Syr.*, 62 : ceci au temps de Séleucos Nicator.

dont l'autorité s'étendait sur plusieurs satrapies dans l'intérêt de la défense du territoire, on ne saurait le dire (†).

Ce que l'on croit savoir, c'est que, vers 294/3, Séleucos céda à son fils Antiochos, alors âgé d'une trentaine d'années, non seulement sa jeune femme Stratonice, mais l'administration de la moitié orientale de son empire, à partir de l'Euphrate. Il n'y a pas d'épisode plus connu, dans le genre romanesque, que l'amour d'Antiochos pour sa belle-mère Stratonice, passion muette et exaltée jusqu'aux idées de suicide, que devine le médecin Érasistrate et qui décide Séleucos à guérir le corps et l'âme de son fils par le seul remède efficace [1]. Ce fut un acte de complaisance choquant pour nos mœurs [2], — mais non pour celles de l'Orient mazdéen, — et une sage mesure politique. Il était impossible de gouverner de la même façon les peuples de la Haute-Asie et les provinces déjà plus ou moins hellénisées. Antiochos avait sur son père l'avantage d'être à demi iranien par sa mère Apama et, peut-être pour cette raison, moins impopulaire dans l'Iran. Il semble bien que, déjà avant la bataille d'Ipsos, Antiochos résidait au chef-lieu du Khorassan (Margiane), à Nysaea ou Nysa (auj. Hérat?). On a trouvé dans ces régions, et plus loin, en Bactriane, outre des monnaies de Séleucos, des pièces portant les noms associés de Séleucos et d'Antiochos. Mais on sait combien est sujette à caution la chronologie monétaire, et il suffit d'indiquer comme vraisemblable alors ce qui fut réel ensuite, la vice-royauté d'Antiochos, associé au trône. Les documents cunéiformes portent les noms des deux rois « Siluku et Antiuksu » à partir de l'an 23 de l'ère Séleucide

1. Plut., *Demetr.*, 38. Appian., *Syr.*, 59-60. Lucian., *Dea Syr.*, 17-18. Scène peinte, entre autres, par Ingres. Suit, dans Lucien, l'inepte roman des amours de Stratonice et de Combabos (19-26), et ailleurs (*De imag.*, 5), la caricature de Stratonice chauve, payant les poètes pour vanter les cheveux qu'elle avait perdus.

2. Voy. la déclamation : *Demens qui cessit filio uxorem* (Senec., *Controv.*, VI, 7), et la maladroite apologie de Julien (*Misopog.*, p. 348).

(289/8 a. Chr.) [1]. Séleucie sur le Tigre dut être considérée comme la capitale des provinces d'Orient, où les pionniers de la civilisation hellénique explorent le pays, au profit de la science autant que des rois. C'est le moment où Démodamas de Milet, stratège de deux rois, franchit l'Iaxarte (Syr-Darya) et élève par delà un autel à l'Apollon des Branchides; où l'amiral Patroclès parcourt la mer Caspienne, mêlant à ses découvertes une erreur qui ne fut rectifiée que quatre siècles plus tard par le géographe Ptolémée, — à savoir, que la mer Caspienne communiquait avec l'Océan Indien; — où Séleucos envoie à plusieurs reprises à Palibothra son ambassadeur Mégasthène, autour d' Ἰνδικά dont les érudits ne cessent de déplorer la perte [2]. Alors s'établit entre Hellènes et Orientaux un contact fécond, qui éveille et propage jusque chez les races jaunes le sens artistique et le goût des spéculations philosophiques.

Ainsi déchargé du fardeau confié à des mains sûres, Séleucos se réservait de régner en paix sur ses Syriens et Cappadociens. Il jouit en effet de quelques années paisibles, surveillant sans s'y mêler les caprices et les remous de la fortune du Poliorcète, qu'on eût dit né pour le tourment de ses contemporains [3]. La biographie de ce royal aventurier est un véritable roman de cape et d'épée, auquel ne manquent même pas les épisodes amoureux. Vaincu à Ipsos, il avait gardé la domination sur l'Archipel. Pendant la folle

1. J. N. Strassmaier, *Zur Chronologie der Seleuciden* (in Zeitschr. f. Assyriol., VIII [1893], pp. 106-113) : en Sel. 23, 27 et 28.

2. Voy. les fragments de Mégasthène dans *FHG.*, II, pp. 397-439. On prête à Séleucos Nicator le projet de creuser un canal entre le Bosphore Cimmérien, ou plutôt mer d'Azov (*Palus Mæotis*), et la mer Caspienne (Plin., VI, § 31), celle-ci étant censée communiquer avec l'Océan indien (Plin., II, § 167. Strab., II, p. 74). Cf. K. J. Neumann, *Die Fahrt des Patrokles auf dem Kaspischen Meere* (Hermes, XIX [1884], pp. 165-185). P. Camena d'Almeida, *De Caspio mari apud veteres*. Caen, 1893.

3. Sur les faits et gestes de Démétrios Poliorcète après 301, voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 83-93. La source principale et presque unique est toujours la biographie de Démétrios par Plutarque. Cf. J. Kaerst, Art. *Demetrios*, in Pauly-Wissowa's *R-E.*, IV (1901), col. 2769-2792.

guerre qu'il fit aux Athéniens de 296 à 294, pour les punir de l'avoir abandonné dans l'adversité avec autant d'empressement qu'ils l'avaient adulé victorieux, il avait perdu tout ce qu'il possédait encore en Asie. Lysimaque avait pris pour lui les villes du littoral, notamment Éphèse, dénommée maintenant Arsinoé; Séleucos avait mis la main sur la Cilicie et la Phénicie; Ptolémée avait conquis Cypre et était prêt à la défendre. Démétrios s'en consolait aisément; il allait devenir roi de Macédoine. Les fils de Cassandre, mort en 297, avaient hérité de tous les vices de leur père. Philippe IV ne fit que passer sur le trône : il mourut de phtisie, comme son père, au bout de quatre mois de règne (297). Il eut pour successeur son frère Antipater, qui assassina leur mère Thessalonice par jalousie pour son frère Alexandre. Celui-ci appela à l'aide Démétrios; puis, réfugié en Épire, il acheta le secours de Pyrrhos en lui faisant abandon des provinces occidentales de la Macédoine et revint avec son allié pour détrôner Antipater, lequel s'enfuit en Thrace auprès de son beau-père Lysimaque. Grâce aux bons offices de Lysimaque, les deux frères consentirent à régner en commun. Ils avaient oublié l'appel imprudent fait à Démétrios par Alexandre. Démétrios arrivait à marches forcées du fond du Péloponnèse et n'entendait pas s'être dérangé pour assister à une réconciliation. Il eut bien vite pris son parti : sous prétexte de prévenir les complots de son astucieux protégé, il le fit assassiner dans un banquet et se proclama roi de Macédoine (294). Antipater s'enfuit de nouveau chez Lysimaque, et Démétrios ne songea plus qu'à agrandir son nouveau royaume, avec le vague espoir de recommencer les prouesses d'Alexandre le Grand. Après avoir étouffé une conspiration à Athènes, intimidé et rançonné les Béotiens, il profita des embarras de Lysimaque aux prises avec les Gètes et un instant captif des Barbares pour lui arracher quelques territoires et l'obliger à abandonner la cause de son gendre Antipater (292); puis il engagea la lutte contre

Pyrrhos, qui avait, du reste, commencé les hostilités en portant secours aux Béotiens révoltés et en envahissant la Thessalie.

On eût cru que ces deux coureurs d'aventures, Démétrios et Pyrrhos, allaient engager un duel à mort, d'autant plus que Démétrios, polygame par vocation, venait d'épouser la femme de son rival, Lanassa, fille du fameux Agathocle de Syracuse. Trop fière pour supporter les concubines de son mari, Lanassa, réfugiée à Corcyre, avait offert elle-même sa main au Poliorcète. Mais Démétrios, après avoir repoussé une invasion de l'Épirote en Macédoine, au moment de prendre l'offensive, se ravisa. Le conflit se termina par un coup imprévu. Les deux rivaux, également épris de conquêtes lointaines, firent la paix sur le pied du *statu quo* et s'apprêtèrent à s'élancer l'un sur l'Occident, l'autre sur l'Orient.

En Orient, Démétrios allait se heurter à une coalition. Ni Lysimaque, ni Séleucos, ni Ptolémée n'étaient d'humeur à se laisser déposséder : ils savaient à quoi Démétrios destinait la formidable armée et l'immense flotte qu'il était en train de réunir, épuisant et pressurant sans pitié la Macédoine et l'Hellade. Les coalisés gagnèrent Pyrrhos lui-même, qui se chargea de faire diversion en temps opportun. Pendant que Démétrios surveillait ses préparatifs, il fut tout à coup attaqué à l'est par Lysimaque, à l'ouest par Pyrrhos, et menacé au S. par la flotte de Ptolémée. Le plus grand danger était pour lui celui qu'il ne soupçonnait pas, sa propre impopularité, la désaffection des Macédoniens. Au moment de livrer bataille à Pyrrhos, il fut abandonné par ses soldats, qui acclamèrent Pyrrhos roi de Macédoine (287). Lysimaque arriva à temps pour partager avec le roi d'Épire les dépouilles du fugitif et avancer sa frontière jusqu'au delà du Nestos. L'année suivante, Pyrrhos fut expulsé de la Macédoine et de la Thessalie, et Lysimaque prit pour lui le trône que réclamait son gendre. Il trouva même dès lors

qu'Antipater, prétendant évincé, mais toujours prétendant, n'était plus qu'un hôte encombrant ; et, se souvenant que c'était aussi un parricide, il vengea la morale outragée en le mettant à mort. Pour ne plus entendre les récriminations de sa fille Eurydice, il la mit en prison.

Cette série de surprises allait cependant avoir un dénouement, imprévu comme le reste. Démétrios, roi en disponibilité et veuf de Phila, qui n'avait pas voulu survivre à la honte d'une telle chute, reparut avec son fils Antigone Gonatas et une armée de dix mille hommes sous les murs d'Athènes, qui venait de chasser ses garnisaires. La ville fut sauvée par l'intervention de Pyrrhos, qui jugea à propos de régler seul à seul avec Démétrios le sort du reste de l'Hellade. Démétrios resta en possession de la Grèce continentale, qu'il confia à son fils Antigone pour aller de nouveau tenter la fortune en Asie. Il avait dû convenir avec Pyrrhos, qui témoignait à Ptolémée une affection filiale, de ne rien tenter contre les possessions égyptiennes, ni contre les Insulaires de l'Archipel, clients de Ptolémée. Aussi personne ne lui disputa le passage de la mer Égée. Il comptait probablement provoquer dans les villes du littoral, au détriment de Lysimaque, qui les avait traitées en despote, un revirement pareil à celui qui venait de lui enlever la Macédoine.

Tout alla bien d'abord. A Milet, il fut accueilli avec empressement. Il commença par épouser sa fiancée d'autrefois, Ptolémaïs, qui y était comme reléguée avec sa mère Eurydice, loin d'Alexandrie. Éphèse suivit l'exemple de Milet. La Lydie, y compris Sardes, et la Carie se soumirent, moitié de gré, moitié de force (287). Mais le fils de Lysimaque, Agathocle, accourut avec une armée. Démétrios, au lieu de se replier sur sa flotte, voulut s'ouvrir un champ plus vaste du côté de la Haute-Asie et se lança à travers la Phrygie ; puis, serré de près par son ennemi, il se rabattit brusquement sur le Taurus et se trouva bientôt enfermé

en Cilicie avec les restes de ses bandes, décimées par les privations et les maladies. De Tarse, il écrivit à Séleucos une lettre « pleine de lamentations sur son infortune » et faisant appel à la « compassion de son allié ». Séleucos fut, en effet, pris de pitié ; mais les conseils de Patroclès le firent revenir sur son premier mouvement : il voulut allier la prudence à la générosité. Il alla au devant du condottiere, mais avec une escorte qui ressemblait à une armée. Démétrios, mis en défiance, ne l'attendit pas à Tarse : il se cantonna dans la montagne et, tout en renouvelant ses instances, se mit, pour vivre, à rançonner le pays. Enhardi par les hésitations de Séleucos et quelques coups de main heureux que Plutarque détaille longuement, il occupa Issos et lâcha ses bandes pillardes dans la Cyrrhestique. Séleucos comprit qu'il fallait en finir une bonne fois avec cette « bête fauve ». Démétrios, malade, abandonné de ses mercenaires, à qui Séleucos promit meilleure paye, et cerné au pied de l'Amanos, se livra enfin à son adversaire, en qui il espérait encore attendrir l'ex-époux de Stratonice. L'entourage de Séleucos prévint l'entrevue d'où le captif attendait son salut : Démétrios fut conduit directement dans la Chersonèse de Syrie et interné dans une résidence voisine d'Apamée sur l'Oronte (286). Il y fut traité en roi, pourvu d'un luxueux train de maison et libre de recevoir ses amis, mais il n'en devait plus sortir. Séleucos repoussa les suggestions de Lysimaque, qui lui offrait de l'argent s'il voulait mettre à mort son prisonnier; mais il résista de même à toutes les sollicitations d'Antigone Gonatas, des villes helléniques d'Asie, de Pyrrhos et de Ptolémée lui-même, qui intercédaient pour Démétrios. Il avait trop conscience du service qu'il rendait à l'humanité autant qu'à lui-même. « Ce qui exalta le nom de Séleucos chez tous les hommes, dit Pausanias, ce fut, entre autres choses, la capture de Démétrios »[1]. Il promit cepen-

1. Pausan., VI, 16, 2.

dant à Démétrios, sincèrement ou non, de le relâcher dès qu'Antiochos et Stratonice seraient revenus d'Orient, « afin qu'il leur dût sa délivrance » [1]. Mais le jeune couple ne vint pas, et Démétrios, qui s'était d'abord distrait en chassant dans son parc, demanda au vin des consolations plus dangereuses. Il mourut dans la troisième année de sa captivité et la cinquante-quatrième de son âge, à peu près au moment où disparaissait, à 84 ans, le fondateur de la dynastie des Lagides (283).

La génération des Diadoques touche à sa fin. Ptolémée avait, comme Séleucos, associé au trône son fils préféré, Ptolémée Philadelphe (285), mais au détriment de son fils aîné, Ptolémée dit Kéraunos, qui partageait la disgrâce de sa mère Eurydice. C'était une semence de discordes dont Séleucos allait ressentir le contre-coup. Kéraunos quitta Alexandrie et alla porter ses récriminations chez Lysimaque, où il retrouvait deux de ses sœurs : Arsinoé, femme de Lysimaque, et Lysandra, qui avait été un instant reine de Macédoine avec son premier mari, Alexandre fils de Cassandre, et avait épousé ensuite Agathocle ; — celle-ci fille comme lui d'Eurydice. Ce spadassin vulgaire se trouva dans son élément à la cour de Thrace, habituée aux mœurs grossières et aux caprices violents du vieux despote, qui se flattait de ressembler à Hercule et faisait fi des gens cultivés. Agathocle, son fils aîné et héritier présomptif, gênait les projets d'Arsinoé, qui voulait l'écarter du trône au profit de ses enfants à elle. Peut-être aussi avait-il dédaigné les propositions incestueuses d'Arsinoé, qui aurait ainsi joué, et jusqu'au bout, le rôle de Phèdre auprès d'Hippolyte et de Thésée. Elle avait essayé d'abord d'empoisonner Agathocle : elle réussit mieux à le noircir aux yeux de son père. Agathocle fut jeté en prison et mis à mort par Lysimaque, qui se crut un justicier (283) [2]. N'avait-il pas tout récemment

1. Plut., *Demetr.*, 51.
2. Ainsi se concilieraient les témoignages de Justin (XVII, 1, 4), d'après

fait pareille justice — et par surcroît une bonne affaire — en mettant à mort les fils de sa femme Amastris, assassins de leur mère, et en s'emparant de leur héritage, la principauté d'Héraclée sur le Pont, dont il fit un douaire pour Arsinoé? Du reste, Lysimaque était de ceux pour qui la raison d'État répond à tout. Il avait mis à mort son gendre Antipater et condamné sa fille Eurydice à une réclusion perpétuelle pour ne pas leur restituer le trône de Macédoine qu'il avait fini par arracher à Pyrrhos : c'est par trahison et tentative d'assassinat sur la personne du jeune Ariston, roi des Pæoniens, qu'il avait annexé la Pæonie : le meurtre de son fils n'était que le couronnement d'une série de forfaits.

Cette fois cependant, la mesure était comble. Hellènes et Macédoniens manifestèrent leur répulsion pour le vieux tyran, bourreau de sa famille et redoutable surtout pour son entourage. Il avait, paraît-il, fait jeter et laissé mourir dans un cul de basse-fosse un haut fonctionnaire, l'hyparque Télesphoros, coupable d'avoir plaisanté sur l'infirmité « émétique » d'Arsinoé. Il est probable que ses généraux en Asie Mineure engagèrent des pourparlers avec Séleucos et préparèrent leur défection. Philétæros, gouverneur de Pergame, un client d'Agathocle, promit de livrer la place et le Trésor dont il avait la garde au roi de Syrie, et la cour de Séleucos à Babylone devint le refuge des mécontents. La veuve et les enfants d'Agathocle ainsi qu'Alexandre, un frère du prince assassiné, y trouvèrent un asile (283). Séleucos était entraîné dans une voie qui devait le conduire à une rupture ouverte avec Lysimaque. Celui-ci, du reste, prenait ses précautions en recherchant l'alliance de l'Égypte et négociant le mariage de sa fille Arsinoé avec le jeune Philadelphe. Il était enfin détrompé sur le compte du malheureux

lequel Agathocle fut empoisonné *ministra Arsinoe noverca*, et de Memnon, 8 (*FHG.*, III, p. 532), d'après lequel, le poison vomi, Agathocle fut tué dans sa prison par Ptolémée Kéraunos. G. Corradi, *Sulla uccisione di Agatocle* (Bollett. di Filol. class., XVII [1911], pp. 257-260), rejette la version de Memnon.

Agathocle, et Ptolémée Kéraunos, qui avait, dit-on, perpétré de sa main le meurtre d'Agathocle, alla, lui aussi, avec la mine d'un innocent persécuté, se mettre sous la protection de Séleucos, qui l'accueillit sans doute comme prétendant éventuel au trône d'Égypte [1].

La guerre éclata enfin à la mort de Ptolémée Soter. Aussitôt, les défections se multiplièrent en Asie Mineure. Philétæros ouvrit les portes de Pergame aux troupes de Séleucos : Sardes et probablement d'autres villes encore en firent autant. Polyen parle d'une prise d'assaut de Cotyæon en Phrygie par Alexandre, le fils de Lysimaque, devenu un lieutenant de Séleucos [2]. Une phrase où Justin dit que « dans cette guerre, Lysimaque périt le dernier, après avoir perdu auparavant en diverses circonstances quinze enfants », donnerait à penser que ces princes royaux étaient des gouverneurs de villes révoltées [3]. Enfin, Séleucos en personne écrasa d'un seul coup son adversaire à la bataille de Couroupédion, livrée probablement en Lydie et non loin de Sardes (print. 281). Lysimaque périt dans la mêlée, et son armée passa du côté des vainqueurs (†). La citadelle de Sardes, qui tenait encore, fut évacuée, et le trésor livré à Séleucos. La reine Arsinoé s'enfuit à la hâte d'Éphèse, sous un déguisement, pour ne pas tomber aux mains de sa sœur Lysandra, qui, assoiffée de vengeance, voulait priver de sépulture le cadavre de Lysimaque. Toute l'Asie en deçà du Taurus se trouva détachée du royaume de Thrace et à la discrétion de Séleucos.

Nous connaissons mal, par quelques renseignements isolés, les dispositions prises par Séleucos au lendemain de la victoire. Les villes grecques s'attendaient évidemment à recevoir de lui, qu'elles avaient aidé, confirmation de leur auto-

1. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 144-147. Cf. A. Wiedemann, *Zur Chronologie der Arsinoe Philadelphos* (Rhein. Mus., XXXVIII [1883], pp. 384-393).
2. Polyæn., IV, 9, 4 (Sardes ; VI, 12 (Cotyæon).
3. Justin, XVII, 2, 1.

nomie, tant de fois proclamée par les potentats en quête de clientèle, relativement respectée par Antigone et brutalement violée par Lysimaque : mais il ne paraît pas qu'il la leur ait accordée. Il rendit aux Athéniens leurs clérouchies de Lemnos, mais il malmena les envoyés d'Héraclée du Pont, une vaillante cité qui, après avoir chassé Héraclide, l'intendant d'Arsinoé, et repoussé une invasion des Bithyniens, venait maintenant lui proposer son alliance. Ce qu'il voulait, ce n'était pas une alliance, mais la soumission. Il en résulta que les Héracléotes s'entendirent d'un côté avec Chalcédoine et Byzance, de l'autre, avec le dynaste de Pont, Mithridate Ktistès, — celui-ci peut-être avec Ariarathe de Cappadoce, — et qu'un lieutenant de Séleucos, Diodore, fut complètement défait en Cappadoce [1]. Tout le nord de l'Asie Mineure fut désormais impénétrable aux Séleucides ; la raideur inattendue avec laquelle Séleucos avait traité les cités et dynastes de la région leur inspira une invincible défiance envers lui et ses successeurs.

L'important, pour le moment, était de prendre possession des États de Lysimaque en Europe. On aime à croire que Séleucos voulait donner la Thrace aux enfants d'Agathocle et finir ses jours comme roi de Macédoine. « Désireux, dit Memnon, de revoir sa patrie, d'où il était parti pour faire campagne avec Alexandre, et ayant dessein d'y passer le reste de sa vie, vieux comme il était, il confia l'Asie à Antiochos ». Le débat, qui s'est ému récemment entre érudits sur la question de savoir si Séleucos a été réellement roi de Macédoine, élu suivant les formes légales et reconnu tel durant sept mois, est, au fond, dépourvu d'intérêt, si l'on concède aux tenants de l'affirmative que le royaume de Macédoine a pu être administré durant ce temps au nom de Séleucos, mais de Séleucos encore absent et investi seulement en droit par la mort de Lysimaque. Un texte cunéi-

1. Memnon d'Héraclée, 9-11 (*FGH.*, III, pp. 532-533). Trog., *Prol.* 17.

forme de Borsippa, en date de 269 a. C., dans lequel Antiochos Ier appelle son père « roi Macédonien, roi de Babylone »[1], ne fait tout au plus que constater un droit théorique, comme tant de titres conservés par nos potentats contemporains. Nous pouvons nous en tenir au récit traditionnel (†).

Séleucos franchit donc l'Hellespont avec son armée, emmenant avec lui Ptolémée Kéraunos. Il avait oublié dans ses calculs l'ambition de son acolyte, qui jugeait l'occasion bonne de se tailler un royaume à n'importe quel prix et trouvait les possessions d'Europe à sa convenance. Il se souvenait trop que Séleucos lui avait promis de le mettre sur le trône d'Égypte à la mort de Ptolémée Soter (283) et qu'il n'avait pas tenu sa parole. Pendant que Séleucos faisait halte sur la route de Lysimachia, il fut poignardé par Kéraunos. Le meurtrier courut à toute bride à Lysimachia, s'y fit proclamer roi, et revint ensuite se faire acclamer par les propres soldats de Séleucos[2]. Ces armées de mercenaires soutenaient toutes les causes sans s'intéresser à aucune et gagnaient à tous les changements. Une si soudaine complaisance pour un assassin qui n'avait pas d'autres exploits à son actif donne à penser que Séleucos était alors impopulaire jusque dans son armée et que Ptolémée s'était assuré d'avance la complicité des soldats. Il y avait dans le nombre des vaincus de Coroupédion, qui sans doute acclamèrent en lui le vengeur de Lysimaque (déc. 281 a. C. ?).

Telle fut la fin de Séleucos, qui disparut ainsi, le dernier des compagnons d'Alexandre, sept mois après la mort de Lysimaque, à l'âge d'environ 75 ans. Son corps, racheté par Philétæros de Pergame, fut rapporté en Syrie et déposé à

1. *Keilinschr. Bibl.*, III, 2, p. 137. Voy., sur Séleucos roi de Macédoine, les dissertations de C. F. Lehmann et de Fr. Reuss, mentionnées dans l'*Appendice*.

2. Voy. les textes assez concordants — sauf quelques variantes — de Strab., XIII, p. 623. Justin., XVII, 2, 5. Appian., *Syr.*, 62-63. Pausan., I, 16, 2. Lucien (*Dea Syr.*, 18) n'a pas pris la peine de se renseigner : il prétend qu'après avoir cédé la place à son fils, Séleucos se retira à Séleucie sur l'Euphrate (?!) et y mourut. Érudition de conférencier.

Séleucie sur l'Oronte, dans un temple funéraire, un Νικατόρειον. Pausanias est d'avis que, de tous les rois de cette génération, Séleucos fut le plus juste et le plus pieux envers la divinité. Associons-nous à cet hommage, que nous n'aurons guère l'occasion de renouveler en l'honneur de qui que ce soit dans la postérité de l'ancêtre des Séleucides.

On ne manqua pas de découvrir après coup que des oracles avaient averti le vieillard de « ne pas se hâter d'aller en Europe », et, en tous cas, « d'éviter Argos » [1]. Or, il se trouva précisément que Séleucos rencontra sur son chemin, tout près de Lysimachia, une Argos dont il ne se défiait pas, c'est-à-dire un dolmen ou « autel » ainsi appelé parce qu'il avait été élevé, disait-on, soit par les Argonautes, soit par les Atrides venus d'Argos et allant à Troie. Il s'y était attardé, et, « pendant qu'il se renseignait, Ptolémée l'avait frappé par derrière ». Le fatalisme nourri par la foi simplifie la recherche des causes : il fallait que les prophéties s'accomplissent!

Ptolémée Kéraunos jouit du fruit de son crime. Il l'avait commis au bon moment, alors que Pyrrhos, le roi d'Épire, ayant pris des engagements formels avec les Tarentins, ne pouvait sans forfaiture tourner ses armes du côté de la Macédoine, et que Antiochos I avait besoin de toutes ses forces pour contenir les villes d'Asie Mineure. Kéraunos, après avoir battu sur mer le prétendant Antigone Gonatas, prit possession de la Macédoine et fit sa paix avec son frère Ptolémée Philadelphe, qui fut charmé de le savoir pourvu et sans prétentions désormais sur le royaume d'Égypte. Quand il se fut débarrassé, par d'horribles forfaits, des enfants de Lysimaque, il put se croire assuré de régner en paix sur la Macédoine et la Thrace, à la veille du jour où il allait succomber sous les coups des Gaulois.

1. Appian., *Syr.*, 63.

CHAPITRE II

ANTIOCHOS I SOTER (281-261).

Statistique des régions, États et dynasties de l'Asie au début du IIIe siècle : le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, la Paphlagonie, l'Arménie, l'Atropatène ou Petite-Médie : les colonies séleucides.

§ I. — Les affaires d'Asie Mineure (280-274). — Effervescence des villes grecques, avec la collusion des dynastes voisins : Philétæros de Pergame indépendant. — Hermogène d'Aspendos battu et tué par Zipœtès, dynaste de Bithynie (280). — Invasion des Gaulois dans la péninsule des Balkans (280-277). — Les Gaulois à Delphes (279). — Antiochos renonce à la Macédoine et fiance sa sœur Phila à Antigone Gonatas (277). — Les Gaulois rançonnent l'Asie Mineure. — Antiochos vainqueur des Gaulois et *Soter* (275?).

§ II. — La première guerre de Syrie (273-271). — Alliance entre Antiochos et Magas de Cyrène, qui épouse Apama, fille d'Antiochos (274?). — Les troupes de Ptolémée II Philadelphe envahissent la Syrie (273) : succès de la flotte égyptienne. — Paix désavantageuse pour Antiochos : la Cœlé-Syrie et nombre de places du littoral aux mains de l'Égyptien (271?).

§ III. — La fin du règne (271-261). — Antiochos neutre dans la lutte entre Antigone et Ptolémée : Antigone vainqueur à la bataille navale de Leucolla (262?). — Second mariage d'Antiochos. — Antiochos met à mort son fils aîné Séleucos (267?). — Antiochos en guerre avec Eumène I de Pergame : sa défaite et sa mort (261).

Il n'est pas aisé de débrouiller la situation de l'Asie à l'avènement d'Antiochos I. On doit d'abord mettre à part les contrées qui, négligées par Alexandre, menacées plutôt que soumises par Perdiccas, par Eumène, par Antigone, ne sont rattachées à l'empire des Séleucides que par une sorte de vassalité théorique. Telles sont les satrapies ou futurs

royaumes d'Atropatène en Médie, de Pont, de Cappadoce et de Bithynie. Les dynasties qui s'y sont implantées eurent plus tard leurs historiographes et généalogistes de cour, qui ont reculé leurs origines et gratifié les ancêtres de l'indépendance conquise peu à peu par les descendants. Tous ces pays, y compris les villes helléniques du littoral du Pont-Euxin et de la Propontide, s'étaient accommodés du joug des Perses, et, après avoir traversé une période d'agitation consécutive aux guerres médiques, profitant de toutes les occasions pour relâcher les liens qui les retenaient sous la domination des Perses, ils résistaient de leur mieux à l'absorption dans l'empire macédonien.

Le plateau central de l'Asie Mineure [1] avait reçu des Perses le nom de Katpatouka, transformé par les Grecs en Cappadoce. La partie septentrionale, bordant le Pont-Euxin, s'appelait Cappadoce pontique, ou, par abréviation, le Pont. Les dynastes de Pont se donnaient pour des descendants d'un des sept conjurés qui élevèrent au trône Darius fils d'Hystaspe. En fait, l'ancêtre le plus lointain qu'on leur connaisse est un Mithradate fils d'Orontobate, un noble perse, qui, à la suite du traité d'Antalcidas (387) et à la faveur de l'anarchie générale, s'était emparé de Cios sur la Propontide. Le seigneur de Cios, pour se ménager des appuis contre le roi de Perse, fit aussitôt parade de philhellénisme. On dit qu'il éleva une statue à Platon dans le jardin de l'Académie [2]. Son fils Ariobarzane, — satrape de la Phrygie d'Hellespont et révolté contre Artaxerxès II avec les autres satrapes d'Asie Mineure, Datame, Artabaze et Oronte, — fut en effet soutenu par les Spartiates et les Athéniens, qui lui conférèrent même le droit de cité. Mais, l'affaire tournant

1. Le nom d'Asie Mineure n'a remplacé que fort tard (*Asia Minor* pour la première fois dans Orose, I, 2, 26) l'expression courante : Ἀσία ἡ ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου ou ἐντὸς τοῦ Ταύρου — *Asia cis Taurum*, *intra Taurum* — ou encore, ἡ ἐντὸς τοῦ Ἅλυος, ἡ ἰδίως καλουμένη. Au delà de l'Halys commence la Haute-Asie (τὰ ἄνω τῆς Ἀσίης. Herod., I, 177).

2. Diog. Laert., III, 20.

mal pour les coalisés, le citoyen d'Athènes fut trahi par son propre fils Mithridate, qui, après avoir assassiné Datame, livra son père au Grand-Roi Artaxerxès III. Alexandre le Grand enleva Cios au parricide; mais Mithridate, d'abord partisan d'Eumène, puis d'Antigone, fut réintegré dans le fief héréditaire de sa famille, qui se réduisait, en somme, à la ville de Cios et à la ville de Carina en Mysie. Il se hâta un peu trop de tourner les yeux du côté de Cassandre avant la bataille d'Ipsos et fut mis à mort par Antigone (302). Celui-ci comptait se défaire également du fils, appelé aussi Mithridate, qui vivait dans l'entourage et l'intimité du Poliorcète : mais, bien qu'il eût imaginé pour prétexte un songe fatidique [1], il céda aux instances de Démétrios, qui se hâta de prévenir son ami. Le jeune Mithridate s'enfuit en Paphlagonie et se fortifia à Cimiata dans les gorges de l'Olgassys (Oulgaz-Dagh). La défaite d'Antigone le mit à l'abri du danger : son indépendance fut confirmée après la bataille d'Ipsos, et il put, comme son voisin Zipœtès en Bithynie, fonder un royaume assis sur le cours de l'Halys, moitié en Paphlagonie, moitié en Cappadoce. La mort de Lysimaque l'enhardit : il paraît avoir pris le titre de roi aussitôt après la bataille de Coroupédion. Il devait le porter quatorze ans encore et mériter le surnom de *Κτίστης* ou fondateur du royaume de Cappadoce pontique, appelé plus tard royaume de Pont, peuplé d'un mélange de races diverses, parmi lesquelles les Sémites dits Leucosyriens paraissent avoir constitué l'élément dominant.

Dans la Cappadoce proprement dite ou Haute-Cappadoce, les événements avaient pris une tournure analogue et abouti à un résultat identique [2]. Là aussi les dynastes prétendaient descendre d'un des sept Perses conjurés contre Smerdis.

1. Il s'était vu en songe semant une moisson d'or que Mithridate récoltait (Plut., *Demetr.*, 4. Appian., *Mithrid.*, 9). Plutarque confond ce Mithridate avec son père, Μιθριδάτης ὁ Ἀριοβαρζάνου.

2. Voy. le résumé de l'histoire de la Cappadoce dans Diodore (XXXI, 19).

On donnait même le nom de cet ancêtre, Anaphas. Au temps d'Alexandre, Ariarathe I parvint à se substituer au gouverneur nommé par le conquérant, un Perse du nom de Sabictas, et prétendit s'ériger en satrape indépendant. Mais il fut battu et, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, mis en croix par Perdiccas (322) avec toute sa famille, sauf un fils qui s'enfuit en Arménie. Vingt ans plus tard, ce fils, Ariarathe II, profita du conflit engagé entre les grands potentats pour rentrer en possession de son héritage. Allié avec Artavasde, dynaste de la Petite-Arménie, et probablement encouragé par Séleucos, il battit Amyntas, le stratège d'Antigone, et chassa du pays les garnisons macédoniennes. Après Ipsos, son domaine figura parmi les États neutres qui séparaient les États de Séleucos de ceux de Lysimaque.

Près de la Propontide, la ténacité des petits dynastes de Thynie ou Bithynie avait fini par détacher le pays du royaume de Lysimaque. Même sous la domination des Perses, les Thraces (Θυνοί et Βιθύνοι) qui peuplaient cette région avaient eu des dynastes indigènes. Tel était ce Bas, qui battit Calas, envoyé par Alexandre pour gouverner la Paphlagonie et la Bithynie. Zipœtès, fils de Bas, lutta avec succès contre le roi de Thrace et prit le titre de roi ou inaugura d'une façon quelconque, en 297, l'ère de l'indépendance bithynienne [✣]. La mort de Lysimaque et de Séleucos affermit son œuvre, et il put la croire assurée quand il eut infligé une mémorable défaite au général qu'Antiochos envoya contre lui, en 280 [1].

Entre la Bithynie et le Pont, sur un territoire limité par le Parthénios et l'Halys, vivait de chasse, d'élevage et de pêche, un peuple apparenté aux Cappadociens, la race des Paphlagoniens, que les Grecs trouvaient particulièrement grossiers et stupides, mais braves et bons cavaliers. Eux aussi avaient fini par s'émanciper de la domination des

1. Voy. ci-après, p. 59,1.

Perses, et Alexandre, moyennant peut-être un tribut consenti dans une entrevue rapportée par Arrien, avait respecté leur indépendance. Ils surent la maintenir contre Eumène, contre Antigone, et même contre leurs voisins du Pont.

L'Arménie aussi était autonome, sinon indépendante. On ne sait que peu de chose sur l'histoire de ses deux régions, la Petite-Arménie, à l'ouest de l'Euphrate, et la Grande-Arménie, dont une partie, circonscrite par l'Euphrate et le haut cours du Tigre, porta le nom de Sophène. La Petite-Arménie était peuplée d'Araméens (Leucosyriens) mélangés à des Assyriens et peut-être à un vieux fonds aryen : la Grande-Arménie tenait de plus près à la masse des peuples iraniens, et elle a servi comme d'intermédiaire entre la race sémitique et la race aryenne [1]. C'est par l'Arménie que le culte d'Anaïtis, déesse analogue aux Istar et Astarté, a pénétré jusque dans le mazdéisme. Vers 330, Alexandre avait donné la satrapie d'Arménie à Mithrinès, qui paraît avoir gouverné le pays jusqu'en 323. A cette date, Perdiccas y envoya Néoptolémos l'Æacide, qui périt en 321 à la bataille livrée par lui et par Cratère à Eumène. Au partage de Triparadisos (321), l'Arménie ne figure pas dans la distribution des satrapies. Elle devait être alors, la Sophène tout au moins, au pouvoir d'un dynaste ou roi nommé Artaontès ou Ardoatès, en qui on a proposé de reconnaître l'ancien satrape de Darius, Oronte, qui aurait ainsi repris possession de sa province. Il donna asile à Ariarathe II et l'aida ensuite à fonder le royaume de Cappadoce (302 ?).

Enfin, limitrophe de l'Arménie, la partie N.-O. de la Médie ou Petite-Médie, sur la rive droite de l'Araxe et confinant à la mer Caspienne, était devenue un petit royaume indépendant sous Atropatès, d'où le nom d'Atropatène (auj.

1. Les Arméniens parlent une langue iranienne; mais leurs traditions nationales les rattachent aux Sémites, Assyriens et Araméens (Arménie, de Aram ?). Dans les inscriptions assyriennes, ils sont appelés *Urartu*, les gens de l'Ararat.

Aderbeidjan). Ce satrape de Médie, rallié à la cause d'Alexandre, aurait été investi, d'après les historiens anciens, par Alexandre lui-même, et, aux grandes fêtes nuptiales de Suse (324), Perdiccas aurait épousé sa fille [1]. Au partage des provinces, en 323, il aurait conservé son domaine, qui ne lui aurait plus été contesté. Cette principauté, demeurée ainsi hors des atteintes de l'hellénisme, devint le refuge de la pure doctrine de Zoroastre et servit de point d'appui à la réaction du génie iranien contre la civilisation occidentale. Il suffisait que les Mèdes étendissent leur domination jusqu'à la mer Caspienne pour couper les communications que les Séleucides voulaient établir entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, même, au dire de Pline [2], en creusant un canal entre le Bosphore Cimmérien et la Caspienne.

En somme, toutes ces provinces, peuplées de races hétérogènes, officiellement englobées dans l'empire d'Alexandre, ne reconnaissaient aux Séleucides qu'une suzeraineté nominale, à tout moment menacée par les ambitions et coalitions de leurs vassaux.

Pour achever le tableau de la situation assez embrouillée laissée par Séleucos à son successeur, il faudrait dénombrer toutes les colonies que le vieux roi avait multipliées durant trente ans et ajoutées à celles d'Alexandre. Elles constituaient autant de points d'appui pour la domination étrangère et comme une armée d'occupation du territoire asiatique. Appien ne compte pas moins de 16 Antioches, 6 Laodicées, 9 Séleucies, 3 Apamées et une Stratonicée fondées par Séleucos, qui les dota, pour le tourment des historiens et géographes futurs, de noms pris uniquement dans sa famille et indéfiniment répétés. L'historien a mieux à faire qu'à chercher les traces de ces implantations homonymes, qui font pendant à des douzaines d'Alexandries semées par Ale-

1. Arrian., VI, 29, 3. VII, 4, 5. Diodor., XVIII, 3, 3. Justin., XIII, 4, 13. Strab., XI, p. 523.

2. Plin., VI, § 31 (projet attribué à Séleucos Nicator) : ci-dessus, p. 41,2.

xandre et n'étaient parfois que des changements de nom appliqués à des villes déjà existantes.

§ I

Les affaires d'Asie Mineure (280-274).

Au lendemain de la mort de Séleucos, la situation de son héritier et successeur était singulièrement difficile. Surpris par les événements alors qu'il était sans doute encore dans la Haute-Asie, Antiochos I avait à conserver les conquêtes de son père et à le venger. Il ne put faire ni l'un ni l'autre. La Macédoine, déjà au pouvoir de Ptolémée Kéraunos ainsi que la Thrace, était de plus revendiquée par le fils du Poliorcète, Antigone Gonatas [1]. Antiochos n'avait plus rien à espérer en Europe, à moins qu'il ne voulût commencer une grande guerre. S'il en eut le dessein, il dut l'ajourner. Les villes grecques de l'Asie Mineure, qui avaient espéré redevenir libres après la défaite de Lysimaque, s'agitaient, encouragées par l'exemple de Byzance, d'Héraclée, des dynastes mentionnés plus haut, qui bientôt traiteront d'égal à égal avec les rois de Syrie. Des séditions éclatèrent jusque dans la (Syrie) Séleucide (†), et la flotte de Ptolémée était à portée de secourir au besoin les mécontents.

Antiochos envoya d'abord son stratège Patroclès pour comprimer l'esprit de révolte en Asie Mineure. Patroclès, arrivant par la Phrygie, détacha une partie de ses troupes, qu'il confia à Hermogène d'Aspendos, avec mission de faire une ronde par le nord. Hermogène batailla contre quelques villes du littoral du Pont-Euxin, conclut un arrangement avec Héraclée et poursuivit sa marche en Bithynie. Mais là,

1. L'étymologie Γονατᾶς = né à Gonnos ou Gonnoi en Thessalie, est fort contestée depuis Niebuhr, attendu que, lors de la naissance d'Antigone (entre 322 et 319), la Thessalie n'appartenait pas à Démétrios ; mais on ne la remplace que par des hypothèses invérifiables.

il tomba dans une embuscade que lui tendit le vieux Zipœtès : son armée fut détruite et lui-même resta sur le champ de bataille [1]. Encore une injure qui ne devait pas être vengée. Antiochos eut à lutter non seulement contre Nicomède, fils aîné et successeur de Zipœtès, mais contre Antigone Gonatas, prétendant au trône de Macédoine et allié du Bithynien. On comprend que de tels coups aient surexcité dans les villes grecques le désir de la liberté. Pergame était déjà indépendante de fait, depuis 283, sous son dynaste Philétæros de Tios, qui, maître de la citadelle et possesseur de 9000 talents confiés à sa garde par Lysimaque, se montrait prévenant, mais ferme, à l'égard d'Antiochos. Il se faisait des amis dans les alentours en prêtant de l'argent aux villes obérées [2] : il avait obligé de cette façon Antiochos lui-même, en rachetant à grands frais (πολλῶν χρημάτων) la dépouille de Séleucos des mains de son assassin [3]. Le Séleucide, ne sachant plus où il avait encore chance d'être obéi, n'osait exiger la reconnaissance expresse de son protectorat. Cependant, les villes grecques, de leur côté, furent contenues dans leur ardeur d'indépendance par la crainte de rester isolées en présence d'un danger qui les menaçait toutes à la fois, l'invasion des Celtes ou Galates [†].

Cette invasion, provoquée probablement par une poussée des Germains au nord du Danube, surprit le monde hellénique en pleine effervescence et y répandit la terreur. Il y avait plus d'un siècle que les Gaulois avaient pris Rome, et l'on avait entendu parler des efforts au prix desquels les Romains avaient repoussé une invasion toute récente des Gaulois Sénones et Boïens (283/2). Dès l'an 280, l'avant-garde des Gaulois, sous la conduite de Cambaulès, pénétrait en Thrace. A sa suite, trois colonnes massives se lancèrent

1. Memnon, 15 (*FHG.*, III, p. 534).
2. Par exemple, aux Pitanates, qui devaient 300 talents à Antiochos fils de Séleucos (Fränkel, *Inschr. v. Pergamon*, 245 C.).
3. Appian., *Syr.*, 63 : ci-dessus, p. 51.

sur la péninsule balkanique. Céréthrios ravageait le bassin de l'Hèbre; Brennos et Acichorios envahissaient la Péonie, et Bolgios pénétrait par l'Illyrie en Macédoine. Ptolémée Kéraunos, qui n'avait pas voulu acheter la paix, fut battu et tué par la bande de Bolgios (279). Les Macédoniens affolés appelèrent au trône Méléagre, frère de Ptolémée, qu'ils destituèrent au bout de deux mois pour le remplacer par Antipater, neveu de Cassandre[1]. Enfin, Sosthène, un noble Macédonien, renversa cet incapable, appela aux armes tous les hommes valides et parvint à expulser les Celtes du pays. Ceux-ci, du reste, suivant leur habitude, retournaient d'eux-mêmes dans le Nord pour mettre leur butin en sûreté, avec l'intention de revenir l'année suivante.

La bande conduite par Brennos et Acichorios se rua, compacte et dévastatrice, à travers la péninsule, et vint battre la porte des Thermopyles. Les Grecs et les rois hellénistiques, y compris Antiochos et son adversaire Antigone Gonatas, avaient envoyé des contingents pour défendre l'entrée de l'Hellade; mais, comme jadis au temps de Léonidas, la trahison montra aux envahisseurs un chemin détourné, et les Gaulois se dirigèrent tout droit sur le Parnasse, où ils savaient que la pieuse crédulité du monde hellénique avait accumulé des trésors. La tradition sacerdotale veut que les assaillants aient été repoussés à coups de miracles et que les dieux eux-mêmes aient combattu sur les remparts de la forteresse sacrée. L'arc d'Apollon vibra, comme plus tard à Actium; Poseidon ébranla la terre, et Pan sema la panique. Mais il eût fallu sans doute, pour écraser les Gaulois, que Zeus fît crouler le ciel. Il est possible que la difficulté d'un tel siège pour des Barbares

1. Pour parer autant que possible aux méfaits de l'homonymie, il est bon d'avertir que cet Antipater était fils d'un frère de Cassandre appelé Philippe, et non de Philippe IV fils de Cassandre. Les rois de Macédoine Antipatrides sont : Cassandre (306-297) ; ses fils Philippe IV (297/6), Antipater (296-287) et Alexandre (295) ; (après Démétrios Poliorcète, Pyrrhos, etc.) Antipater fils de Philippe, qui régna, dit-on, 45 jours (279).

mal outillés, les embuscades, le désordre, la disette provoquée par l'agglomération d'une pareille masse d'hommes, aient fait éprouver de grandes pertes aux Gaulois et que leur Brenn ait mordu la poussière; mais il est certain que les Gaulois ne furent pas exterminés et qu'ils ne s'en retournèrent pas les mains vides. On signalait comme pris à Delphes l'or de Toulouse, qui tenta plus tard (en 105) la cupidité de Q. Servilius Cæpio et passa en proverbe comme type du bien mal acquis auquel s'attache la Némésis [†]. Ce sont, d'après la tradition, des Tectosages qui allèrent porter si loin le fruit de leurs déprédations, commises soit dans le temple, soit aux alentours; les autres envahisseurs se cherchèrent plus près un nouveau séjour. Un groupe paraît être resté en Macédoine avec Bidorios. On rapporte que Bathanatos fonda un royaume celte en Illyrie, et Comontorios, en Thrace, un établissement celtique connu sous le nom de royaume de Tylis, qui, pendant plus d'un demi-siècle, fut la terreur des Byzantins et des colonies de la mer Noire.

C'est en Thrace également que se trouvait, durant cette néfaste année 278, une bande gauloise détachée du gros de l'invasion à peu près à la hauteur de Byzance. Forte d'une vingtaine de mille hommes et conduite par Loutarios et Léonnorios, elle avait battu les Triballes et les Gètes, rançonné Byzance, puis Lysimachia, pillé tout le littoral, et elle s'écoulait peu à peu en Asie par la Troade, que n'avait pas su protéger Antipater, lieutenant d'Antiochos [1]. Pendant ce temps, le Séleucide s'obstinait à revendiquer sur la Bithynie et sur la Macédoine une souveraineté qui ne pouvait être restaurée que par une victoire éclatante. Il paraît n'avoir éprouvé que des mécomptes, sur terre et sur mer. Sa flotte, tenue en échec par celles de Nicomède et d'Antigone, dut reculer pour éviter une défaite. Antiochos se décida à offrir

1. Liv., XXXVIII, 16.

la paix à Antigone. Elle fut scellée par les fiançailles de Phila, sœur d'Antiochos, avec Antigone [1]. Celui-ci arriva encore à temps en Thrace pour battre, dans le voisinage de Lysimachia, les Gaulois qui infestaient la Chersonèse : on parle de 20.000 Celtes défaits et presque anéantis. Il fit mieux : en Macédoine, où il avait pour compétiteur l'ex-roi Antipater, surnommé « le roi d'un été » (Ἐτησίας), il prit à sa solde, à raison d'une pièce d'or par tête, les 9000 hommes qui rôdaient dans le pays avec Bidorios et se servit de ces mercenaires pour reconquérir son royaume (277), que Pyrrhos, alors en Sicile, ne pouvait plus lui disputer.

Nicomède, qui était sur le point d'être expulsé de Bithynie par son frère cadet Zipœtès, s'empressa de suivre cet exemple, si tant est qu'il ne l'ait pas devancé. Il enròla à son service les Celtes de Léonnorios, qui désolaient les environs de Byzance, et ceux qui saccageaient la Troade avec Loutarios. Memnon d'Héraclée nous a conservé les stipulations intervenues entre Nicomède et les dix-sept chefs, qui mirent à sa disposition environ 20.000 hommes. Avec ces auxiliaires, Nicomède battit Zipœtès et reconquit la Bithynie [2]. Désormais, l'ambition était permise à quiconque avait de l'argent : les opulentes villes grecques se promirent d'employer ce moyen pour se défendre à leur tour contre les entreprises des rois. Mais les Galates cumulaient avec les marchés avantageux les bénéfices du pillage. Ils commencèrent à mettre en coupe réglée le littoral asiatique, les Trocmes se chargeant des côtes de l'Hellespont, les Tolistoboies de l'Éolide et de l'Ionie, les Tectosages des régions de l'intérieur. Des indices isolés permettent de constater leur présence à Érythræ, à Éphèse, à Milet, et jusqu'à Thémisonion en Carie. Un décret d'Érythræ récompense les neuf stratèges qui se sont donné tant de peine durant leurs quatre mois de fonctions pour protéger la ville

1. Memnon, 16-18 (*FHG.*, III, p. 535). Trog., *Prol.* 24. Justin., XXV, 1, 1.
2. Memnon, 19. Liv., XXXVIII, 16. Justin, XXV, 2, 8.

contre les Barbares de Léonnorios. Il a fallu acheter la paix, et l'acheter cher, sans compter les dépenses faites pour les « Ptolémaïques » commandés par Hermocrate, sans doute un corps de débarquement fourni par les équipages de la flotte égyptienne, en permanence dans l'Archipel (278/7) [1]. Des anecdotes plus ou moins authentiques parlent d'une jeune Éphésienne dont le Brenn devint amoureux [2]; de trois milésiennes mortes après avoir subi les outrages des Galates [3]; de la révélation miraculeuse qui enseigna aux Thémisoniens une cachette où ils trouvèrent un abri, « lorsque l'armée des Galates se portait sur l'Ionie et les régions limitrophes [4] ».

Les incursions gauloises devenaient une plaie intolérable. Antiochos comprit qu'il se devait d'en débarrasser l'Asie Mineure, ne fût-ce que pour ne pas avouer son impuissance et ne pas jeter les villes grecques dans les bras de ses rivaux, Antigone et Ptolémée. Il avait montré jusque-là peu de sens politique. Qu'avait-il gagné à protester contre les faits accomplis, à ne pas reconnaître à Antigone Gonatas la possession de la Macédoine et à Nicomède celle de la Bithynie? Une fois la paix signée avec Antigone et ses alliés, il avait dû faire des préparatifs sérieux pour donner la chasse aux Gaulois. Aussi est-il étonnant qu'il ait été surpris, dit-on, par une formidable armée gauloise, pourvue de cuirasses d'airain, « de quatre-vingts chars armés de faux (?) et deux fois autant de chars à deux chevaux », tandis qu'il n'avait pu encore rassembler que des peltastes et des troupes légères en petit nombre. L'attaque aurait-elle été conseillée par Nicomède, avec qui Antiochos serait resté en état d'hostilité, ou qui trouvait là un moyen commode de se débarrasser d'auxiliaires dont il n'avait plus besoin? Ou

1. Inscription d'Érythræ (*BCH.*, III [1879], pp. 388-392. Ch. Michel, 503. Dittenb., *OGIS.*, 159.
2. Plut., *Parall. min.*, 15.
3. Anthol. Palat., VII, 492.
4. Pausan., X, 32, 4.

bien n'y a-t-il là que des fictions et hyperboles laudatives ramassées par Lucien dans le poème épique que Simonide de Magnésie avait consacré à la victoire d'Antiochos, celle-ci d'autant plus glorieuse que la vaillance aurait suppléé à l'insuffisance des moyens[1]? Antiochos, paraît-il, intimidé par le formidable aspect de l'armée barbare, songeait à négocier quand Théodotos de Rhodes releva son courage et lui remontra que ses seize éléphants pouvaient à eux seuls épouvanter les chevaux et disperser la cavalerie de l'ennemi. La défaite redoutée se changea en victoire; mais Antiochos eut le triomphe modeste, humilié qu'il était, au dire de Lucien, d'avoir dû son salut à ses éléphants[2].

Cette victoire de date inconnue (275?), dont le lieu est hypothétique et l'authenticité même suspecte, dut refouler les Galates vers le nord. Peut-être Nicomède jugea-t-il plus avantageux alors de faire sa paix avec Antiochos que de renouer alliance avec les Barbares désemparés et de braver sans profit l'opinion soulevée contre eux. Les nomades se trouvèrent ainsi peu à peu refoulés dans le bassin moyen de l'Halys, dans une région qui empiétait à la fois sur la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie, et qui devint plus tard la Gallo-Grèce ou Galatie. Droysen croit remarquer que, depuis lors, les colonies fondées par les Séleucides ou par les rois de Bithynie sont établies avec méthode, de façon à former comme un cordon de places fortes destinées à contenir les incorrigibles aventuriers. Mais il devait se passer bien des années encore avant que les Galates consentissent à échanger leur vie de mercenaires et de pillards contre une existence

1. Lucian., *Zeux. sive Antioch.*, 11. Suidas, s. v. Σιμωνίδης.

2. C'est peut-être à cette bataille que Antiochos reçut au cou une blessure dont le guérit le médecin Métrodore d'Amphipolis, honoré pour cette cure par la ville d'Ilion (Ch. Michel, 526. Dittenb., *OGIS.*, 220). Le fils aîné et collègue d'Antiochos, « le roi Séleucos », fit aussi preuve de bravoure. J. Beloch (*Gr. Gesch.*, III, 1, p. 612) fait descendre la date de cette bataille jusqu'à 270, sous prétexte que les Gaulois n'auraient pas tant pillé s'ils avaient été tout d'abord si complètement battus. Mais cela prouve tout au plus que leur défaite a été exagérée.

sédentaire et pacifique. En attendant, la reconnaissance des populations civilisées paraît avoir décerné à Antiochos le surnom quasi divin de Sauveur (Σωτήρ), qui n'apparaît sur ses monnaies qu'à la fin du règne, sans doute longtemps après que la voix publique ou quelque flatterie officielle l'eut mis en circulation.

Ce qui ne laisse pas d'être singulier, c'est que, dans un décret de la confédération ionienne conférant à Antiochos et à Stratonice les honneurs héroïques et les associant au culte d'Alexandre [1], il n'est aucunement question de la grande victoire ni du prédicat qui en aurait immortalisé le souvenir. Par une lettre qu'une inscription nous a conservée, Antiochos confirme l'autonomie de la ville d'Érythræ : il l'exempte « de tous autres tributs et de celui perçu pour les Galates » ([εἰς] τὰ Γαλατικά) [2]. L'expression, équivoque par elle-même, est d'une concision qui contraste avec la prolixité de l'épître royale et qui semble voulue. On a vaguement l'impression que le roi touche un sujet délicat. Ici, l'homonymie, le fléau de l'histoire hellénistique, accroît encore la difficulté qu'il y a à dater les textes épigraphiques. En admettant qu'il s'agisse d'Antiochos I, on se demande si ces taxes étaient levées pour combattre les Gaulois, ou plutôt pour se garantir de leurs incursions en leur payant tribut. Il n'y aurait plus ou presque plus de doute, si la lettre était d'Antiochos II. Il serait avéré que les Séleucides, après avoir soi-disant écrasé les Gaulois, n'avaient pu protéger les villes grecques qu'avec leur argent et continuèrent longtemps à soudoyer les Barbares, système qui leur permettait, à l'occasion, d'enrôler parmi eux des mercenaires. Tite-Live assure que « même les rois de Syrie payèrent tribut aux Gaulois » et que le premier des Asiatiques qui le leur refusa fut Attale I de Pergame [3].

1. Ch. Michel, 486. Dittenb., *OGIS.*, 222 (date : vers 266 a. C.).
2. Dittenb., *Syll.*, 166. Ch. Michel, 37. Attribuée à Antiochos II par Dittenberger (qui s'est rétracté depuis, *OGIS.*, 223) et par B. Niese.
3. Liv., XXXVIII, 16. Cf. ci-après, p. 112.

§ II

La première guerre de Syrie (274-271).

La fin du règne d'Antiochos aurait pu être plus paisible que le début, si la présence des Égyptiens en Cilicie et en Cœlé-Syrie n'avait été pour le Séleucide un affront et une menace perpétuelle. Antiochos crut avoir trouvé un allié utile dans la personne de Magas vice-roi de Cyrène, fils de Bérénice, frère utérin et rival de Ptolémée II. Magas avait bien des raisons d'être inquiet pour son indépendance, qu'il avait réclamée trop tôt, et peut-être les armes à la main. Depuis la mort de son beau-père Ptolémée I (283) et surtout depuis le mariage de son frère Philadelphe avec l'impérieuse Arsinoé II (277), qui avait fait exiler sa devancière et s'entendait à supprimer quiconque gênait ses projets, Magas se sentait menacé, et les Cyrénéens, fiers de leur qualité d'Hellènes, redoutaient autant que lui la mainmise de l'Égypte sur la Cyrénaïque. Dans quel but Philadelphe avait-il enrôlé 4000 Gaulois qu'il avait fait venir de Macédoine, hôtes dangereux et propres aux besognes inavouables? Si l'on suit l'ordre des faits indiqué par Pausanias [1], c'est dans ces conjonctures que Magas prit le titre de roi et se décida brusquement à marcher sur Alexandrie. Il aurait peut-être pris la ville au dépourvu, si un soulèvement des Bédouins de la Marmarique ne l'avait forcé à rentrer en toute hâte à Cyrène. Ptolémée, de son côté, ne put l'y poursuivre, parce qu'il avait failli être lui-même victime d'un complot tramé par ses Gaulois. Il ne se débarrassa de ces incorrigibles pillards, qui escomptaient le butin à faire en

1. Pausan., I, 7. Sur le point litigieux, à savoir si l'Ἀντίγονός τις φίλος τοῦ Φιλαδέλφου qui a expédié les mercenaires gaulois à Alexandrie était un agent quelconque ou le roi de Macédoine, voy. maintenant A.-J. Reinach (*Les Gaulois en Égypte*, Rev. des Et. Anc., 1911, pp. 33-74), qui opte pour le roi de Macédoine, sans forcer la conviction.

Égypte, qu'en les exterminant. Mais, après cette tentative manquée, Magas devait s'attendre à des représailles, se mettre en quête d'alliances, au moment où Antiochos songeait aussi à expulser l'Égyptien de la Cœlé-Syrie. Nous ne savons de quel côté vinrent les propositions d'entente entre les deux ennemis de Ptolémée Philadelphe; mais le pacte fut conclu et scellé par le mariage de Magas avec Apama, fille d'Antiochos et de Stratonice.

Cependant, il est possible, sinon même plus probable, que cette alliance ait précédé l'attaque de Magas sur Alexandrie, et que cette marche audacieuse ait été une diversion opérée par lui durant la guerre — la première des guerres dites de Syrie — engagée entre Ptolémée et Antiochos [1]. En fait de chronologie, il n'y a dès maintenant d'assurée, par des textes récemment découverts [2] [†], que la date initiale des hostilités entre le Séleucide et le Lagide, l'an 38 de l'ère séleucide (274/3 a. Chr.).

Les belligérants avaient fait, chacun de leur côté, leurs préparatifs. On rencontre Ptolémée Philadelphe, à cette même époque, en l'an XII de son règne (3 Athyr = 1 janv. 273 a. Chr.), à Héroonpolis (Pithom), aux environs de Péluse, s'occupant peut-être des canaux par lesquels ses navires pourraient au besoin passer dans la mer Rouge et prendre l'ennemi à revers dans le golfe Persique. En homme prudent, pressentant que les Romains vainqueurs de Pyrrhos (274) allaient maintenant porter leurs regards au delà de l'Adriatique, il leur envoya une ambassade en 273 et noua avec eux des relations amicales. Il ne laissa pas à Antiochos le temps de rassembler toutes ses forces. D'après le docu-

1. Sur cette guerre et les références y relatives, voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 164-179. B. Niese (II, pp. 126-7) met le mariage de Magas et l'attaque consécutive contre Philadelphe *après* 279; l'invasion de Philadelphe en Cœlé-Syrie en 275.

2. Stèle de Pithom, découverte en 1883 par E. Naville, et texte cunéiforme publié en 1892 par J. N. Strassmaier (*Z. f. Assyriol.*, VII, pp. 226-234). Cf. les observations de C. F. Lehmann (*ibid.*, p. 355).

ment chaldéen, en Adar 38 Sel. (mars 173), Antiochos partit de sa résidence de Sapardou (Sardes) au devant des troupes égyptiennes qui avaient envahi la Syrie, en donnant l'ordre aux troupes qui se concentraient à Babylone de l'y rejoindre avec les vingt éléphants fournis par le satrape de Bactriane. Pausanias dit, au contraire, que l'offensive fut prise par Antiochos, d'accord avec Magas. « Alors Ptolémée envoya vers toutes les régions sur lesquelles régnait Antiochos, chez les plus faibles, des pillards pour ravager le pays, chez les plus fortes, des soldats pour les contenir; si bien qu'Antiochos ne put jamais marcher contre l'Égypte [1] ». Ce texte ne nous apprend à peu près rien sur les incidents de cette guerre, sinon que les hostilités furent longues et dispersées en divers lieux. Plus inutilisables encore sont des documents comme la stèle de Mendès [2], érigée huit ans plus tard, ou le panégyrique de Ptolémée par Théocrite, pompeuses énumérations de victoires où le souci de la vérité tient peu de place.

Quelques faits attestés, quoique en petit nombre et de date discutable, confirment cependant ce que la situation respective des belligérants permettait de prévoir. Il ne faut pas oublier que les points vulnérables de l'empire séleucide étaient les villes du littoral de la Syrie et de l'Asie Mineure, et que Ptolémée était maître de la mer. Sa flotte débarquait des équipages — les larrons de Pausanias — en Cilicie, en Lycie, en Carie, en Ionie, prenait pied à Samos, à Milet, peut-être à Érythræ, et, croisant le long du littoral, poussait les villes grecques à la défection. L'argent de Ptolémée, le souverain le plus riche de son temps, secondait ses armes et sa diplomatie. Il achetait ou entretenait ainsi l'alliance des Bithyniens, des Byzantins, des Héracléotes, des Sinopiens, qui pouvaient inquiéter le Séleucide sur ses frontières du

1. Pausan., I, 7, 3.
2. Découverte en 1871 et publiée par Mariette, traduite par H. Brugsch en 1875. Les textes de Pithom et de Mendès dans le recueil de K. Sethe, *Hierogl. Urkunde d. gr.-röm. Zeit.* Leipzig, 1904.

nord. Philétæros de Pergame, trop prudent pour se brouiller avec Antiochos, se tint en dehors de la querelle. En somme, Ptolémée paraît s'être rendu maître de la majeure partie des côtes de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, où il rebâtit Patara sous le nom d'Arsinoé, et de la Carie. Dépourvu de flotte, Antiochos ne put remporter quelques succès que sur terre. On dit qu'il s'empara de Priène et lui octroya la liberté [1]; que, en Cœlé-Syrie, il réussit à déloger de Damas le stratège égyptien Dion [2]; encore fut-ce par surprise, et non par un coup de force. Les guerres entre Séleucides et Lagides ont toujours ressemblé à ce qu'on a appelé depuis le duel de l'éléphant et de la baleine, une lutte où les deux rivaux ne peuvent se prendre corps à corps et se frapper dans leurs parties vitales.

Cette lutte pouvait se prolonger indéfiniment : mais le Séleucide, qui régnait sur tant d'États disparates, dut sentir que des revers même réparables risquaient d'encourager le réveil des nationalités et de disloquer son vaste empire. Une peste, qui, d'après un document babylonien déjà cité [3], dévasta la Chaldée dès le début de la guerre et se propagea sans doute aux alentours, dut contribuer aussi à le décourager. Ptolémée, de son côté, commençait à craindre pour l'hégémonie qu'il exerçait dans l'Archipel et sur la Grèce d'Europe les entreprises d'Antigone Gonatas. La fortune d'Antigone avait éprouvé tout récemment de singulières vicissitudes. Reconnu en 275 roi de la Macédoine, qu'il avait tirée de l'anarchie, il en fut expulsé en 273 par Pyrrhos d'Épire, qui, à son retour d'Italie, voulait se venger d'avoir sollicité en vain l'aide des rois « d'Asie et de Macédoine [4] ». Heureusement pour Antigone, le fou furieux s'éprit aussitôt d'une nouvelle lubie : il épousa la querelle de Cléonymos,

1. Sext. Emp., *Adv. gramm.*, 293. Cf. Athen., I, p. 19 d. VI, p. 244 f. Droysen, III, p. 253, 2.

2. Polyæn., IV, 15. Sur l'ère de Tyr, voy. *Hist. d. Lagides,* I, 173, 2. IV, 308, 9.

3. Ci-dessus, p. 67,2.

4. Justin., XXV, 3, 1. Pausan., I, 13, 1-2.

prétendant évincé de Sparte, et alla se faire tuer dans les rues d'Argos (272). Débarrassé de ce rival incommode, Antigone travaillait maintenant à étendre sur la Grèce la domination macédonienne, et, tout en ne consultant que son intérêt, faisait ainsi une diversion utile à la cause de son beau-frère Antiochos. Courber sous le joug les Hellènes, des villes comme Sparte et Athènes, soutenues par les subsides et la flotte de Ptolémée, était une tâche qui tint Antigone en haleine durant dix ans sans être achevée. Antiochos dut la juger à première vue inexécutable et condamnée à l'insuccès, car il paraît bien avoir déserté la lutte contre Ptolémée au moment où Antigone et lui auraient pu s'entr'aider. Sans doute, Justin dit que « après la mort de Pyrrhus, il y eut de grands mouvements de guerre, non seulement en Macédoine, mais en Asie et en Grèce [1] ». Mais ce sont là des expressions vagues, et, dans la suite de son récit, il n'y a pas trace d'une intervention quelconque de la part d'Antiochos dans cette période tumultueuse qui aboutit, comme résultat de la « Guerre de Chrémonide » (267-263), à la prise d'Athènes [2]. Ni l'armée de la ligue péloponnésienne, ni la flotte égyptienne, ni la diversion tentée en Macédoine par Alexandre d'Épire, n'avaient pu faire lever le blocus obstinément maintenu par Antigone.

Il est donc probable que, au bout de trois ou quatre ans de guerre, ne comptant pas plus sur son beau-frère Antigone que sur son gendre Magas et las d'escarmouches le plus souvent désastreuses pour lui, Antiochos consentit à un accommodement ou suspension d'armes sur le pied du *statu quo* ou à peu près. C'est du moins ce qui paraît résulter des faits consécutifs, car aucun texte ne parle d'un traité en forme signé des deux parts. Autant qu'on en peut juger, Antiochos, conservant le protectorat de la fédération ionienne,

2. Justin, XXVI, 1, 1.

2. Sur le Χρεμωνίδειος πόλεμος (Athen., VI, p. 250 f.), voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 185-192.

laissait aux mains de l'adversaire le littoral de la Lycie et de la Carie, Samos, Milet, et renonçait à ses prétentions héréditaires sur la Cœlé-Syrie et la Phénicie (271 ?). On ne peut asseoir que des inductions hasardeuses sur les noms de cités qui attestent, sans indications chronologiques, l'influence concurrente des Séleucides et des Lagides en Asie Mineure [†]. On rencontre des noms de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, à côté de ceux de Bérénice et d'Arsinoé, dans les mêmes régions [1]. Il y avait longtemps que Magas de Cyrène avait fait sa paix particulière avec son frère utérin. S'il avait prématurément engagé les hostilités, il fut prompt à le regretter, et Ptolémée se garda de lui en demander compte. Il conserva la Cyrénaïque et vieillit inoffensif avec le titre de roi qu'il avait usurpé.

§ III

La fin du règne (271-261).

Antiochos s'abstint dès lors de toute immixtion dans les conflits qui agitaient la Grèce d'Europe. Après la prise d'Athènes, la lutte entre Antigone et Ptolémée se transporta dans la mer Égée. La bataille navale dite de Leucolla ou de Cos [†], victoire remportée par la flotte macédonienne (262 ?), dut être pour Antiochos une satisfaction; mais, dans l'état actuel des choses, elle n'affectait plus directement ses intérêts. Que le Macédonien ou l'Égyptien régnât dans l'Archipel, l'un et l'autre avaient ou auraient des visées pareilles sur le littoral de l'Asie Mineure et de la Thrace : Antiochos ne pouvait que souhaiter de les voir longtemps aux prises. Pour lui, il s'occupait des affaires intérieures de son royaume. Un document cunéiforme nous apprend que, en mars 268, il posait à Babylone la première pierre d'un nouveau tem-

1. Voy. R. Bevan, I, pp. 157-168. Il n'est plus possible de dater ces Antioches, Apamées, Séleucies, etc.

ple de Nébo [1]. C'est sans doute à cette époque qu'il fonda quantité de colonies en Asie Mineure, villes nouvelles ou transformées. Il montra du goût pour la littérature, un goût qu'Antigone Gonatas lui avait communiqué. Aratos de Soles trouva auprès de lui le même accueil qu'à la cour de Pella, et c'est, dit-on, Antiochos qui le chargea de faire une édition d'Homère. Aratos accomplit la moitié de la tâche en publiant l'*Odyssée*.

Les dernières années d'Antiochos Soter paraissent avoir été troublées par des discordes et des tragédies domestiques. Deux lignes d'un sommaire de Trogue-Pompée nous apprennent qu'il associa au trône son fils cadet Antiochos, après avoir mis à mort son fils aîné Séleucos, lequel, au dire de Jean d'Antioche, était suspecté de conspirer contre son père [2]. Des inscriptions cunéiformes mentionnent deux rois, qui sont, de 280 à 268, « Antiochos et Séleucos », et, à partir de 266, « Antiochos et Antiochos [3] » [†]. Un décret d'Ilion en l'honneur du médecin Métrodore, lequel avait guéri Antiochos d'une blessure au cou reçue dans une bataille, le loue d'avoir été un fidèle serviteur « des rois Antiochos et Séleucos [4] » : mais l'inscription ne peut être datée que par conjecture, et il n'est même pas évident qu'elle ne doive pas être reportée au règne d'Antiochos III. Enfin, on sait que Stratonice, la mère des deux jeunes princes, a survécu à son fils Séleucos. Les hommages décrétés par la confédération ionienne à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi sont adressés à plusieurs reprises « aux rois Antiochos et Antiochos et à la reine Stratonice [5] ». L'inscription de Clazomènes est donc postérieure à la mort de Séleucos.

1. F. E. Peiser, *Die Inschrift des Antiochus-Soter*, du 20 Adar 43 Sel., inscription cylindrique, dans *Keilinschr. Bibliothek*, III, 2, pp. 137-139.

2. Trog., *Prol.*, 26. Jo. Antioch., 55 [*FHG.*, IV, p. 558]. Jo. Malalas (p. 205) dit de Séleucos : μικρὸς ἐτελεύτησε.

3. J. N. Strassmaier, in *Z. f. Assyriol.*, VII, pp. 226-234. VIII, p. 108.

4. Ci-dessus, p. 64, 2.

5. Michel, 486. Dittenb., *OGIS.*, 222. (τοῖς τε βασιλεῦσι Ἀντιόχωι καὶ Ἀντιόχωι καὶ τῆι βασιλίσσηι Στρατονίκηι). Ci-dessus, p. 65, 1.

Ici se pose un problème inattendu. L'inscription dite de Sigée, qui doit être antérieure à l'invasion galate, puisqu'elle n'y fait aucune allusion, adresse les bons souhaits des Iliens « au roi, à sa sœur la reine et à ses amis » [1]. Quelle était cette sœur? Faut-il croire que, suivant la mode nouvellement inaugurée (en 277) par Ptolémée Philadelphe, Antiochos Soter épousa sa sœur (une sœur inconnue), ou que Stratonice prit le nom protocolaire de sœur? Il semble bien que, si les Iliens rendaient hommage à Stratonice, ils l'auraient désignée par son nom, depuis longtemps connu et populaire, et donc, qu'il faut prendre ce titre de sœur dans son sens propre, d'autant que le sens protocolaire ne fut pas usité par la suite chez les Séleucides. D'autre part, s'il est vrai que la femme d'Antiochos II, Laodice, était sa sœur, mais de père seulement, — ce qui, en droit grec, ôtait le caractère incestueux au mariage, — on se demande quelle a bien pu être la mère de cette Laodice, et l'on revient par là à l'hypothèse d'un second mariage contracté par Antiochos I du vivant même de Stratonice, hypothèse qu'autorisent les mœurs polygames des Diadoques [†]. En suivant la filière, on peut imaginer une révolte de Séleucos, le fils aîné de Stratonice, provoquée par l'outrage fait à sa mère, révolte châtiée par la mort du rebelle. C'est à ce dénouement funèbre qu'aurait abouti le roman d'amour commencé jadis sous l'œil complaisant du vieux Séleucos Nicator. Pour achever d'embrouiller l'énigme, Étienne de Byzance, à propos des colonies séleucides, parle d'une certaine Nysa, femme de « Antiochos fils de Séleucos » et éponyme de la ville de Nysa, ainsi que d'une Laodice, sœur du même Antiochos [2].

Nous rencontrerons maintes fois par la suite des exemples aussi déconcertants de la fragilité des fondements sur lesquels nous cherchons à édifier l'histoire de l'époque hellé-

1. *CIG.*, 3595. Michel, 525. Dittenb., *OGIS.*, 219 (ἐπ' ἀγαθῶι τοῦ βασιλέως καὶ τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ βασιλίσσης καὶ τῶμ φίλων).
2. Steph. Byz., s. v. Ἀντιόχεια. Cf. ci-dessus, p. 7, 3.

nistique. Les documents épigraphiques et autres, encombrés d'homonymes et le plus souvent impossibles à dater avec précision, épaississent les ténèbres qu'ils devraient dissiper. Ce sont autant de problèmes posés et non résolus, matière à conjectures sur laquelle s'exerce la sagacité des érudits. L'Antiochos fils de Séleucos de l'inscription de Sigée pourrait être, à la rigueur, Antiochos III, et rien n'est moins sûr que la généalogie de Laodice, la femme d'Antiochos II, sa sœur d'après Polyen, fille d'Achæos (I) d'après l'Eusèbe arménien [1]. Une ombre de doute reste invinciblement attachée à la plupart de nos conclusions, qui atteignent rarement à la valeur d'une démonstration.

La mort de l'octogénaire Philétæros de Pergame (263/2) offrit à Antiochos l'occasion de revenir sur les concessions faites à cet habile diplomate. Il revendiqua sur la succession des droits qu'il n'avait jamais formellement abandonnés. Mais un neveu et fils adoptif de l'eunuque, Eumène I (262-241) [2], s'était hâté de prendre possession de l'héritage, agrandi déjà par le défunt, qui avait fondé une Attalia sur la côte et poussé sa frontière au nord jusqu'au pied du mont Ida, là où l'on rencontre une Philétæria. Avant d'affronter une lutte aussi inégale, le petit dynaste de Pergame eut recours aux moyens dilatoires. Antiochos se laissa sans doute entraîner à des pourparlers, et Eumène — encouragé peut-être par Ptolémée Philadelphe — mit à profit le temps ainsi gagné pour recruter une armée de mercenaires galates. Quand on en vint aux hostilités, le Séleucide fut battu à Sardes par le vassal qu'il avait cru pouvoir dompter sans peine (262) [3].

Des confusions irrémédiables commises par les ramasseurs d'anecdotes [4] ne nous permettent plus de savoir si

1. Polyæn., VIII, 50. Euseb., I, p. 251 Schœne.

2. Cet Eumène était fils d'un Eumène de Tios, présumé frère de Philétæros qui adopta son fils. Sa mère s'appelait Satyra. L'autre frère de Philétæros, Attale, avait épousé Antiochis, fille d'Achæos, et fut le père d'Attale I.

3. Strab., XIII, p. 624. Syncell., p. 274.

4. Plin., VIII, § 158. Solin., 45, 13. Aelian., *H. An.*, VI, 44.

Antiochos I Soter périt dans le combat, ou succomba peu après à ses blessures, ou si ce n'est pas dans une autre bataille, livrée l'année suivante à d'autres Gaulois (?), qu'il trouva la mort, ou s'il décéda de mort naturelle à Éphèse [†]. Toutes ces versions aventureuses se distribuent aussi bien ou mieux entre ses successeurs, Antiochos II, mort à Éphèse, et Antiochos Hiérax, tué par des Gaulois. Ce qui peut passer pour acquis, moyennant correction aux dates discordantes des chronographes, c'est que Antiochos I Soter mourut à l'âge de soixante-quatre ans, après dix-neuf ans de règne (261 a. C.).

Quoi qu'il en soit, Plutarque était bien distrait le jour où, pour faire valoir par contraste le labeur infatigable d'Alexandre le Grand, il comprit « Antiochos fils de Séleucos » parmi les princes qui passèrent leur vie en fêtes et « vieillirent sur le trône au sein de la félicité [1] ». L'impression que laisse l'histoire de ce règne, c'est que Antiochos I, de naturel pacifique et temporisateur, a été peut-être, entre tous les potentats contemporains, le plus estimable, mais non le plus énergique et le plus prévoyant.

1. Plut., *De fort. Alex.*, II, 9. Libanius (*Orat.*, XI, p. 306) enchérit encore et étend cette paix délicieuse au règne d'Antiochos II.

CHAPITRE III

ANTIOCHOS II THÉOS (261-246).

Antiochos II : son caractère : son expédition en Thrace : prise de Cypséla (260?).

§ I. — Deuxième guerre de Syrie (258-250?). — Préparatifs diplomatiques : l'ère d'Arados (259/8). — Démétrios le Beau, frère d'Antigone Gonatas, à Cyrène : projets d'alliance contre Ptolémée Philadelphe, déjoués par Bérénice, fille de Magas. — Stratonice, sœur d'Antiochos II, mariée à Démétrios II l'Étolique, fils d'Antigone. — Antiochos II libérateur de Milet et surnommé Θεός (258) : Éphèse ralliée aux Séleucides. — Antiochos marie sa fille Stratonice à Ariarathe de Cappadoce, élevé à la dignité de roi (255 ?). — Intervention d'Antiochos dans les affaires de la succession de Bithynie : tentative sur Byzance (252?). — Situation de l'empire séleucide en Extrême-Orient : défection de la Bactriane ; le roi Diodotos Soter et les Diodotides. — Débuts du royaume des Parthes et de la dynastie des Arsacides. — Négociations en vue de la paix entre Ptolémée et Antiochos : mariage d'Antiochos et de Bérénice φερνηφόρος, fille de Ptolémée (250 ?).

§ II. — La vengeance de Laodice. — Culte institué en l'honneur de Laodice. — Laodice à Éphèse. — Bérénice à Antioche, mère d'un fils. — Mort d'Antiochos à Éphèse : Bérénice et son fils massacrés à Antioche : début de la guerre de Laodice ou troisième guerre de Syrie (246).

Déjà associé au trône depuis cinq ou six ans, après la mort de son frère aîné, et marié avec sa sœur Laodice, Antiochos II, maintenant fils unique, succéda sans compétition à son père. Sous son règne se continue — et désormais par larges emprises — le démembrement de l'empire des Séleucides. Il avait alors de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Phylarque, une des plus mauvaises langues de l'époque,

le dépeint comme un crapuleux ivrogne, qui s'enivrait le matin, dormait le jour tout habillé et se réveillait le soir pour recommencer à boire avec ses favoris, les Cypriotes Aristos et Thémison, l'Hercule du roi, qui gouvernaient à sa place. « Ses résolutions, dit-il, il les prenait rarement de sens rassis, le plus souvent en état d'ébriété » [1]. Quel que soit le fonds de vérité déformé par cette caricature, nous aurons occasion de constater que le jeune monarque manquait plutôt de ténacité et de suite dans les idées que d'ambition et de volonté. Se trouvant en présence d'une sorte de ligue présidée par le roi d'Égypte, qui groupait contre lui les appétits et les craintes des roitelets de Pergame, de Bithynie, de Pont, d'accord avec les villes libres de Rhodes, de Byzance et d'Héraclée, il ne pouvait songer à venger la défaite et l'humiliation de son père. En revanche, il paraît avoir conçu le projet hardi de reprendre pied en Thrace, d'où il pourrait à son tour dominer les mers du nord, la Propontide et le Pont-Euxin. La Thrace, entre les prétentions théoriques d'Antigone de Macédoine et des Séleucides, était sans doute indépendante en fait, partagée en territoires autonomes, dans un état voisin de l'anarchie et exposée aux incursions des Galates établis sur les deux versants de l'Hæmos. Antiochos II y fut probablement appelé, en libérateur plutôt qu'en prétendant, par des nobles thraces, comme Tiris et Dromichætès, qui l'aidèrent à prendre Cypséla. Il s'était donc avancé dans l'intérieur des terres jusqu'à l'Hèbre, frontière des États d'Antigone. C'est le seul renseignement que nous ayons sur cette campagne et le seul point qu'on peut considérer comme acceptable — encore est-il contesté — dans les laborieuses combinaisons proposées par Droysen [2].

1. Phylarch., fr. 7 (*FHG.*, I, pp. 535-536) : cf. Aelian., *Var. Hist.*, II, 41. Θεμίσων Μακεδὼν Ἀντιόχου βασιλέως Ἡρακλῆς (Pytherm., fr. 2, in *FHG.*, IV, p. 488). On s'accorde, depuis Niebuhr, à reconnaître ici Antiochos II et non Antiochos I.

2. Polyæn., IV, 16, 1. Voy. Droysen, III, pp. 303-309. Plaçant entre 263 et 260 la mort de Nicomède I de Bithynie, Droysen associe l'expédition de Thrace

Nous ignorons absolument quel avantage put tirer Antiochos d'une expédition qui risquait de le mettre en conflit avec les alliés de Byzance, avec Antigone et les Thraces eux-mêmes. Sans la possession ou l'amitié de Byzance, il devait renoncer à tous projets visant la mer Noire. Si l'on ne veut pas mêler ici le conflit qui paraît avoir éclaté plus tard, à propos de la succession de Bithynie (vers 250), entre Antiochos II et les Byzantins, il faut admettre que le roi de Syrie s'aperçut à temps des complications qui allaient surgir, et que, somme toute, si ce ne fut pas une entreprise inconsidérée, ce fut une entreprise manquée. Ce qui est hors de doute, c'est que la Thrace ne fut pas annexée par Antiochos II. Lorsque, plus tard, Antiochos III éleva des prétentions sur la Thrace, il les fit dater « de la conquête de Séleucos Nicator [1] ».

§ I

Deuxième guerre de Syrie (258-250 ?)

Il était plus opportun, sinon plus facile, de reprendre enfin la Cœlé-Syrie et les possessions égyptiennes qui cernaient de divers côtés les frontières de l'empire. Ptolémée Philadelphe semblait considérer comme définitivement acquises non seulement la Syrie méridionale, mais la Cilicie, où il fondait les villes de Bérénice, Philadelphie, Arsinoé ; la Pamphylie, où il bâtissait une Ptolémaïs ; la Lycie même, où l'on rencontre une Arsinoé Patara. Cependant, l'accommodement qu'on suppose intervenu à la fin du règne d'Antio-

(contre les Thraces et les Galates) à la guerre contre Byzance, et admet que « la Syrie prit enfin formellement possession du sud de la Thrace, c'est-à-dire d'une région allant jusqu'au territoire de Byzance d'un côté et, de l'autre, jusqu'aux frontières de la Macédoine ». Niese (II, p. 137-138) et R. Bevan (I, p. 176), en abaissent la date vers 255 (Niese) et 250 (Bevan). La prise de Cypséla attribuée à Antiochos Hiérax (Niebuhr, Ad. Schmidt).

1. Polyb., XVIII, 34, 5.

chos I ne pouvait être qu'une suspension d'armes imposée à la lassitude des belligérants. Antiochos II prit l'offensive.

Sur cette deuxième guerre de Syrie, nous n'avons, en fait de renseignements, qu'un texte des commentateurs de Daniel, texte incontrôlable et qui doit toute sa valeur à ce qu'il est unique. « Antiochus », y est-il dit, « fit contre Ptolémée Philadelphe, le second souverain d'Égypte, nombre de guerres et combattit avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient [1] ». D'où S. Jérôme (ou Porphyre) a-t-il tiré cette vague et hyperbolique information, on ne sait, et l'on récuserait volontiers son témoignage s'il n'apparaissait par la suite qu'il y eut vraiment hostilité perpétuelle entre les deux royaumes. Ici, tout est donc encore matière à conjectures; l'occasion, la date, les péripéties de cette guerre.

Le fait que l'ère d'Arados part de l'an 259/8 a. C. donne lieu de supposer que le roi de Syrie essaya d'entraîner à la défection les villes phéniciennes en concédant l'autonomie à la seule qui fût encore en son pouvoir [2]. Peut-être la mort de Magas de Cyrène (258) fut-elle l'occasion prochaine qui fit dégénérer l'hostilité des deux potentats en lutte ouverte. En effet, la reine Apama, sœur d'Antiochos II, rompit alors le pacte par lequel sa fille Bérénice avait été promise à l'héritier présomptif de Ptolémée Philadelphe en vue d'amener pacifiquement la réunion de la Cyrénaïque et de l'Égypte. Elle avait vu cet arrangement avec déplaisir; maintenant qu'elle était libre, elle fit offrir la main de sa fille à Démétrios dit le Beau, frère d'Antigone Gonatas et, par sa mère Ptolémaïs, petit-fils de Ptolémée Soter. Nous ne saurions dire si ce prétendant était alors veuf d'Olympias, fille de Polyclète de Larissa, qui lui avait donné un fils, le futur Antigone II Doson ; mais il n'y avait pas là pour lui matière à scrupules. Démétrios s'installa à Cyrène, et, en attendant le

1. Hieronym., *In Dan.*, 11, 6.
2. Strab., XVI, p. 754.

mariage, il était au mieux avec sa future belle-mère [1]. On ne croira pas aisément que Apama ait improvisé une combinaison aussi opportune pour Antiochos et pour Antigone. Démétrios, dont Justin fait un bellâtre fier de ses avantages, était aussi brave que beau : il avait hérité de la hardiesse et de l'ambition pétulante de son père Démétrios Poliorcète. Six ou sept ans auparavant, il avait sauvé d'une ruine totale Antigone Gonatas, qui, pour avoir entrepris de conquérir l'Hellade, avait failli perdre son royaume de Macédoine, envahi par Alexandre d'Épire allié aux Étoliens. Démétrios avait chassé l'Épirote et n'avait pas cherché à supplanter son frère. Antigone ne se défiait pas de lui, sans doute; mais il eût été fort aise de le voir pourvu quelque part et satisfait. Il avait dû peut-être conseiller, certainement favoriser l'équipée aventureuse et amoureuse de son frère. Ptolémée Philadelphe se trouva ainsi avoir devant lui un adversaire déclaré, qui le menaçait de Cyrène, et deux autres en perspective : le Macédonien, le vainqueur de Leucolla, qui lui disputait depuis longtemps l'hégémonie maritime dans l'Archipel, et le Séleucide, pour qui la Cœlé-Syrie était une tentation perpétuelle.

Mais ce plan si bien concerté se heurta à l'imprévu : Cyrène rentra tout à coup dans l'alliance de Ptolémée. Démétrios le Beau s'y était rendu odieux à son entourage par son arrogance et ses relations suspectes avec la mère de sa fiancée. Ce fut la jeune reine Bérénice elle-même qui prit soin de venger ses injures, et surtout de défaire la combinaison politique ainsi amorcée sans son consentement. Elle fit tuer sous ses yeux Démétrios dans la chambre même de sa mère et se déclara aussitôt prête à tenir les engagements contractés par son père (258?) [2]. Antigone, de son côté, n'avait pas trop

1. Justin., XXVI, 3.

2. Justin., *loc. cit.* La date ne peut pas être placée longtemps après 258. Bérénice, que Catulle appelle *parva virgo* (LXVI, 26), pouvait alors avoir une quinzaine d'années (?), donc nubile, et la raison qui retardait le mariage fut bien vite notoire.

de toutes ses forces pour tenir en respect l'Hellade, où la Ligue achéenne, constituée une trentaine d'années auparavant, avait grandi pendant qu'il était occupé ailleurs. Il avait réussi à vaincre une coalition des Hellènes à laquelle Sparte et Athènes assuraient le concours de Ptolémée, battu l'armée péloponnésienne à Corinthe [1] et la flotte égyptienne à Cos. Maintenant, entré de vive force à Athènes, il cherchait à apaiser les rancunes de l'orgueilleuse cité en retirant sa garnison du Musée (255?) et en lui rendant « l'autonomie »; mais il sentait bien que les Athéniens ne pardonneraient pas à l'homme qui avait abattu les Longs Murs et dont les garnisaires continuaient à occuper les ports. D'ailleurs, son frère une fois disparu, il n'avait plus un intérêt immédiat à appuyer une entreprise manquée. Bien que l'entente entre Antiochos II et Antigone se fût resserrée par une nouvelle alliance de famille, le mariage de l'héritier du trône de Macédoine, Démétrios II dit plus tard l'Étolique, avec Stratonice, sœur d'Antiochos [2], Antigone Gonatas, toujours prudent, ne paraît pas avoir pris une part active à la lutte, dont tout le poids retomba sur le roi de Syrie. C'est du moins la conclusion qui s'impose à qui ne croit pas devoir retarder d'une dizaine d'années la bataille navale de Cos.

La longue durée des hostilités ainsi engagées entre les rois de Syrie et d'Égypte indique que les succès et revers furent balancés de part et d'autre. Antiochos ne manqua pas d'attirer dans son parti les villes grecques du littoral, en accordant la liberté à celles qui étaient sous sa dépendance et aidant les autres à la conquérir. De cette série de conflits dispersés, suspendus peut-être par des négociations, repris et menés à l'aventure, nous ne connaissons que quelques incidents anecdotiques. C'est, dit-on, pour avoir mis à mort Timarchos, improvisé tyran de Milet, qu'Antiochos II reçut des Milésiens le surnom de « dieu » (Θεός). Les honneurs

1. En 265/4, date de la mort du roi de Sparte Areos (Diod., XX, 29, 1).
2. Euseb., I, p. 249 Sch. Justin., XXVIII, 1, 2.

divins étaient alors la monnaie courante de l'adulation : si le titre de dieu lui resta, c'est sans doute parce que l'affranchissement des cités ioniennes lui valut une large et durable popularité. Pendant des siècles, les Ioniens gardèrent un souvenir reconnaissant de la liberté à eux octroyée par Antiochos II [1]. La défaite de Timarchos entraîna celle de son complice et allié, le Ptolémée — probablement un bâtard de Philadelphe — que son père avait installé comme gouverneur à Éphèse [2]. Ce jeune ambitieux, comptant sur la fidélité de ses mercenaires thraces, avait voulu, à la faveur de l'anarchie régnante, se rendre indépendant. Il avait donc fait cause commune avec Timarchos. Mal lui en prit : ses gardes se révoltèrent, eux aussi, et le massacrèrent, avec sa maîtresse Irène, dans l'Artémision, où il avait cru trouver un asile inviolable. Mais le fruit de la rébellion de Ptolémée ne fut pas perdu pour Antiochos : Éphèse prit parti pour le Séleucide (255?) [3].

Entre temps, Antiochos se ménageait aussi des alliances par le procédé traditionnel. Il maria sa fille Stratonice avec le fils du dynaste Ariamne ou Ariaramne de Cappadoce, le futur roi Ariarathe III, légalisant ainsi une usurpation depuis longtemps accomplie. La Cappadoce, agrandie peut-être de la Cataonie, fut érigée en royaume pour Ariarathe, qui fut aussitôt associé au trône par son père (257) [4]. Peu de temps après, la mort du roi de Bithynie, Nicomède I fils

1. Joseph., *Ant. Jud.*, XII, 3, 2.

2. Sur l'identité problématique de ce Ptolémée, voy. *Hist. des Lagides*, I, pp. 206-208. L'autre thèse, Ptolémée fils de Lysimaque et d'Arsinoé adopté par Philadelphe, a rallié aussi des suffrages. Dittenberger (*OGIS.*, I, pp. 354-355) me paraît avoir dit le dernier mot. On rencontrera malheureusement plus loin une autre énigme, greffée sur celle-ci, à propos de Ptolémée de Telmesse.

3. Trog., *Prol.*, 26. Appian., *Syr.*, 65. Athen., XIII, p. 593 *b*. La « liberté et la démocratie » restituées à Milet παρὰ βασιλέως Ἀντιόχου τοῦ θεοῦ, συνεργοῦντος Ἱππομάχου τοῦ Ἱππομάχου (Dittenb., *OGIS.*, 226). Peut-être est-ce Antiochos II qui assiégea Éphèse, avec l'appui d'une flotte rhodienne (Frontin., *Strateg.* III, 9, 10).

4. Euseb., I, p. 251. Diod., XXXI, 19, 6. Strab., XII, p. 534.

de Zipœtès (278-252?), offrit à Antiochos II une occasion d'exploiter peut-être avec avantage les troubles suscités par sa succession, que se disputaient les fils de deux lits, et de reprendre les projets qui l'avaient mis naguère en conflit avec Byzance et Héraclée. En mourant, Nicomède avait déshérité Ziaélas, le fils qu'il avait eu d'une première femme Ditizèle, au profit des enfants de sa seconde femme Etazéta, et il avait placé cette espèce de pragmatique sanction sous la protection de Ptolémée, d'Antigone, de Byzance, de Cios et d'Héraclée de Pont. Ziaélas, depuis longtemps chassé de la cour et réfugié en Arménie, en était revenu à la tête de bandes de Galates Tolistoages et avait engagé une lutte finalement victorieuse contre les alliés d'Etazéta. Héraclée fut pillée par ses Gaulois, et ses compétiteurs allèrent chercher asile en Macédoine auprès d'Antigone [1]. Du moins, Polybe cite le nom d'un Tibœtès (Zipœtès) réfugié en Macédoine, que les Byzantins en ramenèrent plus tard pour l'opposer à Prusias I, fils de Ziaélas [2].

Il a été dit plus haut que la date de la mort de Nicomède I est des plus incertaines, oscillant, au gré d'opinions inconciliables, dans une intervalle de plus de dix ans, de 262 à 250. Si la guerre engagée contre l'Égypte avait été une série continue d'opérations militaires, il serait difficile d'admettre que Antiochos II eût pu distraire une partie de ses forces pour essayer de reprendre pied en Thrace et de s'attaquer à une ville aussi puissante que Byzance. Mais la lutte contre l'Égypte, traînant en longueur, a été évidemment dispersée, menée au hasard des incidents, suspendue de temps à autre par des arrêts plus ou moins concertés, parfois reportée sur des comparses. Memnon d'Héraclée, qu'on doit supposer bien informé de l'histoire de sa ville natale ou patrie adoptive, affirme que Ziaélas eut à combattre les renforts envoyés par les « curateurs » associés à la cause de ses concurrents.

1. Memnon, 22 (*FHG.*, III, p. 537-538).
2. Polyb., IV, 50.

intervenir dans la querelle, c'était encore pour Antiochos une façon de combattre ses propres adversaires. Il paraît avoir prudemment attendu que Ziaélas fût victorieux pour venir à la rescousse en déclarant la guerre aux Byzantins. C'est aussitôt après la paix rétablie en Bithynie que Memnon mentionne l'agression d'Antiochos contre Byzance. Ce fut pour le Séleucide une déception de plus. Les Héracléotes, qu'il pouvait croire à bout de ressources, expédièrent quarante trières au secours de Byzance, « et, par leur fait, la guerre n'alla pas plus loin que les menaces ».

En fin de compte, au bout de sept ou huit ans d'hostilités ondoyantes, dans lesquelles les escarmouches et les surprises remplaçaient les batailles, les deux adversaires songèrent à traiter. Le plus las des deux était Ptolémée : du moins, d'après S. Jérôme, c'est de lui que vinrent les propositions de paix. Il s'apercevait qu'il était en train de perdre par morceaux le protectorat des Cyclades, que lui disputait Antigone Gonatas, parent et allié d'Antiochos. Sans doute, Antigone était pour le moment inquiété par la révolte de son neveu Alexandre fils de Cratère, qui l'obligeait à reconquérir le Péloponnèse [†] : mais Ptolémée avait appris à ses dépens qu'Antigone savait poursuivre plus d'une tâche à la fois [1]. Le Séleucide avait des raisons plus graves encore de se prêter à une transaction. Pendant qu'il s'obstinait, en dépit de ses mécomptes, à reconquérir la Cœlé-Syrie, les provinces d'Extrême-Orient se détachaient de son empire : la Bactriane ne lui obéissait plus, et la révolte gagnait la région qui sépare la Bactriane de la Médie. Il s'est passé là, entre 256 et 248 environ, des événements considérables dont nous pouvons nous faire une idée approximative, grâce à quelques textes heureusement complétés par des indications numismatiques.

1. Il est presque inutile d'avertir que la concordance entre des dates toutes discutables est des plus problématiques. L'écart des opinions va de 265 (Droysen) à 245 (de Sanctis)! Je me rallie à l'opinion moyenne, qui place la défection d'Alexandre entre 252 et 250.

Abstraction faite des anachronismes et contradictions de détail, les textes de Justin et de Strabon s'accordent suffisamment en ce qui concerne la date et l'auteur de la révolte de la Bactriane (Afghanistan septentrional)[1]. Ce fut moins un soulèvement national qu'une défection tramée et accomplie par Diodotos ou Théodotos, satrape de la province, vers 250 avant notre ère [†]. Si l'on se met en quête des motifs, il est aisé d'en trouver de plausibles. On sait que, du vivant même d'Alexandre, en 325, des vétérans d'origine hellénique, répartis dans les colonies qu'avait fondées le conquérant dans ces régions frontières, avaient songé à revenir en Grèce. Alexandre, qu'ils croyaient perdu dans l'Inde, en était revenu, et les mécontents n'avaient plus osé remuer ; mais, à sa mort (323), ils avaient déserté, au nombre de plus de vingt mille hommes, ces régions maudites où ils étaient comme déportés. Ces insoumis furent exterminés en Médie par ordre de Perdiccas, et, pendant trois quarts de siècle, il n'y eut plus de troubles dans ces Marches où les villes hellénisées avaient besoin de toutes leurs forces pour résister à la poussée des Touraniens. Mais des rancunes couvaient sous la cendre, nourries à la fois par l'orgueil hellénique des descendants des vétérans et le patriotisme bactrien. La Bactriane se vantait d'être la patrie de Zoroastre [Zarathoustra] : elle avait toujours été, sous les Achéménides, une province privilégiée, une sorte d'apanage royal. Un satrape intelligent a pu exploiter ces vieux souvenirs. Le fait est que les rois bactriens sont toujours considérés par les auteurs comme des Hellènes et distingués à ce titre des Macédoniens.

Diodotos choisit pour se proclamer indépendant le moment où Antiochos II était trop engagé dans sa querelle avec Ptolémée II pour pouvoir surveiller l'Extrême-Orient. Cette révolution dut être par conséquent toute pacifique. Il y eut

1. Justin., XLI, 4. Strab., XI, p. 515.

là une période de transition durant laquelle Diodotos reconnut la suzeraineté d'Antiochos et se contenta d'une indépendance de fait. C'est ce qu'attestent les premières monnaies bactriennes, frappées avant la défection ouverte, qui sont encore à l'effigie du « roi Antiochos » et portent seulement au revers le Zeus Promachos des Diodotides. A partir de 250, Diodotos prit le titre de roi, avec le prédicat de *Soter*, et substitua son effigie à celle du Séleucide. Il reste cependant un doute sur l'identité du « roi Diodotos » qui s'arrogea ainsi la pleine souveraineté et qui pourrait être Diodotos II (vers 238). La Sogdiane (Bokhara) au N., la Margiane (Merv) au S.-O. de la Bactriane, durent nécessairement se rallier au nouveau royaume. On dit que Diodotos comptait un millier de villes (?) dans son domaine.

L'ébranlement causé par la défection de la Bactriane eut son contre-coup dans les régions limitrophes. Si l'ambition d'un satrape grec avait pu détacher sans coup férir de l'empire syrien une de ses plus fertiles provinces, cet exemple donné par l'étranger était bien fait pour enhardir ceux qui détestaient le joug de l'étranger lui-même. Ainsi éclata en Astauène, ou Astabène, entre les provinces de Parthie (Khorassan) et d'Hyrcanie (Mazanderan), une révolte qui allait donner naissance au royaume des Parthes (vers 249 ou 248 a. C.).

En raison des divergences qu'offrent les textes anciens, il faut renoncer à savoir au juste qui étaient et d'où venaient les fondateurs de la dynastie des Arsacides, Arsace et Tiridate. La tradition qui paraît la plus ancienne fait d'eux des Scythes qui, à la tête d'une bande de nomades Parnes ou Aparnes appartenant à la tribu des Dahes, envahissent la satrapie de Parthyée ou Parthyène et s'en rendent maîtres, après avoir tué le satrape d'Antiochos. Les Arsacides eux-mêmes ont contribué à modifier cette tradition, de façon à écarter de leurs origines ce nom mal famé de Scythes et à légitimer leur dynastie. Arsace est ainsi tantôt un Bactrien;

tantôt un Parthe qui est Scythe, mais seulement à la façon de ses compatriotes, c'est-à-dire descendant de Scythes amenés dans le pays par les conquérants assyriens; tantôt un Perse, descendant des Achéménides [1]. La rébellion même d'Arsace et de Tiridate est devenue un acte de légitime défense contre la brutalité lascive du satrape, qu'on appelle tantôt Phéréclès, tantôt Agathoclès, tantôt Andragoras. On sait qu'Andragoras fut nommé satrape de Parthie par Alexandre [2], et des monnaies de ces régions portent en légende le nom d'Andragoras (ΑΝΔΡΑΓΟΡΟΥ); mais on ne saurait dire si ces monnaies n'ont pas été frappées par un second Andragoras, celui qu'aurait tué Arsace. En tout cas, le satrape qui battait monnaie à son nom affectait déjà les allures d'un dynaste indépendant, et Arsace ne fit qu'achever le mouvement séparatiste commencé avant lui. D'après les documents cunéiformes, l'ère des Arsacides a pour point de départ l'automne de l'an 248 avant notre ère, date officielle, fixée après coup et qui ne correspond pas nécessairement à la réalité des faits. Il n'est pas probable que les Parthes aient ainsi conquis d'emblée leur indépendance, et il paraît bien que la dynastie ne fut réellement assise que par le second Arsacide (Tiridate), à la faveur des troubles qui réduisirent à l'impuissance le successeur d'Antiochos II [†].

Il est prudent d'écarter les versions qui tendent à rattacher les Arsacides aux Achéménides. On voit trop l'intérêt qu'y avait la nouvelle dynastie. D'autre part, il faut se garder d'adjuger tous les « Scythes » et tous les nomades à la race touranienne, sans autre argument qu'un nom dépourvu de toute signification ethnologique. Les Grecs appelaient Scythes tous les peuples du Nord, comme ils appelaient

1. D'après Suidas (s. v. Σῶστρις), les Parthes descendaient de 50.000 Scythes amenés par Sésostris, roi d'Égypte, soi-disant conquérant de toute l'Asie et de l'Europe. Le nom patronymique, Arsace, est un diminutif d'Artaxerce.

2. Justin., XII, 4, 12. Il faut dire que l'existence d'un premier Andragoras est assez problématique. Il a pu être inventé pour justifier les prétentions du contemporain d'Antiochos II.

Celtes tous ceux de l'Europe centrale et Éthiopiens tous ceux de l'Extrême-Sud. Quand même il serait démontré que les Arsacides étaient des Scythes, on n'aurait pas le droit d'en conclure qu'ils n'étaient pas de race iranienne et ne représentaient que par accident la réaction des mœurs et de la religion de l'Iran contre la conquête gréco-macédonienne. Aucun indice ne permet de constater entre les Parthes et leurs rois une hétérogénéité quelconque, pas plus qu'entre les Parthes et leurs voisins de Margiane, Bactriane, Sogdiane, tous pays où le fonds de la population était iranien.

Nous ne sommes guère mieux renseignés sur les faits et gestes du fondateur de la dynastie, que les auteurs confondent souvent avec son frère et successeur. Ces confusions sont d'autant plus difficiles à éviter que tous les Arsacides portaient, en tant que rois, le nom d'Arsace, comme tous les Lagides le nom de Ptolémée. C'est ainsi que Justin fait mourir Arsace I dans un âge avancé, en pleine paix; Ammien Marcellin, dans la force de l'âge ; Arrien (cité par le Syncelle), après un court règne de deux ans, dans une rencontre qui aurait coûté la vie au premier Arsacide et obligé le second à chercher un asile chez les Scythes. On ne dit pas si ce combat fut livré à des troupes envoyées par le Séleucide, ou si Arsace n'eut pas peut-être à lutter contre des villes hellénisées, comme la populeuse Hécatompylos, la future capitale, qui ne voulaient pas avoir « le Scythe » pour maître. De ces humbles commencements, si modestes que les Arsacides n'ont pas cru devoir substituer sur leurs monnaies leur ère dynastique à celle des Séleucides, devait sortir la puissante monarchie qui assura l'indépendance de l'Asie centrale en la défendant à la fois contre les nomades du Nord et les conquérants de l'Ouest.

Ainsi l'obstination avec laquelle Antiochos II s'était buté à l'idée de reprendre la Cœlé-Syrie lui avait coûté une bonne partie de ses provinces orientales. La facilité avec laquelle ce démembrement s'était opéré était d'un fâcheux augure

pour l'avenir de la monarchie séleucide. Antiochos le comprit sans doute, car il se hâta de faire la paix avec Ptolémée. Cette fois, ce fut bien un traité en forme, et il fut ou parut être tout à l'avantage d'Antiochos. Autant qu'on en peut juger par les faits postérieurs, Ptolémée abandonnait toute prétention sur les villes ioniennes, et il se dessaisissait de ce qu'il avait pu prendre sur les côtes de Cilicie et de Pamphylie. Quant à la Cœlé-Syrie, objet principal du litige, les clauses la concernant sont enveloppées pour nous dans les mystérieuses combinaisons que suppose l'étrange marché proposé par Ptolémée et accepté par Antiochos. Si le Lagide se montrait facile aux concessions, c'est qu'il entendait contracter alliance avec le Séleucide; il lui offrit la main de sa fille Bérénice. Sans doute il avait fait de ce mariage une condition expresse du traité, et il avait dû y attacher des avantages plus capables de séduire Antiochos que les charmes d'une princesse qui avait largement dépassé la trentaine [1]. Antiochos était marié avec sa sœur Laodice, et de cette union étaient nés des enfants légitimes [†]. Philadelphe, qui avait épousé sa sœur, la défunte Arsinoé II, ne pouvait trouver irrégulier le ménage royal et prétendre disqualifier les fils de Laodice. Il est difficile cependant de lui prêter d'autre arrière-pensée que le désir d'introduire la discorde au foyer du Séleucide et d'en profiter. L'appât tendu était la dot promise à Bérénice, dot digne de l'opulence proverbiale de son père, et si magnifique que la princesse égyptienne fut appelée la « porte-dot » (φερνηφόρος). N'y avait-il pas joint une concession qui expliquerait beaucoup mieux qu'Antiochos ait cru tirer de ce mariage un bénéfice évident, incomparable, tel enfin que Laodice elle-même le reconnaîtrait et accepterait à ce prix sa déchéance? C'est faire beaucoup d'honneur à saint Jérôme que de peser et retourner en tous sens chaque mot de son texte; mais enfin, il y est dit que

1. Elle était fille d'Arsinoé I fille de Lysimaque, répudiée par Philadelphe, au plus tard en 278/7 a. C.

Ptolémée accompagna sa fille jusqu'à Péluse. Il semble que Péluse soit à ce moment sa frontière et qu'il considère la Cœlé-Syrie comme ne lui appartenant plus. La cession de cette province, sans cesse revendiquée et convoitée par les Séleucides depuis un siècle et demi, aurait donc été l'irrésistible séduction qui emporta le consentement d'Antiochos II comptant sur l'adhésion présumée de Laodice. La Cœlé-Syrie, apanage de Bérénice, serait désormais rattachée aux possessions des Séleucides en la personne de Bérénice, comme une sorte d'État neutre intercalé entre les deux royaumes, qui passerait après elle à ses enfants. Cette théorie spécieuse, ou quelque autre analogue, comme celle qui plus tard fit prélever sur la Cœlé-Syrie la dot de Cléopâtre, fille d'Antiochos III, décida Antiochos II à courir le risque d'offenser cruellement sa sœur-épouse et de s'aliéner l'affection de ses enfants.

§ III

La vengeance de Laodice.

Ce qui est certain, c'est que le mariage se fit, à une date qui flotte aux environs de 250. Il n'est pas nécessaire d'admettre, sur la foi de Jérôme, que Antiochos ait formellement répudié Laodice, déclarant « qu'il prenait Bérénice pour reine et gardait Laodice comme concubine » : ainsi que Stratonice sous le règne précédent, Laodice passait au rang de reine douairière, diminuée sans doute, mais non disqualifiée. Si l'on peut se fier à la date maintes fois discutée de l'inscription de Durdurkar en Phrygie, il semble qu'Antiochos II voulut consoler sa chère sœur la reine Laodice en lui décernant les honneurs divins et un culte officiel associé au sien. Il prodigue à Laodice les éloges et les expressions affectueuses dans cette lettre adressée à Anaximbrotos, satrape ou stratège de Phrygie, pour lui enjoindre d'organiser le nou-

veau culte, dont la prêtresse sera — dans sa province — « Bérénice, fille de Ptolémée fils de Lysimaque », apparentée à la dynastie. Ce décret, qui a dû être signifié de même dans les autres satrapies, sera gravé sur le marbre et exposé dans les localités les plus marquantes, « afin, dit le roi, que maintenant et par la suite apparaisse évidente pour tous, même en ces choses, notre intention à l'égard de notre sœur » [1]. Mais Laodice goûta peu cette façon de l'ensevelir prématurément dans l'apothéose. Pendant que Bérénice entrait avec une suite brillante à Antioche, elle s'éloigna, la rage au cœur, emmenant avec elle ses enfants à Éphèse, qui paraît avoir été sa résidence ordinaire. Ses fils étaient en âge de comprendre l'outrage fait à leur mère et le tort fait à leurs droits. Le cadet, Antiochos, n'avait que huit ans environ; mais l'aîné, Séleucos, était un adolescent destiné à affronter bientôt de rudes épreuves.

Il faut croire qu'Antiochos oublia auprès de sa nouvelle épouse les dommages qu'avait subis son autorité dans l'Extrême-Orient ; il n'est aucunement question d'une entreprise quelconque exécutée ou préparée par lui dans les dernières années de son règne. Échangea-t-il réellement des politesses avec le roi de Patalipoutra, Açoka Piyadasi, apôtre zélé du bouddhisme, qui se flatte d'avoir concilié à sa propagande la faveur des princes occidentaux, y compris « le roi des Iona Antiyaka », il se peut [†]. Depuis le temps de Séleucos I et de Tchandragoupta, les Séleucides entretenaient des relations pacifiques avec les rois de l'Inde et ne songeaient plus à leur disputer ce morceau de l'empire d'Alexandre. Les anecdotiers se sont chargés de trouver des occupations à Antiochos II. Ils parlent de ses débauches et orgies, de ses mignons, du médecin que Ptolémée lui avait donné pour veiller

1. Inscr. publiée en 1885 par Holleaux et Paris (*BCH.*, IX, p. 324 sqq.); Michel, 50. Dittenb., *OGIS.*, 224. Pour la date, le débat est entre A. II et A. III. L'identité de ce Ptolémée fils de Lysimaque, celle de Bérénice, etc., autant de questions litigieuses qui s'enchevêtrent, depuis Ptolémée d'Éphèse (ci-dessus, p. 82) jusqu'à Ptolémée de Telmesse (ci-après, ch. VI).

sur sa santé, et autres bavardages pillés pour la plupart dans Phylarque de Naucratis, un contemporain qu'on soupçonne d'avoir été l'organe du parti égyptien [1]. C'est cependant de Polybe lui-même qu'Athénée dit tenir un détail assez curieux de la vie privée des souverains à Antioche. Ptolémée, paraît-il, envoyait à sa fille Bérénice de l'eau du Nil, « afin qu'elle n'en bût pas d'autre que de ce fleuve ». Si l'eau du Nil avait alors, comme plus tard, la réputation d'être prolifique, on dut penser que Ptolémée voulait supplanter à bref délai, par des héritiers de son sang, les enfants de Laodice.

Quand nous retrouvons Antiochos deux ou trois ans plus tard, vers 247, père d'un nouvel héritier que lui a donné Bérénice, il est en Asie Mineure, non loin d'Éphèse, et nous rencontrons dans son entourage Sophron, le gouverneur d'Éphèse, dont la femme ou la maîtresse, Danaé, était, au rapport de Phylarque, sur le pied d'intimité avec Laodice. D'après S. Jérôme, Antiochos, « ressaisi par son amour pour Laodice, la ramena à sa cour (*regiam*) avec ses enfants ». On peut prendre avec ce texte la liberté de croire qu'Antiochos ne ramena pas sa première femme à Antioche, mais qu'il se plut dès lors à l'aller visiter souvent à Éphèse. Ce retour de tendresse pour sa famille délaissée pourrait bien avoir coïncidé avec la mort de Philadelphe (246). Antiochos se sentait délivré d'une surveillance qui lui avait longtemps pesé et libre d'essayer de quelque expédient pour concilier ses anciennes affections avec ses nouvelles obligations.

Alors commence une tragédie domestique en plusieurs actes, encombrée d'assertions contradictoires, et qu'il est impossible d'amener à l'état de récit purgé de conjectures. On ne sait où situer le premier acte, qui se passa probablement à Éphèse, chez Laodice. Après avoir fait sans doute reconnaître officiellement ses droits d'épouse légitime et ceux de ses enfants, elle aurait jugé bon de rendre irrévocable cette

1. Athen., II, p. 45 c. Plin., VII, § 123. XXIX, § 5. Cf. Droysen, III, pp. 362-3.

espèce de testament en faisant empoisonner Antiochos. On ne put croire qu'un homme de quarante ans, mais miné par les excès et relevant d'une grave maladie, fût mort de mort naturelle. Phylarque ajoute à l'assassinat une supercherie imaginée pour tromper l'opinion sur les volontés dernières du roi. Cachant le cadavre encore chaud, Laodice aurait fait coucher dans le lit royal un certain Artémon, qui ressemblait d'une façon frappante au défunt, et c'est ce prétendu moribond qui, en présence d'une grande affluence de peuple, aurait recommandé à la loyauté de ses fidèles sujets Laodice et ses enfants [1].

Mais la vengeance de Laodice n'était pas complète. Elle aurait voulu frapper tous ceux qui avaient contribué ou applaudi à sa disgrâce, et surtout sa rivale, qui trônait à Antioche. A Antioche, où l'Égyptienne n'avait jamais été populaire, les gardes du corps, spontanément peut-être ou gagnés par Laodice, tuèrent le fils de Bérénice. On raconte qu'en apprenant ce forfait, Bérénice monta sur son char, et, fendant les flots d'une foule hostile, se lança à la poursuite du meurtrier, un certain Cæneus. Elle le manqua avec sa lance, mais l'abattit d'un coup de pierre et fit passer sur le corps les roues de son char [2]. Polyen, qui voit des stratagèmes partout, prétend que les assassins usèrent de supercherie. Ils promenèrent par les rues, en grand appareil, un autre enfant, pour

1. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 246-248. Les textes dans Hieron., *In Dan.*, 11, 6. Phylarch. ap. Athen., XIII, p. 593 *b*. Plin., VII, § 53. Val. Max., IX, 14, *Ext.* 1. Justin., XXXII, 1. Appian., *Syr.*, 65. Polyæn., VIII, 50. Euseb. Arm., I, p. 251 Schöne. Eusèbe ne parle pas de poison; le fait était donc discutable. On assure que la ruse de Laodice fut imitée plus tard par l'impératrice Plotine, pour faire adopter Hadrien par Trajan après décès.

2. Val. Max., IX, 10, *Ext.* 1. Jérôme croit savoir que le crime a été commis, à l'instigation de Laodice, par Icadion et Genneus (= Caeneus) *Antiochiae principibus*. Polyen donne le nom du médecin Aristarque, qui trompa Bérénice, et les noms des suivantes, Panariste, Mania et Géthosyne, qui cachèrent la mort de leur maitresse et avertirent Ptolémée (πατὴρ τῆς ἀνῃρημένης, c'est-à-dire Philadelphe). Jérôme parait croire aussi que Philadelphe était encore en vie, mais il ne le fait pas venir en Syrie (*occisa Berenice et mortuo Ptolemaeo Philadelpho patre ejus in Aegypto*).

tromper le peuple et la reine. Ils persuadèrent ainsi à Bérénice que l'agitation se calmerait si elle se retirait, avec une garde de mercenaires gaulois, dans le château-fort de Daphné : puis, quand la reine, sur le conseil de son médecin Aristarque, eut accepté le pacte, ils l'assiégèrent et la mirent à mort. Suivant Justin, Bérénice, sachant que des assassins avaient été envoyés par Séleucos II pour la tuer, s'enferma à Daphné avec son fils. Elle y fut assiégée ; mais elle aurait pu résister jusqu'à l'arrivée des secours que lui expédiaient en toute hâte les cités d'Asie, émues de son infortune, et son frère Ptolémée, si elle n'avait été prise par trahison. L'infortunée Bérénice fut massacrée au milieu de ses femmes, dont bon nombre périrent avec elle. Polyen croit savoir qu'après ce massacre, quelques suivantes substituèrent au cadavre de Bérénice une figurante dont elles firent semblant de panser les blessures et maintinrent ainsi dans le devoir la population d'Antioche jusqu'à l'arrivée de Ptolémée. Ptolémée — qui est pour Polyen le vieux Philadelphe — entre dans le jeu des rusées commères, envoie dans les provinces des messages au nom de Bérénice et de son fils et s'empare ainsi sans coup férir de tout l'empire séleucide « depuis le Taurus jusqu'aux frontières de l'Inde » !

Il faut laisser ces étranges histoires aux compilateurs qui les ont recueillies. Que Bérénice fût ou non morte quand les nouvelles d'Antioche parvinrent à Alexandrie, elle allait être vengée, non par un vieillard cauteleux et des soubrettes effrontées, mais par son frère Ptolémée III, le seul homme de guerre — et encore ne le fut-il que par occasion — qu'ait produit la dynastie des Lagides.

CHAPITRE IV

SÉLEUCOS II CALLINICOS (246-226)

ET ANTIOCHOS HIÉRAX.

Effervescence en Asie Mineure : prétendue défection des villes grecques du littoral.

§ I. Troisième guerre de Syrie ou Guerre de Laodice (246-240). — Ptolémée Évergète en Syrie : prise de Séleucie et d'Antioche (papyrus de Gourob). — Éphèse livrée aux Égyptiens par Sophron. — Ptolémée en Orient (246-244 ?). — Coopération d'Antigone Gonatas : bataille navale d'Andros (245 ?). — Retour offensif de Séleucos II (243) : son mariage avec Laodice fille d'Achæos. — Séleucos II en Syrie : fondation de Callinicon sur l'Euphrate (242). — Paix de dix ans entre Séleucos et Ptolémée (240?).

§ II. La Guerre fratricide (235-226 ?). — Partage de la royauté entre Séleucos et Antiochos Hiérax. — Antiochos Hiérax contre Séleucos : bataille d'Ancyre (235?). — Séleucos vaincu cède l'Asie Mineure à son frère : paix provisoire. — Expédition de Séleucos en Orient : Séleucos battu par les Parthes. — Troubles à Antioche : Stratonice, fille d'Antiochos I, mise à mort. — Projets et intrigues d'Antiochos Hiérax. — Conflit entre Antiochos Hiérax et Attale I de Pergame : victoire d'Attale sur Antiochos et les Galates. — Fuite aventureuse d'Antiochos en Arménie, Cappadoce, Bithynie. — Antiochos interné à Éphèse : son évasion ; sa mort. — Mort de Séleucos II (226).

Le nouveau règne s'ouvrait sous de sombres auspices. Il commence par la guerre dite de Laodice [1], guerre qui mit en question l'existence même de l'empire des Séleucides.

Séleucos II ne pouvait paraître innocent des crimes dont il avait profité. S'il n'avait pas versé le poison à son père,

1. Λαοδίκειος πόλεμος, dans une inscription de Priène (*CIG.*, 2905), autrement dit, troisième guerre de Syrie.

on lui imputait le meurtre de sa belle-mère et de son jeune frère, et l'opinion se soulevait de toutes parts contre l'homme qu'on pouvait appeler à la fois parricide et fratricide. D'après Justin [1], les villes d'Asie Mineure, apprenant que Bérénice était assiégée à Daphné, avaient armé une flotte considérable pour la délivrer. Quand on sut enfin que l'infortunée reine avait péri avec son fils, les navires ioniens allèrent rejoindre la flotte égyptienne. Celle-ci devait être déjà aux bouches de l'Oronte, où Séleucie allait tomber bientôt — et pour longtemps — au pouvoir des Égyptiens.

Ce résumé n'est pas seulement incomplet : il débute par une assertion inacceptable. Si les villes d'Asie Mineure avaient fait cause commune contre Séleucos et Laodice, en un moment où cette région était l'unique refuge de la dynastie, une pareille défection eût entraîné la ruine de la monarchie. Sauf Magnésie du Sipyle, par rivalité contre ses voisins de Smyrne, et Éphèse livrée par Sophron à Ptolémée, les cités du littoral restèrent fidèles au Séleucide. Elles n'avaient rien à gagner à se livrer à l'Égyptien, qui depuis longtemps, maître de la mer, cherchait à étendre sur elles sa domination. Milet s'empressa de rendre hommage à Séleucos II ; nous avons encore la lettre de remerciement adressée par le jeune roi au Conseil et au peuple des Milésiens, qui avaient eu la délicate attention de lui envoyer une couronne faite d'une branche de laurier cueillie dans le sanctuaire de Didymes [2]. Justin a dû prendre pour une flotte armée par les villes d'Asie Mineure la petite escadre, ancrée à Séleucie, dont pouvaient disposer au premier moment les partisans de Bérénice. En somme, l'Asie au N. du Taurus fut épargnée par la guerre. C'est sur les côtes de Syrie et de Cilicie que la flotte égyptienne préluda par de rapides succès à la foudroyante expédition relatée par l'inscription d'Adulis.

1. Justin., XXVII, 1, 8.

2. B. Haussoullier, in *Revue de Philol.*, XXV [1901], pp. 125-145. = Dittenb., *OGIS.*, 227.

§ I.

Troisième guerre de Syrie ou guerre de Laodice (246-240).

S'il était encore temps de sauver Bérénice, c'est à Antioche que Ptolémée III Évergète devait courir tout d'abord. Nous avons, des opérations qui aboutirent à la prise d'Antioche, une relation écrite par un témoin oculaire, que l'on croit pouvoir attribuer à Ptolémée lui-même [1]. Les méfaits ordinaires de l'homonymie, qui rendent toujours contestable l'emplacement d'une Antioche, d'une Séleucie; la correction proposée de εἰς ὅλους en εἰς Σόλους; l'attribution possible de la qualité d'ἀδελφή à Laodice ou à Bérénice : tout cela complique et obscurcit l'exégèse du précieux papyrus, malheureusement assez mutilé. Ce qui est hors de conteste dans ce récit, c'est que le corps de débarquement, parti probablement de Cypre avec « autant de vaisseaux qu'en pouvait contenir le port de Séleucie », ne rencontra de résistance ni à Séleucie, ni à Antioche. Les Égyptiens y furent accueillis avec de grandes démonstrations d'amitié. Ils avaient été rejoints à Séleucie par une escadre (syrienne) d'avant-garde, qui, sous la conduite de Pythagoras et d'Aristoclès, avait fait une randonnée sur la côte de Cilicie et s'était emparée, à Soles [2], avec le concours de la garnison et de la population, d'une somme de 1500 talents que le stratège de Cilicie, Aribaze, s'apprêtait à expédier à la reine Laodice, à Éphèse. Le malheureux stratège avait pris la fuite, mais il ne put rejoindre Laodice : il fut égorgé dans les passes du Taurus et sa tête portée à Antioche. De Séleucie, les équipages débarqués se dirigent sur Antioche. Après avoir relaté les

1. Papyrus de Gourob (*Petr. Pap.*, II, n. 45 [1893] et III, pp. 335-338), document sur lequel s'accumulent déjà les dissertations (Mahaffy, Wilhelm, Köhler, Th. Reinach, Wilcken, Holleaux, etc.), publié en dernier lieu par Wilcken, *Grundzüge u. Chrestomathie der Papyruskunde*, I, 2, pp. 1-7. Leipzig, 1912.
2. Σόλους τοὺς [Κιλικίο]υς (Wilcken); car il y avait aussi Soles en Cypre.

pourparlers engagés sur le pied de cordialité parfaite avec les autorités locales et l'accueil enthousiaste de la population, le narrateur ajoute : « vers le coucher du soleil, nous allâmes en hâte vers la sœur (εἰσέλθομεν εὐθέως πρὸς τὴν ἀδελφήν) ; après quoi, nous nous occupâmes de mesures utiles, donnant des ordres aux officiers, soldats et autres indigènes et délibérant sur l'ensemble de la situation ; puis, au bout de quelques jours [1]. . . ». Ici s'arrête le texte papyrologique.

La valeur historique de ce précieux document est incontestable. C'est évidemment un rapport officiel, qui a été envoyé à Alexandrie, et dont une copie a été conservée dans une bourgade du Fayoûm. La découverte du supplément qui constitue la col. IV ne permet plus de croire qu'il s'agit d'une lettre privée, écrite par un soldat de l'expédition à sa famille. L'auteur, qui dispose de tels pouvoirs à Antioche, dans des circonstances aussi pressantes, ne peut être qu'un officier supérieur, l'amiral ou navarque de la flotte, ou, comme on l'a pensé, Ptolémée lui-même. Mais ce texte pose plus de questions qu'il n'en résout. Polybe, faisant un retour sur le passé à propos des débats qui ont précédé les hostilités entre Antiochos le Grand et Ptolémée Philopator en 219 a. Chr., dit que le roi de Syrie résolut de s'emparer tout d'abord de Séleucie ; car « il se trouvait que Séleucie était encore occupée à l'époque par des garnisons dépendant des rois d'Égypte depuis le temps de Ptolémée surnommé Évergète, au moment où celui-ci, vu les malheurs (συμπτώματα) de Bérénice et la colère qu'il en ressentit, fit campagne dans les régions de Syrie et s'empara de cette ville [2] ». Il est excessif d'en conclure que Ptolémée, commandant non pas la flotte, mais l'armée de terre, était déjà maître de Séleucie et d'Antioche quand la flotte y arriva. Les mouvements d'une flotte sont en général plus rapides que ceux d'une armée, et la distance est courte de Cypre aux bouches de

1. Col. IV, 20-25.
2. Polyb., V, 58.

l'Oronte. Il est donc probable que la flotte a devancé l'armée ; et, au surplus, l'interprétation strictement littérale de l'assertion émise en passant par Polybe est respectée, si c'est Ptolémée lui-même qui entre à Séleucie avec la flotte. Il n'y a point incompatibilité, à plus forte raison contradiction, entre le texte de Polybe et celui du papyrus.

Il se peut que Séleucie eût déjà pris spontanément le parti de Bérénice contre les révolutionnaires d'Antioche, car il semble bien, d'après le papyrus, que l'escadre conduite par Pythagoras et Aristoclès avait été envoyée par Bérénice elle-même ou du moins en son nom [1]. Mais nous n'avons ici aucun renseignement sur ce qui s'est passé à Antioche avant l'arrivée des Égyptiens, et nous y rencontrons un détail tout à fait déconcertant : la visite du chef du détachement à « la sœur », c'est-à-dire, — toute autre interprétation est inadmissible [2], — à la reine Bérénice. Comment le narrateur a-t-il pu mentionner celle au secours de laquelle toutes les forces égyptiennes se hâtaient sans ajouter un mot sur son sort? Il s'étend avec complaisance sur les acclamations qui l'accueillent et reste muet sur la réception faite par Bérénice à ses sauveurs. Vivante, elle eût été sauvée, en effet; mais tous les auteurs s'accordent à dire qu'elle avait été victime de la révolution provoquée à Antioche par les menées de Laodice, et il n'est plus question par la suite que de venger sa mort. Il est impossible d'admettre que ses libérateurs l'aient trouvée encore en vie ; et alors, que signifie cette mention étrangement laconique d'une visite sur laquelle on n'a rien à dire? C'est pousser un peu loin le soin d'éviter des paroles de mauvais augure, ou bien ce silence cache une ruse de guerre, convenue d'avance entre le rédacteur et le destinataire de l'écrit, peut-être celle dont parle Polyen, le

1. [Τὰ] ιε (15?) σκάφη τῆς ἀδελφῆς πρὸς αὐτοὺς διαπεμψαμένης (col. I, lig. 23-24). La leçon ιε n'est que probable (Wilcken).

2. Ou « la sœur » est la sœur du narrateur, qui serait alors Ptolémée ; ou plutôt, ἡ ἀδελφή est un titre protocolaire, synonyme de ἡ βασίλισσα. Pour un Égyptien, la reine est nécessairement la sœur de son époux.

dessein de commander, d'expédier des ordres dans les provinces au nom de Bérénice supposée vivante. Il est douteux que la supercherie ait réussi à tromper le peuple d'Antioche; mais elle a pu s'accréditer au dehors assez longtemps pour être utile [†].

D'Antioche, Ptolémée se lança vers l'Orient. Ce fut, paraît-il, une marche triomphale, une prise de possession, sans guerre ni combats, des provinces orientales de l'empire des Séleucides. Pendant ce temps, la flotte égyptienne croisait sur les côtes de l'Asie Mineure, provoquant à la défection les cités maritimes, mais, ce semble, avec peu de succès. Éphèse lui fut livrée par le gouverneur de la ville, Sophron, à la suite d'une intrigue dont Athénée a pris le récit dans Phylarque [1]. Soupçonné par Laodice et mandé à la cour de Sardes (?), Sophron fut averti du sort qui l'attendait par son ancienne maîtresse Danaé, confidente de Laodice. Danaé paya de sa vie son dévouement : mais Sophron put s'échapper, regagner Éphèse, dont il se hâta d'ouvrir les portes aux Égyptiens. Ptolémée ne s'attarda pas longtemps dans la Haute-Asie. « Il aurait envahi tout le royaume de Séleucos, dit Justin, s'il n'avait été rappelé en Égypte par une sédition domestique ». Quelle espèce de sédition, on ne le dit pas, et il se pourrait que ce fût là un prétexte allégué pour motiver le retour précipité de Ptolémée. Justin convient que le roi n'a pas poussé ses conquêtes « jusqu'à la Bactriane », comme le dit l'inscription d'Adulis; il est même douteux qu'il soit allé, de sa personne, plus loin que Babylone ou Séleucie sur le Tigre. Il ne se faisait probablement pas illusion sur la solidité de conquêtes ainsi improvisées. Il songeait moins à supplanter son rival en Orient qu'à ruiner le prestige des Séleucides et à encourager les révoltes qui commençaient alors de ce côté le démembrement de leur empire. Ce qu'il tenait à garder, c'était la Syrie et la région

1. Athen., XIII, p. 593 c.

comprise entre le Taurus et la mer : le reste, il l'exploita comme une aubaine sans lendemain et revint chargé de butin, satisfait d'avoir vengé sa sœur et enrichi son Trésor (244?) [1]. Ainsi se termina le premier acte, assez court, de la « Guerre de Laodice ».

De son côté, Séleucos II, réfugié en Asie Mineure, que Ptolémée n'avait pas envahie, et momentanément réduit à l'impuissance, n'était cependant pas resté inactif. Avant d'aller plus loin, il est bon d'avertir que nous entrons ici dans la partie la plus irrémédiablement embrouillée de l'histoire des Séleucides, un véritable maquis d'assertions sans garantie, de thèses et d'hypothèses. Nous n'avons pour nous guider dans un labyrinthe de faits enchevêtrés, tous de lieu et de date problématiques, que trois textes passablement discordants, dont aucun n'est de première main; ceux de Trogue-Pompée, de Justin, et de Porphyre résumé par Eusèbe. J'ai étudié ailleurs les systèmes bâtis avec ces textes torturés par des tentatives de correction, diversement découpés et entremêlés par morceaux, à la façon des mosaïques [2]. C'est une période qu'il faut franchir à vol d'oiseau, en planant à la hauteur d'où l'on ne distingue plus que les grandes lignes de la topographie et de la chronologie, les seules que l'on puisse se flatter de fixer dans une certaine mesure.

Donc, pendant que Ptolémée parcourait la Haute-Asie, Séleucos II réunissait une flotte immense, dit Justin, pour opérer contre les villes qui avaient fait défection. L'historien affirmait plus haut que toutes les villes grecques avaient fait défection et s'étaient livrées à Ptolémée, avec les navires

1. R. Bevan, *The House of Seleucos*, I, p. 190, est d'un avis diamétralement opposé. Pour lui, Ptolémée, ivre de gloire, seems really to have contemplated making himself king of Asia as well as of Egypt. He actually intends to govern Irân from Alexandria as a dependency.

2. Trog., *Prol.*, 27. Justin., XXVII, 1-3. Euseb. Arm., I, pp. 251-254 Schöne. Voy. A. B.-L., *Le règne de Séleucus II Callinicus et la critique historique* (Revue des Universités du Midi, III [1897], pp. 133-168).

qu'elles destinaient à la défense de Bérénice. Dans ces conditions, on ne voit pas où et comment Séleucos II eût pu rassembler une flotte, tout le littoral cilicien et syro-phénicien étant aussi au pouvoir de Ptolémée. Il faut donc que les cités défectionnaires aient été en infime minorité ; et, en fait, — nous l'avons dit plus haut, — on ne trouve guère à citer qu'Éphèse et Magnésie du Sipyle comme passées à l'ennemi. On peut rapporter à cette époque un décret d'Érythræ en l'honneur des stratèges qui ont vaillamment protégé leurs concitoyens, « quand la guerre entourait la ville et la région [1] ». Un peu plus tard, Magnésie du Sipyle, qui tenait d'abord pour l'Égyptien, fait sa paix avec Smyrne, et par conséquent avec le Séleucide, dont les Smyrniotes étaient de fidèles partisans. Ceux-ci avaient montré pour la cause de Séleucos II un véritable dévouement. Ils en avaient été récompensés par les privilèges — liberté, immunité, démocratie — que leur octroya le roi, et par la dignité de « ville sainte et inviolable » (ἱερὰ καὶ ἄσυλος) qu'il fit conférer à leur cité par l'oracle de Delphes. Dans le préambule du verbeux document qui nous a été conservé, ils font valoir l'affection réciproque, attestée par leur culte d'Aphrodite Stratonicis, du dieu Antiochos et de la déesse Stratonice, qui les unit à la dynastie. Dans cet étalage de sentiments, il n'y a place que pour une brève allusion en style banal aux « nombreux et grands dangers qui ont environné la ville et le pays », et l'indication du moment. Le pacte est conclu entre les deux cités pendant que « le roi est passé outre-monts en (Syrie) Séleucide », c'est-à-dire vers l'an 243 [2].

La flotte de Séleucos, toujours d'après Justin, sombre dans une tempête, et cette catastrophe ramène soudain au malheureux naufragé la sympathie des cités, qui le trouvent assez puni. Revirement étrange, si vraiment Séleucos se pré-

1. Michel, 504. Dittenb., *OGIS.*, 172.

2. Michel, 19. Dittenb., *OGIS.*, 229. Le décret de Delphes dans Michel, 258. Dittenb., *ibid.*, 228.

parait à les châtier elles-mêmes. Il est probable que Séleucos avait déjà reçu des secours de villes qui ensuite se déclarèrent ouvertement pour lui, des Rhodiens, par exemple, dont l'amiral Agathostratos battit la flotte égyptienne commandée par Chrémonide devant Éphèse, sans réussir à déloger de la ville la garnison ennemie [1]. Antigone Gonatas aussi, rival perpétuel de l'Égypte dans l'Archipel, dut être pour Séleucos un auxiliaire intéressé, s'il est vrai que, vers cette époque, il battit à son tour sur mer, près d'Andros, une escadre commandée par Sophron, le traître qui avait livré Éphèse. Mais le lambeau de phrase relatif à cette bataille est en tel état que l'attribution de la victoire à Antigone, à un Antigone non défini, et le nom même de Sophron y sont introduits par voie de conjecture [†].

En quête d'alliances, Séleucos II eut recours au procédé usuel, aux mariages politiques. L'une de ses sœurs, Stratonice, était déjà reine de Cappadoce; il donna celle qui lui restait, Laodice, à Mithridate II de Pont [2], et lui-même épousa une Laodice, fille d'Achæos et sœur d'Andromachos, issue d'une famille probablement déjà apparentée à la dynastie [†]. A ce moment, vers 243, Ptolémée était rentré en Égypte, laissant le gouvernement des régions orientales à une sorte de vice-roi du nom de Xanthippe, et l'administration de la Cilicie — c'est-à-dire de toute la côte au S. du Taurus — à « son ami Antiochos ». Cette expression de S. Jérôme a été, depuis Niebuhr, le sujet d'interminables discussions entre érudits : les uns voyant dans cet Antiochos un fonctionnaire égyptien décoré du titre de φίλος; les autres, à la suite de Niebuhr, reconnaissant en lui Antiochos Hiérax,

1. Polyæn., V, 18. Fait de date incertaine, qui peut être reporté — entre autres, par J. Beloch (*Gr. Gesch.*, III, 1, pp. 615-618), — vers 256, au temps où les Rhodiens étaient alliés de la Macédoine contre Ptolémée Philadelphe. Les circonstances sont à peu près les mêmes en 256 et en 245/4.

2. La date de ce mariage est, comme toujours, problématique : d'autres la placent en 242 (Droysen), ou après la bataille d'Ancyre, vers 240 (Köhler) : *obscurum per obscurius*.

le frère et bientôt irréconciliable compétiteur de Séleucos II[1]. A leur gré, Ptolémée III, continuant la politique astucieuse de son père, avait trouvé là un sûr moyen de jeter la discorde dans la famille de son adversaire. L'hypothèse est séduisante, mais elle est plus qu'inutile. Antiochos Hiérax, quand il prit les armes contre son frère, deux ou trois ans plus tard, n'avait encore que quatorze ans, d'après Justin ; l'on se demande où et quand Ptolémée aurait pu faire de cet enfant « son ami » et surtout lui confier le gouvernement d'une province. Enfin, Justin, qui relève avec soin les méfaits du « brigand » précoce que fut Hiérax, n'aurait pas manqué de noter, s'il l'avait connue, cette première trahison.

Séleucos, enhardi par la retraite de Ptolémée, crut le moment venu de reprendre la Syrie. La domination des Lagides ne pouvait y être bien affermie, ni la soumission du pays complète. Damas et Orthosia résistaient encore. Le roi légitime avait chance de soulever le pays en sa faveur, et c'est, en effet, ce qui paraît être advenu. Séleucos reprit possession de la Haute-Syrie, poussa jusqu'à l'Euphrate et y fonda, en mémoire de cet exploit, grandi à la taille d'une « belle victoire », la ville de Callinicon (242/1)[2].

Ptolémée devait s'attendre à ce choc en retour, et, s'il avait vraiment l'intention d'occuper la Syrie d'une façon permanente, il fit preuve d'une singulière imprévoyance. Étant donné son caractère tel qu'il se révéla par la suite, pacifique au fond et modéré dans ses ambitions, il est probable qu'il était décidé d'avance à ne conserver de ses trop faciles conquêtes que la Cœlé-Syrie, et à abandonner au premier choc la Syrie Séleucide avec les provinces orientales. Il ne voulait pas dépenser pour défendre des conquêtes éphémères les trésors qu'il en avait rapportés[3], et peut-être épuiser les

1. Voy. *Histoire des Lagides*, I, p. 254, 2.

2. On cherche l'emplacement de cette ville, dont le nom paraît avoir été remplacé par celui de *Nicéphorion* (Appian., *Syr.*, 57). La date dans le *Chron. Paschale*.

3. Voyez l'estimation hyperbolique de S. Jérôme (*In Dan.*, 11, 6) : *diri-*

forces de l'Égypte à une tâche qu'il sentait impossible. Mais Séleucos, moins prudent, essaya sans doute de profiter de l'occasion pour reconquérir la Cœlé-Syrie. Vaincu, il se réfugia à Antioche et appela à la rescousse les troupes dont il pouvait disposer en Asie Mineure. « Il envoie à son frère Antiochus », dit Justin, « un message par lequel il implore son secours, lui offrant l'Asie en deçà du mont Taurus comme prix de son aide. Mais Antiochus — encore qu'il n'eût que quatorze ans, avide de régner et animé d'une ambition au dessus de son âge — se conduisit comme un larron ; cet en-enfant, voulant dépouiller complètement son frère, prend l'allure criminelle et l'audace d'un homme fait. Aussi fut-il surnommé Hiérax, parce que, pour ravir le bien d'autrui, il se comportait à la façon non d'un homme, mais d'un épervier » [1].

Voilà qui est bien singulier. Séleucos traite ici avec son frère comme avec un étranger qui n'aurait aucun intérêt dans le conflit engagé et dont il lui faut acheter les services. Et cela suppose des intrigues, des pourparlers, au moment où il s'agissait de courir au plus pressé. Justin a dû anticiper sur les événements postérieurs, car Hiérax, auquel il prête déjà les plus noirs desseins, marche au secours de son frère, si bien que Ptolémée, pour ne pas avoir sur les bras deux adversaires à la fois, fait la paix, conclue pour dix ans, avec Séleucos. Pour un roi victorieux, Ptolémée est bien vite intimidé : il raisonne comme si les forces des Séleucides étaient doublées par le fait qu'elles ne se sont pas divisées et qu'elles ont maintenant deux chefs au lieu d'un. Et Justin, de plus en plus nébuleux, s'exprime comme si, en traitant avec Séleucos, Ptolémée se réservait de combattre l'autre adversaire, le roi de Sardes, avec qui son frère renoncerait désormais à

piens regnum Seleuci, quadraginta millia talentorum argenti tulit, et vasa pretiosa simulacraque deorum duo millia quingenta. Ptolémée rapportant la statue de Sérapis, *Seleucia urbe Syriae accitum* (Tac., *Hist.*, IV, 84), est un autre sujet de discussions toujours pendantes.

1. Justin., XXVII, 2, 6-8.

faire cause commune. Autant dire que Séleucos, traître à la cause dynastique, abandonnait l'Asie Mineure à l'Égyptien. Mais on constate aussitôt que Ptolémée n'avait nulle envie de conquérir l'Asie Mineure : il laisse Antiochos Hiérax en paix, si tranquille de ce côté que le jeune prince se met en tête de guerroyer contre son frère. Le traité passé entre Ptolémée et Séleucos a dû stipuler l'abandon par le Lagide de toutes prétentions sur les provinces de l'intérieur du royaume, mais laissait entre ses mains, outre la Cœlé-Syrie (et la Cilicie ?), certaines places du littoral lycien et carien, Éphèse en Ionie et Séleucie de Piérie, à l'embouchure de l'Oronte [1]. Ptolémée restait maître de fermer à son gré les communications d'Antioche avec la mer.

§ II

La guerre fratricide (235-226 ?).

C'est par conjecture que la date de ce traité est placée dans un intervalle qui, vu l'écart des opinions, va de 242 à 237 a. Chr. De cette date dépend celle que l'on assigne à l'offrande faite en commun « par les rois Séleucos et Antiochos » à l'Apollon milésien [2]. Il est question aussi, dans un texte cunéiforme daté de 237, d'une rétrocession d'un domaine royal faite par les rois Séleucos et Antiochos « aux gens de Babylone et de Borsippa » [3]. Les documents épigraphiques permettent au moins d'affirmer qu'il y eut un moment, peut-être quelques années, de concorde entre les deux frères, associés sur le pied d'égalité, avec préséance honorifique de l'aîné. Antiochos Hiérax paraît avoir été dès lors le collègue de son frère, roi d'Asie Mineure en résidence

1. Polyb., IV, 58, 10.
2. *CIG.*, 2852. Michel, 39. Dittenb., *OGIS.*, 214. La lettre est signée de Séleucos seul : indice de préséance.
3. *Z. f. Assyriol.*, VII [1892], p. 330. *Rev. de Philol.*, XXV [1901], p. 18.

à Sardes. A quelle occasion et sous quel prétexte fut rompu le pacte d'union, on l'ignore. Justin n'allègue pas d'autre cause que l'ambition inquiète et sans scrupules de l'Épervier. Plutarque dit que Hiérax fut soutenu — et sans doute poussé — par sa mère [1]. Laodice commence la série des intrigues criminelles que nous verrons se multiplier bientôt dans les familles souveraines de l'époque, par le fait de reines et princesses enfiévrées d'ambition et jalouses même de leurs enfants. Ce fut sa dernière machination, s'il est vrai qu'elle tomba aux mains de Ptolémée et fut par lui mise à mort [2]. Ce n'est évidemment pas en Cœlé-Syrie ou en Égypte qu'elle fut capturée. Il est probable qu'elle voulut reprendre Éphèse et fut victime de quelque complot qu'elle y avait ourdi.

D'autres ambitieux, comme les dynastes ou rois de Cappadoce, de Pont, de Bithynie, de Pergame, avaient intérêt à provoquer la dislocation de l'empire séleucide et à pousser aux pires résolutions le jeune écervelé qui voulait être désormais ou seul maître ou dégagé de toute subordination. L'Asie Mineure regorgeait de bandes gauloises, prêtes à louer leurs bras à qui pouvait les payer. C'est avec une armée de mercenaires gaulois, soudoyés, dit-on, avec de l'argent égyptien, que Antiochos Hiérax engagea la lutte contre son frère. Séleucos ne lui laissa pas le temps d'envahir la Syrie. Il le prévint en passant le Taurus, et, après quelques tentatives inutiles sur Sardes et Éphèse [3], il le poursuivit en Cappadoce. Mais là, Mithridate II se joignit à son beau-frère Hiérax, et Séleucos fut complètement défait à Ancyre par

1. Plut., *De frat. am.*, 18. *Apophth. reg.*, s. v. A. Hierax.

2. Conjecture fondée sur Appian., *Syr.*, 65 (Ptolémée Λαοδίκην τε ἔκτεινε, καὶ ἐς Συρίαν ἐνέβαλε καὶ ἐς Βαβυλῶνα ἤλασεν), passage chronologiquement inacceptable, mais contenant peut-être — quoi qu'en dise Beloch (*Gr. Gesch.*, III, 1, p. 698) — un renseignement à garder.

3. A quel moment *in Lidiorum terra Seleucus vicit, sed neque Sardes neque Ephesum cepit, Ptolomaeus enim urbem tenebat* (Euseb., I, p. 251), personne ne le sait. Séleucos soupçonnait sans doute une entente entre Ptolémée et Hiérax.

les forces des coalisés. Il y perdit, assure-t-on, une vingtaine de mille hommes. On crut même, durant quelque temps, qu'il avait péri dans la mêlée (235?). Plutarque raconte que Antiochos Hiérax, croyant son frère mort, prit le deuil, et que, en apprenant la vérité, il ordonna aux villes de fêter « le salut de son frère » [1]. Cet on-dit achève de peindre le caractère bizarre de l'oiseau de proie qui s'attendrit sur sa victime. D'après Polyen, Séleucos s'enfuit, à la faveur d'un déguisement [2], et réussit à regagner Antioche [†]. La suite des événements indique qu'il dut y avoir alors une paix conclue entre les deux frères, et que Séleucos se résigna à laisser Hiérax régner, non plus comme collègue, mais comme souverain autonome, en Asie Mineure.

Nous ne trouvons pas, dans tout le règne de Séleucos II, d'autre moment (vers 235) où placer l'expédition que le roi entreprit dans la Haute-Asie. Le bruit de sa mort avait couru jusque dans ces régions, éveillant partout le désir de rendre aux nationalités leur indépendance. Il était bien tard pour reprendre la Bactriane, mais un acte de vigueur pourrait peut-être refouler ou contenir l'expansion du nouveau royaume des Parthes, qui, accru déjà de l'Hyrcanie, menaçait d'envahir la Médie et la Perse. Séleucos comptait avoir désormais les mains libres. Ptolémée avait assisté en spectateur neutre à la querelle des deux frères, et Antiochos Hiérax était assez occupé chez lui, avec ses Gaulois et Attale aux aguets. Séleucos réunit donc une armée à Babylone et s'avança vers l'Orient. Il fut sans doute accueilli, en Susiane et en Médie, comme l'avait été quelques années auparavant Ptolémée : aux yeux des Iraniens, tous les Grecs se valaient. Mais il rencontra chez les Parthes une résistance énergique.

1. Plut., *loc. cit.*

2. Polyæn., IV, 9, 6. Voy. dans Athénée (XIII, p. 593 e) et dans Polyen (VIII, 61) l'aventure de Mysta, maîtresse (ἐρωμένη pour Athénée ; femme, γυνή, pour Polyen) de Séleucos, qui, captive, dépouille τὴν βασιλικὴν ἐσθῆτα, est vendue aux Rhodiens, lesquels la renvoient à Antioche. Une de ces histoires à la Phylarque, qui sont le régal des anecdotiers.

Quelques années plus tôt, Séleucos aurait pu être soutenu par le dynaste de Bactriane, Diodotos Soter, qui, champion quand même de l'hellénisme, se défiait de son voisin Arsace. Justin dit que le Parthe avait mis sur pied une armée par crainte de Séleucus et de Théodote (Diodote), roi des Bactriens; mais que, bientôt rassuré par la mort de Théodote, il avait fait paix et alliance avec Théodote le fils. Aussi, ajoute l'historien, « peu de temps après, entrant en conflit avec le roi Séleucus, qui venait pour traquer les défectionnaires, il fut victorieux, et depuis lors, les Parthes commémorent cette journée comme le début de leur indépendance [1] ». On ne voit vraiment pas pourquoi le vaincu aurait aussi commémoré sa défaite en empruntant aux Parthes la mode de porter la barbe, comme le veulent d'ingénieux érudits [2].

Séleucos ne put réparer cet échec : il fut, dit Justin, rappelé en Asie par de nouveaux troubles. Ces troubles étaient, en effet, d'une nature inquiétante, s'il est vrai que l'autorité de Séleucos était menacée dans sa capitale même, et qu'il n'y put rentrer que les armes à la main. C'était, au rapport d'Agatharchide [3], le résultat des intrigues d'une princesse romanesque, ex-reine de Macédoine, Stratonice, fille d'Antiochos I, la propre tante de Séleucos. Répudiée par Démétrios II de Macédoine, fils et successeur (en 240/39) d'Antigone Gonatas, qui épousa alors Phthia, fille d'Alexandre d'Épire (237 ?), elle cherchait à se venger en excitant ses neveux contre son mari. Il se peut qu'elle soit allée d'abord à Sardes, Antiochos Hiérax étant évidemment plus à même de tenter quelque conquête aux dépens du Macédonien, et qu'elle se soit ensuite rabattue sur Antioche [†]. Pour qu'elle ait offert sa main, comme on le dit, à Séleucos, il faut qu'elle

1. Justin., XLI, 4.
2. Cf. E. Babelon, *Les rois de Syrie*, p. LXV, qui réfute l'hypothèse, et pour Séleucos II et pour Démétrios II Nicator.
3. Agatharch. ap. Joseph., *C. Apion.*, I, 22 (fr. 19, *FHG.*, III, p. 196).

ait été sur le chemin de la folie; et, pour qu'elle ait pu trouver des partisans à Antioche, il faut que Séleucos y ait été bien impopulaire, ou qu'Antiochos Hiérax ait eu part à l'intrigue.

Hiérax, toujours agité, parcourait alors la Grande-Phrygie, levant par force des tributs sur les habitants et envoyant, dit Eusèbe, des chefs d'armée contre Séleucos [1]. Il y a là sans doute une anticipation. Hiérax songeait bien à reprendre la lutte contre son frère, et c'est bien pour recruter des mercenaires qu'il était si avide d'argent; mais il était d'autant moins en état de commencer les hostilités qu'il n'était aucunement sûr de ses troupes. Seulement, à défaut de « chefs d'armée », il put envoyer en Syrie des agents pour fomenter les troubles. Au retour de Séleucos, Stratonice, qui avait dominé la capitale durant quelque six mois, s'enfuit à Séleucie. Là, elle aurait pu s'embarquer; mais elle hésita sur la foi d'un songe, fut arrêtée et mise à mort [2]. Il n'est pas nécessaire d'en conclure que Séleucie n'était plus alors occupée par les Égyptiens. Ptolémée n'aimait pas les brouillons : il en donna plus d'une preuve par la suite. Stratonice fut probablement remise par son ordre à Séleucos, qui s'en débarrassa de façon expéditive.

Cependant, Antiochos Hiérax se débattait au milieu de difficultés qu'il s'était créées par ses caprices et ses violences. Les exactions qu'il avait commises en Phrygie et en Cappadoce, et probablement sur les domaines de son allié Mithridate, pour satisfaire l'avidité de ses mercenaires, experts en marchandages et toujours prêts à le trahir, avaient fini par le rendre odieux même à son entourage. C'est par ses gardes du corps, au dire du chronographe, qu'il fut livré aux Barbares, soit à des émeutiers de ses propres troupes, soit peut-être à des Gaulois au service de Mithridate II [3]. Ces

1. Euseb., I, p. 251 Sch. (qui appelle partout Antiochos Hiérax *Antigone*).
2. Agatharch., *loc. cit.*
3. Euseb., I, p. 251 Sch.

soudards, dit Justin, « pensèrent qu'ils ravageraient plus commodément l'Asie, s'ils exterminaient toute la race royale »[1]. Échappé de leurs mains et poursuivi par eux jusqu'à Magnésie (du Méandre), il y fut secouru par des renforts égyptiens, — sans doute accourus d'Éphèse, — de telle sorte que, battu la veille, il fut vainqueur le lendemain et fit sa paix, à prix d'or, comme toujours, avec les Gaulois. L'intervention des troupes égyptiennes s'explique suffisamment sans recours à quelque alliance problématique entre Antiochos et Ptolémée. Les Gaulois étaient la terreur de tous les civilisés, et c'était un devoir pour quiconque de ne plus laisser approcher ces pillards des cités du littoral (234 ?).

Fertile en combinaisons nouvelles, Antiochos Hiérax épousa la fille de Ziaélas, roi de Bithynie, un ambitieux, lui aussi, qui, exilé par les intrigues d'une marâtre, avait disputé le trône à son frère consanguin Tibœtès et conquis son royaume de haute lutte, avec ses mercenaires gaulois[2]. Il s'alliait par là à un potentat dont ses voisins, Mithridate de Pont et Attale I de Pergame, avaient quelque raison de suspecter les visées[3]. Attale avait d'autant plus de sujet de se mettre sur ses gardes que Antiochos paraît avoir cédé vers cette époque à ses alliés les Gaulois une partie de la Grande-Phrygie, celle qui devint plus tard la Galatie. Antiochos se réservait sans doute une compensation, et il n'était pas difficile maintenant de deviner où il comptait la prendre. On n'oubliait pas à Pergame qu'une trentaine d'années auparavant le dernier effort d'Antiochos I avait été dirigé contre Eumène, le prédécesseur d'Attale. Le petit dynaste risquait de se trouver assailli par deux attaques combinées.

Mais Attale n'était pas de ceux qui s'endorment devant le danger; s'il ne prit pas l'offensive, l'attaque le trouva prêt.

1. Justin., XXVII, 2, 11.
2. Cf. ci-dessus, p. 83.
3. L'alliance de Ziaélas avait dû brouiller Hiérax avec son beau-frère et ex-allié Mithridate. Aussi le voit-on plus tard chercher asile en Arménie, en Cappadoce, mais non chez Mithridate de Pont.

On ne connaît au juste ni l'occasion prochaine, ni les péripéties de ce conflit. Les textes et les monuments qui ont conservé le souvenir des victoires d'Attale ont écarté toute allusion aux complications du moment. Ils ont simplifié la situation, de façon à ne laisser voir que la lutte d'un prince hellénique contre les Barbares, le triomphe des armes civilisées sur les bandes qui depuis quarante ans désolaient l'Asie Mineure. Attale, succédant à son cousin Eumène I en 241, avait déjà fait preuve d'énergie, en secouant — le premier des habitants de l'Asie, dit Tite-Live [1] — le joug de l'engeance maudite à laquelle toute l'Asie Mineure payait tribut. Il avait remporté une victoire signalée sur les Tolistoages « aux sources du Caïcos », à la limite de son domaine, et pris (entre 240 et 238) le titre de roi.

Maintenant, il avait affaire aux Gaulois encore, mais enrôlés au service d'Antiochos Hiérax. Les inscriptions de Pergame parlent à plusieurs reprises de victoires remportées en divers lieux, notamment à l'Aphrodision (de Pergame ?), en Phrygie d'Hellespont, et, d'autre part, jusqu'en Carie, par le roi Attale sur Antiochos et les Galates Tolistoages et Tectosages [†]. Le chronographe enregistre à la date de 229/8 deux défaites infligées à Antiochos en Lydie, dont une au pied de Tmole, à Coloé [2], par Attale, et, l'année suivante, par Attale encore, un désastre qui terrasse définitivement le vaincu. Il s'agit donc d'une guerre acharnée qui a duré environ trois ans et dont nous ne connaissons que les défaites d'Antiochos. Les indications topographiques aidant, on peut se représenter de la manière suivante — à coups d'hypothèses — la marche des événements.

Antiochos Hiérax, avec son impétuosité ordinaire, fait irruption dans le domaine d'Attale et pénètre jusqu'aux

1. Liv., XXXIII, 21, 3. XXXVIII, 16, 3-4. Cf. Polyb., XVIII, 41, 7. Strab., XIII, p. 624. Pausan., I, 8, 2; 25, 2, etc. : ci-dessus, p. 65, 3.

2. Euseb. Arm., I, p. 253 (*Attamen* CXXXVII *Olompiadis anno quarto* (229/8 a. Chr.) *bellum in Lidiorum terra bis aggressus debellatus est*, *etc.*).

alentours de Pergame. Repoussé, il se replie du côté où il pouvait attendre des renforts de son beau-père le roi de Bithynie. Mais Attale le poursuit, et il est de nouveau déconfit dans la Phrygie d'Hellespont. Il rentre alors à Sardes pour reprendre haleine et réparerses forces. Ici peut s'intercaler une trêve plus ou moins longue, Attale jugeant prudent de ne pas s'éloigner en laissant son royaume à la merci d'une agression possible du Bithynien. Des rôdeurs gaulois, échappés de la bataille de Pergame, suivant Trogue-Pompée[1], le délivrèrent bientôt de ce souci en assassinant Ziaélas. Tranquille de ce côté, Attale prit l'offensive et relança son ennemi en Lydie, puis en Carie, et ne s'arrêta que quand Antiochos, jugeant sa cause désespérée, abandonna la partie pour aller chercher fortune dans les États de son frère.

Attale, maître de la plus grande partie de l'Asie Mineure. eut soin de sa gloire. Il ne fut pas seulement pour la postérité le premier roi de Pergame, mais le « Sauveur », le héros national [†]. Des Jeux furent institués en son honneur : les artistes taillèrent ses trophées dans le marbre, et les exploits d'Attale écrasant les Gaulois figurèrent sans trop de désavantage à côté des combats des Olympiens contre les Titans ou les Géants. Le roi de Pergame fit ériger des groupes commémoratifs sur l'acropole d'Athènes, la ville où se fabriquaient les réputations universelles. Les écrivains suivirent le mouvement de l'opinion. Attale fut célébré comme un favori de la fortune qui savait aider la chance par les ressources de son esprit ingénieux. L'anecdote qui le montre décalquant à la main sur le foie de la victime consultée avant la bataille les mots fatidiques ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗ [2] a pu circuler dès lors sans lui nuire dans l'esprit des Hellènes, qui, depuis le temps d'Ulysse, ont toujours eu un faible

1. Trog., *Prol.* 27.
2. Polyæn., IV, 20. En dehors des monuments, voy., sur les victoires d'Attale I, les allusions vagues de Polyb., XVIII, 41, 7. Liv, XXXIII, 21, 3. Strab., XIII, p. 624. Trog., *Prol.* 27. Justin., XXVII, 3, 2. Pausan., I, 8, 1.

pour les gens habiles. La suprême habileté fut de dissimuler ce que nous osons soupçonner, à savoir, que ces victoires nationales sur les Gaulois ont été gagnées par l'épée d'autres mercenaires de même race, et qu'il n'y eut là, en somme, qu'une lutte assez vulgaire entre deux potentats dont les chances se mesuraient au poids de leurs coffres. Seulement, il est juste de dire que les villes grecques durent échanger avec joie le protectorat des Séleucides contre l'hégémonie des Attalides. Attale I, ami des lettres et des arts, accueillant et généreux, marié à une bourgeoise de Cyzique, Apollonis, que Polybe appelle une femme et une mère admirable, avait tout ce qu'il fallait pour être populaire. Tout n'est pas adulation dans les hommages qui lui ont été prodigués. L'exagération commence à ce titre de Sauveur, de champion victorieux de l'hellénisme refoulant les Barbares. A ses victoires, les Séleucides perdirent beaucoup plus que les Gaulois, lesquels continuèrent longtemps encore à molester les populations asiatiques.

Antiochos Hiérax, expulsé d'Asie Mineure, s'était dirigé vers l'Euphrate, traînant sans doute avec lui des débris de ses troupes, aventuriers en quête d'aventures. Séleucos l'eût peut-être accueilli en suppliant, mais il connaissait trop bien son frère pour se méprendre sur ses intentions. La Mésopotamie était gardée par des généraux en qui Séleucos pouvait avoir pleine confiance, son beau-père Achæos et son beau-frère Andromachos. Antiochos, battu et pourchassé, chercha un refuge auprès des dynastes voisins, d'abord en Arménie où il fut accueilli par Arsame et échappa par une ruse de guerre à Andromachos [1], puis en Cappadoce, auprès du roi Ariamène (Ariamne ou Ariaramne), qui était, si l'on en croit Justin [2], son beau-père, ou l'avait été

1. Polyæn., IV, 17.

2. Justin. XXVII, 3, 7. Ce terme de *socer*, noté comme inexact par Niebuhr, Clinton et autres, a été commenté à outrance. Comme on sait que Ariamène avait marié son fils Ariarathe à Stratonice, fille d'Antiochos II (ci-dessus pp. 82. 103), il était au moins le beau-père de la sœur d'Hiérax.

avant qu'il n'eût épousé la fille du roi de Bithynie. A l'époque, les mariages princiers se nouaient et se dénouaient avec les alliances politiques. En tout cas, Ariamène était le beau-père d'une sœur des deux Séleucides, Stratonice, épouse de l'héritier présomptif Ariarathe. Hiérax vaincu et proscrit était, pour une famille qui n'entendait pas se brouiller avec Séleucos, un hôte incommode. « Reçu avec des façons aimables », dit Justin, « il s'aperçut au bout de quelques jours qu'on lui préparait des embûches, et il chercha son salut dans la fuite ». Où trouver un asile? Ziaélas de Bithynie était mort, traîtreusement assailli au milieu d'un banquet par des mercenaires gaulois dont il ne se défiait pas [1], et son successeur Prusias I n'aurait pas commis, sans intérêt aucun, l'imprudence d'héberger un brouillon qui était l'ennemi de Séleucos, l'ennemi d'Attale, et avait lassé toutes les sympathies. A bout d'expédients, Hiérax décida de faire appel à la générosité du plus loyal de ses ennemis, qui était aussi ou pouvait être l'ennemi de son frère, depuis l'expiration du traité conclu pour dix ans entre 240 et 237. Il se livra à Ptolémée, c'est-à-dire, vraisemblablement, au commandant de la garnison égyptienne installée à Éphèse. Ptolémée, nous l'avons déjà dit, se montrait intraitable pour les fauteurs de désordre. Sur instructions venues d'Alexandrie, Antiochos fut incarcéré. Il put se souvenir alors de la façon dont Ptolémée avait traité Stratonice à Séleucie, et il ne songea plus qu'à s'évader. En dépit de la surveillance « très stricte » ordonnée par Ptolémée, Antiochos réussit à tromper ses gardiens « à l'aide d'une certaine courtisane qu'il connaissait intimement », et il s'enfuit [2].

Nous touchons à la fin du drame, mais le voile s'épaissit sur les dernières aventures de « l'Épervier » envolé de sa cage. Les contradictions des textes sont incurables, car elles tiennent à des divergences d'opinion entre auteurs de

1. Phylarch. ap. Athen., II, p. 58 c (*FHG.*, I, p. 341). Trog., *Prol.* 27.
2. Justin., XXVII, 3, 8-12. Euseb. Arm., I, p. 253 Sch.

basse époque qui n'étaient guère mieux renseignés que nous ou qui, parlant d'un Antiochos, ont oublié de distinguer entre divers homonymes. Deux rapports, ceux de Justin et du chronographe, visent clairement Antiochos Hiérax, et ils sont en désaccord. D'après Justin, le fugitif, échappé de sa prison, est tué par des brigands : d'après le chronographe, c'est après avoir été battu par Attale au lac Coloé (près de Sardes) et après un combat en Carie, qu'il se réfugie en Thrace et y meurt, en 228/7 [1]. Mais le désaccord porte sur un point secondaire : il résulte de l'omission par le chronographe des événements postérieurs aux victoires d'Attale et de la place malencontreuse où est inséré dans son texte le combat en Carie. En s'échappant d'Éphèse, Antiochos a pu trouver un navire qui l'a transporté en Thrace. Polybe connaît aussi un « Antiochos qui est mort en Thrace » et qui appartient à cette génération, car il était lié avec Logbasis, le père nourricier de Laodice, future épouse d'Antiochos le Grand [2]. Pourquoi Hiérax aurait-il cherché asile en Thrace ? Justin ignore le fait, mais nous n'avons aucune raison de récuser le témoignage d'Eusèbe. Il est inutile de ressasser les fastidieuses discussions relatives au statut politique de la Thrace ou de telle partie de la Thrace à l'époque. On sait qu'il était resté des Gaulois en Thrace, où ils fondèrent même un royaume de Tylis. Que Antiochos abordât en territoire séleucide, égyptien, macédonien ou indépendant, il ne trouvait d'amis nulle part. Plus aventureuse encore est la recherche d'une Carie en Thrace, où Étienne de Byzance cite des « jardins de Carien » (Καρὸς κῆποι), et Arrien un Καρῶν λιμήν. Mais voici venir des anecdotes empruntées à Phylarque. Antiochos périt dans une

1. *Antigonus* [= *Antiochus*] *e regione Koloae cum Attalo praelium committebat, et anno primo CXXXVIII olompiadis in Thrakiam fugere ab Attalo coactus post praelium in Karia factum, moritur* (Euseb., *loc. cit.*). Droysen (III, p. 453, 1), accusant Eusèbe d'inadvertance, lui prête un contre-sens en supposant qu'il a pu songer à quelque Καρία en Thrace.

2. Polyb., V, 74.

rencontre avec des Gaulois, qui pouvaient être simplement des bandes de rôdeurs en maraude. Justin, en effet, appelle brigands (*latrones*) ceux que Trogue-Pompée, Pline et autres appellent des Gaulois. Leur chef, Centarétos, veut monter le cheval de bataille du vaincu; mais le noble animal, indigné, se précipite avec lui du haut d'un rocher. Ou inversement, c'est le cheval de Centarétos vaincu que monte Antiochos fier de sa victoire et qui se tue ainsi avec lui [1]. Ici nulle indication de lieu, de date; l'on s'est même demandé s'il n'y a pas autant de raisons d'attribuer cette mort tragique à Antiochos I vaincu par les Gaulois d'Eumène. Le Gaulois est le *deus ex machina* de l'époque, comme le diable au moyen âge. On rencontre ces vampires jusqu'en Égypte, où ils furent, dit-on, exterminés par Philadelphe en punition de leur félonie, partout enfin où il y a quelque mauvais coup à faire et parfois, pour la plus grande gloire des Hellènes, des horions à recevoir [†].

S'il faut conclure, je reprends mot pour mot l'hypothèse à laquelle je me suis jadis arrêté. Pour expliquer que Antiochos Hiérax ait eu l'idée de chercher un asile en Thrace, il n'est aucunement nécessaire d'admettre que la Thrace fût encore, en 227, au pouvoir des Séleucides. Il n'y avait plus de place pour lui en Asie Mineure. En Bithynie, il risquait d'exciter la méfiance de son beau-frère Prusias I, qui l'eût probablement traité en prétendant capable de le supplanter lui-même, ou l'eût livré à Attale. On peut croire que, habitué de longue date à se servir des Gaulois d'Asie Mineure, il songea aux Gaulois de Thrace. Il entrevit vaguement la possibilité de se refaire avec leur aide un royaume en Thrace, aux dépens de Ptolémée, dont il se vengerait ainsi par surcroît. On comprend même très bien, de cette façon, qu'il ait fini par

1. Voy. les textes de Polyb., V, 74. Trog., *Prol.* 27. Plin., VIII, § 158. Solin., 45, 13. Aelian., *Hist. anim.*, VI, 44. On corrige Pline d'après Solin (qui fait A. victorieux) ou, inversement, Solin d'après Pline. Wilcken renvoie ces anecdotes à Antiochos I (voy. ci-dessus, p. 75).

tomber sous les coups des Gaulois, comme le dit Trogue-Pompée. Évadé de prison, il devait être fort mal pourvu d'argent. Sans doute, il enrôla ses mercenaires en leur faisant des promesses qu'il ne put tenir, et ceux-ci, s'estimant dupés, le massacrèrent à la première échéance.

Séleucos II ne survécut pas longtemps à ce frère dont la turbulence avait été le fléau de son règne. Tous les textes s'accordent à rapprocher la mort des deux frères : mais Justin est seul à nous indiquer — et très vaguement — les circonstances. « Presque au même moment », dit-il, « Séleucus, après avoir perdu son royaume, périt en tombant de cheval. Ainsi ces frères, parents jusque dans le malheur, exilés tous deux après avoir régné, subirent le châtiment de leurs crimes »[1]. Cette rhétorique sentimentale, dont le moraliste Justin est coutumier, n'est pas une garantie de véracité : ce qu'on y distingue le mieux, c'est le parti pris de maintenir jusque dans le détail le parallélisme de ces destinées jumelles. Personne autre ne dit que Séleucos ait perdu son trône et soit mort en exil. Polybe mentionne la mort de Séleucos II et l'avènement de son fils Séleucos III sans la moindre allusion à la difficulté qu'aurait eue celui-ci à recouvrer un royaume perdu par son père[2]. Ailleurs, il énumère les subsides envoyés par Séleucos II aux Rhodiens éprouvés par un effroyable tremblement de terre, et la date — encore qu'un peu flottante — de la catastrophe indique qu'elle a dû précéder de fort peu la mort du roi (226)[3]. C'est faire beaucoup d'honneur à Justin que de s'évertuer à corriger une fois de plus son texte ; à lui faire dire, par exemple, que Séleucos avait perdu le royaume de son frère et se trouvait ainsi exilé de l'Asie Mineure ; ou à chercher dans les inscriptions de Pergame si telles victoires d'Attale n'auraient pas été remportées sur Séleucos Callini-

1. Justin., XXVII, 3, 12.
2. Polyb., IV, 48.
3. Polyb., V, 89.

cos. On peut s'étonner, en effet, que Séleucos soit resté simple spectateur du duel entre Antiochos Hiérax et Attale, et qu'il n'ait pas cherché à empêcher le roi de Pergame de s'emparer de l'Asie Mineure. C'était l'opinion de Droysen, qu'il était enfin parti en guerre contre Attale et qu'il avait péri dans cette campagne. Mais son inaction s'explique assez sans qu'il soit besoin de recourir à des hypothèses qu'aucun texte n'autorise [1]. Il se réservait probablement d'intervenir au moment opportun et n'en eut pas le temps.

De son mariage avec Laodice (II), fille d'Achæos, Séleucos II laissait deux fils, dont le cadet, le futur Antiochos le Grand, n'avait guère que seize ans. L'aîné, Séleucos (III) dit Kéraunos, n'était pas beaucoup plus âgé : mais il avait pour tuteurs, conseillers et chefs d'armée son oncle maternel Andromachos et son cousin Achæos (II), deux hommes énergiques, capables de relever la fortune des Séleucides si la fatalité n'avait décidé que le Kéraunos ne serait pas plus « foudroyant » que le Callinicos n'avait été « victorieux ».

1. B. Niese (II, p. 168, 3) l'explique par un traité « de paix et d'amitié » conclu avec Attale, ce qui est exagérer en sens inverse.

CHAPITRE V

SÉLEUCOS III [KÉRAUNOS] SOTER (226-223).

Séleucos III contre Attale de Pergame : première expédition d'Andromachos (225?). — Séleucos trahi et assassiné en Phrygie par Nicanor et Apatourios. — Achæos réserve la couronne à Antiochos III, frère de Séleucos (223).

L'histoire du court règne de Séleucos III tient en quelques lignes. On nous apprend qu'il échangea en montant sur le trône son nom d'Alexandre contre celui de Séleucos, et que les soldats le surnommèrent Kéraunos, sobriquet remplacé dans les inscriptions par le vocable plus respectueux de Soter. Quant aux données chronologiques, elles sont comme toujours faussées par l'habitude d'éliminer les fractions d'années. La durée du règne est évaluée à deux ou trois ans [1].

Pour être peu nombreux, les événements qui remplissent ce court règne n'en sont pas plus faciles à classer. Polybe n'en parle qu'à propos d'autre chose, et, si on l'en croyait, le premier acte de Séleucos III aurait été l'expédition contre Attale, dans laquelle il périt. Il est probable, en effet, que le jeune roi, moins résigné que ne l'avait été son père, songea tout d'abord à reconquérir l'Asie Mineure au N. du Taurus, dont la perte avait mutilé l'empire des Séleu-

1. Euseb. Arm., I, p. 253 Sch. Le titre de Σωτήρ (*CIG.*, 4458) ne figure pas sur les monnaies; à plus forte raison, le surnom de Κεραυνός. La chronologie est, comme toujours, en désarroi et l'objet de multiples supputations portant sur la conversion des années olympiques (*deux*, App., *Syr.*, 66; ou *trois*, Eusèbe, Sulp. Sévère, S. Jérôme) en années juliennes.

cides, et les hostilités ont pu commencer dès 226. Mais ici se pose une énigme. Ce n'est pas Andromachos, mais son fils Achæos, qui accompagne Séleucos dans l'expédition où le roi trouva la mort, et l'on apprend par Polybe que, cinq ou six ans plus tard, Andromachos était depuis longtemps détenu à Alexandrie, Ptolémée résistant toujours aux instances d'Achæos et des Rhodiens qui le suppliaient de rendre la liberté à son prisonnier [1]. Comment Andromachos était-il tombé aux mains de Ptolémée III? Où, quand et à quel propos aurait-il eu à combattre les Égyptiens? Il est facile d'imaginer, difficile de prouver une collaboration active de Ptolémée avec Attale. On ne sait pas davantage quand et à quel propos le régent de Macédoine, Antigone II Doson (depuis 230), a chassé les garnisons égyptiennes de la Carie, peut-être comme allié soit de Séleucos II, soit de Séleucos III [2]. La solution qui me paraît la meilleure est aussi la plus simple. Andromachos a dû prendre le commandement dans une première campagne dirigée contre Attale. Il y fut vaincu et fait prisonnier. Attale n'était pas cruel; il n'oubliait pas non plus qu'Andromachos était le frère de sa mère Antiochis [3]. Embarrassé de son captif, il a sans doute pris le parti de le confier à la garde du bon Évergète, qui mettait volontiers sous clef les personnages dangereux pour la paix internationale. Tant que vécut Ptolémée III, Andromachos ne sortit pas d'Alexandrie.

Ce fut donc le roi Séleucos en personne qui entreprit une nouvelle campagne, ayant pour lieutenant Achæos et un officier digne de le seconder, nommé Épigène [4]. Laissant son royaume à la garde d'une sorte de grand-vizir (ἐπεστὼς ἐπὶ τὰ πράγματα, προεστὼς τῶν ὅλων πραγμάτων) [5], Hermias de Carie, il

1. Polyb., IV, 48, 7; 51.
2. Polyb., XX, 5, 11. Trog., *Prol.* 27.
3. Strab., XIII, p. 624 (Attale fils Ἀττάλου καὶ Ἀντιοχίδος τῆς Ἀχαιοῦ).
4. Il n'est guère probable que cet Épigène soit le même qui, précédemment, au service d'Attale, avait combattu Antiochos Hiérax (*Inscr. Pergam.*).
5. Polyb., V, 41. C'est le titre (abrégé en ἐπὶ τῶν πραγμάτων) que portèrent

franchit le Taurus, « pour porter secours, dit Polybe, à sa propre cause », mais il mourut bientôt, tué en trahison « par Apatourios le Galate et Nicanor ». Le Gaulois au nom prédestiné se rencontre à point pour partager la responsabilité de Nicanor. Eusèbe ne connaît pas Apatourios, mais c'est Nicanor qui est pour lui le Galate félon. Il nous apprend que le guet-apens eut lieu « en Phrygie ». Si l'armée syrienne était alors en Phrygie, c'est qu'elle avait fait reculer les troupes pergaméniennes, et Attale comptait peut-être plus alors sur la ruse que sur les chances d'une lutte loyale. Les assassins devaient faire partie de l'entourage du roi ou y avaient des complices, car Appien nous représente l'infortuné Séleucos III comme « valétudinaire, appauvri, mal obéi de son armée, entouré d'amis qui cherchaient à l'empoisonner » [1]. Il ne serait pas impossible que l'or d'Attale fût pour quelque chose dans l'impopularité et la mort d'un adversaire qui avait le malheur d'être obligé à l'économie.

Complice ou innocent du forfait, le roi de Pergame crut sans doute que la mort du roi de Syrie allait décourager les assaillants. Mais le véritable chef d'État fut dès lors Achæos. Celui-ci, suivant l'expression de Polybe, « sut commander les troupes et mener l'ensemble des affaires avec sagesse et grandeur d'âme » [2]. Il fit mettre à mort les assassins du feu roi, et, refusant pour lui-même le diadème que lui offrait « l'élan des foules », il le réserva pour l'héritier légitime, le frère du roi défunt, alors stratège de la Haute-Asie et résidant à Babylone ou à Séleucie sur le Tigre.

après Hermias, et dans des circonstances semblables, les ministres Héliodore sous Séleucos IV, Lysias sous Antiochos IV et Antiochos V, Philippe sous Antiochos V. Voy. G. Corradi, Ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων (*Saggi off. a G. Beloch*, Roma, 1910, pp. 169-183).

1. Appian., *Syr.*, 66. Il semble bien dire que Séleucos fut en effet empoisonné (ἐπεβούλευσαν οἱ φίλοι διὰ φαρμάκων), car il ne lui connaît pas d'autre genre de mort.

2. Polyb., IV, 48. Ce n'est pas l'armée, mais plutôt la populace des villes, que Polybe désigne par ἡ τῶν ὄχλων ὁρμή.

CHAPITRE VI

ANTIOCHOS III LE GRAND (223-187).

La guerre continuée en Asie Mineure par Achæos : la Médie et la Perse confiées aux deux frères Molon et Alexandre. — Mort de Ptolémée III Évergète (221) : Ptolémée IV Philopator lui succède.

§ I. — Campagnes en Cœlé-Syrie, Médie et Asie Mineure. — Révolte de Molon et Alexandre : Xénon et Théodotos Hémiolios envoyés contre eux : succès des rebelles. — Antiochos III épouse Laodice, fille de Mithridate II de Pont (221). — Intrigues d'Hermias contre Achæos. — Première tentative d'Antiochos sur la Cœlé-Syrie : les défilés de Brochi et Gerrha. — Xénœtas battu par Molon, qui prend le titre de roi. — Intrigues d'Hermias contre Épigène : exécution d'Épigène. — Antiochos en Orient : défaite et mort de Molon (220). — Antiochos en Atropatène : conspiration, avec la complicité du roi, contre Hermias, qui est mis à mort. — Défection d'Achæos, qui se proclame roi (220). — Antiochos s'empare de Séleucie sur l'Oronte (219). — — Antiochos en Cœlé-Syrie : négociations avec la cour d'Alexandrie : préparatifs de l'Égypte (219-218). — Nouvelle campagne en Cœlé-Syrie (218); succès d'Antiochos. — Achæos aux prises avec Attale I de Pergame. — Suite de la campagne de Cœlé-Syrie : Antiochos battu à Raphia (217) : la Cœlé-Syrie reconquise par le Lagide; Ptolémée IV à Jérusalem. — Antiochos III se retourne contre Achæos (216-213) : siège de Sardes; Achæos livré à Antiochos et supplicié (213).

§ II. — Expédition d'Antiochos III dans la Haute-Asie (212-204). — Coalition des Parthes, Bactriens et Arméniens. — Antiochos III en Arménie (Sophène) : siège d'Arsamosata : soumission de Xerxès, qui épouse Antiochis, sœur d'Antiochos III. — Antiochos associe au trône son fils aîné Antiochos. — Antiochos III en Médie : pillage du temple d'Anaïtis (209 ?). — Antiochos en Parthyène : prise d'Hécatompylos. — Antiochos en Hyrcanie : prise de Syrinx (Zadracarta?). — Antiochos en Bactriane (208) : Euthydème, battu, se retire à Bactra ; siège de la ville : traité de paix avec Euthydème (206). — Antio-

chos dans le bassin de l'Indus : accord avec Sophagasénos. — Retour vers la côte du golfe Persique (mer Érythrée) : soumission des Gerrhéens (205). — Rentrée d'Antiochos le Grand en Syrie (205/4).

§ III. — La conquête de la Cœlé-Syrie. — Négociations et alliances diverses entre les États d'Asie et d'Europe : Attale I allié des Romains et Étoliens; Prusias I allié de Philippe V de Macédoine. — Mort de Ptolémée IV, connue en 203 : avènement de Ptolémée V Épiphane : Antiochos et Philippe ligués contre l'Égypte. — Antiochos en Cœlé-Syrie : siège de Gaza (201). — Intervention diplomatique des Romains, protecteurs de l'Égypte et de Pergame. — Les troupes égyptiennes en Cœlé-Syrie : Antiochos victorieux à Panion (198); la Cœlé-Syrie définitivement perdue pour les Lagides.

§ IV. — La lutte contre les Romains. — Attitude équivoque et desseins secrets d'Antiochos : défaite de son allié Philippe V à Cynoscéphales (197). — Mort d'Attale I : Eumène II lui succède (197). — Proclamation de la liberté des Grecs aux Jeux Isthmiques (196). — Antiochos en Chersonèse de Thrace (196) : ambassade romaine à Lysimachia. — Antiochos retourne en Asie Mineure : Hannibal à Éphèse. — Antiochos en Thrace (195-194); retour à Éphèse : négociations avec les Romains. — Mariage de Cléopâtre, fille d'Antiochos, avec Ptolémée V Épiphane (193). — Mort d'Antiochos, fils aîné du roi (193). — Ultimatum des Romains. — Antiochos, allié des Étoliens, passe en Grèce (192) : prise de Chalcis en Eubée ; mariage du roi avec Eubœa, fille de Cléoptolème (191). — Antiochos, battu aux Thermopyles par M'. Acilius, rentre à Éphèse. — Bataille navale de Corycos : victoire de C. Livius Salinator (191). — Séleucos, fils d'Antiochos, battu à Pergame : l'amiral Polyxénidas au cap Myonnésos (190). — Marche lente de l'armée romaine, commandée par les Scipions : passage de l'Hellespont; bataille de Magnésie (déc. 190). — Préliminaires du traité de paix (189). — Campagne de Cn. Manlius Vulso en Galatie (189). — Traité d'Apamée : l'Asie Mineure enlevée aux Séleucides (188) : Antiochos (IV), fils cadet du roi, otage à Rome. — Le partage des dépouilles.

§ V. La fin du règne. — Séleucos (IV), fils aîné du roi, associé au trône par son père : départ d'Antiochos pour l'Orient. — Mort d'Antiochos en Élymaïde (187).

Antiochos, frère de Séleucos III, appelé au trône par la volonté de l'armée, vint aussitôt de Mésopotamie à Antioche pour y commencer son long et glorieux règne.

Avant d'aller plus loin, il faut franchir ou tourner un obstacle comme il en surgit à chaque étape de la route. Une inscription sacerdotale de Séleucie sur l'Oronte intercale entre Séleucos III et Antiochos III un Antiochos inconnu [1]. D'autre part, les numismatistes modernes attribuent à cet inconnu des monnaies frappées à l'effigie d'un roi Antiochos en bas âge. On en a conclu, assez hâtivement, que Séleucos III avait laissé un fils, dont Antiochos III, son oncle, avait usurpé l'héritage. Cette tare originelle imprimée au nouveau règne expliquerait que le trône ait été offert d'abord à Achæos, usurpé ensuite par Molon, et finalement par Achæos lui-même. Mais ce qu'on sait des habitudes du culte dynastique des Lagides, imitées par les Séleucides, fournit une solution fort simple de l'énigme. La coutume était de suivre l'ordre des décès dans la famille royale et d'inscrire avant son père le fils mort avant lui. C'est ainsi que Ptolémée Eupator est inscrit sur les listes cultuelles avant son père Philométor, et Ptolémée Néos Philopator avant son père Évergète II. On peut donc tenir pour avéré que ce jeune Antiochos était non pas un fils de Séleucos III dépossédé par Antiochos III ou mort après un semblant de règne, mais un fils d'Antiochos III, associé de bonne heure au trône et que nous retrouverons à sa mort, vingt ans plus tard (193). Ainsi tombent toutes les hypothèses émises sur les ferments de guerre civile qui menaçaient déjà le nouveau règne : Achæos proclamé par l'armée en Asie Mineure pendant que Antiochos III était intronisé à la hâte par Hermias en Syrie ; les satrapes se révoltant au nom du roi légitime, et autres conjectures analogues [2].

Antiochos III était alors un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, actif, intelligent et, autant qu'on en peut juger par ses portraits, de figure agréable. Il conçut tout de suite, pour ses opérations futures, un plan d'ensemble. Il

1. *CIG.*, 4458. Dittenb., *OGIS.*, 245. Cf. Babelon, pp. LXXIV-LXXVII.
2. Voy. Droysen, III, p. 563, qui tient pour le postulat susdit.

chargea Achæos de continuer la campagne contre Attale et de reconquérir l'Asie Mineure au delà du Taurus. La surveillance de la Haute-Asie fut confiée à deux frères dont le roi se croyait sûr : Molon, qu'il fit satrape ou plutôt stratège de Médie, et Alexandre stratège de Perse. Pour lui, il restait aux aguets, épiant l'occasion de reprendre enfin au Lagide la Cœlé-Syrie et la Phénicie. L'occasion pressentie se présenta bientôt. Ptolémée III Évergète, depuis quelque temps valétudinaire, mourut au cours de l'an 221, ayant à peine dépassé la soixantaine [1]. Le gouvernement de l'Égypte tombait aux mains de Ptolémée IV Philopator, un jeune débauché que l'on soupçonne d'avoir impatiemment attendu la succession de son père, servi par des ministres qui, pour régner sous son nom, se faisaient les intendants de ses plaisirs et écartaient de lui, au besoin par le crime, quiconque pouvait traverser leur influence [2]. L'attitude pacifique, mais ferme, d'Évergète imposait le respect, au dehors comme au dedans : maintenant, il était à prévoir que les conséquences du nouveau régime ne tarderaient pas à se faire sentir. Antiochos III était prêt à en profiter. Malheureusement, tout absorbé par ses projets, il laissait, lui aussi, l'administration de son empire à la discrétion du ministre qu'il avait trouvé en place, le Carien Hermias, cupide, sournois, envieux, capable de lui aliéner ses meilleurs amis et serviteurs.

Achæos justifia pleinement la confiance de son royal cousin. Délogeant de Sardes le roi de Pergame et le refoulant dans ses anciennes possessions, réduites au territoire de Pergame, il s'empara de l'Asie Mineure. La plupart des villes grecques firent leur soumission. La situation parut

1. Nous ne connaissons la date exacte ni du début des hostilités, ni de la mort d'Évergète (automne 221 ?), et l'on a pu soutenir (v. g. Droysen, Beloch) que cette quatrième guerre de Syrie fut engagée de son vivant : mais ce n'était évidemment pas Évergète que Théodotos d'Étolie (ci-après, p. 130 etc.) méprisait διὰ τὴν ἀσέλγειαν τοῦ βίου καὶ τῆς ὅλης αἱρέσεως (Polyb., V, 40, 1).

2. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 288 et suiv.

bientôt assez affermie de ce côté pour que Achæos, investi d'une sorte de souveraineté [1], pût se consacrer à l'œuvre de pacification et renvoyer en Syrie, sous la conduite d'Épigène, les troupes ou une partie des troupes amenées l'année précédente par Séleucos III.

§ I

Campagnes en Cœlé-Syrie, Médie et Asie Mineure (221-213).

Il n'en alla pas de même en Orient. Les deux stratèges de Médie et de Perse, Molon et son frère Alexandre, avaient des visées ambitieuses. « Méprisant la jeunesse du nouveau roi, espérant que Achæos s'associerait à leur défection, et surtout craignant la cruauté et la méchanceté d'Hermias, qui était alors à la tête de toutes les affaires, ils entreprirent de se révolter et d'entraîner les satrapies supérieures » [2]. L'exemple donné par les dynastes de Bactriane, d'Atropatène, de Cappadoce, de Pont, maintenant rois légitimés par les Séleucides, était contagieux. Promesses, présents, fausses lettres menaçantes attribuées au roi, les deux satrapes n'épargnèrent rien pour propager l'esprit de révolte. Ils espéraient même avoir Achæos pour allié ou pour complice. Sans doute, Achæos avait refusé une première fois la couronne, mais il pouvait se raviser. Lui aussi détestait Hermias, et il était vraisemblable que l'arrogance du favori le pousserait quelque jour à la rébellion, si ses services étaient méconnus.

Une révolte en Orient était toujours chose grave : c'était le côté croulant de l'empire séleucide. Antiochos réunit

1. Polyb., IV, 2, 6 (Ἀχαιὸς δὲ τῆς ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου δυναστεύων οὐ μόνον προστασίαν εἶχε βασιλικήν, ἀλλὰ καὶ δύναμιν). A la date de Ol. 140 = 220/19 a. C. commence l'Histoire pragmatique de Polybe (I, 3, 1), source à peu près unique pour les guerres d'Antiochos III en Syrie et en Orient.

2. Polyb., V, 41, 1.

son Conseil (συνέδριον) pour délibérer sur les moyens de parer au danger. Épigène fut d'avis que le roi devait marcher en personne et sans retard contre les rebelles, qui ou n'oseraient pas résister ou seraient livrés au roi par leurs partisans eux-mêmes. Il fallait, suivant lui, pour étouffer promptement la révolte, la force et le prestige réunis. Mais Hermias fit contre ce sage conseiller une sortie des plus violentes, reprochant à Épigène de vouloir exposer la personne du roi, et même de songer à le livrer aux révoltés. Il valait mieux, à l'entendre, envoyer des généraux contre les satrapes et réserver au roi l'honneur de lutter, roi contre roi, pour arracher au Lagide la Cœlé-Syrie. Polybe attribue la conduite d'Hermias à divers mobiles : d'abord à sa jalousie contre tous les hauts fonctionnaires et particulièrement contre Épigène, homme de parole et d'action, très populaire dans l'armée ; ensuite, à son incapacité militaire mêlée de poltronnerie, qui lui faisait redouter les aventures lointaines, tandis qu'il comptait trouver un adversaire sans énergie dans l'indolent Ptolémée (Philopator) ; enfin, au besoin qu'il avait d'occuper le roi sans l'éloigner, pour se rendre nécessaire et échapper au châtiment de ses malversations[1]. Ce sont là des raisons suffisantes, et il est inutile d'ajouter des combinaisons diplomatiques aux rancunes et intérêts personnels d'Hermias[2].

Le roi se rangea donc à l'avis du grand-vizir, qui avait intimidé et fait taire les opposants dans le Conseil. L'armée qui fut envoyée contre Molon et Alexandre eut pour chefs Xénon et Théodotos dit Ἡμιόλιος, à cause, dit-on, de sa grande taille[3]. Ces deux généraux n'eurent pas la tâche

1. Polyb., V, 41, 2-5 ; 42, 1-4.

2. Hermias ennemi de l'Égypte, comme Carien (en supposant la Carie au pouvoir de l'Égypte) ; comme partisan d'Antigone et de la politique macédonienne ; comme soupçonnant une entente entre Achæos et Ptolémée, etc. (Droysen).

3. Comme ayant une taille et demie (*sesquialter*) ; ou encore, surnom dérivé de ἡμιόλια (bateaux légers, corsaires), comme celui de Héraclide dit Λέμβος (C. Muller, *FHG.*, III, p. 167).

facile. Après avoir poussé une pointe offensive en Médie (?), ils durent reculer devant Molon, appuyé par son frère et les satrapes des provinces circonvoisines, et lui abandonner l'Apolloniatide, sur la rive gauche du Tigre. Molon, marchant droit devant lui, vint placer son camp devant Séleucie, et, sans la prévoyance d'un chef de corps nommé Zeuxis [1], qui avait fait retirer les embarcations, il mettait la main sur la grande ville. Déçu dans cette première tentative, il s'organisa pour hiverner sur la rive gauche [2] et commencer en temps opportun le siège de Séleucie.

Quand ces fâcheuses nouvelles parvinrent à Antioche, le roi n'avait pas encore terminé ses préparatifs contre l'Égypte. Il venait de contracter alliance avec Mithridate II de Pont, alliance cimentée par un mariage (221). Je croirais assez que l'idée fut suggérée et la négociation menée par Achæos, lequel avait épousé une sœur aînée et homonyme de la Laodice qui allait devenir reine de Syrie [†]. C'était pour Achæos une garantie de plus contre l'influence hostile d'Hermias. Aussi Hermias voulut parer le coup par une manœuvre de sa façon. Il fabriqua et apporta au roi une lettre de Ptolémée à Achæos, dans laquelle le Lagide excitait Achæos à la défection, en lui promettant des subsides et le concours de sa flotte [3]. Il réussit à jeter des soupçons dans l'esprit du roi, mais non pas à empêcher le mariage. La fiancée du roi lui avait été amenée par le navarque Diognétos à Séleucie sur le Zeugma, forteresse qui protégeait, sur la rive droite de l'Euphrate, un pont de bateaux jeté entre Séleucie et Apamée en Osrhoène, à courte distance d'Antioche. Le roi y avait célébré ses noces et était rentré à Antioche [4]. En apprenant les succès de

1. Polybe mentionne ici Zeuxis (V, 45, 4) et, plus loin, Diomédon, τὸν ἐπιστάτην τῆς Σελευκίας (V, 48, 12), d'où débat sur leurs attributions respectives ; l'un stratège, l'autre intendant?

2. Polyb., V, 45 (εἰς τὴν ἐν τῇ Κτησιφῶντι λεγομένῃ στρατοπεδείαν).

3. Polyb., V, 42.

4. Polyb., V, 43.

Molon, le roi voulut renoncer à l'expédition de Syrie et marcher sur le Tigre; mais, cette fois encore, Hermias s'interposa. Il s'obstina à répéter « qu'il fallait employer des généraux contre les rebelles; que le roi devait combattre en personne contre des rois et se réserver les luttes d'où dépendait le sort de tout le royaume ». Antiochos céda encore et envoya contre Molon l'Achéen Xénœtas comme « stratège autocrate » ou généralissime, avec des pouvoirs illimités.

Cependant l'armée destinée à opérer en Cœlé-Syrie sous le commandement du roi se rassemblait à Apamée sur l'Oronte. De là, Antiochos s'engagea dans la vallée du Marsyas, un affluent de l'Oronte, qui coule resserré entre les pentes du Liban et de l'Antiliban. Une forte déception l'attendait à l'issue, barrée par les deux postes de Brochi et de Gerrha. Le stratège égyptien de Cœlé-Syrie, l'Étolien Théodotos, que l'on croyait surprendre, les avait déjà occupés et s'y était fortifié derrière des tranchées et palissades. Après quelques tentatives infructueuses, pendant lesquelles il reçut d'Orient des nouvelles alarmantes, Antiochos renonça à forcer le passage et retourna en toute hâte à Antioche.

En Orient, le stratège autocrate n'avait pas été plus heureux que ses prédécesseurs. Enivré de son titre sonore, Xénœtas se montrait arrogant avec son entourage, téméraire en face de l'ennemi. Arrivé à Séleucie, où l'avait rejoint Diogène, éparque de la Susiane, et Pythiadès, gouverneur de la région riveraine du golfe Persique, il avait cru, sur la foi de transfuges, qu'il n'avait qu'à passer le Tigre pour provoquer dans l'armée de son adversaire une défection en masse. Laissant donc quelques troupes à Zeuxis et à Pythiadès pour protéger la ville, il passa le fleuve à 12 kil. environ en aval du camp de Molon. Celui-ci, déconcerté par cette manœuvre qu'il avait vainement essayé d'entraver, leva le camp la nuit suivante et battit en retraite par la

route de Médie. Au lieu de le poursuivre sans désemparer, Xénœtas passa la journée à faire traverser le fleuve à sa cavalerie, pendant que ses soldats s'abandonnaient à l'orgie. Mal lui en prit. Molon, tenu au courant de ce qui se passait, revint à marches forcées, et, au point du jour, il assaillit le camp syrien. Ce fut un massacre effroyable. Les uns, ivres-morts, se laissaient égorger sans parvenir à s'éveiller; les autres essayaient de se sauver à la nage de l'autre côté du Tigre, dont le courant emportait pêle-mêle des masses confuses d'hommes, de chevaux et de bagages. Xénœtas périt probablement dans cette débandade. Molon traversa ensuite le fleuve sans être inquiété, trouva abandonné le camp de Zeuxis et pénétra sans coup férir dans Séleucie, d'où l'épistate ou intendant Diomédon s'était enfui. Connaissant le prix du temps, il se hâta de prendre possession de la Babylonie, des bords du golfe Persique et de la Susiane. La ville de Suse lui ouvrit ses portes ; mais le gouverneur Diogène se maintint dans la citadelle. Sans perdre son temps à l'assiéger, Molon laissa quelques escouades pour le bloquer et revint à Séleucie, où il réorganisa et grossit son armée. Bientôt, il fut maître de la rive gauche du Tigre et de toute la partie inférieure de la Mésopotamie [1]. C'est à ce moment sans doute que, pour couper court à tout accommodement possible, il prit le titre de roi (222/1). Nous avons encore des monnaies de bronze frappées à son effigie [2].

En apprenant cette série de désastres, Antiochos convoqua de nouveau son Conseil. Il y retrouva les avis opposés d'Épigène et d'Hermias. Cette fois, Épigène l'emporta : les événements n'avaient que trop justifié ses prévisions. Hermias, après avoir insulté et calomnié son ennemi, suivant

1. Voy., dans Droysen (II, p. 741), le débat sur le texte de Polybe (V, 48, 16) : τὴν μὲν Παραποταμίαν μέχρι πόλεως Εὐρώπου κατέσχε, τὴν δὲ Μεσοποταμίαν ἕως Δούρων. On ne connaît d'Europos (homonyme de la ville natale de Séleucos I) que sur l'Euphrate et de Doura qu'en Assyrie.

2. Babelon, p. LXXXVII.

sa coutume, dut s'incliner devant l'opinion du roi et de la majorité des conseillers. Au lieu de céder de mauvaise grâce, l'habile ministre déclara qu'il ferait tous ses efforts pour mettre à exécution la décision prise. Cette volte-face cachait une arrière-pensée : Hermias ménageait son crédit pour perdre plus sûrement Épigène.

L'armée destinée à la campagne d'Orient était rassemblée à Apamée, — le centre militaire de la monarchie syrienne, — lorsque l'on apprit à la cour que des désordres graves avaient éclaté parmi les troupes. Elles se plaignaient de ne point toucher leur solde, et le roi, effrayé d'une mutinerie si intempestive, ne savait à quoi se résoudre. Alors Hermias, saisissant une occasion qu'il avait peut-être amenée, s'offrit à payer aux soldats tout l'arriéré de solde, si le roi lui promettait de ne pas emmener avec lui Épigène. Après ce qui s'était passé, disait-il, ce général ne pouvait plus commander à des troupes qui lui gardaient rancune. Antiochos, qui comptait sur les talents militaires d'Épigène pour suppléer à sa propre inexpérience, aurait bien voulu répondre en maître à l'insolente sommation de son ministre; mais il avait peur d'Hermias, qui l'entourait de ses créatures et tenait entre ses mains tous les ressorts de l'administration. Il céda et donna l'ordre à Épigène de rentrer au quartier et de rester à Apamée; cela, au grand effroi de ceux qui avaient eu la hardiesse de contredire Hermias. Celui-ci apaisa les troupes en réglant leur solde, à l'exception d'un corps d'environ 6.000 Cyrrhestiens, qui firent bande à part et se mirent en révolte ouverte. Il fallut, après bien des pourparlers et du temps perdu, les réduire par la force. Ces agitations favorisaient les ténébreuses machinations d'Hermias. Il s'entendit avec le commandant de la forteresse d'Apamée, un certain Alexis, pour accuser Épigène d'intelligences avec Molon. Une lettre supposée, écrite par Hermias et glissée dans la correspondance d'Épigène par un de ses domestiques, permit au commandant de sur-

prendre le flagrant délit et de faire exécuter sur l'heure le soi-disant coupable. C'était la seconde fois qu'Hermias employait avec succès son talent de faussaire. « Le roi », dit Polybe, « fut persuadé qu'Épigène avait été mis à mort justement, tandis que ceux de la cour soupçonnèrent la façon dont les choses s'étaient passées, mais se tinrent en repos par crainte »[1].

Les préparatifs et les intrigues avaient occupé toute l'année 221. Antiochos ne put partir qu'au début de l'hiver. Il passa l'Euphrate et arriva vers le solstice d'hiver à Antioche de Mygdonie (Nisibe)[2]. Il y attendit durant quarante jours que la saison fût propice. Le jeune roi était accompagné de son inévitable ministre, qui le tenait comme gardé à vue. Dès l'approche du printemps, l'armée se mit en marche vers le Tigre. A Libba, sur la route de Ninive, on tint conseil. Molon était alors dans les environs de Babylone. De quel côté et par quelle voie fallait-il l'aborder ? Hermias proposa de descendre le long de la rive droite du Tigre. On éviterait ainsi la traversée du fleuve et de ses affluents de gauche, le Lycos (Zabas) et le Capros. Quand le présomptueux Carien eut parlé, le roi consulta Zeuxis, qui connaissait le pays ainsi que les ressources et la tactique de l'adversaire. Zeuxis, « ayant sous les yeux la triste fin d'Épigène, hésitait à dire sa pensée : mais l'ignorance d'Hermias était si évidente qu'il finit par s'enhardir ». Il remontra au roi que, si l'on suivait l'itinéraire indiqué, l'armée souffrirait de la disette et n'arriverait pas au but. Babylone était protégée au nord par un vaste désert et le Canal Royal. Le désert franchi, on se trouverait arrêté par le canal, que les ennemis auraient eu soin d'occuper à l'avance : il faudrait battre en retraite, et une retraite dans ces conditions serait un désastre. Au contraire, en franchissant le Tigre, on prenait pied immédiatement dans la Sitacène ou Apolloniatide, un

1. Polyb., V, 50.
2. Ici finit l'*Histoire de l'Hellénisme*, de Droysen (III, p. 569).

pays fertile, qui n'obéissait qu'à regret à Molon et se rallierait aussitôt à la cause du roi légitime. Enfin, on prenait à revers Molon, qui, coupé de la route de Médie, d'où il tirait ses subsistances, serait obligé de se rendre ou serait abandonné de ses soldats. L'avis de Zeuxis fut suivi. L'armée, partagée en trois corps, franchit le Tigre sur trois points différents. La ville de Doura, qu'assiégeait un lieutenant de Molon, fut débloquée : l'armée s'y reposa, et, au bout de huit jours, après avoir traversé la région montagneuse d'Oricon, elle atteignit Apollonia.

Molon n'était pas homme à se laisser prendre au piège. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans les masses qu'il avait recrutées en Susiane et en Babylonie : la Médie était son centre de ravitaillement, son quartier général, et il fallait à tout prix qu'il maintînt ses communications de ce côté. Il repassa donc le Tigre en toute hâte avec ses meilleures troupes, les archers dits Cyrtiens, et déboucha à son tour en Apolloniatide. Les deux avant-gardes prirent contact et se replièrent sur leurs armées respectives, qui restèrent à 40 stades (un peu plus de 6 kil.) l'une de l'autre. Molon était inquiet : il sentait « combien il est dangereux pour des rebelles d'affronter en face et en plein jour les rois » [1]. Il essaya des surprises nocturnes; mais, dès qu'il s'approchait du camp royal, des défections se produisaient dans les rangs. Ses soldats, recrutés en Asie, avaient le sentiment monarchique, qui se tournait contre l'usurpateur. Il fut enfin contraint d'accepter la bataille. Antiochos rangea à l'aile droite, qu'il commandait en personne, ses lanciers à cheval, menés par Ardys, les Crétois et les Galates Rhigosages; à côté, les mercenaires grecs; derrière, la phalange; à l'aile gauche, commandée par Hermias et Zeuxis, la cavalerie des hétæres; au centre et en avant, les dix éléphants, précédant les bataillons d'infanterie et de cavalerie, qui devaient suivre

1. Polyb., V, 52, 9.

le mouvement divergent des ailes et envelopper l'ennemi. Molon ne put que difficilement ranger ses troupes à peine remises d'une fausse alerte qui les avait tenues sur pied la nuit précédente. Il prit le commandement de l'aile droite et confia l'aile gauche à son frère Néolaos. Au premier choc, il comprit que la bataille était pour lui perdue d'avance. Son aile gauche passa à l'ennemi aussitôt qu'elle fut en vue du roi, et, du coup, ceux qui l'entouraient prirent la fuite. Pour ne pas tomber vivant aux mains du vainqueur, il se tua ; tous les complices de sa révolte en firent autant. Néolaos, fuyant à toute bride, alla en Perse trouver son autre frère Alexandre, tua sa mère et les enfants de Molon, après quoi il se donna la mort. Alexandre, saisi d'horreur, imita son exemple. La tragédie prit fin faute d'acteurs. Le cadavre de Molon, mis en croix par ordre d'Antiochos à l'entrée des défilés du Zagros, apprit aux populations que le jour de la justice était enfin venu et que le roi saurait mettre les perturbateurs à la raison [1].

Antiochos ne tint pas rigueur aux troupes dont il avait eu si facilement raison : il se contenta d'une admonestation qui se termina par des poignées de main et les renvoya en Médie avec les généraux qui avaient mission de pacifier la contrée. Lui, pendant ce temps, descendit à Séleucie, se montrant « doux et accueillant » sur le parcours. Il était peut-être moins disposé à l'indulgence envers la ville de Séleucie, qui n'avait offert aucune résistance à Molon. Il dut toutefois modérer le zèle d'Hermias, qui, sous prétexte de punir les Séleuciens, commençait à se gorger d'or et de sang. Le vizir s'acharna avec une véritable férocité sur l'aristocratie du lieu, les magistrats (?) appelés Adiganes, « mutilant, torturant, égorgeant » ceux qui n'avaient pas pu fuir à temps. Le roi abaissa de mille à cent cinquante talents la contribution de guerre imposée par son ministre et s'occupa

1. Polyb., V, 54.

de réorganiser l'administration des provinces. Il donna la satrapie de Médie à Diogène, la Susiane à Apollodore, et envoya Tychon, avec le titre de stratège, occuper militairement le littoral de la mer Érythrée, autrement dit, du golfe Persique [1].

Antiochos, à qui ses adversaires avaient enseigné le prix du temps, ne s'attarda pas à Séleucie. Il entreprit aussitôt une campagne destinée à inspirer une terreur salutaire aux « princes barbares voisins de ses provinces, afin qu'ils n'eussent plus par la suite l'audace de fournir des vivres ou un concours armé aux rebelles ». Ses premiers coups furent dirigés contre le plus puissant de ces dynastes, Artabazane, prince de Médie Atropatène, qui s'était compromis, sans doute malgré lui, dans l'entreprise de son voisin le stratège de Médie. Après avoir une dernière fois subi les objections d'Hermias, qui finit par conseiller lui-même l'expédition dans l'espoir que le roi y périrait et qu'il continuerait à gouverner sous le nom de l'héritier né sur ces entrefaites à Antioche, Antiochos franchit le Zagros, et, traversant la Médie, envahit l'Atropatène. « Artabazane, épouvanté de l'agression du roi, surtout vu son âge, car il était extrêmement vieux, céda aux circonstances et fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochos de lui imposer ». Le roi ne chercha pas à agrandir ses possessions de ce côté : il se contenta sans doute de faire reconnaître officiellement sa suzeraineté et de rançonner quelque peu le dynaste [2].

Si vraiment Hermias avait compté sur une occasion de se défaire du roi à la faveur des hasards de la guerre, cette paix était pour lui une déception. Peut-être ne sut-il pas cacher ses vrais sentiments ; peut-être apprit-on à ce mo-

1. Polyb., V, 54. La mer Érythrée (ἡ Ἐρυθρὰ θάλασσα) comprenait pour les anciens la mer appelée aujourd'hui Arabique, ou Persique, ou d'Oman, avec ses deux golfes : le Περσικὸς κόλπος — *sinus Persicus* — qui porte encore aujourd'hui ce nom, et l'Ἀραβικὸς κόλπος — *sinus Arabicus* — qui est pour les modernes la mer Rouge.

2. Polyb., V, 55.

ment les mauvaises nouvelles d'Occident, – la défection du vice-roi d'Asie Mineure, – et Hermias fut-il assez imprudent pour récriminer, pour rappeler qu'il avait prévu tout cela et qu'on avait eu tort de ne pas l'en croire. On savait de quoi était capable le terrible vizir pour restaurer son crédit ou pour prévenir une disgrâce. On lui trouvait des allures louches, et l'inquiétude gagnait l'entourage du roi. Le médecin Apollophane, « que le roi chérissait particulièrement, était anxieux au sujet du roi, et avait encore plus de soupçons et de craintes pour lui-même. Aussi, saisissant l'occasion, il se décide à parler au roi, le conjurant de ne plus rester insouciant et sans défiance devant l'audace d'Hermias, de ne pas attendre que celui-ci lui fasse subir un sort pareil à celui de son frère. Il lui dit que le danger était proche ; aussi devait-il se hâter de se protéger, lui et ses amis. Le roi lui avoua que lui aussi détestait et redoutait Hermias, ajoutant qu'il savait beaucoup de gré à Apollophane d'avoir osé, par sollicitude, l'entretenir de ce sujet » [1]. Apollophane, en effet, à la moindre indiscrétion, risquait sa tête.

Aussi effrayés l'un que l'autre, le roi et son médecin complotèrent ensemble, comme de vulgaires conspirateurs, la perte de leur tyran et réglèrent tous les détails de l'exécution. Surprendre Hermias, qui avait ses espions partout, n'était pas chose facile. Sous prétexte d'indisposition, de « certains vertiges », Antiochos garda la chambre, ce qui lui permit de congédier pour quelques jours la domesticité et de recevoir dans son appartement des conjurés introduits par le médecin, tous « prêts à l'action et s'associant dans une même haine contre Hermias ». Puis, il fut entendu que, par ordonnance de médecin, le roi avait besoin de faire une promenade matinale, dès l'aube, pour prendre le frais. Comme l'heure de cette sortie était inaccoutumée,

1. Polyb., V, 56, 1-4.

il n'y fut accompagné que par ceux des courtisans qui étaient avertis, et par Hermias, qu'on avait eu soin d'y inviter. Le roi mena la compagnie par un sentier qui s'éloignait du camp et aboutissait à « un endroit désert ». Là, il s'écarta quelque peu, « comme pour satisfaire un besoin » (ὡς ἐπί τι τῶν ἀναγκαίων), en fait, pour laisser à ses affidés le temps de poignarder le ministre hors de sa présence. C'est ainsi qu'Antiochos dit le Grand se débarrassa d'un tuteur dont il n'osait ouvertement secouer le joug. Il recueillit, paraît-il, à son retour en Syrie, le long du parcours, les félicitations de ses sujets ; et, comme ce bel exemple était de nature à encourager l'imitation, la femme et les enfants d'Hermias furent massacrés à Apamée par les femmes et les enfants de la ville [1].

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, Antiochos envoya les troupes dans leurs quartiers d'hiver (fin 220).

Ce repos, Antiochos le savait bien, n'était qu'une halte. La révolte, domptée en Orient, renaissait, plus redoutable encore, en Asie Mineure, aux portes de la Syrie. L'événement venait de montrer que Molon ne se trompait pas de tout point en espérant avoir Achæos pour auxiliaire. Pendant que Antiochos achevait sa tournée en Orient, Achæos avait fait défection et s'était proclamé roi en Asie Mineure. En y réfléchissant, Antiochos dut reconnaître que Hermias, avec tous ses vices, ne manquait pas de perspicacité. Il était à prévoir que le vice-roi d'Asie Mineure, d'un pays reconquis par ses armes, l'homme à qui avait été offert un jour le diadème des Séleucides, ne se contenterait pas indéfiniment de n'être que le lieutenant de son cousin. Sans doute, Hermias, par son inimitié persistante, ses procédés malhonnêtes, ses dénonciations prématurées et calomnieuses, l'avait poussé à un éclat. Polybe ne donne pas d'autres raisons de sa défection. Mais le fait que Achæos

1. Polyb., V, 56, 5-15.

choisit pour jeter le masque le moment où le crédit d'Hermias était fort ébranlé indique qu'il n'attaquait pas uniquement pour se défendre. Le faux fabriqué par Hermias, la prétendue lettre de Ptolémée IV à Achæos, contenait probablement une petite part de vérité travestie. On sait que les Rhodiens, étant à l'époque en guerre avec les Byzantins pour obtenir le passage libre du Bosphore, cherchaient à détacher de la cause byzantine Attale de Pergame et Achæos, qui avaient pris parti contre eux en haine de leur allié Prusias [1]. Pour se concilier Achæos, dont ils connaissaient la piété filiale, ils insistaient auprès de Ptolémée pour obtenir la délivrance d'Andromachos, interné à Alexandrie, et l'on peut bien penser qu'ils tenaient Achæos au courant de leurs démarches. Andromachos ne fut relâché qu'après la révolte d'Achæos [2]. L'idée qu'il y avait alors des pourparlers, directs ou par intermédiaires, entre Ptolémée et Achæos n'était donc pas un soupçon tout à fait gratuit. Il se peut même qu'il soit venu d'Alexandrie au vice-roi des suggestions dangereuses. Vraisemblablement, Achæos n'eût pas voulu s'associer avec Molon et Alexandre pour démembrer l'empire : son ambition visait plus haut. Ce qu'il convoitait, c'était le partage de la royauté plutôt que du territoire, ou, si le partage ne pouvait s'opérer à l'amiable, la royauté tout entière.

Le moment n'était pas mal choisi. Antiochos était avec son vizir en Atropatène : Achæos pouvait espérer ou bien que le roi ne reviendrait pas de cette expédition lointaine, ou que, en tout cas, il aurait le temps de s'emparer de la Syrie avant son retour, avec l'aide des Cyrrhestiens révoltés depuis l'année précédente. Dans ce dessein, dit Polybe, « il partit de la Lydie avec toute son armée. Arrivé à Laodicée de Phrygie, il ceignit le diadème, et, prenant le titre de roi, il osa pour la première fois ordonner et écrire aux

1. Sur la guerre entre Rhodes et Byzance, voy. Polyb., IV, 38-53.
2. Polyb., IV, 51.

villes en cette qualité, poussé à cela principalement par un banni nommé Garsyéris. Il avançait sans désemparer et se trouvait déjà près de la Lycaonie, lorsque ses troupes, s'apercevant avec déplaisir que l'expédition était dirigée contre leur roi légitime, se mutinèrent. C'est pourquoi Achæos, voyant ce changement des esprits, abandonna l'attaque projetée, et, voulant persuader aux troupes que son premier dessein n'était pas de marcher sur la Syrie, il tourna vers la Pisidie, qu'il ravagea. Quand il eut, grâce au butin abondant qu'il y fit, regagné la confiance et la bienveillance de l'armée, il s'en retourna chez lui »[1]. C'était la seconde fois depuis le début du règne que le loyalisme monarchique, qu'on s'étonne de retrouver ici chez des mercenaires, sauvait des pires dangers le roi de Syrie.

A son retour à Antioche, Antiochos envoya à Achæos un message menaçant, où il lui reprochait sa trahison. Mais il pensait – non sans motif peut-être, avons-nous dit – que le rebelle avait des intelligences avec la cour d'Alexandrie, et que, en attaquant d'abord l'Égyptien pris au dépourvu, il avait chance de reconquérir la Cœlé-Syrie ; après quoi, Achæos ne tiendrait pas contre la force et le prestige du vainqueur. Ptolémée Évergète était mort, comme on l'a vu plus haut, à peu près au moment où Antiochos se préparait à partir pour l'Orient (221). Son successeur, Ptolémée IV Philopator, n'avait de goût que pour les plaisirs : il laissait la conduite des affaires à Sosibios, un digne émule d'Hermias, qui ne s'occupait à ce moment que d'intrigues, de machinations sournoises dont furent victimes, sous prétexte de conspiration, les membres les plus en vue de la famille royale, l'oncle, le frère cadet et la mère du roi[2].

1. Polyb., V, 57.

2. Polybe (XV, 25) impute à Sosibios cinq assassinats : celui de Lysimaque (fils de Ptolémée II et d'Arsinoé I), de Magas (fils de Ptolémée III et de Bérénice), de Bérénice elle-même, de Cléomène de Sparte, de la reine Arsinoé III, sœur-épouse de Ptolémée IV. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 288 et suiv.

Sosibios avait cru sans doute que la lutte contre Achæos serait pour Antiochos l'affaire la plus pressante et le détournerait de toute entreprise contre la Cœlé-Syrie. Il avait fait preuve d'amabilité envers Achæos en lui rendant enfin son père Andromachos, mais sans contracter d'alliance avec lui. L'Égypte n'avait pas d'intérêt à substituer un roi de Syrie à un autre, mais à rester neutre dans une querelle où les rivaux, luttant à forces égales, s'affaibliraient l'un par l'autre. La brusque agression d'Antiochos fut donc, pour le gouvernement égyptien, une surprise à laquelle il était mal préparé.

Au début du printemps (219), Antiochos concentra ses troupes à Apamée et élabora en Conseil son plan de campagne. Le médecin Apollophane avait pris, comme donneur d'avis, la place d'Hermias. Comme il était de Séleucie sur l'Oronte, dit Polybe, qui paraît attribuer au patriotisme local la stratégie sommaire du médecin, il démontra que, avant d'attaquer la Cœlé-Syrie, il fallait être maître chez soi et déloger de Séleucie, le « foyer de la dynastie » pour ainsi dire, la garnison égyptienne qui tenait depuis plus de vingt ans (246-219) les bouches du fleuve. Le Conseil, qui avait d'abord opiné pour la campagne de Cœlé-Syrie, se rallia tout entier à l'avis d'Apollophane [1]. Antiochos se contenta donc pour le moment d'envoyer Théodotos Hémiolios s'emparer des défilés qui donnaient accès en Cœlé-Syrie et tourna toutes ses forces contre Séleucie.

La ville, telle que la décrit Polybe, était presque inexpugnable. Couverte au nord par le mont Coryphæos, dont la séparait une tranchée profonde, garantie du côté de la mer par de hautes falaises et munie de fortes murailles, elle pouvait supporter un long siège. S'y attarder eût été pour Antiochos une souveraine imprudence. Il comptait évidemment sur les intelligences qu'Apollophane était à même

1. Polyb., V, 58.

de nouer avec ses compatriotes. Lorsqu'il eut fait occuper le port par la flotte de Diognétos et assis son camp à cinq stades des remparts du côté d'Antioche, il fit offrir de l'argent et de belles promesses aux « épistates de la ville ». Les autorités repoussèrent ses offres, mais il s'entendit mieux avec des officiers subalternes, qui l'engagèrent à donner l'assaut pour leur fournir le prétexte et les moyens d'agir. L'assaut ayant été donné de trois côtés à la fois et le quartier du port étant tombé aux mains des Syriens, les officiers embauchés allèrent aussitôt prier le commandant Léontios de parlementer. Léontios, sans soupçonner la trahison, se rendit. Antiochos ne molesta personne, rappela les exilés, rendit à la ville son autonomie ; mais il eut soin de mettre une bonne garnison dans la citadelle et le port [1].

Pendant ce temps, les affaires d'Antiochos allaient au mieux du côté de la Cœlé-Syrie. Là, il n'eut pas besoin d'acheter des traîtres ; ils s'offraient d'eux-mêmes. Théodotos d'Étolie, le même gouverneur qui l'avait arrêté en 221 au défilé de Brochi et Gerrha, lui proposa par lettre de lui livrer la Cœlé-Syrie. Théodotos avait été mal récompensé de ses services par Ptolémée IV, qui, tout à sa vie crapuleuse, laissait ses favoris Sosibios et Agathoclès gouverner à leur guise. Il avait même dû fuir Alexandrie pour ne pas partager le sort des membres de la famille royale et du roi Cléomène de Sparte, tous assassinés ou réduits au suicide par Sosibios. Enfin, il savait qu'il allait être remplacé et que son successeur, Nicolaos d'Étolie, avait déjà quitté Alexandrie. N'ayant plus qu'un court répit pour prendre ses sûretés, il s'était emparé de Ptolémaïs, et avait donné commission à son ami Panætolos d'occuper la ville de Tyr. C'est de là qu'il écrivit à Antiochos de se hâter. Le roi remit donc à plus tard la campagne contre Achæos et courut en Cœlé-Syrie.

1. Polyb., V, 59-61. Il y avait à Séleucie 6000 ἐλεύθεροι ou citoyens de plein droit.

Cette fois encore, il prit par la vallée du Marsyas, comptant bien n'être plus arrêté au défilé, qu'avait dû occuper Théodotos Hémiolios. Arrivé à Brochi, il trouva le fort tenu encore par une garnison égyptienne, mais une garnison qui paraissait vouloir rester sur la défensive. Il apprit en outre que Théodotos d'Étolie était assiégé dans Ptolémaïs par Nicolaos. Sans perdre de temps, il laissa le gros équipage pour faire le siège de Brochi et passa outre avec les troupes légères pour dégager Ptolémaïs. Il rencontra plus loin sur sa route, au défilé qui coupe la chaîne du Liban à la hauteur de Béryte, un poste égyptien que Nicolaos y avait envoyé en avant-garde. Antiochos força le passage, et il y fut rejoint par le reste de son armée, qui avait dû lasser assez vite la molle résistance des garnisaires de Brochi. Nicolaos ne l'attendit pas : il se replia vers le sud, pour défendre au moins la Palestine. Accueilli avec allégresse par ses amis Théodotos d'Étolie et Panætolos, Antiochos entra à Tyr et à Ptolémaïs, où il prit tout ce qui se trouvait dans les arsenaux, notamment quarante vaisseaux, dont vingt de haut bord. Avec sa flotte ainsi renforcée et une armée pleine d'ardeur, il rêvait de porter la guerre en Égypte ; mais il sut ou on lui fit croire que Ptolémée se préparait à une vigoureuse résistance, que des troupes étaient concentrées à Péluse, les canaux ouverts aux eaux du Nil et les puits d'eau douce comblés le long de la route désertique qui traverse la Casiotide. Il se contenta donc de soumettre l'une après l'autre les villes de Phénicie et de Cœlé-Syrie. L'opération fut assez longue, car, si les petites villes se faisaient humbles, celles qui étaient fortifiées ne cédaient qu'après un siège en forme.

Pour amortir encore davantage l'élan des Syriens et se donner le temps de faire des préparatifs, Sosibios et Agathoclès se mirent à négocier. Ils engagèrent des pourparlers avec Antiochos, et, pour les traîner plus sûrement en longueur, ils envoyèrent des députés aux Rhodiens, aux By-

zantins, aux Cyzicéniens, aux Étoliens, les invitant à s'entremettre pour amener entre les belligérants une paix durable. C'était un moyen infaillible de noyer la question pendante sous des flots d'éloquence diplomatique. Pendant que les ambassadeurs allaient et venaient et finissaient par tenir une sorte de congrès à Memphis, les mercenaires et aventuriers de tous pays affluaient à Alexandrie, où ils étaient armés et exercés sous la direction de deux chefs réputés, Polycrate d'Argos et Andromachos d'Aspendos, secondés par une douzaine de condottieri qui amenaient leurs recrues.

Cependant, Antiochos, aux approches de l'hiver (219-218), s'obstinait au siège de Dora, ville cananéenne assise à l'extrême limite de la Phénicie, sur un rocher en saillie dans la mer. La ville, déjà très forte par sa position, était occupée ou fut secourue par Nicolaos; de sorte que Antiochos, à bout de patience et pressé de rentrer par crainte des agissements d'Achæos, consentit à signer avec Ptolémée une trêve de quatre mois, se déclarant disposé à régler à l'amiable toutes les affaires. La Palestine restait tout entière aux mains des Égyptiens.

Le roi laissa des garnisons dans les places reconquises, confia le commandement de la région à Théodotos d'Étolie et reprit le chemin de Séleucie, persuadé que la guerre avec l'Égypte, la phase militaire du moins, était bien finie.

Les négociations se poursuivirent durant l'hiver à Séleucie. Diplomate naïf autant que médiocre général, Antiochos se mit à invoquer son bon droit, fondé sur les conventions de 301. Il ne pouvait mieux entrer dans le plan de Sosibios, qui ne cherchait qu'à gagner du temps. Ce fut une excellente occasion de tourner en controverse et échange de récriminations l'histoire de trois quarts de siècle, sans aboutir à une entente. Les événements récents fournirent aussi un aliment à la discussion. Dans leur zèle pour la paix, les négociateurs égyptiens insistaient pour comprendre Achæos dans le traité à intervenir. Sur ce point, Antiochos

ne voulut rien entendre, « trouvant odieux que Ptolémée osât couvrir de sa protection des rebelles et faire des propositions de ce genre » [1]. On se sépara sans avoir rien conclu, en l'état d'hostilité indécise que laissent des négociations en suspens.

Au printemps de 218, – l'année où Hannibal franchit les Alpes, – Antiochos, sans s'apercevoir encore qu'il était joué, crut bon cependant de reprendre la conquête commencée l'année précédente. Suivant la côte, il reçut à Marathos les hommages des Aradiens, dont Marathos était une dépendance, franchit la frontière de Cœlé-Syrie à Théouprosopon et arriva, prenant et brûlant quelques petites places sur le chemin, à Béryte, d'où il envoya son avant-garde, commandée par Nicarchos et Théodotos (Hémiolios ?), occuper les défilés que traverse le Lycos (Nahr el Kelb), au nord de Sidon. Lui-même, suivi par sa flotte, qui naviguait de conserve sous les ordres de Diognétos, alla poser son camp sur les bords du Damouras (Nahr Damour), entre Béryte et Sidon, où il rejoignit Théodotos et Nicarchos.

Les Égyptiens cependant n'étaient pas restés inactifs. La grande armée n'était pas prête encore : mais Ptolémée avait équipé une flotte de trente vaisseaux pontés et plus de quatre cents vaisseaux de charge, que commandait le navarque Périgène. Elle devait appuyer les opérations des troupes de terre, que commandait Nicolaos. Des approvisionnements considérables avaient été amassés à Gaza. Nicolaos avait hâté sa marche et pris position à Porphyréon, entre Béryte et Sidon, couvert par son avant-garde, qui occupait les défilés de Platanos. Les deux armées se trouvaient donc en présence, ainsi que les deux flottes. Le choc qui eut lieu tourna à l'avantage d'Antiochos. Les troupes syriennes exécutèrent en même temps une attaque de front et un mouvement tournant par les hauteurs du Liban. L'armée égyptienne,

1. Polyb., V, 63. 67.

ayant perdu deux mille hommes tués et autant de prisonniers, se débanda et se réfugia à Sidon, suivie par la flotte, qui, voyant la déroute des troupes de terre, n'avait pas osé poursuivre un commencement de succès [1].

Antiochos, poursuivant l'ennemi, vint camper devant Sidon ; mais la ville était si forte et si amplement pourvue de défenseurs qu'il ne jugea pas à propos d'en faire le siège. Sa flotte alla se poster à Tyr pour tenir en respect la flotte égyptienne entrée dans le port de Sidon, et lui-même, avec l'armée de terre, obliqua vers la gauche pour pénétrer dans la vallée du Jourdain. Il reçut, chemin faisant, la soumission de Philotéria, sur le bord occidental du lac de Génésareth, et de Scythopolis. Son armée put se pourvoir de vivres dans cette région fertile. Il prit ensuite de vive force Atabyrion sur le Tabor et se trouva ainsi maître de toute la plaine d'Esdraélon. Ces succès continus décidèrent à la défection des officiers égyptiens, Céræas d'abord, puis Hippolochos de Thessalie, qui amena à Antiochos ses quatre cents cavaliers. Le roi de Syrie passa alors le Jourdain et envahit la Pérée. Pella, Camous, Gephrous, tombèrent en son pouvoir : à Abila, il prit avec la ville la garnison égyptienne et son commandant Nicias. Gadara, qui aurait pu se défendre, se rendit. Tout tournait à l'avantage des Syriens. Aussi les Arabes de la région limitrophe avaient voté d'enthousiasme adhésion à l'alliance syrienne, et c'était sur leur appel qu'Antiochos était entré en Galaaditide. Pour défendre ses nouveaux alliés contre les troupes cantonnées à Rabbath-Ammon (Philadelphie), il alla faire le siège de cette place et parvint, après de longs efforts, à s'en emparer. Toute la Pérée était conquise. Antiochos laissa Nicarchos avec une forte garnison à Rabbath-Ammon et reprit le chemin de la côte. En route, il détacha cinq mille hommes, qu'il confia aux deux déserteurs Céræas et Hip-

1. Polyb., V, 68-69.

polochos, pour surveiller la région de Samarie, et rentra à Ptolémaïs pour y passer l'hiver (218) [1].

A Ptolémaïs, Antiochos dut être informé des événements qui s'étaient déroulés au cours de l'année en Asie Mineure. Depuis deux ans qu'Achæos avait pris le diadème et manifesté l'intention de ne pas se contenter de régner en deçà du Taurus, Antiochos ne l'avait inquiété que par des protestations et des menaces. On est même tenté de s'étonner que, dans ces circonstances, Antiochos se soit mis sur les bras une guerre avec l'Égypte. Mais il savait que le roi de Sardes avait près de lui un ennemi qui guettait l'occasion de prendre sa revanche, le roi de Pergame.

L'un et l'autre étaient alors harcelés par des négociateurs rhodiens d'une part, byzantins de l'autre, qui auraient voulu les réconcilier pour les intéresser à leur querelle, suscitée par les taxes que les Byzantins se permettaient de lever sur les navires de commerce traversant le Bosphore. Les Rhodiens réussirent à détacher Achæos de la cause des Byzantins, auxquels il avait d'abord promis son appui, et à le mettre du même coup en relations amicales, d'une part, avec leur allié Prusias de Bithynie, d'autre part, avec la cour d'Alexandrie. C'est grâce aux bons offices des Rhodiens, nous l'avons dit, que Achæos eut la joie de revoir son père Andromachos relâché enfin par Ptolémée IV. Mais ni Achæos, ni Attale ne se laissèrent entraîner à des combinaisons qui les auraient distraits de leur tâche inévitable. Rhodiens, Byzantins et Bithyniens finirent par s'arranger entre eux, sans ingérence ni de l'un ni de l'autre (218). Attale paraissait néanmoins résigné, et Achæos se rassurait aussi en voyant que Antiochos le laissait tranquille et que les populations s'habituaient à le considérer comme leur

1. Polyb., V, 70-71. Il est possible que, au début de l'an 218, comme le veut A.-J. Reinach (*Rev. des Ét. gr.*, XXIV [1911], pp. 403-405), les Romains, quoique ou parce que menacés d'une seconde guerre punique, aient offert des secours (?) à Ptolémée. En tout cas, leurs envoyés eurent soin de n'arriver qu'après la bataille de Raphia (Eutrop., III, 1).

véritable souverain. Il songeait à s'agrandir. Un conflit entre deux villes de Pisidie, Selge et Pednélissos, lui fournit l'occasion de faire pénétrer ses soldats sur le versant méridional du Taurus et d'annexer à ses possessions la côte de Pamphylie. Appelé par les Pednélissiens, il leur envoya son lieutenant Garsyéris avec six mille fantassins et cinq cents chevaux. Garsyéris franchit les défilés au S. de Crétopolis et grossit son armée de contingents fournis par les villes jalouses des Selgiens. Il eut bientôt sous ses ordres trois fois plus de combattants qu'il n'en avait amené de Sardes. Avec cette armée, il put faire lever le siège de Pednélissos et assiéger dans leur ville les Selgiens eux-mêmes. Ceux-ci se souvinrent alors qu'ils avaient chez eux le père nourricier de la reine de Sardes, Laodice, laquelle, au temps où elle était promise sans doute à Antiochos Hiérax, avait été confiée à Logbasis, ami du prince. Logbasis, à la prière de ses concitoyens, engagea des pourparlers avec Garsyéris; mais, plus fidèle à ses affections qu'à sa patrie, il ne songea qu'à livrer Selge à Achæos. Sa trahison lui coûta la vie, à lui et à sa famille, et n'aboutit pas. Les Selgiens montrèrent tant d'énergie pour réparer leur imprudence que Achæos, venu pour assister à l'exécution du complot, s'estima heureux de leur vendre la paix au prix de sept cents talents [1].

C'était le moment qu'avait patiemment attendu Attale. Pendant qu'Achæos était devant Selge, Attale, avec une armée composée en majeure partie de Galates Ægosages recrutés en Thrace, parcourait le littoral d'Éolide et d'Ionie et détachait de l'alliance d'Achæos les villes grecques, réduites à accepter toujours pour ami celui qui leur paraissait pour le moment le plus à craindre. On cite parmi les villes qui acceptèrent alors son protectorat et lui fournirent des otages Myrina, Cymé, Phocée, Ægæ, Temnos, Smyrne, Téos,

1. Polyb., V, 74-76.

Colophon. Puis, Attale remonta vers le nord-est et n'y eut pas moins de succès. Thémistocle, qui commandait dans la région de Mysie pour le compte d'Achæos, lui livra les places dont il disposait. Attale allait franchir le Macestos, affluent du Rhyndacos, lorsqu'il fut arrêté par le refus d'obéissance que lui signifièrent ses mercenaires gaulois, las de traîner avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des marches rapides et fatigantes. Ils donnèrent pour raison ou prirent pour prétexte une éclipse de lune, phénomène qui chez tous les peuples passait pour un mauvais présage et qui survint, d'après les calculs astronomiques, le 1er septembre 218. Attale se trouva fort embarrassé et un peu honteux, lui, le prétendu rempart de l'hellénisme contre les Gaulois, d'avoir soudoyé des Gaulois et d'être obligé de céder à leurs exigences. S'en défaire par quelque guet-apens était un expédient déjà pratiqué ailleurs, mais chanceux et déshonorant; rompre avec eux, c'était risquer de les voir embaucher par Achæos. Attale prit le parti d'en faire des colons et de les installer sur les bords de l'Hellespont, avec l'agrément plus ou moins sincère des villes, — Lampsaque, Alexandrie de Troade et Ilion, — à qui il imposait ce dangereux voisinage : après quoi, il rentra à Pergame plus puissant qu'il n'en était sorti [1].

Antiochos pouvait être maintenant certain que la guerre contre Attale soutenu par son allié Prusias I de Bithynie suffirait pour occuper Achæos. Sur ce conflit, nous n'avons d'autre renseignement qu'une phrase de Polybe : « Rentré à Sardes, dit-il, Achæos combattit Attale sans relâche et menaça Prusias : il était la terreur et l'oppresseur de tous

1. Polyb., V, 77-78. Sur l'itinéraire d'Attale dans cette campagne, voy. les opinions divergentes de G. Radet (*Rev. d. Univ. du Midi*, II [1896] p. 1-18), M. Holleaux (*ibid.*, III [1897], p. 409 sqq.), B. Niese (II [1899], p. 391), R. Bevan, II [1902], p. 4, G. Cardinali (*Regn. di Perg.*, [1906], pp. 46-48). La principale difficulté gît dans l'identification de plusieurs localités mentionnées par Polybe, et surtout du fleuve *Mégistos*, qui, pour Radet, n'est pas le Macestos mais le Kara-Arslan, sur le chemin d'Attale allant au secours de Selge (?).

les habitants de la région en deçà du Taurus »[1]. Antiochos poursuivit donc la conquête de la Cœlé-Syrie. Ses succès de l'année précédente avaient dû décourager la résistance des villes phéniciennes : dans le sud de la Palestine, Gaza elle-même, la ville de tout temps fidèle aux Lagides, paraît avoir été occupée par ses troupes avant l'ouverture de la nouvelle campagne[2]; il pensait n'avoir plus qu'un grand coup à frapper pour trancher enfin une querelle qui durait depuis trois quarts de siècle. Du reste, il était décidé à envahir l'Égypte, s'il le fallait, pour dicter la paix.

Les deux rois avaient mis sur pied toutes leurs forces. Antiochos avait enrôlé des recrues de toutes les nations de son empire, renforcées de mercenaires hellènes et crétois : ses nouveaux alliés, les Arabes, lui avaient fourni un appoint d'environ dix mille combattants. Son armée comprenait 62.000 fantassins, 6.000 cavaliers et 102 éléphants. L'armée égyptienne ne lui était pas inférieure. Ses 73 éléphants africains ne valaient pas ceux de l'Inde; mais son effectif montait à 75.000 hommes, dont 70.000 d'infanterie. Pour atteindre un aussi formidable effectif, Sosibios avait dérogé à une règle jusque-là invariable; il avait armé 20.000 Égyptiens. De part et d'autre, les troupes étaient exercées à la tactique macédonienne : il est question de phalanges énormes dans l'une et l'autre armée [3]. Les deux rivaux partirent à peu près vers le même temps, au printemps 217, l'un de Ptolémaïs, l'autre de Péluse. Ptolémée emmenait avec lui sa jeune sœur-épouse Arsinoé (III)[4], comme pour attester que, dans cet effort suprême, il jouait le sort de sa dynastie. Antiochos rallia en passant une partie de ses troupes à Gaza, et s'avança avec précaution vers la frontière d'Égypte. Il avait dépassé Raphia, la dernière ville syrienne, lorsque l'on

1. Polyb., V, 77, 1.
2. C'est ce qu'indique la suite des événements (Polyb., V, 80, 4).
3. Voy. le décompte des troupes et de leurs officiers dans Polybe, V, 79.
4. Arsinoé Philopator, que Justin appelle Eurydice (XXX, 1, 7), et T. Live, Cléopâtre (XXVII, 4, 10)!

aperçut l'avant-garde égyptienne. Les deux armées restèrent cinq jours en présence, campées d'abord à dix, puis à cinq stades (1.200 m.) l'une de l'autre. Il y eut des escarmouches, et on se gardait assez mal des deux côtés, car Théodotos d'Étolie put se glisser nuitamment avec deux compagnons dans le camp ennemi, pour tuer Ptolémée, et en ressortir après avoir massacré, à défaut du roi absent, les gens de service qui se trouvaient dans la tente royale.

Enfin, Ptolémée se décida à livrer bataille. Il ne pouvait rester longtemps avec le désert derrière lui, sans autres provisions que celles qu'il avait fait distribuer à ses troupes en partant de Péluse. Polybe entre dans de grands détails sur l'ordonnance des deux armées. Ptolémée, accompagné de la reine, commandait son aile gauche et se trouvait en face de son rival placé à la tête de l'aile droite de l'armée syrienne. Au milieu s'étalaient, front contre front, les masses compactes des phalangites, et les éléphants étaient rangés en avant des deux ailes.

Le choc fut terrible. Antiochos fondit avec impétuosité sur son adversaire : ses éléphants effrayèrent leurs congénères africains, qui étaient de moins grande stature, et Ptolémée fut entraîné dans la déroute qui s'ensuivit. L'auteur du troisième livre des Machabées, enchérissant sur Polybe, nous montre Arsinoé, les cheveux épars et toute en larmes, suppliant les soldats de tenir bon et leur promettant à chacun deux mines d'or après la victoire [1]. Mais pendant que Antiochos se lançait étourdiment à la poursuite des fuyards, son aile gauche était enfoncée par Échécrate, qui avait su se garer des éléphants. Les ailes étant ainsi déplacées ou désorganisées de part et d'autre, les deux phalanges en vinrent aux mains. La phalange égyptienne, encouragée par Ptolémée, qui se mit au milieu, vigoureusement entraînée par Sosibios et Andromachos d'Aspendos, disloqua la pha-

1. *III Maccab.*, 1, 4.

lange syrienne, qui, une fois cernée, se débanda et prit la fuite. C'est en voyant un nuage de poussière se rapprocher de son camp que Antiochos se rendit compte de la situation. Il retourna en arrière et essaya de rétablir le combat ; mais « voyant tous les siens en déroute, il fit retraite sur Raphia, convaincu qu'il était victorieux pour sa part et qu'il n'avait perdu la partie que par la lâcheté et la poltronnerie des siens » [1]. La consolation d'amour-propre était médiocre : Antiochos se fût mieux trouvé de montrer moins de bravoure et plus d'intelligence.

Le lendemain, de bon matin, à l'approche des Égyptiens, il quitta Raphia et alla camper à Gaza, d'où il fit demander au vainqueur la permission d'enterrer ses morts. Il avait perdu dans la bataille près de 10.000 fantassins et plus de 300 cavaliers, 5 éléphants et 4000 prisonniers. Ptolémée n'avait perdu qu'environ 1500 fantassins : sa cavalerie, il est vrai, avait été relativement plus éprouvée (700 morts) et il n'avait presque plus d'éléphants.

La journée de Raphia fut décisive. Toutes les villes de Cœlé-Syrie acclamèrent le Lagide, et leur joie était sincère, car ces populations avaient toujours préféré la domination égyptienne à celle des Séleucides. D'autre part, Antiochos, passant d'une présomption extrême à un abattement non moins excessif, voulait la paix à tout prix. Il se croyait à la veille d'être abandonné de tous et pris entre deux adversaires, Ptolémée et Achæos. Heureusement pour lui, Achæos était tenu en respect par Attale, et Ptolémée n'aspirait qu'au repos. Aussitôt qu'il fut rentré à Antioche, le roi de Syrie dépêcha à Ptolémée son neveu Antipater [2] et Théodotos Hémiolios pour traiter de la paix. Ptolémée fit d'abord quelques difficultés pour la forme ; puis il consentit

1. Polyb., V, 85.

2. Ὁ τοῦ βασιλέως ἀδελφιδοῦς (Polyb., V, 79), fils sans doute d'une sœur d'Antiochos III. Il commandait le principal corps de cavalerie (4000 hommes) à Raphia. C'est lui qui plus tard fut envoyé encore, comme négociateur, auprès des Scipions et à Rome.

à une trêve d'un an et envoya Sosibios à Antioche pour terminer l'affaire au plus vite. Quant à lui, il passa encore trois mois en Palestine et en Cœlé-Syrie, recevant les hommages des villes et faisant de riches cadeaux aux temples des divers cultes. C'est durant cette tournée qu'il vint à Jérusalem et offrit des sacrifices au dieu des Juifs. La tradition juive, toujours disposée à vanter l'incomparable puissance de Jahveh et le courage de ses fidèles, veut que Ptolémée ait tenté de pénétrer dans le Saint des Saints et que, sa curiosité sacrilège ayant soulevé le peuple, il ait été effrayé au point que ses gardes l'emportèrent évanoui. Il n'y a aucun fond à faire sur cette légende, pareille à tant d'autres imaginées sur le tard par des fanatiques [1].

Sans attendre la fin des négociations poursuivies à Antioche, Ptolémée, laissant le gouvernement de la région à Andromachos d'Aspendos, retourna à Alexandrie. Vu le genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors, dit Polybe, on fut surpris de la façon dont il avait mis fin à la guerre [2]. Cette surprise en ménageait d'autres. Pour grossir ses effectifs, on l'a vu, Ptolémée avait enrôlé vingt mille indigènes. Il y avait des siècles que les dominateurs étrangers de l'Égypte n'avaient commis pareille imprudence. « Pour le moment », remarque le judicieux Polybe, « l'idée avait ses avantages, mais pour l'avenir elle était pernicieuse. En effet, enorgueillis par leur succès à Raphia, les Égyptiens ne voulurent plus supporter qu'on leur donnât des ordres : ils ne cherchaient qu'un chef et un prétexte (pour se révolter), comptant bien se suffire à eux-mêmes. C'est finalement ce qu'ils firent, et pas bien longtemps après » [3]. En

1. *III Maccab.*, 7, 8. Élucubration composée probablement au temps de Caligula, pour intimider l'empereur par un tel exemple, et sans aucune valeur historique. S. Jérôme, commentant Daniel, ne parle pas de l'aventure, ni de la prétendue persécution des Juifs exercée par suite à Alexandrie. Voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 312-314.

2. Polyb., V, 87.

3. Polyb., V, 107. Sur le sens, la portée et les conséquences de la réforme,

attendant, l'Égypte était en liesse. A part Séleucie sur l'Oronte, Antiochos avait perdu d'un seul coup tout le fruit des campagnes précédentes.

Pendant que Ptolémée Philopator reprenait à Alexandrie sa vie de dilettante mystique et voluptueux, Antiochos, ajournant ses projets de revanche, mettait la trêve à profit pour préparer la guerre contre Achæos. Il est probable que — comme en 219, et à plus forte raison — Sosibios avait essayé de faire reconnaître par le vaincu le royaume d'Asie Mineure, et que Antiochos, si humilié qu'il fût, se redressa sous cet affront. Les préparatifs ou les hésitations d'Antiochos durèrent longtemps, car ce n'est qu'en mai 216 qu'il franchit le Taurus. Devenu prudent, il avait, au dire de Polybe, négocié une alliance avec Attale, qui devait « agir de concert » avec lui [1]. Quelles furent les concessions éventuelles offertes par Antiochos au roi de Pergame pour le décider à choisir entre deux rivaux également dangereux pour lui, nous l'ignorons ; on n'entend plus parler par la suite d'une intervention quelconque d'Attale dans leur querelle. Il paraît bien que sa collaboration (κοινοπραγία) se réduisit, en fait, à une neutralité bienveillante et à une avance de fonds, qui ne fut remboursée que plus tard à son successeur Eumène II. Pour l'instant, les embarras que lui créaient ses mercenaires gaulois l'occupaient suffisamment, ou lui fournissaient un prétexte opportun pour rester dans l'expectative. En tout cas, Antiochos était certain que Achæos n'avait plus d'amis en Asie Mineure : il s'était aliéné la population par son despotisme et tous ses voisins, y compris le roi Prusias de Bithynie, par son arrogance.

Les péripéties de cette guerre nous échappent complètement. Nous n'en connaissons que le siège de Sardes, où

qui a consisté à ouvrir à tous les Égyptiens la classe, jusque-là bornée, des « guerriers (μάχιμοι) » indigènes, voy. l'excellente monographie de J. Lesquier. *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*. Paris, 1911.

1. Polyb., *loc. cit.*

Achæos finit par être enfermé et où il se défendit opiniâtrement pendant près de deux ans (214-213). Les assiégés multipliaient les sorties, et on ne pouvait plus compter, pour les réduire, que sur la famine. Cet interminable siège fut abrégé pourtant par une surprise que conçut et exécuta le Crétois Lagoras. Aidé par Théodotos d'Étolie et Dionysios, par une nuit obscure, il pénétra avec 2000 hommes dans la place, en escaladant le rempart du côté le plus inaccessible et par conséquent le plus mal gardé. La ville tomba au pouvoir d'Antiochos, mais il restait à prendre la citadelle, où Achæos s'était réfugié avec l'élite de ses partisans. Ce second siège menaçait aussi de s'éterniser, lorsque la trahison vint tirer d'embarras Antiochos. Sosibios avait expédié d'Alexandrie un Crétois du nom de Bolis, avec mission de faire évader Achæos et assez d'argent pour acheter les connivences nécessaires. Bolis connaissait les lieux à merveille, et il comptait gagner sans peine son compatriote, parent et ami Cambylos, qui commandait les mercenaires crétois au service d'Antiochos et se trouvait précisément de garde derrière la citadelle. Cambylos, en effet, prêta à Bolis une oreille complaisante ; mais, une fois ensemble, les deux Crétois, en dignes enfants de leur pays, eurent en même temps la même idée : c'était de se partager les dix talents de Sosibios et d'en tirer autant et plus d'Antiochos en lui livrant Achæos. Le plan fut communiqué au roi, qui donna sa pleine approbation.

La trahison fut ourdie et accomplie avec habileté. Polybe s'attarde, avec une complaisance visible, à détailler les péripéties de ce drame mouvementé, qui aboutit à un dénouement tragique. Bolis présenta à Achæos des lettres de Ptolémée et s'offrit à diriger l'évasion. Achæos, ne se fiant qu'à demi au Crétois, prit un déguisement qui devait, en cas d'alerte, le rendre méconnaissable même à son prétendu sauveur; mais, remarque Polybe, on ne joue pas au plus fin avec un Crétois. Bolis sut bien le distinguer de ses quatre

compagnons : il fut appréhendé et conduit à Antiochos. Le roi, après s'être abaissé jusqu'à se faire le complice des traîtres, se montra impitoyable pour le rebelle : sa cruauté donne la mesure de la haine amassée et des inquiétudes éprouvées depuis deux ans. Achæos, condamné à mort par le Conseil royal, fut puni d'un supplice à la mode orientale, atroce et infamant : on lui coupa l'extrémité des membres, puis la tête, qui fut cousue dans une outre en peau d'âne, et le tronc décapité fut mis en croix. Les partisans restés dans la citadelle avec Laodice, sommés de se rendre, se partagèrent en deux factions qui, par antipathie réciproque, s'empressèrent d'ouvrir les portes au Séleucide [1]. Il put se montrer indulgent alors : sa vengeance était satisfaite. Le sort de Laodice n'intéresse plus les historiens : nous la perdons de vue (213). Polybe ne l'avait peut-être pas oubliée, mais les excerpteurs de son texte n'en ont conservé qu'une moralité banale : ne pas se fier étourdiment à quiconque, et ne pas s'enorgueillir dans la prospérité.

Antiochos rentra ainsi en possession de l'Asie Mineure et put prendre quelque repos. Les années qui suivent, et sur lesquelles nous n'avons aucun renseignement en ce qui concerne l'Asie Mineure, durent être employées à des négociations délicates avec Attale et les villes du littoral. Les cités grecques se gardèrent de faire mauvais visage au vainqueur, et Attale était toujours, théoriquement, son allié. Antiochos avait intérêt à se montrer accommodant, attentif à ne pas faire surgir de difficultés susceptibles de le détourner de la tâche à laquelle il se préparait, assuré qu'il était de reprendre avec avantage les pourparlers diplomatiques, s'il revenait victorieux de l'Orient. En attendant, Attale était surveillé par le Bithynien.

La présence du roi était, en effet, réclamée en Haute-

1. Polyb., VIII, 17-23. S. Paul (*Tit.*, 1, 12) confirme, au risque d'en faire un dogme, la réputation proverbiale des Crétois : Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται.

Asie, où, depuis la défaite de Séleucos II, la suzeraineté des Séleucides n'était plus qu'un souvenir. Il confia le gouvernement de l'Asie Mineure à des mains sûres, probablement au fidèle Zeuxis, à qui il était redevable de sa victoire sur Molon et de la prise de Séleucie sur le Tigre. Du moins, nous rencontrons, quinze ans plus tard, comme stratège de Lydie, un Zeuxis que Polybe ne distingue aucunement de celui dont il a relaté plus haut les faits et gestes [1]. Josèphe cite une lettre adressée par Antiochos « à son père Zeuxis », « au temps où le roi était dans les satrapies supérieures ». Antiochos a été informé que des velléités d'insoumission se manifestent en Lydie et en Phrygie. Il s'est avisé d'un moyen discret de contenir les populations : c'est de transplanter de Mésopotamie et de Babylonie en Asie Mineure deux mille familles juives, qui constitueront des groupes de loyaux sujets et feront en quelque sorte office de garnisaires. Il charge Zeuxis d'opérer le transfert [2]. Ce document sans date me semble ne pouvoir être mieux placé que dans les circonstances présentes. Déjà Antiochos I Soter avait implanté au cœur de la Phrygie, dans sa colonie d'Apamée, une forte proportion de Juifs, qui, comparant ce refuge à l'Arche de Noé, firent donner à la ville le surnom de Κιϐωτός.

§ II

Expédition d'Antiochos dans la Haute-Asie (212-204).

On ignore la cause immédiate de l'expédition d'Orient, et il en est tout un chapitre, le premier acte, dont la date est si incertaine que l'on se demande encore s'il ne con-

1. Polyb., XXI, 13, 4. Liv., XXXVII, 45, 5. Dédicace de Ζεῦξις Κυνάγου Μακεδών, en Carie (Dittenb., *OGIS*., 235), et à Zeuxis, par le peuple de Pergame ? (*Ibid.*, 236).

2. Joseph., *Ant. Jud.*, XII, 3, 4.

viendrait pas de le reporter au règne d'Antiochos IV Épiphane. C'est un lamentable exemple des perplexités qui assaillent les érudits errant dans des périodes vides de documents et réduits à bâtir des hypothèses sur un ou deux noms de femmes émergeant par hasard des ténèbres, sans rien qui les distingue d'autres homonymes connues ou possibles. Pour le dire en un mot, si l'Antiochis dont le mariage clôt la campagne d'Arménie est bien la sœur d'Antiochos III, ce premier épisode de l'expédition trouve ici sa place : si elle est sa fille, par conséquent sœur d'Antiochos IV, ou quelque autre, le champ est ouvert aux conjectures. Ce qui est en question, c'est l'identité de la princesse, d'où dépend l'identité du roi lui-même [†].

Nous supposerons le problème résolu dans le sens qui paraît à la fois le plus vraisemblable et le moins compliqué, en retenant pour le règne d'Antiochos le Grand des faits que d'autres reportent à près d'un demi-siècle plus tard.

Il est probable que les guerres engagées depuis bientôt dix ans en Occident avaient fourni aux rois et dynastes émancipés de la tutelle des Séleucides l'occasion d'arracher encore quelques morceaux à un empire décrépit. Pendant que Antiochos bataillait contre Achæos, le roi des Parthes, Arsace III, avait fait alliance avec ses voisins de Bactriane et d'Arménie et peut-être envahi la Médie, de concert avec l'Arménien. La coalition pouvait s'étendre à la faveur d'un premier succès et mettre en danger l'existence même de la monarchie. Antiochos comprit qu'il devait la vaincre à tout prix, et il fit des préparatifs formidables. Justin parle d'une armée de 100.000 hommes de pied et 20.000 cavaliers, commandée par des généraux aguerris, Diogène, satrape de Médie, qui avait autrefois combattu contre Molon, Nicolaos d'Étolie, passé du service de Ptolémée au service d'Antiochos, Panætolos, qui avait joué aussi un rôle dans la dernière guerre de Syrie, Nicomède de Cos, Polyxénidas de Rhodes (212).

Antiochos se dirigea d'abord (au printemps 212), par la Commagène et la Cappadoce, vers l'Arménie méridionale ou Sophène, dont le dynaste avait dû s'entendre avec le Parthe. Ce dynaste ou « roi d'Arsamosata » était alors Xerxès. Antiochos ayant mis le siège devant Arsamosata, Xerxès commença par s'enfuir : puis, craignant d'être détrôné par son suzerain, il entra en pourparlers. Les « amis » d'Antiochos conseillaient au roi de profiter de l'entrevue pour s'emparer de la personne de Xerxès et de donner la place de dynaste à son neveu à lui, un fils « selon la nature » (κατὰ φύσιν) de sa sœur Antiochis, nommé Mithridate. L'expression employée par Polybe peut se traduire par « fils naturel » c'est-à-dire illégitime, ou mieux par « fils légitime et naturel » par opposition à fils adoptif. Le choix à faire entre ces deux explications n'intéresse que la vie privée d'Antiochis, à qui l'on ne connaît pas d'époux, et peut-être celle d'Antiochos, que l'on a soupçonné d'être à la fois le père naturel et le père adoptif du jeune Mithridate. Toujours est-il que Antiochos, cette fois, n'acquiesça pas à la trahison proposée et préféra une solution pacifique. Il fit amitié avec Xerxès, lui remit la majeure partie de l'argent que le père de celui-ci lui devait à titre de tribut, contre 300 talents, 1.000 chevaux et 1.000 mulets que lui fournit son nouvel allié. Pour mieux cimenter le pacte, il donna à Xerxès sa sœur Antiochis, et gagna tous les cœurs, dit Polybe, par une magnanimité vraiment royale [1]. Polybe ne met pas en doute la loyauté d'Antiochos en cette affaire ; mais d'autres ont eu le soupçon que le mariage conclu cachait un piège. Le fait est que Antiochos n'aurait pas fait de cadeau plus néfaste à son pire ennemi. « Au temps où Hannibal guerroyait contre les Romains », dit Jean d'Antioche, « Antiochos roi de Syrie, celui qui fut battu par le monarque égyptien Ptolémée, ayant marié sa sœur à Xerxès tyran d'Arménie,

1. Polyb., VIII, 25. Il n'y a pas d'autre désignation que 'Αντίοχος ὁ βασιλεύς, et le fragment a été classé au juger, à la date de 214 a. C. (Dindorf).

se servit de cette sœur pour se défaire de lui et recouvra ainsi la royauté des Perses », c'est-à-dire la souveraineté en Arménie, comme l'avaient eue jadis les Perses [1]. L'affirmation vient d'un auteur de basse époque, mais elle est nette. Il est fâcheux que Antiochos ait eu le profit d'un assassinat politique qu'il n'avait peut-être pas prémédité.

A partir de ce moment, nous perdons la trace d'Antiochos III et de son armée pendant quelques années. Il put, durant cet intervalle, revenir de temps à autre à Antioche, pour surveiller les agissements du roi de Pergame et régler des affaires intérieures. C'est ainsi que, entre 212 et 208, il prit la précaution d'associer au trône son fils aîné Antiochos. A partir de 208/7, les documents babyloniens mentionnent dans les datations non plus seulement le šâr Antiochos, mais les šârs Antiochos et Antiochos. Nous retrouvons le roi, vers 209, à Ecbatane, occupé à rançonner le pays et à dépouiller la citadelle royale des richesses qui avaient échappé aux déprédations successives d'Alexandre, d'Antigone le Borgne et de Séleucos I Nicator. Il enleva au temple d'Anahit (Αἴνη) les tuiles d'argent, les lingots d'or et d'argent qu'il y put trouver, et en fit pour près de 4.000 talents (environ 25 millions de francs) de monnaie à son effigie [2]. Il ne se doutait pas qu'un jour il périrait en voulant recourir de nouveau, en un autre sanctuaire, à ce moyen commode d'utiliser la piété des autres.

Le roi songea alors à reconquérir la Parthyène, perdue par Séleucos II, et la Bactriane, que Antiochos II avait dû abandonner à Diodotos. Entre la Médie et la Parthyène s'étend un désert sans eau où il était imprudent d'engager une armée. Le roi des Parthes, qui était maintenant (depuis 216 ?) Arsace III, espérait que son adversaire n'oserait franchir cette barrière. Quand il apprit que Antiochos prenait

1. *FGH.*, IV, p. 557. La date se trouve ici assurée par le synchronisme. On ignore si le meurtre de Xerxès suivit de près le mariage.

2. Polyb., X, 27 (monnaie estimée ici en poids, non en valeur).

le chemin d'Hécatompylos, il envoya des cavaliers pour combler les citernes alimentées à l'aide de conduits souterrains par les eaux des monts d'Hyrcanie : mais l'avant-garde syrienne, commandée par Nicomède de Cos, dispersa à temps les cavaliers, et l'armée arriva sans encombre à Hécatompylos. Arsace ne l'y avait pas attendue : il s'était enfui dans la montagne, du côté de l'Hyrcanie, qui faisait partie de son royaume.

Antiochos laissa reposer ses troupes durant quelques jours à Hécatompylos. Voyant qu'Arsace abandonnait la partie, il se décida à le poursuivre. Il savait, par l'histoire des campagnes d'Alexandre, que le conquérant n'avait pas franchi sans difficulté les défilés qui conduisent d'Hécatompylos en Hyrcanie. Les gens du pays lui rapportaient en outre que les chemins étaient barrés par des abatis d'arbres et des quartiers de roche derrière lesquels les Barbares s'apprêtaient à faire bonne résistance. Mais il s'était trop avancé pour reculer. Parti de Tagæ, il s'engagea résolument, les frondeurs et archers en tête, les phalangites en queue, dans la montée de 300 stades (55 à 56 kil.) qui conduisait au sommet du col du Labos (auj. Labout). Il mit huit jours pour atteindre ce sommet. Ses troupes légères délogeaient les ennemis de leurs postes en escaladant des rochers plus élevés ; puis soldats et manœuvres déblayaient la voie pour faire passer les chevaux et les bagages. D'étape en étape, les Barbares se trouvèrent refoulés au haut du col, où s'engagea un combat acharné. Enfin, ils lâchèrent pied, et l'armée syrienne descendit en bon ordre à Tambrax, « ville non fortifiée, mais qui avait une résidence royale et de l'ampleur ». Là, Antiochos apprit que la plus grande partie des troupes ennemies s'étaient réfugiées non loin de là, dans la ville forte de Syrinx (Zadracarta?), qui était comme la capitale de l'Hyrcanie [1]. Il investit aussitôt la place et poussa

1. Ces villes de Tagæ. Tambrax, Syrinx ne sont connues que par Polybe. On propose d'y reconnaître Tape, Talabroca et Zadracarta, citées par Strabon.

vigoureusement le siège. La ville avait une enceinte protégée par un triple fossé. Il fallut combler les tranchées et creuser des galeries sous le rempart. Les Barbares, voyant l'assaut imminent, tuèrent les colons grecs qui se trouvaient dans la ville et sortirent à la faveur de la nuit : mais ils furent rejetés dans la place et prirent enfin le parti de se rendre à discrétion (209 ?) [1].

Le fragment de Polybe s'arrête ici brusquement, et nous ignorons si Antiochos vengea le meurtre de ses compatriotes. Nous ne savons pas davantage par quelle voie il quitta les bords de la mer Caspienne, et s'il réussit enfin à joindre son introuvable ennemi le roi des Parthes. On avait cru, sur la foi d'une mauvaise leçon de Justin, qu'Arsace avait livré bataille au roi de Syrie, à la tête d'une armée de 120.000 hommes. Une correction qui a transformé le sujet en complément a restitué cette armée à Antiochos : mais il n'en reste pas moins étrange que Justin félicite, comme « s'étant battu avec un courage admirable », un roi dont toute la tactique — efficace d'ailleurs — a consisté à se dérober aux coups de l'ennemi [2]. Ce qui est certain, c'est que finalement, sans doute après une série de marches et contre-marches, Antiochos crut opportun de traiter avec Arsace et de s'en faire un allié. N'eût-il mis à cette alliance problématique d'autre condition que la reconnaissance de sa suzeraineté et la neutralité des Parthes durant l'expédition qu'il allait tenter en Bactriane, elle était pour le moment de bonne politique, si toutefois l'on pouvait se fier à la foi des Parthes.

Le roi de Bactriane était alors Euthydème de Magnésie, qui avait détrôné, une douzaine d'années auparavant, la dynastie naissante des Diodotides et agrandi le royaume par

1. Polyb., X, 28-31.

2. Justin XLI, 5, 7 (*Arsaces adversus Antiochum Seleuci filium centum milibus peditum et XX milibus equitum instructum* [au lieu de *instructus*] *mira virtute pugnavit*).

l'annexion de régions voisines, du côté de l'Inde. C'était un de ces aventuriers dont l'espèce n'est pas rare à l'époque, qui, servant et trahissant tour à tour leurs patrons, profitant de toutes les circonstances, ramassaient argent et honneurs dans la poussière des batailles. Au cours des pourparlers qui eurent lieu, comme nous le verrons, entre les belligérants, Euthydème se défendit d'avoir jamais trahi Antiochos ; il n'avait fait que déposséder les descendants du traître qui avait arraché la Bactriane à Antiochos II. Si on ne veut pas l'en croire sur parole, on est libre d'imaginer qu'il avait peut-être attaqué Diodotos II pour le compte du roi de Syrie, au temps où celui-ci venait d'abattre Molon, et qu'il avait ensuite gardé sa conquête pour lui.

Antiochos envahit donc la Bactriane (208). Euthydème ne se laissa pas surprendre. Il attendait l'ennemi au passage du fleuve Arios (Heri-Roûd) et avait fait occuper les passages guéables par un corps de 10.000 cavaliers. Ceux-ci, paraît-il, interprétaient leur consigne à leur façon. Ils ne surveillaient le fleuve que durant le jour ; la nuit, ils se retiraient dans un casernement distant d'une vingtaine de stades (près de 4 kil.). Informé du fait, Antiochos marcha avec précaution durant deux jours ; puis, laissant le gros de son armée non loin du fleuve avec ordre de le rejoindre, il partit en avant avec ses troupes légères, franchit le fleuve avant le lever du jour et s'élança des premiers, avec plus d'ardeur que de prudence, sur les escadrons bactriens qui accouraient pour lui barrer le passage. La mêlée fut chaude : Antiochos eut un cheval tué sous lui et reçut au visage un coup qui lui brisa quelques dents. Il fut heureusement dégagé à temps par Panætolos, qui força les Bactriens à reculer et les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'au camp d'Euthydème. Celui-ci, effrayé, repassa les monts et se retira avec ses troupes à Zariaspa de Bactriane (Bactra), sa capitale.

Antiochos l'y suivit, et il est probable qu'il l'y assiégea, car Polybe, en un autre endroit, mentionne parmi les sièges

célèbres celui de Bactra. Mais il s'était fait illusion s'il avait cru tenir son adversaire à sa merci. Au bout de deux années d'efforts, harassé et inquiet, il prêta l'oreille aux propositions que lui fit faire Euthydème par l'intermédiaire de Téléas. Le roi de Bactriane représentait au roi de Syrie qu'il n'était pas un rebelle, ni un rival, mais une sentinelle avancée de la civilisation hellénique qu'il défendait contre les hordes barbares, et que leur sûreté à tous deux dépendait de leur concorde. Une guerre sans trêve « les mettrait l'un et l'autre en péril et laisserait le pays retourner à la barbarie ». Ces considérations firent impression sur Antiochos, d'autant plus qu'elles étaient raisonnables en soi et ménageaient son amour-propre. Des conventions furent échangées, et Euthydème envoya son fils Démétrios au camp syrien pour les ratifier. Le jeune homme plut à Antiochos, qui lui promit une de ses filles en mariage et reconnut à Euthydème le titre de roi. Le traité fut rédigé et signé : après quoi, Antiochos, bien pourvu de vivres et emmenant avec lui les éléphants fournis par Euthydème, s'achemina, en franchissant le mont Paropamisos (Hindoû-Koush), vers l'Inde (206) [1].

Depuis le temps de Séleucos Nicator, la dynastie des Séleucides était restée en bons termes avec celle des Mauryas. Après la mort (vers 227?) d'Açoka Piyadasi fils de Vindousara (Amitrochatès) et petit-fils de Tchandragoupta (Sandracottos), le zélé bouddhiste qui se flattait d'être l'ami des rois de Syrie, d'Égypte et de Macédoine, il dut se produire des compétitions ou un partage de famille qui démembrèrent son empire. Du moins, il n'est pas évident que le roi rencontré alors par Antiochos dans la vallée du Cophène (Caboul), Sophagasenos (Soubhagasena), soit identique au Jaloka, fils d'Açoka, que l'on connaît par les traditions bouddhiques. Antiochos arrivait avec des intentions équivoques : il ne savait peut-être pas bien lui-même s'il traiterait le potentat

1. Polyb., X, 49. XI, 34 (ὑπερβαλὼν τὸν Καύκασον). Strab., XI, p. 515.

hindou en ami ou en ennemi, en vassal ou en prince indépendant. Il comptait bien, en tout cas, le rançonner. Sophagasenos se hâta de mettre leurs relations sur le pied pacifique. Polybe dit que Antiochos « renouvela amitié avec le roi des Indiens » et qu'il reçut de celui-ci — à titre de présent ou de tribut — des éléphants et des vivres pour ses troupes, sans compter une grosse somme d'argent que Androsthène de Cyzique devait toucher plus tard et rapporter au roi. L'effectif des éléphants qu'emmenait l'armée syrienne monta depuis lors à cent cinquante.

Antiochos faisait comme une sorte de ronde armée autour de son empire. De la vallée du Caboul, où aurait pu surgir un conflit désiré peut-être par le Bactrien, Antiochos descendit dans les provinces où il régnait encore sans conteste, en Arachosie (Afghanistan méridional), de là en Drangiane, puis en Carmanie, où il prit ses quartiers d'hiver sur les bords du golfe Persique (206/5). Il s'y reposa des fatigues et des dangers heureusement surmontés qui lui valurent le nom de Grand chez les Grecs, de Victorieux (Νικάτωρ) chez les Orientaux. Polybe vante les résultats de cette série de campagnes. « Antiochos, dit-il, avait non seulement soumis à son obéissance les satrapes de la Haute-Asie, mais encore les dynastes en deçà du Taurus. En un mot, il avait affermi sa royauté par l'admiration qu'inspira à ses sujets son audace et son endurance. C'est par cette expédition qu'il parut digne de la royauté non seulement aux populations de l'Asie, mais encore à celles de l'Europe [1]. »

Au printemps (205), le roi songea à reprendre le chemin de l'Occident ; mais, arrivé à Séleucie sur le Tigre, il se ravisa. Il voulut utiliser sa présence dans ces régions pour faire une opération lucrative. Il y avait de l'autre côté du golfe Persique, sur la côte arabe, une riche cité marchande, fondée, dit-on, par des proscrits chaldéens, qui servait de

1. Polyb., XI, 34, 11-16. Appian., *Syr.*, 1. 15. Antiochos βασιλεὺς μέγας dans les inscriptions (Michel, 467. 1229).

port d'attache aux caravanes transportant les aromates et épices de l'Inde, à travers la péninsule arabique, jusqu'aux entrepôts de Gaza et d'Alexandrie. Antiochos pensa qu'il était bon de faire sentir sa puissance aux habitants de Gerrha. Un peu de piraterie ne lui déplaisait pas. Des bouches du Tigre, où il avait réuni une flotte suffisante, il cingla vers la côte d'Arabie. Les Gerrhéens, en bons commerçants, comprirent ce qu'il voulait. Ils lui écrivirent que « ils ne le supposaient pas venu pour leur enlever les biens à eux octroyés par les dieux, c'est-à-dire une paix éternelle et la liberté ». Suivaient sans aucun doute des propositions que le roi, après s'être fait traduire la lettre, déclara accepter. Une fois leur liberté confirmée, les Gerrhéens comblèrent Antiochos de présents : 500 talents d'argent, 1000 talents d'encens et 200 talents d'essence de myrrhe. Antiochos alla ensuite toucher à l'île de Tylos (Bahrein), où il dut rançonner de même les marchands de perles, et revint de là par mer à Séleucie (205/4) [1]. Chemin faisant, il attacha son nom à une nouvelle Antioche, en rebâtissant une Alexandrie qui avait été détruite par les inondations du Tigre et de l'Eulæos et qui finit par s'appeler plus tard Charax (la Digue), chef-lieu de la Characène [2].

Antiochos rentra en Syrie avec la renommée d'un nouvel Alexandre, promu grand homme et glorieux dans tous les sens du mot. Sa réputation de bravoure était incontestée, et, depuis le début de son règne, à part quelques défaillances momentanées, il avait fait preuve d'une infatigable activité. Il dut se faire illusion lui-même sur la valeur réelle de ses

1. Polyb., XIII, 9.

2. Plin., § VI, 139 (à renvoyer à Antiochos IV) ? Pline dit *quintus regum*, ce qui convient mal à Antiochos le Grand, lequel est *sextus*, mais encore moins à Antiochos Épiphane, lequel serait *octavus*. Seulement, Antiochos IV pourrait être le cinquième Antiochos, en comptant Antiochos Hiérax. Pline est ainsi absous d'erreur, aux dépens de son style. Placer ici (?) ou plutôt sous Antiochos IV (Gutschmid), la victoire navale de Numenios (*traditur Numenium ab Antiocho rege Mesenae praepositum ibi vicisse eodem die classe aestuque reverso iterum equitatu contra Persas dimicantem*. Plin., VI, § 152) ?

exploits, disposition d'esprit fâcheuse dans un siècle positif et qui deviendra dangereuse quand le roi de Syrie se trouvera en face des Romains. Pour le moment, Antiochos hésitait sur la meilleure façon d'exploiter sa fortune. Bien des choses s'étaient passées depuis son départ pour l'Orient dont il eût été difficile à de plus habiles que lui de démêler les conséquences.

§ III

La conquête de la Cœlé-Syrie.

Le roi de Pergame n'avait pas essayé de reprendre ce que Achæos et Antiochos lui avaient enlevé en Asie Mineure. Il avait assez à faire de défendre ce qui lui restait contre les convoitises de son voisin Prusias de Bithynie et de se prémunir contre l'humeur envahissante de Philippe V de Macédoine, allié de Prusias. Il avait cherché un nouveau point d'appui et l'avait trouvé dans l'alliance romaine. Il avait fait le même calcul que les Romains, qui, alors serrés de près par Hannibal et menacés par l'entente intervenue (en 215) entre les Carthaginois et le Macédonien, avaient conclu une alliance avec les Étoliens, les ennemis nés de Philippe (211). Attale I était entré aussitôt dans la Ligue étolo-romaine, sur invitation des alliés, et avait ainsi lié sa cause à celle des Romains. Ceux-ci, comme cadeau de bienvenue, lui avaient procuré à vil prix, moyennant trente talents versés aux Étoliens, l'île d'Égine (210), qui resta depuis lors au pouvoir des Attalides [1]. Élu chef de la Ligue en 209, il avait appuyé en 208 ses nouveaux amis en amenant à la flotte romaine, forte de 25 navires, qui opérait sur les côtes de Grèce, un renfort de 35 vaisseaux pergaméniens. Mais, pendant qu'il paradait avec sa flotte, Prusias, allié de Philippe, envahissait ses États et l'obligeait à rentrer pré-

1. Polyb., XXIII, 8.

cipitamment (207). La guerre avec la Bithynie ne fut sans doute glorieuse pour aucun des belligérants. On ne sait même lequel fut vainqueur à la rencontre de Booscéphales, la seule dont le nom nous soit parvenu. Au bout de deux ans (205), la lutte prit fin par suite de la paix générale signée entre les Romains et Philippe, chacune des parties contractantes y ayant compris ses alliés [1].

Cette paix devait être conclue lorsque Antiochos revint en Syrie. Il n'était pas prudent de chercher à rallumer les hostilités pour avoir occasion de spolier le roi de Pergame. Bien que les Romains eussent encore sur les bras leur querelle avec Carthage, le rôle de trouble-fête avait ses dangers. Du reste, Antiochos n'avait pas de blessures d'amour-propre à panser en Asie Mineure, tandis que le souvenir importun de sa défaite à Raphia jetait une ombre sur sa gloire et que la Cœlé-Syrie manquait toujours à son empire. Le moment était favorable à une entreprise qui refoulerait enfin les Égyptiens en Égypte. Il n'était pas probable que Ptolémée Philopator, abruti par les excès, retrouvât un peu de l'énergie qu'il avait montrée douze ans auparavant. Il était comme un jouet ignoble aux mains d'Agathoclès et d'Agathoclia, le frère et la sœur, qui gouvernaient à sa place et gouvernaient à leur manière, bravant l'opinion publique, au risque de provoquer la révolution du dégoût. Cependant, Antiochos dut peser longtemps le pour et le contre : ce furent les nouvelles arrivées d'Alexandrie au cours de l'année 203 qui le décidèrent enfin à agir. On apprit avec stupéfaction que Ptolémée Philopator et la reine Arsinoé étaient morts, dans des circonstances mystérieuses qui prêtaient à tous les soupçons. Si étrange que paraisse le fait, il est possible que Ptolémée fût déjà mort au cours de l'année 204, et que ses tuteurs ordinaires, Sosibios et Agathoclès, eussent réussi à cacher son décès pour continuer à régner en son

1. Liv., XXVI, 24. XXVII, I, 29-33. XXVIII, 5-7. Steph. Byz., s. v. Βοὸς Κεφαλαί. Sur les événements qui suivent, voy. *Histoire des Lagides*, I, pp. 331-362.

nom. Justin, qui emploie pour raconter les excès crapuleux de Philopator les expressions les plus énergiques, assure que sa mort fut « longtemps dissimulée » [1]. Elle ne pouvait pas l'être indéfiniment. Les favoris du défunt comprenaient qu'ils allaient être balayés par l'indignation populaire, et ils cherchaient à gagner du temps. Par combien de meurtres clandestins et pour combien de temps assurèrent-ils le secret de leurs machinations, on l'ignore. La reine Arsinoé, qui eût été régente, la délaissée qui devait avoir amassé de formidables rancunes contre les intendants des plaisirs du roi, fut naturellement une des victimes sacrifiées à cette nécessité. Un fragment de Polybe retrouvé à l'Escurial nous fait assister à l'étrange mise en scène de la proclamation du nouveau roi, Ptolémée V Épiphane, qui était encore un enfant de quatre ou cinq ans. Sosibios et Agathoclès déclarèrent aux chefs de l'armée que le roi et la reine étaient morts, ce dont témoignaient deux urnes d'argent renfermant leurs cendres, et ils produisirent un faux testament qui leur conférait la tutelle du jeune roi Ptolémée V Épiphane. Polybe s'étend longuement sur les détails : il résulte de son récit que les régents parvinrent à se maintenir longtemps encore et qu'il fallut, pour les renverser, qu'un général populaire prît l'initiative d'une révolution de palais [2].

En apprenant la mort de Ptolémée Philopator, Antiochos et Philippe de Macédoine songèrent à se partager les possessions extérieures de l'Égypte et peut-être l'Égypte elle-même, où les nomes soulevés paraissaient vouloir se détacher du gouvernement central, avec l'espoir d'abattre la dynastie étrangère, représentée alors par un enfant, seul et unique héritier du trône. Ils conclurent entre eux un pacte aussi chanceux que malhonnête, qui ne tarda pas à être éventé et dénoncé à Rome par les Rhodiens. Philippe se réservait l'hégémonie de la mer Égée et la Carie avec Samos :

1. Justin., XXX, 1-2.
2. Polyb., XV, 25 a.

Antiochos reprendrait la Cœlé-Syrie et la Phénicie [1]. On dit même que Antiochos comptait prendre Cypre et l'Égypte, tandis que son associé, une fois maître des Cyclades et des villes d'Ionie, s'emparerait de la Cyrénaïque [2]. C'eût été la spoliation complète. L'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* suppose que Hannibal dut être tenté de prendre part à la curée. Recevant l'ordre de rentrer à Carthage, Hannibal délibère « s'il restera en Italie, s'il retournera chez lui, ou s'il ira en Égypte occuper Alexandrie » [3]. Ce plan de discours fût-il un simple exercice d'école, il part d'une idée qui a pu venir à l'esprit d'Hannibal réduit aux expédients désespérés. En tout cas, il fixe avec précision, en l'année 203, le moment où ce projet pouvait paraître réalisable. Hannibal eût été accueilli à bras ouverts par les deux rois coalisés, dont l'un avait été ouvertement et était encore secrètement son allié.

Agathoclès, seul régent depuis la mort du vieux Sosibios, sentant se nouer contre l'Égypte une ligue de tous les appétits, chercha à prévenir le danger. Il envoya Pélops à Antiochos, pour le prier « de respecter l'amitié et de ne pas transgresser les conventions passées avec le père de l'enfant », et Ptolémée fils de Sosibios à Philippe, pour négocier avec lui une alliance et lui demander du secours « au cas où Antiochos les attaquerait sérieusement au mépris des traités ». Des ambassadeurs et agents de l'Égypte furent envoyés de même à Rome et en Grèce pour chercher des alliances et recruter des mercenaires [4].

Le nom de Rome ainsi mêlé aux négociations était une menace dont Philippe surtout devait apprécier la portée.

1. Polyb., III, 2, 8 : cf. XV, 20, 6. XVI, 1, 8. Liv., XXXI, 14, 5. Justin., XXX, 2, 8.

2. Appian., *Maced.*, 4 : témoignage discrédité par une erreur grossière (sous le roi enfant Philopator !), et la prétention attribuée à Philippe sur « l'Ionie », au détriment de son associé.

3. *Rhet. ad Herenn.*, III, 2.

4. Polyb., XV, 25 a, 10-11 (avec la correction de Svoronos, ἐπιμαχίας pour ἐπιγαμίας). Il ne s'agissait aucunement de mariage.

C'était, pour les deux rois coalisés, une raison de plus de se hâter. Pendant que Philippe prenait les villes de la Chersonèse de Thrace et de la côte de Bithynie, – de compte à demi avec son allié Prusias I (202), – soulevant des conflits inextricables avec les Byzantins, les Rhodiens et Attale de Pergame, Antiochos envahit la Cœlé-Syrie à la tête d'une forte armée (201). Nous n'avons aucun renseignement direct sur la campagne. Les Syriens ne durent rencontrer aucune résistance sérieuse, sauf à Gaza, qui soutint un long siège et finit par capituler [†]. Nul secours ne lui vint d'Égypte. A Alexandrie, le pouvoir avait changé de mains : mais les nouveaux gouvernants étaient aussi incapables que ceux qu'ils avaient remplacés. Agathoclès et sa famille avaient été massacrés par la populace alexandrine, avec des raffinements de cruauté que Polybe a racontés tout au long, comme un exemple de ce dont est capable la brutalité populaire. Le général Tlépolème, qui avait préparé le coup, prit la place d'Agathoclès et les allures d'un dictateur. C'était un militaire qui avait une réputation de bravoure, un bravache, au fond, présomptueux et imprévoyant. Il laissa l'administration et « la personne du roi » à Sosibios, fils de l'ancien ministre, et s'occupa de réunir une armée. Il y mit tant de temps que les Alexandrins, édifiés sur ses capacités, confièrent le gouvernement au prétorien Aristomène et au condottiere étolien Scopas, qui, lui, ne manquait ni d'énergie, ni de confiance en lui-même.

Il était temps d'aviser. Déjà, les Romains s'inquiétaient de l'inertie de la cour d'Alexandrie, qui semblait plutôt redouter que désirer leur ingérence. Ils avaient envoyé à Alexandrie une ambassade pour annoncer au roi Ptolémée la défaite d'Hannibal et le prier de rester fidèle à l'alliance romaine au cas d'une guerre entre Rome et Philippe (201) [1]. C'était un avertissement donné non seulement à Philippe,

1. Liv., XXXI, 2.

mais indirectement à Antiochos. Celui-ci savait maintenant que, s'il passait la frontière de l'Égypte, il n'aurait pas affaire seulement aux Égyptiens. Justin dit même que les Romains intimèrent expressément à Philippe et à Antiochos l'ordre de « s'abstenir de l'Égypte » [1]. Du reste, si Antiochos avait compté sur la collaboration de son allié Philippe, il l'aurait attendu en vain. Le Macédonien avait passé l'année 201 à batailler contre Attale et les Rhodiens, changeant de direction et de projets au gré des circonstances. Il avait fait une course furieuse à travers les États du roi de Pergame, brûlant et saccageant tout sur son passage; puis il s'était jeté sur les possessions des Rhodiens en Carie, soudoyant un traître pour incendier leurs arsenaux et déchaînant contre eux dans la mer Égée les pirates crétois que ses agents conviaient à la curée. Battu à Chios, mais vainqueur ou à peu près à Ladé, il était évidemment, dit Polybe, en mesure de cingler vers Alexandrie. Mais, au lieu de rejoindre Antiochos et d'opérer de concert avec lui, Philippe retourna en Macédoine (200). Polybe l'appelle un écervelé (μανιώδης), et, tout en connaissant la partialité du grave historien pour les Romains, nous sommes mal placés pour réformer son jugement [2].

Il y eut ainsi dans les hostilités un moment de stagnation que les faibles mirent à profit pour invoquer la médiation et la protection des Romains. La curie romaine était alors le rendez-vous des ambassadeurs et délégués de tous les États et potentats hellénistiques. La prise de Carthage et la paix ruineuse imposée aux compatriotes d'Hannibal (201) laissaient à la toute-puissante Assemblée le temps d'ourdir les trames diplomatiques dans lesquelles devaient se prendre l'une après l'autre les républiques, ligues et monarchies riveraines de la mer Égée. Le Sénat écouta les récriminations d'Attale et des Rhodiens contre Philippe aussi bien que

1. Justin., XXX, 3, 3.
2. Polyb., XVI, 1 a. Liv., XXXI, 14.

les sollicitations du gouvernement alexandrin. A l'égard de Philippe, il n'y avait pas de ménagements à garder. Le Sénat saisit avec empressement l'occasion d'humilier et de pousser à bout l'ex-allié du Carthaginois, mis au ban de l'opinion publique pour s'être conduit en pays civilisé comme un bandit. En ce moment même, pendant qu'il prenait l'une après l'autre les villes du littoral de la Thrace, Maronée, Ænos, Alopéconnésos, Élæous, et assiégeait Abydos sur la côte de Troade, un détachement de ses troupes ravageait l'Attique, à propos d'un incident qui met en lumière crue le mélange de frivolité présomptueuse, de vanité et de bassesse dont les Athéniens avaient donné tant de preuves depuis l'ère des Diadoques.

Ils avaient mis à mort, comme sacrilèges, deux jeunes Acarnaniens qui, ignorant des usages, étaient entrés avec les initiés dans le temple d'Éleusis. Pour venger leurs compatriotes, les Acarnaniens, avec la permission et l'aide de Philippe, avaient mis l'Attique à feu et à sang; en suite de quoi, les Athéniens, rassurés par la présence d'Attale, le dieu de l'heure et le sauveur du moment, ainsi que par l'appui des Rhodiens, les Athéniens, dis-je, avaient solennellement déclaré la guerre à Philippe [1]. S'attaquer aux Athéniens était un crime, qui s'ajoutait aux autres forfaits et félonies du Macédonien. Défense lui fut faite de toucher à qui que ce fût des alliés des Romains. Elle fut signifiée tout d'abord au lieutenant de Philippe, Nicanor, qui évacua l'Attique [2]. Puis, M. Æmilius Lépidus alla porter un ultimatum au roi de Macédoine, qu'il rejoignit devant Abydos. Celui-ci fit à un langage insolent une réponse que Tite-Live ne peut s'empêcher de trouver digne d'un roi. Il attendrait que les Romains prissent l'initiative des hostilités : on verrait alors que les Macédoniens étaient de taille à se mesurer avec les Romains. Il montra le cas qu'il faisait du message en ne

1. Liv., XXXI, 14.
2. Polyb., XVI, 27.

levant point le siège d'Abydos, dont les habitants, désespérés, s'entretuèrent (200) [1].

Avec le roi de Syrie, il fallait le prendre de moins haut, ne fût-ce que pour ne pas l'obliger à faire cause commune avec Philippe dans la guerre désormais inévitable. Les ambassadeurs romains eurent ordre « d'aller trouver Antiochos et Ptolémée pour arranger leurs affaires » [2]. Justin assure même, avec sa légèreté habituelle, que l'un des ambassadeurs, M. Æmilius Lépidus, devait administrer l'Égypte comme tuteur de Ptolémée, et cela, sur la demande même des Alexandrins [3]. Justin anticipe sur l'avenir. En l'an 200, il était trop tôt pour affirmer ainsi la dépendance où allait tomber l'Égypte, et l'on sait que les Alexandrins ont toujours protesté contre le protectorat romain. Nous ne savons où et quand les envoyés romains purent s'acquitter de leur mission auprès du roi de Syrie. Le ton des pourparlers fut en tout cas très doux, car, jusqu'au moment de la rupture, les Romains affectèrent en toute circonstance de traiter le Séleucide en « ami et allié du peuple romain » [4]. Nous ignorons de même à quoi s'occupa Antiochos durant l'année qui suivit. Il put consacrer son temps aux affaires intérieures. En Cœlé-Syrie, en Asie Mineure, il ne manquait pas de villes, de condition diverse, plus ou moins autonomes, dont il fallait régler les rapports avec celui qui était pour les unes un maître, pour les autres un suzerain ou un protecteur. Des documents épigraphiques de l'époque — autant qu'on peut les dater — semblent indiquer que le roi se montra plein de prévenances pour les cités maritimes de l'Asie Mineure [5]. Il avait besoin de se créer une popularité et d'avoir pour lui

1. Liv., XXXI, 18.
2. Polyb., XVI, 27.
3. Justin., XXX, 3, 4.
4. Liv., XXXII, 8, 13 (en 198 a. C.). Antiochos dit encore *Romanorum amicitiam se non violaturum*, en 197 (XXXIII, 20, 8).
5. Décrets d'Iasos (Ch. Michel, 467); de Delphes (ib. 252) etc. B. Haussoullier, *Ét. sur l'Hist. de Milet*, pp. 144-150: messages d'Antiochos à la cité de Magnésie du Méandre (Dittenb., *OGIS.*, 231-232).

des sympathies intéressées en vue de la lutte qu'il méditait. Si Attale n'avait pas été protégé par l'alliance romaine, nul doute que la mauvaise humeur du conquérant arrêté en plein succès à la frontière d'Égypte ne fût aussitôt retombée sur le roitelet de Pergame. Si rétréci qu'il fût maintenant, le domaine d'Attale était un lambeau de l'empire des Séleucides détenu par une lignée d'usurpateurs, que Antiochos le Grand ne renonçait pas à récupérer. Mais attaquer Attale, c'était mettre à une rude épreuve et peut-être épuiser la patience diplomatique des Romains. D'autre part, ce faisant, il aurait un motif de revendication légitime ; et, au surplus, il était trop roi, successeur et émule d'Alexandre, trop Hellène, trop Macédonien, pour accepter l'hégémonie romaine en pays grec. La guerre déclarée entre Rome et Philippe allait lui fournir l'occasion qu'il avait patiemment attendue.

Attale avait mis sa personne et toutes ses forces au service des Romains. Pendant qu'il les assistait de son mieux, « infatigable et obéissant, sur terre et sur mer » [1], Antiochos envahit son royaume (fin 199). Mais Antiochos avait oublié dans ses calculs un facteur important : l'Égypte, enfin armée, sur ses derrières. A peine était-il entré sur le territoire de Pergame que Scopas envahissait à son tour la Palestine et remettait en question les résultats obtenus l'année précédente. Polybe dit que Scopas montra aux sièges qu'il entreprit une nonchalance dont sa réputation eut à souffrir [2]. Le général égyptien pénétra enfin en Judée au cœur de l'hiver (199/8), accueilli avec résignation par les Juifs, qui, comme le remarque mélancoliquement Josèphe, pareils à des navires battus par la tempête, se laissaient aller à la dérive [3]. Antiochos était obligé par cette diversion de lâcher prise. Pour ne s'y être pas décidé assez vite, il eut la mortification d'y être invité, avec des ménagements de forme, par une ambassade

1. Liv., XXXII, 8,9.
2. Polyb., XVI, 39,2.
3. Joseph., XII, 3,3.

romaine [1]. Il n'avait rien à refuser aux Romains, qui le traitaient officiellement en ami et allié. Puisqu'il n'osait pas entrer résolument en conflit avec Rome et défendre sa propre cause en épousant la querelle du roi de Macédoine, dont les affaires allaient au plus mal pour le moment, il ne lui restait plus qu'à reporter tout son effort sur la Cœlé-Syrie.

Il repassa donc le Taurus et retrouva au delà des monts un peu d'énergie. Il joignit son adversaire à l'entrée de la Palestine, non loin des sources du Jourdain. La bataille de Panion fut sanglante. Le jeune Antiochos, l'aîné des fils du roi, se signala à la tête de la cavalerie cuirassée, et les éléphants, qui précédaient la phalange, firent une trouée formidable dans l'armée égyptienne [2]. Scopas, débordé, se réfugia avec les débris de son armée à Sidon, où un corps de dix mille hommes vint aussitôt l'assiéger. Une armée de secours, envoyée d'Égypte et commandée par les meilleurs chefs, Aéropos, Ménoclès, Damoxénos, ne put rompre le blocus. « Scopas, vaincu par la famine, se rendit : on le laissa sortir sans armes (*nudus*) avec ses compagnons [3]. » Polybe nous donne un aperçu des opérations qui occupèrent l'année 198. « Scopas une fois vaincu par Antiochos, celui-ci prit la Batanée, Samarie, Abila et Gadara. Peu de temps après, ceux des Juifs qui habitent autour du sanctuaire appelé Jérusalem se rendirent également [4]. » Ils fournirent des vivres en abondance aux troupes syriennes, et les aidèrent même à déloger de la citadelle la garnison laissée par Scopas. Aussi, au dire de Josèphe, qui cite les édits royaux, Antiochos fit au Temple de grandes libéralités et octroya au peuple juif toutes sortes de privilèges [5]. Quand il rentra à Antioche pour

1. Liv., XXXII, 8,16; 27,1.
2. Polyb., XVI, 18-19.
3. Hieronym., *In Dan.*, 11, 15.
4. Polyb., XVI, 39, 3-4.
5. Joseph., XII, 3,3. C'est à ce moment, pour quelque raison ignorée, que Bérytos (Beyrouth) reçut l'autonomie : son ère locale date de 197 a. C. (B. V. Head, *H. Num.*, p. 686).

y prendre ses quartiers d'hiver (198/7), il n'y avait plus en Cœlé-Syrie une seule ville qui ne fût en son pouvoir. Cette région ne devait plus retourner sous la domination des Lagides.

§ IV.

La lutte contre les Romains.

Y eut-il déjà alors entre Antiochos et Ptolémée un traité secret dans lequel entrait un projet de mariage, qui se réalisa plus tard, entre une de ses filles et Ptolémée, on est tenté de le croire quand on le voit agir comme s'il n'avait plus à craindre un retour offensif de l'Égypte, exigeant même la soumission des villes d'Asie Mineure et de Thrace qui reconnaissaient encore le protectorat égyptien [1]. Il était à un moment où il lui fallait prendre des résolutions viriles; mais il ne fut jamais plus cauteleux et plus hésitant [2]. Dans son esprit irrésolu flottaient des projets contradictoires, entre lesquels il eût fallu choisir et qu'il eût fallu aussi ne pas laisser deviner. Il était trop tard pour secourir Philippe, qui, dès la fin de 198, était cerné par ses ennemis et allait bientôt succomber à Cynoscéphales (197) ; mais Antiochos, mettant en mouvement ses forces de terre et de mer, donna lieu de penser et Tite-Live affirme que tel était son dessein [3]. Il se réservait d'agir au mieux des circonstances ; il caressait le chimérique espoir d'agir à distance sur les Romains par son prestige, de les entraver par des négociations d'intermédiaire officieux, mais armé ; ignorant que les Romains étaient passés maîtres en l'art de perdre le temps des autres.

1. Il dit lui-même aux Romains, en 196, *sibi cum Ptolemaeo amicitiam esse, et id agere ut brevi etiam adfinitas jungatur* (Liv., XXXIII, 40, 3). S. Jérôme (*In Dan.*, 11, 17) affirme que les fiançailles dataient de 198/7 a. C. *A. filiam suam Cleopatram per Euclem Rhodium septimo anno regni adolescentis* [à partir de 205/4] *despondit et tertio decimo anno tradidit.*

2. Jeune, dit Polybe (XV, 27), il était audacieux et actif; mais, avançant en âge, il parut πολὺ καταδεέστερος αὑτοῦ καὶ τῆς τῶν ἐκτὸς προσδοκίας.

3. Liv., XXXIII, 14. 19.

Au printemps de 197, pendant que ses délégués allaient échanger des protestations d'amitié avec le Sénat romain, Antiochos envoya l'armée de terre, sous la conduite de ses deux fils Ardys et Mithridate, à Sardes, où ils avaient ordre de l'attendre. Lui-même, à la tête d'une flotte de cent navires pontés et de deux fois autant de bâtiments légers, commença à longer la côte de Cilicie, prenant l'une après l'autre et sans coup férir les villes de Mallos, Zéphyrion, Soles, Aphrodisias, Corycos, Sélinonte, qui, émancipées en fait, étaient censées couvertes par le protectorat égyptien depuis le temps de Ptolémée III. Tout alla bien jusqu'à Coracésion, sur la côte de Pamphylie. Là, il trouva le port fermé, et, chose plus fâcheuse, une ambassade rhodienne l'y attendait pour lui signifier que, passer outre, c'était se brouiller avec les Rhodiens et les Romains.

Bien que le ton des députés rhodiens fût de nature à échauffer la bile d'un roi, comme dit Tite-Live, Antiochos répondit qu'il espérait au contraire gagner l'amitié des Rhodiens et conserver celle des Romains. Pour se donner le temps de réduire Coracésion et éviter de prendre un parti, il envoya à Rhodes les négociateurs qui rapportaient de Rome les assurances les plus flatteuses, car ils en étaient partis « alors que l'issue de la guerre contre Philippe était encore incertaine » [1]. Mais, dans l'intervalle, la chance avait tourné. La nouvelle de la défaite de Philippe à Cynoscéphales tomba au milieu des pourparlers et les rompit tout net. Les Rhodiens, qui avaient déjà repris aux Macédoniens la Pérée, n'avaient pas plus de ménagements à garder envers Antiochos qu'envers Philippe. Ils prirent ouvertement la défense des villes « alliées de Ptolémée », que le roi d'Égypte semblait abandonner. Grâce à leurs secours ou à leurs avertissements, Myndos, Halicarnasse, Samos, conservèrent leur liberté.

1. Liv., XXXIII, 20.

De son côté, Antiochos poursuivit sa route, occupant en Lycie Limyra, Patara et Xanthos. Au delà, nous perdons sa trace jusqu'à Éphèse. Appien dit d'une manière générale qu'après avoir enlevé la Cœlé-Syrie et la Cilicie au jeune (fils de) Philopator, il soumit toutes les villes du littoral de l'Ionie, de l'Éolide et de l'Hellespont comme lui appartenant à titre de souverain de l'Asie [1]. Éphèse, qui depuis 247/6 était au pouvoir des Égyptiens, fut son quartier général [2]. Il est probable qu'il l'occupa sans résistance, — surtout s'il y avait entente préalable entre Antiochos et Ptolémée ; — en tout cas, on sait par Tite-Live qu'il y passa l'hiver de 197/6, se préparant à continuer, en remontant vers le nord, cette prise de possession qu'il avait poursuivie jusque-là sans difficulté sérieuse. Il envoya des troupes pour s'emparer de Smyrne, Alexandrie de Troade et Lampsaque, les seules villes « libres » d'Asie qui pouvaient songer à défendre leur indépendance, et il partit au printemps avec sa flotte pour l'Hellespont. Il comptait mettre la main sur la côte de Thrace, que Ptolémée Évergète avait jadis enlevée à Séleucos II, dont Philippe s'était emparé depuis, et décourager ainsi les velléités de résistance sur le littoral asiatique.

Arrivé à Abydos, où le rejoignit son armée de terre, il fit passer ses troupes à Madytos, sur la rive d'Europe. Cette ville, qui avait d'abord fermé ses portes, se rendit. Toutes les places de la côte en firent autant, et Antiochos arriva ainsi à Lysimachia, alors détruite par les Thraces. Il voulut à la fois la relever de ses ruines et la venger en attaquant les Thraces du voisinage. Quand il revint de sa première excursion, il trouva à Lysimachia un plénipotentiaire romain, L. Cornélius (Lentulus ?), chargé d'accommoder le différend entre les rois Antiochos et Ptolémée, avec un certain nombre de légats, membres de la commission des Dix qui

1. Appian., *Syr.*, 1. Appien confond Philopator avec son fils Épiphane.
2. Polyb., XVIII, 49. Liv., XXXIII, 38. On ne sait si c'est à ce moment qu'il donna l'exemple de continence rapporté par Plutarque (*Apophth. reg.*, 2).

assistait Flamininus dans son œuvre de libération et réorganisation de l'Hellade. Les premières politesses firent bientôt place à des entrevues agitées. Les Romains parlaient net maintenant, et les esprits s'échauffaient de part et d'autre. Antiochos était mis en demeure de restituer tout ce qu'il avait pris soit à Ptolémée, soit à Philippe : à Ptolémée, parce que ce dernier était le pupille des Romains ; à Philippe, parce qu'il serait ridicule que le roi de Syrie exploitât à son profit la victoire des Romains. En outre, il ne devait pas toucher aux villes libres, qui toutes ou presque toutes avaient invoqué la protection romaine. Sur ce point, Hégésianax et Lysias, revenus du congrès de l'Isthme où les avait envoyés Antiochos, purent édifier le roi et l'avertir que le philhellénisme romain se montrerait intraitable. Dans ces assises solennelles, devant les Hellènes convoqués aux Jeux Isthmiques (196), T. Quinctius Flamininus, le vainqueur de Philippe, avait proclamé libres et autonomes « toutes les villes de la Grèce et de l'Asie », soulevant dans l'auditoire panhellénique un enthousiasme sans exemple [1]. Enfin, les Romains déclarèrent qu'ils trouvaient étrange que le roi eût amené une pareille armée en Europe, et qu'ils n'étaient pas assez naïfs pour attendre qu'elle débarquât en Italie. A quoi le roi répondait qu'il ne faisait que reprendre l'héritage de son ancêtre Séleucos Nicator, lequel avait loyalement conquis sur Lysimaque et possédé toutes ces régions, y compris la Chersonèse de Thrace, où l'on se trouvait en ce moment ; et qu'enfin, si les Romains entendaient tout conduire en Europe, ils devraient bien au moins ne pas se mêler des affaires de l'Asie, pas plus qu'il ne s'immisçait lui-même dans les affaires d'Italie. Il saurait bien régler équitablement ses rapports avec les villes d'Asie. Celles qui ont droit à la liberté l'auront, mais la tiendront de lui, et non

1. Polyb., XVIII, 46. Liv. XXXIII, 32-33. Plut., *Tit.*, 10. Les Grecs, interprétant l'intention des Romains, étendaient aux cités d'Asie l'octroi fait à celles d'Europe.

pas des Romains. Quant à Ptolémée, lui, Antiochos, a l'intention non seulement d'être son ami, mais de nouer avec lui des relations de famille. Pour enlever aux Romains un des prétextes dont ils se couvraient, il laissait échapper un peu tôt son secret. Mais, pour rétorquer sa prétention de les exclure des affaires d'Asie, les commissaires romains firent venir des délégués de Lampsaque et de Smyrne, qui protestèrent avec vigueur contre les attentats dont ils étaient victimes. Ils étaient décidés, si leur plainte n'était pas écoutée, à se donner, eux et leurs cités, aux Romains. Leur présence ne contribua pas peu à envenimer la discussion. Antiochos, pris en flagrant délit, répondit qu'il prendrait pour arbitres entre eux et lui non pas les Romains, mais les Rhodiens [1].

Un faux bruit, qui fit croire à la mort de Ptolémée Épiphane, rompit ces orageuses conférences. Les Romains et Antiochos étaient également pressés de se rendre, ceux-là en Égypte, l'autre dans le voisinage, à portée de saisir les occasions. Le roi laissa donc à Lysimachia son fils Séleucos, qu'il avait l'intention d'y établir comme vice-roi, envoya à Flamininus une ambassade que celui-ci renvoya au Sénat, et retourna avec sa flotte à Éphèse. De là, longeant la côte, il se dirigea vers la Lycie. A Patara, il apprit que Ptolémée n'était pas mort et que, par conséquent, il n'avait nul besoin de se hâter. L'idée lui vint qu'il pourrait bien, en attendant, mettre la main sur Cypre : mais il était comme poursuivi par la fatalité. Sur la côte de Pamphylie, il fut arrêté quelque temps par une révolte de ses équipages : plus loin, aux bouches du Saros, en Cilicie, une tempête coula la majeure partie de sa flotte, de sorte qu'il rentra en piteux état à Séleucie, et de là à Antioche (196/5).

Il passa l'hiver à reconstruire sa flotte et à assurer l'avenir

1. Polyb., XVIII, 49-52. Liv., XXXIII, 38-40. Appian., *Syr.*, 3. Rome était alors pour les Hellènes le recours de tous les opprimés. Dès 195, les Smyrniotes, en guise d'avertissement à Antiochos, élèvent un temple à la déesse Rome (Tac., *Ann.*, IV, 56).

de sa dynastie en mariant son fils aîné, le roi Antiochos, avec sa fille Laodice. Au printemps, laissant la garde de sa capitale à son fils Antiochos, il repartit pour la Chersonèse de Thrace. A Éphèse, il fut rejoint par Hannibal, qui, venant de Tyr, l'avait manqué de quelques jours à Antioche [1]. Nul doute que l'indomptable haine du Carthaginois pour les Romains n'ait communiqué une certaine énergie, pour un instant du moins, à la volonté amollie du roi ; mais il est plus certain encore que l'accueil empressé fait par lui à Hannibal fournit aux Romains en quête de prétextes un grief dont ils sauraient tirer parti une fois le moment venu. Antiochos fêta son hôte et l'écouta peu : plus habile et moins infatué de lui-même, il eût fait précisément le contraire. Hannibal dut juger de la sottise de tous ces Grecs en écoutant une leçon sur l'art de la guerre, faite devant lui par le péripatéticien Phormion, aux applaudissements de l'auditoire. Il se contenta de dire qu'il avait vu bien des vieux fous en sa vie, mais personne de plus fou que Phormion [2].

D'Éphèse, Antiochos alla dans l'Hellespont, où nous ne pouvons guère le suivre. Ce qu'il y fit, en tout cas, l'occupa longtemps (195/4). Une bonne partie de ce temps perdu doit avoir été consacrée aux interminables négociations avec les Romains, qui avaient partout des espions décorés du titre d'ambassadeurs. Antiochos retrouva en Chersonèse le légat P. Villius, qui, après avoir fait le compte des forces amenées par le roi de Syrie, courut prévenir Flamininus et prendre de nouvelles instructions. Avec une armée et une flotte qui, au dire de Villius, étaient plus considérables que l'année précédente, Antiochos ne fit que s'agiter sans aboutir à un résultat sérieux [3]. C'est sans doute à cette date qu'il faut

1. Liv., XXXIII, 42. 49. Appian., *Syr.*, 4. C'est à ce moment que Appien place le mariage du fils aîné d'Antiochos, associé au trône (ci-dessus, p. 160), — celui qui mourut en 192 — avec sa sœur Laodice.

2. Cic., *De Orat.*, II, 18, 75.

3. Liv., XXXIV, 33, 12 ; 59.

placer ce que rapporte Appien d'une « seconde expédition » dans l'Hellespont. « Antiochos, dit-il, ayant abordé en Chersonèse, fit et défit beaucoup de choses en Thrace. Il affranchit ceux des Hellènes qui étaient sujets des Thraces et fit beaucoup de gracieusetés aux Byzantins, à cause de la situation avantageuse de leur ville à l'entrée du détroit. Il détermina, par présents et par intimidation, les Galates à faire alliance avec lui, dans l'idée qu'ils feraient de bons soldats, vu la grandeur de leur stature [1]. »

Pendant ce temps, ses amis et ses ennemis le compromettaient à l'envi. Nabis de Sparte, serré de près par Flamininus, affirmait que « Antiochos et les Étoliens allaient venir à son secours » [2]. Le nouveau roi de Pergame, Eumène II, qui avait succédé en 197 à son père Attale I, se chargea de barrer le passage, le cas échéant, aux auxiliaires que Nabis attendait peut-être du côté de la mer Égée, et l'on dit à Pergame qu'Eumène partait en guerre « contre Nabis et Antiochos » [3]. Tout le monde grec, depuis la proclamation par Flamininus de la liberté des Hellènes, était en effervescence : le passé se liquidait d'un seul coup. Requêtes et récriminations, vieux documents invoqués à l'appui de prétentions nouvelles, intrigues de toute sorte, les Romains accueillaient et surveillaient tout cela, prenant bonne note des points et litiges dont leur diplomatie pourrait tirer parti. Le nom d'Antiochos dut figurer plus d'une fois dans les doléances des uns, les bravades des autres, et dans les rapports des agents du Sénat.

Cependant, Antiochos revint à Éphèse, soit en 195, soit plutôt au cours de l'année suivante. C'est de là, au rapport d'Appien, qu'il aurait « envoyé comme ambassadeurs à Rome Lysias, Hégésianax et Ménippos, pour sonder les intentions du Sénat ». Le rapprochement de textes différents et

1 Appian., *Syr.*, 6.
2 Liv., XXXIV, 37.
3 *Inscr. Pergam.*, n. 62.

divergents complique la trame déjà fort embrouillée des relations diplomatiques en un temps où tout le monde négociait, et où l'on rencontre toujours quelque ambassade en chemin [1]. Les diplomates ici désignés par Appien doivent être ceux que Antiochos avait envoyés à l'Isthme, qui étaient venus l'informer à Lysimachia, qu'il avait accrédités de nouveau auprès de Flamininus en quittant Lysimachia, et que Flamininus avait renvoyés au Sénat comme étant incompétent lui-même pour statuer sur les propositions faites par le roi de Syrie. Ils étaient donc à Rome en ce moment, attendant une audience que le Sénat ne se pressait pas de leur accorder; mais Antiochos dut leur envoyer d'Éphèse de nouvelles instructions [2].

Antiochos eut sans doute l'illusion de croire qu'il allait être enfin fixé sur l'accueil que le Sénat ferait à ses avances, et il perdit l'année 193 à attendre le retour de ses envoyés. Nous le retrouvons durant l'hiver de 193/2 à Raphia, occupé à célébrer le mariage de sa fille Cléopâtre avec le roi d'Égypte Ptolémée V Épiphane [3]. Il était persuadé qu'il entendait mieux que personne la politique des alliances de famille. Il n'avait pas cherché de princesse étrangère pour son fils et successeur désigné, mais il lui restait encore des filles susceptibles d'être avantageusement placées. Il avait marié quelque temps auparavant (en 195?) à Ariarathe IV de Cappadoce sa fille Antiochis, princesse astucieuse et sans scrupules, digne émule de l'autre Antiochis qu'il avait donnée jadis à Xerxès d'Arsamosata. Il offrit la fille qui lui restait à Eumène de Pergame : mais celui-ci, prévoyant l'avenir, refusa l'honneur d'être le gendre d'un monarque déjà en délicatesse avec les Romains [4]. Pour le moment, Antiochos pouvait

1. Cf. Appian., *Syr.*, 6 et Liv., XXXIII, 41.

2. Débat entre Ménippos, Hégésianax et Flamininus, en séance du Sénat, en 193 (Liv., XXXIV, 57-59).

3. La date dans Liv., XXXV, 13, 4 et Hieron., (an XIII de Ptolémée Épiphane = 193/2 a. C.; ci-dessus, p. 177, 1). Cf. *Hist. des Lagides*, I, p. 384, 1.

4. Appian., *Syr.*, 5. Il épousa plus tard Stratonice, fille d'Ariarathe IV le

comparer avec orgueil l'heure présente au temps où il rentrait désespéré dans cette même Raphia, fuyant devant le roi d'Égypte et renonçant à lui disputer la possession de la Cœlé-Syrie. Aujourd'hui, le roi d'Égypte, dont les Romains avaient voulu faire leur instrument, devenait son gendre, et, en vertu d'un contrat qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre d'habileté, il donnait comme dot à sa fille l'usufruit de la Cœlé-Syrie, la Phénicie, la Judée et Samarie ; mais il en gardait l'administration, et, pour se couvrir des dépenses administratives, la moitié des revenus [†]. Il retenait ainsi d'une main ce qu'il donnait de l'autre, et mettait fin à un différend plus que séculaire sans se dessaisir de l'objet contesté. Le commentateur du Ps.-Daniel est même persuadé qu'il comptait sur ce mariage pour « étendre son royaume (*regnum*) en Égypte ». Si on ne vise que le résultat de ces clauses, on peut dire avec Josèphe, en termes plus simples, que les deux rois se partagèrent par moitié le revenu des susdites provinces [1]. Antiochos avait là un moyen de s'immiscer dans les affaires de l'Égypte, comme détenant entre ses mains, à titre de débiteur, une part notable des ressources financières du Trésor égyptien.

Tranquille du côté de l'Égypte, Antiochos se remit aux affaires d'Asie Mineure, d'où pouvait surgir à chaque instant une occasion de conflit avec Rome ou avec ses alliés, Pergame et Rhodes. Sans s'arrêter plus que le temps nécessaire à Antioche, il se dirigea vers la Cilicie, franchit le Taurus et arriva vers la fin de l'hiver à Éphèse. Dès le début du printemps (192), il envoya en Syrie son fils aîné Antiochos, avec mission de surveiller les provinces de la Haute-

Cappadoce, et réconcilia son beau-père avec les Romains (Liv., XXXVIII, 39, ad ann. 188 a. C.). Cf. ci-après, pp. 217-233.

1. Joseph., XII, 4, 1 (διαιρεθέντων εἰς ἀμφοτέρους τοὺς βασιλεῖς τῶν φόρων). D'autre part, S. Jérôme (*loc. cit.*) dit que Antiochos constitua comme dot à sa fille la Cœlé-Syrie et la Judée — *data ei dotis nomine Coele Syria et Judaea*, ce qui n'est pas absolument contradictoire. Voy., sur toutes ces questions, *Hist. des Lagides*, I, pp. 382-387.

Asie, et partit avec toutes ses troupes de terre pour soumettre les Pisidiens des environs de Sidé [1]. L'affaire n'était pas de première importance, mais il évitait par là d'alarmer son voisin de Pergame.

A peine avait-il quitté Éphèse qu'y arrivait le commissaire romain P. Villius, un des trois légats dépêchés à Antiochos après l'échec des pourparlers que les ambassadeurs du roi, préalablement sondés par Flamininus et la commission des Dix, avaient pu enfin entamer avec la curie romaine. Aux raisons de droit international alléguées par eux, le Sénat avait répondu par une affirmation éclatante et officielle de son zèle pour la liberté des villes grecques. Antiochos avait à choisir entre le respect de l'autonomie des cités ou la guerre, et c'est ce qu'étaient chargés de lui signifier les légats sénatoriaux, P. Sulpicius, P. Villius, P. Ælius, anciens membres de la commission des Dix, auxquels il avait déjà eu affaire à Lysimachia [2]. Ils avaient eu soin de passer d'abord par Pergame, où Eumène avait poussé de toutes ses forces à la déclaration de guerre. P. Villius, laissant son collègue Sulpicius malade à Pergame, vint seul à Éphèse. En attendant le retour du roi, il eut avec Hannibal des entrevues répétées, qui eurent pour résultat, sinon pour but, de rendre le Carthaginois quelque peu suspect à son hôte. Enfin, comme Antiochos tardait à revenir, P. Villius alla à sa rencontre à Apamée (Kibotos) en Phrygie. L'entrevue d'Apamée ne pouvait pas aboutir ; on ne fit que répéter de part et d'autre ce qui s'était déjà dit, et, au surplus, Villius n'était pas autorisé à modifier ses instructions. La nouvelle de la mort du fils aîné du roi fournit un prétexte honorable pour interrompre le colloque. La cour prit le deuil, et Villius se retira discrètement à Pergame. De son côté, le roi rentra à Éphèse, accablé d'un chagrin qui ne lui épargna pas

1. Liv., XXXV, 13.
2. Liv., XXXIV, 59, 8. Tite-Live ne fait plus mention ensuite de P. Ælius à Pergame.

les soupçons de la malignité publique. Un bruit dont Tite-Live s'est fait l'écho attribuait la mort du jeune prince au poison et faisait remonter la responsabilité du forfait au père lui-même, jaloux et inquiet de la popularité d'un fils qui promettait d'être un grand roi [1]. La disparition soudaine d'un jeune homme de vingt-sept ans, déjà associé au trône, était un événement qui ne pouvait se passer sans commentaires, et toute occasion était bonne pour ameuter l'opinion contre un ennemi de Rome.

A Éphèse, Antiochos fit mine d'abord de s'enfermer dans sa douleur; mais, derrière les portes closes, il « agitait de secrets desseins » avec Minion, qui était comme le président du Conseil royal. Puis il s'absenta tout à coup, laissant à Minion le soin de recevoir les deux légats, P. Sulpicius et P. Villius, qui, sur le désir exprimé par le roi, arrivaient à Éphèse. Il savait que Minion, plus sûr que lui-même de ses chances de victoire, défendrait âprement sa cause; et, si son ministre provoquait un éclat, il pourrait le désavouer. Minion exposa aux légats les vues du roi. Antiochos consentait bien à reconnaître l'autonomie des grandes villes helléniques comme Rhodes, Byzance, Cyzique; mais il réclamait pour sujets « les Éoliens et Ioniens, qui avaient pris de longue date l'habitude de servir les rois barbares ». Minion crut embarrasser les Romains en leur demandant de permettre à Antiochos ce qu'ils faisaient eux-mêmes en Italie, où ils avaient asservi les villes de la Grande-Grèce. Les légats lui répondirent qu'il ignorait la différence entre ville asservie et ville fédérée : du reste, il leur suffit d'introduire les députés des villes grecques, qu'Eumène avait eu soin de styler et de convoyer à Éphèse, pour transformer la discussion en dispute. On se

1. Liv., XXXV, 14-15. D'après ces absurdes rumeurs, *eam quoque causam clandestino facinori adiciebant, quod Seleuco filio Lysimachiam dedisset, Antiocho quam daret sedem, ut procul ab se honore eum quoque ablegaret, non habuisset*; comme si le vrai moyen de surveiller un suspect n'était pas de le garder sous la main. Appien (*Syr.*, 12) prétend qu'au moment de passer en Eubée, Antiochos n'était pas encore informé de la mort de son fils.

sépara encore une fois sans rien conclure, et les légats retournèrent à Rome, probablement sans avoir vu le roi [1].

Cette fois, Antiochos le comprit, c'était la guerre. Il l'aurait mieux compris encore s'il avait su qu'à Rome on avait dans l'intervalle reçu de Carthage des informations qui, vraies ou fausses, alarmèrent l'opinion publique. On disait qu'un certain Ariston de Tyr, un individu aux allures suspectes, avait été expédié d'Éphèse à Carthage, avec des instructions d'Hannibal et du roi Antiochos, pour organiser un complot et rallumer la guerre punique. Cependant, le roi tergiversait encore. La guerre étant inévitable, il se demandait s'il valait mieux la déclarer ou l'attendre. Les excitations du dehors ne lui manquaient pas : tous les ennemis des Romains donnaient l'assaut à la volonté du monarque irrésolu. Alexandre d'Acarnanie, ancien courtisan de Philippe et maintenant conseiller du roi de Syrie, Dicéarque, frère du stratège étolien Thoas, affirmaient que, le jour où Antiochos débarquerait en Grèce, les Étoliens, Nabis de Sparte et Philippe de Macédoine courraient aux armes. Hannibal, tenu d'abord à l'écart des délibérations, jeta dans la balance le poids de sa haine, de ses serments et de ses glorieux souvenirs. Tite-Live, toujours attentif à rejeter sur les adversaires des Romains la responsabilité du sang versé, assure que la guerre fut alors décidée en Conseil royal. Il est permis d'en douter, quand on voit les Étoliens tenter un dernier effort pour triompher des hésitations du roi et envoyer l'ex-stratège Thoas à Éphèse. Thoas annonçait au roi que la Ligue étolienne l'avait choisi, lui, Antiochos, pour son stratège autocrate ou généralissime. Il l'engageait à ne pas attendre les troupes de la Haute-Asie et à se hâter de prendre la direction du mouvement [2]. Antiochos hésitait toujours. Il songeait que, depuis trois ans, ses troupes n'avaient pu encore réduire ni Smyrne, ni Alexandrie de

1. Liv., XXXV, 15-17.
2. Liv., XXXV, 18-19. Appian., *Syr.*, 12.

Troade, ni Lampsaque, et qu'il ne pouvait s'aventurer loin de chez lui en laissant derrière lui de telles preuves d'impuissance. Il renvoya Thoas en Étolie, avec son conseiller Ménippos, celui-ci chargé d'annoncer aux Hellènes qu'Antiochos allait venir les délivrer avec une armée formidable, quantité d'éléphants et de l'or à profusion, « de quoi acheter les Romains eux-mêmes » [1]. Du moins, c'est par de semblables rodomontades que Ménippos commenta ses instructions diplomatiques.

Pendant ce temps, une ambassade romaine, dirigée par T. Quinctius Flamininus en personne, parcourait la Grèce et la Thessalie, allant de ville en ville pour apaiser l'effervescence générale et déjouer les manœuvres des Étoliens. Ceux-ci sentirent que le seul moyen de forcer la main à Antiochos et de déchaîner dans toutes les villes grecques le parti démocratique hostile aux Romains était de commencer les hostilités. Leur plan fut de se saisir brusquement de places importantes dont il eût été difficile de s'emparer autrement que par surprise. Trois corps de troupes partirent pour occuper Démétriade en Thessalie, Chalcis en Eubée, et Lacédémone. Le coup de main sur Démétriade réussit : mais Chalcis refusa de se laisser « délivrer ». A Lacédémone, les Étoliens surprirent et tuèrent Nabis, qui les avait appelés comme auxiliaires et ne les voulait pas pour alliés : mais les habitants chassèrent les bandes avinées qui les pillaient déjà, et Philopœmen accourut pour leur offrir l'alliance achéenne. Thoas n'en alla pas moins porter à Antiochos d'excellentes nouvelles du mouvement commencé et le supplier de ne pas laisser refroidir un si beau zèle [2]. Les gens irrésolus se décident toujours au hasard. Antiochos, qui pesait depuis si longtemps le pour et le contre, se laissa entraîner par de grossiers mensonges. Tite-Live croit même que l'Étolien défit et refit à son gré les combinaisons d'Antiochos. Il ne fal-

1. Liv., XXXV, 32.
2. Liv., XXXV, 34.

lait pas, suivant lui, tenter une diversion en Italie ou en Afrique, ni confier une partie de la flotte à un aventurier suspect comme Hannibal. Le roi devait arriver avec toutes ses forces en vue des rivages où tous les Grecs allaient se presser pour l'acclamer et saluer en lui leur libérateur.

Enfin, Antiochos prit son parti. Aveugle jusqu'au bout et comptant rallier en Grèce les contingents de nombreux et intrépides alliés, il n'embarqua à Éphèse que 10.000 fantassins, 500 cavaliers et six éléphants, sur un nombre, il est vrai, plus que suffisant de bâtiments dont il aurait peut-être besoin pour ramener le butin et les prisonniers, — quarante vaisseaux pontés, soixante non pontés, et deux cents navires de charge. Il avait, dit Tite-Live, à peine assez de troupes pour occuper simplement la Grèce, et il s'agissait de soutenir une guerre avec les Romains (192) [1] !

Le nouvel Alexandre alla d'abord, à l'exemple du conquérant, faire ses dévotions à l'Athéna d'Ilion, puis mit le cap à l'ouest. La traversée fut assez bonne. La flotte, passant par Imbros et Sciathos, arriva tout droit à Ptéléon, à l'entrée du golfe de Pagase. Thoas avait raison : les autorités de Démétriade étaient là pour recevoir le roi, qui le lendemain entrait avec sa flotte dans le port de cette ville. Tout sembla confirmer d'abord les promesses de l'Étolien et les espérances du roi Antiochos à Lamia, où siégeait en ce moment la Diète étolienne. Il y fit une fière harangue, déclarant qu'il s'était hâté d'accourir avec son avant-garde, mais qu'au printemps il couvrirait la mer de ses flottes et la Grèce de ses soldats. Le stratège Phænéas, chef du parti modéré, proposa d'utiliser la présence d'Antiochos pour terminer par un arbitrage la querelle de la Ligue avec les Romains ; mais Thoas entraîna

1. Liv., XXXV, 43. Le mot dédaigneux d'Hannibal — *satis esse credo Romanis haec et si avarissimi sunt* (Macr., II, 2, 1-2) appartient à la légende. Il ne faut pas oublier que nous ne sommes renseignés sur ce duel entre Antiochos et les Romains que par des partisans de Rome, et que l'histoire s'est acharnée sur le vaincu, toujours représenté comme un incapable. Les faits ainsi présentés ne permettent plus de rectifier ce jugement sommaire.

l'assemblée aux résolutions extrêmes. Le roi de Syrie fut nommé généralissime de la Ligue, et trente apoklètes lui furent adjoints comme conseil de guerre [1].

Antiochos crut pouvoir suppléer au nombre, qui lui manquait présentement, par la rapidité de ses opérations. Sans attendre même les troupes qu'il avait laissées à Démétriade, il se lança avec un millier de fantassins à travers la Phocide et la Béotie pour surprendre Chalcis. Traversant l'Euripe avec les chefs étoliens qui l'avaient rejoint à Chéronée, il se présenta inopinément aux portes de la ville. Les pourparlers ne furent pas longs. Les Chalcidiens refusèrent nettement de le recevoir et l'invitèrent à sortir de leur île. Antiochos dut revenir à Démétriade pour y refaire de nouveaux plans [2]. La campagne diplomatique qu'il entreprit alors de concert avec les Étoliens ne réussit guère mieux. Son envoyé et celui de la Ligue eurent audience de la Ligue achéenne à Ægion, mais en présence de Flamininus, qui n'eut pas de peine à dégonfler d'un mot railleur les hyperboles ampoulées de l'orateur syrien. Les innombrables troupes du roi n'étaient après tout que des Syriens déguisés en soldats, pareils au prétendu gibier qu'un hôte de sa connaissance avait récolté dans sa basse-cour. La Diète décida séance tenante qu'elle restait fidèle à l'alliance romaine, déclara la guerre aux Étoliens et à Antiochos, et, sur la proposition de Flamininus, envoya un millier d'hommes, moitié à Chalcis, moitié au Pirée, pour prévenir de ce côté soit des coups de main, soit des défections. Les Béotiens, sollicités de même, répondirent qu'ils réfléchiraient à ce qu'ils auraient à faire lorsque Antiochos serait en Béotie. Quant à Amynandre, roi des Athamanes, il n'était pas difficile à gagner, paraît-il; mais ce roitelet épirote devait être d'une utilité assez problématique [3].

Antiochos put néanmoins avoir encore un moment d'illu-

1. Liv., XXXV, 44-45.
2. Liv., XXXV, 46-47.
3. Liv., XXXV, 49-50. Plut., *Tit.*, 17.

sion. Il se hâta de réparer l'affront subi à Chalcis, cette fois avec toutes ses forces. Il expédia en avant Polyxénidas avec la flotte, Ménippos avec 3.000 hommes : lui-même se mit en marche quelques jours après avec 6.000 hommes et un petit contingent étolien qu'il prit en passant à Lamia. Les 500 Achéens envoyés d'Ægion et un certain nombre d'auxiliaires venus de Pergame étaient déjà entrés dans Chalcis, sous la conduite de Xénoclidas de Chalcis; mais un renfort de 500 Romains envoyé par Flamininus et guidé par le député chalcidien Micythion trouva, en arrivant sur les bords de l'Euripe, le passage barré par les troupes de Ménippos. Micythion descendit la côte jusqu'à Délion, d'où il espérait traverser le détroit sans obstacle, la guerre n'étant pas encore officiellement déclarée entre Antiochos et les Romains. Il se croyait de plus en sécurité sur un sol inviolable, consacré à Apollon Délien. Il paya cher cet excès de confiance. Ménippos le surprit, et il s'échappa à grand peine sur un bateau de marchandises, après avoir perdu tout son monde. Ce désastre décida les Chalcidiens à ouvrir leurs portes au roi. Les Achéens, Pergaméniens et Romains qui se trouvaient dans la place allèrent se retrancher, les uns à Salganeus sur la côte de Béotie, les autres dans un fort voisin de l'Euripe; mais ils furent cernés et obligés de capituler. Antiochos était maître de l'Eubée, les autres villes ayant suivi l'exemple de Chalcis [1].

Ce premier succès fit du bruit et décida nombre d'hésitants qui jusque là se tenaient prudemment à l'écart. On vit arriver à Chalcis des députés des Éléens, qui venaient demander au roi de les protéger contre les Achéens, et des ambassadeurs épirotes, qui s'ingénièrent à gagner l'amitié d'Antiochos sans se brouiller avec les Romains. Antiochos envoya un détachement de mille hommes à Élis et remit à plus tard les pourparlers avec les Épirotes. Le roi n'eut qu'à

1. Liv., XXXV, 50-51. Appien (*Syr.*, 12) remplace Ménippos par Micythion, général d'Antiochos, qui bat les Romains à Délion !

se montrer un instant en Béotie pour être acclamé par la Diète béotienne. Il espérait bien décider de la même façon les Thessaliens, et il délibérait à ce sujet à Démétriade où il avait donné rendez-vous aux chefs étoliens, quand Hannibal, qui assistait avec lui à la réunion, essaya de lui montrer le peu que valaient de telles alliances. Contre Rome, l'allié dont il fallait à tout prix s'assurer le concours, c'était Philippe de Macédoine : si on voulait frapper un coup sérieux, c'est en Italie qu'il fallait porter la guerre. Antiochos trouvait sans doute ses combinaisons autrement ingénieuses que l'idée fixe du vieux Carthaginois, qui était probablement venu d'Éphèse sans y être invité. Il agit comme s'il avait le parti pris de froisser le roi de Macédoine. L'installation de Séleucos à Lysimachia était déjà chose peu agréable à Philippe. L'alliance avec Amynandros, qui dans la dernière guerre avait pris parti pour les Romains et dont le beau-frère, Philippe de Mégalopolis, se croyait des droits au trône de Macédoine, était comme une injure personnelle à Philippe. Enfin, au cours de la promenade militaire qu'il fit en Thessalie, avec les Étoliens et les Athamanes, pour contraindre les villes thessaliennes à embrasser son parti, Antiochos saisit l'occasion de son passage à Cynoscéphales pour ensevelir en grande pompe les ossements des Macédoniens épars sur le champ de bataille. C'était une façon de faire savoir à tous que Philippe, en dépit de l'armistice, les avait laissés sans sépulture et de se rendre populaire en Macédoine. Aussi, dédaignant les offres d'Antiochos, Philippe rompit les pourparlers auxquels il avait d'abord consenti : désormais les Romains purent compter sur lui. C'est même lui qui pressa le propréteur M. Bæbius d'aller dégager la Thessalie [1].

Dès que les enseignes romaines apparurent dans la vallée

1. Polyb., XX, 3. Liv., XXXVI, 5-8. Antiochos offrait à Philippe *tria milia talentum et quinquaginta tectas naves et omnes Graeciae civitates quas antea tenuisset* (XXXIX, 28). Appian., *Syr.*, 16.

de Tempé, Antiochos leva le siège de Larissa et rentra par Démétriade à Chalcis, après avoir donné rendez-vous à ses alliés pour le printemps. Le présomptueux Séleucide quittait décidément la Thessalie, qu'il croyait trouver mieux disposée ; mais il y laissait quelques garnisons, et il pensait réparer bientôt ses mécomptes, quand Polyxénidas lui aurait amené d'Asie sa magnifique flotte et son invincible armée. En attendant, il couronna cette série de fausses mesures et d'imprudences par une dernière inopportunité que Polybe appelle crûment un caprice d'ivrogne. En dépit de ses cinquante ans passés, il s'éprit d'une jeune fille de Chalcis renommée pour sa beauté, fille de Cléoptolème, l'épousa et passa le reste de l'hiver (192/1) en festins et réjouissances. Il va sans dire que ses officiers et soldats, dispersés pour la plupart dans les villes de Béotie, suivirent son exemple. Plus de gardes ni d'exercices : on remettait à plus tard les affaires sérieuses [1]. C'est ainsi que Antiochos, à défaut d'autres conquêtes, gagna le cœur des Chalcidiens. Il fit de son mariage un symbole, en donnant à sa belle le nom d'Eubœa; mysticisme facile, éclos dans la chaleur des banquets.

Le temps que perdait ainsi le roi avait été bien employé par les Romains. Cette guerre qu'ils voyaient venir depuis longtemps, qu'ils supposaient devoir être acharnée et conduite peut-être par Hannibal, ils s'y préparèrent avec une gravité solennelle, consultant les dieux, les intéressant à leur succès par des vœux et des supplications, observant le rituel des fétiaux, bref, n'omettant rien de ce qui pouvait affirmer leur bon droit, exalter le patriotisme populaire, et surtout avertir discrètement les « alliés » que le moment était venu de faire leurs offres de service. Ceux-ci firent assaut de zèle. Ptolémée V, le gendre d'Antiochos, envoya une somme énorme, mille livres d'or et vingt mille en argent, et promit d'expédier « toutes ses troupes » en Étolie.

1. Polyb., XX, 8. Diod., XXIX, 2. Liv., XXXVI, 11. Justin., XXXI. 6, 3. Plut., *Tit.*, 16. Appian., *Syr.*, 16. 20.

Philippe de Macédoine offrit de même le concours de son armée. Les Carthaginois et Masinissa s'engageaient à fournir gratuitement du blé, des navires, et jusqu'à des éléphants. Le Sénat, ravi de voir en si humble posture tous ces alliés qu'avec un peu d'activité et de savoir-faire le Séleucide aurait pu liguer avec lui contre Rome, se montra aussi discret que possible. De toutes ces offres il n'accepta que la coopération éventuelle de Philippe, et dans la mesure où le roi jugerait à propos d'assister le consul M'. Acilius. On savait bien à Rome que Philippe avait aussi ses injures à venger, et que, une fois brouillé avec Antiochos, il aurait intérêt à pousser au succès des Romains. On ne put qu'admirer la politesse, le désintéressement et la belle confiance en leur force de ces Romains qui refusaient l'argent de Ptolémée et les cadeaux de Masinissa [1].

Antiochos avait l'air d'ignorer tout ce qui se passait autour de lui. Alourdi par la ripaille et ses amours d'arrière-saison [2], il se rendit enfin, au début du printemps (191), à Chéronée, qu'il avait indiqué comme point de ralliement à ses troupes. Là, il put s'apercevoir que ses soldats l'avaient trop bien imité. Les maladies et les désertions, favorisées par l'absence de discipline, avaient dû encore en diminuer le nombre. S'il avait encore été capable de quelque discernement, il aurait compris qu'il ne pouvait rien entreprendre de sérieux avec de pareilles bandes et qu'il devait se replier sur Lamia ou sur Démétriade pour y attendre la flotte et l'armée que Polyxénidas devait lui amener d'Asie. Il est vrai qu'il eût attendu longtemps et en vain. La somnolence du roi avait gagné tout le monde : la grande armée avec laquelle il allait couvrir le sol de la Grèce resta à l'état de figure de rhétorique. Pour le moment, il n'imagina rien de mieux que d'aller pousser une pointe jusqu'à la mer Ionienne. Avec le concours des Étoliens et de quelques intri-

1. Liv., XXXVI, 1-4.
2. Liv., XXXVI, 17 (*velut saginatus nuptialibus coenis*).

gants achetés à l'avance, il lui serait facile de gagner à sa cause l'Acarnanie et Leucate. De cette façon, toute la Grèce moyenne serait entre ses mains, et il lui semblait que, de Leucate, il menacerait l'Italie à distance.

Le roi fit ses dévotions à Delphes et rejoignit à Stratos son avant-garde, commandée par l'Acarnanien Alexandre et Ménippos. Il s'empara par ruse de Médéon et s'avança vers le golfe d'Ambracie; mais Thyréon lui ferma ses portes et, de Leucate où les Romains avaient envoyé à temps des secours empruntés à la garnison de Céphallénie, lui arriva la nouvelle que le consul M'. Acilius Glabrio avait débarqué à Apollonie, sur la côte illyrienne, avec 20.000 hommes de pied, 2.000 cavaliers et quinze éléphants. Les Romains devaient être déjà ou allaient être bientôt en Thessalie. Antiochos n'avait pas un instant à perdre s'il ne voulait être pris à revers et coupé de ses communications avec l'Asie. Il retourna en toute hâte à Chalcis, sans avoir tiré plus de profit de son excursion en Acarnanie que de sa précédente tournée en Thessalie, un peu mieux renseigné pourtant sur l'impuissance des Étoliens et la mauvaise foi de ce Thoas dont il avait préféré les conseils à ceux d'Hannibal.

Cependant, M'. Acilius avait fait sa jonction avec l'armée du propréteur M. Bæbius, qui était occupé avec Philippe de Macédoine à déloger les garnisons laissées dans les villes de Thessalie par Antiochos et ses alliés. Philippe eut le plaisir de voir le prétendant Philippe de Mégalopolis, qu'il appela ironiquement « son bon frère », expédié à Rome avec un convoi de prisonniers, et la satisfaction non moins grande de remplacer Amynandros en Athamanie [1]. L'armée romaine, dans sa marche méthodique, balayait devant elle toute résistance. Elle se dirigeait vers le golfe Maliaque, où Antiochos anxieux attendait ses renforts d'Asie et les contingents promis par ses alliés d'Europe. D'Asie, il lui vint juste de

1. Liv., XXXVI, 14. 29.

quoi remonter l'effectif de ses troupes au chiffre de 10.000 fantassins et 500 cavaliers : en Grèce, ni les Messéniens, ni les Éléens, ni les Béotiens — ces Béotiens qui venaient de lui élever une statue dans le temple d'Athéna Itonia à Coronée [1] — ne songeaient à aider leur « allié ». La Ligue étolienne put à grand peine équiper 4.000 hommes, qui finirent par arriver à Lamia, mais indisciplinés et déjà mécontents. Antiochos n'avait plus qu'un parti raisonnable à prendre ; retourner au plus vite en Asie et y préparer la défense du pays. Mais il en coûtait trop à son orgueil d'avouer ainsi son imprévoyance et ses mécomptes. Les souvenirs classiques des Thermopyles lui revinrent à propos. Il avait plus d'hommes que Léonidas, et les Romains étaient moins nombreux que l'armée de Xerxès. Il alla donc se retrancher dans le défilé des Thermopyles, derrière une muraille protégée elle-même par un fossé. Le tout était de ne pas se laisser tourner. Le roi, à qui les Étoliens n'obéissaient plus, envoya à Élatée, où ils étaient restés, pour les prier de vouloir bien au moins occuper les sommets du mont Callidromos, afin d'en fermer l'accès aux Romains. Une moitié seulement des Étoliens consentit à cette corvée : encore en prirent-ils à leur aise, car, le jour de la bataille, ces étranges sentinelles dormaient ou pensaient à autre chose.

La bataille des Thermopyles ne dura guère. Le consul avait envoyé à l'avance deux bataillons d'élite qui devaient tourner la position. Sur les deux, celui que commandait Caton réussit à passer et tomba inopinément sur le flanc de l'ennemi pendant que la colonne principale donnait l'assaut au rempart de front. La panique s'emparant des Syriens, toutes les précautions d'Antiochos tournèrent contre lui. Les éléphants, qu'il avait postés en arrière-garde, barraient le chemin aux fuyards et épouvantaient les chevaux, qui se ruaient au hasard dans la foule éperdue. Les Étoliens qui occupaient

1. Liv., XXXVI, 20.

Héraclée tentèrent bien une diversion à leur tour, mais il était trop tard. L'armée syrienne fut à peu près exterminée. Antiochos, sans songer à chercher un refuge sur la petite escadre de dix navires que son amiral Isidore tenait à l'ancre devant Thronion, courut tout d'une traite jusqu'à Élatée, poursuivi par la cavalerie romaine, et parvint à atteindre Chalcis sans autre escorte qu'une poignée d'hommes à moitié désarmés. Les Romains avaient perdu tout au plus deux cents hommes [1].

Antiochos ne s'arrêta pas longtemps à Chalcis. Pendant qu'Isidore le cherchait du côté de Démétriade, où se rallièrent en effet les débris des « royaux », bientôt après expulsés par Philippe, il évita comme il put les croiseurs romains ou pergaméniens qui, en ce moment-là même, capturaient à Andros un convoi de vivres expédié d'Asie, gagna l'île de Ténos et de là Éphèse, où il arriva avec sa jeune épouse. L'Eubée se soumit avec empressement au consul, qui s'abstint de toute violence et ramena son armée aux Thermopyles pour déloger les Étoliens d'Héraclée. Pendant que M'. Acilius assiégeait Héraclée, qui fit une belle défense, des députés étoliens, parmi lesquels le trop fameux Thoas, débarquaient à Éphèse pour conjurer le roi de ne pas renoncer à secourir la Ligue étolienne et à arrêter les Romains en Grèce. Antiochos promit du secours et envoya provisoirement de l'argent : puis, comptant que les Étoliens occuperaient suffisamment le consul, il retomba dans son apathie habituelle, incapable de rien prévoir et satisfait d'avoir mis entre lui et les Romains la largeur de la mer Égée. Tiré enfin de sa torpeur par les objurgations d'Hannibal, il expédia aux informations dans l'Archipel et alla lui-même avec quelques vaisseaux en Chersonèse de Thrace pour renforcer les garnisons de ce côté, surtout Lysimachia et Sestos, si par hasard les Romains prenaient la route de terre. Il en revint au plus vite en

1. Liv., XXXVI, 18-19. Plut., *Cat. maj.*, 13-14. *Tit.*, 15. Appian., *Syr.*, 18-20.

apprenant que la flotte romaine, commandée par C. Livius Salinator et accompagnée par Eumène, était déjà à Délos. Le plan de l'amiral romain était évidemment d'aller opérer sa jonction avec la flotte de Pergame dans le golfe d'Élæa. Sur l'avis de Polyxénidas, on décida d'attaquer la flotte romaine à la hauteur de Phocée. Polyxénidas livra bataille, en effet, à C. Livius devant le cap Corycos : mais Eumène avait eu le temps d'amener sa flotte, de sorte que les Romains avaient à la fois la supériorité du nombre et celle du courage. Polyxénidas battu se sauva à Éphèse, où la flotte romaine, augmentée en chemin de vingt-cinq navires rhodiens partis trop tard pour prendre part à la bataille de Corycos, vint se montrer un instant pour permettre aux Éphésiens de bien constater sa victoire [1].

Tous ces revers agirent enfin comme stimulant sur le grand homme. Il envoya Hannibal en Phénicie pour chercher des navires à joindre à ceux que construisait ou réparait Polyxénidas. De la Phrygie où il passa l'hiver avec son armée en formation, il fit appel aux Galates, qui lui fournirent bon nombre de mercenaires. En même temps, son fils Séleucos, qu'il avait rappelé de la Chersonèse, surveillait les villes maritimes que sollicitaient à l'envi Eumène et les Romains, installés avec leurs navires dans un camp retranché à Canæ, au nord des îles Arginuses. De son côté, l'amiral romain, qui sentait approcher l'expiration de son commandement, ne restait pas inactif. Il lui suffit de se montrer dans l'Hellespont pour recevoir la soumission de Sestos, une ville sur laquelle Antiochos croyait pouvoir compter. En face, Abydos, après quelques jours de siège, songeait déjà à capituler lorsque C. Livius Salinator fut rappelé à son quartier général par la nouvelle d'une défaite que l'amiral syrien Polyxénidas avait infligée à la flotte rhodienne à Panormos de Samos. Les Rhodiens, en effet, avaient

1. Liv., XXXVI, 26-45. Appian., *Syr.*, 21.

expédié à C. Livius 36 vaisseaux sous la conduite de Pausistratos. Au lieu de rallier directement la flotte romaine à Canæ, le commandant rhodien s'était laissé séduire par les propositions de son compatriote Polyxénidas, qui se disait las de l'exil et offrait, pour obtenir le retour dans sa patrie, de livrer aux Rhodiens la flotte royale. Surpris en pleine sécurité, le naïf Pausistratos avait succombé dans la mêlée, et tous ses navires, sauf huit, étaient tombés aux mains de Polyxénidas. Après cet exploit, Polyxénidas se posta à Myonnésos pour guetter la flotte romaine, qui ne pouvait manquer de prendre la direction de Samos pour joindre les Rhodiens. Une tempête dérangea ses plans, et il n'eut pas la patience d'attendre assez longtemps. C. Livius passa sans encombre et trouva à Samos vingt vaisseaux que les Rhodiens avaient eu déjà le temps d'équiper [1].

L'affaire de Panormos n'en avait pas moins rendu quelques chances à la cause du Séleucide. Samos se rallia au parti momentanément victorieux. Phocée, où la faction démocratique – partout ennemie des Romains – avait repris le dessus, ouvrit ses portes à Séleucos. Cymé et d'autres petites places du littoral en firent autant. Séleucos se vit bientôt en mesure d'attaquer les possessions d'Eumène, le port d'Élæa et Pergame elle-même. L'arrivée du nouvel amiral romain, le préteur L. Æmilius Régillus, inexpérimenté et accaparé par les Rhodiens, fut signalée par une série de fausses mesures qui détournèrent de son véritable but l'action de la flotte alliée. Les Rhodiens ne songeaient qu'à conquérir pour leur compte la côte de Lycie. Régillus consentit à détacher de la flotte qu'il conduisait de Samos à Éphèse et à mettre à la disposition des Rhodiens huit navires avec lesquels son prédécesseur C. Livius fit une tentative sur Patara. Puis, Régillus lui-même, qu'une tempête avait empêché d'attaquer Éphèse, revint à Samos et s'attarda à

1. Liv., XXXVII, 10-11.

faire des descentes sur la côte de Carie. Il fut rappelé au sentiment des réalités par les angoisses de son allié Eumène. Séleucos et le roi lui-même, avec leur armée venue de Phrygie par Apamée et Sardes, ravageaient le territoire de Pergame. Séleucos assiégeait Pergame, où s'était enfermé Attale, le frère d'Eumène. Eumène accourut en toute hâte de Samos, suivi de près par la flotte romaine qui vint mouiller dans le port d'Élæa.

Antiochos, qui n'avait plus sa morgue d'autrefois et qui savait qu'une armée romaine commandée par L. Cornélius Scipion faisait route vers l'Hellespont avec Philippe pour guide, vint en personne faire au préteur des propositions de paix. Eumène et les Rhodiens assistaient à l'entrevue. Æmilius Régillus, dépourvu de troupes qu'il pût débarquer, ne montra aucune raideur, et les Rhodiens penchaient du côté de la conciliation; mais Eumène réussit à empêcher un accord qui eût été un armistice sans valeur et presque une trahison à son égard. Il se vanta plus tard d'avoir repoussé les avances d'Antiochos, qui lui promettait la main d'une de ses filles et l'agrandissement de son royaume, s'il voulait faire cause commune avec lui [1]. L. Æmilius répondit au roi qu'il ne pouvait être question de paix avant l'arrivée du consul Scipion. Antiochos déçu se vengea en pillant la côte jusqu'à Adramyttion, prit quelques places sans importance et revint par Thyatire à Sardes, toujours agité, perplexe et impuissant. Les troupes qu'il avait laissées à Séleucos pour assiéger Pergame furent battues par une poignée de quinze cents Achéens, et Séleucos dut évacuer le territoire pour rejoindre son père [2].

Antiochos sentait l'orage venir du côté de l'Hellespont. C'est là qu'il fallait à tout prix barrer le chemin à l'ennemi. Qu'attendait-il pour y courir? Il attendait sans doute que sa

1. Liv., XXXVII, 53, 13.
2. Liv., XXXVII, 14-21. Polyb., XXI, 8. Appian., *Syr.*, 26. Cf. *Inscr. Pergam.*, n. 64.

flotte au complet pût se risquer en mer, et les navires que Hannibal devait amener de Phénicie n'étaient pas arrivés. Entre temps, il négociait avec Prusias, sans succès d'ailleurs, car les Romains, tenus au courant de ces tentatives, n'épargnaient rien pour s'éviter de ce côté de nouvelles complications. Pendant qu'il rêvait de chimériques alliances, — qu'il eût fallu au moins préparer plus tôt, — les Rhodiens coulaient sa flotte de Phénicie, une superbe flotte de 37 grands navires, à l'embouchure de l'Eurymédon, sur la côte de Pamphylie ; Polyxénidas était comme bloqué dans le port d'Éphèse par les croisières romaines, et Séleucos était, ainsi que nous l'avons dit, expulsé du territoire de Pergame. Eumène pouvait maintenant se porter avec sa flotte sur l'Hellespont, au devant de l'armée romaine.

Il fallait pourtant faire un effort quelconque. Antiochos, venant à Éphèse, imagina d'assiéger Colophon pour attirer de ce côté la flotte romano-rhodienne et donner à Polyxénidas l'occasion de la surprendre par une brusque sortie. En effet, les Colophoniens appelèrent à leur secours L. Æmilius, qui, n'espérant plus amener Polyxénidas à se battre, s'impatientait fort à Samos et voulait courir à l'Hellespont. L'amiral romain, malgré l'avis contraire du navarque rhodien Eudamos, en prit en effet le chemin, avec l'intention de ravitailler sa flotte en passant à Chios, où les Romains avaient installé leur centre d'approvisionnements. Le hasard, qui a tant de prise sur les esprits hésitants, fit le reste. L. Æmilius fut informé que le vin manquait à Chios, et que les Téiens en avaient promis cinq mille amphores à Polyxénidas. Il se détourna de sa route pour châtier les Téiens et s'emparer des provisions qu'ils destinaient à la flotte syrienne. Des barques de pirates qui venaient de marauder sur les côtes de l'île de Chios, qu'il prit pour des vaisseaux syriens et auxquelles il donna la chasse, le menèrent jusqu'au cap Myonnésos; puis il retourna devant Téos et, pour débarquer à l'aise, fit entrer toute sa flotte dans l'anse de

Géræstion, à l'ouest de Téos. Enfin, l'ennemi s'était de lui-même jeté dans un piège. L'anse ne communiquait avec la mer que par un étroit goulet, où deux navires pouvaient à peine passer de front. La flotte y était comme embouteillée. Polyxénidas n'avait plus qu'à la surprendre et à l'y cerner pour recommencer son exploit de Panormos. Il accourut en effet, et, embusqué à l'île Macris, en face du cap Myonnésos, il épiait le moment favorable. Mais des mouvements imprévus dérangèrent son plan. Les Romains, s'étant arrangés avec les Téiens, dont ils avaient commencé à dévaster le territoire, entrèrent dans le port de Téos, qui était un abri plus commode. Puis, un paysan donna l'éveil à L. Æmilius, qui fit rembarquer précipitamment ses équipages et prit le large en bon ordre pour aller à la rencontre de l'ennemi. Les rôles étaient maintenant intervertis. Les assaillants avaient quelques vaisseaux de moins que les royaux : mais les navires rhodiens, armés de brûlots et supérieurement manœuvrés, eurent bientôt enfoncé le centre et cerné la gauche de la flotte syrienne. Polyxénidas ne fut pas le dernier à prendre la fuite : sur 89 vaisseaux, il n'en ramena que 47 à Éphèse [1].

Cette nouvelle déception mit Antiochos hors de sens, comme frappé d'un aveuglement surnaturel. Il leva le siège de Colophon et courut à Sardes, d'où il envoya demander des secours à son gendre Ariarathe, — qui lui expédia 2.000 Cappadociens, — et partout où il pensait recruter des mercenaires. En même temps, comme il savait que la flotte romaine se dirigeait vers l'Hellespont, il donna l'ordre d'évacuer Lysimachia, une ville qui, avec les approvisionnements dont elle était pourvue, aurait pu supporter un long siège. Quant aux garnisons d'Ænos et de Maronée, il les oublia. Un fou n'eût pas agi autrement. Il s'empressait de déblayer de tous les obstacles la route que suivait l'armée romaine,

1. Polyb., XXI, 9-10. XXII, 7, 16. Liv., XXXVII, 19-30. Appian., *Syr.*, 26-27.

sans même songer à détruire les provisions, armes et machines de guerre, qu'il abandonnait ainsi à l'ennemi. Il laissa de même L. Æmilius prendre Phocée, qui avait vainement imploré et attendu son secours. L'amiral romain y trouva une installation commode pour y passer l'hiver [1].

On était déjà en automne, et l'armée romaine, partie au début du printemps, n'était pas encore arrivée. Placée sous les ordres du consul L. Scipion et sous la direction officieuse de P. Scipion l'Africain, — qui n'avait obtenu ce commandement pour son frère qu'à la condition de l'accompagner, — elle avait marché avec une lenteur qui n'était pas toute de tactique et de calcul. En débarquant avec 13.000 hommes de pied et 500 cavaliers à Apollonie, sur la côte d'Épire, les Scipions avaient trouvé M'. Acilius, le vainqueur des Thermopyles, occupé à soumettre les Étoliens. Il lui avait fallu plus d'un mois pour prendre Héraclée; puis il avait fait le siège de Naupacte, et ensuite, « pour ne pas passer la saison d'été dans l'inaction », il fit le siège d'Amphissa. C'est là qu'il dut remettre son commandement à son successeur, le consul L. Scipion. Les Scipions, qui ne tenaient pas à prendre la suite de ses opérations, saisirent avec empressement le prétexte que leur fournit la médiation des Athéniens pour accorder aux Étoliens bloqués dans Amphissa un armistice de six mois. Une fois libres de leurs mouvements, ils avaient pris la route du Nord. La bonne volonté de Philippe V leur avait aplani toutes les difficultés. Il avait mis les routes en état, jeté des ponts, préparé des vivres sur son territoire : plus loin, il avait encore été la providence de l'armée, qui sans lui se fût trouvée assez aventurée au milieu des peuplades et des routes inconnues de la Thrace, un pays où, deux ans plus tard, Cn. Manlius Vulso fut attaqué à son retour d'Asie. Aussi avait-il reçu les félicitations du Sénat, qui lui avait rendu son fils Démétrios, retenu jusque-là à

1. Liv., XXXVII, 31-32.

Rome comme otage, et lui avait promis des avantages pécuniaires. Chemin faisant, P. Scipion avait engagé des négociations avec Prusias et tenu le Sénat au courant de l'affaire. Cette campagne diplomatique avait son utilité, mais elle prit un temps considérable, à tel point que nous voyons l'ex-préteur et amiral C. Livius Salinator, qui avait quitté l'Asie Mineure au printemps, revenir de Rome à Nicomédie comme ambassadeur avant que l'armée romaine n'eût atteint l'Hellespont. Enfin celle-ci arriva vers la fin d'octobre sur les bords du détroit, bien reposée et ravitaillée à Lysimachia par les magasins d'Antiochos [†] [1]. Elle y trouva la flotte d'Eumène, l'allié fidèle qui cette fois, en mettant toutes ses forces au service des Romains, combattait pour sa propre cause.

Le passage s'effectua comme en pleine paix. Eumène avait préparé le matériel nécessaire, et personne ne vint troubler l'opération. Antiochos ne songeait plus qu'à négocier. Les scrupules religieux des Romains et le désordre de leur calendrier lui procurèrent un moment de répit, favorable à ses intentions. Le calendrier pontifical déséquilibré par omission prolongée de mois intercalaires étant alors en avance de près de quatre mois (soit 119 jours) sur le cours du soleil, il se trouva que le mois de mars romain tombait alors à peu près en novembre. L'éclipse de soleil survenue au moment où le consul L. Scipion partit de Rome, éclipse datée par Tite-Live du 11 juillet et par les astronomes du 14 mars 190, fournit un point de repère précis pour mesurer l'écart [2]. Cet

1. Liv., XXXVII, 5-7. Polyb., XX, 13. XXI, 9. Appian., *Syr.*, 23.

2. Liv., XXXVII, 4, 4 (*ludis Apollinaribus a. d. V Idus Quinctiles caelo sereno interdiu obscurata est lux, cum luna sub orbem solis subisset*). On a beaucoup disserté sur les causes d'un pareil désarroi du calendrier, qui devait être visible même pour les plus ignorants. Il en est de diverses sortes : *fuit tempus cum propter superstitionem* [surtout durant la seconde guerre punique] *intercalatio omnis omissa est, nonnunquam vero per gratiam sacerdotum* (Macr., I, 14, 1). Censorinus (*De die nat.*, 20) explique l'arbitraire des pontifes, *ob odium vel gratiam, quo quis magistratu citius abiret diutiusve fungeretur, aut publici redemtor ex anni magnitudine in lucro damnove esset.* On sait que

écart était assez grand pour être devenu sensible, et les Romains ne l'auraient pas supporté, s'ils n'avaient su en éviter les inconvénients. Ils réglaient sur le calendrier leurs devoirs religieux, mais non pas les exigences de la vie pratique. Ils avaient mis leur armée en marche, officiellement à la mi-juillet, mais pratiquement au printemps. Toujours est-il qu'après le passage de l'Hellespont, l'armée fit une halte de quelques jours, — probablement du 9 au 23 mars officiel, — jours durant lesquels les boucliers de Mars (*ancilia*) étaient promenés solennellement par les rues de Rome. P. Scipion, qui était de la confrérie des Saliens, s'était même fait scrupule de passer le détroit après le 1er mars : il était resté sur la rive d'Europe. C'est durant ce chômage obligatoire que le Byzantin Héraclide se présenta au camp romain comme envoyé d'Antiochos. Comme il avait ordre de ne pas traiter avec le consul seul, mais avec les deux Scipions, il dut attendre l'arrivée de l'Africain, c'est-à-dire les derniers jours du mois, après le *tubilustrium* du 23 mars. Voici quelles étaient les concessions offertes par Antiochos pour obtenir la paix. Il renonçait à toute possession en Europe, ce qu'il avait déjà fait en évacuant Lysimachia ; il évacuerait de même Lampsaque, Alexandrie de Troade et Smyrne ; il cédait aux Romains les villes d'Asie Mineure qu'il leur plairait d'affranchir, et s'engageait à payer la moitié des frais de guerre. Son délégué essaya d'intéresser personnellement l'Africain à cette transaction. Le fils de P. Scipion était tombé, on ne sait comment, aux mains d'Antiochos. Héraclide promit de rendre le jeune homme à son père sans rançon : puis il lui offrit de l'argent et la tutelle, ou peu s'en faut, du royaume des Séleucides. Il s'attira une réponse froidement ironique. En échange de ces cadeaux et honneurs qu'il n'acceptait pas, – sauf, à titre privé, la délivrance de son fils, – P. Scipion donna au roi un conseil « loyal ». Puis-

César, pour mettre en marche le calendrier julien, dut faire, en 46 a. C., une année de 445 jours (*annum confusionis*).

qu'il n'avait pas su offrir la paix en temps utile, ni se maintenir à Lysimachia pour fermer la Chersonèse, ni barrer le passage de l'Hellespont, il ne lui restait plus qu'à poser les armes et accepter n'importe quelles conditions de paix. D'après Justin, ces conditions, indiquées à l'avance, étaient les suivantes : Antiochos abandonnerait l'Asie Mineure aux Romains, livrerait tous ses navires, ainsi que les prisonniers et déserteurs, et paierait tous les frais de la guerre [1].

Antiochos renvoya le jeune Scipion à son père, — faveur que l'Africain expia plus tard ; — mais, puisqu'on le traitait déjà en vaincu, il voulut tenter encore la fortune des armes. Les 72.000 hommes et les 54 éléphants qu'il avait autour de lui à Thyatire formaient un effectif au moins double de celui de l'ennemi ; mais la supériorité du nombre et même de l'armement — car il avait quantité de cuirassiers et de chars armés de faux, à la mode des anciens Perses — ne le rassurait plus. Il n'avait pas compris que les Romains n'étaient pas non plus aussi certains de vaincre qu'il leur plaisait de le dire. Avant le départ, ils avaient multiplié les procurations de prodiges, ouvert les livres sibyllins, décrété une « supplication », et l'éclipse de soleil avait dû les intimider quelque peu : en route, ils avaient perdu des mois à négocier avec Prusias, et, tout récemment encore, leurs dévotions du mois de mars, qu'ils auraient oubliées en cas d'urgence, n'étaient probablement pas sans arrière-pensée. Scipion lui-même avait laissé percer dans sa réponse le souci dont il se prétendait maintenant délivré. « Il eût fallu, avait-il dit, nous demander la paix avant le passage en Asie, comme à des gens inquiets de l'issue de la guerre. » Il y avait un peu de forfanterie dans son intransigeance et dans le conseil loyal qu'Héraclide avait rapporté à Antiochos. Quand le roi eut rendu le jeune Scipion à son père, il se persuada qu'il s'était fait de celui-ci un ami, et il suivit le nouveau conseil

1. Polyb., XXI, 11-12. Liv., XXXVII, 33-36.

que Scipion lui fit parvenir avec ses remerciements. Le fait est qu'on pouvait s'y tromper. Scipion, malade et resté en arrière à Élæa, lui fit dire, en témoignage de reconnaissance, de ne pas engager de bataille avant que lui, Scipion, n'eût rejoint l'armée romaine [1]. A moins d'admettre que le glorieux Africain ait usé de perfidie au moment où il se drapait dans son honorabilité, on doit penser qu'il songeait encore à ménager un arrangement à l'amiable. Il est même permis de soupçonner que son indisposition était quelque peu voulue.

Donc, Antiochos, quittant Thyatire où l'armée romaine comptait le rencontrer, se déroba pour gagner du temps et alla s'enfermer dans un camp bien retranché près de Magnésie du Sipyle. S'il en fallait croire les hâbleries d'un Florus, il aurait eu alors sous ses ordres « 300.000 fantassins, autant de cavaliers et de chars à faux et des éléphants d'une grandeur immense, resplendissants d'or, de pourpre, d'argent et de leur ivoire » [2]. L'armée romaine vint l'y relancer et essaya vainement, durant une quinzaine de jours, de le faire sortir de ses retranchements. Le consul commençait à être perplexe : faudrait-il camper là, ou se retirer pour passer l'hiver à couvert? Mais Antiochos, inconstant et vaniteux comme toujours, pensa qu'un excès de prudence risquait de démoraliser son armée : il accepta la bataille. Il comptait sur ses éléphants et ses chars de guerre pour commencer la déroute de l'ennemi et sur le nombre pour l'achever.

C'est par une sombre et humide journée de décembre que les deux armées s'entrechoquèrent. Antiochos commandait l'aile droite de la sienne, son fils Séleucos l'aile gauche. Entre les deux s'alignait une énorme phalange de 16.000 « Macédoniens » sur 500 hommes de front, flanqués de 24 éléphants sur chaque côté, de dromadaires montés, de cavaliers de toute race et de toutes armes, d'archers, de fron-

1. Liv., XXXVII, 37. Diod., XXIX, 8.
2. Flor., I, 24 [II, 8].

deurs, et des fameux chars à lames tranchantes. Du côté des Romains, Cn. Domitius, le tacticien qui suppléait auprès du consul l'Africain resté malade à Élæa, avait placé les légionnaires romains et les Italiens au centre; les Achéens, les Pergaméniens, commandés par Eumène et son frère Attale, les cavaliers, à droite; son aile gauche, composée de quatre escadrons seulement, était appuyée à la rive gauche de l'Hermos. Les seize éléphants d'Afrique, presque inutilisables contre ceux de l'Inde, étaient placés en réserve derrière le centre, et 2000 volontaires macédoniens ou thraces furent laissés à la garde du camp. L'armée romaine ne comptait guère qu'une trentaine de mille hommes contre plus de soixante-dix mille; mais elle était exempte de non-valeurs et bien dans la main de son général. Elle ressemblait à un instrument de précision en face des bandes tumultueuses et bariolées qui s'étendaient à perte de vue, dans le brouillard qui détrempait les armes de trait.

La bataille ne fut qu'une tuerie vigoureusement et méthodiquement menée par les Romains à travers une déroute sans nom. Eumène commença par retourner les quadriges de guerre contre les Syriens eux-mêmes en effrayant les attelages par une brusque attaque. Ces engins, promenés au hasard par les chevaux affolés, mirent partout le désordre et la panique. Une trouée se fit d'elle-même qui dégarnit tout le côté gauche de la phalange. Les légions, pénétrant par cette ouverture, assaillirent la phalange en tête et en flanc. Au lieu de lui porter secours, Antiochos, qui avait enfoncé sans peine les quatre escadrons de l'aile gauche romaine, courait droit devant lui le long de l'Hermos et allait se buter au camp romain, d'où il fut vivement ramené par M. Æmilius Lépidus et Attale. A ce moment, son armée était déjà en pleine déroute : le reflux entraînait pêle-mêle les hommes, les éléphants, les chameaux, tous éperdus et s'enferrant ou s'écrasant réciproquement sous les charges réitérées de la cavalerie ennemie. Le grand camp retranché, qui devait être

le refuge, fut le tombeau des vaincus. Une fois la barrière forcée, les Romains y firent un immense carnage. Tite-Live parle de 50.000 fantassins et 3000 cavaliers tués du côté des Syriens, sans compter les prisonniers, — 1400 hommes et 15 éléphants, — tandis que les Romains et leurs alliés n'auraient guère perdu que environ 350 hommes ! [1].

Antiochos avait vaillamment payé de sa personne, comme à Raphia, et avec un résultat plus désastreux encore. Il s'enfuit à toute bride, recueillant sur la route quelques débris de ses troupes, et arriva vers minuit à Sardes. Quelques heures après, avant l'aube, après avoir nommé Zénon commandant de la place et Timon gouverneur de Lydie, il prenait avec sa femme et sa fille la route d'Apamée, où son fils Séleucos l'avait devancé. Dès que la nouvelle de la défaite parvint à Éphèse, Polyxénidas s'enfuit avec ses navires, qu'il abandonna à Patara avec leurs équipages, par crainte des croiseurs rhodiens, et gagna à pied la Syrie.

On savait que Antiochos n'était pas homme à se raidir contre la mauvaise fortune : la guerre était bien finie. Les villes d'Asie s'empressèrent de faire leur soumission, Magnésie du Sipyle la première, puis Thyatire, Sardes, Tralles, Magnésie du Méandre, Éphèse. A Sardes, où vint le rejoindre son frère subitement guéri de sa maladie à forme diplomatique, le consul L. Scipion reçut les négociateurs envoyés d'Apamée par le roi de Syrie, qui se firent présenter par Eumène. C'étaient le vieux Zeuxis, le conseiller des jours heureux, et Antipater, neveu du roi. P. Scipion leur dicta les conditions de la paix. Antiochos devait évacuer toute l'Asie en deçà du Taurus et verser pour les frais de la guerre 15.000 talents euboïques en diverses échéances, à savoir : 500 immédiatement, 2500 après la ratification du traité, le reste en douze ans par annuités de 1000 talents. En outre, Eumène recevrait une indemnité de 400 talents et serait

1. Liv., XXXVII, 39-44. Appian., *Syr.*, 32-36.

remboursé du reliquat d'une créance représentant des fournitures de blé faites par son père Attale, somme estimée par la suite à 127 talents. Comme garantie provisoire, Antiochos livrerait vingt otages, au choix des Romains, et, de plus, les ennemis particuliers de Rome, tels que Hannibal d'abord, puis Thoas d'Étolie, Mnasilochos d'Acarnanie, Philon et Eubulide de Chalcis. Jusqu'à la ratification du traité par le Sénat, l'armée romaine occuperait l'Asie et y serait entretenue aux frais du roi. Cet article, étant donné la durée probable des négociations et formalités diplomatiques, représentait une contribution supplémentaire d'au moins 3000 talents [1].

Polybe et Tite-Live ne manquent pas de faire valoir la modération des Romains, qui ne demandaient pas plus après la victoire qu'ils n'avaient exigé avant. On voit bien qu'ils en rapportent l'honneur à Scipion l'Africain, et c'est pour eux une façon de protester contre l'injustice du parti démocratique, qui accusa plus tard Scipion d'avoir reçu de l'argent d'Antiochos pour ménager le vaincu, et qui, au fond, en voulait aussi à l'Africain d'avoir laissé Carthage debout.

Les préliminaires de paix ayant été acceptés, le consul répartit ses troupes entre Magnésie du Méandre, Tralles et Éphèse. Les otages, parmi lesquels le second fils du roi, le futur Antiochos IV Épiphane, lui furent remis au bout de quelques jours à Éphèse, où s'embarquèrent aussi pour Rome les plénipotentiaires d'Antiochos, suivis de près par les intéressés, c'est-à-dire par les députés « de tous les peuples d'Asie » et le roi de Pergame en personne. C'est à Rome qu'allait avoir lieu la curée, et chacun voulait être au rendez-vous. On pouvait discuter longtemps sur une foule de points non spécifiés dans les préliminaires et sur certaines conditions inexécutables qu'Antiochos avait acceptées en principe. Il n'était pas en son pouvoir de livrer Hannibal, qui, —

1. Liv., XXXVII, 45. Polyb., XXI, 13-14.

averti, dit-on, par le roi lui-même [1], — se cachait en Crète, ni les chefs étoliens qui luttaient alors en désespérés dans leurs montagnes contre les Romains, Macédoniens, Acarnaniens et Achéens. Aussi, de séance en séance, les débats devaient se prolonger durant toute l'année 189, et le traité ne fut prêt que l'année suivante.

Les Romains mirent les délais à profit pour abattre les dernières résistances en Orient et procéder commodément à une réorganisation d'ensemble. Le consul M. Fulvius Nobilior acheva dans l'été de 189 la soumission des Étoliens, qui, à l'expiration de la trêve conclue avec les Scipions, avaient repris les armes et s'étaient défendus avec héroïsme contre la meute acharnée de leurs ennemis. Ils avaient bien essayé de traiter, au moment où Antiochos avait encore chance de vaincre, — où peut-être le bruit courait qu'il avait attiré les Scipions dans un guet-apens et détruit l'armée romaine [2], — mais le Sénat avait exigé soumission complète, sans conditions, et intimé à leurs ambassadeurs l'ordre de quitter l'Italie dans les quinze jours. Maintenant, ils se rendaient à discrétion. Malgré l'intercession officieuse des Rhodiens et des Athéniens, le Sénat leur imposa un traité qui mit fin au rôle historique de leur trop remuante Ligue. Les Étoliens sont placés sous le protectorat romain, défini par l'obligation d'avoir mêmes amis et ennemis que le peuple romain; ils renoncent à tout droit sur les possessions qui leur ont été enlevées depuis l'an 197 ainsi que sur Céphallénie; ils cèdent Œniadæ aux Acarnaniens, Pleuron aux Achéens; ils rendent les captifs, livrent quarante otages entre douze et quarante ans et s'engagent à payer 500 talents euboïques, dont 200 immédiatement, le reste en six versements annuels de 50 talents [3]. Asservie, appauvrie, endettée, l'Étolie n'est plus qu'un foyer de discordes intestines qui

1. Justin., XXXII, 4,4.
2. Valer. Antiat. ap. Liv., XXXVII, 48.
3. Liv., XXXVII, 48-49. XXXVIII, 11.

préparent et rendent désirable l'incorporation pure et simple du pays au domaine de Rome.

En Asie, l'autre consul, Cn. Manlius Vulso, qui vint relever L. Scipion — désormais « l'Asiatique » — à Éphèse au printemps de 189, avait été chargé de pacifier l'Asie Mineure et d'en prendre possession en vertu du traité provisoire passé avec les Scipions. La tâche était trop facile pour un homme qui voulait que sa mission lui rapportât honneurs et profits. Les garnisons royales se retiraient partout devant lui. Néanmoins, il élevait à tout propos de nouvelles chicanes et invitait Antiochos à des entrevues fallacieuses qui pouvaient tourner au guet-apens et auxquelles le roi, édifié sur ses intentions, ne voulut plus se prêter. Enfin, décidé à trouver un prétexte de guerre, il s'avisa que les Galates et Gallogrecs passaient pour être ou avoir été les alliés d'Antiochos. Ils n'avaient fait, en somme, que permettre chez eux des levées de mercenaires, et ils étaient en cela, au point de vue romain, moins coupables que leur voisin Ariarathe de Cappadoce : mais les Galates avaient été longtemps la terreur du monde civilisé; il y aurait peut-être quelque gloire à les dompter, et surtout quelque bénéfice à les dépouiller du fruit de leurs longues rapines. Le consul était sûr d'ailleurs que, une fois victorieux, on trouverait ses motifs très plausibles [1].

Il partit donc d'Éphèse, et, rejoint à Magnésie par Attale de Pergame, qu'il avait invité à faire campagne avec lui contre l'ennemi héréditaire, il suivit d'abord la vallée du Méandre. A Antioche sur le Méandre, Séleucos, fils du roi de Syrie, vint apporter à l'armée les provisions dues « aux Romains » en vertu des conventions passées avec Scipion. Manlius exigea que les auxiliaires amenés par Attale fussent compris dans l'effectif des troupes romaines, et les fournitures majorées d'autant. Le consul, qui ne dédaignait pas

1. L'histoire de cette expédition dans Polyb., XXII, 14-19. Liv., XXXVIII, 12-27. 37-41. Diodor., XXIX, 12. Appian., *Syr.*, 42-43. Plut., *Hist. mulier.*, 43.

les menus profits, au lieu de continuer sa marche en ligne directe vers la frontière de Galatie, fit un circuit dans les régions montagneuses du sud, où l'autorité des Séleucides n'avait jamais été que nominale, pillant, rançonnant, extorquant de grosses indemnités aux villes qui faisaient mine de résister et vendant aussi cher la paix aux gens inoffensifs. C'est ainsi que, pour échapper au pillage, la ville de Tabæ versa 25 tal. d'argent et 10.000 boisseaux de blé; le tyran de Cibyra, Moagète, 100 tal. et 10.000 boisseaux. Lagos, désertée par ses habitants terrifiés, fut pillée à fond. A l'affût de toutes les occasions, le consul faisait aussi, contre argent, le métier de redresseur de torts. C'est comme tel que, dès ses premières étapes, il avait envoyé un détachement pour déloger des mutins de la citadelle d'Alabanda, à la prière des habitants; que, de Lagos, il entra en Pisidie pour secourir les gens d'Isionda contre ceux de Termesse : il en coûta aux Termessiens 50 tal., et autant, sous un prétexte quelconque, aux Aspendiens « et autres peuples de Pamphylie ». Manlius s'écartait de plus en plus de la direction initiale. En Pamphylie et Pisidie, à Aspendos et à Oroanda, il était dans un pays qui appartenait encore de fait à Antiochos et au pied même du Taurus. Son entourage le dissuada à grand peine de le franchir, au mépris des traités et des avertissements de la Sibylle. Il remonta donc vers la Phrygie par la vallée du Cestros, continuant sa méthode de chantage et levant une taxe de 50 tal. et 20.000 boisseaux de blé et autant d'orge sur les habitants de Sagalassos (Pisidie), qui ne lui avaient pas offert leur rançon avant le pillage.

Redescendu dans la plaine de Phrygie, Manlius donna à garder ses malades et son excédent de bagages à Séleucos, qui les entreposa à Apamée; après quoi il se dirigea enfin vers la Galatie. Quand il entra dans le canton de l'ouest, celui des Tolistoboies, les Gaulois s'étaient retranchés avec leur roi Ortiagon sur les hauteurs du mont Olympe. Manlius donna l'assaut : les Gaulois, qui n'avaient pour toute

arme qu'une épée et un bouclier, criblés de flèches, de javelots et de balles de fronde, furent massacrés ou pris avec leurs femmes et leurs enfants, autant d'esclaves, au nombre, dit-on, de 40.000, qui s'ajoutèrent au butin. Polybe, Tite-Live et Plutarque nous ont conservé le souvenir de la vengeance que tira, à Ancyre, la reine Chiomara d'un grossier centurion qui l'avait violée. Polybe tenait ce récit de la bouche même de l'héroïne, qu'il eut l'occasion de voir et d'admirer à Sardes [1]. Ce fut ensuite le tour des Tectosages, qui, malgré le secours des Trocmes et des Cappadociens, furent délogés de la même façon des pentes du mont Magaba. Le vainqueur n'attaqua point les Trocmes : il s'arrêta à la frontière tracée par le cours de l'Halys. L'hiver approchait, et il ne se souciait pas de le passer sur ce plateau glacial, où ses fourgons chargés de butin n'auraient pas moins besoin d'abri que ses soldats. Il invita les députés gaulois, qui demandaient la paix, à venir le trouver à Éphèse.

Rentré à Éphèse, l'heureux homme fut accablé de félicitations et de couronnes d'or par les villes helléniques délivrées de la terreur des Gaulois. Des ambassadeurs de toute provenance attendaient son bon plaisir : ceux des Galates avaient des mines de suppliants; ceux d'Ariarathe imploraient le pardon de leur maître, et ceux d'Antiochos venaient savoir où il fallait porter le blé destiné aux troupes romaines et verser l'argent dû au Trésor. Ariarathe fut frappé d'une amende de 600 talents ; les Gaulois durent attendre le retour et s'en remettre au bon plaisir d'Eumène, et rendez-vous fut donné en Pamphylie aux agents d'Antiochos.

Au printemps, Cn. Manlius, devenu proconsul, se rendit en effet par Apamée (Kibotos) en Pamphylie, où il toucha

1. Polyb., XXII, 21. Liv., XXXVIII, 24. Plut., *De mul. virt.*, 43. L'épouse d'Ortiagon, captive, fit semblant d'accepter sa liberté contre une rançon qui serait versée au centurion en un certain lieu où rendez-vous était donné, la nuit, à deux Gaulois apportant l'argent. Le centurion y fut égorgé, et la reine porta la tête du Romain à son époux.

les rations et les 2.500 talents apportés par les gens du roi de Syrie comme premier versement de la contribution de guerre, prit possession de Perge, la dernière ville évacuée par les royaux, et revint à Apamée, où il rejoignit les dix légats sénatoriaux expédiés de Rome avec le texte du traité définitif imposé à Antiochos. Il n'y avait plus lieu à discussion : d'après Appien, le texte original avait déjà été gravé sur bronze et déposé aux archives du Capitole [1]. Lecture fut donnée aux envoyés syriens de l'instrument diplomatique. C'était le premier projet, mais amendé, précisé, aggravé par la main experte des légistes romains [†]. En ce qui concerne l'abandon de l'Asie Mineure au N. du Taurus, l'indemnité de guerre (12.000 talents au titre attique, pesant au moins 80 livres romaines à l'unité, payables en douze ans), et l'extradition des individus précédemment désignés, conditions énoncées par les Scipions, furent maintenues; sauf que le Sénat y ajoutait un supplément de 90.000 boisseaux de blé à fournir, et, par contre, diminuait de 50 talents (350 au lieu de 400) la somme promise à Eumène et payable en cinq ans. En outre, Antiochos devait rembourser à Eumène le montant de fournitures de blé faites jadis par Attale I : créance fixée, avons-nous dit, à 127 talents. Ainsi fut réglée la question financière. Mais tout un ensemble de clauses était calculé pour tenir Antiochos dans une étroite dépendance, lui ôter toute initiative et l'emprisonner chez lui, sous la surveillance des Romains et de leurs alliés. Défense de toucher aux îles de l'Archipel; à plus forte raison, de passer en Europe et d'y faire une acquisition territoriale quelconque. Défense de lever des mercenaires dans les pays soumis à la domination du peuple romain, ou même d'en accepter à titre de volontaires dans son armée. Défense de laisser passer sur ses terres ou de ravitailler des troupes

1. Appian., *Syr.*, 39. L'expression de T. Live (XXXVIII, 38 : *Ibi ex decem legatorum sententia foedus in haec verba fere cum Antiocho conscriptum est*) n'est pas nécessairement contradictoire.

ennemies des Romains ou de leurs alliés. Si quelque allié du peuple romain cherche querelle au roi, celui-ci devra d'abord recourir à un arbitrage : en cas de rupture, il pourra se défendre, mais à la condition de ne faire aucune conquête ni alliance à cette occasion. Du reste, il devait livrer tous ses éléphants, sans pouvoir les remplacer par d'autres, et tous ses navires de guerre. La flottille qui lui resterait, dix galères de trente rames au plus, ne devait pas dépasser à l'ouest l'embouchure du Calycadnos en Cilicie, sauf le cas où le roi aurait besoin d'expédier par mer « de l'argent, des fournitures, des ambassadeurs ou des otages ». Les otages exigés de lui seraient d'âge viril, entre dix-huit et quarante-cinq ans, au nombre de vingt et renouvelés tous les trois ans. A ce prix, Antiochos le Grand devenait l'ami du peuple romain (188) [1].

Le traité fut mis à exécution dès que les serments déjà échangés à Rome par les plénipotentiaires syriens eurent été renouvelés par le roi en personne, formalité pour laquelle Q. Minucius Thermus se rendit à Antioche. L'amiral Q. Fabius Labeo reçut à Éphèse l'ordre d'aller à Patara prendre livraison des navires royaux et de les défoncer ou de les brûler. Il détruisit ainsi cinquante vaisseaux pontés. Les éléphants furent donnés à Eumène par Cn. Manlius, qui partit aussitôt pour aller jouir de sa gloire à Rome.

Il s'agissait maintenant de partager les dépouilles du vaincu et de régler en Asie les avantages, les droits et les devoirs de chacun, conformément aux dispositions arrêtées par le Sénat. La commission des Dix consacra à ce travail la majeure partie de l'année 188. La Cappadoce, la Galatie et la Bithynie restèrent en dehors de la clientèle romaine. Ariarathe, à qui Cn. Manlius avait infligé une amende de 600 talents, eut la chance d'intéresser Eumène à sa cause. Le roi de Pergame épousa sa fille Stratonice et lui obtint

1. Polyb., XXII, 23-24. Liv., XXXVIII, 38-39. Diod., XXIX, 10-11. Appian., *Syr.*, 39.

remise de la moitié de sa dette. Les Galates gardèrent leurs frontières, à charge de ne plus les dépasser pour rançonner leurs voisins. Prusias, à qui Scipion avait fait de si belles promesses au temps où on pouvait le craindre, dut s'estimer heureux qu'on ne lui demandât rien, si ce n'est de renoncer à ses prétentions sur la Mysie, qui appartenait à Eumène et où il avait probablement essayé de pénétrer, tout en gardant une neutralité suspecte, durant la dernière guerre [1]. Dans l'immense domaine cédé par Antiochos, Eumène, l'allié de la première heure, eut naturellement la part du lion. Le Sénat le lui alloua en entier, y compris la Chersonèse de Thrace, sauf les portions réservées aux Rhodiens et aux villes grecques du littoral. Les Rhodiens reçurent la Lycie, sauf la ville de Telmesse, réservée à Eumène, et la Carie au sud du Méandre, c'est-à-dire presque en totalité.

Le régime des villes grecques soulevait des questions délicates, parce que leur intérêt était partout en conflit avec celui d'Eumène, qui en tenait quelques-unes sous sa dépendance et méditait d'étendre son protectorat sur les autres ; et parce que, satisfaire Eumène, c'était mécontenter les Rhodiens, dont les délégués avaient énergiquement réclamé à Rome l'affranchissement des cités helléniques. Les Romains, du reste, étaient eux-mêmes trop philhellènes pour renoncer à jouer, en Asie comme en Europe, sans qu'il leur en coûtât rien, le rôle de libérateurs. La commission adopta un moyen terme. Les villes qui, tributaires d'Antiochos, avaient cependant embrassé la cause des Romains, furent déclarées villes libres, exemptes de tout tribut ; les autres, celles qui étaient restées fidèles à Antiochos ou qui appartenaient déjà à Eumène, devinrent ou restèrent tributaires du roi de Pergame. En vertu de ce principe, Cyzique, Lampsaque, Abydos, Dardanos, Ilion, Alexandrie de Troade, Cymé, Phocée, Chios, Érythræ, Smyrne, Clazomènes, Notion, Milet,

1. Polyb., XXII, 27. Liv., XXXVIII, 39.

Mylasa en Carie, eurent leur pleine autonomie reconnue, et la plupart d'entre elles, surtout Ilion, – la patrie de l'ancêtre des Romains, – reçurent en outre des terres qui agrandirent leur territoire.

Ces défalcations faites, Eumène obtenait, en possession immédiate et complète, la Chersonèse de Thrace avec Lysimachia, les deux Phrygies et la Lycaonie, la Mysie avec la Troade, la Lydie avec Magnésie du Sipyle et Éphèse, la rive droite de la vallée du Méandre avec Tralles, et un débouché, par la Milyade et l'enclave de Telmesse, sur la mer de Lycie. La frontière entre les États d'Eumène et ceux d'Antiochos étant difficile à déterminer en Pisidie et Pamphylie, parce qu'elle devait suivre la ligne de faîte du Taurus dont le tracé était mal connu, la question fut réservée à la décision ultérieure du Sénat. En tout cas, les commissaires ne voulurent pas, malgré les instances des Rhodiens, empiéter sur le domaine laissé à Antiochos en déclarant libre la ville de Soles en Cilicie [1].

On n'est que trop porté à chercher dans les œuvres de la diplomatie romaine des calculs à longue portée et des clauses perfides. Ce qui apparaît tout au moins ici, c'est le dessein évident de maintenir un certain équilibre entre les puissances rivales du roi de Pergame et des Rhodiens, qu'ils entendaient bien dominer désormais l'une et l'autre et l'une par l'autre. L'antagonisme entre ces alliés de Rome s'était déjà révélé dans d'âpres discussions devant la curie romaine. Les Rhodiens auraient voulu libérer, pour les ouvrir librement à leur commerce, toutes les villes du littoral, et ils voyaient maintenant les clefs mêmes de l'Hellespont aux mains d'Eumène. Le Sénat leur donnait la Lycie, un nid de pirates qu'il leur faudrait dompter; encore leur fut-il enjoint de les traiter avec ménagements, à la prière des Iliens, qui, héritiers des Troyens, entendaient payer ainsi la dette de

1. Polyb., XXII, 24. XXIII, 3. Liv., XXXVII, 55-56. XXXVIII, 39.

reconnaissance contractée par leurs ancêtres envers les Lyciens venus jadis au secours de Troie sous la conduite du héros Glaucos. De plus, Eumène, possesseur du port de Telmesse, avait pied en face d'eux sur la côte de Lycie ; et, à ce point de contact, les Romains installaient un ami à eux, espion au besoin, un certain Ptolémée de Telmesse [†], — ou son successeur, — indépendant à la fois d'Eumène et des Rhodiens dans son petit domaine [1]. Eumène était largement doté ; mais, en lui donnant en Thrace les possessions que Philippe de Macédoine espérait probablement recevoir en récompense de ses services, le Sénat lui préparait des tracas incessants. En Asie même, il avait pour voisin Prusias, que les Romains n'avaient voulu ni diminuer, ni mécontenter, et qui, le cas échéant, s'entendrait mieux avec Philippe qu'avec lui. Enfin, au lieu de lui donner les vaisseaux livrés par Antiochos, les Romains avaient mieux aimé les détruire, ce qui était une façon de lui faire entendre qu'on ne verrait plus désormais avec plaisir qu'il eût une flotte de guerre. Il était leur excellent et fidèle ami, mais il fallait qu'il eût besoin d'eux, et, à la première occasion, ils lui feraient sentir qu'il était désormais leur vassal.

§ V

La fin du règne.

Jamais souverain n'avait été plus cruellement humilié qu'Antiochos. Mais, dans cette âme incapable de passions fortes, l'orgueil même était superficiel. On prétend qu'il se disait maintenant l'obligé du peuple romain, qui l'avait déchargé d'un fardeau trop lourd en lui laissant un petit royaume à gouverner. Valère Maxime trouve cette résignation admirable [2]. Si ces propos ne sont pas inventés ou nés

1. Liv., XXXVII, 56.
2. Val. Max., IV, 1. *Ext.* 9.

dans l'entourage du jeune Antiochos déporté comme otage à Rome, ils sentent l'ironie, qui ne suppose pas la résignation, mais qui ne convient pas non plus aux grandes douleurs. Le silence eût été plus digne. En tout cas, ce n'est pas avec des mots spirituels que Antiochos pouvait payer l'énorme dette qui lui avait été imposée. C'était là un fardeau autrement lourd que celui dont il s'applaudissait d'être débarrassé. Désormais, il lui faudrait s'ingénier pour être prêt aux échéances, et pressurer ses sujets pour satisfaire des créanciers qu'on savait âpres et fort experts en matière de contrainte.

Antiochos ne devait pas rester longtemps sous cette obsession, car le premier expédient financier qu'elle lui suggéra lui coûta la vie. Le conquérant d'autrefois était destiné à finir comme un bandit. Les frais de la guerre et les versements déjà effectués aux mains de Scipion et de Cn. Manlius Vulso avaient épuisé un Trésor dont Antiochos, en trente-cinq ans de règne, n'avait pas su faire une caisse de prévoyance. Il y avait une manière de se procurer rapidement de l'argent, c'était d'en extorquer, sous un prétexte quelconque, à ceux qui disposaient d'un capital accumulé. Il est probable que le Séleucide songea tout de suite aux temples et à ses provinces orientales. Il se souvenait de 4.000 talents qu'il avait pris jadis d'un seul coup dans le temple d'Anaïtis à Ecbatane, et il savait que la déesse avait ailleurs d'autres sanctuaires également bien pourvus. Ce qu'il n'aurait pu tenter en Syrie, à Hiérapolis ou à Jérusalem sans révolter l'opinion publique passerait inaperçu dans l'Extrême-Orient. Il pourrait aussi, au cours d'une randonnée militaire dans des régions où les Séleucides n'étaient obéis qu'à la condition de se faire craindre, déjouer et exploiter les trahisons qu'il aurait à punir. Peut-être retrouverait-il de ce côté un sourire de la Fortune : peut-être lui qui ne pouvait plus avoir en Occident ni armée ni vaisseaux reviendrait-il du fond de l'Orient assez fort pour rompre le traité

d'Apamée. Il n'était que temps pour le vaincu de réagir contre l'insubordination de ses vassaux et de reprendre des allures de conquérant sur le théâtre de ses anciens exploits.

Le mal était plus grand encore qu'il ne pensait. La défaite de Magnésie, et surtout l'humble attitude du monarque qui avait cédé sans résister davantage la plus belle partie de son empire, avait éveillé les ambitions des satrapes et donné le signal d'une dislocation générale. En Arménie, deux « stratèges du roi », Artaxias et Zariadris, s'étaient proclamés rois, l'un de la Grande-Arménie, l'autre de la Sophène [1]. Les populations arméniennes que Antiochos avait replacées sous le joug en 212 étaient définitivement séparées de l'empire séleucide. Le nouveau royaume menaçait la Médie, qui avait à redouter de l'autre côté les Parthes. Heureusement, les Parthes, sous le règne du pacifique Arsace IV Phriapatios, étaient tenus en échec par l'expansion du royaume bactrien et peu disposés aux aventures. Il est probable que la Perse, où les souvenirs nationaux étaient particulièrement vivaces, se rendit alors indépendante, entraînant dans sa défection la Susiane; car nous rencontrons, vingt ans plus tard, un satrape d'Antiochos IV occupé à défendre la Mésène, c'est-à-dire le sud de la Babylonie, contre les Perses [2]. Au delà, la Drangiane, la Gédrosie, l'Arachosie, abandonnées à elle-même, durent être incorporées au royaume bactrien par Démétrios de Bactriane. Le Tigre devenait la frontière orientale de l'empire amoindri.

En somme, Antiochos devait recommencer, avec moins de forces, d'entrain et de confiance, la tournée qui lui avait valu le surnom de Grand, s'il voulait prévenir l'écroulement total de l'édifice élevé par Séleucos Nicator. Avant de partir, il prit la même précaution qu'en 212 : de même qu'il avait alors associé au trône son fils aîné Antiochos, mort en 192,

1. Strab., XI, p. 528. Artaxata fondée soi-disant sur le conseil d'Hannibal, réfugié auprès d'Artaxias (Plut., *Lucull.*, 31).
2. Plin., VI, § 152.

il prit maintenant pour co-régent son fils Séleucos, dit Philopator, dont le nom figure à côté du sien dans les documents cunéiformes de l'an 187/6 [1]. Le roi, suivant la route de Babylone et de Séleucie, se dirigea tout d'abord vers l'Élam ou Élymaïde, région comprise dans la Susiane, qui n'avait jamais été complètement soumise et qui pactisait peut-être maintenant avec les Perses. A défaut d'autre prétexte, il savait trop bien que l'Élymaïde possédait un temple extrêmement riche. Que ce temple fût consacré à Bel ou à Anahit, peu importe : Antiochos ne redoutait pas plus l'un que l'autre.

Ce qui se passa alors ne nous est connu que par quelques lignes, assez concordantes, il est vrai, de Diodore, de Strabon, de Justin et d'Eusèbe [2], dont le témoignage s'appuie probablement sur l'autorité de Polybe. On nous dit que Antiochos, besoigneux ou cupide, sacrilège en tout cas, ayant voulu piller le temple de Bel en Élymaïde [†] et l'ayant assailli de nuit avec ses troupes, fut tué, lui et les siens, par les habitants accourus à la défense du sanctuaire. Il n'y aurait pas lieu de suspecter ces témoignages, si l'on ne se trouvait en présence d'un parallélisme de traditions dont on citerait difficilement un autre exemple. Vingt ans plus tard, son fils Antiochos IV Épiphane était comme lui humilié par les Romains, et même par les Juifs, comme lui ruiné par ses entreprises manquées et ses prodigalités. Comme lui, il songe à tirer de l'argent des provinces orientales et à y rétablir son autorité. Lui aussi vient en Élymaïde pour spolier un opulent sanctuaire, le même évidemment qui avait excité les convoitises de son père, et, comme son père, il meurt après avoir été repoussé par les habitants. Quand on songe à la facilité avec laquelle même un historien attentif

1. *Zeitschr. f. Assyriol.*, VIII [1893], p. 108. La même année (125 Sel.) commence le règne du *šâr Siluku*. Cf. *II Macc.*, 9, 23-24.

2. Diod., XXVIII, 3. XXIX, 15. Strab., XVI, p. 744. Justin., XXXII, 2, 1. Euseb., I, p. 253 Schöne. Eusèbe ne mentionne pas le sacrilège.

peut confondre tous ces rois homonymes que ne distingue le plus souvent dans les sources aucune épithète, et aux erreurs grossières commises en ce genre par les chronographes, on se demande s'il n'y a pas là comme une page décalquée par inadvertance d'un règne sur un autre. On devient plus perplexe encore en remarquant que cette répétition résulte du rapprochement de textes différents, mais qu'aucun auteur ne fait double emploi d'un événement si caractéristique. Ceux qui attribuent le sacrilège à Antiochos III n'en font pas mention dans la biographie d'Antiochos IV et inversement. Aucun, par conséquent, ne fait de réflexions sur le destin pareil du père et du fils [1] : discrétion ou distraction étrange de la part d'historiens qui aiment à noter les châtiments providentiels, qui sont avant tout des moralistes, et dont les textes ont été conservés à l'état de morceaux choisis dans des recueils de morale en action.

Nous verrons plus loin s'il convient d'adapter cette même fin aux deux biographies. Pour le moment, constatons qu'il est parfaitement certain que l'Antiochos dont parlent Diodore, Strabon, Justin et Eusèbe est Antiochos le Grand. Le surnom est en toutes lettres dans Strabon : dans le fragment de Diodore, la comparaison avec le contemporain Philippe de Macédoine, dans Justin, qui n'est pas mutilé, le contexte, préviennent tout doute à cet égard. Il n'y a de divergence entre eux que sur un point secondaire, à savoir, que d'après Diodore, le roi avait pillé le temple et emportait ses trésors quand il reçut son châtiment, tandis que, d'après les autres textes, le sacrilège n'a pu être consommé. Il reste donc que Antiochos le Grand, épargné par la mort sur les champs de bataille, succomba obscurément, à l'âge d'environ cinquante-cinq ans, après trente-six ans de règne, dans une entreprise peu honorable, qui autrefois lui avait mieux réussi.

1. Ceci d'autant plus à noter que Diodore fait un rapprochement entre Antiochos et Philippe de Macédoine, violateur de tombeaux et de temples, l'un et l'autre punis ὑπὸ τοῦ δαιμονίου (XXVIII, 3).

L'histoire, qui a été elle aussi comme asservie par les Romains, a été dure pour lui. Il doit y avoir bien des médisances et même des calomnies dans les textes dont nous disposons. Il faut dire que ses plus grands défauts, la présomption, la vanité, l'ostentation, n'étaient pas des vices, et qu'on ne lui reproche guère ces actes de perfidie, d'ingratitude, d'inhumanité, dont les Carthaginois, les Romains, les Lagides, Philippe de Macédoine, lui donnaient l'exemple. Plutarque lui fait honneur d'une belle sentence. Il aurait écrit « aux cités » de ne pas lui obéir s'il leur ordonnait quelque chose de contraire aux lois. Mais, comme le dit Polybe, en avançant en âge, il se montra fort au-dessous de lui-même : il trompa l'attente qu'avaient fait concevoir ses premiers exploits, et ce sont là des déceptions que les peuples ne pardonnent guère. Nous savons peu de chose sur sa vie privée. Démétrios de Scepsis racontait que, dans un dîner, Antiochos avait dansé la danse des armes avec ses convives. Quelqu'un en aura peut-être conclu qu'il était ivre, et qu'il en était arrivé malheur. De là, l'étrange version que donne de sa fin Aurélius Victor : « Antiochus, vaincu et relégué au delà du mont Taurus, fut tué par ses compagnons, qu'il avait frappés étant en état d'ivresse ». Une anecdote recueillie par Plutarque — si elle s'applique bien à lui — témoigne en faveur de ses mœurs : « ayant vu la prêtresse d'Artémis et la trouvant extrêmement belle, il partit sur le champ d'Éphèse, de peur d'être entraîné malgré lui à commettre quelque sacrilège ». Son mariage morganatique avec une jeune fille de Chalcis était peut-être intempestif; mais il tendrait aussi à prouver qu'il avait peu de goût pour les amours de passage [1]. Il ne contrevenait pas à la morale des rois en introduisant dans sa famille l'usage,

1. Plut., (ci-dessus, p. 179, 2). Athen., IV, p. 155 b. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 54. On ignore depuis combien de temps Antiochos était veuf en 192/1 a. C. Son nom servit de réclame à une espèce de thériaque dont il usait, dit-on, *adversus omnia venenata aspide excepta* (Plin., XX, § 264). Mais il ne s'est pas fait, en toxicologie, la réputation de Mithridate Eupator.

emprunté aux anciennes monarchies orientales et pratiqué par les Lagides, de marier entre eux les frères et les sœurs.

De ses nombreux enfants, les filles n'apparaissent, le plus souvent anonymes, qu'à l'occasion des mariages diplomatiques : quant aux enfants mâles, nous ne saurions dire ce que sont devenus Ardys et Mithridate, mentionnés une fois en passant par Tite-Live, ni si l'historien ne s'est pas trompé en les qualifiant de fils du roi [1]. Mais les deux fils authentiques d'Antiochos le Grand qui ont survécu à l'aîné vont occuper l'un après l'autre pendant vingt-deux ans le trône des Séleucides.

1. Liv., XXXIII, 19. Il est fort probable que ce Mithridate est celui que Polybe appelle le neveu d'Antiochos, fils κατὰ φύσιν de sa sœur Antiochis, peut-être fils adoptif du roi (ci-dessus, p. 159). La filiation d'Ardys n'est pas mieux garantie, ces deux noms étant un ἅπαξ dans la généalogie des Séleucides. Que l'un et l'autre prince soient « morts avant leur père » (Babelon, p. CXX, 17), c'est une conjecture plausible, sans plus, d'ailleurs incompatible avec l'hypothèse qui prolonge le rôle de Mithridate (ci-après, p. 232).

CHAPITRE VII

SÉLEUCOS IV PHILOPATOR (187/6-175).

Situation humiliée de la royauté séleucide : activité discrète et rôle effacé de Séleucos IV. — Séleucos recherche l'alliance de la Ligue achéenne. — Impopularité d'Eumène II de Pergame. — Guerre entre Eumène II et Prusias II de Bithynie, arrêtée par les Romains (184). — Mort d'Hannibal (183). — Eumène en guerre avec les Galates et Pharnace I, roi de Pont : nouvelle intervention des Romains. — Mort de Ptolémée V Épiphane (181) : accord entre les potentats asiatiques (179). — Mort de Philippe V de Macédoine : Persée successeur (178). — Persée épouse Laodice, fille de Séleucos IV (177), et marie sa sœur à Prusias II. — Antagonisme des hellénisants et des puritains en Judée : mission d'Héliodore à Jérusalem. — Démétrios, fils du roi, remplace comme otage à Rome son oncle Antiochos (IV). — Usurpation d'Héliodore : mort de Séleucos IV (175). — Antiochos IV ramené et intronisé à Antioche par Eumène II.

Antiochos le Grand laissait le trône de Syrie et la suite embarrassée de ses affaires à son fils Séleucos, devenu l'aîné de ses enfants par suite de la mort du jeune Antiochos en 192. Séleucos, à qui son père destinait en 196 la vice-royauté de Thrace, avait fait preuve de capacités diplomatiques et militaires au cours de la malheureuse guerre engagée par son père contre les Romains. Il avait surveillé de son mieux le littoral de l'Éolide, ménagé la reddition de Phocée, envahi le territoire de Pergame et commandé un corps d'armée à la bataille de Magnésie. En partant pour l'Orient, d'où il ne devait pas revenir, Antiochos l'avait laissé en Syrie avec les pouvoirs de vice-roi et lui avait assuré sa succession.

Le nouveau roi n'était plus un tout jeune homme : il

avait passé trente ans, et l'expérience des dix dernières années lui avait profité. Il comprenait qu'il ne pouvait briser de haute lutte le joug romain sous lequel son père avait dû se courber. Ce qu'il fallait, c'était imiter les Romains, travailler patiemment à détacher d'eux leurs alliés, nourrir les mécontentements, endormir par de belles paroles et de l'argent adroitement distribué la méfiance du Sénat, restaurer les forces militaires du royaume tout en payant les annuités de l'indemnité de guerre, et attendre l'occasion. C'est pour avoir ainsi compris son rôle et s'y être tenu que Séleucos IV reste une figure un peu effacée entre son père « le Grand » et son frère « l'Illustre ». Appien dit de lui que « il régna douze ans, inactif et affaibli par le malheur de son père » ; S. Jérôme, que, se réduisant au rôle de collecteur de taxes et rabaissant ainsi la dignité royale, il ne fit rien de digne de la Syrie et de son père, et mourut sans combats et sans gloire [1]. Cela revient à dire qu'il mena la vie d'un débiteur obéré et traqué par ses créanciers. Les traits massifs et un peu empâtés de son effigie ne confirment ni ne démentent ce jugement trop sommaire. On croit y surprendre pourtant une certaine énergie, contenue et condamnée au repos, c'est-à-dire dépensée en intrigues et en projets. En tout cas, il ne laissait pas déchoir la dignité royale ; il maintint le culte de ses ancêtres et le sien, doté d'un flamine spécial [2].

Séleucos IV passa sa vie à se chercher des alliés. On ne dit pas qu'il ait essayé de renouer quelques relations avec la Macédoine durant les huit années que vécut encore Philippe V. Il y avait de ce côté trop de fâcheux souvenirs, et d'ailleurs, si mécontent qu'il pût être des Romains, le vieux roi se croyait sans doute plus en état de donner des conseils que d'en recevoir. En tout cas, il travaillait pour son compte et dans le même sens, en ne se hâtant pas de remettre au

1. Appian., *Syr.*, 66. Hieronym., *In Dan.*, 11, 20.

2. *CIG.*, 4458 (ci-dessus, p. 125, 1). Liste des ἱερεῖς des dieux et des rois. Le culte des défunts est desservi par un seul prêtre ; celui de Séleucos, — dernier mentionné, — par un autre (βασιλέως Σελεύκου [Εὐ]κράτης Ἀναξίωνος).

roi de Pergame les villes de Thrace dont Eumène réclamait à chaque instant l'évacuation. Du reste, Séleucos n'aurait pu s'entendre avec la Macédoine sans se brouiller du même coup avec la Ligue achéenne, qui n'était pas non plus une puissance à dédaigner. Les souverains hellénistiques briguaient alors à l'envi les bonnes grâces de la Ligue, à qui les Romains semblaient n'avoir rien à refuser, mais qui, au fond, commençait déjà à supporter impatiemment l'ingérence des Romains dans ses affaires. Les ambassadeurs de Ptolémée V, d'Eumène II et de Séleucos IV suivaient les délibérations de la Diète fédérale, ne ménageant ni les présents ni les promesses. A l'assemblée de Mégalopolis en 185, les envoyés de Séleucos vinrent « renouveler amitié avec les Achéens et leur offrir une dizaine de longs navires », c'est-à-dire des bâtiments de transport, de la part de leur maître. L'attention était délicate et l'offre moins effrontée que celle d'Eumène, qui mettait à la disposition de la Diète une somme de 120 talents, dont les intérêts serviraient à couvrir les dépenses annuelles du congrès, autant dire, comme le fit remarquer avec indignation Apollonidas de Sicyone, à acheter les suffrages. Ptolémée offrait encore davantage. Les démocrates achéens, méfiants à l'égard des libéralités royales, ne voulurent pas mettre leur amitié aux enchères; ils la « renouvelèrent » gratuitement avec Séleucos, qui en reçut l'assurance et garda pour lui ses navires, refusés « pour le moment »[1]. Il y avait là un sous-entendu qui ne dut pas lui être désagréable.

Du côté de l'Asie Mineure, Séleucos eut la satisfaction de voir que les dépouilles de son père devenaient, pour ceux qui les avaient reçues, une source de tracas sans fin. Les Rhodiens s'épuisaient en efforts inutiles, depuis 186 au moins, pour soumettre les Lyciens. Eumène, le grand favori et obéissant serviteur des Romains, était en butte à la jalou-

1. Polyb., XXIII, 4, 5; 7, 4; 9, 13.

sie de ses voisins et à l'impopularité qui s'attachait partout maintenant au protectorat romain. C'est un peu comme séide de l'étranger qu'il avait été si durement rabroué par les Achéens. Ils n'avaient plus du tout envie de le secourir, comme ils avaient fait précédemment, et il avait alors sur les bras une guerre, qui dura plusieurs années, avec Prusias de Bithynie. D'après le traité d'Apamée, Prusias devait céder à Eumène tout ce qu'il avait usurpé en Mysie. Conseillé par Hannibal, qui avait trouvé auprès de lui son dernier refuge, il préféra la guerre. Eumène était obligé de redemander, les armes à la main, la Mysie à Prusias, le littoral de la Thrace à Philippe. Les péripéties de cette guerre, qui se poursuivit « sur terre et sur mer », nous sont inconnues : sa durée indique que les succès furent mélangés. Cornélius Népos et Justin nous ont conservé le souvenir d'une ruse du Carthaginois, qui fit qu'Eumène, d'abord vainqueur sur terre, fut battu sur mer. Hannibal avait fait embarquer sur les navires bithyniens des amphores pleines de serpents. En jetant ces bombes d'un nouveau genre dans les vaisseaux ennemis, les Bithyniens mirent en déroute leurs adversaires. Eumène avait été assailli par trahison et n'avait dû son salut qu'à la fuite [1]. Une dédicace de Pergame nous apprend qu'Attale, frère d'Eumène, remporta une victoire au mont Lypédron en Bithynie sur les Bithyniens et les Galates [2]. Les Romains laissèrent les deux rivaux aux prises sans intervenir jusqu'au jour où ils se doutèrent que Philippe s'entendait avec Prusias, et ils frémirent quand le secret de la retraite d'Hannibal fut éventé. Prusias fut invité à se dessaisir de ce qu'il détenait indûment, et Philippe à évacuer toutes les villes du littoral de la Thrace (184) [3]. T. Quinctius Flamininus fit partie de la commission chargée d'arranger le débat entre Prusias et Eumène, et il alla

1. Corn. Nep., *Hannibal*, 10-12. Cf. Liv., XXXIX, 46. Justin., XXXII, 4, 6-7.
2. *Inscr. Pergam.*, n. 65.
3. Polyb., XXIII, 11.

en personne à la cour de Prusias pour exiger l'extradition d'Hannibal. Celui-ci, plutôt que d'être livré aux Romains, s'empoisonna [1]. Le vieux Prusias dit « le Boiteux » (χῶλος), qui régnait en Bithynie depuis plus de quarante ans, survécut peu à cette humiliation. On pourrait mettre son nom à la suite sur la liste des hommes marquants, Hannibal, Scipion l'Africain, Philopœmen, qui, dit-on, disparurent en cette année 183. Il eut pour successeur son fils Prusias II (183?-149) dit « le Chasseur » (Κυνηγός), qui devait courber la tête beaucoup plus bas devant les Romains.

Eumène prenait goût à la guerre, dont, grâce à ses bons amis, il avait généralement le profit. A peine la paix signée avec Prusias, il se retourna contre les Galates, qui avaient été les alliés de Prusias, au moins en ce sens qu'ils lui avaient fourni des mercenaires. A en juger par les monuments, jeux maintenant panhelléniques (Νικηφόρια) et inscriptions de Pergame, il doit avoir complètement battu les Galates et égalé la gloire de son père Attale I. Mais cette guerre en engendra une autre avec Pharnace (190-169), le roi de Pont, fils et successeur de Mithridate II. Mithridate s'était agité toute sa vie pour aboutir à une série de déceptions. Il avait d'abord soutenu Antiochos Hiérax contre Séleucos II ; puis il avait épousé une sœur de Séleucos, dans l'espoir d'occuper la Grande-Phrygie, que son beau-frère lui laissait comme dot; mais les Galates avaient envahi le territoire convoité. Plus tard, il avait marié ses deux filles — des Laodices, — l'une à Achæos, l'autre à Antiochos III ; mais Achæos avait été battu par Antiochos et Antiochos humilié par les Romains, de sorte que ni Mithridate, ni son successeur n'avaient tiré aucun bénéfice de ces magnifiques alliances. Mithridate n'avait même pas pu s'emparer de Sinope, assistée par les Rhodiens. Pharnace, que Polybe appelle « le plus scélérat de tous les rois connus avant

1. Corn. Népos (*ibid.*, 13) sait que Hannibal *anno acquievit septuagesimo*; mais, *quibus consulibus interierit*, *non convenit*.

lui », voulait s'agrandir à tout prix [1]. Brusquement, il s'empara d'abord de Sinope, sans coup férir ou après un siège qui dut être mené assez vigoureusement, car ni les Rhodiens, ni les rois de Pergame et de Cappadoce n'eurent le temps de secourir la ville. Les villes de Cotyora et de Cérasonte furent dépeuplées au profit de la nouvelle capitale, que Pharnace appela de son nom Pharnacia. A l'ouest, la prise de Téion le mettait à portée d'Héraclée et de la Bithynie, irritant Prusias II, qui n'entendait pas laisser Pharnace ravager la Paphlagonie et le menacer lui-même. Ce fut alors un concert de récriminations : tous les États intéressés se hâtèrent d'aller porter leurs doléances à Rome. Pharnace y envoya aussi des avocats chargés de leur donner la réplique; mais il comptait mettre à profit le répit que lui laisseraient ces discussions pour attaquer ses voisins et mettre le Sénat en présence des faits accomplis [2].

Ce que Pharnace convoitait encore, c'était la Galatie, et il n'y pouvait toucher sans provoquer contre lui une coalition des États limitrophes, qui allaient se sentir tous menacés ou frustrés en même temps. Il entrait par le fait en guerre avec Eumène, qui venait précisément d'imposer aux Galates et à leur prince Ortiagon son protectorat [3]. Si aventureux que fût le roi de Pont, il est probable qu'il comptait sur des alliés : sur son voisin de la Petite-Arménie, Mithridate, peut-être le neveu d'Antiochos III [†], qui pourrait prendre la Cappadoce à revers; sur la Macédoine, dont l'attitude intimiderait le roi de Bithynie; et enfin sur Séleucos IV, qui trouverait là une occasion d'arrêter l'insolente fortune du roi de Pergame.

En 182/1, Pharnace envoya son général Léocritos en Galatie, pendant qu'il s'apprêtait à envahir lui-même la Cappadoce. Là régnait Ariarathe IV le Pieux, qui avait com-

1. Polyb., XXVII, 15, 1.
2. Polyb., XXIV, 10. XXV, 2. Strab., XII, p. 545. Liv., XL, 2.
3. Trog., *Prol.* 32.

battu à Magnésie avec son beau-père Antiochos III et avait été frappé d'une forte amende, mais qui depuis avait marié sa fille Stratonice à Eumène et était devenu comme lui un allié fidèle des Romains. Léocritos trouva des auxiliaires parmi les princes galates, Carsignatos et Gæsatorix, jaloux d'Ortiagon, qui s'était fait l'homme-lige d'Eumène pour arriver à gouverner seul le pays. Ceux-ci firent cause commune avec le prétendu libérateur. Mais Eumène accourut, et, rejoint par l'armée d'Ariarathe, il était en mesure de faire expier à Pharnace sa folle agression. Les princes galates firent leur soumission, et les alliés envahirent le territoire de leur ennemi. Seulement, Eumène avait compté sans les Romains, dont les ambassadeurs arrivèrent à point pour revendiquer la décision du litige. Ils obligèrent d'abord Eumène à retirer ses troupes du Pont ; puis ils s'abouchèrent avec Pharnace, ménagèrent entre les belligérants une trêve et des conférences qui n'aboutirent pas ; bref, renvoyèrent l'affaire au Sénat, qui promit de nommer une commission pour arranger définitivement le différend [1].

L'ingérence romaine, si prompte à se saisir du débat et si peu pressée de le trancher, fit réfléchir les belligérants. Ainsi, tout rois qu'ils étaient, c'en était fait de leur indépendance ; personne ne pourrait plus en Asie entreprendre quoi que ce soit sans avoir des comptes à rendre aux Romains. Sur l'initiative de Pharnace, décidément à bout de ressources, les cinq potentats — Pharnace et Mithridate d'une part, Eumène, Ariarathe et Prusias d'autre part — signèrent, sans consulter ni attendre davantage les Romains, une paix perpétuelle (179). Pharnace rompait ses conventions avec les princes galates, qui rentrèrent sous l'obéissance d'Eumène, et s'interdisait de mettre le pied en Galatie. Il s'engageait de même à évacuer la Paphlagonie, à restituer Tios, ville natale de la dynastie pergaménienne, à Eumène, et à

1. Polyb., XXV, 4.

Ariarathe tous les territoires que lui ou son allié Mithridate avaient enlevés à la Cappadoce. Il verserait de plus une indemnité de 90 talents à Ariarathe et au dynaste de Paphlagonie Morzios, et une autre de 300 talents à Eumène, qui devait en recevoir autant de Mithridate. Enfin, il rendrait les captifs sans rançon et livrerait les transfuges. Le traité fut contresigné par les dynastes et cités autonomes des régions circonvoisines : Artaxias, de la Grande-Arménie, Acousilochos, dynaste inconnu par ailleurs, et jusqu'à un prince sarmate d'Europe, Gatalos; parmi les cités, Héraclée du Pont et Cyzique [1]. La paix fut ainsi rétablie avant que les intrigues romaines n'eussent rendu tout accord impossible. Eumène dut s'applaudir de son succès, mais il était désormais suspect à Rome.

Il n'était pas question du roi de Syrie dans le traité. Ce n'est pas que Séleucos IV, si préoccupé de faire naître les occasions, eût négligé celle-ci : mais d'abord, il avait dû s'attendre à une attaque de son beau-frère Ptolémée V Épiphane en Cœlé-Syrie, et, après la mort de ce dernier (181/0), il avait essayé en vain de s'ingérer dans les affaires d'Asie Mineure. Le malheureux Séleucide était surveillé de près par le Sénat romain. On lit dans un fragment de Diodore : « Séleucos, ayant rassemblé des forces considérables, s'avança pour franchir le Taurus et porter secours à Pharnace ; mais, réfléchissant que les conventions passées avec les Romains par son père ne le lui permettaient pas, [il renonça à son entreprise] » [2]. Il avait eu tout le temps de réfléchir auparavant : s'il s'arrêta au pied du Taurus, c'est évidemment qu'un avis vint de Rome lui rafraîchir la mémoire. Il tourna donc ses vues d'un autre côté.

Philippe V de Macédoine venait de mourir (178), laissant le trône à son bâtard Persée, qui avait eu soin de se débarrasser par l'assassinat de l'héritier légitime, Démétrios, avec

1. Polyb., XXVI, 6.
2. Diod., XXXIX, 24.

la complicité de son père, Démétrios étant trop inféodé aux Romains. Le nouveau roi, en dépit de son passé, promettait d'être un modèle de toutes les vertus. Il avait renouvelé alliance et amitié avec les Romains et semblait n'aspirer qu'au renom de souverain débonnaire. Un décret d'amnistie avait été affiché par ses soins dans les temples de Delphes, de Délos et d'Athéna Itonia ; en Macédoine, il avait donné quittance aux débiteurs du Trésor et relâché tous ceux qui étaient en prison pour offenses au roi [1]. En réalité, il voulait se rendre populaire, dans l'espoir de tourner au bon moment la tête légère des Hellènes.

Séleucos était homme à le comprendre. Une entente s'établit entre les deux politiques. Séleucos offrit sa fille en mariage à Persée, et, un beau jour, une superbe galère rhodienne amena en Macédoine Laodice, fille de Séleucos. Persée l'épousa, au grand dépit des Romains, qui firent retomber leur mauvaise humeur sur les Rhodiens (177) [2]. De quoi se mêlaient ces marchands? Alléchés par une belle gratification, ils facilitaient des communications que le Sénat avait voulu empêcher en interdisant aux navires syriens de pénétrer dans la mer Égée. La riposte ne se fit pas attendre. Les Rhodiens, au bout de onze ou douze ans de lutte, avaient enfin dompté les Lyciens, et ils prétendaient exercer en Lycie le plein droit de propriété que leur avait concédé le traité d'Apamée. Mais le Sénat s'avisa tout à coup qu'ils en abusaient, et même, que ce droit n'était pas fondé : il déclara, contre l'évidence, que l'expression ἐν δωρεᾷ employée dans le traité ne signifiait pas que les Lyciens dussent être leurs sujets, livrés « en pur don », mais leurs amis et alliés. C'est à ce prix que les Rhodiens payèrent les cadeaux de Persée à l'équipage de la galère nuptiale, les bois

1. Polyb., XXVI, 5.

2. Polyb., XXVI, 7. Liv., XLII, 12. En même temps, Persée mariait sa sœur *Prusiae precanti adoranti*. Prusias et Séleucos avaient la même arrière-pensée. Libéralités de Laodice à Délos (*CIG.*, 2275 a. Dittenb., *Syll.*, 214. Michel, 1298).

de construction dont il leur avait fait présent, et la joie orgueilleuse qu'ils avaient éprouvée à passer une revue solennelle de toutes leurs forces navales. Ce n'est pas tout; ainsi encouragés, les Lyciens reprirent les armes, et Eumène, stylé par les Romains, souleva à son tour une chicane, afin d'avoir un prétexte pour soutenir les Lyciens; si bien que la guerre durait encore trois ans plus tard, en 174, et que les Rhodiens ne reprirent jamais la Lycie [1].

Séleucos ne devait pas voir les futurs exploits et la ruine finale de son gendre. La dernière année de son règne (176/5) fut marquée par un incident auquel il ne prêta sans doute pas grande attention, mais qui contenait en germe une révolution politique et morale, grandement dommageable à l'empire des Séleucides.

Comprise dans la Cœlé-Syrie et passant tour à tour avec elle sous la domination tantôt des Lagides, tantôt des Séleucides, la Judée renfermait un peuple à part, qui se considérait comme l'élite de l'humanité. Aigri mais non désabusé par plus de quatre siècles de servitude, il attendait avec une foi indomptable que son dieu Jahveh le replaçât à son rang, à la tête des nations. Il était cependant difficile qu'à la longue cette idée fixe restât toujours tendue vers un but qui s'éloignait de plus en plus. L'esprit tolérant et sceptique de l'hellénisme se propageait dans les régions d'alentour, à mesure que les colonies gréco-macédoniennes s'implantaient autour du lac de Génézareth et dans la vallée du Jourdain. La race juive, déjà dispersée dans le vaste triangle compris entre Babylone, Éphèse et Alexandrie, et même plus loin, en Cyrénaïque, paraissait ne plus offrir dans sa patrie un groupe assez compact pour résister longtemps à la civilisation hellénique qui commençait à la cerner de toutes parts. Les colonies grecques formaient autour de la Palestine comme un cercle qui allait se resserrant de plus

1. Liv., XLI, 25. XLIV, 15.

en plus. Elles s'étaient d'abord échelonnées le long de la côte de Phénicie, où Anthédon, Gaza, Ascalon, Azotos, Apollonia, Stratonopyrgos, Ptolémaïs et la nouvelle Tyr formaient une série de villes helléniques ou hellénisées. Du côté de l'Orient, Damas et Philadelphie, l'ancienne Rabbath-Ammon, avaient reçu de forts contingents de colons grecs. Puis le bassin du Jourdain avait été envahi. Sur les bords du lac Samachonitide, près des sources du fleuve, on rencontre une Séleucie; plus bas, autour du lac de Génézareth, Philotéria, bâtie par Ptolémée Philadelphe, Hippos, Gadara. Plus au sud encore, Dion et Pella passaient pour des fondations d'Alexandre le Grand, qui avait aussi installé des Macédoniens à Samarie.

Il ne restait plus à entamer que la Judée proprement dite, le seul lieu du monde où le peuple de Jahveh pût encore vivre à l'abri du contact abhorré des mœurs étrangères. Encore les Juifs n'étaient-ils pas garantis par une autonomie reconnue contre les exigences, les caprices et les visites de leurs maîtres. On racontait qu'Alexandre le Grand avait fait ses dévotions au Temple sans pousser la curiosité jusqu'au sacrilège, mais il était à prévoir que ce bel exemple ne serait pas toujours suivi. Déjà Ptolémée IV avait été moins discret en 217, et la résistance qu'il avait rencontrée au seuil du Saint des Saints lui avait laissé, dit-on, un souvenir fâcheux, qui, avec un homme plus énergique, aurait pu avoir des conséquences graves pour les Juifs [1]. Antiochos le Grand avait profité des craintes qu'inspirait aux Juifs la rancune de Ptolémée, et il s'était montré plus respectueux pour le Temple que son rival. Il avait même prodigué aux lévites l'argent et les immunités, réparé l'édifice et confirmé les règlements qui protégeaient le sanctuaire et la ville contre tout contact impur. Séleucos IV avait sans doute reconnu ces privilèges; il continuait à allouer des subven-

1. Voy. *Hist. des Lagides*, I, pp. 313-314, et ci-dessus, p. 153.

tions au clergé, et rien n'indique qu'il songeât à retirer aux Juifs sa bienveillance ; mais une suggestion imprévue vint mêler son nom à ceux des ennemis de Jahveh [1].

Il s'était formé en Judée même un parti de gens qui trouvaient incommode et déraisonnable l'isolement auquel les condamnait l'observance rigoureuse de la Loi. C'était l'aristocratie de la nation. Comme entre eux et les puritains (les Pieux ou *Hasidîm*) il n'y avait pas d'entente possible, ils souhaitaient d'être délivrés par l'intervention du gouvernement syrien de la tyrannie religieuse de leurs compatriotes. Nous ne saurions dire si ce fut l'antagonisme des partis qui provoqua un changement d'attitude du gouvernement syrien. On nous donne le fait comme résultant d'une vengeance particulière et de la pénurie du trésor royal. En effet, Séleucos n'arrivait pas à s'acquitter en temps utile des annuités de la contribution de guerre stipulée à Apamée ; les douze années écoulées, il en laissa encore un reliquat exigible à son successeur [2]. Une querelle survenue entre le grand-prêtre Onias III, chef du parti des orthodoxes, et un intendant du Temple nommé Simon poussa ce dernier à des machinations perfides. Sachant que le roi de Syrie était toujours à court d'argent, il alla trouver le gouverneur de Cœlé-Syrie, Apollonios, et lui dit que le trésor du temple regorgeait de richesses dont le roi pourrait revendiquer la propriété. Séleucos, informé, chargea son intendant Héliodore de transporter ce trésor à Antioche [3]. On sait quel émoi jeta dans Jérusalem la mission d'Héliodore, et comment, suivant la tradition judaïque, une intervention miraculeuse empêcha le ministre syrien de consommer cette spoliation sacrilège.

Il était à craindre, après cet éclat, que Séleucos ne péné-

1. Ici commence, en 137 Sel. (176/5 a. C.), la chronique des deux premiers livres des Machabées. Le deuxième seul y insère la fin du règne de Séleucos IV.
2. Liv., XLII, 6.
3. *II Macc.*, 3-4. L'auteur de *IV Macc.*, 4 ne connait pas Héliodore et lui substitue Apollonios dans la scène du Temple.

trât le secret du miracle, qui a peut-être été tout simplement une version convenue entre les prêtres et le serviteur vénal du roi. Simon, en effet, soutenu par Apollonios, continuait à vilipender le grand-prêtre et lui imputait ses propres méfaits. Il était bon de prévenir les rapports que Simon ou Apollonios pourraient adresser à Antioche. Onias sentait bien que, aux yeux d'un incrédule, le miracle passerait pour une machination frauduleuse [1] : il se rendit auprès du roi. Ici finit le récit inséré au IIe livre des Machabées. Le rédacteur ne parle plus du roi et ne dit pas si Onias trouva Séleucos vivant : mais on sait par Appien que Séleucos fut assassiné par un certain Héliodore. Voici le texte qui pose, sans les résoudre, tant de problèmes à la fois. « Le roi Séleucos, fils et successeur d'Antiochos le Grand, releva son frère Antiochos de sa faction d'otage, en donnant en échange son fils Démétrios. Antiochos revenait de sa résidence d'otage et était encore à Athènes lorsque Séleucos succomba sous les embûches d'Héliodore, un de ses courtisans. Cet Héliodore s'emparant par force du pouvoir, Eumène et Attale le chassent et amènent au gouvernement Antiochos, en comblant d'amitiés le personnage, attendu que, par suite de quelques froissements, eux aussi suspectaient les Romains » [2]. C'est ainsi que Antiochos IV, fils d'Antiochos le Grand, devint maître de la Syrie. Il n'y a aucune raison de supposer que l'Héliodore nommé par Appien ne fût pas l'Héliodore que l'auteur du IIe livre des Machabées déclare avoir été foulé aux pieds et fustigé par les messagers célestes. Qu'il ait été un ministre puissant, on le sait par une inscription de Délos, mise sur le socle d'une statue élevée par les marchands de Laodicée à Héliodore [3]. Si l'on fait état de la version juive, on peut penser qu'il méditait déjà sa trahison à Jérusalem, et que,

1. C'était précisément ce que disait Simon (*II Macc.*, 4, 1).
2. Appian., *Syr.*, 45.
3. Dédicace en l'honneur d'Héliodore fils d'Eschyle, d'Antioche, τὸν σύντροφον τοῦ βασιλέως Σελεύκου Φιλοπάτορος καὶ ἐπὶ τῶν πραγμάτων τεταγμένον (*BCH.*, 1877, p. 285. Dittenb., *OGIS.*, 247).

s'il ne prit pas tout le Trésor sacré, il s'y munit d'argent, puis se hâta d'assassiner le roi pour n'avoir pas de comptes à lui rendre. Il avait sans doute bien d'autres malversations sur la conscience. Mais prendre pour lui-même le diadème eût été une folie. Le sentiment monarchique était trop ancré dans les masses populaires pour qu'il ait cru possible une pareille usurpation. Aurait-il eu peut-être le dessein de gouverner sous le nom du fils de Séleucos IV, le jeune Démétrios, un enfant de neuf à dix ans qui était maintenant à Rome et qui, si le Sénat le voulait bien, pourrait y rester longtemps ? Ici, une tradition difficile à contrôler indique, sans le nommer, un autre figurant possible, un « enfant de Séleucos » que son oncle Antiochos IV aurait fait disparaître plus tard. Celui-ci devait être en bas âge et, par conséquent, un instrument commode aux mains d'Héliodore [1]. Mais il est bien difficile de démêler les calculs politiques et échanges de vues entre Antioche et Rome qui ont amené les circonstances favorables aux projets du ministre félon [†].

On comprend assez que Séleucos, d'une part, les Romains de l'autre, aient laissé durer treize ans le séjour d'Antiochos IV à Rome. On entendait si bien le garder qu'on lui fit bâtir une résidence aux frais de l'État [2]. Les otages ordinaires devaient être remplacés tous les trois ans ; mais exception avait été faite dans le traité d'Apamée pour Antiochos, et d'ailleurs, pendant longtemps, il n'y eut pas de prince royal à substituer à Antiochos. Pendant ce temps, l'otage princier prenait les habitudes romaines, et il est infiniment probable que le Sénat l'eût de beaucoup préféré, sur le trône de Syrie, à son frère Séleucos IV, l'ennemi sournois et irréconciliable de Rome. Sans être roi, il pouvait porter à Antioche l'influence romaine et surveiller son frère : il était à propos de l'y renvoyer. Appien semble dire que l'échange des otages fut proposé par Séleucos ; mais on sait que le

1. Diod., XXX, 7, 2. Jo. Antioch., *fr.* 58 (*FGH.*, IV, p. 559).
2. Ascon., *In Pisonian.*, p. 127.

Sénat s'entendait à suggérer les initiatives. Antiochos, peut-être, cette fois, sur avis de son frère, s'arrêta en route et séjourna quelque temps à Athènes. Il y fit des libéralités aux Athéniens, qui le nommèrent « stratège pour les armes » (στρατηγὸς ἐπὶ τὰ ὅπλα), leur ministre de la guerre [1]. C'est là qu'il apprit la mort de Séleucos.

Si par hasard Héliodore avait été l'instrument de quelque machination occulte, chargé de faire disparaître Séleucos IV pour faire place à Antiochos, les donneurs de conseils s'étaient mal adressés. Héliodore ne s'était pas débarrassé du roi comptable qui le gênait pour se donner un maître qui, régent ou roi, le gênerait davantage et aurait même intérêt à le faire disparaître à son tour. Il trouva peut-être un parti pour le soutenir provisoirement contre le protégé des Romains, qui allait arriver et se saisir, illégalement, lui aussi, du pouvoir souverain. Un texte de S. Jérôme, assez dépourvu d'autorité par lui-même, suggère une hypothèse, qui, pour être hasardée, n'est pas invraisemblable. Le commentateur de Daniel croit savoir que, « au début, ceux qui, en Syrie, étaient partisans de Ptolémée refusaient à Antiochos Épiphane les honneurs royaux, et que, par la suite, il obtint la royauté en faisant parade de clémence » [2]. Il y eut donc, en Syrie, et surtout peut-être en Cœlé-Syrie, où l'on regrettait le protectorat des Lagides, un parti hostile à Antiochos Épiphane et assez fort pour que le nouveau roi n'ait pu l'abattre de haute lutte. Ce parti a dû grouper des éléments assez divers, ce que nous appellerions aujourd'hui des légitimistes et des nationalistes ; des champions de la légitimité, qui ne voulaient pas voir passer à la branche cadette l'héritage de la branche aînée ; des patriotes qui détestaient aussi dans le prétendant l'usurpateur, mais plus encore le client, l'obligé, l'ami des Romains ; des partisans

1. Voy. Th. Reinach, *Rev. des Ét. grecques*, 1888, pp. 163-176. = *L'Histoire par les monnaies* (Paris, 1902), pp. 109-115.

2. Hieronym., *In Dan.*, 11, 21.

d'une intervention qui auraient songé à faire appel, contre Épiphane, au roi d'Égypte Ptolémée VI Philométor, petit-fils d'Antiochos le Grand. Héliodore avait tout intérêt à prolonger les troubles; il se ménageait ainsi le rôle de faiseur de rois, et il se peut qu'il ait mené ces louches intrigues.

Mais les rois voisins, au nom de leur dignité et de leur sécurité, ne pouvaient tolérer longtemps l'anarchie déchaînée par cet aventurier. Le roi de Pergame se chargea de mettre fin au scandale. L'occasion était excellente pour Eumène de favoriser en apparence et contrecarrer en réalité les projets qu'il pouvait supposer au Sénat romain. Il n'avait pas à regretter Séleucos, qui conservait l'espoir de restaurer à ses dépens la domination des Séleucides en Asie Mineure; mais il pouvait espérer mieux de son successeur. Puisque, vraisemblablement, les Romains ne relâcheraient pas Démétrios, l'héritier légitime de Séleucos IV, il prit le parti d'amener lui-même à Antioche et d'introniser le seul prince capable de prendre le pouvoir, avec l'espoir de s'en faire un ami, choyé, lié par la reconnaissance et aussi suspect que lui-même aux yeux des Romains [1]. Nous ignorons si Héliodore essaya quelque résistance : il fut expulsé, dit Appien, et l'on n'entend plus parler de lui. Apollonios, plutôt que de se soumettre à l'usurpateur, se retira à Milet, et ses fils allèrent rejoindre à Rome le jeune Démétrios [2].

Les Athéniens, qui s'entretenaient dans l'illusion d'être encore les arbitres de la renommée, ne ménagèrent pas les éloges aux deux rois, Eumène et Antiochos, dont l'entente venait de rétablir la paix. Nous avons encore un exemplaire d'un décret qui décerne des actions de grâces et des couronnes d'or au roi Eumène, à ses frères Attale, Philétæros et Athénæos, pour le dévouement spontané avec lequel ils ont « rétabli le roi Antiochos sur le trône de ses pères ». Le

1. Appian., *Syr.*, 45.
2. Polyb., XXXI, 21, 2-3 = *Exc. de legat.*, p. 343 de Boor. Le dynaste ou bandit Hyrcan, établi entre la Judée et l'Arabie, ayant peur d'avoir des comptes à rendre au nouveau roi, se suicida, paraît-il (Joseph., XII, 4, 11).

peuple (athénien), qui fut toujours le premier à louer la vertu désintéressée et à en transmettre le souvenir à la postérité, reconnaît là le fruit de l'excellente éducation que les princes ont reçue de leurs parents, et il décerne aussi des couronnes d'or au feu roi Attale et à son épouse, la reine mère Apollonis. Le décret sera affiché en trois exemplaires gravés sur stèles de marbre, dont une sera dressée sur l'agora (d'Athènes), « près des statues du roi Antiochos » ; une autre à Pergame, « dans le sanctuaire d'Athéna Niképhoros » ; la troisième à Antioche, « dans le temple d'Apollon à Daphné » [1]. Le hasard nous a conservé l'exemplaire de Pergame. Les premiers inventeurs du document avaient cru pouvoir l'attribuer au peuple d'Antioche : mais on y a reconnu depuis la forme protocolaire et la langue des décrets athéniens, et ce que nous savons des rapports des Athéniens avec les Attalides en général, avec Eumène et Antiochos Épiphane en particulier, ne laisse guère de doute sur l'origine de ce panégyrique, éloge intéressé du désintéressement [†].

En somme, Eumène avait plus gagné que le Sénat au changement de règne, qui avait été peut-être prémédité à Rome. L'amitié contractée avec Antiochos Épiphane et scellée par un traité en bonne forme fut un gage de paix pour les deux royaumes.

1. Michel, 550. Dittenb., *OGIS.*, 248.

CHAPITRE VIII

ANTIOCHOS IV ÉPIPHANE (175-164).

Éducation et caractère d'Antiochos IV, sceptique et despote. — Concorde durable entre les Séleucides et Attalides.

§ I. — Les expéditions d'Égypte (170-168). — Litige concernant la Cœlé-Syrie, dot de Cléopâtre. — Précautions d'Antiochos à l'égard des Romains. — Antiochos représenté à Alexandrie aux πρωτοκλήσια de Ptolémée VI Philométor (173). — Antiochos à Jérusalem : l'hellénisme favorisé par le grand-prêtre Jason. — Compétitions et troubles à Jérusalem. — Préparatifs de guerre en Égypte et en Syrie : récriminations réciproques des envoyés égyptiens et syriens à Rome (171). — Antiochos associe au trône son fils Antiochos (V) et envahit l'Égypte (170) : Ptolémée VI Philométor au pouvoir d'Antiochos. — Antiochos et Ptolémée à Memphis. — Révolution à Alexandrie : Ptolémée VII (Évergète II) proclamé roi. — Antiochos marche sur Alexandrie : médiation officieuse des cités commerçantes; retour d'Antiochos en Syrie (169). — Réconciliation de Ptolémée VI et Ptolémée VII, désormais rois associés. — Antiochos envahit de nouveau l'Égypte (168). — Antiochos arrêté devant Alexandrie par l'ultimatum romain (le cercle de C. Popillius Lænas) : retour d'Antiochos en Syrie (168).

§ II. — Le soulèvement de la Judée. — Discordes intestines en Judée : compétitions des grands-prêtres. — Antiochos à Jérusalem : pillage du Temple (170). — Appel des Tobiades à Antiochos : intervention armée d'Antiochos à Jérusalem : massacres et pillage, profanation du Temple, « abomination de la désolation » (168). — Le martyre d'Éléazar et des « Machabées ». — Les amusements et fêtes d'Antiochos à Antioche : ses libéralités aux villes helléniques. — Eumène II en disgrâce auprès des Romains et Antiochos suspect. — Insurrection de la Judée (167-166) : Mattathias et ses fils; exploits de Judas Machabée; Apollonios battu et tué par Judas. — Défaite de Nicanor à Emmaüs (166), de Lysias à Bethzour (165) : restauration du culte de Jahveh à Jérusalem (déc. 165).

§ III. — Expédition d'Antiochos IV en Orient. — Antiochos en Arménie, contre Artaxias ; en Médie; en Perse; sa mort à Tabæ (164). — Récits et légendes concernant sa fin.

Le nouveau roi était un Grec d'Asie élevé à Rome, un roi habitué aux mœurs des républiques aristocratiques, c'est-à-dire un homme dont l'esprit devait être hanté par des idées incohérentes et contradictoires. Il avait vécu au milieu d'une société prématurément corrompue, où l'hypocrisie remplaçait la vertu, en attendant que le vice pût s'y étaler librement. Il avait pu assister au fameux procès des Bacchanales (181) ; il avait eu maintes fois l'occasion de constater que la sévérité du censeur Caton faisait rire les jeunes gens du beau monde; il avait dû voir de près comment on achetait les suffrages et comment on s'y prenait pour tourner la première loi sur la brigue (*Lex Cornelia Baebia*, 181) ; il savait comment des généraux qui n'avaient fait que chercher querelle à des populations inoffensives obtenaient le triomphe; enfin, il avait vu commencer la démoralisation d'un peuple qui, longtemps sobre et laborieux, semblait maintenant affamé de richesses et de plaisirs [1]. Il ne serait pas malaisé de retrouver dans les bizarreries du caractère d'Antiochos IV, dans l'imprévu de ses caprices, dans le mélange d'orgueil et de familiarité triviale qu'il portait dans ses relations de société, les traces de son éducation romaine associées à ses instincts de despote asiatique.

Mis en possession du trône de Syrie par Eumène, il

1. Débats sur le triomphe, finalement obtenu, de M. Fulvius Nobilior en 187 (Liv., XXXVIII, 45. XXXIX, 4-5), de Cn. Manlius Vulso en 187 (Liv., XXXVIII, 44-47. 50. XXXIX, 6), après des débats scandaleux; procès des Scipions, *de pecunia regis Antiochi,* et condamnation de L. Scipion (Liv. XXXVIII, 50-55. XXXIX, 6. 22). Prodigalités électorales *in ludos Ti. Sempronii aedilis, qui graves non modo Italiae ac sociis Latini nominis, sed etiam provinciis externis fuerant* (Liv., XL, 44; 179 a. C.). En 180 a. C., triomphe des consuls P. Cornelius et M. Baebius, *nullo bello gesto* (Liv., XL, 38); en 178, triomphe de Q. Fulvius Flaccus, *magis gratiae quam rerum gestarum magnitudini datus* (Liv. XL, 59), etc.

compta, et avec raison, sur les Romains pour retenir à Rome son neveu Démétrios. Il se pourrait qu'il eût légitimé dans une certaine mesure sa possession de fait en épousant la veuve de son frère défunt, mariage qui lui attribuait la qualité de beau-père et le rôle de tuteur à l'égard de Démétrios et du jeune enfant qu'on l'accuse d'avoir supprimé plus tard. C'est peine perdue de chercher quelle pouvait bien être, entre tant de Laodices, celle qui devint alors sa femme et fut la mère d'Antiochos V Eupator. Elle est de celles qui n'ont point fait parler d'elles [1]. Antiochos eut le bon esprit de renoncer aux combinaisons ébauchées par Séleucos IV. En 173, au moment où Persée essayait sous main d'organiser une coalition de tous les États helléniques contre les Romains, il avait envoyé à Rome, sous la conduite d'Apollonios [†], une ambassade très obséquieuse, qui renouvela avec la République l'alliance et amitié compromise sous le règne précédent [2]. Pendant qu'Eumène aidait les Romains à abattre Persée (171-168) et se voyait si mal récompensé de ses services ; que les Rhodiens, tiraillés entre leur sympathie pour Persée et la peur des Romains, faisaient parade de zèle tout en ménageant les deux partis et achevaient de se perdre dans l'esprit des diplomates romains ; Antiochos respectait correctement le traité d'Apamée, qui lui défendait de se mêler en aucune façon des affaires d'Europe. D'autre part, il se reposait sur Timarque de Milet, un favori dont il avait fait un vice-roi en résidence à Séleucie, du soin d'administrer les provinces orientales, et sur son trésorier Héraclide, frère de Timarque, du soin de

1. Son nom, et rien de plus (βασιλῆ Ἀντίοχον βασιλέως Ἀντιόχου καὶ βασίλισσαν Λαοδίκαν καὶ τὸν υἱὸν Ἀντίοχον), figure dans une inscription de Dymé en Achaïe, vers 171 a. C. (Michel, 1096).

2. Liv., XLII, 6. D'après Granius Licinianus (§ 28, p. 4 Flemisch), il se réservait de changer de ton si Persée était victorieux : *idem cogitaverat bellum indicere Romanis, sed inhibitus dicitur < Persei > regis sorte*, ce qui est assez vraisemblable. Je considère comme inadmissible que cet Apollonios soit l'ex-favori de Séleucos IV, le légitimiste qui avait rompu avec Antiochos IV et restait en relation par ses fils avec le jeune Démétrios (ci-dessus, p. 242).

lui faire de bonnes finances [1]. Toute la politique de son règne tient dans ses démêlés avec l'Égypte au sujet de la Cœlé-Syrie.

§ I.

Les expéditions d'Égypte (170-168).

On a vu plus haut en quels termes équivoques avait été rédigé le contrat de mariage qui attribuait la Cœlé-Syrie comme dot à Cléopâtre, fille d'Antiochos III, épousant le roi d'Égypte Ptolémée V Épiphane [2]. Si cette dot était personnelle et viagère, Cléopâtre (I), régente du royaume au nom de son fils aîné Ptolémée VI Philométor depuis la mort de son mari (181), étant morte en 173, la donation convenue en 193 devenait caduque. Le Séleucide avait la prétention de reprendre la souveraineté entière sur la Cœlé-Syrie, dont les revenus étaient jusque-là partagés entre les deux gouvernements : le Lagide n'était pas moins fondé à soutenir que la dot de Cléopâtre était légitimement acquise à ses enfants. C'était, en perspective, un litige où prévaudrait le droit du plus fort. Antiochos était en possession du gage et bien décidé à ne pas s'en dessaisir ; mais il était à craindre, si le débat se prolongeait, que le Sénat romain n'imposât son arbitrage. Le roi sentait bien que l'incommode surveillance des Romains, tuteurs nés des Lagides, l'obligeait à la prudence.

Les Romains étaient alors très préoccupés des intrigues de Persée, sur lesquelles Eumène était venu en personne les renseigner : aussi faisaient-ils montre d'une amabilité empressée pour ceux qui leur adressaient des protestations de fidélité. Si grande était leur inquiétude que, ces protestations, ils ne se bornaient pas à les attendre ; ils les sollici-

1. Diod., XXXI, 27 a. Appian., *Syr.*, 45 (ἀδελφὼ μὲν ἀλλήλοιν, ἄμφω δὲ αὐτοῦ γενομένω παιδικά). L'origine de leur faveur n'est à l'honneur ni du maître, ni de pareils serviteurs.

2. Voy. ci-dessus, p. 185.

taient. En 173, une ambassade romaine, envoyée « pour examiner l'état des choses en Macédoine », devait aussi aller à Alexandrie, « pour renouveler l'amitié avec Ptolémée ». Antiochos, qui avait l'œil au guet, avait pu craindre que les légats romains ne rapportassent d'Alexandrie des insinuations malveillantes à son endroit, et il s'était hâté de prévenir l'effet possible du colloque. Il y avait officiellement réussi, car ses ambassadeurs lui revinrent comblés de compliments et même de cadeaux. Au surplus, les légats romains en tournée d'inspection, allant de Pergame à Alexandrie, s'étaient arrêtés à Antioche et étaient retournés à Rome pleinement satisfaits de l'attitude des « rois alliés », qui tous avaient résisté aux avances de Persée (172). Tout à l'objet spécial de leur mission, ils n'avaient rien vu ou voulu voir d'inquiétant ni en Syrie, ni en Égypte [1].

Antiochos avait besoin d'être mieux informé de ce qui se passait à Alexandrie, de ce que comptaient faire les nouveaux gouvernants, l'eunuque Eulæos et le Syrien Lénæos, conseillers du jeune Philométor. Il saisit habilement l'occasion de déguiser son enquête sous une politesse diplomatique. Apollonios, à peine rentré de son ambassade de Rome, alla figurer, comme représentant de son maître, à la proclamation de la majorité du roi Ptolémée (πρωτοκλήσια) [2]. Nul doute qu'il ait pu renseigner Antiochos au retour sur les dispositions et projets de la cour égyptienne. Les régents étaient trop vaniteux pour être discrets. Dès lors, puisque la guerre était inévitable, Antiochos se promit de ne pas attendre qu'elle lui fût déclarée.

Un point qui avait son importance, c'était l'état de l'opinion en Cœlé-Syrie. La plupart des villes grecques de la région étaient des colonies fondées par les Lagides. Antiochos n'ignorait pas que ceux-ci y avaient conservé les sym-

1. Liv., XLII, 26.
2. *II Macc.*, 4, 21 (la Vulgate traduit πρωτοκλήσια par *primates*) : c'est la cérémonie appelée ailleurs ἀνακλητήρια (Polyb.. XXVIII, 10, 8).

pathies d'un parti puissant, tellement qu'il avait eu quelque peine, au début de son règne, à y faire reconnaître son autorité entachée d'usurpation. Le commentateur de Daniel assure qu'il n'y parvint qu'en « simulant la clémence » [1]. Nous ne connaissons de cette clémence intéressée que les incidents d'une première tournée en territoire juif, racontée par l'auteur du IIe livre des Machabées. Antiochos était allé par Joppé à Jérusalem, où il fut « reçu magnifiquement, avec cortège aux flambeaux et compliments », par le grand-prêtre Jason, sa créature. Ce Jason, qui avait d'abord hellénisé son nom de Jésus, s'était substitué à son frère Onias III en achetant l'investiture du roi de Syrie, — au prix exorbitant, dit-on, de 3660 talents par an [2], — et il employait le pouvoir discrétionnaire qu'il s'était arrogé à helléniser ses compatriotes. Il avait fait bâtir au pied du mont Sion un gymnase où les jeunes gens s'exerçaient à la mode grecque, nus et cachant de leur mieux les marques de la circoncision [3]. Les prêtres eux-mêmes désertaient le Temple pour prendre part aux jeux de la palestre. Jason tenait tant à faire preuve d'éclectisme et de tolérance, qu'il avait envoyé aux jeux quinquennaux célébrés à Tyr en l'honneur de Melqart et en présence d'Antiochos une subvention de 600 dr., prélevée sur le trésor du Temple. Les envoyés de Jason, plus scrupuleux que leur maître, obtinrent au moins que l'argent ne fût pas employé au culte de l'Héraclès tyrien, mais à la construction de navires de guerre [4].

Antiochos, sa tournée faite, rentra à Antioche plus préoccupé d'Alexandrie que de Jérusalem. Mais les compétiteurs

1. Cf. ci-dessus, p. 241.

2. *IV Macc.*, 4 (Ps.-Joseph.). Le chiffre est parfaitement invraisemblable. L'auteur du *II Macc.*, 4, 8 se contente de 590 tal. D'après Josèphe (XII, 5, 1), Jason succédait à Onias défunt.

3. *I Macc.*, 1, 16 (ἐποίησαν ἑαυτοῖς ἀκροβυστίας — *fecerunt sibi praeputia*). C'est la pratique, bien connue par ailleurs, — et soi-disant imposée aux Juifs par Épiphane (*IV Macc.*, 4), — de l'ἐπισπασμός. Josèphe (*loc. cit.*) attribue la construction du gymnase non pas à Jason, mais à son successeur Ménélas.

4. *II Macc.*, 4, 18-20.

effrontés qui se disputaient le sacerdoce de Jahveh vinrent l'y relancer. Prodigue par nature et libéral par ostentation, Antiochos était toujours obéré et ne regardait pas trop à la nature des expédients financiers qui pouvaient s'offrir. Un certain Ménélas, qui lui apportait le tribut de Jason [1], ayant mis une surenchère de 300 tal., le roi destitua Jason pour mettre à sa place le nouvel acquéreur du grand pontificat (171). Jason était un homme peu estimable, mais le successeur que lui donnait Antiochos était un scélérat. Il traita ses compatriotes en vaincus, étouffant de vive force les protestations du parti national. Seulement, il oubliait les échéances promises : l'année suivante, le roi le manda à Antioche et le remplaça par son frère Lysimaque. Mais Lysimaque n'était que le suppléant provisoire de Ménélas, qui comptait bien se tirer à son avantage de ce mauvais pas.

Une sédition ayant éclaté sur ces entrefaites en Cilicie, où les villes de Tarse et de Mallos s'indignaient d'avoir été données en apanage à Antiochis, concubine du roi, Antiochos alla en personne châtier les rebelles et confia pendant ce temps l'administration du royaume à Andronicos. Ménélas saisit l'occasion. Prenant dans la caisse du Temple autant d'argent qu'il en fallait pour gagner les bonnes grâces d'Andronicos, il se rendit à Antioche, où le vice-roi l'aida à se débarrasser du vieil Onias, réfugié à Daphné depuis sa déchéance. Onias fut attiré hors de l'asile par les promesses et les serments d'Andronicos, puis assassiné. Ce crime odieux fut dénoncé à Antiochos, à son retour de Cilicie, par les Juifs et même par des Hellènes indignés de tant de scélératesse. Antiochos fit bonne justice de son ministre, qui fut exécuté au lieu même où avait péri Onias. On voudrait croire que le roi n'eut d'autre souci que de faire un exemple salutaire. Mais ici reviennent les soupçons transformés en

1. Ménélas, frère de Jason (Joseph., *Macc.*, 7) ou frère de Simon (*II Macc.*, 4, 24). Le nom juif de Ménélas était Onias, d'après Josèphe, qui fait peut-être ici quelque confusion (cf. ci-après, p. 267, 1).

affirmation par Jean d'Antioche, et l'on se demande si par hasard Antiochos n'avait pas saisi l'occasion de se défaire d'un complice fort au courant de la façon dont avait disparu un prince royal. Il est fâcheux de constater que le châtiment n'atteignit pas tous les coupables : Ménélas ne fut pas inquiété. Aidé par son frère et vicaire Lysimaque, il s'occupait à dévaliser de son mieux le Temple pour s'enrichir et acheter l'impunité. A la fin, Jérusalem se souleva : Lysimaque essaya de résister, et le sang coula ; mais la colère du peuple dispersa les bandes du « tyran ». Lysimaque fut tué, et Ménélas, qui s'était dérobé, fut cité devant le sanhédrin (171) [1].

Antiochos se trouvait à Tyr au moment où les troubles de Jérusalem prenaient fin. Le sanhédrin, peu rassuré sur ses intentions, lui envoya trois députés pour le saisir de l'affaire et lui exposer les griefs du peuple juif contre Ménélas. Celui-ci comprit qu'il était perdu si le roi faisait une enquête sérieuse. Il acheta l'appui d'un certain Ptolémée, favori du roi, lequel sut si bien circonvenir le maître que le criminel fut absous et les plaignants, qui « auraient gagné leur cause même devant des Scythes », furent mis à mort. Moitié par légèreté, moitié par mépris pour une race qui devait lui apparaître comme un troupeau de fanatiques conduit par des forbans, Antiochos commit une iniquité qui aigrit les esprits à Jérusalem et fit scandale même à Tyr. L'auteur de la relation assure que les Tyriens, en manière de protestation, firent aux victimes de magnifiques funérailles [2]. C'est ainsi que le capricieux monarque perdait peu à peu les sympathies des honnêtes gens.

Si Antiochos était venu à Tyr dans l'hiver de 171/0, c'était sans doute pour surveiller les préparatifs de l'expédition qu'il méditait contre l'Égypte. Le moment favorable était enfin venu. Les Romains, après avoir longtemps tergiversé, avaient déclaré la guerre au roi de Macédoine, au début

1. *II Macc.*, 4, 30-38. Cf. Jo. Antioch., *fr.* 58 (ci-dessus, p. 240).
2. *II Macc.*, 4, 44-50.

de l'année 171, et, chance favorable pour Antiochos, ils n'avaient guère éprouvé dans leurs premières rencontres que des insuccès. Toute la Grèce, sauf les Athéniens et, moins sincèrement, les Achéens, faisait des vœux pour Persée. La partie était loin d'être gagnée pour les Romains; ils avaient là de quoi les distraire pendant longtemps d'autres affaires. Enfin, les régents d'Égypte, bravaches ignorants et présomptueux, au lieu de se préparer en silence à un conflit facile à prévoir, faisaient étalage de leur vigilance et des forces qu'ils allaient mettre en ligne. Ils ne parlaient de rien moins, publiquement, que de conquérir non seulement la Syrie, mais le royaume d'Antiochos tout entier; et, en attendant, sous prétexte d'amasser des fonds pour payer les traîtres qui leur ouvriraient les portes de leurs garnisons, ils dévalisaient à leur profit jusqu'aux meubles et joyaux du palais [1].

Antiochos eut bien soin de dénoncer à Rome ces préparatifs, « prenant le Sénat à témoin que Ptolémée l'attaquait contre toute justice ». Tout en faisant ainsi ostensiblement appel à l'intervention romaine, il hâtait et dissimulait autant que possible ses préparatifs à lui, surtout ceux que lui interdisait le traité d'Apamée, comme la construction d'une flotte de guerre dans les ports de la Phénicie et l'organisation d'un corps d'éléphants à Apamée [2]. Ses envoyés, Méléagre, Sosiphane et Héraclide, se rencontrèrent à Rome avec ceux de Ptolémée, Timothée et Damon, qui venaient plaider la cause adverse. Les uns et les autres furent admis à exposer leurs griefs devant le Sénat. La faconde de ces avocats aurait rendu le débat interminable, si le Sénat, qui avait plus que jamais intérêt à ne mécontenter personne, n'y avait mis fin en renonçant à trancher par lui-même le litige. Les Alexandrins déplurent par leurs airs avantageux; ils étaient chargés, par surcroît, d'offrir leur médiation pour

1. Diod., XXX, 16.
2. *II Macc.*, 4, 20.

arranger le différend entre les Romains et Persée, et ils auraient infligé cet affront à l'orgueil romain, si M. Æmilius Lépidus ne leur avait conseillé fort à propos de se taire. A Méléagre, il fut répondu que le Sénat donnerait commission à Q. Marcius Philippus, qui était alors en Grèce, « d'écrire à ce sujet à Ptolémée dans le sens qu'il jugerait utile »[1]. C'était une sorte d'ajournement *sine die* de la solution pacifique.

Antiochos était arrivé à ses fins : il pouvait maintenant attaquer tout en déclinant le rôle d'agresseur, et il était assuré que les Romains avaient de quoi s'occuper ailleurs. Il avait même des raisons de se croire plus en faveur auprès d'eux que les régents d'Alexandrie. Il acheva de prendre ses précautions en associant au trône son tout jeune fils, Antiochos, inscrit à la date de 142 Sel. (170 a. Chr.) dans les documents babyloniens; et, au printemps 170, sans attendre ce que pourrait bien décider l'arbitre nommé par le Sénat, il mit son armée en mouvement. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait prévenir l'invasion de la Cœlé-Syrie par les troupes égyptiennes, qui comptaient aussi le surprendre. Son armée n'était pas très nombreuse, mais d'autant plus mobile et bien organisée pour les marches rapides[2]. Il avait franchi la frontière de l'Égypte quand il rencontra l'adversaire près du lac Sirbonide, entre le mont Casios et Péluse. C'était, paraît-il, un convoi de bagages autant qu'une armée, le digne cortège des deux régents, Eulæos et Lénæos. Antiochos en eut facilement raison, mais il chercha à rendre sa victoire à la fois moins sanglante et plus profitable en épargnant la vie des Égyptiens cernés par ses troupes[3].

Les moyens dont il usa pour s'emparer de Péluse par un

1. Polyb., XXVII, 17. XXVIII, 1.
2. Renseignements contradictoires : *cum modico populo* (Hieron., *In Dan.*, 11, 23); *cum exercitu magno* (ibid., 11, 25), qu'on peut rapporter, l'un à la première, l'autre, à la seconde expédition.
3. Diod., XXX, 14.

stratagème « peu digne d'un roi » et « contestable » lui ont valu le blâme des historiens, qui lui reprochent d'avoir violé le droit des gens, sans nous dire au juste en quoi a consisté sa déloyauté [1]. Nous ne sommes guère mieux renseignés sur les intrigues, non moins entachées de ruse et de duplicité, par lesquelles, étant encore, à ce qu'il semble, à Péluse, il réussit à mettre la main sur la personne même de son neveu, le jeune roi Ptolémée Philométor. On aurait peine à croire, si Polybe ne s'en portait garant, que « l'eunuque Eulæos persuada à Ptolémée de prendre avec lui l'argent, d'abandonner le royaume aux ennemis et de se retirer en Samothrace » [2]. Polybe rejette toute la responsabilité de ce conseil absurde et désastreux sur Eulæos, parce que, dit-il, Ptolémée n'était pas poltron de nature, comme l'est un eunuque; mais il aurait pu se demander peut-être si le poltron n'était pas par surcroît un traître, et si le conseil ne provenait pas de quelque entrevue ménagée entre les régents et Antiochos durant l'armistice qui précéda la prise de Péluse. Il est possible, après tout, que, arrivant affolés de Péluse à Alexandrie et jugeant tout perdu, les régents aient voulu mettre la personne du roi à l'abri dans l'île sainte qui avait déjà servi d'asile à Arsinoé Philadelphe, où Persée vaincu songerait bientôt aussi à chercher le salut. Nous ne saurons jamais par quel hasard ou quel piège Ptolémée devint le prisonnier de son oncle [3].

Celui-ci l'accueillit avec empressement, l'invita à des banquets, et, tout en festoyant, lui fit signer une paix humiliante pour le vaincu, peu honorable pour le vainqueur. « En considération des liens de parenté, écrit Diodore, Antiochos devait, comme il le disait lui-même, ménager le jeune roi : il trompa, au contraire, celui qui s'était fié à lui et

1. Polyb., XXVIII, 7, 16. Diod., XXX, 18. Il s'agit sans doute d'un armistice ou convention quelconque utilisée pour surprendre la ville sans défense.

2. Polyb., XXVIII, 17 a. Diod., XXX, 17.

3. Voy. *Histoire des Lagides*, II, pp. 11-13.

chercha à le dépouiller complètement » [1]. Antiochos poussait le mépris des hommes et de la morale jusqu'au point où il devient dangereux pour le sceptique, parce qu'il fausse son jugement. C'était une maladresse que de croire les Égyptiens, les Alexandrins surtout, aussi lâches que leurs gouvernants, ou assez naïfs pour respecter les conventions arrachées à un enfant. Voulait-il réellement détrôner son neveu et annexer l'Égypte à son royaume? Le commentateur de Daniel affirme sans hésiter que Antiochos alla, en compagnie de Ptolémée, se faire sacrer à Memphis : mais le roi savait trop bien que les Romains ne le laisseraient jamais accomplir un projet aussi chimérique. Ce qu'il voulait, c'était prendre sous sa tutelle ce neveu qui avait failli être son compétiteur et gouverner — c'est-à-dire exploiter — l'Égypte sous le nom du souverain légitime, devenu un instrument docile entre ses mains.

En combinant diversement des bribes de textes et des inductions chronologiques péniblement motivées, les érudits modernes admettent tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre expéditions d'Antiochos en Égypte, entre 170, ou 171, ou 172, et 168 [†]. Il est bien évident que retourner en Syrie aussitôt après le pacte conclu avec Ptolémée, pour réprimer une sédition à Jérusalem, sans achever son œuvre, sans en imposer le respect aux Alexandrins, eût été, de la part d'Antiochos, une inconcevable imprudence. A Memphis, il était à moitié chemin sur la route que suivent nécessairement les armées entre Péluse et Alexandrie. C'est là peut-être que l'arrêtèrent provisoirement les nouvelles venues de la capitale.

Une révolution avait éclaté à Alexandrie, un irrésistible mouvement populaire qui avait balayé les régents et renversé le trône de Ptolémée Philométor, responsable comme eux de la grande trahison négociée avec le roi de Syrie. Ptolémée Philométor, déchu, avait été remplacé par son frère

1. Diod., XXX, 21. Cf. Hieron., *In Dan.*, 11, 25-28.

cadet, le futur Évergète II, dont la reine Cléopâtre (II) devint l'épouse protocolaire [1]. Le gouvernement révolutionnaire fut habilement dirigé par les nouveaux ministres, Comanos et Cinéas. Des messagers partirent aussitôt pour notifier l'avènement d'Évergète aux villes grecques, et particulièrement à la Ligue achéenne, en les invitant à envoyer des délégués aux ἀνακλητήρια, c'est à dire à la proclamation de la majorité du roi d'Alexandrie. En même temps, la flotte alexandrine se porta à la bouche de Péluse, pour barrer à l'armée syrienne le chemin du retour. Une bataille navale s'ensuivit, qui tourna à l'avantage des Syriens [2] : mais la situation d'Antiochos n'en était pas moins critique. Lui aussi, il s'était hâté de faire appel à l'opinion internationale, prenant maintenant l'attitude d'un défenseur du roi légitime contre des insurgés. C'était pour les cités grecques d'Europe et d'Asie une occasion inespérée de rompre la monotonie de l'existence que leur faisaient les Romains et d'étaler sans danger leur importance. Les ambassadeurs et courtiers qui se trouvaient déjà à Alexandrie pour d'autres affaires s'empressèrent d'offrir leurs services au gouvernement. Aussi, quand Antiochos reprit sa marche de Memphis sur Alexandrie, il rencontra sur sa route, aux environs de Saïs, tout un bataillon de diplomates qui, remontant le fleuve, venaient d'Alexandrie lui offrir leur arbitrage. Polybe y compte deux ambassades achéennes, une ambassade et deux « théories » athéniennes, deux députés de Milet, deux de Clazomènes, et deux délégués du gouvernement alexandrin, Tlépolème et le rhéteur Ptolémée.

Antiochos écouta patiemment les discours de ces officieux. Ils s'accordaient tous à rejeter la responsabilité des événements passés sur Eulæos, mais insistaient aussi sur les égards que devait avoir Antiochos pour la parenté et l'âge

1. Cléopâtre II, fille de Ptolémée V Épiphane et de Cléopâtre « la Syrienne » (Appian., *Syr.*, 5), sœur-épouse (successivement) de ses deux frères.
2. Liv., XLIV, 19

de Ptolémée Philométor. Un peu piqué par ce langage, le roi répliqua en démontrant que les droits de ses ancêtres sur la Cœlé-Syrie n'avaient jamais été périmés depuis l'an 301, et qu'elle lui appartenait légitimement. Il réfuta avec énergie la thèse des députés alexandrins, fondée sur le contrat de mariage de 193. La dot de Cléopâtre ne comportait aucunement, d'après lui, la cession en toute propriété de la Cœlé-Syrie. C'était parler à côté de la question présente, qu'il aurait pu aborder en rappelant qu'il défendait maintenant contre les Alexandrins la cause du roi légitime : mais il réussit « à persuader aux ambassadeurs que son raisonnement était juste ». Il leur promit, du reste, de leur faire une réponse définitive quand les deux délégués qu'il avait envoyés à Alexandrie, Aristide et Théris, seraient revenus. Il convoquerait alors « les ambassadeurs de l'Hellade, pour qu'ils fussent informés et témoins de tout le débat » [1]. Les ambassadeurs se retirèrent satisfaits, avec un nouveau colloque en perspective, et Antiochos continua sa marche sur Alexandrie. A Naucratis, comptoir de commerce peuplé d'Hellènes de toute provenance, il distribua une pièce d'or par tête d'habitant. C'était la bonne façon de parler à des marchands. De là, il se dirigea tout droit sur Alexandrie, jeta un pont improvisé sur la branche canobitique du Nil et vint camper devant Alexandrie [2].

Le gouvernement alexandrin, n'attendant plus rien des pourparlers, dépêcha en toute hâte à Rome des envoyés chargés d'apitoyer le Sénat sur sa détresse. Cette ambassade ne devait pas revenir de si tôt, car elle n'eut audience du Sénat que l'année suivante, les Romains ne se souciant pas d'intervenir dans l'affaire tant que Persée tenait la campagne. Mais, de son côté, Antiochos réfléchit qu'il n'arriverait pas, avec l'outillage dont il disposait, à prendre en temps utile une place fortifiée et qui pouvait être ravitaillée par

1. Polyb., XXVIII, 16-17.
2. Liv., XLIV, 19.

mer, ce à quoi ne manqueraient pas les villes dont il avait repoussé la médiation. Après quelques tentatives infructueuses, il leva le siège. Une députation des Rhodiens, qui, dans l'intérêt de leur commerce, voulaient jouer partout — et le plus souvent avec une insigne maladresse — le rôle de conciliateurs, arriva à point pour essuyer sa mauvaise humeur. Il coupa court à la prolixe harangue de leur ambassadeur Pration, en disant « qu'il n'était pas besoin de tant de discours; que la royauté appartenait à Ptolémée l'aîné; qu'il s'était arrangé avec lui depuis longtemps et étaient amis; et que, ceux qui voudraient maintenant le ramener dans la ville, lui Antiochos ne les en empêcherait pas »[1]. Les Rhodiens auraient dû comprendre la leçon et ne pas aller recommencer auprès de Persée et des Romains leurs tentatives de médiation, qui leur valurent une réponse irritée du Sénat[2]. Antiochos, qui depuis dix-huit mois n'avait éprouvé en Égypte que des mécomptes, reconduisit Ptolémée Philométor à Memphis, et, laissant une forte garnison à Péluse, il rentra en Syrie avec son armée[3]. Il comptait, pour retrouver une occasion propice, sur le conflit qui ne pouvait manquer d'éclater entre les deux Ptolémées, le roi d'Égypte siégeant à Memphis et le roi d'Alexandrie (169).

Antiochos s'était trompé une fois de plus, et toujours parce qu'il s'exagérait l'incapacité de ses adversaires. Au lieu de se combattre, les deux Lagides s'entendirent pour gouverner en commun. Philométor, qui avait pénétré les intentions de son oncle, fit les premières avances; Cléopâtre travailla avec zèle à la réconciliation, et les Alexandrins, qui, n'étant plus approvisionnés par l'intérieur, souffraient de la disette, y consentirent; de sorte que Philométor rentra à Alexandrie et que l'Égypte, avec deux rois, n'eut plus qu'un gouver-

1. Polyb., XXVIII, 19.
2. Liv., XLIV, 14.
3. Liv., XLV, 11.

nement. La combinaison qui associait deux rois sur le pied d'égalité, avec une seule reine, n'était pas viable, sans doute; mais le conflit était écarté pour le moment.

Antiochos n'avait pas assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son dépit. Il fit aussitôt d'immenses préparatifs de guerre, – parmi lesquels figurent, d'après Josèphe, les exactions et rapines opérées à Jérusalem [1], – et, sans plus chercher de prétextes, il envoya sa flotte se saisir de Cypre, qui lui fut livrée par le gouverneur Ptolémée dit Macron, fils de Dorymène [2]. Dès que la saison le permit, au printemps de 168, il se dirigea une seconde fois, avec son armée convoyée par sa flotte, vers la frontière d'Égypte. A Rhinocoloura, il trouva les ambassadeurs de Philométor, qui le remerciait de ses bons offices et le priait de ne pas échanger le rôle d'ami et d'allié contre celui d'ennemi. Antiochos répliqua « qu'il ne rappellerait pas sa flotte et ne retirerait pas son armée avant que Ptolémée ne lui eût cédé Cypre tout entière, Péluse et la région qui avoisine la bouche pélusiaque du Nil »; et cela, dans un délai qu'il fixa lui-même [3]. Le délai expiré, il reprit le chemin qu'il avait suivi l'année précédente, reçut à Memphis la soumission plus ou moins volontaire des nomes égyptiens et descendit à petites journées vers Alexandrie. Cette fois, la ville ne lui échapperait pas; il était en mesure non seulement de l'assaillir, mais de l'affamer.

Les deux Ptolémées avaient en vain cherché des alliés. La Ligue achéenne elle-même, de tout temps en relations d'amitié avec les Lagides, après en avoir longuement délibéré, avait pris le parti d'envoyer à Alexandrie non pas un secours armé de 1200 hommes, comme le demandaient les députés alexandrins, comme le voulaient Lycortas et Polybe, mais une ambassade pour tenter des négociations entre les

1. Joseph., XII, 5, 3 : voy. ci-après, p. 266, 1.
2. *II Macc.*, 10, 13.
3. Liv., XLV, 11.

belligérants [1]. Les Romains n'en avaient pas encore fini avec Persée, et l'on savait qu'ils avaient l'habitude de temporiser quand ils avaient d'autres affaires sur les bras. C'était même le parti romain, encouragé par un message du consul Q. Marcius Philippus, qui, dans les débats de la Diète achéenne, avait dissuadé la Ligue de faire droit à la requête des Ptolémées. Sans doute, le Sénat avait fini par écouter les doléances des députés partis d'Alexandrie en 169 et commissionnés par Évergète II. Il avait même nommé une commission de trois membres, C. Popillius Lænas, C. Décimius et C. Hostilius, chargés « de terminer la guerre entre les rois. Ils avaient ordre d'aller trouver d'abord Antiochos, ensuite Ptolémée, et de leur annoncer que, si la guerre ne cessait pas, celui des deux qui refuserait de poser les armes, les Romains ne l'auraient plus ni pour ami, ni pour allié » [2]. L'ultimatum était de forme bien adoucie; il ne distinguait pas entre l'attaque et la défense, et la commission s'attardait en route. Du reste, Antiochos avait aussi des amis à Rome. En quittant Alexandrie l'année précédente, son premier soin avait été d'expédier à Rome, par trois délégués, une couronne de cinquante talents, et il n'avait pas ouï dire que ses envoyés eussent été mal reçus [3]. Ce cadeau valait bien le convoi de blé que les deux Ptolémées avaient envoyé à la flotte romaine au port de Chalcis [4]. Ce que Antiochos ne savait pas, c'est que la victoire de Pydna, remportée au mois de juin [5], avait soudainement accéléré la marche de la commission romaine, et qu'elle avait enfin débarqué à Alexandrie. Il n'était plus qu'à quatre milles d'Alexandrie lorsque tout à coup, en un

1. Polyb., XXIX, 8-10.

2. Liv., XLIV, 19.

3. Polyb., XXVIII, 18.

4. Ἐφημ. ἀρχ., 1903, p. 118. Cf. P. Foucart, *SC. de Thisbé*, dans les *Mém. de l'Acad. d. Inscr.* (1905), pp. 40-42.

5. Le lendemain de l'éclipse de lune (Polyb., XXIX, 6, 8-10) du 21 juin 168 a. C. La date romaine — *pridie Non. Sept.* (Liv., XLIV, 37) ou 4 sept. — prouve que le calendrier romain était encore en avance de plus de deux mois sur le temps vrai. Voyez ci-dessus, p. 205.

lieu nommé Éleusis, se présentèrent à lui les trois commissaires. C'étaient des amis qu'il avait connus à Rome. Il s'avança vers eux la main tendue ; mais, d'un geste impérieux, le chef de la députation, C. Popillius Lænas, lui mit sous les yeux le message du Sénat et l'invita à le lire. Comme le roi, lecture faite, disait qu'il y réfléchirait, Popillius traça autour de lui un cercle avec son bâton. « Avant de sortir de ce cercle, dit-il, donne-moi la réponse que je dois rapporter au Sénat ». Antiochos, refoulant sa douleur et sa rage, finit par dire : « Je ferai ce que veut le Sénat » ; après quoi Popillius lui serra la main, « comme à un allié et un ami » [1].

Il y a des siècles qu'on admire le flegme arrogant du Romain. Si l'on mesure le mérite au risque couru, on aurait tort de faire de Popillius un héros. On savait bien que Antiochos n'oserait pas résister en face à un ordre du Sénat. Après avoir flatté les Romains au temps où il aurait pu leur nuire, allait-il maintenant les braver, alors que leur armée victorieuse était encore sur les bords de la mer Égée ? Il dut se résigner, évacuer au jour dit le territoire égyptien, — non sans avoir fait main basse sur tout ce qu'il put emporter de dépouilles, — restituer Cypre, d'où les mêmes commissaires congédièrent sa flotte, et se hâter d'envoyer ses compliments à Rome, où ses ambassadeurs déclarèrent « qu'une telle paix lui était plus agréable qu'une victoire et qu'il avait obéi aux ordres des légats des Romains comme à l'autorité des dieux mêmes » [2]. Antiochos ne manqua pas non plus de féliciter les Romains de leur victoire sur Persée, victoire à laquelle il aurait contribué de toutes ses forces, si on le lui avait ordonné. Comme Antiochos le Grand après le traité d'Apamée, il ajoutait la bassesse à sa honte. Le Sénat reçut aussi, peut-être dans la même audience, comme pour ajouter à l'humiliation de ces adulateurs sans dignité, les actions de grâces des envoyés des Ptolémées et de Cléopâtre. Ainsi, des

1. Polyb., XXIX, 11.
2. Liv., XLV, 12.

projets et des efforts qu'Antiochos l'Illustre avait faits depuis cinq ou six ans, il ne lui restait qu'un amer souvenir et comme le stigmate d'un affront qu'il ne pourrait pas venger. Vers le mois d'août 168, il rentra à Antioche, le cœur ulcéré et prêt à décharger sa colère sur tous autres que les Romains.

§ II

Le soulèvement de la Judée.

Il allait devenir redoutable pour ses sujets, pour ceux du moins qui croyaient avoir en ce monde d'autres devoirs que l'obligation de lui obéir. S'il ne pouvait étendre sa domination au dehors, il entendait qu'elle fût absolue au dedans. Il lui fallait reprendre énergiquement une tâche trop négligée à son gré par ses prédécesseurs, effacer au sein de son empire les différences de mœurs qui perpétuaient l'antagonisme des nationalités et absorber les disparates dans l'unité de la civilisation hellénique. S'il était impossible d'atteindre au but dans les provinces les plus reculées, il fallait au moins achever l'assimilation et unifier la culture des régions situées en deçà de l'Euphrate [1]. Or, dans cette partie du royaume, il n'y avait plus d'autre élément réfractaire que le petit peuple juif. D'où venait à la race d'Abraham cette singulière force de résistance à l'hellénisme? De sa religion évidemment, c'est-à-dire d'observances superstitieuses qui semblaient toutes calculées pour tenir le Juif à l'abri de tout contact étranger et lui inspirer une sorte d'antipathie pour le reste

1. C'est la pensée qu'exagère le chroniqueur juif : *Et scripsit Antiochus omni regno suo ut esset omnis populus unus, et relinqueret quisque legem suam. Et consenserunt omnes gentes etc.* (I Macc., 1, 43 sqq.). Bossuet, en sens inverse : « Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et, en effet, pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs » (*Disc. sur l'Hist. Universelle*, ch. XIV). Pour satisfaire son « avarice », le roi n'avait qu'à laisser faire les partisans juifs, qui se disputaient ses faveurs.

du genre humain. Même hors de chez eux, répandus dans les cités des Gentils, les Juifs se montraient partout inassimilables : leur intolérance religieuse passait pour un entêtement stupide, qui leur valait autant de mépris que de haine. C'est ainsi qu'en jugeaient encore, des siècles plus tard, Diodore et Tacite, incapables l'un et l'autre de comprendre un zèle attaché à de minutieuses prescriptions, à des actes que les Stoïciens avaient depuis longtemps classés parmi « les choses indifférentes » (ἀδιάφορα). Il va sans dire que Antiochos, fils de la décadence hellénique et disciple des Romains, ne pensait pas autrement. Il voulut, comme le dit Tacite, « enlever aux Juifs leur superstition, et s'efforcer de leur donner les mœurs des Grecs, afin d'améliorer cette abominable race » [1]. Il allait se heurter à des forces morales insoupçonnées et apprendre à ses dépens qu'on n'arrache pas ainsi l'âme d'un peuple, la source même de sa vitalité.

La tradition juive, qui a accumulé les malédictions sur la tête d'Antiochos Épiphane, l'a représenté comme infidèle à la politique de tolérance inaugurée par Alexandre le Grand et continuée par ses successeurs. Il est certain que jusque-là les Lagides et Séleucides n'avaient pas songé à imposer aux Juifs, à ce peuple rebelle à toute fusion avec les races étrangères, même la tolérance à l'égard des autres religions, à plus forte raison les coutumes et les cultes helléniques. Mais les chroniqueurs juifs ont exagéré le contraste, et ils sont véhémentement suspects d'avoir introduit dans l'histoire rétrospective des exemples qui supposent chez les prédécesseurs du tyran plus que de la tolérance, une sorte de condescendance admirative pour le peuple juif et sa religion nationale. Il est fort douteux que Alexandre, se dirigeant à marches forcées sur l'Égypte, ait pris le temps de faire un détour par Jérusalem ; il est inadmissible qu'il se soit prosterné devant le grand-prêtre Jaddua ; et enfin, quand on

1. Tac., *Hist.*, V, 8. Cf. Diod., XXXIV, 1. XL, 8.

entend dire qu'il se réjouit d'apprendre que sa victoire sur les Perses avait été prédite par le prophète Daniel, il devient évident que la véracité de ce récit légendaire vaut l'authenticité des prophéties de Daniel [1]. On ne s'étonne plus que Alexandre, en bon orthodoxe, refuse aux Samaritains les faveurs dont il comble les Juifs.

Il fut entendu de même que Séleucos I avait accordé aux Juifs d'Antioche le droit de cité, comme Ptolémée Soter à ceux d'Alexandrie; que ses successeurs avaient étendu cette faveur aux Juifs d'Asie Mineure; que Antiochos III avait été un grand ami des Juifs, lesquels lui avaient rendu des services signalés durant sa lutte contre Ptolémée IV Philopator. Josèphe cite textuellement des lettres du roi, qui alloue des subsides au culte de Jahveh et des privilèges au clergé, se préoccupe d'orner le Temple, d'en interdire l'entrée aux étrangers et de prohiber l'importation des viandes « de tous les animaux défendus aux Juifs » [2]. La brusque agression d'Antiochos Épiphane contre un peuple aussi loyal, qui avait bien mérité de la dynastie, apparaît ainsi comme un acte d'inexcusable ingratitude et en même temps comme un reniement téméraire de la politique traditionnelle des Séleucides, une volte-face explicable seulement par la cupidité et le goût du sacrilège [3].

Les Grecs en ont jugé autrement. Ils ont prêté à Antiochos Épiphane les motifs suggérés plus tard à Antiochos VII Sidétès, le devoir de plier aux règles de la civilisation ou de détruire une race qui faisait profession de détester tous les « Gentils » (τὰ ἔθνη-τοὺς ἐθνικούς). Il faut reconnaître que ceux qui avaient pu lire la Bible dans la traduction des Septante ne parlaient pas par ouï-dire de cette « haine du genre humain » que Tacite crut retrouver plus tard chez les chré-

1. Joseph., XI, 8, 4-5. Cf. Niese, I, p. 83, 3.

2. Joseph., XII, 3, 3-4. Il va sans dire que tout cela ne fait aucun doute pour Bossuet (*op. cit.*, ch. XIII-XIV), qui accepte tout de la tradition judaïque et constate de point en point l'accomplissement des prophéties de Daniel.

3. Joseph., *C. Apion.*, II, 7.

tiens considérés comme une secte juive [1]. Le code implacable du Deutéronome, les exploits de Moïse et de Josué envahissant le pays de Canaan, exterminant par ordre de Jahveh les populations infidèles, ne laissant âme qui vive dans les villes conquises, justifiaient assez bien, aux yeux des Gréco-Romains habitués à la tolérance en matière religieuse, l'application de la contrainte à un peuple insociable. Les conseillers d'Antiochos VII lui représentaient, rapporte Diodore, qu'il fallait « exterminer la race des Juifs; car, de tous les peuples, ils étaient les seuls qui ne voulussent avoir aucun rapport d'alliance avec les autres nations, considérant celles-ci, toutes sans exception, comme ennemies ». Chassés de l'Égypte, leurs ancêtres « avaient légué à leurs descendants leur haine envers les hommes : aussi s'étaient-ils donné des institutions bizarres, leur défendant de faire table commune avec un étranger et d'avoir pour lui la moindre sympathie ». L'auteur de cette législation, c'était Moïse, lequel « avait prescrit aux Juifs ces mœurs misanthropiques et criminelles »; c'est pourquoi Antiochos Épiphane « détestant cette aversion étendue à tous les peuples, prit à cœur d'abolir leurs lois » [2].

Les deux traditions, la juive et la grecque, se complètent. Antiochos Épiphane était fort capable de prendre plaisir à pourchasser une superstition unanimement tenue pour inepte autant que pernicieuse, et aussi de faire entrer dans ses calculs le bénéfice qu'il pourrait tirer de cette œuvre humanitaire. Il n'y avait pas si longtemps que, pressé comme lui par des besoins d'argent, son frère Séleucos IV avait été tenté par les trésors du Temple de Jérusalem. Antiochos n'était pas dupe du miracle qui avait empêché

1. Tac., *Ann.*, XV, 44, et *fr.* 2. J'ai essayé de montrer, dans *L'Intolérance religieuse et la politique* (Paris, 1911), que les empereurs romains ont persécuté dans le christianisme surtout — autant dire, exclusivement — l'esprit judaïque dont ils pensaient qu'il avait hérité, et qui, en effet, a par la suite dominé le monde, réfugié dans la doctrine quand l'action lui est interdite.
2. Diod., XXXIV, 1.

la spoliation, et il se promettait bien de ne pas se laisser fouetter par les anges.

Il faut dire à sa décharge qu'il fut poussé à intervenir par le parti des Juifs hellénisants, qui lui demandaient de les protéger. Malmenés par les puritains, ils prétendaient représenter la majorité de leurs compatriotes et assuraient qu'avec leur appui le roi aurait facilement raison des intransigeants. Comme Louis XIV à propos des protestants, il put croire tout d'abord n'avoir qu'à achever une tâche presque menée à bonne fin par la pénétration spontanée des mœurs grecques jusque dans les rangs du clergé. On a vu plus haut comment, dès le début de son règne, Jason, candidat au pontificat, était venu lui proposer de bâtir un gymnase à Jérusalem et d'y organiser l'éducation éphébique, et quels heureux effets avait paru avoir tout d'abord cette pédagogie, qui formait la jeunesse aristocratique et les prêtres eux-mêmes à la tolérance ou indifférence en matière de religion. Le roi put s'applaudir d'avoir fait grand-prêtre de Jahveh un homme d'esprit assez large pour envoyer à Tyr sa contribution à un culte païen. Dans une première visite à Jérusalem, Antiochos avait été accueilli par des compliments et des réjouissances. Il était d'humeur moins avenante au retour de sa première expédition d'Égypte (169). Jason, qu'il avait destitué dans l'intervalle pour le remplacer par un plus offrant, avait chassé son compétiteur et faisait ainsi figure de rebelle, capable maintenant de recourir à l'appui de Ptolémée. Que le roi soit entré de vive force dans la ville, ou que les portes lui en aient été ouvertes par la coterie de Ménélas, il y avait fait quelques exécutions et ne s'en était pas retourné les mains vides. Les confiscations et peut-être aussi le trésor du Temple avaient largement payé les frais de sa tournée [1]. Une nouvelle occasion de rançonner les Juifs lui fut offerte, deux ans plus tard, par la famille des

1. D'après *II Macc.*, 5, 11-16, irruption à main armée, pillage du Temple, butin énorme (1800 tal.), massacres effroyables (40,000 morts, autant de ven-

Tobiades, qui vinrent se plaindre à lui d'avoir été expulsés par Onias (Ménélas ?) et lui persuadèrent que leurs adversaires étaient inféodés aux Lagides [1]. Ce fut, d'après Josèphe, la cause immédiate de la crise mémorable que nous allons raconter. Il fallait en finir une fois pour toutes avec ces discordes sans cesse renaissantes qui, non content de troubler la paix intérieure, menaçaient à tout moment la sécurité de l'empire. On allait du même coup punir les fauteurs de désordres et en supprimer radicalement la cause, en abolissant, avec la théocratie sacerdotale, le culte du dieu jaloux qui avait fait de son peuple l'ennemi de tous les autres. L'intérêt politique s'ajoutait à l'attrait du butin et à l'attente de la renommée promise à l'homme qui, triomphant là où tant d'autres potentats avaient échoué, aurait enfin civilisé les Juifs.

Les progrès que faisait l'hellénisme, favorisé par l'aristocratie sacerdotale, avaient surexcité le zèle des patriotes et transformé la congrégation des « fidèles » (*Hasidim*-'Ασιδαῖοι) en une sorte de Ligue nationale. Le sentiment populaire s'exaspérait contre des prêtres renégats, qui achetaient leur dignité avec l'argent sacré et n'usaient d'un pouvoir mal acquis que pour tyranniser leurs concitoyens. Divisés entre eux par des rivalités et des compétitions, ils étaient toujours prêts à solliciter l'intervention des Gentils, les uns pour maintenir leur domination, les autres pour abattre le parti momentanément victorieux. C'était là malheureusement un mal endémique, qui ne donnait pas une haute idée des vertus sacerdotales et de la valeur morale d'une religion représentée par de tels ministres. Au temps d'Artaxerxès III

dus comme esclaves !). Cf. *I Macc.*, 1, 21-29, et ci-après (p. 269), la rectification de Josèphe en ce qui concerne le Temple. Suidas (s. v. 'Αντίοχος), estimant en masse les exécutions ordonnées par Épiphane, parle de 180.000 victimes (κατέσφαξε μυριάδας ιή). *Fama vires acquirit eundo.*

1. Joseph., *B. Jud.*, I, 1, 1 (πολύ τι πλῆθος τῶν τῷ Πτολεμαίῳ προσεχόντων ἀνεῖλε). Sur la généalogie des Oniades et Tobiades, voy. ce qu'ont extrait d'un fouillis d'hypothèses E. Schürer, et, en dernier lieu, Th. Reinach (*Antiq. Jud.*, trad. fr. t. III [1904], p. 82), qui admet l'identité de Ménélas et Onias IV.

Ochos (346 a. C.), la compétition de deux frères avait ensanglanté le Temple, et le fratricide commis avait été châtié par des exécutions et déportations sans merci. Depuis, on avait vu les ambitieux de la tiare invoquer à tour de rôle l'appui de Séleucos IV et attirer à Jérusalem la mission d'Héliodore; c'est à eux encore qu'on avait dû tout récemment la visite, violente et rapace, d'Antiochos Épiphane. Dans ces conflits perpétuels, l'autorité royale, rendue responsable des méfaits des Jason et des Ménélas, prenait sa large part des haines qui grondaient dans le cœur des puritains. Décidé à éteindre par tous les moyens ce foyer d'anarchie, Antiochos n'avait pas besoin de chercher de nouveaux prétextes : il y avait longtemps qu'on ne connaissait plus à Jérusalem d'autre droit que la force. Les circonstances ont pu néanmoins hâter l'exécution de son dessein. A l'appel des Tobiades s'ajouta peut-être une injure personnelle, qui, confirmant leurs dénonciations, parut au roi comme une trahison et le signal d'une défection prochaine. Humilié comme il l'était par l'affront subi en Égypte, il entra en fureur, au dire de l'auteur du IVe livre des Machabées, en apprenant que l'on s'était réjoui à Jérusalem de sa mésaventure, et même de sa mort, dont le bruit avait couru [1].

A l'époque, après des siècles d'expériences, tout le monde avait constaté, personne n'avait compris l'énergie du sentiment religieux qui avait façonné l'âme juive. Même des esprits de sens plus rassis que le Séleucide pouvaient croire qu'il s'était affaibli à la longue, par suite des mécomptes que n'avait cessé d'éprouver un peuple si mal protégé par son dieu [2]. Ne voyait-on pas le clergé lui-même s'en détacher peu à peu et ces prêtres aux ambitions féroces discréditer par leur tyrannie la religion de qui ils tenaient leurs privilèges?

1. Ps.-Joseph., *De Macc.*, 4 (ἤκουσε τε ὅτι φήμης διαδοθείσης περὶ τοῦ τεθνάναι αὐτὸν, ὡς ἔνι μάλιστα χαίροιεν οἱ Ἱεροσολυμῖται).

2. Au temps de Jason ou de Ménélas, les Juifs hellénisants disaient : « faisons alliance avec les Gentils ; car, depuis que nous nous en sommes séparés, nous avons été accablés de maux » (*I Macc.*, 1, 12).

N'était-ce pas Ménélas lui-même qui avait assisté le roi lors de la spoliation du Temple et pris allègrement sa part de responsabilité dans le sacrilège ? Abattre cette théocratie corrompue, et avec elle la religion qui lui servait de support, dut paraître chose facile à Antiochos Épiphane ; et, au surplus, il comptait bien briser par la force les résistances qu'il pourrait rencontrer. Après tout, la violence n'était-elle pas le procédé de gouvernement employé par les tyranneaux israélites ?

Les chroniques juives, qui ont grandi Épiphane à la taille d'un être satanique, lui prêtent tout d'abord des projets d'extermination. D'après l'auteur du IIe livre des Machabées, le roi envoie à Jérusalem Apollonios à la tête de 22.000 hommes, avec ordre de tuer tous les adultes mâles et de vendre les femmes et les enfants. Le général syrien, dissimulant ses intentions, campe devant la ville et attend pour organiser le massacre le jour du sabbat, qui livre les Juifs sans défense au glaive de ses soldats [1], ou bien, c'est le roi lui-même qui, simulant aussi des intentions pacifiques, s'empare de la ville par ruse, après quoi, il pille, tue et brûle tout à son aise [2]. Les deux ou trois versions se côtoient, avec des divergences qui n'inspirent qu'une médiocre confiance pour l'une ou pour l'autre.

Josèphe, puisant à des sources diverses, a précisé et réduit à une mesure intelligible les vagues déclamations de ses devanciers. Il ne parle pas de l'invraisemblable massacre ordonné comme entrée de jeu et fait commencer les exécutions après le pillage du Temple, qui « jeta les Juifs dans le plus grand désespoir », c'est-à-dire, — il faut l'entendre à demi-

1. *II Mac.*, 5, 24-27 ; 6, 1-11). Rien n'attestait mieux la stupidité juive, aux yeux des Gréco-Romains, que l'observance du sabbat préférée aux nécessités de la défense. Eux répétaient avec l'Hector homérique : εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης (*Iliad.*, XII, 243).

2. *I Macc.*, 1, 30-37. Joseph., XII, 5, 4. Voy. le résumé des divergences dans la note de Th. Reinach (*ad loc.*, p. 96, 3). Il donne tort à Josèphe lorsqu'il s'écarte, comme ici, de son guide, en substituant le roi au *princeps tributorum*, qui peut être Apollonios.

mot, — qui provoqua une résistance désespérée. Il se peut qu'il ait commis ici un anachronisme, s'il est vrai que le Temple ait été spolié à fond deux ans auparavant; mais, d'après lui, le pillage précédent avait consisté en exécutions de partisans et confiscation de leurs biens. Cette fois, c'est bien le sanctuaire qui est dévalisé. On comprend mieux ainsi le dessein du roi, qui voulait supprimer d'abord le culte en enlevant du Temple les ustensiles sacrés indispensables aux sacrifices. C'est alors seulement qu'il étouffe dans le sang les protestations du peuple indigné (168). « Car il leur interdit de célébrer les sacrifices quotidiens, qu'il offraient à Dieu selon la Loi, et, mettant à sac la ville entière, il tuait les uns, emmenait les autres prisonniers avec leurs femmes et leurs enfants, de sorte que le nombre des captifs fut d'environ dix mille. Il incendia les plus beaux quartiers de la ville, démolit les remparts et construisit la citadelle de la ville basse. Elle était fort élevée et dominait le Temple; aussi eut-il soin de l'entourer de hautes murailles et de tours, et il y plaça une garnison macédonienne. Elle n'en fut pas moins le refuge de ceux du peuple qui étaient impies et méchants, lesquels furent pour les citoyens la cause de bien des malheurs. Après avoir élevé un autel sur l'emplacement de l'ancien autel des sacrifices, le roi y immola des porcs, faisant exprès un sacrifice qui n'était conforme ni à la Loi ni au culte des Juifs. Il contraignit même ceux-ci, délaissant le culte de leur Dieu, à adorer les divinités de son choix, à leur bâtir dans chaque ville et dans chaque bourgade des temples, à leur ériger des autels sur lesquels ils sacrifieraient chaque jour des porcs. Il leur interdit aussi de circoncire leurs enfants, menaçant de châtiment quiconque serait surpris faisant cette opération malgré sa défense. Il établit des inspecteurs chargés de les forcer à suivre ses prescriptions. Beaucoup de Juifs, les uns de bon gré, les autres par crainte du châtiment annoncé, se conformèrent à ses ordres; mais les plus considérés et les plus généreux n'en tinrent aucun compte, faisant plus de cas des

coutumes nationales que du châtiment dont il menaçait les désobéissants; c'est pourquoi, chaque jour, ils étaient maltraités et succombaient au milieu de cruelles tortures. Flagellés et mutilés, ils étaient mis en croix vivants et respirant encore; leurs femmes, leurs fils qu'ils avaient circoncis malgré la défense du roi, étaient étranglés, et on pendait les enfants au cou de leurs parents crucifiés. Si l'on trouvait quelque part un livre sacré, un texte de la Loi, on le détruisait, et les malheureux chez qui la trouvaille était faite périssaient eux aussi misérablement » [1].

Le hasard qui nous a conservé un fragment de Diodore nous permet de mettre en parallèle avec le récit de l'historien juif la façon dont les Gentils appréciaient la conduite du persécuteur. Ils n'étaient pas très renseignés sur la religion et la liturgie judaïques, car ils ont cru, après comme avant, que le Temple renfermait une statue de Moïse monté sur un âne; mais cette ténacité de la légende [2] n'explique pas que Diodore n'ait pas entendu parler du carnage méthodique ordonné par Antiochos, et qu'il vante, au contraire, la magnanimité du roi. « Au pied de la statue du législateur des Juifs et sur le grand autel de leur dieu, il fit sacrifier une grosse truie. Il répandit sur le monument le sang de la victime, en fit cuire les chairs, et fit arroser avec le jus de la viande les livres sacrés qui contenaient les prescriptions xénophobes; puis il fit éteindre la lampe qu'ils appellent immortelle et qui brûlait sans interruption dans le temple; enfin, il força à manger les viandes le grand-prêtre et les autres Juifs. Assistant à ces épreuves, les amis d'Antiochos l'exhortaient à

1. Joseph., XII, 5, 4. La date qu'il donne pour l'entrée d'Antiochos à Jérusalem, le 25 Chasleu 145 Sél. (= déc. 168 a. C.), est, dans *I Macc.*, 1, 57, la date du premier sacrifice païen offert sur l'autel des holocaustes.

2. La légende la plus répandue était que les Juifs adoraient une tête d'âne. Voy. sur l'origine possible de cette méprise, mon *Astrologie grecque*, Paris, 1899, pp. 318, 1.483, 3. Association d'idées entre le sabbat, jour de Saturne, et l'âne, animal saturnien (Κρόνος-ὄνος), jeu de mots appliqué à Diodore Kronos (Diog. Laert., II, 10, 7). Cf. S. Reinach, *Le culte de l'âne* (dans *Cultes, mythes et religions*, I, [1905], pp. 342-346).

exterminer la race, sinon, à abolir leurs institutions et à les contraindre à changer de mœurs. Mais le roi, magnanime et de caractère doux, fit grâce aux Juifs de ces griefs : il se contenta de prendre des otages, de recouvrer les tributs arriérés et de raser les murs de Jérusalem »[1].

Ce témoignage n'est peut-être pas plus impartial que les autres, la haine entre Juifs et Gentils étant réciproque, et l'on peut penser que la tradition hellénique a voulu dissimuler le piteux échec d'Antiochos en ne lui prêtant pas le dessein d'helléniser à fond les Juifs. A ce compte, la profanation du Temple et des rites judaïques n'eût été qu'une vexation capricieuse, sans conséquences durables. Le texte de Diodore met en garde contre les visions ensanglantées des chroniqueurs israélites, mais il n'infirme pas ce qu'ils ont raconté de l'institution des cultes helléniques à Jérusalem et dans toute la contrée. Antiochos ne voulait pas seulement détruire, mais remplacer. A Jérusalem, il inaugura l'ère nouvelle en installant dans le Temple la statue de Zeus Olympios, équivalent hellénique de Jahveh. Ce fut « l'abomination de la désolation (βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως) » dans le sanctuaire où le sang des victimes coulait, où l'encens fumait en l'honneur des idoles, le sanctuaire envahi par des gens de toute race et servant de rendez-vous aux prostituées. Pour le chroniqueur juif, des femmes qui entraient avec les hommes dans l'édifice sacré et y introduisaient « des choses défendues » ne pouvaient être que des courtisanes, pareilles aux hiérodules des temples syriens[2].

Antiochos dut se persuader tout d'abord qu'il avait découragé les résistances, ou même qu'il avait émancipé la masse du peuple juif d'un joug imposé jadis par les prêtres de la Ville sainte, lesquels s'étaient attribué le monopole du culte.

1. Diod., XXXIV, 1, 3-5.

2. *I Macc.*, 1, 57-67. *II Macc.*, 6, 2-10. D'après cette chronique, c'est « peu de temps après » les massacres d'Apollonios (en 167?), et par ordre d'un autre commissaire royal, — « un vieillard d'Antioche », — qu'a lieu la profanation du Temple.

Désormais, chaque bourgade aurait son dieu protecteur et un culte à sa portée. Le roi comptait y faire entrer l'hommage religieux à sa personne, représenté par l'obligation de fêter son jour de naissance [1]. Dans le premier moment de stupeur, les fidèles se taisaient ou se cachaient, et les renégats faisaient bruyamment parade de leur obéissance. On les voyait se promener par la ville, couronnés de lierre, les jours des fêtes de Bacchus. Partout en Judée, « devant les portes des maisons et sur les places publiques, on brûlait de l'encens et offrait des sacrifices ». Les Samaritains écrivirent d'eux-mêmes à Antiochos pour renier la loi de Moïse et demander que leur temple du mont Garizim fût consacré à Zeus Hellénios ou Xénios [2]. Mais bientôt il avait fallu faire taire les protestations et sévir contre les indociles. La juste indignation des persécutés a sans doute exagéré la cruauté des persécuteurs et ajouté des couleurs criardes à l'horrible tableau des tortures subies par les martyrs de la foi mosaïque, précurseurs et modèles des martyrs chrétiens.

De cette foule anonyme de suppliciés, le chroniqueur qui a écrit le second livre des Machabées a extrait un nom, le nom du vieux scribe Éléazar; et, à ce protagoniste du drame, il a joint un groupe de martyrs bien choisi pour inspirer la pitié et l'admiration, une mère vaillante qui encourage ses sept fils à affronter les tourments les plus raffinés et meurt la dernière. Ce sont ceux que, faute de connaître leurs noms, on appelle improprement « les Machabées ». Il n'est point, dans la littérature hagiographique, d'épisode plus connu, plus célébré, plus imité aussi [3], que ce drame poignant, dont l'horreur, signalée aux échos de l'avenir par la tradition

1. *II Macc.*, 6, 7 (les *natalicia* du roi et les cortèges bachiques).

2. Joseph., XII, 5, 5 (date, 146 Sél. = 167/6 a. C.). *II Macc.*, 6, 2. Le chroniqueur croit que la Judée seule appartenait aux Séleucides, et que, dans les villes d'alentour (*in proximas gentilium civitates*), la persécution fut organisée de même par ordre des Ptolémées (6, 8-9).

3. Cf. les Passions légendaires de Sainte Symphorose sous Hadrien et de Sainte Félicité sous Marc-Aurèle.

chrétienne, a imprimé sur la mémoire du roi-bourreau une tache indélébile. Des siècles ont passé sans que l'authenticité, garantie par tant de témoignages, en ait été suspectée. Cependant, la critique qui remonte aux sources n'en trouve pas d'autre ici que la parole de cet auteur juif, anonyme et irresponsable, qui écrivait, selon toute probabilité, plus d'un siècle après l'évènement [1]. Elle trouve singulier que l'auteur du premier livre des Machabées n'ait rien su ou rien dit d'un pareil trait d'héroïsme, et encore plus, que Josèphe, si bien informé par ce devancier, l'ait aussi passé sous silence. On ne se représente pas mieux Antiochos Épiphane que plus tard Hadrien et Marc-Aurèle siégeant sur son tribunal, entouré de bourreaux, mêlant les promesses aux menaces, excitant le zèle de ses tortionnaires, variant les supplices et recevant en plein visage les apostrophes méprisantes de ceux qui savent mourir. Je croirais assez, pour ma part, que le voluptueux tyran ne mettait pas ses nerfs de dilettante à l'épreuve de pareils spectacles. A plus forte raison est-ce outrer même l'assertion contestable du premier garant que de montrer Antiochos parcourant « même les villes grecques qui étaient sous sa domination, forçant les Juifs qu'il y rencontrait à sacrifier et infligeant des tortures inouïes à ceux qui résistaient » [2]. Il est permis de penser que les rigueurs exercées en son nom ont dépassé ses intentions ; qu'il fut trop bien servi par l'antipathie ancestrale et réciproque des Syro-Hellènes pour les Juifs ; que ses fonctionnaires étaient tout disposés à enchérir sur ses ordres, et que sa présence — cette omniprésence dont le gratifie la légende — aurait peut-être épargné aux récalcitrants les tortures que les Gréco-Romains ont toujours bannies de leurs codes. On conçoit mieux des sbires s'amusant à voir ce que pouvait endurer un juif pour ne pas manger de la chair de porc.

1. *II Macc.*, 6, 18-31 ; 7, 1-41. Il est avéré que la prolixe amplification classée comme *IV Macc.* n'est pas de Josèphe. L'auteur ne connaît pas non plus les noms ni de la mère (Solomonis, d'après Suidas), ni des fils martyrisés.

2. Sulp. Sever., *Chron.*, II, 20.

Ce qui est inattendu et mérite d'être noté en passant, c'est que, cinq siècles plus tard, au temps où Antiochos Épiphane était devenu une façon d'Antichrist et en quelque sorte responsable de toutes les persécutions religieuses dont il avait donné l'exemple, des voix chrétiennes s'élevèrent pour alléger le fardeau d'imprécations qui pesait sur sa mémoire. Au milieu du IVe siècle de notre ère, deux évêques contemporains, Optat de Milève en Occident, Grégoire de Nazianze en Orient, s'accordent à penser que, après un premier essai, Antiochos, capable de sentiments généreux, a aussitôt arrêté la persécution. « Excepté les sept frères et un vieillard qui refusaient de manger de la chair de porc », dit Optat, « Antiochos ne mit à mort aucun juif »[1]. Grégoire de Nazianze termine ainsi un panégyrique des Machabées : « Antiochos aussi les honora, passant ainsi de la menace à l'admiration. Même des ennemis savent admirer le courage viril, lorsque, la colère une fois tombée, on examine la chose en elle-même. Aussi le roi s'en alla sans rien faire de plus (ἄπρακτος), louant beaucoup son père Séleucos pour l'estime qu'il faisait de la race et sa générosité envers le Temple, et accablant de reproches Simon qui l'avait amené, comme coupable d'inhumanité et digne d'infamie »[2].

Ce serait abuser de pareils textes que de prétendre s'en servir pour récuser en bloc toute la tradition juive. Leurs auteurs sont des moralistes et des polémistes qui cherchent dans l'histoire des sujets d'édification ou des arguments de controverse et ne sont pas très scrupuleux sur le choix. Optat invoque l'exemple d'Antiochos Épiphane pour faire rougir

1. Optat. Milevit., *Opp.*, VII, 1.

2. Greg. Naz., *Orat.*, XV, 11. L'orateur a cru sans doute que le prédécesseur immédiat d'Antiochos Épiphane, Séleucos IV Philopator, était son père (ou Séleucos I père au sens d'ancêtre ?), et il a dû se méprendre aussi sur le rôle de Simon. L'œuvre de réhabilitation aboutit à une légende bizarre, à un Antiochos « prince d'Antioche, qui fut seigneur et duc par le commandement de Julius César en Jérusalem », transporté par Dieu sur le Calvaire et y fondant l'Hôpital de Jérusalem (J. Delaville le Roulx, *De prima origine Hospitalariorum Hierosolymitanorum*. Paris, 1885), pp. 97-101. 115.

les Donatistes de leurs violences, et Grégoire songe, sans le dire, à Julien, à l'apostat qu'il a cloué au pilori. Il a de même réhabilité l'arien Constance, si grossièrement vilipendé par les orthodoxes de son temps, pour honnir l'apostat. Ce n'est pas à l'auteur des *Invectives* que l'on peut demander de l'impartialité. Néanmoins, des retouches aussi libres apportées aux chroniques juives par de pieux écrivains invitent à y faire très large la part du grossissement et à en rétrécir d'autant le fonds historique.

Quoi qu'il en soit, si la légende est plus que suspecte dans le détail, elle n'est pas injuste en concentrant la responsabilité sur celui qui doit la porter tout entière. Antiochos Épiphane n'a pas l'excuse qu'on alloue aux persécuteurs qui ont été intolérants par fanatisme religieux. Par instinct de despote, par dédain de sceptique pour des scrupules qu'il était incapable de comprendre, par cupidité aussi et par rancune contre une race qu'il soupçonnait de lui préférer les Lagides, il a commis un attentat odieux contre la liberté de conscience. Il a cherché querelle à un peuple qui ne lui refusait pas l'obéissance, et qui, formant encore une nation, avait le droit de garder chez lui ses coutumes nationales, résumées dans sa Loi religieuse. Et son crime a été en même temps une faute. Il a exalté par là l'esprit judaïque, le fanatisme xénophobe qu'il voulait extirper, et entravé à jamais une assimilation qui se serait peut-être faite à la longue sans ce brusque assaut. C'est de la détresse de la conscience juive qu'a jailli, désormais incoercible et prenant hardiment possession de l'avenir, l'espérance messianique [1]. Mais, ceci dit, il convient de rétablir les proportions entre cet acte isolé d'intolérance, sitôt désavoué, et l'esprit d'intolérance répandu dans le monde par le judaïsme et les religions qui se sont

1. Il est possible que non seulement les prophéties du Ps.-Daniel, mais les livres de Tobie, Judith, Esther, Baruch, les Psaumes de Salomon, aient été suscités par cette persécution. Cf. *Rev. de l'Hist. des Relig.*, XXXVIII [1898], p. 85. XLII [1900], p. 285.

approprié son héritage; entre les vexations infligées au peuple juif par Antiochos Épiphane et les maux sans nombre qu'a déchaînés, des siècles durant, sur l'humanité le devoir d'extirper l'erreur, complété par le souci charitable d'en préserver le prochain. Ceux qui ont imité le persécuteur ont perdu le droit de le blâmer.

Le roi de Syrie, après avoir installé dans la citadelle de Jérusalem une garnison qui s'y maintint durant un quart de siècle, laissa ses subordonnés mener la campagne d'intimidation et de répression en Judée. Quant à lui, il se consolait de ses déboires en organisant des parades fastueuses et des fêtes où il se plaisait à étaler ses richesses. Il prenait ainsi sa revanche sur les Romains. Ces orgueilleux Romains, qui distribuaient les rebuffades aux Rhodiens, à Prusias, et même à leur fidèle Eumène, s'étaient préparé à Amphipolis une sorte de triomphe et d'apothéose (167/6 a. C.). Leurs messages avaient invité les rois et cités d'Europe et d'Asie aux Jeux que Paul-Émile, le vainqueur de Persée, allait célébrer et qui lui seraient une occasion de montrer aux Hellènes la puissance et la majesté du peuple romain [1]. Antiochos voulut répondre à cette espèce de défi par une contre-manifestation et surpasser la magnificence des Jeux célébrés à Amphipolis. Ses théores invitèrent à leur tour les cités grecques à une grande « panégyrie » religieuse que le roi allait tenir à Daphné (166 a. C.). Au jour dit, la fête fut inaugurée par une procession triomphale. On vit défiler plus de 50.000 hommes, des troupes de toutes nations et de toutes armes, infanterie, cavalerie, chars, éléphants, tous bataillons de parade couverts de pourpre et d'or, d'armes et de harnais étincelants. Derrière venaient des rangs d'éphèbes portant des couronnes d'or, de longues files de victimes et de vases sacrés portés par des esclaves; puis, les statues des dieux, dorées ou vêtues de tissus brochés d'or, des groupes

1. Liv., XLV, 32-33.

plastiques représentant des mythes et des légendes ou les forces cosmiques, le Ciel et la Terre, le Jour et la Nuit, l'Aurore et le Midi. Le cortège était fermé par une voluptueuse arrière-garde de femmes dont les unes épandaient de leurs vases d'or des parfums précieux et les autres trônaient, dans de splendides toilettes, sur des palanquins à brancards d'or et d'argent. Trente jours durant, les jeux athlétiques, les combats de gladiateurs et de fauves, à la romaine, tinrent en haleine la curiosité de la foule et la belle humeur des invités, que le roi régalait chaque jour dans des banquets gigantesques, servis pour trois ou quatre mille convives [1]. Antiochos, bizarre comme toujours, s'absorbait dans ses fonctions de maître des cérémonies. « Monté sur un petit cheval commun, il trottait à côté de la procession, ordonnant à ceux-ci d'avancer, à ceux-là de ralentir, rangeant les autres au juger ; de sorte que, si quelqu'un lui eût ôté le diadème, personne de ceux qui ne le connaissaient pas n'aurait voulu croire que ce fût lui le roi et le maître souverain, en le voyant d'apparence plus minable qu'un domestique ordinaire. Pendant les bombances, il se tenait aux portes, faisait entrer les uns, prendre place aux autres, et réglait l'ordre des serviteurs qui portaient les plats. Après cela, il abordait les convives au hasard : tantôt il s'asseyait, tantôt il s'étendait auprès d'eux ; tantôt il reposait leur coupe sur la table, tantôt il leur passait un morceau ; il sautait et changeait de place et parcourait toute la beuverie, trinquant debout et badinant avec les musiciens. Quelquefois, le festin se prolongeait, et la plupart des convives étaient déjà partis quand le roi venait, porté par des mimes et couvert d'un voile. Les camarades le posaient à terre, et alors, faisant signe à la musique, il bondissait tout nu, et, folâtrant avec les mimes, il exécutait de ces danses qui

1. Polyb., XXXI, 3-4 (ap. Athen., V, pp. 194 c-195 f). Antiochos a voulu sans doute égaler, sinon surpasser, la fameuse πομπή de Ptolémée Philadelphe, que Athénée décrit à la suite (V, pp. 196-203 b), d'après Callixène de Rhodes.

provoquent le rire et les moqueries, si bien que tous les assistants, honteux de pareilles façons, quittaient au plus vite la salle [1].

Dans cette pétulance scandaleuse, qui fait songer aux excentricités d'un Caligula et d'un Néron, on sent comme un grain de folie, le trouble d'un cerveau mal équilibré, qui n'avait jamais pris au sérieux ni une croyance, ni une règle morale. Du reste, l'éducation à la grecque, qui était aussi de mode à Rome, n'était pas faite pour former des rois. Elle déposait dans les esprits un fonds d'idées égalitaires qui minaient chez un souverain le sentiment de sa dignité spécifique, la conviction intime sans laquelle un roi n'est plus qu'un acteur jouant son rôle au mieux de ses intérêts. La foi monarchique est une religion que doivent partager les sujets et les maîtres. Cette foi, ni les Grecs, ni les Romains ne l'ont eue : ils ont su commander et obéir; ils n'ont jamais su régner. Antiochos — le premier de sa dynastie qui prit officiellement sur ses monnaies les épithètes d'Illustre et de Victorieux (Νικηφόρος) — trouvait plus facile de se faire encenser que de se faire estimer.

Il se peut que Polybe, dont s'inspire Diodore, ait plus ou moins consciemment poussé à la caricature le portrait d'un contemporain pour lequel Achéens et Romains ressentaient une égale antipathie. Il ajoute quelques grimaces au tableau sans valeur historique peint par les Juifs avec du sang et de la boue. Mais il écrivait à une époque où l'on pouvait contrôler ses dires. C'est bien le même homme qu'il nous montre ailleurs, dans le débraillé d'une vie étalée au grand jour, promenant par les rues, dans les boutiques et les cabarets d'Antioche, les fantaisies les plus étranges. « Parfois, sortant du palais comme s'il échappait à ses domestiques, on le voyait rôder n'importe où dans la ville avec un ou deux compagnons. On le trouvait le plus souvent dans

1. Diod., XXXI, 16. Diodore résume le récit de Polybe, qui donne le décompte des figurants.

les ateliers de monnayeurs et les boutiques, bavardant et parlant d'art avec les ciseleurs et autres artisans. Ensuite, il s'abaissait à faire société avec des gens du peuple, n'importe lesquels, et il buvait avec les étrangers de passage, même de la plus basse classe. S'il apprenait que des jeunes gens banquetaient quelque part, il arrivait par manière de plaisanterie avec un fifre et une cornemuse, si bien que la plupart, sous le coup de la stupéfaction, prenaient la fuite. Souvent aussi, il quittait le manteau royal pour revêtir la toge, et il allait sur l'agora briguer des magistratures ; donnant la main aux uns, l'accolade aux autres, il les priait de lui accorder leur suffrage, afin d'être tantôt édile (ἀγορανόμος), tantôt tribun du peuple (δήμαρχος). Quand il était nommé, il s'asseyait sur la chaise d'ivoire, à la mode romaine, prenait connaissance des contrats passés sur le marché et rendait la justice avec beaucoup de zèle et de conscience. Les gens sérieux en demeuraient perplexes : les uns le prenaient pour un naïf; les autres, pour un fou. Car il était à peu près aussi bizarre pour ses cadeaux. Aux uns il donnait des dés en corne d'antilope ; aux autres, des dattes ; à d'autres, de l'or. S'il rencontrait par hasard des gens qu'il n'avait jamais vus, il leur faisait des cadeaux à l'improviste. En fait de sacrifices offerts dans les cités et d'honneurs rendus aux dieux, il surpassa tous ceux qui avaient régné avant lui. On en a la preuve par l'Olympiéon d'Athènes et les statues qui entourent l'autel de Délos. Il se baignait aussi dans les bains publics, à l'heure où ils étaient remplis de gens du peuple, et il s'y faisait apporter des vases contenant les parfums les plus précieux. Comme quelqu'un s'était écrié : « Vous êtes heureux, vous autres rois, d'avoir des choses pareilles et de sentir bon ! » il ne dit rien ; mais le lendemain, retrouvant l'individu au bain, il l'aborda et lui fit verser sur la tête un grand vase du précieux parfum appelé σταχτή. Alors tous les baigneurs se précipitèrent pour se frotter de l'huile parfumée ; mais ils tombaient en glis-

sant dans la flaque liquide et prêtaient à rire, comme le roi lui-même »[1].

Il faut laisser aux psychologues et aux aliénistes le soin d'analyser le mélange de contradictions qui constituent le caractère de ce dévoyé, une façon de monarque républicain. Polybe a résumé son opinion dans un jeu de mots, en disant que Antiochos IV devrait s'appeler non pas l'Illustre, mais le Maniaque[2]. Il est bon cependant de remarquer que, ce que l'historien lui reproche, ce sont des travers et des maladresses, non des crimes. Ce qu'on distingue le mieux dans ses actes, c'est, en dépit de ses allures populaires, une vanité énorme, à laquelle il sacrifiait même ses intérêts, le désir de paraître un esprit supérieur, élevé au-dessus des idées communes, d'occuper de sa personne, d'étonner et de braver l'opinion. Au lieu de restaurer ses finances, il dissipait les trésors péniblement amassés par l'économie prévoyante de son frère Séleucos IV et le fruit de ses propres rapines, semant l'argent à pleines mains pour se donner le renom d'un souverain magnifique et généreux. Il avait dépensé, pour la pompeuse procession de Daphné, « ce qu'il avait rapporté d'Égypte et les cotisations de ses amis »[3]. Comme il tenait à être vanté surtout au dehors, et avant tout à Athènes, il entreprit d'achever la construction du temple de Zeus Olympios, projeté et à peine ébauché par les Pisistratides[4]; il fit poser au faîte du Théâtre un Gorgoneion de

1. Polyb., XXVI, 10 (ap. Athen. X, p. 439 a. V, p. 193 d). Cf. Liv., XLI, 20. S. Jérôme (*In Dan.*, 11, 37, p. 719) ajoute l'obscénité au ridicule. *Antiochus luxuriosissimus fuisse dicitur, et in tantum dedecus per stupra et corruptelas venisse regiae dignitatis ut mimis quoque et scortis publicis publice jungeretur et libidinem suam populo praesente compleret* (!). Trait recueilli par Suidas : ἐν ὄψει πάντων ταῖς γυναιξὶν ἐπεμαίνετο. Hyperbole, sans doute ; mais il faut avouer que les moralistes ont quelque raison de tenir les esthètes à distance.

2. Polybe, dit Athénée, καλεῖ αὐτὸν Ἐπιμανῆ καὶ οὐκ Ἐπιφανῆ διὰ τὰς πράξεις. Ammien Marcellin (XXII, 13, 1) l'appelle *iracundus et saevus*. De son temps, on ne connaissait plus guère que le persécuteur des Juifs.

3. Polyb., XXXI, 4, 9-10.

4. *Antiochus duos colossos duodenum cubitorum ex aere unum Olympio, alterum Capitolino Jovi dedicaverat. Athenis Olympion extruere e lapide mar-*

bronze doré ; suivant en cela et devançant les libéralités des Attalides. Il consacrait de même quantité d'autels et de statues à Délos, un autre rendez-vous cosmopolite des hommes et des dieux. Au sanctuaire d'Olympie, il donnait un superbe tapis de laine, orné de broderies assyriennes et teint en pourpre de Phénicie [1]. Comme les prodigues attirent les solliciteurs, il collabora aussi, peut-être un peu malgré lui, à des travaux dont il attendait moins de gloire. C'est ainsi qu'il avait commencé à édifier un théâtre de marbre à Tégée et donné une grosse somme pour relever les murailles de Mégalopolis. Aux Cyzicéniens, il fit cadeau d'un service de table en or pour leur Prytanée ; il entretenait aussi par ses largesses l'amitié des Rhodiens, qui, en gens avisés, la conservaient au même prix au roi de Pergame. Chez lui, à Antioche, il bâtissait à outrance. Il ajouta un quatrième quartier à la ville et une enceinte entourant les quatre groupes de la « tétrapole » ; une grande rue transversale avec portiques de plus de 5 kil. de long ; une curie municipale ; un Stade à Daphné ; un temple de Jupiter Capitolin, tout lambrissé d'or, sur le mont Silpios, dominant le nouveau quartier [2].

On voit apparaître, dans ce cas particulier, le fonds d'incohérence intellectuelle et morale déposé dans son esprit par l'éducation romaine superposée à ses impressions d'enfance. Il plut au Romain qu'il était à ses heures non seulement d'introduire à Antioche les combats de gladiateurs et la chaise curule, mais de faire du Silpios un Capitole ; comme si ce n'était pas là rendre hommage à l'État romain et faire pour ainsi dire acte de vassalité. Mais il se procurait ainsi, à Antioche comme à Jérusalem, le plaisir de faire prévaloir sa volonté et de se montrer dégagé des scrupules

moreo instituerat. Nam columnas aliquot numero circumdederat (Gran. Licin., 28, p. 6 Flemisch). Le temple ne fut achevé que par Hadrien.

1. Pausan., V, 12, 4.

2. Liv., XLI, 20.

qui eussent arrêté un esprit moins indépendant. Polybe et Tite-Live vantent sa « magnificence envers les dieux », comme digne d'un roi : mais ils ne vont pas jusqu'à l'attribuer au sentiment religieux chez un homme qui prenait pour lui le titre de dieu, qui dévalisait volontiers les temples et avait dû largement exploiter ceux de l'Égypte. En religion aussi, il entrait du calcul dans ses préférences. Son zèle pour le culte de Zeus Olympios, qu'il voulait imposer partout dans ses États, paraît bien comporter une arrière-pensée politique : c'était une façon d'associer sa propre divinité à celle du maître du monde, symbole du pouvoir souverain, par l'épithète de Νικηφόρος, qui leur était commune à tous deux. Aussi, au revers des monnaies qui portent l'effigie diadémée et radiée « du roi Antiochos dieu Épiphane Nicéphore », le type traditionnel d'Apollon, jusque-là patron d'Antioche et de la dynastie séleucide, devient plus rare et cède la place à Zeus [1]. Même à Daphné, la statue colossale de Zeus, copiée sur celle d'Olympie, trônait dans le temple d'Apollon [2]. On a vu plus haut comment il avait aussi installé Zeus Olympios dans le temple de Jahveh, et Jérôme ne se trompe qu'à moitié en affirmant qu'il avait placé sa statue à lui dans le Temple de Jérusalem [3]. Le roi n'avait plus chez lui, là où il était le maître, le même genre de piété qu'à Délos. Si ce n'était pas l'expression d'une doctrine théologique exaltant la primauté de Zeus, c'était de l'ingratitude envers le dieu père et protecteur de la dynastie.

Mais croyait-il encore, s'il y avait jamais cru, à la filiation divine des dynasties royales, ou les dieux n'étaient-ils plus pour lui que les immortels fainéants relégués par Épicure dans les intermondes, cette espèce de surhommes éthérés, éternellement béatifiés par la garantie de leur éternelle félicité, objets d'un culte esthétique et désintéressé de la part

1. E. Babelon, pp. 69-71.
2. Amm. Marc., XXII, 13, 1.
3. Hieron., *In Dan.*, 11, 36, p. 718.

des sages, qui n'attendaient d'eux ni bien ni mal? On sait depuis peu, par des papyrus d'Herculanum récemment déchiffrés [1], qu'il s'était converti à l'épicurisme sous l'influence d'un philosophe qui, au dire de son biographe, était un esprit supérieur et un noble caractère. Ce personnage, nommé Philonide, avait amené avec lui un cortège imposant de « philologues » et triomphé de la répugnance que le roi éprouvait tout d'abord pour la secte. Comment résister à un homme qui avait écrit cent vingt-cinq traités en forme, sans compter quelques mémoires, un homme qui s'était fait une réputation à Athènes et entretenait des relations avec des chefs d'écoles rivales, comme le stoïcien Diogène de Séleucie et l'académicien Carnéade? Il y avait longtemps que, à l'exemple de Platon et d'Aristote, les philosophes aspiraient et réussissaient parfois à diriger la conscience des rois. Timon correspondait jadis avec Ptolémée Philadelphe et Antigone Gonatas. Antigone, protecteur zélé de l'école stoïcienne, avait mérité les éloges de Zénon, alors octogénaire, pour son « amour de la vraie science ». Il avait comblé de ses attentions les disciples du maître et même confié à l'un d'eux, Persée de Cition, l'éducation de son fils Halcyoneus [2]. Les systèmes philosophiques de l'époque étaient des encyclopédies, et l'on conçoit la séduction que devaient exercer sur les esprits cultivés des théories qui, remplaçant d'incohérentes mythologies, leur révélaient la raison d'être de toutes choses, le sens et le but de la vie. Antiochos Épiphane, qui se flattait d'être, lui aussi, un esprit cultivé, céda, paraît-il, à cet attrait. Il alla suivre les leçons de Phi-

1. Textes édités par W. Cronert (*SB. d. Berlin. Akad.*, 1900, pp. 942-959) : cf. les restitutions de H. Usener (*Rhein. Mus.*, LVI [1901], pp. 145-148). Dans le désordre de ces soixante et quelques fragments mutilés, où revient çà et là la mention du « roi », il est le plus souvent impossible de distinguer ce qui se rapporte à Antiochos Épiphane (Ἐπιφανής, p. 953, fr. 30) et ce qui concerne Démétrios I Soter (ὁ βασιλεὺς Δημήτριος, p. 953, fr. 26). Il me paraît difficile de croire que Démétrios ait eu beaucoup de goût pour la philosophie, et surtout pour un philosophe qui avait été l'ami d'Épiphane.

2. Diog. Laert., IX, 12, 1. VII, 1, 8, etc.

lonide dans une petite maison séparée du palais, loin du bruit et des fâcheux. On assure qu'il fit « de très grands progrès » (προκοπὴν μεγίστην) dans la doctrine. Philonide resta dans l'entourage de la cour d'Antioche. On le retrouve plus tard, exerçant sur Démétrios I Soter et « jusqu'à la fin du règne » une influence qu'on nous représente comme discrète et désintéressée, le philosophe ne voulant être ni conseiller, ni ambassadeur, et se contentant d'être, dans sa résidence de Laodicée, l'homme de confiance du roi.

Nous ne saurions dire à quel moment Épiphane s'éprit d'un si beau zèle et jusqu'où allèrent ses « progrès », s'il y prit des leçons de modestie ou d'orgueil, selon qu'il se considérait comme moins heureux ou plus puissant en ce monde qu'un dieu d'Épicure. Il eut en tout cas, dans ses dernières années, quelques loisirs à consacrer à la philosophie. A part les tracas qu'il s'était créés en Judée, affaire de police intérieure qu'il pensait terminer bientôt, il fut pendant deux ou trois ans beaucoup plus tranquille que ses voisins, les Romains n'ayant plus rien à lui demander ni à lui interdire. La fastueuse parade de Daphné lui avait valu seulement la visite d'une ambassade romaine, conduite par Ti. Sempronius Gracchus, qui alla faire une tournée d'inspection à Antioche et à Alexandrie [1]. Il l'avait reçue avec de grandes démonstrations d'amitié (166 a. C.), et, depuis lors, le Sénat reportait toute son attention sur les affaires d'Asie Mineure, où les diplomates romains trouvaient ample matière à exercer leurs talents.

En effet, à peine rentré dans son royaume après la défaite de Persée, — une défaite à laquelle il avait largement contribué, — Eumène II avait été assailli par les Galates, qui, excités par Prusias, avaient aussi des raisons de compter sur la faveur des Romains. Il s'était hâté d'envoyer à Rome son frère Attale pour complimenter le Sénat et lui demander

1. Polyb., XXXI, 5.

son appui contre les Galates. Le malheureux monarque ne savait pas qu'on l'avait trouvé « équivoque » dans la dernière guerre, qu'il était suspecté d'avoir eu des accointances louches avec Persée, et que le Sénat songeait à le détrôner. Polybe, qui plaide ici, non sans quelque embarras, la cause des Romains et veut les absoudre du péché d'ingratitude, nous expose leurs griefs. En 169, au moment où les Romains n'avaient guère éprouvé que des revers et où Persée tentait de négocier après chaque rencontre, Eumène, qui avait poussé à la rupture, s'avisa qu'il pourrait rendre service aux deux partis en accommodant le différend et se faire payer grassement ses bons offices par le roi de Macédoine. Il avait donc offert à Persée, par un agent secret, le Crétois Cydas, d'abord, de ne plus faire campagne avec les Romains l'année suivante, moyennant cinq cents talents ; après quoi il se chargerait, moyennant un nouveau versement de quinze cents talents, de décider les Romains à signer la paix. Ce fut, dit Polybe, un assaut comique de finasseries entre les deux rois, « l'un le plus roué (πανουργότατος), l'autre le plus avaricieux des hommes », l'un multipliant les promesses, l'autre faisant semblant d'y croire, mais ne lâchant point son argent. Finalement, Eumène avait abandonné son projet, non sans avoir reçu une leçon de dignité de la part de Persée, qui consentait bien à acheter une paix définitive, mais non pas la demi-trahison d'Eumène pour avoir un ennemi de moins à combattre. La conduite des deux rois fut, au gré de Polybe, également stupide. Eumène, malhonnête en voulant se faire payer d'avance une paix qu'il n'était pas sûr d'obtenir, aveugle en supposant que sa soudaine volte-face inspirerait confiance à Persée, oubliait par surcroît que les Romains seraient tôt ou tard instruits du marché. Persée, de son côté, perdit par son avarice une chance ou d'avoir cette paix tant désirée ou de tenir Eumène à sa merci. Vainqueur ou vaincu, il avait dans ce pacte un moyen infaillible de perdre dans l'esprit des Romains l'homme qu'il

détestait le plus et qu'il regardait comme la cause de tous ses malheurs. Et en effet, c'est par des indiscrétions des amis de Persée que les Romains furent informés après coup de cette tortueuse intrigue [1].

Polybe n'a cependant pas démontré ni qu'Eumène ait eu l'intention de manquer de parole à Persée, ni qu'il ait voulu sciemment nuire aux Romains ; mais un pareil marchandage, débattu à leur insu, parut aux victorieux une déloyauté criminelle. Le Sénat, non moins expert en intrigues, dissimula sa rancune et crut trouver une façon astucieuse de dissimuler aussi sa vengeance. Proposition fut faite par des officieux à Attale, qui était alors à Rome pour demander aide contre les Galates, de trahir son frère et de le remplacer. Attale avait déjà usurpé le trône de Pergame par inadvertance, en 173/2, au moment où il avait cru mort son frère, qui avait été à Delphes l'objet d'une tentative d'assassinat. Il avait même épousé alors sa belle-sœur, la reine Stratonice, et celle-ci, jusque-là stérile, avait donné à la dynastie un héritier, le futur Attale III, dont les deux frères se partageaient à l'amiable la paternité [2]. La précipitation dont Attale avait fait preuve indiquait chez lui un certain goût pour le pouvoir, et il était à supposer qu'il cèderait à la tentation de le reprendre. Un moment alléché en effet par l'offre, mais rappelé au devoir par un affidé d'Eumène expédié d'urgence à Rome, Attale se contenta de demander pour lui, en apanage, les villes d'Ænos et de Maronée en Thrace. Le Sénat les lui promit, et, dès qu'il fut parti, avant même qu'il eût quitté l'Italie, un sénatusconsulte déclarant les susdites cités « villes libres » le punit d'avoir « trompé les espérances » de la vertueuse assemblée. En même temps, une ambassade présidée par P. Licinius Crassus fut envoyée pour parlementer avec les Galates : « avec quelles instructions », ajoute Polybe, « il n'est pas facile de

1. Polyb., XXIX, 1-1 h.
2. Liv., XLII, 15-16 etc.

le dire, mais il est aisé de le conjecturer d'après ce qui s'est passé ensuite »[1].

Comme Eumène, dans l'intervalle, avait battu les Galates et sauvé Sardes du pillage, l'ambassadeur romain fit conclure pour l'hiver un armistice qui permit aux Gaulois de rentrer chez eux. Au printemps, ils envahirent de nouveau la Phrygie, et Eumène, quoique malade, partait de Sardes à leur rencontre, lorsque P. Licinius Crassus imposa de nouveau sa médiation. Attale voulut l'accompagner, mais il lui fut interdit d'assister à la conférence qui eut lieu à Synnada, sous prétexte que sa présence exaspérerait les Gaulois. Crassus sortit du colloque en déclarant que ses instances n'avaient fait que rendre les Gaulois plus intraitables. Tite-Live, qui veut bien être dupe de la mystification, s'étonne que la parole d'ambassadeurs romains, qui suffisait à réconcilier immédiatement des rois puissants comme Antiochos et Ptolémée, n'ait eu aucun effet sur des Gaulois[2]. Il en résulta qu'Eumène partit lui-même pour l'Italie, au devant de l'affront que lui fit le Sénat en lui signifiant à Brindes l'ordre de se rembarquer au plus vite[3]; et que, quand il se fut permis nonobstant de battre les Galates, ceux-ci se plaignirent à Rome et furent affranchis du protectorat d'Eumène[4]. Ce n'était pas assez pour satisfaire la meute qui s'acharnait sur Eumène, surtout son irréconciliable ennemi, Prusias II de Bithynie, le valet à tout faire des Romains. Deux légats, C. Sulpicius Gallus et M'. Sergius, précédés d'une convocation invitant les principales villes grecques qui auraient à se plaindre d'Eumène à envoyer des délégués à Sardes, tinrent dans cette ville, dix jours durant, des assises où Eumène fut copieusement insulté (164?)[5].

Antiochos ne vit pas se dérouler jusqu'au bout les mani-

1. Polyb., XXX, 1-3. Liv., XLV, 19-20.
2. Liv., XLV, 34.
3. Polyb., XXX, 17.
4. Polyb., XXXI, 6, 6. Diod., XXXI, 14.
5. Polyb., XXXI, 9-10.

festations d'une ingratitude qui finit par révolter l'opinion publique, mais son nom fut mêlé aux débats. Déjà, Ti. Sempronius Gracchus avait été chargé de vérifier les soupçons du Sénat au sujet d'une entente dénoncée par les « villes d'Asie » entre Antiochos et Eumène. Son rapport n'avait pas dissipé la méfiance. Les légats C. Sulpicius et M'. Sergius eurent mission, entre autres choses, « surtout de s'enquérir à fond de ce qui concernait Antiochos et Eumène, de peur qu'il n'y eût des préparatifs concertés entre eux contre les Romains » [1]. Ces indices invitaient Antiochos à la prudence, car c'était généralement par des soupçons plus ou moins sincères, amenant des froissements diplomatiques, que le Sénat amorçait les hostilités.

Le roi ne songeait certainement pas à organiser une coalition contre les Romains. Il avait mieux à faire. L'insécurité de son royaume, menacé par les Parthes du côté de l'Orient, et le délabrement de ses finances réclamait toute l'attention qu'il était encore capable de donner aux affaires. Il voyait, dit l'historien des Machabées en parlant surtout de la Judée, « que l'argent manquait dans ses coffres et que les tributs de la région étaient modiques à cause de la dissension et désolation qu'il avait déchaînées sur la terre, pour supprimer les droits légitimes qui existaient depuis les premiers jours. Et il craignit de n'avoir plus qu'une ou deux fois à suffire aux dépenses et présents qu'il avait prodigués auparavant à main ouverte, surpassant en cela les rois qui avaient vécu avant lui. Et il en fut tout à fait consterné en son âme, et il songea à aller en Perse, pour y recueillir les tributs de ces régions et amasser beaucoup d'argent. Et il laissa Lysias, un noble de race royale, pour gérer les affaires du gouvernement depuis le fleuve Euphrate jusqu'au fleuve d'Égypte, et pour élever son fils Antiochos jusqu'à son retour. Et il lui confia une armée de force moyenne avec des éléphants,

1. Polyb., XXXI, 6-9.

pour écraser et déraciner la vigueur d'Israël et les restes de Jérusalem et abolir leur souvenir en ces lieux, et pour installer dans toutes les parties de leur territoire des fils étrangers, auxquels il distribuerait la terre en lots tirés au sort »[1].

En effet, un an après l'attentat commis contre la nation juive, la Judée était en pleine révolte. Le signal de l'insurrection était parti de Modéin, localité située à quelques lieues de Jérusalem, où s'était réfugié avec ses cinq fils un vieux lévite nommé Mattathias, arrière-petit-fils d'Hasmon. Les inquisiteurs royaux étaient venus à Modéin pour obliger les habitants à sacrifier à la mode grecque, et ils avaient prétendu obliger Mattathias à donner l'exemple (166). Celui-ci non seulement s'y était refusé, mais il avait tué de sa main un renégat qui s'avançait pour sacrifier aux idoles : puis il avait gagné la montagne avec ses fils, invitant tous les fidèles à le suivre. Les Syriens connaissaient la manière de frapper sans danger les sectateurs de la Loi : un corps de troupes partit aussitôt de Jérusalem et assaillit les partisans de Mattathias un jour de sabbat. Les malheureux se laissèrent égorger sans résistance : mais Mattathias déclara que Jahveh attendait de ses champions une interprétation plus raisonnable de la Loi et qu'on se défendrait à l'avenir le jour du sabbat. La petite troupe des rebelles grossit et s'aguerrit en faisant des incursions aux alentours, poursuivant les païens et les renégats, détruisant les autels des idoles et soumettant les enfants à la circoncision. La société des Hasidîm lui fournit un contingent de patriotes décidés à tout.

Mattathias mourut au cours de l'année 166, après avoir pressenti plutôt que savouré les douceurs de la vengeance ; mais son fils Judas, désigné par lui pour commander la légion des fidèles, gagna bientôt, à force d'exploits, ce surnom de Machabée ou « Martel » qui lui appartient en propre. L'écrivain biblique célèbre en tirades enflammées la vail-

1. *I Macc.*, 3, 29-31. Cf. Joseph, XII, 7, 2.

lance et l'aspect terrible du héros « semblable au lion dans ses œuvres, pareil au lionceau qui rugit en poursuivant sa proie ». La victoire, en effet, resta longtemps fidèle à la bonne cause. Apollonios, gouverneur de la Cœlé-Syrie, quoique soutenu par un renfort de Samaritains, fut battu et tué de la main de Judas. Séron, probablement son successeur, envahit la Palestine avec un corps d'armée, mais il ne put atteindre Jérusalem. Attaqué sur les hauteurs de Béthoron, il perdit huit cents hommes et dut fuir avec ses troupes débandées jusque « dans la terre des Philistins »[1]. On comprend que de pareils succès aient rompu le charme qui tenait encore enchaîné le fanatisme religieux. Tout ce peuple outragé dans sa foi, violenté dans ses habitudes, réagit contre la tyrannie de l'étranger. L'affaire devenait grave, et Antiochos dut à la fin s'en préoccuper.

Il paraît s'en être beaucoup moins inquiété que ne le dit la chronique des Machabées. La rébellion d'un petit pays comme la Judée serait facilement étouffée, en un moment où la rivalité des deux Ptolémées les empêchait d'en faire un prétexte pour intervenir en Cœlé-Syrie. Ce qui importait à Antiochos, c'était de restaurer son autorité et ses finances en faisant une ronde armée dans les provinces orientales. Il s'en remit donc du soin de rétablir l'ordre au régent qu'il venait de nommer, Lysias, lequel serait en son absence le tuteur du jeune Antiochos Eupator associé au trône, et il partit pour l'Orient (166/5). Lysias envoya en Judée une armée que la tradition israélite évalue à 47.000 hommes, sous le commandement de trois chefs, Ptolémée dit Macron, gouverneur de Cœlé-Syrie, Nicanor et Gorgias, ou plutôt sous le commandement de Nicanor assisté de Gorgias et agissant comme lieutenant de Ptolémée. La victoire de l'armée royale paraissait si certaine, que les marchands d'esclaves lui faisaient cortège.

1. *I Macc.*, 3, 4-24. Sur l'étymologie contestée de Machabée, voy. E. Schürer, *Gesch. d. jüd. Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, I⁴, p. 204.

Ce déploiement de forces consterna les Juifs, mais Judas Machabée ne perdit pas courage. Il renvoya chez eux les timides, ceux qui avaient des raisons trop évidentes de tenir à la vie, « ceux qui bâtissaient des maisons, se mariaient et plantaient des vignes ». Avec les quelques milliers d'indomptables zélotes qui lui restaient, mal armés, mais bien encadrés et disciplinés, il surprit par une attaque nocturne, près d'Emmaüs, les troupes laissées à la garde du camp syrien par Gorgias, qui cherchait de son côté à surprendre l'adversaire. Il y eut, dit Josèphe, environ trois mille morts. On ne voit pas très bien comment cet incident rendit inutiles tous les préparatifs faits et les forces mises en ligne par le gouvernement syrien : mais les historiens juifs assurent que la déroute des fuyards et l'incendie du camp suffit à épouvanter l'armée syrienne tout entière, qui, saisie de panique, s'enfuit dans le pays des Philistins et en Idumée, sans même essayer de combattre. Il ne leur déplaît pas que l'on sente l'intervention divine secondant la bravoure des patriotes [1].

L'année suivante (165/4), le régent Lysias voulut en finir. Il vint lui-même en Judée avec une armée formidable, plus de 60.000 hommes [2]. Au lieu de la conduire directement, par des régions accidentées et favorables aux surprises, il semble avoir tourné les montagnes qui limitent le bassin du Jourdain et pénétré en Judée par le sud, par la frontière limitrophe de l'Idumée. Ce plan lui permettait d'ailleurs de rallier les troupes qui avaient lâché pied à Emmaüs et qui s'étaient réfugiées sur la côte de Palestine. A Bethzour, sur la route d'Hébron à Jérusalem, les 10.000 hommes de Judas Machabée, invoquant le dieu de leurs pères, fondirent d'un même élan sur son armée. Sans doute Lysias était mal pré-

1. *I Macc.*, 4, 1-25. Joseph., XII, 7, 4.

2. Plus de 80.000 d'après *II Macc.*, 11, 2. Le premier chroniqueur (*I Macc.*, 4, 28) et Josèphe (XII, 7, 5, se contentent de 65,000 hommes, ce qui est encore beaucoup.

paré à recevoir le choc ; la furie des assaillants déconcerta sa stratégie : ses troupes se débandèrent, laissant des milliers de morts sur le terrain, et il retourna à Antioche avec l'intention de mettre sur pied pour une prochaine expédition une armée encore plus considérable [1]. Les généraux syriens, toujours présomptueux et toujours battus, jouent le rôle de comparses grotesques dans le tableau où se détache en pleine lumière la mâle figure du Machabée. Il est certain qu'il fallut un concours exceptionnel de circonstances, l'impéritie des chefs, l'indiscipline de leurs troupes, qui n'étaient évidemment pas des troupes de choix, et la connivence de la population favorisant les embuscades des partisans juifs, pour rendre possibles les merveilles accomplies par cette poignée d'exaltés.

Sans plus attendre, Judas Machabée mit à profit sa victoire pour faire cesser l'abomination dans le Lieu saint. Il entra à Jérusalem, et, pendant que ses bandes tenaient en respect la garnison syrienne enfermée dans la citadelle, les lévites procédèrent à la restauration du Temple. L'édifice avait été non seulement souillé par l'idolâtrie et dépouillé de tous les instruments du culte mosaïque, mais endommagé par les luttes qui avaient dû se produire dans l'intérieur de la ville entre les patriotes et les renégats appuyés par les Syriens. « On voyait le lieu saint désert, l'autel profané, les portes incendiées ; dans les parvis avaient poussé des broussailles comme dans un fourré ou sur des montagnes, et les logements des prêtres étaient détruits » [2]. L'édifice fut réparé ; l'autel des holocaustes, qui avait servi de substruction à l'autel païen,

1. *I Macc.*, 4, 26-35. *II Macc.*, 11, 15. Joseph., XII, 7, 5. Il y a de fortes divergences entre les deux chroniques juives, et pas seulement sur le nombre des soldats et des morts syriens (de ceux-ci, 5000 suivant *I Macc.* ; 12.500 suivant *II Macc.*). La première, que nous suivons ici, — à l'exemple de Josèphe, — place l'expédition de Lysias avant la purification du Temple et la mort d'Antiochos Épiphane ; la seconde reporte les mêmes faits après la mort du roi. Voy. le résumé des discussions dans E. Schürer, I[4], pp. 206-209.

2. *I Macc.*, 4, 38.

démoli et remplacé par un autel en pierres neuves ; le matériel du culte refait à la hâte ; et, le 25 du mois de Kislev de la 148e année séleucide (déc. 165 a. C.), trois ans jour pour jour après le sacrilège, eut lieu la dédicace du Temple purifié de ses anciennes souillures [1]. Le Machabée avait accompli la partie la plus difficile de sa tâche. Il avait secoué la torpeur d'une nation intimidée par des siècles de servitude et donné au patriotisme identifié avec le zèle religieux une impulsion irrésistible.

Le triomphe inespéré du petit peuple et de son Dieu, commémoré à jamais par la fête de la Dédicace (*Megillath Taanith*) ou « Renouvellement » du Temple, eut parmi les contemporains, et plus encore dans les générations futures, un retentissement dont l'écho dure encore. La victoire d'Israël fut célébrée dans des Psaumes, classée parmi les événements providentiels qu'avaient prédits les prophètes. Des mystiques, cachés sous les noms d'Hénoch, de Daniel, de la Sibylle, élargirent les perspectives d'avenir et se plurent à annoncer le triomphe final du peuple élu sur tous les autres. C'est de cette époque que date l'expansion du messianisme, d'une espérance qui sommeillait dans l'âme israélite et qui maintenant ne paraissait plus chimérique. Depuis lors aussi, les Juifs dispersés dans le monde hellénique prennent conscience de la dignité de leur race et tâchent de faire partager aux autres l'opinion qu'ils en ont conçue. Les écrits sur les Juifs (περὶ Ἰουδαίων), histoires, exposés des institutions, panégyriques, pamphlets et controverses, rédigés par des Juifs hellénisants et des Hellènes, se multiplient, attestant que, sympathique ou hostile, — généralement malveillante, — la curiosité des Gentils s'intéresse à ce peuple jusque-là ignoré de l'histoire profane.

1. *I Macc.*, 4, 59. On rencontre d'autres supputations de cet intervalle — par exemple, trois ans et demi, — dans les commentaires sur Daniel. La fête de la Dédicace (τὰ Ἐγκαίνια. Joann., 10, 22) a passé dans le rituel chrétien. Le Ps. 118 (*Beati immaculati in via*) est peut-être le chant triomphal qui célèbre cette récompense de la piété d'Israël.

§ III

Expédition d'Antiochos IV en Orient.

Si éclatante qu'elle fût, la victoire du Machabée n'était pas définitive : il n'y avait pas de paix conclue [1], et Lysias comptait bien prendre sa revanche. Il en fut empêché pour le moment par des événements mal connus, qui se résument dans l'absence et la mort d'Antiochos Épiphane. Jusqu'ici, en élaguant les divergences constatées entre les récits d'origine juive et nous bornant aux faits assurés par leur concordance, nous avons pu suivre à peu près les péripéties de la guerre en Judée. Mais maintenant, l'historien ne dispose plus, en dehors des chroniques israélites, que de textes ou plutôt fragments de textes sans dates, sans autorité, quelques-uns suspects comme émanant de commentateurs du Pseudo-Daniel, qui cherchent dans les visions du prétendu prophète le reflet de scènes historiques, passées suivant le païen Porphyre, annoncées à l'avance, mais non moins réelles, d'après saint Jérôme. Il est à craindre qu'ils aient l'un et l'autre estimé trop haut la valeur historique de cette Apocalypse ; l'un, parce que, raisonnant comme la critique moderne, il veut démontrer que l'auteur vise des faits déjà accomplis ; l'autre, parce qu'il accorde que Antiochos Épiphane a pu « préfigurer » l'Antichrist et qu'il croit le prophète infaillible. Nous ne connaissons l'exégèse de Porphyre que par la réfutation de Jérôme, qui, lui du moins, se réserve la possibilité de rejeter dans un avenir lointain les allusions démenties par l'histoire du passé et d'attribuer au futur Antichrist ce que son devancier rattachait tant bien que mal aux faits et gestes d'Antiochos. Aussi Jérôme reproche à Porphyre d'avoir

1. La paix conclue par Lysias, d'après *II Macc.*, 11, est reportée en Sel. 148 = 163 a. C., sous le règne suivant. Lettres de Lysias aux Juifs (11, 16-21); du roi Antiochos V à son frère Lysias (22-26) et aux Juifs (27-33); des Romains aux Juifs (34-38).

« rêvé » que Antiochos Épiphane, lors de ses campagnes d'Égypte, avait parcouru la Libye et l'Éthiopie et ravagé au retour la côte de Phénicie.

Il critique de même, en substituant l'Antichrist à Épiphane, le récit fait par Porphyre de l'expédition d'Antiochos en Orient. C'est une raison de n'en accepter que ce qui est confirmé par ailleurs. D'après la partie du récit que Jérôme consent à tenir pour historique, aussitôt après l'expédition d'Égypte, le roi partit pour combattre Artaxias roi d'Arménie, lui tua beaucoup de monde et campa entre le Tigre et l'Euphrate : après quoi, il alla en Élymaïde, région soi-disant située à l'extrémité orientale de la Perse. Repoussé par les gens du pays qui l'empêchèrent de piller le temple de Diane, il mourut consumé par le chagrin dans la bourgade de Tabæ en Perse [1]. Artaxias n'est pas pour nous un inconnu. C'était cet ex-satrape d'Antiochos III qui, après la défaite du roi à Magnésie, s'était proclamé roi de la Grande-Arménie et y avait fondé Artaxata, sa capitale. Il s'était agrandi, avec la collaboration, dit-on, d'Hannibal, aux dépens de l'Atropatène et s'était assuré l'amitié de ses voisins du Pont et de la Cappadoce en adhérant au traité conclu (en 179) entre les rois qui accommodèrent alors le différend entre Pharnace et Eumène. Antiochos voulut revenir sur le passé et interrompre la prescription. D'après Diodore, il « vainquit Artaxias et le força à exécuter les conditions imposées ». Appien croit même que Artaxias fut fait prisonnier [2]. Comme il ne paraît pas que l'Arménie soit rentrée sous le joug syrien, il est probable que Antiochos se sera contenté de traiter le vaincu en débiteur, et que, moyennant une forte rançon, il l'aura laissé en possession du trône usurpé. On retrouve, deux ou trois ans plus tard, Artaxias proposant à Ariarathe V de Cappadoce de se partager la Sophène, aux

1. Hieron, *In Dan.*, 11, 44-45, p. 722. Les géographes ne connaissent que Tabæ en Pisidie, sur les confins de la Phrygie (Strab., XII, pp. 570. 576).
2. Diod., XXXI, 17 a. Appian., *Syr.*, 45.

dépens du dynaste Mithrobouzane [1]. Ce n'est plus en roi, mais en marchand et presque en maraudeur que Épiphane promène dans les provinces orientales son armée de recors.

A partir de là nous perdons la trace d'Antiochos. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait, les intentions qu'on lui prête, la direction de sa marche et le terme auquel elle aboutit, tout cela ressemble de si près aux faits et gestes d'Antiochos le Grand que des confusions ont dû être, chez les chroniqueurs anciens, presque inévitables. En quittant l'Arménie, l'armée a dû nécessairement traverser la Médie. Peut-être faut-il relever, comme trace de son passage et du puéril orgueil de son roi, le fait que, d'après Isidore de Charax, Ecbatane s'est appelée Épiphaneia [2]. Tacite croit savoir que Antiochos ne put achever la conversion des Juifs, parce qu'il en fut empêché par une guerre contre les Parthes, attendu qu'à ce moment Arsace avait fait défection [3]. Il y avait bien un demi-siècle que les Parthes avaient fait défection. Tacite confond probablement l'Arsace de l'époque avec celui que combattit Antiochos le Grand. C'est sans doute aussi au règne d'un autre Antiochos qu'il faut renvoyer le fait enregistré par Pline, la victoire remportée en Mésène ou Characène sur les Perses (?) par un certain Numénios [4]. Il n'est pas nécessaire d'admettre une invasion des Perses dans le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate pour expliquer que Antiochos Épiphane ait terminé sa tournée par la Perse et la Susiane.

C'est là qu'il trouva la mort, dans une aventure tellement semblable à celle qui clôt la biographie d'Antiochos le Grand que l'on est en droit de soupçonner une contamination des deux récits, le plus récent étant calqué sur le plus ancien et

1. Polyb., XXXI, 15 a. Diod., XXXI, 22.

2. Isid. Charac. ap. Steph. Byz., s. v. Ἀγβάτανα.

3. Tac., *Hist.*, V, 8. Appien (*Syr.*, 66) dit aussi d'Antiochos IV : Ἀρταξίαν τὸν Ἀρμένιον εἷλε, καὶ ἐς Αἴγυπτον ἐστράτευσεν, ce qui mettrait l'expédition (d'Arménie) au commencement du règne.

4. Voy. ci-dessus, p. 166, 2.

comportant des variantes. On se souvient que Antiochos le Grand fut massacré en Élymaïde, au moment où il tentait de piller un temple de Bel [1]. Voici maintenant les diverses versions relatives à la mort d'Antiochos Épiphane, en commençant par celles des chroniqueurs juifs, qui visent, sans doute possible, le persécuteur d'Israël.

« Le roi Antiochos parcourait les régions supérieures, et il apprit qu'il y avait en Perse une cité magnifique, Élymaïs, abondante en argent et en or, et, dans cette cité, un temple extrêmement opulent. Il y avait là des tentures d'or, des cuirasses et des boucliers laissés par Alexandre fils de Philippe, le roi de Macédoine qui régna le premier en Grèce. Et il vint, et il chercha à prendre la ville et à la piller; mais il ne put, car son dessein fut connu des habitants. Or ceux-ci se levèrent pour combattre, et le roi s'enfuit, et il s'en revint accablé d'une grande tristesse en Babylonie ». C'est là que, suivant le pieux narrateur, Antiochos, apprenant les événements de Judée, meurt de chagrin et de remords [2]. Au livre II des Machabées, la mort du tyran est racontée deux fois, et de deux manières différentes. Suivant la première version, Antiochos, voulant extorquer de grosses sommes aux prêtres du temple de Nanaïa (Anahita) en Perse, prétendit épouser la déesse et recevoir l'argent « à titre de dot ». Ceux-ci l'invitèrent à entrer, avec quelques amis seulement, dans la partie la plus retirée du temple, le massacrèrent avec son escorte et coupèrent les cadavres en morceaux [3]. Plus loin, un autre rédacteur, à tournure d'esprit moralisante, fait de la fin

1. Voy. ci-dessus, pp. 223-224.

2. *I Macc.*, 6, 1-16.

3. *II Macc.*, 1, 10-16 : récit sous forme d'épître adressée par les Juifs de Jérusalem à leurs coreligionnaires d'Égypte. Nanaïa = Anahit = Artémis ou Aphrodite. C'est la seule différence à relever entre ce texte et ceux relatifs à la mort d'Antiochos III, où le temple est dit τοῦ Βήλου (Diod. Strab.), *Elymaei Jovis* (Justin). Bel ou Baal (le Seigneur) pouvait être assimilé, dans chaque localité, à la divinité suprême. Il est évident que Bel et Anahit devaient être des divinités parèdres, trônant dans le même temple. Le message étant daté de Sel. 188 (125/4 a. C.), on a songé (Frœlich, Eckhel, Visconti, B. Niese) à rapporter le fait ici commémoré à Antiochos VII Sidétès (ci-après, ch. XII).

d'Antiochos Épiphane un roman à la fois terrible, édifiant et patriotique. Le roi avait voulu piller un temple de Persépolis. Repoussé par la population, il se retire dans les environs d'Ecbatane, où les nouvelles de Judée tournent sa colère contre Jérusalem. Au moment où il se préparait à tirer vengeance du Machabée, roulant sans arrêt sur la route de Jérusalem, il tombe de son char, et Dieu, le Dieu d'Israël, le frappe d'une maladie mystérieuse qui fait tomber son corps en pourriture. Les vers grouillaient dans ses chairs en décomposition, et son armée était incommodée de la puanteur qui s'en échappait. C'est en vain qu'il essaie de fléchir la colère céleste en confessant ses crimes — c'est-à-dire les exécutions et spoliations commises à Jérusalem — et promettant de les réparer largement : il meurt enfin sur un grabat, après avoir recommandé par lettre aux Juifs son jeune fils Antiochos V Eupator, dont il prévoyait bien que l'héritage serait disputé par un héritier plus légitime, et remis la tutelle de l'enfant à son « ami » Philippe [1]. Josèphe reproduit le récit du premier livre des Machabées et tient seulement à affirmer que la vengeance divine a été exercée par le Dieu d'Israël, et non par l'Artémis Élymæenne, comme le prétendait Polybe [2].

Le témoignage de Polybe est rassurant : il serait même décisif, si l'on pouvait être certain que Josèphe l'a bien lu et que c'est bien d'Antiochos Épiphane que Polybe aurait dit : « En Syrie, le roi Antiochos, voulant s'enrichir, eut l'idée de faire une expédition à main armée en Élymaïde contre le sanctuaire d'Artémis. Arrivé sur les lieux et frustré de son espérance, parce que les Barbares habitant les alentours ne consentirent pas à l'attentat, il se retira à Tabæ en Perse et y mourut, l'esprit égaré (δαιμονήσας), au dire de certains, d'après des signes du châtiment divin (τοῦ δαιμονίου) motivé par le méfait commis sur le sanctuaire précité ». Si Josèphe

1. *II Macc.*, 9, 14-29. Cf., sur Philippe, *I Macc.*, 6, 14-16.

2. Joseph., XII, 9, 1. Le passage visé est Polyb., XXXI, 11. Je ne sais quelle

a réellement consulté Polybe, il ne l'a pas regardé de près, car lui aussi fait de la province d'Élymaïde une cité qu'il place en Perse, comme avant lui le premier chroniqueur des Machabées. C'est uniquement sur la foi d'un lecteur aussi attentif que nos diascévastes ont imputé ce fragment présumé de Polybe au règne d'Antiochos Épiphane. Il est probable que Josèphe — s'il n'a pas commis lui-même la méprise — a prélevé sa référence sur un résumé fait par quelque compilateur qui a bien pu y introduire une confusion entre Antiochos III, mort ou blessé à mort en Élymaïde, et Antiochos IV, mort en Perse. On ne trouve, en effet, dans ce texte de Polybe d'autre désignation que « le roi Antiochos », et il est à remarquer que ce texte terminerait au moins aussi bien la biographie d'Antiochos le Grand, dont la fin manque dans l'ordonnance actuelle de l'historien. Si Antiochos Épiphane est parti pour combattre l'Arménien Artaxias et les Parthes, il est singulier que Polybe le représente uniquement préoccupé d'amasser de l'argent et se dirigeant tout droit sur l'Élymaïde, absolument comme Antiochos le Grand endetté et pressé par ses créanciers. Autant dire que l'expédition dont d'autres parlent — et vraisemblablement d'après le même Polybe — n'aurait pas eu lieu, puisqu'elle aurait trouvé ici son terme. Ce brusque dénouement convient au contraire très bien à la dernière expédition d'Antiochos le Grand, arrêtée à sa première étape, dans la même région et pour le même motif. Aussi le témoignage de Polybe se retrouve presque mot pour mot dans un fragment ou résumé de Diodore, cité plus haut et classé parmi ceux qui visent Antiochos le Grand, celui-ci étant clairement désigné aussi dans un autre passage du même auteur comme spoliateur du temple élymaïque et mis en parallèle avec son contemporain Philippe V de Macédoine [1].

autorité peut avoir ce texte dit de Polybe, emprunté aux *Fragmenta Peiresciana* ou *Valesiana*, c'est-à-dire à des compilations byzantines, et qui peut être le produit hybride d'une contamination.

1. Voy. ci-dessus, p. 224, 1.

Les commentateurs de Daniel, plus préoccupés de polémique que d'histoire, ont naturellement puisé aux sources juives et n'ont fait que réduire le récit à sa plus simple expression. Appien a suivi l'opinion courante de son temps, sans autre variante, dans sa brève mention, que le nom d'Aphrodite Élymæenne substitué à celui d'Artémis [1]. En somme, le texte dit de Polybe étant rendu à sa véritable ou tout au moins probable destination, les trois ou quatre témoignages à la charge d'Antiochos Épiphane sont de même origine et ne font que répéter, avec variantes, le premier, celui de la chronique juive des Machabées.

Or, l'assertion des historiens juifs est légitimement suspecte. Elle l'était peut-être aux yeux d'Eusèbe, qui n'y fait aucune allusion. Il sait que Antiochos le Grand a été tué *in Elimaeorum proelio* ; mais il ne dit rien, absolument rien, de la mort d'Antiochos Épiphane. Suidas, un moine du xe siècle, dans l'article de son *Lexicon* concernant Antiochos Épiphane, a enflé à plaisir les méfaits et cruautés du roi à Jérusalem ; mais il se contente de dire à la fin : « Antiochos, ayant fait expédition contre les Perses, recula vaincu et termina misérablement son existence » [2]. C'est bien le châtiment, mais non d'un sacrilège commis en Élymaïde ou en Perse. Ces auteurs chrétiens ont négligé sciemment l'occasion de confirmer un récit qu'ils devaient parfaitement connaître. Ils ont supprimé le point de suture par lequel le dernier chapitre de la biographie d'Antiochos le Grand s'est

1. Antiochos, le père d'Antiochos Eupator, τὸ τῆς Ἐλυμαίας Ἀφροδίτης ἱερὸν ἐσύλησε, καὶ φθίνων ἐτελεύτησε (Appian., *Syr.*, 66). Cette version juive devait être propagée par la colonie juive d'Alexandrie, et Appien était Alexandrin. J'admets, sur la foi de S. Jérôme, ce dont on pourrait douter : à savoir, que c'est bien d'Antiochos Épiphane, et non d'Antiochos le Grand, que parlait Porphyre. Pour sa thèse, le choix importait peu.

2. Euseb., I, p. 253 Schœne. Suidas, s. v. Ἀντίοχος. La discrétion de Suidas est d'autant plus étonnante qu'il cite ailleurs (s. v. δαιμονᾶν) les dernières lignes du texte attribué par Josèphe à Polybe, mais en supprimant dans τὸ προειρημένον ἱερόν le mot προειρημένον, de façon à éliminer des crimes d'Antiochos le sacrilège commis en Élymaïde et à réserver le châtiment au persécuteur des Juifs.

adapté à celle d'Antiochos Épiphane. Qu'ils aient cru, ce faisant, travailler à la plus grande gloire de Dieu plutôt que rectifier une erreur historique, il est possible. On a vu plus haut que Jérôme n'accepte qu'à regret le commentaire de Porphyre, lequel évidemment tournait aussi à l'honneur des dieux helléniques l'incident survenu en Élymaïde, interprété comme cause immédiate de la mort d'Antiochos Épiphane [1]. Du reste, on peut toujours récuser un argument *a silentio*, surtout quand on entrevoit un motif de considérer une omission comme une réticence voulue. Mais l'argument prend une force singulière, fondé sur le silence des auteurs profanes. Ceux-là apparemment avaient lu Polybe; c'est à lui sans doute qu'ils ont emprunté ce qu'ils racontent de la mort d'Antiochos le Grand : or, nous constatons qu'ils ignorent ce que Josèphe lui fait dire à l'appui de la version des chroniqueurs juifs. En fait de sacrilège, Justin, comme Diodore, ne relate que celui d'Antiochos le Grand, et il oublie de parler de la fin d'Antiochos IV, à laquelle il n'a sans doute rien trouvé d'extraordinaire. Strabon de même; il sait que Antiochos le Grand a vainement tenté et que le Parthe (Mithridate I) a opéré la spoliation des trésors des temples d'Élymaïde; mais il ne connaît pas d'autre nom attaché à une aventure de ce genre [2]. Tacite n'a même pas ajouté un mot pour dire comment finit l'expédition d'Antiochos IV contre les Parthes.

Ce silence d'auteurs généralement bien informés a de quoi surprendre. En revanche, il n'est pas difficile de présumer l'état d'esprit qui a engendré la tradition juive. Pour un Juif croyant, il fallait que l'auteur du plus grand sacrilège qu'eût jamais connu le monde reçût un châtiment aussi grand que son crime, et qu'on y vît l'intervention divine. Autrement,

1. *Haec ille in suggillationem nostri* [sc. *prophetae*] *artificiosissimo sermone composuit, quae etiamsi potuerit approbare non de Antichristo dicta, sed de Antiocho, quid ad nos ... ? Pone etiam haec dici de Antiocho, quid nocet religioni nostrae?* (p. 722).

2. Justin., XXXII, 2, 1-2 : cf. ci-dessus, p. 223-2. Strab., XVI, p. 744.

l'impunité assurée à Épiphane, alors que les dieux païens avaient su venger leurs injures sur Antiochos le Grand, eût fait douter de la justice ou de la puissance de Jahveh. Antiochos Épiphane devait mourir de la mort des persécuteurs, rongé de vers et pourrissant sur pied, comme plus tard, suivant la formule à l'usage des juifs et des chrétiens, Hérode le Grand, Hérode Agrippa, le propréteur de Cappadoce Herminianus, l'empereur Galère et d'autres encore. Ce genre de supplice était même reconnu mystérieux par les Gentils. C'est ainsi que moururent, en punition de leurs cruautés, Phérétime reine de Cyrène, Satyros tyran d'Héraclée, Sylla. Polybe lui-même incline à penser que l'auteur de l'attentat commis contre le temple d'Élymaïde en a été puni par les dieux [1]. Le procédé fut mis au service de toutes les rancunes doctrinales. Phérécyde de Scyros et Platon déplaisaient évidemment à ceux qui les ont dit morts de φθειρίασις; l'astrologue Firmicus Maternus est convaincu que Plotin est mort affreusement gangrené pour avoir douté de la puissance des astres. Comme spoliateur des temples de l'Égypte et autres lieux, Antiochos Épiphane avait sa réputation faite, même aux yeux des païens. Un contemporain des Antonins, Granius Licinianus, a entendu dire qu'il avait eu le cynisme d'emporter les vases sacrés du temple d'Hiérapolis, comme dot de la déesse (Atargatis), qu'il était censé épouser, ne laissant à sa femme céleste que l'anneau de fiançailles. C'est de ce sacrilège qu'il aurait été puni par la mort, aggravée de la privation de sépulture. « Lorsque son corps fut transporté à Antioche, les chevaux s'étant tout à coup effrayés, il fut précipité dans le fleuve et ne reparut plus » [2].

1. Polybe, pour qui les religions sont des freins sociaux inventés par les hommes, s'abstient de les discréditer. Ailleurs (XXXII, 25), il n'est pas loin de considérer comme le châtiment de sacrilèges commis par Prusias II le désastre de son armée, décimée par la disette et la dysenterie. Les Grecs, qui ont fait des « guerres sacrées » pour protéger le temple de Delphes, tenaient le sacrilège (ἱεροσυλία) pour un crime que les dieux vengeaient toujours, sur le coupable ou sur sa postérité. Les exemples abondent de cette terreur religieuse, utilement entretenue par les oracles.

2. Gran. Licinian., 28, p. 6 Flemisch (*Graccho iterum consule* [163 a. C.],

Sans incriminer la bonne foi des chroniqueurs juifs, on peut bien penser que, rencontrant le nom d'Antiochos mêlé à diverses histoires de sacrilèges punis, de l'aveu même des païens, par une mort prématurée, ils y ont reconnu à première vue et sans s'informer davantage non pas Antiochos le Grand, qui avait été leur bienfaiteur, mais leur tyran abhorré, l'Impie par excellence, Antiochos Épiphane frappé par Jahveh. Ils ont été ainsi amenés à lui imputer, outre ses propres crimes, le méfait de son père. La confusion était d'autant plus facile que l'un et l'autre sont morts à peu près au même âge, entre cinquante-deux et cinquante-cinq ans, et à peu près dans les mêmes régions, du côté de l'Orient. Entre deux traditions dont l'une faisait mourir le père en Élymaïde de mort violente, et le fils en Perse, de maladie, mais d'une maladie soudaine et violente, elle aussi, les divergences s'aplanirent d'elles-mêmes. Il suffit à des géographes de cette force de faire de l'Élymaïde une cité et de la transporter en Perse, ou même, en lui conservant le nom de région, comme fait Jérôme, de la placer aux confins orientaux de la Perse. La différence entre l'Antiochos tué dans le temple et celui qui alla mourir ailleurs d'un mal mystérieux devint négligeable. Encore a-t-elle été supprimée par le chroniqueur qui fait couper en morceaux dans le sanctuaire le cadavre du larron. L'opinion une fois fixée et répandue dans le monde par les Juifs a pris peu à peu la valeur des assertions qui n'ont pas été réfutées à temps. Il est non pas impossible, mais tout à fait invraisemblable, que deux Séleucides, le père et le fils, à quelque vingt ans de distance, soient allés se prendre au même piège, dans des circonstances iden-

turpiter periit noctu). La déesse-épouse est empruntée à la version de *II Macc.*, mais muée d'Anahit en Atargatis et transportée de Perse en Cyrrhestique. Hiérapolis, la « Ville Sainte », est le nom religieux de Bambyke. La plaisanterie des mariages divins fut, dit-on, renouvelée à Athènes par d'effrontés adulateurs, qui fiancèrent Antoine à Athéna. Antoine le prit fort bien : il fixa la dot de sa femme à un million — ou même six millions — de drachmes (Senec., *Suasor.*, I, 7. Dio Cass., XLVIII, 39).

tiques, et commettent exactement les mêmes imprudences, sans que l'exemple du premier ait servi de leçon au second. S'il faut choisir entre les deux, il me paraît tout indiqué d'opter pour celui qui n'avait pas, jusqu'au dernier moment, la réputation d'un coutumier du sacrilège, celui pour lequel on n'aurait pas inventé un châtiment céleste s'il n'y avait donné lieu.

L'option s'impose entre les deux récits, attendu qu'on ne les trouve juxtaposés dans aucune des sources dont nous disposons. Personne, que je sache, parmi les auteurs anciens, n'a songé à signaler, ne fût-ce que d'un mot, la singulière destinée du père et du fils, pareille pour le crime et le châtiment. Aucun n'a été tenté par ce thème facile, plus frappant que le rapprochement fait par Justin de Séleucos II et Antiochos Hiérax, plus opportun que le parallèle institué par Diodore entre Antiochos III et Philippe V de Macédoine. Il n'y a pour eux qu'un seul spoliateur du temple de Bel ou d'Anahit, Antiochos le Grand pour les uns, Antiochos Épiphane pour les autres. Remarquons, au surplus, qu'il n'y a pas de variantes sur la région où est mort Antiochos le Grand, tandis que Antiochos Épiphane meurt tantôt dans le temple même qu'il voulait dévaliser, — soit en Élymaïde, soit à Persépolis, — tantôt à Tabæ en Perse, tantôt en Babylonie ou sur le chemin d'Ecbatane à Jérusalem [1], ou encore en revenant du banquet nuptial d'Hiérapolis. Cela devrait suffire à indiquer de quel côté on a chance de rencontrer la vérité historique et de quel côté la fantaisie s'est donné libre carrière. Jean d'Antioche, qui écrivait au VIIe siècle de notre ère (?), dans le pays où le souvenir de la sinistre aventure aurait dû le mieux se conserver, Jean, dis-je, répudie tous ces arrangements dramatiques : il croit que Antiochos Épiphane « trépassa en remontant » de Jérusalem en Syrie, et

1. Les noms de Nanaia (Anaia) et d'Ecbatane, introduits dans la chronique des Machabées (ci-dessus, pp. 298-299), doivent être des réminiscences du sacrilège commis sur le temple d'Anahit à Ecbatane par Antiochos le Grand (ci-dessus, p. 160).

d'une mort qui ne donne lieu de sa part à aucune réflexion. Cette simplification, encore dépourvue de valeur historique, achève de démontrer que la version juive, ignorée ou dédaignée par les Gentils, n'a pas été non plus universellement acceptée par la tradition chrétienne [1].

En voilà assez, sinon pour reléguer définitivement dans la légende des récits dont la critique n'ose pas encore déblayer l'histoire, du moins pour laisser planer un doute légitime sur la version haineuse et vengeresse de la fin du grand persécuteur d'Israël. La conclusion la plus probable à tirer de tant d'hypothèses, en prélevant sur les assertions contradictoires les faits qui ne peuvent servir d'arguments à une idée préconçue, c'est que Antiochos Épiphane mourut de maladie au cours de sa dernière expédition dans les provinces orientales, dans une bourgade de la Perse, d'où son corps fut ramené à Antioche par son « frère de lait » Philippe, un personnage avec lequel nous ferons bientôt plus ample connaissance.

1. Jo. Antioch., fr. 58 (*FHG.*, p. 559). Il emploie même l'euphémisme : Αὐτός τε ἐπὶ τὴν Συρίαν ἀνελθὼν μεταλλάττει τὸν βίον. Les deux premiers livres des Machabées n'étaient pas alors, comme depuis le Concile de Trente, « deutéro-canoniques ».

CHAPITRE IX

ANTIOCHOS V EUPATOR (164-162).

Le trône usurpé par Antiochos V, fils mineur d'Antiochos IV, au détriment de Démétrios (I), fils de Séleucos IV : régence de Lysias, concurrent de Philippe. — Continuation de la guerre de Judée : succès de Judas Machabée. — Lysias et Antiochos en Judée : siège de Jérusalem. — Philippe mis à mort par Lysias (163). — Exode d'Onias V en Égypte. — Intervention romaine : Cn. Octavius assassiné à Laodicée (162). — Le prétendant Démétrios s'enfuit de Rome : Lysias et Antiochos livrés à Démétrios et mis à mort (162).

Antiochos Épiphane mourut comme il avait vécu, signalant sa fin par un dernier caprice et une suprême imprudence. Il voulut transmettre à son jeune fils, Antiochos V Eupator, alors âgé d'environ neuf ans, le trône qu'il avait usurpé au détriment de la branche aînée, représentée par son neveu Démétrios, le fils de Séleucos IV. Il se fiait aux Romains pour retenir à Rome leur otage, et, pour plus de sûreté, il avait, avant de quitter Antioche, associé l'enfant à la dignité royale. Mais, comme si ce n'était pas assez d'une compétition possible et même probable, il introduisit lui-même une compétition pour la régence en nommant au dernier moment, comme régent et tuteur du jeune roi, son favori Philippe, sans songer qu'il allait ainsi exposer la couronne et la personne d'Eupator aux hasards d'une guerre civile entre Philippe et Lysias [1]. Avait-il, sur les informations

1. *I Macc.*, 6, 14-17. Joseph., XII, 9, 2. Le Sénat avait, d'une façon plus ou moins explicite, reconnu Antiochos V, qui avait à ses yeux le mérite d'être mineur et incapable. *Antiochi Epiphanis regnum senatus filio Antiochi Antiocho puero adhibuit qui paulo post vita turpiter privatus est* (Gran. Licinian., 28, p. 10 Flemisch).

venues de Judée, jugé Lysias incapable, ou l'ambitieux Philippe avait-il interprété à sa façon les dernières instructions du mourant, c'est une question pour nous insoluble.

Pendant qu'Épiphane était en Orient, Lysias avait essayé d'étouffer l'insurrection juive : puis, après la bataille de Bethzour (165), il l'avait laissée aux prises avec les haines que son succès avait ravivées chez les peuplades et tribus d'alentours. Édomites, Ammonites, Grecs du littoral, Arabes même, furent successivement battus par le Machabée, qui mit ensuite à feu et à sang le pays de Galaad pour délivrer et ramener en Judée les Israélites molestés par les Bédouins de la contrée, pendant que son frère Simon donnait la chasse aux païens de Galilée. L'offensive se faisait même sentir du côté de la Phénicie. Gorgias repoussa une attaque dirigée contre Iamnia par Joseph et Azarias, lieutenants et émules des Hasmonéens : mais le Machabée lui-même pénétra dans Azotos, y saccagea les temples et s'en retourna chargé de butin.

Lysias sentit sans doute que de pareils mécomptes ébranlaient l'autorité royale en Cœlé-Syrie, dans un pays où l'on pouvait regretter encore la domination égyptienne : mais il avait des raisons d'être prudent. La nouvelle de la mort d'Antiochos IV, qui dut parvenir en Syrie vers ce moment, ne put qu'enhardir les révoltés. Ceux-ci voulurent enfin expulser de la citadelle de Jérusalem la garnison syrienne qui les y bravait depuis quatre ans. Mais quelques assiégés purent s'échapper, et, accompagnés de renégats juifs, ils allèrent porter leurs doléances à Antioche. Le jeune roi se mit dans une grande colère, car on imputait tant d'incroyables revers à l'incapacité ou à la trahison des chefs de l'armée. Les récriminations durent porter principalement sur le gouverneur Ptolémée Macron, qui avait essayé d'une politique d'apaisement et de conciliation. Ce fonctionnaire, qui était passé naguère du service des Ptolémées au service des Séleucides, avait bien pu, disait-on, trahir aussi ses nouveaux

maîtres. Ptolémée, las des calomnies dont il était l'objet, s'empoisonna [1]. Donc, le roi, après avoir tenu conseil, fit venir de tous côtés, « des autres royaumes et des îles de la mer (Égée), des armées mercenaires », il marcha en personne, avec Lysias, sur la Judée à la tête de 120.000 hommes et 32 éléphants « dressés au combat » [2].

Cette fois encore, l'armée royale prit par l'Idumée et s'avança jusqu'à Bethzour ou un peu plus loin, à Bethzacharia. Elle s'y heurta à la petite troupe du Machabée, qui, intrépide au milieu de l'effroi général, assaillit vaillamment l'avant-garde de l'armée en marche. C'est dans un de ces engagements qu'Éléazar, un des frères du Machabée, se dévoua » pour sauver son peuple et acquérir une renommée éternelle ». Supposant que le roi se trouvait sur un éléphant remarquable par sa taille et la richesse de son harnachement. il se fraya un chemin à travers les rangs ennemis, se glissa sous le ventre de la bête pour lui porter le coup mortel et périt écrasé par la chute de l'énorme animal [3]. Mais les efforts d'une poignée de braves ne purent arrêter l'armée royale, qui, après avoir occupé Bethzour, vint mettre le siège devant Jérusalem. La famine éclaircit bientôt les rangs des assiégés enfermés dans la forteresse de Sion; mais les assiégeants ne souffraient guère moins, car on se trouvait précisément dans l'année sabbatique (164/3), durant laquelle la terre restait en friche [†]. Les provisions alimentaires existant dans le pays ne suffisaient pas au ravitaillement de l'armée d'invasion. Le siège tournant au blocus aurait sans doute fini par l'extermination des patriotes, si un incident imprévu n était venu à leur secours.

Lysias, qui était retourné à Antioche pour administrer le royaume, apprit que Philippe revenait d'Orient avec l'armée royale et qu'il avait la prétention de s'emparer de la régence,

1. *II Macc.*, 10, 12-13. Cf. ci-dessus, p. 259.
2. *I Macc.*, 6, 29-30.
3. *I Macc.*, 6, 43-46.

conformément aux dernières volontés du roi défunt. Il courut aussitôt à Jérusalem et décida le jeune Eupator à transiger au plus vite avec les patriotes. Ceux-ci obtinrent non seulement la vie sauve, mais le libre exercice de leur culte. L'auteur du premier livre des Machabées prétend même que le roi de Syrie avait promis de respecter également les ouvrages de la citadelle; mais « le roi entra sur le mont Sion, et il vit les fortifications de la place ; et il rompit aussitôt le serment qu'il avait juré, et il ordonna de détruire la muraille sur le pourtour, après quoi, il se retira en hâte et retourna à Antioche », emmenant avec lui le grand-prêtre Ménélas, qui depuis dix ans avait tout fait pour exaspérer les fidèles et rendre odieux le protectorat syrien [1].

Lorsque Lysias et Antiochos V arrivèrent à Antioche, ils trouvèrent la capitale déjà occupée par Philippe, qui s'était proclamé sans plus de façon tuteur du roi et régent. Il fallut l'en déloger par la force. Philippe, mal soutenu probablement par des compagnons jaloux de sa fortune, fut pris et mis à mort [2]. Lysias n'enseignait pas la clémence à son pupille. Comment de malheureuses princesses, la mère d'Ariarathe V de Cappadoce, Antiochis, fille d'Antiochos le Grand, et sa fille, furent-elles compromises dans cette affaire et exécutées, on l'ignore. Nous savons seulement que le premier soin du « Pieux » Ariarathe, succédant à son père en cette même année 163, fut de redemander à Lysias, en évitant de récriminer, de peur d'éprouver un refus, « les ossements de sa sœur et de sa mère » [3], et il est plus que probable que les infortunées princesses furent victimes de la politique de guerre civile. Il faut dire, pour être juste, que Antiochis était une rouée (πανοῦργος μάλιστα), qui, au début de son mariage, avait corrigé sa stérilité temporaire par des suppositions d'enfants, et que, ayant le goût de l'intrigue,

1. *I Macc.*, 6, 62-63. Joseph., XII, 9, 7.

2. J'en crois sur ce point Josèphe (*loc. cit.*) plutôt que l'assertion d'après laquelle Philippe se serait enfui en Égypte (*II Macc.*, 9, 29).

3. Polyb., XXXI, 15. = *Exc. de legat.*, p. 340 de Boor.

elle avait bien pu faire quelque fausse manœuvre dans la mêlée des partis [1]. Débarrassé de son rival, Lysias acheva aussitôt de régler les affaires de Judée. Il fit mettre à mort Ménélas, à la grande joie des fidèles; mais il donna le grand pontificat à un certain Alcimos ou Iacimos, qui n'était même pas de la famille d'Aaron, et qui, ennemi juré des patriotes, fit presque regretter son prédécesseur. Alors, ou quelques années plus tard, le fils d'Onias III, Onias V, qui aurait pu prétendre à cette dignité, se voyant systématiquement évincé, alla demander asile à Ptolémée Philométor et Cléopâtre, qui lui permirent d'élever un temple schismatique à Léontopolis, dans le nome Héliopolitain [2].

Si Lysias crut alors avoir les mains libres, il se trompait étrangement : il oubliait que le Sénat romain se considérait maintenant comme le tuteur-né de tous les rois. L'étalage des forces déployées en Judée avait attiré l'attention des Pères Conscrits, et le jeune Démétrios, en revendiquant devant eux, sur un ton assez fier, ses droits à la couronne de Syrie, leur fit craindre que la dynastie des Séleucides n'eût pas encore suffisamment conscience de son impuissance. Lysias vit donc un jour arriver à Antioche une ambassade romaine, qui venait le dessaisir de l'administration du royaume et régler toutes les affaires d'après les instructions du Sénat. Les commissaires, Cn. Octavius, Sp. Lucretius et L. Aurélius, avaient déjà inspecté la Macédoine, accommodé les différends entre la Galatie et la Cappadoce, et ils devaient ensuite aller à Alexandrie pour imposer leur arbitrage aux deux Ptolémées rivaux, Philométor et Évergète II. Il n'eût tenu qu'à eux d'entrer en Syrie avec une escorte fournie par Ariarathe, mais ils se savaient ou se croyaient assez gardés par la terreur qu'inspirait en Orient le nom de Rome. Le Sénat « leur avait donné mission, premièrement de brûler

1. Diod., XXXI, 19, 7-8. Cf. ci-après, p. 323-325.
2. Joseph., *loc. cit.* et XIII, 3. Cf. *Hist. des Lagides*, II, pp. 40-41. Il paraît que, le vrai nom de Ménélas étant Onias (IV), le réfugié était Onias V.

les navires pontés, puis de couper les nerfs aux éléphants et de ruiner de toutes manières la puissance royale »[1].

Les commissaires s'acquittèrent ponctuellement de leur tâche. « C'était », dit Appien, « un spectacle navrant de voir abattre des animaux rares et apprivoisés et incendier les navires »[2]. Il est toujours dangereux de braver ainsi le sentiment populaire : le gouvernement le plus servile ne peut répondre des coups de poignard. Un des commissaires, Cn. Octavius, fut assassiné à Laodicée (sur Mer), dans le gymnase, par un certain Leptine. Ce coup d'audace parut tellement inouï qu'il est consigné parmi les « prodiges » de l'an 162 dans le recueil de Julius Obsequens. Lysias eut beau faire de magnifiques funérailles à Octavius et se hâter d'envoyer une ambassade à Rome pour protester contre tout soupçon de connivence de la part du gouvernement[3] : il sentait que ce malencontreux incident pouvait tout perdre. Rome s'entendait à tirer parti de tous les prétextes, et il lui suffisait, pour déchaîner la guerre civile en Syrie, de relâcher le prétendant qu'elle retenait comme otage depuis près de treize ans.

Démétrios avait déjà réclamé de lui-même sa liberté. Il avait plaidé sa cause devant le Sénat et démontré qu'il était absurde de le garder comme otage alors que la Syrie était au pouvoir d'un usurpateur dont lui Démétrios était le pire ennemi. Chacun, dit Polybe, était au fond de son avis ; mais le Sénat aimait mieux sur le trône de Syrie un enfant comme Eupator qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, de nature ardente et résolue[4]. Son caractère était d'une autre trempe que celui d'Antiochos Épiphane. Au milieu des républicains de Rome, qui domestiquaient les rois, il avait gardé une haute idée de sa qualité de prince royal.

1. Polyb., XXXI, 12. = *Exc. de legat.*, p. 338 de Boor.
2. Appian., *Syr.*, 46.
3. Polyb., XXXI, 19.
4. Polyb., XXXI, 12.

On l'avait bien vu à la façon dont il avait accueilli tout récemment Ptolémée Philométor, qui, expulsé d'Alexandrie par son frère Évergète, venait implorer l'assistance des Romains (164). Ayant appris que le roi d'Égypte arrivait en piètre équipage, il était allé immédiatement à sa rencontre sur la voie Appienne pour lui offrir un manteau royal, un diadème et un cheval richement caparaçonné, « afin qu'il pût faire son entrée à Rome en appareil digne d'un roi et ne fût pas un objet de mépris ». Il avait dû mépriser tout le premier ce monarque sans dignité, quand il le vit refuser son offre, s'acheminer vers Rome accompagné seulement d'un eunuque et de trois domestiques, et se loger dans un galetas, « à cause de la cherté des loyers à Rome » [1]. On devine ce qu'il pensait de l'abject Prusias II, le Paillasse de l'époque, qui, quelques années auparavant (167), avait reçu des ambassadeurs romains en costume d'affranchi, le bonnet sur sa tête rasée, et était allé ensuite à Rome se prosterner sur le seuil de la Curie [2].

Le Sénat avait donc refusé à Démétrios la liberté qu'il sollicitait. Mais, quand parvint à Rome la nouvelle du meurtre de Cn. Octavius, on s'avisa que Démétrios pourrait être utile, et le jeune prince lui-même pensa que, cette fois, il aurait gain de cause. Il n'était pas assez retors pour comprendre l'avis que lui donna Polybe, lequel vivait alors dans l'intimité de Paul-Émile et des Scipions. Polybe lui conseilla « de ne pas se heurter deux fois à la même borne, mais de placer ses espérances en lui-même et d'oser quelque chose de digne d'un roi ». Il renouvela ses instances auprès du Sénat, mais sans succès. Le Sénat comptait que son prisonnier, assez peu surveillé, comprendrait enfin de lui-même le prix de l'occasion. Il fallut y aider un peu le naïf jeune homme, chez qui l'intelligence n'était décidément pas à la hauteur du caractère. A point nommé arriva de Syrie un

1. Diod., XXXI, 18.
2. Polyb., XXX, 16. = *Exc. de legat.*, p. 330 de Boor.

certain Diodore, père nourricier (τροφεύς) de Démétrios [1], un intrigant très bien informé, dit Polybe, lequel représenta au prince qu'il serait accueilli à bras ouverts en Syrie et que, s'il réussissait à quitter Rome sans bruit, le Sénat n'oserait pas appuyer un Lysias. Polybe et l'ambassadeur égyptien Ményllos d'Alabanda — deux amis qui n'étaient pas des ennemis des Romains — insistèrent dans le même sens. Ményllos se chargea de louer à Ostie un bateau qui transporterait le fugitif. Le complot, auquel Polybe s'applaudit d'avoir participé, s'élabora en perfection, avec la complicité de bon nombre d' « amis », à l'insu de la police romaine. Au jour marqué, le jeune prince organisa pour la forme une partie de chasse au sanglier aux environs de Circéi, et, pendant que ses veneurs l'attendaient là-bas, il s'embarqua nuitamment à Ostie sur le bateau loué à l'avance par Ményllos, un navire carthaginois qui allait porter des cadeaux, en guise d'hommage filial, aux dieux de Tyr.

Les précautions étaient si bien prises, — Polybe, mal portant ou malade à propos, avait même expédié de son lit à Démétrios un billet cacheté pour lui recommander d'être sobre ce jour-là, — tout était, dis-je, si bien combiné que Démétrios était déjà en mer depuis quatre jours quand le bruit de son évasion se répandit à Rome. Le Sénat se réunit, et, considérant que le fugitif était maintenant hors d'atteinte, il décida simplement qu'on enverrait une ambassade en Syrie pour surveiller les événements. Encore eut-on soin de tracer l'itinéraire de cette ambassade de telle façon que, passant par la Grèce et chargée d'y faire d'abord une tournée d'inspection, puis de vérifier les récriminations de Prusias, d'Ariarathe et des Galates contre Eumène, elle n'arrivât pas trop tôt en Syrie. Démétrios avait donc le temps d'agir [2].

1. Sur les titres de τροφεύς et de σύντροφος, voy. G. Corradi, *Ricerche Ellenistiche*, III. ΣΥΝΤΡΟΦΟΙ (*Riv. di Filol. class.*, XXXIX [1911], pp. 521-534).
2. Polyb., XXXI, 19-23. = *Exc. de legat.*, pp. 341-346 de Boor.

Débarqué à Tripolis en Phénicie, Démétrios n'eut qu'à paraître en Syrie pour provoquer un soulèvement contre Lysias et son pupille. La guerre civile par laquelle avait débuté le nouveau règne avait laissé des rancunes au cœur du parti vaincu avec Philippe, et Lysias, aigri par son impopularité même, n'avait pas su user avec modération de la victoire. Parti de Tripolis avec quelques mercenaires, Démétrios fut accueilli comme un sauveur à Antioche. Lysias et Antiochos Eupator furent menés par leurs propres soldats au roi légitime « rentré dans le palais de ses pères ». Celui-ci ne voulut même pas les voir, et, sans plus de formalités, « l'armée les mit à mort » [1].

Ainsi finit, au bout d'un peu plus de deux ans (162/1), le règne d'Antiochos Eupator. La discorde semée par l'usurpation d'Antiochos Épiphane avait porté ses fruits : son fils, à peine âgé de onze ans, en fut la première victime. La famille des Séleucides hâtait de ses propres mains l'heure prochaine de sa ruine.

1. *I Macc.*, 7, 1-4. Joseph., XII, 10, 1. Euseb., I, pp. 253-254 Schœne. Les dates babyloniennes commencent, pour le règne de Démétrios I, à 151 Sel. = 161/0 a. C., (de même *I Macc.*, 7, 1, mais avec un comput en avance d'un an = 162/1 a. C.), et se continuent en 152, 154, 157, 159 Sel.

CHAPITRE X

DÉMÉTRIOS I SOTER (162-150).

Démétrios reconnu comme roi légitime par le Sénat romain. — Révolte de Timarchos, satrape de Médie, qui prend le titre de roi : exemple imité par Ptolémée gouverneur de Commagène (162).

§ I. — Suite de la guerre de Judée. — Exécutions ordonnées à Jérusalem par Bacchide. — Nicanor battu et tué à Béthoron par Judas Machabée (161). — Mort de Judas, vaincu par Bacchide à Ashdod (161). — Soumission de la Judée (161-158).

§ II. — Les affaires d'Orient. — Timarchos défait et Babylone délivrée par Démétrios Soter : la Commagène reconquise. — Brouille entre Démétrios et Ariarathe V de Cappadoce : Ariarathe V expulsé, et le prétendant Oropherne installé sur le trône de Cappadoce par Démétrios (158). — Arbitrage conciliant du Sénat romain. — Oropherne expulsé et Ariarathe V rétabli par Attale II.

§ III. — Coalition contre Démétrios. — Despotisme et misanthropie du roi. — Tentative manquée sur Cypre (154) : ressentiment de Ptolémée VI Philométor. — Sédition à Antioche. — Attale II suscite à Démétrios un compétiteur, (Alexandre) Bala, fils prétendu de Antiochos IV Épiphane (153). — Alexandre Bala présenté au Sénat, agréé par les Romains (152), soutenu par les rois de Pergame, de Cappadoce, d'Égypte, et même par Jonathan, frère de Judas Machabée. — Défaite et mort de Démétrios I (150).

Le nouveau roi avait trouvé jusqu'ici la tâche plus facile qu'il n'aurait cru. Maintenant, il allait se trouver aux prises avec des embarras de toute sorte. Échappé de Rome sans l'aveu du Sénat, il avait à se faire pardonner son évasion, et il ignorait comment serait appréciée à Rome son intrusion violente, souillée par le meurtre de son rival. L'ambassade romaine qui devait décider de son sort ne se pressait pas. Son homme de confiance, Ménocharès, vint lui dire à Antioche

qu'il avait rencontré les légats en Cappadoce, d'où ils allaient sans doute venir en Égypte. Démétrios se hâta d'envoyer à leur rencontre; mais les diplomates, toujours réservés, ne lui firent pas l'honneur d'une visite. Les envoyés de Démétrios les joignirent en Pamphylie, sur le chemin de Rhodes. Le roi de Syrie passa de l'inquiétude à l'anxiété : il envoya de nouveau à Rhodes ses protestations et ses hommages. Heureusement pour lui, le chef de la mission, Ti. Sempronius Gracchus, le même qui, quelques années auparavant, avait fait un rapport favorable sur Antiochos Épiphane, était bien disposé à son égard. Le Sénat finit par reconnaître en fait Démétrios, qu'il eût été d'ailleurs difficile de remplacer, et le Séleucide témoigna discrètement sa gratitude — déguisée en reconnaissance pour le temps où il avait été hébergé à Rome — en envoyant à Rome une couronne d'or de 10.000 statères. Il ne pouvait pas moins faire, Ariarathe en ayant offert une du même poids et la faveur des Romains se mesurant à la valeur des cadeaux. Ses députés emmenaient aussi avec eux le meurtrier d'Octavius, Leptine, et un certain conférencier nommé Isocrate, lequel avait eu le tort d'approuver tout haut l'acte de Leptine et de dire qu'il faudrait traiter de même tous les ambassadeurs romains. Démétrios n'avait pas eu la peine de traquer le coupable. Leptine était un illuminé. Il était venu s'offrir lui-même au roi, se faisant fort d'aller démontrer au Sénat que les dieux eux-mêmes lui avaient ordonné de faire justice d'Octavius. Quant à Isocrate, il devint fou ou simula la folie. Le Sénat accepta la couronne d'or, mais il renvoya ces deux fanatiques. Il trouvait plus habile de garder en réserve un grief dont on pourrait user au besoin. Il se contenta de répondre par une espèce de truisme, à savoir, « que le roi sera traité avec bienveillance, s'il agit de façon satisfaisante pour le Sénat dès le début de son règne » [1].

1. Polyb., XXXII, 3-6. Diod., XXXI, 28-30. Appian., *Syr.*, 47 (la couronne comme χαριστήριον τῆς ποτὲ παρ' αὐτοῖς ὁμηρείας).

Les Romains, on n'en saurait douter, avaient vu avec un certain dépit se terminer si vite les troubles que devait susciter la compétition de Démétrios et de son neveu. Ils avaient dû compter que la querelle dynastique se prolongerait, comme celle qui divisait en ce moment les Ptolémées, et affaiblirait d'autant ce qui restait de puissance aux Séleucides. Les moyens de corriger cette erreur de calcul ne leur manquaient pas. Les guerres et les discordes intestines qui avaient constamment tenu en haleine le régent Lysias avaient fourni à des satrapes déloyaux l'occasion de détacher encore à leur profit des morceaux de l'empire. Un favori d'Antiochos Épiphane, le satrape de Médie Timarchos de Milet, — homonyme et peut-être descendant du tyran jadis expulsé de Milet par Antiochos II, — entendait bien ne plus se dessaisir de sa province. Il connaissait de près les Romains pour avoir expérimenté lui-même, au cours de plusieurs voyages qu'il avait faits à Rome sous le règne précédent, la vénalité des sénateurs à court d'argent. Son frère Héraclide, à qui Antiochos Épiphane avait confié la gestion des finances, avait été pour lui un précieux auxiliaire. Il envoya donc à Rome Héraclide, lequel, énumérant force griefs contre Démétrios, demanda pour lui le titre de roi. Le Sénat, expert en sous-entendus, fit une réponse évasive, mais dont l'effet fut immédiat. « Encouragé par le sénatusconsulte, Timarchos réunit une armée considérable en Médie et fit alliance contre Démétrios avec Artaxias, roi d'Arménie. Les peuples voisins, effrayés de ce déploiement de forces, grossirent le nombre de ses sujets : il s'avança jusqu'au Zeugma et prit possession enfin de la royauté » [1]. Maître de Babylone, il prit même le titre de Grand-Roi qui figure sur ses monnaies [2].

1. Diod., XXXI, 27 a. A. von Gutschmid (*Gesch. Irans*, p. 42) restitue dans le texte de Diodore (au lieu de Τιμάρχῳ ἕνεκεν αὐτῶν βασιλεα εἶναι, qui suppose la phrase mutilée) ἐξεῖναι καὶ αὐτῷ βασιλέα εἶναι ; et plus loin, (au lieu de τῆς βασιλείας), τῆς Βαβυλωνίας.

2. Babelon, pp. CXV-CXVI. 89-90.

Son exemple fut suivi. Dès qu'on sut que les Romains étaient en froid avec Démétrios, il fut méprisé non-seulement par les autres rois, mais par les satrapes ses subordonnés. Ptolémée, gouverneur de Commagène, qui, « se fiant aux défenses naturelles du pays », affectait depuis longtemps des allures indépendantes, trancha aussi du souverain. Il avait même précédemment (164) poussé l'audace jusqu'à vouloir s'agrandir aux dépens d'Ariarathe IV de Cappadoce. Celui-ci l'avait ramené sur ses positions : mais, en bon ami des Romains qu'il était, il s'était bien gardé de l'en déloger [1]. Ainsi l'empire se disloquait, et la rébellion, en Commagène, n'était plus qu'à quelques lieues d'Antioche.

§ I.

Suite de la guerre de Judée.

En même temps, Démétrios se laissait entraîner malgré lui à intervenir dans les conflits incessants qui désolaient la Judée. Dans ce pays, les haines des partis étaient terribles : le seul moyen de n'être pas opprimé était d'opprimer les autres. Depuis la trêve conclue avec Lysias, le parti des patriotes avait le dessus : il persécutait les philhellènes, qu'il traitait en renégats. « Ces hommes iniques et impies en Israël », comme les appelle la chronique des Machabées, vinrent trouver Démétrios pour lui demander aide et protection. Ils avaient pour porte-parole le grand-prêtre Alcimos, qui, nommé en 162 par Antiochos Eupator, n'avait sans doute pu prendre possession de sa charge. Démétrios donna ou confirma à Alcimos le titre de grand-prêtre et envoya Bacchide, gouverneur de Mésopotamie, pour l'installer à Jérusalem. Bacchide, chargé d'apprendre aux Juifs qu'ils avaient un maître à Antioche, eut soin d'emmener un corps

1. Diod., XXXI, 19 a.

de troupes imposant. Les patriotes n'osèrent bouger. Bacchide les berça de belles paroles, fit appréhender et traîtreusement mettre à mort une soixantaine de meneurs attirés par ses promesses; après quoi, laissant au grand-prêtre une garde suffisante, il revint à Antioche, croyant avoir pacifié le pays et assuré à Alcimos l'exercice du pouvoir.

Il connaissait bien mal les indomptables serviteurs de Jahveh. Aussitôt que Bacchide fut retourné en Syrie, Judas Machabée rallia autour de lui les patriotes et expulsa l'intrus, l'impie Alcimos, lequel alla de nouveau porter ses doléances à Antioche. Démétrios envoya alors en Judée Nicanor, un général qui connaissait le pays pour y avoir été plus d'une fois battu. Nicanor chercha d'abord à s'emparer par ruse de la personne du Machabée. Il se fit battre encore à Caphar-salama et se replia sur Jérusalem, où il eut le tort d'exaspérer par des menaces le parti qu'il ne savait pas vaincre. De Jérusalem, il continua sa retraite jusqu'à Bethoron, où il reçut des renforts de Syrie. Se croyant alors, avec neuf mille hommes, en mesure de livrer bataille aux mille fanatiques du Machabée, il éprouva une défaite totale. Lui-même resta sur le terrain, et les débris de son armée en déroute furent exterminés par la population accourue à l'appel des trompettes nationales. La « journée de Nicanor » resta un des plus glorieux anniversaires du calendrier israélite (févr. ou mars 161 a. C.) [1].

Pour assurer un lendemain à ces succès inespérés, le Machabée, qu'on aurait cru moins diplomate, eut, d'après les historiens juifs, l'idée de s'adresser aux Romains. Tout le monde savait en Orient que l'alliance romaine conférait une sorte d'inviolabilité, et qu'il n'était pas très difficile d'obtenir cet enviable privilège. La grande République, occupée à démembrer pièce à pièce les royaumes riverains de la Méditerranée, faisait bon visage à quiconque voulait

1. Ici finit (chap. 15) la chronique de *II Macc.*; celle de *I Macc.* se poursuit jusqu'en 177 Sel. = 136/5 a. C.

se détacher d'un de ces États en dissolution. On ne saurait dire à quel moment ont commencé les négociations, qui étaient peut-être déjà engagées avant la victoire de Bethoron, et l'on hésite à affirmer l'authenticité du pacte qui s'ensuivit, — un traité d'alliance entre le peuple romain et la nation des Juifs, — à plus forte raison, du message par lequel le Sénat aurait signifié à Démétrios d'avoir à laisser les Juifs en paix [1]. On sait par maints exemples que la foi et le patriotisme, surtout réunis, n'ont guère souci de la vérité pure.

Quelle qu'ait été la valeur de ce pacte, dont les Romains ne paraissent pas avoir pris grand souci, Judas n'en eut pas le bénéfice. Démétrios, informé ou non, prévint l'ingérence romaine dans sa querelle en hâtant ses préparatifs. Un mois environ après la défaite de Nicanor, Bacchide, à la tête de 22.000 hommes, envahit la Palestine par le nord et marcha droit à travers la Galilée sur Jérusalem. Le Machabée voulut lui barrer le passage. Ses partisans eux-mêmes essayèrent en vain de fléchir son héroïque obstination. Sur trois mille hommes qu'il avait avec lui, il n'en resta bientôt plus que huit cents. C'est avec cette poignée d'intrépides qu'il soutint près d'Ashdod ou de Berzetho le choc de l'armée syrienne. Le Machabée se battit comme un lion, mais il fut écrasé sous le nombre et resta parmi les morts (avril 161 ?).

Le héros fut pleuré par Israël, qui ensevelissait avec lui toutes ses espérances. Pour le moment, la Judée était enfin soumise à l'autorité du roi de Syrie, et les philhellènes exultaient. Bacchide se faisait l'instrument de leurs vengeances, persuadé que rien ne valait, pour diriger ses coups, la perspicacité de la haine entre partis dissidents. Ces persécutions poussèrent de nouveau les Hasidîm à la révolte; mais leur chef Jonathan, frère du Machabée, fut obligé de s'enfuir avec eux au désert et de vivre au jour le jour, entre les Macédoniens qui épiaient l'occasion de le saisir et les Bédouins

1. *I Macc.*, 8, 22-28 (traité postérieur, interpolé à cette place, d'après H. Willrich, *Judaica*, pp. 71 sqq.). Joseph., XII, 10, 6.

qui lui avaient déjà tué son frère Jean. Bacchide procéda méthodiquement à la consolidation de l'autorité royale en Judée, élevant des fortifications sur les points principaux et enfermant dans la citadelle de Sion des otages pris dans les premières familles du pays. Néanmoins, il ne fut plus jamais question de revenir sur la concession faite par Lysias et de proscrire le culte national. On avait compris que le seul moyen de gouverner cet étrange peuple était de le laisser confondre, comme par le passé, le Droit avec la Loi religieuse et vivre à sa guise dans la pratique de ses observances rituelles. Le pays fut si bien pacifié que, lorsque Alcimos mourut, – d'une maladie mystérieuse, comme il convenait à un impie, – Bacchide ne jugea pas nécessaire de lui donner un successeur. Le pontificat, qui avait été jusque-là un instrument de désordre, resta plusieurs années vacant. Quand Bacchide fut rentré à Antioche (160), « la terre de Judée fut silencieuse durant deux ans ». Au bout de ces deux ans, Bacchide fut rappelé par les violences des fanatiques, dont les bandes étaient rentrées dans le pays. Mais enfin, Jonathan lui-même offrit sa soumission, et Bacchide lui permit de s'installer non pas à Jérusalem, mais à Michma, où il continua à représenter, pour les fidèles du parti, une ombre de gouvernement national (158) [1].

En somme, la force avait prévalu : Jahveh n'avait pas encore délivré son peuple, et tant de sang répandu n'avait fait que remettre les choses en l'état où elles étaient avant le néfaste caprice d'Antiochos Épiphane. Le joug était même plus pesant. Quoi qu'en disent les historiens juifs, l'avenir, qui devait émanciper enfin le peuple de Dieu, ne fut pas non plus signalé par des miracles, à moins qu'on ne considère comme marques de l'intervention providentielle les dissensions dynastiques et guerres civiles qui ruinèrent, en Judée comme ailleurs, l'autorité des Séleucides.

1. *I Macc.*, 9. Joseph., XII, 11, 1-2. XIII, 1, 5-6.

§ II

Les Affaires d'Orient

Autant qu'on peut assurer la chronologie de ces années troublées, Démétrios n'avait pas attendu la pacification de la Judée pour parer à des dangers plus pressants. Pendant que ses lieutenants domptaient l'exaltation patriotique des partisans du Machabée, il avait abattu le présomptueux rival qui avait pris en Orient le titre de Grand-Roi. Quelles furent les péripéties de ce duel, nous n'en savons absolument rien. Appien dit seulement que Démétrios « expulsa Héraclide et supprima (ἀνεῖλεν) Timarchos, qui s'était mis en révolte et, entre autres méfaits, avait infligé de mauvais traitements à Babylone; si bien que, sur l'initiative des Babyloniens, il fut dès lors appelé le Sauveur (Σωτήρ) » [1]. C'est de même pour avoir délivré Milet de l'autre Timarchos que jadis Antiochos II avait été appelé « le Dieu » (Θεός), et ce parallélisme ne laisse pas de jeter quelque doute sur la fidélité des souvenirs d'Appien. Un tétradrachme du Grand-Roi Timarchos, surfrappé au nom de Démétrios, donne à penser que le vainqueur s'efforça de faire disparaître de la circulation le nom du rebelle. Malheureusement, il avait laissé échapper Héraclide, qu'il rencontra plus tard sur son chemin. La Babylonie et la Médie une fois reconquises, Démétrios n'eut sans doute pas de peine à reprendre la Commagène au satrape usurpateur, Ptolémée, dont on n'entend plus parler par la suite. Ariarathe, qui avait eu déjà à subir et à repousser une agression de la part de cet ambitieux, l'y eût aidé au besoin [2].

C'est cependant au cours des quelques années de paix qui

1. Appian., *Syr.*, 46. Cf. Trog., *Prol.* 34. On a une inscription cunéiforme au nom de Démétrios, datée de 151 Sel. = 161/0 a. C. (*Zeitschr. f. Assyriol.*, VIII [1893], p. 110). Le tétradachme surfrappé dans Babelon, p. cxv.
2. Diod., XXXI, 19 a.

suivirent qu'il faut placer le singulier conflit survenu entre Démétrios et Ariarathe V de Cappadoce. Cet Ariarathe, à qui sa piété filiale avait mérité le surnom de Philopator joint au prédicat paternel de « Pieux » (Εὐσεβής), était un client de Rome, obséquieux par goût autant que par nécessité. Succédant à son père en 163, il avait commencé, ainsi que nous l'avons vu, par réclamer à Lysias les cendres de sa mère et de sa sœur. L'année suivante, Démétrios, qui venait de venger les injures d'Ariarathe et les siennes en faisant exécuter Lysias, avait cru s'attacher davantage son cousin et ami le roi de Cappadoce en lui offrant la main de sa sœur Laodice, veuve de Persée. En ce temps-là, on devait supposer que le Sénat tiendrait rigueur à Démétrios, et Ariarathe V — comme autrefois Eumène II, à qui Antiochos le Grand offrait la main de sa fille — ne se souciait pas d'épouser une querelle en perspective. S'il avait hésité, le colloque qu'il eut avec la commission romaine présidée par Ti. Sempronius Gracchus l'eût détourné de commettre cette imprudence. Non seulement il refusa la main de la princesse séleucide, entachée du souvenir de son premier mari, mais il eut la lâcheté de s'en vanter à Rome et de mériter les félicitations du Sénat, félicitations qui semblaient préjuger la déchéance prochaine de Démétrios [1]. Celui-ci prit sans doute le parti d'épouser lui-même sa sœur [2] ; mais on conçoit qu'il ait gardé rancune à ce doucereux et indélicat voisin et qu'il ait saisi la première occasion de se venger.

L'occasion lui fut offerte bientôt. La maison des Ariarathe, alliée depuis longtemps par des mariages avec celle des Séleucides, avait vu d'étranges choses une vingtaine d'années auparavant. La reine Antiochis, fille d'Antiochos le Grand, mariée à Ariarathe IV le Pieux et désolée d'être stérile, avait supposé l'un après l'autre deux enfants, Ariarathe et Oro-

1. C'est à ce moment que Démétrios et Ariarathe envoyaient à Rome des couronnes ἀπὸ μυρίων χρυσῶν (ci-dessus, p. 316). Ariarathe félicité ἐπὶ τὴν ἀπόρρησιν τοῦ γάμου καὶ φιλίας πρὸς Δημήτριον (Diod., XXXI, 28).

pherne ou Holopherne [1]. Lorsqu'elle eut plus tard des enfants authentiques et légitimes, deux filles et un fils appelé Mithridate, elle avoua sa supercherie à son époux, qui avisa aux moyens d'écarter sans scandale les intrus et de prévenir des compétitions ultérieures. L'aîné, Ariarathe, fut envoyé à Rome avec une pension convenable, sous prétexte de le faire élever à la mode romaine ; l'autre, Oropherne, fut placé quelque part en Ionie, probablement à Priène. Le roi eût mieux fait de les expédier tous deux à Rome, où ils auraient été amicalement surveillés ; mais il crut sans doute suffisant d'y interner l'aîné. Néanmoins, il fut depuis lors comme hanté de la crainte que sa succession n'échappât à son fils légitime, Mithridate, le futur Ariarathe V ; car l'histoire de la supposition d'enfants était un secret de famille, qu'on s'était gardé d'ébruiter et qui, dévoilé, pourrait passer pour une fable inventée après coup. Tite-Live mentionne la présentation d'un fils encore enfant du roi Ariarathe (IV) au Sénat, à la date de 172, et les mesures prises pour l'installer avec sa suite dans un hôtel meublé, aux frais de l'État, sans se douter que ce fils de roi n'était peut-être pas un fils légitime et héritier du roi de Cappadoce [2]. Nous ne saurons jamais si le Sénat était averti et s'il collaborait sciemment aux projets d'Ariarathe. Pour plus de sûreté, celui-ci, comme autrefois Ptolémée Soter et pour les mêmes raisons, voulut non seulement associer son fils au trône, mais « se démettre de toute son autorité », c'est-à-dire abdiquer en faveur de l'héritier légitime. Mithridate, maintenant Ariarathe (V), plus scrupuleux que jadis Ptolémée Philadelphe, remontra à ce tendre père « qu'il lui était impossible d'accepter une faveur pareille du vivant de ses parents ». Il succéda sans encombre à son père (163-130), et, roi pacifique, d'esprit cul-

1. Oropherne passe pour une graphie plus exacte du nom de Ὀλοφέρνης, que Diodore (XXXI, 19, 2 et 7 Dindorf) applique à un frère d'Ariarathe I et à ce prétendu fils d'Ariarathe IV. Sur le mariage d'Ariarathe IV et d'Antiochis, vers 195, voy. ci-dessus, p. 184.

2. Liv., XLII, 19.

tivé par une « éducation hellénique », aimé de ses sujets, il semblait bien affermi sur son trône [1]. Il avait compté sans la rancune de Démétrios, qui sut lui trouver un compétiteur.

L'histoire perd absolument de vue l'Ariarathe bâtard déporté à Rome, auquel, ce semble, Démétrios aurait dû songer tout d'abord, s'il était encore vivant et en mesure d'échapper, comme avait fait Démétrios lui-même, à la tutelle vigilante des Romains. En tout cas, Oropherne était un candidat disponible. Ce qu'on sait du caractère de cet aventurier, cruel, fourbe et cupide, ne témoigne pas en faveur de l'éducation reçue à Priène. Qu'il ait conçu de lui-même ou que quelque affidé de Démétrios lui ait suggéré l'idée de réclamer le trône de Cappadoce ; qu'il ait même peut-être fait une première tentative avant d'aller invoquer à Antioche l'appui de Démétrios ; peu importe. Toujours est-il que, d'après Justin, il fut bien accueilli à la cour de Syrie, où il se présenta en « suppliant injustement chassé du royaume » [2]. Au dire de l'historien, Démétrios, impatient de s'agrandir et de s'enrichir aux dépens de ses voisins, jugea l'occasion excellente pour se venger de l'affront fait à sa sœur et se chargea de rétablir Oropherne sur le trône. Il entra, en effet, en Cappadoce avec son client, en expulsa Ariarathe et lui substitua Oropherne (158).

De là naquirent une série de complications diplomatiques, récriminations et doléances portées, comme toujours, devant le Sénat romain. Ariarathe courut à Rome et faillit n'en pas revenir, car Oropherne avait aposté sur la route des spadassins qui essayèrent de le tuer, à Corcyre d'abord, puis à Corinthe. Persée avait employé naguère le même procédé contre Eumène II et n'avait pas mieux réussi. Le Sénat écouta aussi les discours des envoyés de Démétrios et de ceux d'Oropherne. Démétrios et Oropherne furent bien secondés par l'effronterie de leurs avocats, qui, dit Polybe, parlaient de

1. Diod., XXXI, 19, 7-8.
2. Justin., XXXV, 1.

tout à tout propos et n'avaient aucun souci de la vérité. Les cadeaux d'Oropherne ne nuisirent pas non plus à sa cause. Bref, Démétrios n'eut pas à regretter leur campagne. Le Sénat eût volontiers donné une leçon au roi de Syrie, mais il aimait encore mieux ne pas laisser perdre une si bonne occasion d'affaiblir le royaume de Cappadoce. Il parut persuadé que Oropherne avait autant de droits au trône que Ariarathe, et, en conséquence, il décida que les deux frères règneraient ensemble (157) [1]. Les Romains connaissaient par expérience les effets de ce régime en Égypte, d'où tantôt l'un, tantôt l'autre des deux Ptolémées venait réclamer leur assistance contre son frère [2], et ils s'en trouvaient bien. Démétrios, de son côté, avait tiré de grosses sommes de son protégé, à titre de rémunération pour ses bons offices, et il conservait encore par devers lui une créance de 400 talents payables plus tard [3].

La sentence arbitrale du Sénat était inexécutable, et il ne tenait pas autrement à ce qu'elle fût exécutée. Ariarathe, réfugié à la cour de Pergame, auprès de son beau-frère Attale II, ne pouvait rentrer dans son royaume que par la force. Oropherne puisait à pleines mains dans le Trésor pour récompenser ses amis et s'en faire de nouveaux. Il avait largement payé les services de Démétrios II ; il donna 50 talents à un certain Timothée, qui l'avait débarrassé de quelques partisans de l'opposition et avait plaidé sa cause à Rome. Il avait achevé de vider les caisses royales en déposant à Priène 400 talents ; c'était une ressource pour le cas probable où il verrait s'écrouler son trône improvisé, une assurance, selon l'expression de Diodore, contre les caprices de la Fortune [4]. Pour combler le déficit, « voyant que les Cappadociens étaient mécontents, il se mit à tirer d'eux tout

1. Diod., XXXI, 19, 2-4. 32. 34. Polyb., III, 5, 2. XXXII, 20. XXXIII, 12.
2. Voy. *Histoire des Lagides*, II, pp. 27-45.
3. Somme convenue, 1500 tal. d'après Appien (*Syr.*, 47) ; 1700 tal., dont 400 payables à une prochaine échéance, d'après Diodore (XXXI, 32).
4. Polyb., XXXIII, 12. Diod., XXXI, 32.

l'argent possible et confisqua au profit du Trésor les biens des habitants les plus considérables »[1]. Il amassait ainsi plus de haines encore que d'argent. Mais comme, avec les mœurs « ioniennes », le « gaspillage artistique » qu'il avait introduit à la cour[2], il faisait plus de dépenses que de recettes, il arriva un jour qu'il ne put payer la solde de ses mercenaires. Le cas était grave, car une révolte pouvait s'ensuivre. Oropherne eut alors recours à un expédient bien connu. Sur le mont Ariadne s'élevait un temple de Zeus, asile depuis longtemps sacré, enrichi par la piété des fidèles. Oropherne fit au dieu un emprunt forcé, et, avec l'argent ainsi extorqué, il paya l'arriéré de la solde[3]. Il était tiré d'affaire pour le moment, mais la morale antique, indulgente pour bien des crimes, veut que le sacrilège soit toujours puni.

Un pareil régime ne pouvait durer longtemps. Attale II se chargea de venger les hommes et les dieux. Il ramena son beau-frère Ariarathe V en Cappadoce et en expulsa Oropherne, qui se réfugia à Antioche (vers 156). Le Sénat, revenant sur sa première décision, s'empressa de reconnaître Ariarathe pour roi légitime de la Cappadoce entière. Il est probable que Attale s'était assuré à l'avance de son approbation. Démétrios ne paraît pas avoir défendu ni son protégé ni les gens de Priène, qui, avec une loyauté admirée de Polybe, refusèrent de livrer à Ariarathe le dépôt de 400 talents à eux confié par leur concitoyen Oropherne. Les Priéniens firent vainement appel aux Rhodiens et aux Romains : délaissés, ils aimèrent mieux laisser dévaster leur territoire par les troupes des rois coalisés que de manquer à la parole donnée, et finalement l'argent fut remis à l'exilé, qui, ambitieux incorrigible, en devait faire bientôt mauvais usage[4].

1. Diod., *loc. cit.*
2. Ἰακὴν καὶ τεχνητὴν ἀσωτίαν (Polyb., XXXII, 20, 9).
3. Diod., XXXI, 34.
4. Polyb., III, 5, 2. XXXIII, 12. Liv., *Epit.* 47 (*Ariarathes, Cappadociae rex, consilio Demetrii regis Syriae et viribus pulsus regno, a Senatu restitutus est*).

§ III

Coalition contre Démétrios I Soter.

L'inaction de Démétrios en pareille occurrence s'explique par les embarras, intérieurs et extérieurs, qu'il s'était créés, tels qu'il n'osait plus quitter sa capitale. Comme la pacification de la Judée était achevée depuis 157, Démétrios avait eu cependant quelques loisirs ; mais il les avait employés d'une façon peu honorable. Il voulut s'emparer de Cypre par surprise, avec la complicité d'un traître, Archias, qui, gouverneur de l'île pour le compte de Ptolémée Philométor, s'engagea à la livrer à Démétrios pour la somme de 500 talents. Mais Archias fut dénoncé, et, mis en jugement, se pendit avec un cordon de tapisserie (154) [1]. Démétrios se fit ainsi un ennemi de ce Philométor qu'il méprisait pour l'avoir vu humble à Rome, mais qui lui garda rancune de cette tentative déloyale. C'était un ennemi de plus, et il en avait déjà beaucoup. Il avait contracté à Rome, dans l'ennui des jours d'exil, un vice d'ailleurs assez familier aux Séleucides. Il s'enivrait volontiers, et Polybe ne nous a pas caché que cette fâcheuse habitude avait fait douter du succès des combinaisons imaginées pour l'évasion du jeune prince en 162. Il était ivre, dit-il, « presque toute la journée » [2]. L'intempérance, d'autre part, avait développé le fonds d'orgueil âpre et misanthropique qui formait le trait saillant du caractère de Démétrios. Le roi, impatient du contact des foules curieuses et malveillantes, s'était bâti à quelque distance d'Antioche une espèce de château-fort où il vivait dans la solitude, sans plus se soucier des affaires publiques. Il avait ainsi mécontenté non seulement la population d'Antioche, mais les soldats, qui ont en général peu de goût pour les

1. Polyb., XXXIII, 3.
2. Démétrios συμποτικὸς φυσικῶς (Polyb., XXXI, 21, 8), πολυπότης (XXXIII, 14 = Athen., X, p. 440 b.). Cf. ci-dessus, p. 314.

maîtres invisibles. « Tout le monde détestait Démétrios » [1]. En même temps, moitié par politique, moitié par antipathie personnelle, les rois des pays voisins souhaitaient la chute du Séleucide et étaient prêts à s'entendre pour la préparer. Dans cet état des esprits, le moindre incident pouvait avoir des conséquences imprévues.

L'ébranlement qui devait renverser Démétrios Soter paraît avoir commencé par une sédition populaire dans la capitale. Antioche, qui, en sa qualité de ville hellénistique, n'avait pas un respect exagéré pour les rois et croyait pouvoir suivre l'exemple des Alexandrins, se souleva contre un maître aussi maussade et aussi parcimonieux. L'instigateur du mouvement fut peut-être Oropherne, l'ex-roi de Cappadoce, qui se souvenait moins d'avoir été soutenu que d'avoir été abandonné au moment opportun par Démétrios. Justin assure que, d'accord avec les Antiochéniens, l'intrigant voulait détrôner son bienfaiteur. Il est possible. Oropherne, de par une généalogie qui faisait foi pour le peuple, n'était-il pas le petit-fils d'Antiochos le Grand? L'argent restitué par les Priéniens dut lui servir à recruter des partisans, et il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans une ville exaspérée. Mais Démétrios brisa de vive force la rébellion : Oropherne fut battu et fait prisonnier. La réflexion empêcha Démétrios de pousser plus loin sa vengeance. Il songea que, mettre à mort Oropherne, c'était délivrer Ariarathe V d'un grand souci, et il se contenta de l'interner provisoirement à Séleucie sur l'Oronte [2]. On n'entend plus parler par la suite de cet aventurier, ce qui autorise à penser qu'il ne sortit pas vivant de sa prison [3]. Mais, à Antioche, la révolte, durement

1. Athen., V, p. 211 a (d'après Posidonios). On comprend que Philonide (ci-dessus, p. 284) n'ait pas cherché à occuper des situations officielles et se soit mieux trouvé à Laodicée.

2. Justin., XXXV, 1, 3-4.

3. H. Willrich (*Judaica*, pp. 28-35) prétend retrouver son nom et quelque chose de sa personne dans le roman juif de *Judith*, qui aurait été écrit entre 157 et 153 a. C. (Holopherne général de Nabuchodonosor-Démétrios).

réprimée, couvait toujours sous la cendre, prête à éclater de nouveau. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre.

Le plus habile des ennemis de Démétrios était le nouveau roi de Pergame, Attale II Philadelphe (159-138), qui, comme premier exploit, approuvé ou même suggéré par le Sénat, venait de restaurer Ariarathe V [1]. Il est peu de princes de l'époque que nous connaissions aussi bien, car sa biographie – sauf les dix dernières années de sa verte vieillesse – est tout au long dans Polybe. Eumène II, son frère aîné, était mort en 159, après trente-huit ans de règne, hautement estimé des Hellènes, mais en disgrâce auprès des Romains et ne gardant plus aucune illusion sur leur façon de comprendre la reconnaissance. Attale II, alors âgé de soixante et un ans, avait été toute sa vie un fidèle lieutenant de son frère, sans prétendre à aucun titre ni manifester aucune velléité d'ambition personnelle, aussi bien sur les champs de bataille que dans les ambassades. En 167, il avait honnêtement décliné les offres des Romains qui le poussaient à trahir son frère. Sans doute, il avait un instant prêté l'oreille aux propos des « hommes illustres » qui lui faisaient les avances les plus flatteuses; la tentation avait été forte, mais il l'avait surmontée [2]. Polybe admire, et avec raison, la concorde d'Eumène et de ses trois frères, « obéissant à leur aîné, lui faisant cortège et sauvant la dignité royale. C'est un fait dont on trouverait rarement un autre exemple » [3].

Une fois seulement, en 172, trompé par de fausses nouvelles, Attale s'était trop hâté de croire son frère mort et, lui succédant, d'épouser sa belle-sœur la reine Stratonice. Il était, après tout, l'héritier légitime d'Eumène II, qui n'avait pas d'enfants, et il pratiquait de bonne foi la maxime que le mort saisit le vif. Cette précipitation n'altéra pas l'amitié

1. Polyb., XXXII, 23, 8 (πρῶτον ἐξήνεγκε δεῖγμα τῆς αὑτοῦ πράξεως τὴν Ἀριαράθου καταγωγήν : indication utilisable pour la chronologie). Liv., *Epit.* 47.
2. Polyb., XXX, 1-3. Cf. ci-dessus, p. 287.
3. Polyb., XXXII, 23.

des deux frères. Eumène, guéri des suites du guet-apens tendu par Persée, reprit sans difficulté son trône et sa femme ; mais l'incident prépara pour plus tard à Attale quelques ennuis. En effet, l'année suivante, Stratonice, jusque-là stérile, mit au monde un enfant, le futur Attale III Philométor. Eumène ne reconnut probablement pas en lui son fils légitime ; mais, pour obvier aux doutes possibles, il le légitima au bout de quelques années en l'adoptant. Depuis lors, le jeune Attale est toujours appelé, dans les documents officiels, fils d'Eumène. A la mort d'Eumène II (159), sa succession, d'après le droit commun, revenait donc à cet enfant, alors âgé de douze ans. Strabon dit même qu'Eumène lui destina le trône, en confiant la régence à Attale [1]. Mais, dans les circonstances actuelles, une régence était un régime équivoque qui avait ses dangers. Attale prit donc le titre de roi, maintenant son fils et héritier présomptif dans la condition qu'il avait lui-même acceptée auprès d'Eumène, celle d'un « particulier » (ἰδιώτης). En somme, il ne faisait que substituer la généalogie réelle à une fiction légale, et c'est de lui qu'on peut dire qu'il sortit de la légalité pour rentrer dans le droit.

Initié de longue date à la politique des Attalides, qui, de compte à demi avec les Romains, ne négligeaient aucune occasion d'affaiblir l'empire séleucide, Attale II résolut de poursuivre l'œuvre de désorganisation à laquelle il avait lui-même collaboré en 175, lorsque Eumène et lui avaient aidé Antiochos IV Épiphane à consommer son usurpation, au détriment de Démétrios. Apprenant qu'il y avait à Smyrne un jeune homme qui — à l'instigation peut-être des insurgés d'Antioche — se donnait pour un fils d'Épiphane et qui ressemblait en effet beaucoup au feu roi Antiochos V Eupator, Attale fit venir à Pergame ce singulier prétendant, changea son nom de Bala en celui d'Alexandre, le revêtit des orne-

1. Strab., XIII, p. 624.

ments royaux et l'expédia en Cilicie, où un certain Zénophane se chargea de lui recruter des adhérents en Syrie. Tous les ennemis de Démétrios se rallièrent autour du candidat improvisé par Attale, à commencer par les gens d'Antioche, qui de simples rebelles devenaient les défenseurs du trône et les champions de la branche cadette. D'où venait cet intrus, élevé, dit-on, à Rhodes, on ne l'a jamais su. Tous les historiens — à part les Juifs et peut-être Strabon — disent que ce Bala était de basse extraction ; mais il était notoire que Antiochos Épiphane avait eu des concubines, et, au surplus, les adversaires de Démétrios ne tenaient pas à y regarder de près. « Si grande était chez tous la haine de Démétrios », dit Justin, « qu'ils allouaient à son rival, d'un consentiment unanime, non seulement des forces royales, mais la noblesse de race » [1]. On se souvenait trop, à certains moments, que les rois étaient des descendants de parvenus, et que le droit divin s'acquiert par le succès.

Toute intrigue aboutissait nécessairement à Rome. C'était là que, avant d'aller plus loin, il fallait essayer les chances du prétendant. L'ex-trésorier Héraclide, expulsé par Démétrios et alors réfugié à Rhodes, se chargea d'aller présenter au Sénat le jeune Alexandre. Pour mieux agir sur la haute assemblée, qui aimait à jouer les rôles philanthropiques, il emmena aussi une Laodice, fille d'Antiochos Épiphane, afin d'avoir deux infortunes à faire valoir et le témoignage de la princesse à invoquer si on lui demandait les preuves de la filiation d'Alexandre. Héraclide avait déjà fait plus d'une fois le voyage de Rome du temps d'Antiochos Épiphane, et il connaissait, pour les avoir jadis employés avec succès,

1. Diod., XXXI, 32 a. Justin., XXXV, 1, 8. Les chroniqueurs juifs tiennent Alexandre Bala pour un fils d'Antiochos Épiphane (*I Macc.*, 10, 1. Joseph., XIII, 2, 1). Strabon (XIII, p. 624) dit aussi qu'Attale s'allia Ἀλεξάνδρῳ τῷ Ἀντιόχου. Il est difficile d'admettre que la généalogie de Bala ait été inventée de toutes pièces, et que Philométor ait donné sciemment sa fille à un jouvenceau de la basse classe (*extremae sortis*). Je ne pense pas non plus que la candidature de Bala ait été déclarée par Eumène II, donc avant 159, comme le propose R. Bevan (II, p. 207).

l'usage des moyens diplomatiques. Attale, sans aucun doute, eut soin de le fournir de ce genre d'arguments. Héraclide arriva à Rome, avec ses deux clients, dans l'été de 153. Le Sénat ne voulut pas montrer d'empressement à le recevoir : il lui fit attendre environ six mois une audience. C'était précisément ce que souhaitait Héraclide. Sûr de vaincre les dédains apparents par son savoir-faire, il employa utilement ses loisirs à renouveler des connaissances et à travailler l'opinion des Pères Conscrits[1]. Enfin, en 152, le Sénat, après avoir reçu les hommages du jeune Attale fils d'Eumène et accueilli assez froidement le jeune Démétrios, fils du roi de Syrie, qui venait s'offrir comme otage et qu'il renvoya à son père, le Sénat, dis-je, se décida à entendre Héraclide. Celui-ci amena à la barre de l'assemblée Alexandre et Laodice, et l'on eut la séance touchante dont Héraclide avait si bien réglé la mise en scène. Le jeune prince prononça un petit discours dans lequel il demandait au Sénat de lui rendre le trône de son père, leur ami et allié, ou tout au moins de laisser les mains libres à ses partisans. Puis Héraclide développa ce thème, en le renforçant de diatribes contre Démétrios et d'une péroraison larmoyante.

Le Sénat aurait dû avoir honte de jouer un rôle actif dans ce que les gens sérieux appelaient tout haut une comédie. Son intérêt même eût dû l'avertir que Rome, en passe d'hériter de tant de rois, n'avait pas à encourager les imposteurs, bâtards ou autres, qui avaient la prétention de ressusciter des dynasties éteintes ou à la veille de disparaître. Il savait ce que lui avait coûté l'usurpation du bâtard Persée, et il pouvait déjà prévoir, sinon les Pseudo-Attale, du moins les Pseudo-Philippe, car on venait d'envoyer à Rome sous bonne garde un certain Andriscos, qui réclamait le trône de Macédoine comme fils de Persée ; et l'ami qui rendait aux Romains

1. Polybe répète que Héraclide s'attardait exprès : μετὰ τερατείας ἅμα καὶ κακουργίας ἐνεχρόνιζε, κατασκευόμενος τὰ περὶ τὴν σύγκλητον (XXXIII, 14, 2) ; et plus loin : κεχρονικὼς ἐν τῇ Ῥώμῃ παρῆλθεν εἰς τὴν σύγκλητον (XXXIII, 16, 6).

un pareil service était précisément ce Démétrios roi de Syrie dont Héraclide demandait la déchéance [1]. Démétrios y avait quelque mérite, car il se serait refait une popularité en Syrie en favorisant Andriscos, ce prétendu neveu qui était venu réclamer son appui, parce que c'eût été créer des embarras aux Romains. Mais rien n'y fit : bon nombre de sénateurs avaient déjà cédé à ce que Polybe appelle discrètement les « enchantements » (γοητείαις) d'Héraclide. Ceux-là l'emportèrent sur les modérés, c'est-à-dire le parti des Scipions : un sénatusconsulte fut rédigé qui non seulement permettait à Alexandre et Laodice [†], « enfants d'un roi ami et allié », de reprendre l'héritage paternel, mais leur promettait appui et secours en cas de besoin (152) [2].

Muni de ce sénatusconsulte, qui valait à lui seul une armée, Héraclide se mit à recruter des mercenaires et vint installer son centre d'opération à Éphèse, sous l'œil bienveillant du roi de Pergame. Aussitôt, le candidat de Rome fut reconnu pour légitime roi de Syrie non seulement par Attale et Ariarathe, mais par Ptolémée Philométor, maintenant — depuis le coup de main sur Cypre — ennemi juré de Démétrios et le plus zélé des patrons d'Alexandre. Démétrios comprit que sa perte était décidée, et il retrouva toute son énergie pour disputer sa couronne à ses ennemis. Il commença par mettre à l'abri ses deux fils, Démétrios et Antiochos, en les confiant, avec une grosse somme d'argent, à un ami particulier qu'il avait à Cnide. Il ne garda près de lui que son dernier-né, Antigone, qui devait être encore au berceau [3]. Puis il attendit son rival. Celui-ci, appuyé et convoyé par la flotte égyptienne, aborda la Syrie par mer. La garnison de Ptolémaïs lui ouvrit les portes de la ville, en haine de Démétrios, que les soldats trouvaient « hautain et inabordable » [4].

1. Diod., XXXI, 40 a. XXXII, 15. Liv., *Epit.* 49.
2. Polyb., XXXIII, 14-16.
3. Pourquoi « not improbably the eldest son of Demetrios I » (Bevan, II, 218, 1) ?
4. *I Macc.*, I, 10, 1. Joseph., XIII, 2, 1. Justin., XXXV, 2, 1. Appian, *Syr.*, 67.

Démétrios craignit alors que, installé si près de la Judée, son adversaire ne donnât la main à Jonathan. Il envoya aussitôt à Jérusalem l'ordre de remettre à Jonathan les otages détenus dans la citadelle et l'autorisation pour Jonathan de réunir des troupes et de collaborer avec Démétrios — à titre d'allié du roi et non plus de sujet — à la défense du pays. Ce message eut pour première conséquence l'évacuation, ordonnée ou spontanée, des garnisons dispersées en Judée, sauf celles de Bethzour et de la citadelle de Jérusalem. Celles-ci étaient composées de juifs apostats, qui n'avaient point de pitié à attendre de leurs compatriotes. Jonathan eut soin que les avances de Démétrios fussent aussitôt connues à Ptolémaïs. Alexandre, comme il était facile de le prévoir, enchérit sur les offres de son rival : il nomma Jonathan « grand-prêtre ami du roi » et lui envoya une robe de pourpre avec une couronne d'or [1]. Démétrios essaya de parer le coup en abandonnant à Jonathan tous ses droits de souverain : le grand-prêtre gouvernerait et administrerait sans contrôle Jérusalem, dont la citadelle lui serait remise, la Judée et les trois villes annexées en Samaritaine et en Galilée. Non seulement les Juifs ne paieraient plus d'impôts, mais le roi se chargeait des frais du culte et de l'entretien du Temple. Il rebâtirait même de ses deniers les remparts de Jérusalem et d'autres villes de Judée [2]. Les promesses coûtaient peu : si exagérées que soient celles-ci, on peut croire que les deux prétendants briguaient à l'envi l'amitié de Jonathan, d'ennemi devenu l'arbitre du royaume. Jonathan se décida pour celui des deux qui n'avait pas été le tyran des Juifs et qui ne mêlerait pas de rancune à sa gratitude. Les concessions de Démétrios dépassaient tout ce qu'on eût pu lui demander : mais « on

1. *I Macc.*, 10, 2-20. Joseph., XIII, 2, 1-2.

2. *I Macc.*, 10, 25-45. Joseph., XIII, 2, 3. Tous ces documents sont apocryphes ou interpolés, d'après H. Willrich (*Judaica*, pp. 51-58). Scepticisme excessif peut-être ; mais l'excès de confiance serait une naïveté. Le chroniqueur avoue lui-même que l'on ne crut pas à de pareilles concessions.

n'y crut pas et on ne les accepta point, se souvenant de la malice grande qu'il avait exercée en Israël accablé par lui de tribulations » [1]. Les auxiliaires juifs allèrent rejoindre l'armée d'Alexandre, formée de contingents fournis par Attale, Ariarathe et Ptolémée, et comprenant, dit pompeusement Justin, presque toutes les forces de l'Orient.

Réduit à ne plus compter que sur lui-même, Démétrios remporta d'abord quelques succès. « Dans le premier combat, il mit l'ennemi en fuite, et, comme les rois recommençaient la guerre, il leur tua bien des milliers d'hommes en bataille rangée » [2]. Mais Démétrios ne pouvait tenir longtemps contre une coalition secondée par la défection de ses propres troupes. Il y eut une rencontre décisive, dans laquelle Démétrios périt accablé sous le nombre, au milieu du désordre causé par la déroute de son aile droite. La mort du roi adjugea la victoire et la couronne de Syrie à Alexandre Bala (150) [3].

Ainsi périt à la fleur de l'âge, après douze ans environ de règne [4], le fils de Séleucos IV Philopator, traqué comme un fauve par les ennemis que s'était faits son père et ceux que son isolement dédaigneux y avait ajoutés. Mais il laissait, d'un mariage contracté peut-être avec sa sœur Laodice, la veuve de Persée, une postérité qui attendait sa revanche.

1. *I Macc.*, 10, 46.
2. Justin., XXXV, 1, 10.
3. Justin., *loc. cit.*, Joseph., XIII, 2, 4. Appian., *Syr.*, 67.
4. Ἔτη βασιλεύσαντος ἕνδεκα (Joseph., *ibid.*); δώδεκα (Polyb., III, 5, 3); ιϐ′ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ (Euseb., I, p. 256 Sch.); *paulo ante Achaicum bellum* (Senec., *Q. Nat.*, VII, 15). La date la plus récente sur les monnaies de Démétrios et la plus ancienne sur celles d'Alexandre Bala est 162 Sel. = 151/0 a. C. (Babelon, pp. cxxv. 98. 113).

CHAPITRE XI

ALEXANDRE Ier BALA (150-145).

Alexandre épouse Cléopâtre *Théa*, fille de Ptolémée VI Philométor : vie licencieuse, vanité et indolence du jeune roi. — Compétition de Démétrios II, fils de Démétrios I (148). — Démétrios II en Palestine : son stratège Apollonios Daos battu par Jonathan (147). — Intervention de Ptolémée Philométor, qui traverse la Cœlé-Syrie et entre à Antioche. — Revirement soudain de Ptolémée : Alexandre Bala expulsé et remplacé par Démétrios II, nouvel époux de Cléopâtre *Théa*. — Bataille de l'Œnoparas : mort d'Alexandre Bala et de Ptolémée Philométor (145).

Le nouveau roi fut accueilli avec joie à Antioche, qui ne s'était jamais réconciliée avec son prédécesseur. Son premier acte fut de consolider sa situation par une alliance matrimoniale bien choisie. Il envoya un message à Ptolémée Philométor pour lui demander la main de sa fille Cléopâtre, dite *Théa*. Ptolémée accueillit favorablement cette demande, sans doute prévue ou même suggérée, et amena sa fille à Ptolémaïs, où fut célébré le mariage. Jonathan fut invité à la fête et traité presque en roi par son suzerain, auquel il avait eu soin d'apporter de riches présents (150)[1].

Si les Séleucides authentiques étaient de médiocres chefs d'État, le jeune parvenu à qui les alliés avaient donné le trône de Syrie montra bien qu'on ne lui avait pas appris son métier de roi. Il se plongea aussitôt dans la débauche la plus crapuleuse, laissant ses favoris régner à sa place. Son grand-vizir Ammonios fit périr « tous les amis du roi (pré-

1. Comme στρατηγὸς καὶ μεριδάρχης de Judée (*I Macc.*, 10, 65). Josèphe (XIII, 4, 2) ne va pas si loin : Jonathan est promu τῶν πρώτων φίλων.

cédent) et la reine Laodice et Antigone, fils de Démétrius »[1]. Antioche, qui avait donné la mesure de sa fidélité à ses rois, fut confiée à Hiérax et à Diodote, probablement deux chefs populaires qui avaient mené la campagne contre Démétrios[2]. Ainsi débarrassé des soucis du pouvoir, Alexandre passait son temps au milieu des « troupeaux de courtisanes » qui constituaient sa société ordinaire[3], et il variait ses plaisirs en invitant des philosophes à sa table. Il avait, paraît-il, des préférences pour le stoïcisme, mais un stoïcisme qui devait ressembler singulièrement à l'épicurisme de son familier, Diogène de Séleucie, homonyme et — si Athénée n'a pas fait de confusion — compatriote du scholarque stoïcien. Le roi était « aimable pour tous et causeur dans ces réunions » où l'on se moquait parfois agréablement de la philosophie[4]. Le dilettantisme était à la mode. C'était le temps où les jeunes princes royaux fréquentaient, à Athènes et à Rome, les auditoires des professeurs en renom, où les Attalides brillaient par leur haute culture, où le brutal Ptolémée Évergète II dit Physcon lui-même se piquait d'être un philologue et un naturaliste. Peut-être, après tout, le jeune Syrien valait-il mieux que sa réputation et n'était-il ni si infirme d'esprit ni si brouillé avec la morale qu'on veut bien le dire[5]. Il se donnait aussi des satisfactions de vanité en ajoutant à son diadème les titres les plus sonores. Il fut, autant qu'il lui plut, Théopator, Évergète, Épiphane, Nicéphore : il se faisait représenter sur ses monnaies la tête radiée et aussi semblable que possible à Alexandre le Grand[6]. D'autre part, il se procurait une popularité facile aux dépens de l'autorité royale. A partir de 149, on voit apparaître des

1. Liv., *Epit.*, 50.
2. Diod., XXXII, 9 c. XXXIII, 3.
3. Justin., XXXV, 2,2 (*auxiliantibus Cretensibus securum*).
4. Athen., V, p. 211. Confusion possible entre le stoïcien Diogène de Séleucie et l'épicurien Diogène de Tarse.
5. *Invisum stultitia Alexandrum* (Trog., *Prol.* 35). Sur le bel esprit à la mode du temps, voy. A. Besançon, *Les adversaires de l'Hellénisme à Rome*. Paris, 1910.
6. Babelon, p. CXXIX.

monnaies frappées par une sorte de Ligue comprenant les villes de la tétrapole syrienne (Antioche-Apamée-Laodicée-Séleucie de Piérie) avec l'inscription ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΜΗΩΝ [1]. Par ce temps de révolutions, une fédération aussi « fraternelle » pourrait, le cas échéant, disposer du trône et, en attendant, faire la loi au souverain.

Le nouvel Alexandre fut bientôt tiré de sa quiétude par les revendications du Séleucide Démétrios II, fils de Démétrios I Soter. Le jeune prince, grâce à la prévoyance de son père, avait échappé aux dangers de la guerre civile. Le mépris qu'inspirait l'usurpateur lui rendit l'espoir. En Crète, où il était allé recruter des mercenaires, il avait fait marché avec un chef de bandes, Lasthène, et il venait de débarquer en Cilicie, c'est-à-dire dans un pays où les rebelles, quels qu'ils fussent, étaient sûrs de trouver des adhérents (148/7) [2]. Alexandre, qui était alors en Phénicie, se hâta de rentrer à Antioche « pour y mettre tout en sûreté avant que Démétrios n'arrivât ». Il est probable que le prétendant suivit le versant du Taurus et, laissant de côté la capitale, envahit la Syrie par l'E. Le gouverneur de la province, Apollonios Daos, passa aussitôt du côté de Démétrios et voulut contraindre les Juifs à abandonner aussi la cause d'Alexandre. Du moins, c'est la manière la plus simple d'expliquer la contradiction qui existe entre les assertions des historiens juifs. D'après le premier livre des Machabées, Apollonios était investi par Démétrios; d'après Josèphe, le gouvernement de la Cœlé-Syrie lui avait été confié par Alexandre, et c'est au nom d'Alexandre qu'il intervient en Judée. Josèphe a rectifié sur un point, – et avec raison, – le récit de son devancier. Il est évident, en effet, que, pour être un allié utile, Apollonios devait être en fonctions avant l'arrivée du prétendant; mais,

1. Babelon, p. cvii. Bronzes à l'effigie de Zeus ou d'Apollon, datés de 164-166 Sel. = 149-147 a. C. (W. Wroth, *Catalogue of the greek coins of Galatia Cappadocia and Syria*, pp. 151-152. London, 1899).
2. En 165 Sel. (Joseph., XIII, 4, 3).

à partir de ce moment, il prend, dans le récit de Josèphe, une attitude singulièrement équivoque. Jonathan ayant précédemment embrassé le parti d'Alexandre contre Démétrios I, on ne comprend guère qu'il cherche querelle au dit Jonathan. Il est vrai que le prétexte allégué est que Jonathan se désintéresse maintenant de la cause d'Alexandre, « vivant en pleine sécurité et à sa guise, sans obéir au roi ». La conduite d'Apollonios suppose de sa part des visées secrètes que Josèphe n'a pas éclaircies. Il est probable qu'il songeait à faire ou avait déjà fait défection, et que, pour sauver les apparences, il affectait un grand zèle pour la cause d'Alexandre.

La guerre civile donnait une fois de plus à Jonathan l'occasion d'intervenir dans les affaires de Syrie et de mettre à prix son concours. Apollonios, servant les haines héréditaires des villes philistines qui s'étaient ralliées à lui, envoya au pontife juif une sorte de défi qui, en la circonstance et quelle que fût la cause qu'il servait, était absolument impolitique. Jonathan saisit l'opportunité au vol. Il occupa d'abord Joppé, puis il battit à Ashdod (Azotos) le présomptueux Apollonios, brûla la ville et le temple de Dagon, et mérita par surcroît les remerciements d'Alexandre, qui ne voulait pas se brouiller avec un ami si redoutable [1]. Mais si Jonathan avait cru prendre le parti du plus fort, il s'était trompé cette fois. Un revirement assez mal expliqué de la politique de Ptolémée Philométor imprima aux événements une direction imprévue (148/7 a. C.).

Ni Ariarathe V de Cappadoce, pacifique par nature, ni Attale II, qui avait péniblement triomphé de Prusias (149) et combattu ensuite avec les Romains contre le Pseudo-Philippe, n'étaient d'humeur à intervenir en faveur de Bala. La tâche incombait tout entière à Ptolémée Philométor. Ptolémée, en apprenant le danger que courait son gendre, avait mis en mouvement son armée et sa flotte : il

1. *I Macc.*, 10, 69-89. Joseph., XIII, 4,3.

s'avançait en suivant le littoral de Phénicie, et les villes, tout le long de la route, lui faisaient un accueil enthousiaste. Était-ce, comme le disent les sources juives, par ordre d'Alexandre? Ptolémée ne le crut pas sans doute ; il comprit qu'un demi-siècle de domination syrienne n'avait pas effacé dans ce pays le souvenir des Lagides, dont l'aigle ornait encore les revers des monnaies frappées en Phénicie. Il sentait qu'il avait, au cours de ces dernières années, manqué plus d'une fois l'occasion de reprendre la Cœlé-Syrie. Il se conduisait déjà comme un véritable souverain du pays ; dans chaque ville il laissait une garnison. C'est à lui que les habitants d'Ashdod apportaient leurs doléances contre Jonathan et que Jonathan venait présenter ses hommages à Joppé. Il parut oublier, chemin faisant, qu'il était venu pour soutenir la cause d'Alexandre. Arrivé à Ptolémaïs, il fut ou prétendit avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat tramée par le grand-vizir Ammonios. Le fait n'est pas invraisemblable. Ammonios, pour la somme de trois cents talents, avait laissé commettre un abominable guet-apens par les Aradiens contre leurs voisins les habitants de Marathos [1], et il pouvait craindre que Ptolémée lui demandât compte de ce crime ainsi que des exécutions ordonnées par lui au début du règne. Ptolémée écrivit aussitôt à Alexandre, exigeant que le coupable lui fût livré. Ce fut probablement Ammonios qui dicta la réponse. Alexandre refusait de punir son ministre et devenait ainsi son complice. Alors les citoyens d'Antioche, excités par Hiérax et Diodote, qui tout en blâmant Alexandre redoutaient de tomber au pouvoir du fils de Démétrios Soter, voulurent donner satisfaction à Ptolémée. La population se souleva contre le ministre. Ammonios fut tué sous un déguisement de femme qu'il avait pris pour s'enfuir [2].

Mais Ptolémée ne se tint pas pour satisfait. Il affecta de

1. Diod., XXXIII, 5.
2. Joseph., XIII, 4, 6.

considérer Alexandre comme l'instigateur de la trahison dont il avait failli être victime, et, par une brusque volte-face, au lieu de combattre Démétrios II, il se mit à négocier avec lui. Il offrit au prétendant la main de sa fille Cléopâtre Théa, qu'il avait eu soin probablement de faire sortir à temps d'Antioche, et se chargea de substituer son futur gendre à l'ancien.

Le plus difficile était de vaincre l'antipathie et la défiance des Antiochéniens à l'égard de Démétrios, le fils du roi qu'ils avaient les premiers bafoué, combattu et renversé. Ptolémée y réussit, ou du moins réussit à détrôner Alexandre sans coup férir. La grande ville expulsa le roi déchu, qui se réfugia en Cilicie, pays où pullulaient les insoumis, asile des proscrits et repaire des agitateurs en quête de renforts, et elle offrit la couronne vacante non pas à Démétrios, mais à Ptolémée lui-même. Celui-ci, « entré à Antioche, posa sur sa tête deux diadèmes, celui de l'Égypte et celui de l'Asie »[1]. Après avoir ainsi obéi au vœu populaire, il réunit les habitants en assemblée et « les exhorta à accueillir Démétrios, disant que ce prince oublierait par reconnaissance leurs démêlés avec son père; déclarant que lui Ptolémée serait pour Démétrios un bon précepteur et un guide qui, s'il tentait de mauvaises actions, ne le lui permettrait pas. Il leur répéta que, quant à lui, la royauté en Égypte lui suffisait. Par de telles paroles, il persuada aux Antiochéniens de recevoir Démétrios »[2]. Ptolémée ne mit pas ses auditeurs dans la confidence de sa pensée intime. Il ne leur dit pas que, s'il refusait « le diadème d'Asie », c'était très probablement par crainte des Romains, et qu'il comptait bien néanmoins ne pas retourner à Alexandrie les mains vides. Il était convenu que Démétrios, en échange du trône paternel, lui cédait la Cœlé-Syrie[3].

1. *I Macc.*, 11, 13.
2. Joseph., XIII, 4, 7.
3. Diod., XXXII, 9 c. On se demande si ce n'est pas par inadvertance que Polybe, faisant l'éloge funèbre de Ptolémée Philométor, l'appelle Πτολεμαῖος

La conduite de Ptolémée n'a point paru exempte de caprice et a été diversement jugée. Pour Diodore, Ptolémée était bien parti d'Alexandrie avec l'intention de secourir son gendre; mais, le trouvant « absolument incapable », il changea d'avis et prit pour prétexte un prétendu guet-apens. Le biographe des Machabées suppose que Ptolémée avait rassemblé une armée en vue de « s'emparer par ruse du royaume d'Alexandre et de l'ajouter au sien »; Josèphe, au contraire, admet la bonne foi de Ptolémée et la sincérité de son indignation contre Ammonios d'abord, contre Alexandre ensuite. On ne se tromperait guère en admettant que Ptolémée, au moment où il prit les armes, avait le dessein bien arrêté de se faire l'arbitre de la situation et d'exiger, pour prix de ses services, la cession de la Cœlé-Syrie, qu'il n'avait pas réclamée en 150, peut-être parce qu'il n'avait pas été seul alors à introniser Alexandre Bala. Cette cession, son but unique, il l'obtiendrait, par la force ou à l'amiable, soit de l'un, soit de l'autre des prétendants; et il se décida finalement pour celui qui lui parut le plus propre à conserver le trône de Syrie à sa fille Cléopâtre, destinée à épouser successivement trois rois pour rester toujours la reine de Syrie.

Pendant que Ptolémée installait son protégé et que se célébraient les noces de Démétrios II et de Cléopâtre Théa, Alexandre recrutait une armée en Cilicie, — où Apollon Sarpédonios lui fit l'aumône d'une prophétie inintelligible [1], — et il envahissait la (Syrie) Séleucide, mettant à feu et à sang le territoire même de l'ingrate Antioche. Les deux rois marchèrent à sa rencontre. Le choc eut lieu sur les bords de l'Œnoparas, un affluent de l'Oronte. Alexandre, complètement défait, s'enfuit avec cinq cents hommes, derniers

ὁ τῆς Συρίας βασιλεύς (XL, 12). En fait, il disposa un moment du trône de Syrie. Mais le texte est des *Excerpta Valesiana*, dont Polybe n'est pas responsable.

1. Éviter le lieu où était né un être dimorphe (φυλάξασθαι τὸν τόπον τὸν ἐνεγκόντα τὸν δίμορφον. Diod., XXXII, 10). Suit, pour la justification de l'oracle, l'histoire d'une hermaphrodite, femme d'abord, mâle ensuite, à Abæ en Arabie. Voy. mon *Hist. de la Divination*, III, pp. 257-258.

débris de son armée, auprès d'un émir nabatéen du nom de Zabel ou Zabdiel, — Dioclès pour les Grecs, — à qui il avait déjà confié son jeune fils. Mais Ptolémée avait été relevé sur le champ de bataille la tête fracassée et incapable de prononcer une parole. Son cheval, effrayé par un éléphant, l'avait jeté à terre, et ses gardes l'avaient arraché mourant à la fureur d'un groupe d'ennemis qui s'étaient précipités sur lui. Le cinquième jour, le moribond, sur lequel les médecins avaient tenté l'opération du trépan, reprit connaissance avant de mourir. Il eut alors la joie — la très grande joie, au dire de Josèphe — d'apprendre la mort d'Alexandre et de contempler la tête de son ennemi, envoyée par l'émir arabe. Ce qui s'était passé, dans ce court intervalle, du côté du vaincu, nous ne pouvons le restituer que par conjecture. Suivant la version de Diodore, le meurtre d'Alexandre fut tramé et exécuté par ses généraux, Héliade et Casios, qui s'entendirent avec Démétrios d'une part, avec Dioclès (Zabdiel) de l'autre, et achetèrent à ce prix leur propre sécurité. Les négociations, en ce cas, ont dû être bien rapides. Que le meurtre ait été perpétré par le poignard macédonien ou arabe, il eut lieu, d'après l'oracle, en Arabie; le dynaste arabe voulut y avoir participé et s'en faire un mérite auprès du vainqueur [1].

Ainsi succomba, en la cinquième année de son règne (mai 145) [2], Alexandre Bala, instrument et victime des calculs des rois voisins. On s'aperçut après coup, comme toujours, que les meurtriers d'Alexandre avaient accompli l'oracle d'Apollon Sarpédonien, d'après une exégèse que Diodore expose tout au long dans une invraisemblable histoire de

1. Diod., XXXII, 9 *d*-10. Strab., XVI, p. 751. *I Macc.*, 11. Joseph., XIII, 4, 8. Liv., *Epit.* 52.

2. (*Alexander*) *paulo post interfectus, cum regnasset annos quinque, vel, ut in plerisque auctoribus repperi* (?), *novem* (Sulp. Sev., *Chron.*, II, 24). Il ne reste pas d'autre trace de l'opinion dissidente et inexplicable (sauf par quelque imposture) de ces *plerique auctores*, que Sulpice Sévère eût été sans doute embarrassé de citer.

femme mariée transmuée en homme et enrôlée dans la cavalerie d'Alexandre. Il n'avait manqué à l'avertissement du dieu, pour être utile, que d'être compris ; mais Alexandre devait être en son vivant assez philosophe pour savoir que l'ordre fatal des choses exige que les prophéties soient ou inéluctables ou inintelligibles.

La querelle dynastique qui durait depuis l'usurpation d'Antiochos Épiphane n'était pas, tant s'en faut, tranchée dans sa racine. Alexandre Bala laissait un fils, secrètement élevé en Arabie par un dynaste que le biographe des Machabées appelle Émalchuel, et Diodore, Jamblique ; personnage qui pourrait être ou Zabdiel lui-même, ou un complice, ou un ennemi de ce premier dépositaire. Un pareil gage était bon à garder pour les complications futures.

CHAPITRE XII

LES COMPÉTITIONS DYNASTIQUES

Démétrios II [Théos] Nicator Philadelphe (145-138 + 129-125).
Antiochos VI [Théos] Épiphane Dionysos (145-140).
Tryphon [Diodotos] Autocrator (140-137).
Antiochos VII [Sidétès] Évergète (139-129).

Pacte entre Démétrios II et Jonathan : impopularité du nouveau roi et de son ministre Lasthène : insurrection d'Antioche, réprimée par les auxiliaires juifs.

§ I. — La guerre civile (145-139). — Diodote dit Tryphon ramène en Syrie Antiochos (VI), fils d'Alexandre Bala. — Démétrios battu et réfugié à Séleucie sur l'Oronte : Antiochos VI roi. — Concessions faites par Diodote à Jonathan. — Les troupes de Démétrios battues à Hazor par Jonathan. — Relations de Jonathan avec les Romains et les Lacédémoniens. — Jonathan trahi et mis à mort par Diodote (143) : son frère Simon lui succède. — Les Juifs alliés de Démétrios. — Expédition de Démétrios II en Orient (140-138) : vues rétrospectives sur les événements survenus dans la Haute-Asie : le royaume de Bactriane et les Parthes. — Démétrios battu et fait prisonnier par les Parthes (139/8) ; il épouse Rhodogune, fille de Mithridate I (Arsace VI). — Antiochos VI mis à mort par Diodote Tryphon, roi αὐτοκράτωρ (140). — Soulèvement général contre Tryphon. — Antiochos VII, dit de Sidé, frère de Démétrios, épouse Cléopâtre *Théa* et est proclamé roi à Séleucie (139). — Défaite et mort de Tryphon à Apamée (137).

§ II. — Le règne d'Antiochos VII Évergète (139-129). — Antiochos étouffe les rébellions en divers lieux. — Troubles et compétitions en Judée : Simon assassiné par son gendre et remplacé par son fils Jean Hyrcan (135?). — Intervention d'Antiochos VII : siège et prise de Jérusalem (134-132) : la liberté du culte reconnue par Antiochos « le Pieux ». — Les Romains, héritiers d'Attale III Philométor (133),

en guerre avec Aristonicos, bâtard d'Eumène II (133-130). — Expédition d'Antiochos VII contre les Parthes (130). — Succès d'Antiochos : Démétrios II relâché par Phraate II (Arsace VII). — Défaite et mort d'Antiochos VII (129).

§ III. — Restauration et nouveau règne de Démétrios II (129-125). — Phraate II arrêté par une invasion des Scythes. — Cléopâtre *Théa* refuse de reprendre la vie commune avec Démétrios II : ses enfants à Athènes (Antiochos VIII) et à Cyzique (Antiochos IX). — Jean Hyrcan sous la protection des Romains. — Affaires d'Égypte : Cléopâtre II, chassée par son frère-époux Ptolémée VII Évergète II, demande asile à son gendre Démétrios II (128). — Démétrios II s'apprête à envahir l'Égypte : révolte en Syrie; usurpation d'Alexandre II Zabina (128), soutenu par Ptolémée. — Démétrios vaincu à Damas et mis à mort à Tyr (125).

La bataille de l'Œnoparas, qui valut à Démétrios II le titre de *Nicator*, l'avait débarrassé à la fois de son rival et de son protecteur. La mort de Ptolémée Philométor le dispensait d'exécuter la clause du pacte qui cédait la Cœlé-Syrie à l'Égypte. Il fit même de son mieux pour attirer à lui ou désorganiser l'armée égyptienne; il ne put l'empêcher de regagner Alexandrie, mais il garda les éléphants qu'avait amenés son beau-père. Démétrios estimait qu'il n'avait aucune obligation envers Ptolémée Évergète II, qui avait toujours contrecarré les desseins de son frère Philométor et vécu sur le pied d'inimitié déclarée avec lui. La Cœlé-Syrie resta sous la domination des Séleucides, au grand déplaisir de Jonathan. Celui-ci, escomptant par avance le bénéfice du protectorat égyptien, assiégeait déjà la garnison syrienne enfermée dans la citadelle de Sion. La guerre faillit se rallumer entre les Séleucides et les Juifs. Démétrios, excité par les apostats et les philhellènes, se rendit avec son armée à Ptolémaïs et somma Jonathan de comparaître devant lui. Jonathan était trop prudent pour braver en face les victorieux. Sans abandonner le siège de Sion, il conduisit à Ptolémaïs une députation de notables et de prêtres, qui apportèrent au roi des assurances pacifiques et de riches présents.

La colère de Démétrios s'apaisa comme par enchantement. Aussi imprévoyant que mobile, le roi accorda à Jonathan tout ce que celui-ci lui demandait, c'est-à-dire l'exemption de toutes dîmes et taxes, moyennant une somme ronde de trois cents talents, et l'annexion de trois toparchies ou cantons détachés de la province de Samarie [1]. En ce qui concerne la clause financière, nous ne pouvons plus savoir si les trois cents talents que « promit » Jonathan étaient un tribut annuel, égal à celui que la Judée payait autrefois à Séleucos (Nicator?) [2], ou si c'était un rachat au prix de cette somme versée une fois pour toutes. Jonathan était fort capable de promettre plus qu'il ne voulait tenir, mais le roi put aussi croire qu'il ne faisait pas une mauvaise affaire en touchant le capital d'un revenu que les Ptolémées – s'il faut en croire Josèphe – avaient abaissé à vingt talents [3]. J'incline à penser qu'il prit ce dernier parti, sauf à se raviser ultérieurement. N'étant pas sûr du lendemain, il vivait au jour le jour, et il avait besoin d'argent comptant. Au surplus, Jonathan et lui étaient de ceux que les engagements ne gênent pas.

Ce début n'annonçait pas chez le nouveau roi une main ferme et une politique suivie. Il n'était pas plus actif que son prédécesseur, et il était moins aimable. Il avait fait de Lasthène, l'aventurier crétois, son premier ministre et son conseiller ordinaire. C'était, dit Diodore, « un homme sans religion et sans conscience, qui poussa son maître aux actions les plus indignes » [4]. Il était comme le tuteur d'un roi à peine sorti de l'adolescence, et c'est bien ce soudard cupide et brutal que l'histoire doit rendre responsable de l'impopularité du régime [†]. Lasthène avait ses raisons pour

1. Joseph., XIII, 4, 9. Josèphe et *I Macc.* (jusqu'en 135 a. C.) sont les sources suspectes, mais presque uniques, pour l'histoire de l'époque, l'ouvrage de Polybe se terminant à l'an 146/5 a. C.

2. Sulp. Sev., *Chron.*, II, 17, 4-5.

3. Joseph., XII, 4, 1. Voy., sur ce traité (*I Macc.*, 11, 20-37. Joseph., XIII, 4, 9), la critique radicale de H. Willrich, *Judaica*, pp. 54-62.

4. Diod., XXXIII, 4.

trouver superflues les dépenses utiles. Le roi commença par congédier la majeure partie de son armée, qui lui coûtait cher et dont il croyait n'avoir plus besoin. Il ne garda à son service que les mercenaires qu'il avait amenés de Crète. Désormais les fauteurs de troubles purent prévoir qu'ils trouveraient aisément des adhérents parmi les militaires congédiés, ou même parmi ceux dont Lasthène oubliait de payer la solde [1]. Après s'être ainsi aliéné « toutes les armées de ses pères », Démétrios II eut l'imprudence de raviver les souvenirs d'un passé qu'il était censé avoir oublié. Il se mit à persécuter « ceux qui pendant la guerre lui avaient été contraires » et qu'il supposait prêts à conspirer contre lui ; ce qui était surtout le cas des habitants d'Antioche. Ces premières représailles mirent la ville en émoi et délièrent les langues irrévérencieuses. Démétrios, trouvant que ces gens devenaient décidément trop familiers, quitta la ville. Il alla s'installer en joyeuse compagnie à Laodicée, y réunit des troupes et revint en force à Antioche. Il fit occuper la ville par ses mercenaires et ordonna le désarmement de la population. Des perquisitions domiciliaires furent faites et aboutirent à des rixes où le sang coula [2]. L'effervescence grandissait et la défection se mettait dans les troupes royales. Le roi, résolu à ne pas céder, s'aperçut qu'il risquait d'avoir le dessous. Il eut recours à Jonathan, qui, tout heureux de fomenter la discorde en Syrie, lui expédia trois mille hommes choisis parmi les plus déterminés.

L'appel aux auxiliaires juifs, affront suprême, mit le comble à l'irritation de la grande ville. Avant qu'ils ne fussent arrivés, Antioche se souleva tout entière, et bientôt Démétrios fut bloqué dans son palais par des myriades d'insurgés. Mais les Juifs accourus à la rescousse étaient des

1. Josèphe (XIII, 5, 4) parle d'une défection générale στρατιωτικοῦ πάντος, διὰ τὸ μὴ τυγχάνειν μισθῶν, lors de la rébellion de Tryphon. Expression bizarre, les « armées de ses pères », dans *I Macc.*, 11, 38.

2. Diod., XXXIII, 4 ; 9.

hommes résolus, qui, n'ayant pas de quartier à espérer en cas d'insuccès et rendant au peuple haine pour haine, valaient une armée. Ils montèrent sur les toits et firent pleuvoir les projectiles sur les assaillants. La foule s'écarta un instant du palais et des maisons voisines. Les Juifs en profitèrent pour mettre le feu à ces maisons. Comme la ville était presque entièrement en bois (surtout depuis le tremblement de terre de l'an 148), l'incendie se propagea avec une rapidité effrayante. Les Juifs, sautant de terrasse en terrasse, poursuivaient et assommaient les fuyards. En même temps, le roi fit une sortie avec ses mercenaires : le carnage fut tel que les insurgés demandèrent grâce et se rendirent à discrétion. Le biographe des Machabées revendique pour ses coreligionnaires tout l'honneur de cette journée. « Les Juifs », dit-il, « se répandirent dans toute la cité, et ils tuèrent en ce jour cent milliers d'hommes, et ils brûlèrent la ville, et ils s'emparèrent en ce jour de nombreuses dépouilles et ils délivrèrent le roi ». Les soldats de Jonathan reprirent le chemin de la Judée chargés de butin, complimentés par le roi et satisfaits d'avoir servi d'instruments aux vengeances de Jahveh. Grâce à ces héros, « le roi Démétrios fut affermi sur le trône et la terre fit silence devant lui »[1]. Cent mille hommes égorgés et la ville en cendres, c'est beaucoup. On dirait que l'écrivain israélite s'enivre de l'odeur du sang, et, dans ce cri de triomphe, on distingue mal entre la haine du Syrien oppresseur et la haine du genre humain tant reprochée aux Juifs.

Le fragment extrait de Diodore confirme en gros le récit du chroniqueur et atteste les excès de la répression. Après avoir dit que Démétrios traquait les partisans de son prédécesseur, il ajoute : « Ensuite, comme les gens d'Antioche usaient de familiarité avec lui, il réunit contre eux des forces étrangères considérables et leur ôta leurs armes. Ceux qui

1. *I Macc.*, 11, 41-52. Joseph., XIII, 5, 3. Josèphe adoucit le ton et se garde de ces imprudences de langage.

refusaient de les rendre furent les uns tués en pleine résistance, les autres égorgés dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants. Comme le désarmement suscitait de grands troubles, il incendia la plus grande partie de la ville ». Cette redoutable expérience fut perdue pour Démétrios. Il crut pouvoir impunément persévérer dans sa politique vindicative et ses agissements tracassiers. « Un grand nombre d'accusés furent mis à mort et leurs biens confisqués au profit du Trésor royal. Nombreux furent les citoyens d'Antioche qui, fuyant leur patrie par crainte et par haine, erraient dans toute la Syrie, attendant les occasions d'attaquer le roi. Cependant Démétrios, persévérant dans son inimitié, ne cessait d'égorger les habitants, de les exiler et de les dépouiller de leurs biens ; enfin, il surpassa de beaucoup son père en cruauté sanguinaire, et pourtant celui-ci, loin de pratiquer une mansuétude royale, s'était conduit en tyran sans foi ni loi et avait accablé ses sujets de maux intolérables. Aussi, il arriva que les rois de cette branche furent détestés à cause de leurs méfaits, tandis que ceux de l'autre branche étaient aimés pour leur douceur. De là aussi les conflits et guerres perpétuelles qui surgissaient à tout moment en Syrie, les princes de chaque maison s'opposant les uns aux autres ; car le peuple, alléché par les promesses des prétendants, se prêtait volontiers aux changements » [1]. Aveugle jusqu'au bout, Démétrios ne sut même pas rester en bons termes avec Jonathan. On se plaignait à Jérusalem de la mauvaise foi du roi, qui, après avoir accordé l'immunité aux Juifs, réclamait maintenant le tribut tel qu'ils le payaient auparavant et menaçait de venir le recouvrer à la tête d'une armée. Dans ces conditions, le moindre incident pouvait faire éclater la guerre civile. L'occasion était bonne pour les conspirateurs ; il s'en trouva un pour la saisir.

1. Diod., XXXIII, 4, 2-4. Josèphe ne veut rien savoir de ces rigueurs : d'après lui, Démétrios arrêta la révolte en pardonnant aux Antiochéniens leur agression (Συγγνοὺς δ' αὐτοῖς τῶν τετολμημένων καταπαύει τὴν στάσιν).

§ I

La guerre civile (145-139).

Démétrios semblait n'avoir régné jusqu'ici que pour venger les injures de son père et les siennes. Ceux qui avaient servi l'usurpateur Alexandre savaient qu'ils n'avaient rien de bon à attendre de son successeur. A plus forte raison, ceux qui avaient desservi Démétrios Soter et son fils. Tel était le cas de Diodote, qui avait très probablement joué un rôle actif dans l'insurrection d'Antioche sous Démétrios I, puis avait été commandant militaire de la ville sous Alexandre Bala, et enfin avait trahi Alexandre sans gagner la faveur de son rival, en suggérant aux Antiochéniens l'idée d'offrir le diadème non pas à Démétrios, mais à Ptolémée [1]. Il y a bien quelque difficulté à le reconnaître dans la personne de ce Diodote dit Tryphon qui fut l'auteur de la révolution dont nous allons parler, attendu que celui-ci était, d'après Diodore, « en grande considération parmi les amis du roi » : mais le compilateur des fragments de Diodore a pu se tromper de roi, ou le personnage était assez roué pour avoir gagné quand même la faveur de Démétrios II, peut-être sur la recommandation de Ptolémée. Mais il sentait que cette faveur prendrait fin le jour où le roi serait mieux renseigné. Il fallait se presser.

Proscrit ou réhabilité, Diodote Tryphon alla donc trouver l'émir nabatéen Émalchuel ou Malchos ou Iamblichos [†], « qui se trouvait avoir en fidéicommis Antiochos dit Épiphane, un enfant tout jeune encore, fils d'Alexandre » [2]. « Et il insista pour que celui-ci lui confiât l'enfant, destiné à régner à la place de son père : et il lui énumérait tout ce qu'avait fait Démétrios et les inimitiés amassés contre celui-ci dans ses armées » [3]. Il fallut du temps pour persuader

1. Voy. ci-dessus, pp. 339. 342-343.
2. Diod., XXXIII, 4 a (fr. Escurial. 21, in *FHG.*, II, p. xvii).
3. *I Macc.*, 11, 39-40.

le chef arabe. Enfin, les pourparlers, commencés avant l'insurrection d'Antioche, aboutirent. Diodote, menant avec lui le jeune Antiochos, établit le centre de ses opérations à Chalcis, sur la route d'Antioche à Palmyre : de là, il lui était facile de communiquer, d'un côté avec l'Arabie, de l'autre, avec la vallée de l'Oronte. Il n'avait encore avec lui qu'une petite troupe, mais il avait des intelligences dans la région d'Apamée d'où il était originaire, particulièrement dans la ville de Larisa, qui lui était toute dévouée [1].

Au début, Démétrios crut pouvoir traiter le rebelle comme un simple malfaiteur : « il ordonna aux soldats de l'appréhender, mais ensuite, voyant que Diodote augmentait ses forces d'une manière inattendue et donnait pour prétexte à son audace le retour de l'enfant, il résolut d'envoyer contre lui un stratège » [2]. Démétrios expiait maintenant ses fautes. Tous les soldats qu'il avait licenciés, par économie ou par défiance, venaient grossir l'armée de Diodote, qui entra, probablement sans coup férir, dans Apamée. Une fois maître de ce grand arsenal des Séleucides, Diodote avait partie gagnée. Il livra bataille à Démétrios, qui, vaincu, perdit ses éléphants et, repoussé par Antioche, dut se réfugier à Séleucie sur l'Oronte [3]. Diodote entra dans Antioche, y proclama roi Antiochos VI et se fit le tuteur de cet enfant de trois ans, affublé des titres d'Épiphane et de Dionysos. Officiellement, le nouveau règne était censé avoir commencé à la mort d'Alexandre Bala. On a d'Antiochos VI des monnaies datées — ou antidatées — de l'an 146/5 avant notre ère [4].

1. Diod., *ibid.*, Strab., XVI, p. 752. Joseph., XIII, 5, 1.

2. Diod., *ibid.*

3. Strab., *loc. cit.*, Liv., *Epit.* 52 (*Seleuceam confugit*). C'est de là qu'il reprend la lutte (ὁρμώμενον ἐκ τῆς Σελευκίας. Euseb., p. 256 Schœne). La correction Σελεύκειαν au lieu de Κιλικίαν dans le texte de Josèphe (XIII, 5, 4) ferait disparaître ce « renseignement spécial » (Th. Reinach), qu'il est peut-être bon de garder.

4. An 167 Sel. (Babelon, p. CXXXV). Peut-être Antiochos VI avait-il été associé au trône *in extremis* par son père? Josèphe (XIII, 7, 1) donne à Antiochos VI le titre de *Théos*, absent des monnaies.

La guerre n'était pas finie cependant. Elle commençait par une surprise qui pouvait n'avoir pas de lendemain. En somme, le roi improvisé par Diodote ne régnait que sur la vallée de l'Oronte et celle du Jourdain. Tout le reste du royaume, le littoral méditerranéen, et à plus forte raison les provinces orientales, où l'ébranlement n'avait pas eu le temps de se communiquer, obéissaient encore à Démétrios ou attendaient, pour faire défection, la suite des événements. Diodote se hâta de s'assurer le concours des Juifs, ces gens de bravoure légendaire et d'habileté consommée, qui étaient toujours au plus offrant. Il confirma Jonathan dans toutes ses dignités et possessions, le combla de présents et d'honneurs, et confia à son frère Simon la surveillance de toute la côte, « depuis l'Échelle de Tyr jusqu'à l'Égypte ». Les circonstances, par une série de compromis successifs, venaient de transformer le fougueux patriote juif en stratège hellénique, régulièrement autorisé à gouverner une province que les mêmes hasards le dispenseraient peut-être de restituer. Jonathan avait aussi le droit de faire des levées en Syrie et en Phénicie. Il s'empressa d'en user et d'aller installer son frère dans son commandement. Les villes maritimes, Ascalon entre autres, le reçurent avec de grandes démonstrations : Gaza, qui lui avait fermé ses portes, fut contrainte par le blocus et le ravage de son territoire à la soumission. La ville dut fournir des otages, que Jonathan envoya à Jérusalem.

Pendant que Jonathan continuait sa tournée du côté de Damas, les généraux de Démétrios avaient réussi à pénétrer dans la vallée du Jourdain. Ils étaient à Cadès, entre Tyr et la Galilée : avec de l'audace et la coopération des trois garnisons syriennes qui restaient en Judée, — à Gadara, Bethzour et Jérusalem —, ils pouvaient mettre en danger la souveraineté du grand-prêtre et ethnarque des Juifs. Jonathan accourut au plus vite : laissant son frère Simon devant Bethzour, qui finit par capituler, il poussa jusqu'à Hazor, au nord du lac de Génézareth. C'est là que se livra la bataille. Jonathan,

fort maltraité au début de la journée, finit par reprendre l'offensive et poursuivit l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à Cadès. Cette victoire brillante, mais chèrement achetée, laissait Jonathan inquiet. Au dire des historiens juifs, dont le témoignage est ici particulièrement suspect, Jonathan, aussitôt rentré à Jérusalem, aurait envoyé une ambassade à Rome pour renouveler le traité passé naguère entre Judas Machabée et le peuple romain. Ce problématique traité n'avait guère plus servi jusqu'ici aux Juifs que l'amitié, plus légendaire encore, naïvement offerte dès le temps des Diadoques, paraît-il, par les Spartiates à leurs amis les Juifs, amitié que les envoyés de Jonathan avaient mission d'accepter et de constater officiellement en passant par Lacédémone et autres lieux à leur retour [1]. Sparte formait un bien petit appoint à l'alliance romaine : mais, puisque quelque écrit apocryphe, fabriqué peut-être à Alexandrie, avait persuadé aux Spartiates — isolés dans le monde grec comme Israël dans le monde oriental — qu'ils étaient parents des Juifs par Abraham, il ne fallait pas dédaigner cette sympathie spontanée, peu efficace, mais aussi peu exigeante. Sparte, pour avoir toujours résisté à la Ligue achéenne, avait été ménagée par les Romains; elle était maintenant, avec Athènes, la seule ville autonome, sous le titre de « cité fédérée », qui restât dans la Grèce désarmée et réduite en province romaine d'Achaïe (146).

Jonathan savait que ses démarches diplomatiques ne le dispensaient pas d'être vigilant. Il apprit sur ces entrefaites que les généraux de Démétrios marchaient sur la Judée avec une armée renforcée et comptaient le surprendre. Les Syriens furent surpris à leur tour de rencontrer Jonathan au nord du Liban, à Hamath (Épiphania) sur l'Oronte.

1. Les textes de la correspondance avec les Spartiates dans *I Macc.*, 12, 5-23; 14, 20-23. Le grand-prêtre Jason, chassé de partout, s'était réfugié en dernier lieu à Lacédémone (*II Macc.*, 5, 7-10). Une autre rédaction de la lettre de Jonathan dans Joseph., XIII, 5, 8. Voy. E. Schürer, I[4], p. 237. H. Willrich, *Judaica*, pp. 62-85, y constate des anachronismes.

Les deux armées s'observèrent pendant quelque temps, cherchant mutuellement à se tromper et à remplacer la bataille rangée par une surprise nocturne. A la fin, l'armée syrienne décampa de nuit, laissant ses feux allumés, de sorte que Jonathan ne put la poursuivre à temps et l'atteindre au delà de l'Éleuthéros. Après une incursion et une fructueuse razzia chez les Arabes Nabatéens, il entra en vainqueur à Damas et revint de là à Jérusalem.

Jonathan combattait officiellement pour la cause d'Antiochos VI, et son zèle était sincère dans une certaine mesure, car il était absolument d'accord avec son intérêt. Un roi mineur et contesté était un suzerain commode : les Hasmonéens commandaient en maîtres, soit pour leur compte, soit au nom d'Antiochos VI, dans toute la Syrie méridionale, depuis Damas jusqu'à Ascalon et Gaza. Ils s'occupaient maintenant à construire autour de Jérusalem une enceinte fortifiée et des ouvrages de défense sur divers points de la Judée. Mais Jonathan se crut trop facilement indispensable et ne se défia pas assez de la cour d'Antioche. Même loyal envers son pupille, Diodote Tryphon devait chercher à entraver l'œuvre de Jonathan; à plus forte raison, ambitieux et préoccupé de ses trahisons futures, ne pouvait-il manquer de considérer Jonathan comme un obstacle à ses desseins. Il songea donc à se défaire, par ruse ou par force, du dynaste juif avec lequel il aurait à compter le jour où il voudrait consommer son usurpation. Une entrevue eut lieu à Bethséan (Scythopolis, au sud du lac de Génézareth) entre Diodote et Jonathan; mais celui-ci y vint avec quarante mille hommes, et Diodote intimidé ne put que reprocher amicalement à son allié ce déploiement de forces où perçait la défiance. Le régent se montra si empressé pour Jonathan qu'il décida celui-ci à le suivre à Ptolémaïs sans autre escorte qu'un millier d'hommes. A peine le prince juif y fut-il entré que les portes se refermèrent derrière lui : ses gens furent massacrés, et lui-même jeté en prison (143).

L'indignation fut grande en Israël, où le régent se préparait à conduire l'armée royale. Le peuple choisit Simon pour venger et sauver son frère. Simon se hâta d'achever les remparts de Jérusalem et de jeter une forte troupe de fidèles dans Joppé, d'où les habitants furent expulsés. Cependant Tryphon descendait de Ptolémaïs vers le sud, avec l'intention de pénétrer en Judée, comme d'autres l'avaient fait plus d'une fois avant lui, par la frontière d'Idumée. Il traînait avec lui le malheureux Jonathan, qui servait d'appât et de prétexte aux négociations avec Simon. Quand il eut extorqué à Simon la rançon du prisonnier sans le relâcher [1], fatigué et distrait son adversaire, il voulut atteindre Jérusalem à marches forcées ; mais une abondante chute de neige fit échouer son dessein. Alors il reprit le chemin d'Antioche par la vallée du Jourdain et dévasta en passant le pays de Galaad, où il mit à mort Jonathan.

En somme, l'odieux régent de Syrie avait tiré un médiocre parti de sa traîtrise ; les Juifs étaient exaspérés sans être affaiblis. Ils se retournèrent aussitôt du côté de Démétrios II, qui était maintenant assez diminué pour n'être plus à craindre et qui mettrait sans doute un haut prix à leur alliance. Les envoyés de Simon obtinrent en effet de Démétrios une charte royale qui confirmait Simon dans sa dignité de grand-prêtre et de prince ou ethnarque des Juifs, faisait remise à la nation de tous tributs arriérés, et l'en exemptait à l'avenir [2]. Le peuple juif data de ce jour l'ère de l'indépendance. Simon est le premier qui ait battu monnaie au nom de « Jérusalem la Sainte ». Il ne tarda pas à mettre le fait d'accord avec la théorie : il prit Gazara et investit la citadelle de Jérusalem, où la garnison syrienne tenait toujours. Le blocus dura longtemps, mais la famine eut raison

1. D'après Josèphe, Simon envoya 100 tal. d'argent et deux fils de Jonathan en otages, sans être dupe de Tryphon, mais pour ne pas être accusé de n'avoir pas tout fait pour délivrer son frère (XIII, 6, 5).

2. Le texte du traité dans *I Macc.*, 13, 36-40. La date, 170 Sel. = 143/2 a. C., dans Josèphe (XIII, 6, 7).

des assiégés, plus que les machines avec lesquelles Simon battait les murailles. A la fin, les garnisaires se rendirent et eurent la vie sauve. Au mois de mai 142, Simon fit son entrée dans la citadelle, qui fut rasée avec la colline même sur laquelle elle était assise, afin que rien ne dominât plus le Temple.

En reconnaissant l'indépendance de la Judée, Démétrios II se montrait généreux aux dépens de son rival. Pour lui, il n'espérait plus reprendre la Syrie par une attaque directe ; il y était trop impopulaire. Une sorte de trêve s'était établie, par le fait de leur impuissance mutuelle, entre les deux rois rivaux. Pendant que Antiochos VI et Tryphon étaient installés à Antioche, Démétrios gardait la Cilicie et les provinces d'Orient. Il semble même avoir conservé la possession de Séleucie sur l'Oronte, interceptant ainsi, comme jadis, au temps où la ville était au pouvoir des Égyptiens, les communications d'Antioche avec la mer [1]. Il était maître des côtes qui enserrent le golfe d'Issos, et il aurait pu continuer ou reprendre la lutte avec avantage, s'il n'en avait été détourné par les nouvelles alarmantes qui lui venaient de l'Orient. Les colons hellénistiques, foulés par la puissance croissante des Parthes, imploraient son secours.

Les choses avaient bien changé de ce côté depuis trois quarts de siècle. Au temps d'Antiochos le Grand, les Parthes n'étaient encore que campés entre la Médie et la Bactriane, tenus en échec à l'ouest par les Séleucides, à l'est par le royaume bactrien alors en pleine croissance. L'alliance contractée entre Antiochos III et Euthydème I avait porté ses fruits. Le fils d'Euthydème, Démétrios (180 ?), devenu le gendre du roi de Syrie et légitime possesseur de tout ce qui reconnaissait encore le protectorat des Séleucides entre le plateau d'Asie et l'Indus, avait reculé

1. Cf. ci-dessus, pp. 97-99. 141-142.

les frontières du royaume bactrien, à l'E. et au S. jusqu'aux monts Imaüs (Himalaya) et aux bouches de l'Indus; au N. jusqu'aux Sères et Phryniens ou Fauniens (les Huns?), c'est-à-dire jusqu'aux confins de la Tartarie chinoise [1]. Il implantait la civilisation grecque dans ce Pandjab où Alexandre le Grand n'avait fait que passer, et les noms d'Euthydémia, l'ancienne Sangala sur l'Hydaspe, de Démétriade en Arachosie, attestent à la fois les conquêtes et la piété filiale du monarque bactrien.

Mais la fidélité et l'obéissance n'étaient pas des vertus grecques. Pendant que Démétrios méritait le titre d'Invincible (ΑΝΙΚΗΤΟΣ) gravé sur ses monnaies grecques et bilingues, un usurpateur lui enlevait la Bactriane (vers 175?), et malheureusement cet usurpateur, le « Grand-Roi Eucratide », était un rival digne de lui. Ces deux hommes, qui, paraissant chacun à son heure, eussent pu prolonger la fortune des armes grecques, ébranlèrent par leurs luttes la suprématie précaire de la race conquérante dans l'Extrême-Orient. Démétrios paraît avoir été réduit à la possession de l'Inde, d'où il finit par être expulsé, à la suite d'une guerre acharnée [2]. Si Eucratide parvint à restaurer ainsi à son profit l'unité du royaume bactrien, ce ne fut pas pour longtemps. Son exemple avait suscité de toutes parts des révoltes et des usurpations; il épuisa ses forces à lutter en Sogdiane, en Arachosie, en Drangiane, en Ariane, en Cophène, en Gandaritide, contre des prétendants et des roitelets qui nous ont laissé leurs noms sur leurs monnaies : Euthydème II, — peut-être frère ou fils de Démétrios, — Pantaléon, Agathoclès dit le Juste, Antimachos I dit le Dieu, Antimachos II Niképhoros, d'autres encore, un Antialcidas Niképhoros, un Lysias Anikétos, un Platon dit Épiphane, un Strabon,

1. Strab., XI, p. 516; cf. XV, p. 686. Justin., XLI, 6. 4. A. von Gutschmid, *Gesch. Irans*, pp. 44-46.

2. Justin., *loc. cit.* (Eucratide, assiégé par Démétrios, *quinto mense liberatus Indiam in potestatem redegit*).

un Apollodote, un Ménandre. Il n'est plus possible de distinguer entre eux des groupes dynastiques et d'en fixer la chronologie. Nous possédons encore de quelques-uns de ces parvenus, comme Agathoclès et Antimachos, des monnaies ancestrales — en guise de proclamations populaires — portant les noms des rois dont ils se prétendaient les héritiers légitimes. On y voit figurer les noms d'Alexandre le Grand, Diodotos Soter, Euthydémos Théos, Antiochos Nicator, etc. [†]. De son côté, Eucratide légitimait aussi de son mieux son usurpation en mariant son fils Hélioclès avec la fille de Démétrios réconcilié, une Laodice qui se trouvait être la petite-fille d'Euthydème I et d'Antiochos le Grand. Il eut même soin, pour plus de sûreté, d'associer au trône ce fils sur qui reposait l'espoir de sa dynastie. Mais ce fils était un monstre. Au retour d'une campagne dans l'Inde, Eucratide ne rentra pas à Zariaspa : il fut assassiné en route par son fils, qui ne prit même pas la peine de cacher son forfait [1]. Le parricide, d'après Justin, déclarant « qu'il avait tué non pas un père, mais un ennemi de son pays (*hostem*), fit passer son char sur le corps sanglant et ordonna de le jeter à la voirie ». Si l'on ne veut pas renoncer à comprendre comment Eucratide, qui luttait alors contre les défections, contre les Barbares du Nord et les Parthes, avait pu être accusé de se trahir lui-même, on ne trouve qu'une explication quelque peu vraisemblable : à savoir, qu'Eucratide avait peut-être consenti à céder aux Parthes ou aux Scythes des provinces qu'ils avaient déjà envahies.

De pareilles convulsions auraient compromis l'existence d'États moins artificiels que la Bactriane. Hélioclès, qui osa prendre le surnom de Juste (Δίκαιος), fut le dernier roi du pays. Il ne parvint pas à évincer les compétiteurs qui se taillaient des domaines dans les lambeaux de l'empire bactro-indien. Tous ensemble trahissaient la cause de la civilisation hellénistique dont le souci avait rapproché jadis

1. Justin., XLI, 6, 5.

Euthydème I et Antiochos le Grand : mais l'heure du châtiment approchait. Les Scythes d'un côté, les Parthes de l'autre, allaient confisquer à leur profit cet héritage trop disputé.

Nous savons, par un fragment de Polybe cité plus haut [1], que les Scythes nomades menaçaient déjà la Bactriane au temps d'Euthydème de Magnésie. Nous ignorerions ce qui s'est passé dans le bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte sans le secours inattendu d'un document chinois [2], rédigé vers la fin du IIe siècle avant notre ère par l'ambassadeur Tchang-Kian, envoyé par l'empereur de Chine dans les régions où s'est livré le dernier combat entre les Barbares du Nord et les États hellénistiques. Nous apprenons ainsi que, vers l'an 177 avant l'ère chrétienne, les Hiong-Nou (Huns) refoulèrent vers le sud les Youé-Tchi, dans lesquels on croit reconnaître les Tochares des auteurs occidentaux. Ceux-ci se jetèrent sur le Turkestan oriental et en expulsèrent les Ssé (Sakes), qui à leur tour franchirent les montagnes de Tartarie (Bolor) et vinrent s'abattre sur la vallée du Cophène, où ils substituèrent leur domination à celle des dynastes hellénistiques. La débâcle une fois commencée ne s'arrêta plus. Les Youé-Tchi furent chassés du Turkestan (vers 160) par une autre horde, celle des Ousoun. Ils poursuivirent alors leur marche vers l'ouest et assaillirent le pays des Ta-Hia (Bactriens?) par la Sogdiane [3]. C'était le moment où Eucratide, harassé par ses longs efforts, venait de se laisser arracher par Mithridate, roi des Parthes, les satrapies de Torioua (?) et d'Aspionos [4], c'est-à-dire probablement la région (Arie) qui ouvrait aux Parthes l'accès de la vallée du Cophène.

1. Polyb., XI, 34 : ci-dessus, p. 164.

2. Voy. la bibliographie dans A. von Gutschmid (*op. cit.*, p. 59). Les Hiong-Nou, fléau de l'empire chinois, au N., sont mentionnés en plus de trente passages des *Mémoires de Ssé-ma-ts'ien* (trad. Ed. Chavannes, 5 vol. 1895-1905).

3. *Quare pugnantes Scythicae gentes et Asiani Bactra occupavere et Sogdianos* (Trog., *Prol.* 41). Trogue-Pompée traitait ensuite des *Indicae res gestae per Apollodotum et Menandrum, reges eorum.*

4. Strab., XI, p. 517. Meineke corrige Τοριούαν, qui est peut-être le Touran, en Ταπυρίαν, région située entre l'Hyrcanie et l'Arie (p. 514).

La Bactriane était hors d'état de résister à la poussée des Barbares, qui avançaient lentement, mais sûrement, dans la direction du midi et de l'ouest. C'est dans cette situation désespérée que les Grecs de Bactriane songèrent à invoquer l'appui des Séleucides.

Ils n'étaient pas seuls à regretter le passé et à se retourner vers l'Occident. Mithridate I (Arsace VI), le véritable fondateur de l'empire parthe, était attentif à profiter de toutes les occasions. Les embarras de son voisin Eucratide lui avaient permis de s'agrandir du côté de l'Orient. Les troubles qui minaient la monarchie des Séleucides et en détruisaient la cohésion lui facilitèrent la conquête de la Médie, déjà commencée par son frère et prédécesseur Phraate I (Arsace V) [1]. Depuis que Timarchos, au temps de Démétrios I Soter, avait voulu faire de la Médie un royaume indépendant, il est probable que cette province était restée à peu près autonome, les rois de Syrie ayant toujours été distraits depuis lors par leurs querelles dynastiques et incapables d'affermir leur autorité au delà du Tigre. Justin considère l'entreprise de Mithridate comme une guerre « entre les Parthes et les Mèdes », une guerre à laquelle la Syrie est restée étrangère. On peut même supposer que le faible Alexandre Bala, intronisé par Héraclide, avait laissé la Médie aux mains de la famille de Timarchos et d'Héraclide, et que le Mède Dionysios, mentionné par Diodore parmi les satrapes et stratèges ennemis de Tryphon, était un fils de Timarchos [2]. Les Mèdes, soutenus sans doute par les dynastes d'Atropatène, qui redoutaient comme eux le joug des Parthes, se défendirent longtemps ; mais la victoire resta finalement aux Parthes. Mithridate institua en Médie une sorte de vice-roi nommé Bacasis, de façon à conserver aux vaincus un semblant d'autonomie.

La conquête de la Médie mettait l'empire parthe en con-

1. Isid. Charac., *Mens. Parth.*, 7.
2. Justin., XLI, 6,6. Diod., XXXIII, 28. Cf. v. Gutschmid, pp. 51-52.

tact immédiat avec le centre de l'ancien empire séleucide, l'Assyrie, la Babylonie, la Susiane et la Perse. Mithridate n'avait devant lui que des dynastes isolés ou des satrapes que les troubles de Syrie laissaient sans direction et sans secours. Après avoir négligé quelque affaire pressante en Hyrcanie, — peut-être réprimé une nouvelle révolte des Mardes ou Amardes récemment subjugués [1], — Mithridate s'attaqua à la Susiane et à la Perse. Il n'y avait en Susiane, en dehors des Cosséens et autres nomades qui n'avaient jamais obéi à personne, qu'un État organisé, celui des Élyméens [2], petit royaume improvisé sans doute après la mort d'Antiochos le Grand et vainement attaqué, dit-on, par Antiochos Épiphane. Mithridate battit le roi des Élyméens et mit enfin la main sur les trésors qui avaient excité les convoitises des Séleucides. Le pillage des temples de Bel et d'Anahit (Artémis-Athéna) lui rapporta 10.000 talents [3]. La prise de Séleucie sur l'Hédyphon acheva la conquête de l'Élymaïde, qui fut laissée, suivant la pratique des Parthes, à un roi ou vice-roi réduit à la condition de vassal. La Perse, partagée entre plusieurs dynastes, ne put échapper au protectorat des Parthes. Ainsi maître des régions qui s'étendent au delà du Tigre, Mithridate franchit le fleuve et prit Séleucie, qui allait devenir la capitale de son empire [4]. Le gouverneur syrien qui régissait la Babylonie pour le compte de Démétrios II ne put arrêter l'invasion. L'Euphrate, de son embouchure à son cours moyen, devint la frontière qui sépara désormais les possessions des Arsacides et des Séleucides. L'Arménie, indépendante depuis un demi-siècle, fut égale-

1. Justin., XLI, 5, 9 ; 6, 7.

2. Justin., XLI, 6, 8. Strab., XVI, p. 744. On rencontre encore des rois d'Élymaïde, entre autres, Kanniskirès, au temps de Pompée.

3. Strab., *loc. cit.*, soit 60 millions de drachmes. Strabon, qui parle du temple de Bel à propos d'Antiochos le Grand, semble croire qu'il y avait en plus deux temples, un d'Athéna, l'autre d'Artémis, dit l'*Azara*, soit trois temples distincts, ce qui est probablement inexact, à moins qu'il ne désigne ainsi un temple tricellulaire ?

4. Ctésiphon, située en face, était la résidence royale.

ment absorbée, du moins pour quelque temps, par l'irrésistible expansion de l'empire parthe. Ses dynastes ou rois indigènes paraissent avoir été à ce moment dépossédés au profit d'une branche cadette de la dynastie des Arsacides [†] [1].

Mithridate avait amplement mérité le titre de « Grand-Roi des rois » qu'il se donne sur ses monnaies. Mais, parmi les vaincus, plus d'un ne se résignait pas à sa défaite. On savait depuis longtemps que les plus grands empires ne sont pas à l'abri des vicissitudes soudaines et que la guerre peut défaire ce que la guerre a fait. C'est à ce moment — autant que l'on peut ordonner tous ces faits dépourvus de chronologie — que, cédant enfin aux instances réitérées des « Hellènes et Macédoniens » [2], Démétrios II, roi presque sans royaume, entra en conflit armé avec le roi des Parthes (140/39 a. C.).

Un plan grandiose s'élaborait dans son esprit au cours de ces deux ou trois ans que Justin nous représente comme voués à la paresse et aux vices d'une adolescence corrompue. Battre les Parthes à l'aide d'un soulèvement général des villes et États hellénisés ; ressaisir la suzeraineté dans ces régions de la Haute-Asie où les Séleucides n'avaient plus pénétré depuis le temps d'Antiochos le Grand ; puis revenir glorieux et puissant en Syrie pour abattre définitivement la branche rivale ; il y avait là de quoi tenter l'imagination aventureuse d'un jeune homme et d'un roi en détresse, qui se sentait haï et méprisé chez lui. Il comptait un peu sur les peuples qui l'appelaient, beaucoup sur le hasard.

Le succès sourit tout d'abord à l'audacieuse entreprise. Les promesses faites à Démétrios furent tenues. Le représentant de la civilisation hellénique vit accourir autour de lui non seulement les descendants des colons d'Occident, mais même les contingents des peuples d'Orient qui, « à

1. D'après Moïse de Chorène (II, 3), dont le témoignage mérite peu de confiance. La série des rois indigènes se continue par la suite.
2. Joseph., XIII, 5, 11.

cause de la cruauté de l'Arsacide roi des Parthes et accoutumés qu'ils étaient à l'ancien gouvernement des Macédoniens, supportaient avec indignation l'orgueil du nouveau peuple. Aussi, appuyé par les secours des Perses, des Élyméens et des Bactriens, il battit les Parthes en mainte rencontre ». Démétrios prit par la Mésopotamie, où il fut reçu à bras ouverts, et marcha droit sur la Médie. C'est là qu'eut lieu le choc définitif, ou plutôt la trahison qui épargna aux Parthes la peine de combattre. Attiré dans un guet-apens, sous prétexte de négociations, Démétrios fut fait prisonnier et promené triomphalement à travers les villes qui s'étaient ralliées à lui, « en dérision de la sympathie qu'elles lui avaient témoignée ». Puis, Démétrios fut interné en Hyrcanie [1]. Mithridate le traita avec égards, lui promit de le rétablir dans son royaume et lui donna ou lui destina sa fille Rhodogune en mariage [2]. Il se réservait sans doute, au cas probable où il ne pourrait abattre l'empire séleucide, de replacer Démétrios II sur le trône de Syrie et d'y installer sa fille Rhodogune avec lui. La Haute-Asie était bien perdue pour les Séleucides. A partir de ce moment, les documents babyloniens ajoutent à la mention des années de l'ère séleucide la date comptée d'après l'ère des Arsacides, avec le nom de l'Arsace régnant. La première datation ainsi doublée est de 174 Sél. = 111 Arsac. (= 139/8 a. C.) [3].

La dynastie des Séleucides n'avait jamais éprouvé encore pareil affront. Mais l'humiliation de Démétrios II, à laquelle ajoutait l'ironie de son surnom de Nicator transformé par les mauvais plaisants en sobriquet comme « porte-fers » [4], dut

1. Justin., XXXVI, 1, 1-6.

2. Justin., XXXVIII, 9, 3. Appian., *Syr.*, 67 (Appien place le mariage sous Phraate II). Athen., IV, 153 a. L'inadvertance commise par Posidonios, ou par Athénée ou les copistes (substitution de Σελεύκου au lieu de Δημητρίου) a mis à la torture les érudits décidés à tout conserver. Le fils de Démétrios II, Séleucos V, fut aussi captif des Parthes (ci-après, pp. 386 et 393, 2. 396).

3. N. Strassmaier, *Zeitschr. f. Assyriol.*, VIII, p. 111.

4. Σηριπίδης pour Σιδηρίτης (?) dans Euseb., I, p. 256 Sch. Ce surnom pourrait bien avoir été un jeu de mots, opposant le Σιδηρίτης au Σιδήτης.

réjouir les adversaires qu'il avait laissés en Syrie. Tryphon, qui se désintéressait alors des affaires de Judée et qui laissait tranquillement le peuple juif se donner une charte de sa façon (140/39 a. C.), se sentit délivré de tout souci. Il lui sembla même qu'il s'était contraint assez longtemps et qu'il pouvait maintenant échanger sa qualité de régent contre le titre de roi. C'était un projet qu'il caressait depuis des années et auquel il avait déjà sacrifié la vie de Jonathan : il l'avait mûri et il montra dans l'exécution tout son savoir-faire. Un jour, le peuple d'Antioche apprit que le jeune roi Antiochos VI, alors âgé de neuf à dix ans, était malade ; puis que les chirurgiens allaient tenter sur lui l'opération de la taille; enfin, qu'il était mort entre leurs mains. C'est du moins la version qui fut répandue dans le public et que Tite-Live adopte, sans faire de réserves pour l'honneur du corps médical. « Le fils d'Alexandre », dit-il, « ayant au plus dix ans, fut occis traîtreusement par son tuteur Diodote surnommé Tryphon. Celui-ci avait corrompu des médecins qui, affirmant faussement au peuple que l'enfant souffrait d'un calcul, le tuèrent en l'opérant » [1]. En même temps, le régent « envoyait ses amis et familiers auprès des soldats, leur promettant de leur donner beaucoup d'argent s'ils l'élisaient roi, leur rappelant que Démétrios était prisonnier des Parthes et que son frère Antiochos, s'il arrivait au pouvoir, leur ferait beaucoup de mal pour se venger de leur défection. Les soldats, dans l'espoir que Tryphon, une fois roi, leur ferait des largesses, le proclamèrent souverain » [2]. C'était une sorte d'empire électif que cet obscur précurseur des Césars, appelé comme eux empereur (βασιλεὺς αὐτοκράτωρ), essayait de substituer à la monarchie de droit divin [†].

Tryphon était pressé de jouir : il en oublia toute prudence, au moment où la prudence était le plus nécessaire. Obséquieux et flatteur de la populace quand il était au second

1. Liv., *Epit.* 55.
2. Joseph., XIII, 7, 1.

rang, il devint insolent au premier. Les hauts fonctionnaires, surtout ceux « de race royale », se révoltèrent de toutes parts, soit pour leur compte, soit au nom de Démétrios II ou de son frère cadet Antiochos dit de Sidé (Σιδήτης) en Pamphylie, lieu où, dit-on, il avait été élevé. C'était, en Mésopotamie, – s'il en restait encore quelques places aux Séleucides, – Dionysios le Mède ; en Cœlé-Syrie, Sarpédon et Palamède ; à Séleucie de Piérie, aux portes d'Antioche, Æschrion, qui avait avec lui la reine Cléopâtre, femme de Démétrios II, et ses enfants [1]. Une anecdote racontée par Posidonios et recueillie par Athénée nous apprend que Sarpédon fut battu à Ptolémaïs par les troupes de Tryphon, mais qu'un raz de marée survenant à l'improviste noya les vainqueurs, si bien que les bandes de Sarpédon, refoulées vers l'intérieur, revinrent à la côte et se régalèrent des poissons échoués avec les cadavres. Posidonios d'Apamée avait chance d'être bien renseigné sur les faits et gestes de son compatriote Tryphon. Cependant, Strabon, sans doute aussi d'après Posidonios, dit que Sarpédon avait vaincu les gens de Ptolémaïs quand le flot surprit les fuyards en déroute [2]. Une contradiction de plus ou de moins dans nos textes n'est pas pour nous étonner. Il résulte des deux versions que Sarpédon s'empara de Ptolémaïs. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur les premières résistances rencontrées par Tryphon. La lutte sérieuse commença lorsque Cléopâtre offrit sa main et le trône à son beau-frère Antiochos, accouru de Rhodes à la nouvelle de la captivité de Démétrios. Jusque-là, Antiochos frappait vainement aux portes des villes qui se fermaient devant lui, par crainte de Tryphon [3]. Quelle confiance pouvait inspirer un tout jeune homme sans appui, sans argent, que Cléopâtre elle-même pouvait traiter en intrigant et en fâcheux ? Appien, qui a peu de souci de la

1. Diod., XXXIII, 28.
2. Posidon. ap. Athen., VIII, p. 333 b-d. Strab., XVI, p. 758.
3. Joseph., XIII, 7, 1.

chronologie, croit que Cléopâtre Théa épousa Antiochos VII Sidétès par dépit, par jalousie contre Rhodogune, la princesse parthe mariée avec Démétrios. Mais il serait bien étonnant que le roi parthe — surtout si c'est Phraate Arsace VII qui a fait le mariage, comme le dit Appien lui-même — ait si rapidement combiné un plan où l'on devine une arrière-pensée politique, et que la nouvelle de ce mariage fût déjà parvenue en Syrie [1]. Cléopâtre avait bien assez d'autres raisons de se chercher et s'attacher un défenseur. Quoi qu'il en soit, Antiochos vint à Séleucie, s'y fit proclamer roi et fut bientôt en mesure de donner la chasse à l'usurpateur (138).

Tryphon cependant ne restait pas inactif; mais, au lieu de jouer résolument son rôle de démagogue couronné, il avait cru habile de mendier l'investiture du Sénat romain. Il avait envoyé à Rome une Victoire en or du poids de 10.000 statères, supposant que le Sénat accepterait ce magnifique cadeau sous une forme de si bon augure. Mais le Sénat se montra, suivant l'expression de Diodore, « encore plus roué que lui » : la haute assemblée accepta le cadeau, mais l'inscrivit au nom du jeune roi défunt, ingénieuse façon de partager le fruit du crime sans en partager la responsabilité [2]. Strabon dit que Tryphon fit de Coracésion en Cilicie sa place d'armes, ce qui fait supposer qu'il avait été tout d'abord expulsé d'Antioche [3]. Il perdit une bataille contre Antiochos VII dans la Haute-Syrie et se trouva rejeté sur la Phénicie. Là, il dut regretter le meurtre de Jonathan, car une alliance avec les Juifs eût pu le sauver. Ceux-ci s'empressèrent, au contraire, d'accepter les avances d'Antiochos VII et lui fournirent des renforts pour faire le siège de Dora, où Tryphon s'était enfermé. Malgré les forces considérables employées sur terre et sur mer au blocus de la place,

1. Appian., *Syr.*, 68. Corneille, dans *Rodogune*, suppose que : « Croyant son mari mort, elle épousa son frère ».
2. Diod., XXXIII, 28 a, 1.
3. Strab., XVI, p. 668.

Tryphon réussit à s'échapper sur un navire qui le débarqua à Orthosia et à se jeter dans Apamée, sa ville natale, de tout temps dévouée à sa personne. Mais Antiochos se mit à sa poursuite et investit Apamée. A la fin, Tryphon fut pris et mis à mort ou se suicida [1]. Il n'y avait plus qu'un roi en Syrie.

§ II

Le règne d'Antiochos VII Évergète (139-129).

Il n'est pas certain pourtant que Antiochos VII ait pu passer en repos les deux années suivantes. Justin dit que, quand il partit pour aller combattre les Parthes, il avait une armée « qu'il avait endurcie par de nombreuses guerres avec ses voisins » (*multis finitimorum bellis*) [2]; et cependant, on n'entend pas dire que ni le roi de Pergame, ni le roi de Cappadoce depuis qu'ils avaient coopéré à l'intronisation de Bala, ni le roi d'Égypte depuis la chute de Bala, fussent intervenus dans les querelles dynastiques des Séleucides. Attale II avait terminé en 138, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, sa laborieuse carrière, et son fils et successeur Attale III, le dernier des Attalides, était ce jeune maniaque, indolent et capricieux, qui allait bientôt léguer son royaume aux Romains. Les luttes contre Tryphon et celles contre les Juifs, dont nous allons parler, ne répondent pas au qualificatif employé par Justin. S'il a bien pris le mot dans son acception propre, on est amené à penser que Antiochos VII a dû guerroyer contre des adversaires devenus étrangers au royaume, peut-être contre ce Dionysios de Médie, un parent de la famille royale, qui s'était déclaré contre Tryphon,

1. *I Macc.*, 15, 1-37. Joseph., XIII, 7, 2. Strab., *loc. cit.* Cf. Frontin., *Strateg.*, II, 13, 2 (Tryphon semant l'argent pour retarder la poursuite des cavaliers d'Antiochos VII). Syncell., p. 552, 17 (Tryphon débarqué à Orthosia et se brûlant vif : εἰς πῦρ ἐναλλομένος θνήσκει).

2. Justin., XXXVIII, 10, 1.

mais pour se rendre indépendant en Mésopotamie; ou encore, contre un certain Samès, qui s'improvisa roi de Commagène et y fonda une dynastie avec Samosate pour capitale [1]; ou enfin, contre une autre agitation séparatiste en Osrhoène, qui aboutit vers cette époque à la fondation du royaume d'Édesse [2].

Antiochos VII, bien que fort jeune encore, environ vingt-deux ans, était un homme énergique, qui joignait aux qualités viriles de son père un certain sens politique. Il sut ne pas réveiller mal à propos les rancunes que laissent toujours les guerres civiles : il comprit que le seul moyen d'affermir son autorité au dedans était de la faire sentir aux ennemis du dehors. Les Juifs, qui avaient consommé leur séparation et affichaient leur indépendance, étaient maintenant de ceux-là, ou plutôt à la fois des ennemis intérieurs et des étrangers. A défaut de grandes entreprises, Antiochos savait qu'une guerre contre les Juifs serait toujours populaire en Syrie et en Phénicie. C'était là une vieille querelle qui n'avait jamais été vidée à fond, car les Séleucides considéraient toujours comme provisoires les solutions intervenues. Il nous faut, pour saisir l'enchaînement des faits, retourner quelque peu en arrière. A travers le récit confus du biographe des Machabées, on voit bien que le roi de Syrie chercha l'occasion de revenir sur les concessions qu'il avait lui-même confirmées alors qu'il n'était encore que prétendant. La brouille avait commencé lors du siège de Dora. Pendant que le roi investissait la place, des ambassadeurs que Simon avait envoyés à Rome pour offrir au Sénat un magnifique bouclier en or du poids de 1.000 mines [3] revinrent d'Italie rapportant un sénatusconsulte ou message

1. Babelon, p. CCVIII.

2. Date à placer entre 137 et 132. Les rois d'Édesse, Osrhoès et les Abgar, étaient des Nabatéens.

3. *I Macc.*, 14, 24. Joseph., XIV, 8, 5 (50.000 statères d'or). Peut-être faudrait-il corriger ce poids hyperbolique en valeur de 1.000 mines d'argent? Cf. Th. Reinach, *ad loc. cit.*

adressé aux États voisins de la Judée pour inviter ceux-ci à respecter l'indépendance des Juifs (139 a. C.?) [1].

Ce document, comme tous ceux qui sont insérés dans la chronique juive, a bien l'air de sortir d'une fabrique de littérature aprocryphe et d'avoir été rédigé par un Juif fort peu au courant des institutions romaines et des formules protocolaires, qui s'imagine que Rome est gouvernée par une sorte d'empereur appelé consul. C'est « Lucius, consul des Romains », qui écrit en son nom aux rois et envoie copie de sa circulaire à plus de vingt adresses, depuis l'Égypte et le Péloponnèse jusqu'au fond de l'Asie, car le roi Arsace figure avec les rois Démétrios, Attale et Ariarathe, parmi les destinataires. Enfin, on peut admettre que Antiochos VII reçut, par les soins de Simon, quelque missive de ce genre, plus ou moins authentique, et qu'il en conçut quelque humeur. Aussi, quand Simon envoya des présents et deux mille auxiliaires à Antiochos, celui-ci « ne voulut pas les recevoir et prit une attitude hostile ». Simon avait un peu trop attendu : ses secours arrivaient au moment où le roi n'en avait plus besoin. Antiochos dépêcha aussitôt en Judée Athénobios, un de ses amis, pour réclamer la remise de Joppé, de Gazara et de la citadelle de Jérusalem. De plus, les Juifs devaient payer l'arriéré des tributs dus par les pays dont ils s'étaient illégalement emparés ou racheter cette dette par un versement de 500 talents, sans préjudice de l'indemnité pour les pillages commis, indemnité qui se montait également à 500 talents ; le tout sous peine de s'y voir contraints par la force. Un potentat qui payait si cher les sénatusconsultes n'était pas un débiteur à ménager.

1. Le texte dans *I Macc.*, 15, 16-21 : autre texte, avec même nom de consul en tête, mais rapporté au temps d'Hyrcan II (54 a. C.?), dans Josèphe (XIV, 8, 5). Suscription dans *I Macc.* : *Lucius consul Romanorum Ptolemaeo regi salutem* ; dans Josèphe : Λεύκιος Οὐαλλέριος Λευκίου υἱὸς στρατηγός (préteur). Les consuls n'écrivaient pas en leur nom aux rois. Enfin, de 141 à 133, on ne trouve pas dans les Fastes un seul consul prénommé *Lucius*. E. Schurer (I^4, pp. 251-252), accepte le texte de Josèphe, qui est un SC. proposé par le préteur L. Valérius, et le transporte à la date de 139.

Simon invoqua son bon droit, les justes représailles exercées à Joppé et à Gazara, et offrit 100 talents pour tout ce que lui réclamait le roi. Celui-ci, occupé alors à poursuivre Tryphon, envoya le stratège Cendebæos pour réduire les Juifs à l'obéissance. Cendebæos établit son quartier général à Iamnia (Iabné) et se mit à pousser des reconnaissances sur la route de Jérusalem. Mais, sur leur sol natal, les Juifs étaient invincibles. Les deux fils aînés du vieux Simon, Jean dit Hyrcan et Judas, à la tête de vingt mille hommes, assaillirent l'armée syrienne à Modéin et remportèrent une victoire signalée. Par malheur, depuis qu'il y avait un gouvernement national en Judée, il y avait des ambitieux pour convoiter le pouvoir. Le propre gendre de Simon, un certain Ptolémée fils de Haboub, tendit un guet-apens au grand-prêtre et l'assassina à Jéricho, dans un banquet, ainsi que deux de ses fils, Judas et Mattathias; après quoi, il écrivit au roi de Syrie pour lui demander son appui, offrant de rétablir l'ancien ordre de choses et de payer tribut comme autrefois (135) [1].

Nous ne savons quel accueil fit Antiochos VII aux propositions de l'assassin : il jugea sans doute à propos de laisser la discorde lui préparer les voies. Ptolémée n'avait pas réussi à mettre la main sur Jean Hyrcan, le vainqueur de Modéin, fils et légitime successeur de Simon [2]. Jean, qui était à Gazara au moment du meurtre de son père, se hâta de courir à Jérusalem et d'en fermer les portes à son rival, lequel, repoussé et honni par la population de la capitale, alla se cantonner dans le fort de Dagon, au-dessus de Jéricho. Jean l'y assiégea, mais il résista longtemps. Ptolémée était un ignoble scélérat. Comme il avait en son pouvoir la mère et les frères de Jean Hyrcan, il se servit de ces otages pour paralyser l'élan de son adversaire, menaçant de les préci-

1. Au mois XI de 177 Sel. = févr. 135 a. C. (*I Macc.*, 16, 14). D'après Josèphe (XIII, 7, 4, sans date), les deux autres fils furent non pas tués alors, mais — provisoirement — jetés dans les fers (δεδεμένοι).

2. Ici finit le récit du livre I des Machabées (135 a. C.).

piter du haut des remparts si Hyrcan ordonnait l'assaut. Il gagna ainsi l'automne, moment où l'ouverture de l'année sabbatique suspendait de droit les hostilités. Telle est du moins la cause que Josèphe assigne à la levée du siège [†]. Profitant de ce répit, le misérable mit à mort la mère et les frères de Jean Hyrcan et s'enfuit auprès de Zénon surnommé Cotylas, tyran de Philadelphie (Rabbath-Ammon).

C'est alors que Antiochos VII intervint[1]. Le roi commença par dévaster le pays, chassant devant lui la population affolée qui alla se réfugier à l'abri des remparts de Jérusalem (133?). Antiochos mit le siège devant la ville surpeuplée et prise au dépourvu. L'année précédente, année sans labours et sans récoltes, y avait épuisé les provisions, et l'assiégeant était sûr d'avoir à bref délai la disette pour alliée. C'était sans doute une opportunité qu'il avait fait entrer dans ses calculs. Pour bien montrer sa résolution d'en finir, il fit d'immenses travaux de circonvallation, double fossé mené autour de l'enceinte et flanqué au nord – du côté de la plaine – de cent tours occupées par des postes vigilants. C'était le blocus, la famine, et u bout, la capitulation inévitable. Elle se fit cependant attendre longtemps, près d'une année entière. Hyrcan essaya de se débarrasser des bouches inutiles; mais il avait trop compté sur la philanthropie du roi, qui ne voulait pas perdre le fruit de ses efforts. Il fut obligé de rouvrir les portes de la ville aux malheureux qu'il en avait exclus et qui, errant entre les remparts et les ouvrages des assiégeants, mouraient d'inanition sous les yeux de leurs compatriotes. Pour pouvoir célébrer la fête des Tabernacles (en octobre), Hyrcan demanda à Antiochos un armistice de sept jours. Le roi saisit l'occasion de montrer qu'il ne faisait pas la guerre à la religion des Juifs et qu'il ne revendiquait que ses droits de souverain. Non seulement il accorda la trêve,

1. Sur les dates inconciliables fournies par Josèphe, XIII, 8, 2 (Ol. 162 = 132-128 a. C. et an IV d'Antiochos VII = 136 a. C.) et par l'Eusèbe arménien (prise de Jérusalem en Ol. 162, 3 = 130/29 a. C.), voy. E. Schürer, I[4], p. 259, 5, qui admet que la guerre a pu durer de 134 à 132.

mais il envoya au temple de Jahveh de magnifiques offrandes, des « taureaux aux cornes dorées et des vases d'or et d'argent remplis d'aromates de toute espèce »[1]. Il alla même jusqu'à célébrer, lui aussi, la fête dans son camp, en banquetant avec son armée; ce qui était sinon un acte pieux, du moins la meilleure manière d'utiliser sans déloyauté l'armistice intervenu et de faire réfléchir les affamés.

Ce siège mémorable, qui aurait pu amener la ruine de Jérusalem deux siècles avant Vespasien, finit par un accommodement. Hyrcan, touché et rassuré par la condescendance du roi, entra en négociations. Comme trente-trois ans auparavant Antiochos Épiphane, Antiochos VII refusa d'écouter ceux qui lui conseillaient de ne pas traiter, mais « d'exterminer cette race réfractaire à tout mélange avec les autres », ces lépreux dont les ancêtres, chassés de l'Égypte, « avaient légué à leurs descendants leur haine pour le genre humain »[2]. C'est le réquisitoire qui, formulé en termes saisissants par Posidonios, ira désormais se répétant de siècle en siècle et ne se taira plus. Le roi se contenta de désarmer les Juifs, de leur imposer une contribution de guerre de 500 talents, de les obliger au tribut pour les villes qu'ils possédaient en dehors de la Judée, et de prendre des otages. Ces otages et la contribution de guerre avaient été substitués, sur la demande des Juifs eux-mêmes, à l'occupation de Jérusalem par une garnison permanente. Antiochos eut soin de démanteler la ville : après quoi, il partit emmenant avec lui les otages — parmi lesquels un frère de Jean Hyrcan — et plus qu'à moitié couvert de sa créance par un premier versement de 300 talents que, dit-on, Jean Hyrcan alla prendre dans le tombeau de David. Il venait de donner un exemple de modération, et surtout de respect des croyances, dont les Juifs eussent pu tirer quelque enseignement s'ils avaient pu admettre qu'il y eût une commune mesure entre eux et les

1. Joseph., XIII, 8, 2. Plut., *Apophth. reg.*, s. v.
2. Posidon. ap. Diod., XXXIV, 1. Cf. Joseph., XIII, 8, 3. Tac., *Hist.*, V, 2, 5.

autres peuples. Ils n'en persistèrent pas moins, au cours des années suivantes, à imposer aux Iduméens la circoncision, sous peine d'expulsion en masse. Ils gardèrent cependant bon souvenir d'Antiochos VII, et c'est d'eux, au dire de Josèphe, qu'il reçut le surnom de Pieux (Εὐσεβής) ajouté à celui d'Évergète qu'il portait officiellement [1].

Le caractère pondéré d'Antiochos VII, qui ne se démentit point par la suite, dispense de chercher à la conduite qu'il tint en cette circonstance des motifs moins nobles, comme la crainte d'une intervention romaine. Les documents insérés par Josèphe valent, comme authenticité, la lettre de Lucius consul des Romains, et, au surplus, ils visent peut-être une époque postérieure [2]. Le fait rapporté par Tite-Live, à savoir que Antiochos avait envoyé à Scipion Émilien des présents, lesquels présents lui furent remis devant Numance (134/3), — c'est-à-dire au moment où Antiochos assiégeait Jérusalem, — ne prouve pas que le roi crût avoir besoin d'un appui à Rome. Encore le fait même est-il douteux, car Cicéron l'attribue à Attale III, ce qui est au moins aussi vraisemblable [3]. Le siège de Jérusalem fit si peu de bruit que les Romains l'avaient tout à fait oublié quand ils placèrent sur un arc élevé à Titus dans le Cirque une inscription disant que personne avant lui n'avait pu prendre Jérusalem [4]. Les

1. Il ne faut pas demander beaucoup de précision au texte de Josèphe (XIII, 8, 2-4). La Judée devait payer aussi tribut pour elle-même. C'est ailleurs (VII, 15, 3) que Josèphe parle du versement de 300 tal. prélevés sur les 3000 extraits du tombeau de David. Il appelle aussi Antiochos VII Σωτήρ (XIII, 7, 1 ; 10, 1). On ne sait d'où viennent des assertions comme celles de Trogue-Pompée : *Ut Antiochus interfecto Hyrcano Judaeos subegit* (Prol. 36), et d'Eusèbe : *electissimos eorum trucidabat anno tertio CLXII olompiadis* (Euseb., I, p. 255 : ci-dessus, p. 374, 1). A ce moment (130/29 a. C.), Antiochos était chez les Parthes.

2. Joseph., XIII, 9, 2. XIV, 10, 22. Voy. la discussion dans Schürer, I[4], p. 262-263, entre ceux qui tiennent pour le moment actuel — pendant la guerre — et ceux (Th. Reinach, H. Willrich) qui renvoient les deux SC. au règne d'Antiochos IX Cyzicène (ci-après, pp. 387-388).

3. Liv., *Epit.* 57. Cic., *Pro rege Dejot.*, 7. La confusion entre *Antiochus* et *Attalus* est des plus faciles : mais Tite-Live précise (*Antiocho rege Syriae*), tandis que Cicéron dit simplement *rex Attalus*.

4. *CIL.*, VI, 944.

Romains avaient d'ailleurs assez d'autres affaires sur les bras, et même de celles qui devaient les engager à ne pas molester le Séleucide. La prise de possession du royaume de Pergame n'allait pas pour eux sans difficultés. C'était le moment (133 a. C.) où un bâtard d'Eumène II, le pseudo-Attale Aristonicos, revendiquait l'héritage à eux légué par Attale III Philométor et où éclatait, avec l'appui de plusieurs villes d'Asie Mineure, une guerre qui les tint en haleine durant quatre ans. Ils n'en vinrent même à bout qu'avec l'aide d'Ariarathe V de Cappadoce, qui périt à leur service (130). Vraiment, ce n'est pas dans de telles conjectures qu'ils pouvaient songer à protéger les Juifs envers et contre tous, au risque de se faire du Séleucide un ennemi.

Antiochos VII, rentré à Antioche, paraît avoir pris à tâche de gouverner avec justice et de prévenir par un régime de douceur les menées démagogiques qui avaient été si funestes à sa famille. Il n'était sévère que pour les corrupteurs de la morale publique, les philosophes de cour et de ruelle qui avaient eu leur moment de vogue sous Alexandre Bala. C'est lui probablement qui fit mettre à mort l'épicurien Diogène, dont il ne put supporter la mauvaise langue [1]. On lui prête même un décret d'expulsion de tous les philosophes, adressé au préfet de police Phanias et motivé par des considérations (τοὺς νέους λυμαίνεσθαι) qui ne seraient nullement ridicules si le roi ne menaçait pas en même temps de pendre les jeunes gens endoctrinés de philosophie et de poursuivre leurs parents [2]. Plutarque a retenu de cet Antiochos un trait que

1. Athen., V, p. 211 d. Cf. ci-dessus, p. 339.

2. Athen., XII, p. 547 a-b. Il n'est pas sûr que l'Ἀντίοχος ὁ βασιλεύς soit ici Antiochos VII : mais prétendre que la lettre à Phanias a été fabriquée par quelque Juif pour discréditer les Séleucides en général, ou peut-être un Antiochos en particulier (Radermacher, Βασιλεὺς Ἀντίοχος Φανίᾳ, in *Rhein. Mus.*, LVI [1901], pp. 202-214), me paraît une idée bizarre. Sans doute, la langue incorrecte est à peu près celle des Juifs alexandrins, et la menace de punir les élèves plus que les maîtres est inepte : mais il suffit de suspecter l'authenticité du document, échoué, on ne sait d'où, dans la compilation d'Athénée. Le souvenir d'Alexandre Bala a pu suggérer une pareille mesure.

l'on a transporté depuis dans la biographie de plus d'un roi populaire. Antiochos s'était laissé entraîner, un jour de chasse, loin de sa suite. Il entra sans être reconnu dans une cabane de pauvres gens, soupa avec eux et fit tomber la conversation sur le roi. « Il eut ainsi l'occasion d'entendre dire que le roi était bon, en somme, mais qu'il s'en remettait la plupart du temps à des amis pervers, et que, à cause de sa passion pour la chasse, il négligeait souvent les choses nécessaires. Sur le moment, il se tut : mais avec le jour son escorte étant arrivée à la cabane, la pourpre et le diadème qu'on lui présenta le firent reconnaître. Par ma foi, dit-il aux siens, depuis le jour où je vous ai pris à mon service, c'est hier pour la première fois que j'ai entendu dire la vérité sur mon compte » [1]. Peut-être que ses hôtes ne la lui avaient pas dite tout entière, car Posidonios lui impute un penchant à l'ivrognerie tellement connu que le roi des Parthes le lui reprocha plus tard devant son cadavre. A l'entendre, le roi tenait tous les jours table ouverte au public, d'où les convives repus emportaient encore des charretées de victuailles et de vaisselle [2]. Mais Posidonios est d'Apamée, où les compatriotes et partisans de Tryphon avaient été probablement moins bien traités par son vainqueur. Du reste, il n'est guère de Séleucide que Posidonios n'ait représenté comme gaspillant son argent et ruinant sa santé en orgies : il a dû avoir quelque peine à varier ses portraits.

Quelle que fût sa bonne volonté, Antiochos VII se trouvait dans une situation bizarre, qui ne lui permettait pas de régner en paix. Il avait débarrassé le royaume de l'usurpateur Tryphon, mais il pouvait passer lui-même pour un usurpateur aux yeux de bon nombre de ses sujets. Au lieu de rester le suppléant provisoire du roi captif et de négocier le rachat de son frère, il avait servi d'instrument à l'ambition et aux rancunes de son impérieuse belle-sœur, Cléopâtre Théa, qui

1. Plut., *Apophth. reg.*, s. v.
2. Posidon. ap. Athen., X, p. 439 d. XII, p. 540 c.

l'avait fait roi pour régner avec lui et l'avait épousé, dit-on, pour ajouter au plaisir d'être reine celui de rompre bruyamment avec le mari de Rhodogune. Ce mariage avait assuré à Antiochos sinon l'appui effectif, du moins la neutralité bienveillante de l'Égypte. Mais Cléopâtre, qui révéla plus tard par des crimes abominables la profondeur de son égoïsme, n'était pas femme à oublier que son troisième époux lui devait le trône. Nous regrettons pour notre curiosité que les hôtes rustiques mis en scène par Plutarque n'aient pas parlé au roi de la reine. Peut-être Antiochos eût-il appris que Cléopâtre figurait au nombre des « amis pervers » qui décidaient pour lui des affaires importantes. Il est permis de supposer, en tout cas, qu'elle fut pour beaucoup dans la résolution que prit Antiochos d'entreprendre une expédition contre les Parthes, et cela, pour des motifs que l'on peut essayer de deviner.

Antiochos espérait réussir là où Démétrios II avait échoué par trahison, et il avait une raison de plus de reprendre la lutte. On peut croire qu'il avait loyalement l'intention de délivrer son frère : mais il ne pouvait se dissimuler que sa situation, déjà singulière, deviendrait bien délicate quand il aurait accompli ce devoir. Peut-être se disait-il que, une fois les provinces de la Haute-Asie reconquises, le royaume serait assez grand pour que les deux frères en eussent leur part; que Démétrios, gendre du roi des Parthes, pourrait consentir à rester en Orient, lui laissant gouverner la partie occidentale avec Cléopâtre. Mais, à en juger par ce qu'elle fit plus tard, Cléopâtre devait avoir d'autres desseins. Elle qui en était à son troisième mari ne tenait pas à reprendre le mari de Rhodogune, et elle redoutait les entreprises de Démétrios remis en liberté, surtout s'il y réussissait par ses propres moyens, ou avec la connivence de son beau-frère. Ce qu'elle entendait par le délivrer, c'était l'enlever aux Parthes, mais pour s'assurer de sa personne. Le danger qu'elle prévoyait était pressant. Démétrios, avec la complicité d'un certain

Callimandre, avait déjà fait pour s'échapper deux tentatives inutiles : la seconde fois, il était presque à la frontière de son royaume quand il fut repris et renvoyé de nouveau en Hyrcanie, « auprès de sa femme et de ses enfants ». Le roi des Parthes, maintenant Phraate II (Arsace VII), le surveillait plus étroitement que par le passé, mais le ménageait « pour se servir de lui contre son frère Antiochos, selon que le moment ou les chances de la guerre l'exigeraient »[1]. Il y avait là une menace constante de complications futures, et le plus sûr était de ne pas laisser au Parthe le choix du moment.

Antiochos VII réunit une armée immense, que les auteurs évaluent à plus de 300.000 hommes, mais encombrée, dit encore Justin, de non-valeurs, cuisiniers, pâtissiers et autres valets, trois fois plus nombreux que les combattants[2]. Jean Hyrcan, qui avait trouvé dans le tombeau de David de quoi soudoyer des mercenaires, lui amena un contingent de ses hommes et l'accompagna en Orient. Il était prudent de ne pas laisser l'ethnarque en Judée pendant l'absence du roi. Antiochos emmena aussi avec lui les enfants de son frère, peut-être pour traiter plus facilement avec Démétrios, en tout cas, pour montrer à Phraate qu'il allait combattre aussi au nom de la branche dynastique que le Parthe tenait pour légitime [†]. Si les auteurs n'ont rien exagéré, Antiochos, qui avait pourtant sous les yeux l'exemple d'Alexandre le Grand, eut le tort d'imiter les Darius et les Xerxès et de traîner avec lui des multitudes, là où il fallait une armée compacte et mobile (130 a. C.).

Cependant, les débuts de la campagne furent heureux pour les armes syriennes. Phraate II ne pouvait guère compter sur ses vassaux ; ils firent défection dès qu'ils purent entrer en communication avec l'ennemi. « Nombre de rois orientaux vinrent à la rencontre d'Antiochos, se livrant à lui, eux et leurs royaumes, en maudissant l'arrogance des

1. Justin., XXXVIII, 9.
2. Justin., XXXVIII, 10, 1-3. Diod., XXXIV, 17,

Parthes ». C'était le soulèvement spontané des civilisés contre le Barbare. D'autre part, les Scythes que Phraate avait appelés à son secours, contre promesse d'une large rémunération, n'étaient pas arrivés. Il fut obligé d'accepter la lutte dans des conditions d'infériorité évidente. Antiochos, vainqueur en trois rencontres, s'empara d'abord de la Babylonie. A Séleucie, les habitants infligèrent de cruels traitements à leur gouverneur parthe nommé Énios [1]. Puis, remontant le long du Tigre, Antiochos rencontra le général parthe Indatès sur les bords du Lycos (Zab), non loin du champ de bataille historique de Gaugamèle. Indatès fut battu, mais non poursuivi, car Antiochos dut suspendre sa marche deux jours durant pour permettre à ses auxiliaires juifs d'observer les prescriptions mosaïques qui leur enjoignaient en ce moment-là de fêter la Pentecôte, le lendemain d'un jour de sabbat [2]. Déjà se révélait le caractère essentiel du judaïsme, son incompatibilité avec toute civilisation étrangère, même quand le contact se produisait en dehors de toute intention hostile et que les froissements étaient amortis par une bonne volonté réciproque. Antiochos occupa la Médie sans coup férir : il était accueilli par les populations en libérateur. Bientôt les Parthes se trouvèrent refoulés et confinés dans leur pays d'origine.

Antiochos, dit Justin, commença à paraître un grand Roi ; et, en effet, ce titre lui est donné sur des inscriptions [3]. Mais il ne sut pas mettre sa victoire à profit. Brave, mais imprévoyant, aimant le vin et la bonne chère, il se crut trop tôt dispensé d'être vigilant en face d'un ennemi qui cherchait à regagner par la ruse ce que la force lui avait enlevé. Il laissa ses soldats, à son exemple, mener joyeuse vie aux frais des provinces conquises, dispersés et commodément installés pour l'hiver dans des garnisons où ils oubliè-

1. Diod., XXXV, 19.
2. Joseph., XIII, 8, 4. Cf. les Spartiates attendant la pleine lune pour aller au secours des Athéniens; scrupule ou prétexte (Herod., VI, 106).
3. Justin., XXXVIII, 10, 6. Ch. Michel, 1158. Dittenb., *OGIS.*, 255. 256.

rent le peu de discipline qu'il leur avait plu de garder jusque-là. Les simples soldats attachaient leurs chaussures avec des boucles d'or, « foulant aux pieds, dit pompeusement Justin, ce métal pour lequel les peuples se battent »[1]. On peut juger par là des exigences des généraux et de ce que coûtaient les gigantesques ripailles du roi. Non content d'imposer à ses nouveaux sujets de pareilles charges, Antiochos les obligeait à lui fournir des recrues. Les villes dans lesquelles Antiochos avait eu l'imprudence de disséminer ses forces furent bientôt lasses d'un tel régime. Elles s'entendirent sous main avec Phraate.

Celui-ci avait cru d'abord la partie perdue. Il avait essayé de traiter : mais, comme Antiochos exigeait que son frère lui fût remis sans rançon ; que Phraate rendît tout ce qu'il avait pris au royaume de Syrie et payât tribut pour le reste de ses possessions ; le Parthe avait pris le parti de se servir de Démétrios II contre Antiochos. Il avait donné ordre de reconduire l'ex-roi de Syrie à Antioche, pour obliger son adversaire à se préoccuper de sauver son trône. Maintenant, il pouvait espérer un retour de fortune et prendre le temps de se raviser. Une vaste conspiration s'organisa : les villes devaient se soulever toutes le même jour et massacrer leurs garnisons syriennes, pendant que le roi des Parthes entrerait en campagne pour achever l'œuvre de destruction. A l'approche du printemps, au moment où la fonte des neiges allait ouvrir aux Syriens l'accès des montagnes qui barraient le chemin de l'Hyrcanie, le complot fut mis à exécution dans toutes les villes de la Médie, sauf probablement à Ecbatane, où Antiochos était en force et mieux gardé. Le roi se précipita aussitôt au secours du poste le plus voisin, mais il se heurta à l'armée de Phraate, forte de 120.000 hommes. Ses amis lui conseillaient d'éviter le combat et de se

1. Justin., XXXVIII, 10, 3. Val. Max., IX, 1. *Ext.* 4. L'un et l'autre parlent de vaisselle d'argent, etc. — *avaro potius hosti praeda optabilis quam ulla ad vincendum strenuo mora* (Val. M.) ; littérature suspecte.

jeter dans la montagne, où il pourrait braver la cavalerie parthe; mais « Antiochos n'écouta en aucune façon leurs discours, leur remontrant qu'il serait honteux pour des vainqueurs de redouter l'audace des vaincus ». C'était le langage d'un bon soldat, mais d'un mauvais général. Antiochos se battit comme un furieux, mais il fut à peu près seul à montrer du courage. Athénæos, celui de ses lieutenants qui s'était montré le plus dur pour les habitants, donna le signal de la fuite. Abandonné des siens, Antiochos fut tué sur le champ de bataille ou s'enfuit le dernier et se précipita du haut d'un rocher pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi (févr.? 129 a. C.) [1]. Telle fut la fin, après environ neuf ans de règne, d'Antiochos VII Évergète, nature ardente et loyale, esprit quelque peu chimérique, qui n'avait pas eu le temps d'atteindre à sa maturité. Par une sorte de fatalité, qui n'est pas imputable seulement à la nature, le royaume des Séleucides n'était depuis longtemps gouverné que par des princes à peine sortis de l'adolescence et novices au métier de rois.

Ce ne fut pas simplement une défaite, mais l'anéantissement de l'armée vaincue. Sauf les Juifs, qui avaient dû obtenir leur congé durant l'hiver et que Hyrcan avait ramenés en Judée, des trois cents et quelque mille hommes qui étaient partis d'Antioche, personne ne revint en Syrie. Les fuyards durent être massacrés de divers côtés ou moururent de privations, comme cet Athénæos, à qui personne ne voulut ni ouvrir sa porte ni faire l'aumône d'un morceau de pain, et le peu de soldats réguliers que le vainqueur jugea à propos d'épargner fut incorporé à l'armée parthe. Les princes royaux, enfants de Démétrios II, Séleucos et Lao-

1. Diod., XXXV, 15-17. Justin., XXXVIII, 10. Joseph., XIII, 8, 4. Euseb., I, p. 255 Sch. Appian., *Syr.*, 68 (ἑαυτὸν ἔκτεινεν) : le mode de suicide dans Aelian., *Hist. anim.*, X, 34. L'âge qu'Eusèbe donne à Antiochos (*cujus a nativitate anni erant XXXV*) est inadmissible. Il serait né en 164, alors que son père était encore otage à Rome et n'a pu — d'après l'hypothèse admise plus haut, p. 323 — épouser sa sœur Laodice qu'en 162 au plus tôt.

dice, étaient parmi les prisonniers. Phraate les traita honorablement et témoigna de son respect pour la famille royale en faisant à Antiochos des funérailles dignes d'un roi. Pour être tout à fait respectueux, il aurait pu se dispenser d'apostropher le cadavre et de dire, en guise d'oraison funèbre, que Antiochos VII était un présomptueux ivrogne, qui, « dans ses grandes beuveries, avait espéré avaler jusqu'à la dernière goutte la royauté des Arsacides » [1]. Les provinces orientales étaient définitivement perdues pour les Séleucides.

§ III.

Restauration et nouveau règne de Démétrios II (129-125).

Quand la nouvelle du désastre parvint à Antioche, ce fut une désolation inexprimable. Il n'y avait pas de maison qui ne fût en deuil, et la ville retentissait de gémissements. On pouvait s'attendre à voir prochainement les Parthes abreuver leurs chevaux dans l'Oronte, car la Syrie était maintenant sans défense. Le vainqueur se proposait en effet, au dire de Diodore et de Justin, d'envahir la Syrie, qui, en l'état actuel des choses, lui serait une proie facile. Il se repentit alors d'avoir relâché Démétrios, et il lança à sa poursuite quelques escadrons qui ne purent le joindre [2]. Heureusement, Phraate se trouva arrêté par des embarras imprévus. Les Scythes qu'il avait appelés à son aide étaient arrivés trop tard pour lui être utiles ; mais ils n'en exigèrent pas moins le loyer de leur peine, et, comme Phraate refusait de les payer, ils se mirent à dévaster son territoire. Il fallut engager contre eux une guerre en règle, guerre qui devait coûter la vie à Phraate et mettre l'empire parthe à deux doigts de sa ruine [3]. Il n'est pas probable cependant

1. Justin., XXXVIII, 10, 10. Posidon. lib. XVI, ap. Athen., X, p. 439 e. Cf. ci-dessus, p. 378.
2. Diod., XXXIV, 18. Justin., XXXVIII, 10, 11.
3. Justin., XLII, 1-2.

que le Parthe ait eu l'intention de déposséder les Séleucides de leur dernier asile. En tout cas, puisque cela ne lui était plus possible, il semble avoir cherché à utiliser le prestige de la vieille dynastie pour introduire dans le monde hellénistique, par des alliances matrimoniales, les Arsacides, qui déjà se paraient volontiers du titre de Philhellènes. Le mariage de Rhodogune avec Démétrios II était un essai dans ce sens, mais un essai manqué : Rhodogune ne régnerait pas à Antioche. Phraate du moins, ayant en son pouvoir une princesse séleucide, la fille de Démétrios II, en fit sa femme. Justin assure que le roi s'éprit des charmes de la jeune captive : il se pourrait que le plus irrésistible de ses charmes ait été son sang royal, emprunté à la fois aux Séleucides et aux Lagides [1]. Mais, chez un peuple polygame, ce genre d'alliances n'avait qu'une valeur relative et comptait encore moins aux yeux des Hellènes.

Pendant que Phraate transportait sa résidence à Ecbatane et, obligé de marcher contre les Scythes, confiait l'administration de la Babylonie à son méprisable et cruel favori l'Hyrcanien Himéros ou Euhéméros qui mit Séleucie et Babylone à feu et à sang [2], Démétrios II reprenait possession de son royaume, réduit maintenant à la Syrie, la Commagène et une souveraineté nominale sur la Cilicie. Au bout de dix ans de captivité, il était devenu un étranger pour ses sujets, qui d'ailleurs ne lui avaient jamais témoigné ni estime ni affection. Antioche pleurait encore son frère quand il y arriva. Que se passa-t-il alors ? Comment Démétrios parvint-il à surmonter les répugnances que son rôle de prisonnier échappé avait plutôt accrues, répugnances associées à la haine de Cléopâtre Théa, qui détestait en lui non seulement l'époux de Rhodogune, mais surtout l'importun, l'homme qui allait régner à sa place? Femme de trois maris,

1. Justin., XXXVIII, 10, 10.

2. Diod., XXXIV, 21. Trog., *Prol*. 42. Justin., XLII, 1. Athen., XI, p. 466 b. L'Εὔιος de Diodore (XXXIV, 19), torturé plus tard par les Séleuciens (ci-après, p. 401), doit être le même personnage.

mère d'enfants appartenant aux deux branches de la dynastie, elle avait été jusque-là un jouet de la politique, résignée, mais aigrie par tant de vicissitudes. Tryphon n'avait pu l'associer ni à sa trahison, ni à sa personne; mais il lui avait enlevé la tutelle du jeune Antiochos VI, le fils né de son mariage avec Alexandre Bala, sous le nom duquel elle eût pu régner. Maintenant, après la mort d'Antiochos VII, elle avait dû songer à prendre le pouvoir, au nom soit d'Antiochos dit Grypos, le cadet des fils qu'elle avait eus de Démétrios II, — puisque l'aîné, Séleucos (V), était captif chez les Parthes, — soit plutôt au nom du jeune fils, un autre Antiochos, dont Antiochos VII était le père. L'arrivée de Démétrios II dérangeait ses projets. A tout hasard, elle mit ses enfants en sûreté. Antiochos Grypos était peut-être déjà étudiant à Athènes; elle fit conduire son dernier-né dans un asile encore plus éloigné et plus sûr, à Cyzique [1]. Antiochos, dit le chronographe, « élevé par l'eunuque Cratère, fuyant par crainte de Démétrios, se réfugia à Cyzique avec Cratère et d'autres serviteurs d'Antiochos (VII) et fut appelé pour cette raison Cyzicène » [2].

Nous ignorons quels furent depuis lors les rapports de Démétrios II et de Cléopâtre Théa. Nous retrouverons celle-ci seulement trois ans plus tard, à Ptolémaïs, et il est probable qu'elle a attendu dans cette ville la mort de son terrible époux. Là, l'influence des Lagides était restée prépondérante, et elle était à portée d'être secourue, au besoin, par son oncle Ptolémée Évergète II. Nous supposerons donc, sans écarter absolument l'hypothèse contraire, que Démétrios régna seul à Antioche, sans femme et sans enfants. La captivité n'avait pas plus adouci le caractère vindicatif du roi qu'elle ne lui avait ramené les sympathies des Syro-Hellènes. De son côté, il semblait prendre plaisir à braver l'opinion et à

1. Appian., *Syr.*, 69.

2. Euseb., I, p. 257 Sch. Dédicace à Délos en l'honneur de ce Cratère, τροφεὺς Ἀντιόχου Φιλοπάτορος. (Ch. Michel, 1158 *B*. Dittenb., *OGIS*., 256).

humilier ses sujets en reconnaissant la supériorité des Parthes. C'est l'idée que suggère la vue de ces monnaies où il s'est fait représenter portant la barbe à la mode orientale et le texte de Justin constatant que « la fréquentation des Parthes avait rendu l'arrogance du roi intolérable » [1].

Ni lui, ni aucun de ses successeurs n'essaiera plus de passer l'Euphrate. Il aurait pu trouver néanmoins, sans aller bien loin, l'occasion d'essayer ses forces dans une guerre dont ses ennemis même auraient reconnu l'utilité, la guerre aux Juifs. Aussitôt que la nouvelle de la mort d'Antiochos VII était parvenue en Judée, Jean Hyrcan avait pris les armes et assailli ses voisins. Il avait pris, au bout de six mois de sièges, les villes de Madaba, Samega ou Samæa, Sicima, détruit le temple samaritain du mont Garizim, converti de force les Iduméens, qui durent se soumettre à la circoncision et devinrent depuis lors de « vrais Juifs »; après quoi, fidèle aux habitudes diplomatiques de l'époque, il avait prié les Romains de lui garantir ses conquêtes, prétendant n'avoir fait que reprendre ce que le Sénat avait naguère défendu à Antiochos VII de lui enlever. A en croire Josèphe, Hyrcan demandait « que Joppé, les ports, Gazara, Pegæ, et toutes les autres villes et places appartenant aux Juifs et que Antiochos (VII) avait prises de force contrairement au décret du Sénat leur fussent restitués; qu'il fût interdit aux soldats du roi de traverser leur territoire et celui de leurs sujets; que toutes les mesures prises par Antiochos pendant cette guerre, à l'encontre du décret du Sénat, fussent infirmées; que les Romains envoyassent des commissaires chargés de faire rendre aux Juifs tout ce que leur avait enlevé Antiochos, etc. ». C'eût été, ou peu s'en faut, une déclaration de guerre à la Syrie. Le Sénat ajourna ses décisions sur les points de détail, mais « renouvela l'amitié et alliance avec des hommes de bien, envoyés par un peuple honnête et ami » [2].

1. Justin., XXXIX, 1, 3. Babelon, pp. LXV. CXLV-CXLVII. 122. 153-162.
2. Joseph., XIII, 9, 1-2.

La critique moderne, qui, frappée des anachronismes dont fourmillent presque tous les documents de ce genre, les déplace pour ne pas les récuser tout à fait, renvoie celui-ci soit au temps d'Antiochos VII, en 133/2 a. C., soit au temps d'Antiochos IX Cyzicène [1]. On n'a jamais pu retrouver, à une date quelconque, le préteur Fannius, qui est censé avoir présidé la séance où fut rédigé le SC. en question. Mais ceci importe peu, au point de vue des vraisemblances historiques. A quelques dates qu'elles soient attribuées, les récriminations des Juifs ont toujours été les mêmes, et les Romains y ont toujours répondu par de bonnes paroles, non suivies d'effet [2]. Josèphe lui-même n'ose pas dire que le SC. ait intimidé le roi de Syrie. Démétrios, écrit-il, « voulait faire la guerre à Hyrcan ; mais il n'en eut ni le temps, ni l'occasion, les Syriens et les soldats l'ayant en haine à cause de sa méchanceté ». Il est possible cependant que la crainte d'une ingérence de la part des Romains, qui, après la défaite d'Aristonicos (130 a. C.), étaient maintenant maîtres de l'Asie Mineure, ait été pour quelque chose dans l'abstention de Démétrios II, car il était d'humeur combative, et il s'engagea bientôt après dans une querelle plus dangereuse avec son beau-frère Ptolémée Évergète II (129).

Vingt-sept ans s'étaient passés depuis la bataille de l'Œnoparas, où Ptolémée VI Philométor avait été enseveli dans sa victoire [3]. Depuis lors, son frère Ptolémée VII Évergète II dit Physcon s'était désintéressé des affaires de Syrie. Toute son activité avait été employée à se maintenir sur le trône

1. Voy. les discussions et la bibliographie d'icelles dans E. Schürer, I⁴, pp. 262-263. H. Willrich, *Die Urkunden der Römer und Spartiaten im ersten Makkabäerbuch* (in *Judaica*, pp. 62-85). Cf. ci-dessus, p. 376, 2.

2. Le mot de Justin : *facile tunc Romanis de alieno largientibus* (XXXVI, 3, 9), ne s'applique pas seulement à cette époque.

3. Voy. ci-dessus, p. 345, et *Hist. des Lagides*, II, pp. 56-87. Je rectifie seulement une opinion émise en 1904 (*op. cit.*, pp. 56-62) : il est maintenant acquis que Eupator ne fut pas égorgé par Évergète II en 145. Associé à son père Philométor en 153, il mourut avant lui, en 150. Ainsi s'explique qu'il figure avant les dieux Philométors sur les listes cultuelles.

malgré l'antipathie des Alexandrins, malgré la haine de sa propre femme Cléopâtre (II), veuve de son frère, et la réprobation qu'inspiraient partout — sauf à Rome — ses vices et ses crimes. Ptolémée Philométor, une première fois expulsé par lui, avait fini par l'obliger à se contenter de la Cyrénaïque. A la mort de ce frère, Évergète II était accouru au plus vite de Cyrène à Alexandrie pour reprendre enfin cette couronne d'Égypte qu'il avait possédée, perdue, regrettée, et qu'il avait eu, dit-on, l'effronterie d'offrir à Cornélie, mère des Gracques, en un moment où il ne l'avait plus. Le fils aîné de Philométor, (Ptolémée) Eupator, était, suivant toute probabilité, mort avant son père ; mais il restait du mariage de Philométor avec Cléopâtre (II), outre la reine perpétuelle de Syrie, Cléopâtre Théa, un fils cadet, connu (ou plutôt deviné) sous le nom de (Ptolémée) Néos Philopator. La reine-mère Cléopâtre (II) souhaitait évidemment de régner sous le nom de son fils mineur, mais les Alexandrins ne voulurent pas risquer une guerre civile. Ils abandonnèrent sa cause quand ils la virent défendue par des Juifs bien en cour, Onias et Dosithée. S'il est vrai, comme l'affirme Josèphe, que « Ptolémée Philométor et sa femme Cléopâtre avaient confié leur royaume tout entier aux Juifs et nommé Onias et Dosithée commandants de toute la milice », il n'est pas étonnant que le régime souhaité par Cléopâtre ait été irrémédiablement impopulaire.

Cléopâtre dut accepter, comme régent ou comme roi, en tout cas comme époux, son beau-frère Évergète, qui, suivant l'exemple donné jadis par Ptolémée Kéraunos, simplifia aussitôt la situation en égorgeant, le jour de ses noces, le fils de son frère et de sa nouvelle épouse, Néos Philopator. Depuis lors, Évergète II régna par la terreur, provoquant par les scandales de sa vie et écrasant par ses mercenaires toute velléité d'opposition, si bien qu'au bout de quelques années de ce régime, au dire de Justin, il dut faire appel à des étrangers pour repeupler Alexandrie. Le jour vint pour-

tant où les Alexandrins se vengèrent du Kakergète, du roi Bedaine (Φύσκων), autrement que par des sarcasmes. Les soudards du tyran ayant cerné dans un gymnase et brûlé vifs ou massacré des jeunes gens appartenant sans doute à des familles suspectes, l'indignation populaire éclata enfin. Le peuple mit le feu au palais, et Physcon dut s'enfuir à Cypre, avec Cléopâtre la jeune, la fille de l'autre Cléopâtre (II), qu'il avait substituée comme épouse à sa mère. Les Alexandrins se serrèrent alors autour de la reine répudiée, dont les rapprochait une haine commune (132/1 a. C.). Ce qui suit est un drame digne des Atrides, dont on parcourt avec une certaine défiance les péripéties dans les textes de Justin, de Diodore et de Tite-Live [1]. Comme Physcon se doutait que les Alexandrins se chercheraient un roi pour compléter le couple royal obligatoire, il manda près de lui un « fils aîné » — sans doute un bâtard — qu'il avait laissé à Cyrène et le mit à mort. Puis, il eut l'effroyable idée de se venger de sa sœur et ex-épouse en tuant un fils, Memphitès, qu'il avait eu d'elle et qu'il avait emmené en guise d'otage à Cypre ; après quoi, il expédia le petit cadavre découpé en morceaux à l'adresse de la reine à Alexandrie. Cet horrible cadeau fut présenté à Cléopâtre au moment où elle célébrait dans un banquet l'anniversaire de sa naissance. C'est de cette façon que le « philologue », l'élève d'Aristarque, utilisait ses souvenirs classiques, imitant, selon Diodore, la légende de Médée, ou plutôt celle de Set-Typhon enfermant dans un coffre les morceaux du corps d'Osiris. On peut soupçonner qu'il est entré aussi de la légende dans ce tissu d'horreurs.

Nous avons des renseignements moins circonstanciés, mais plus sûrs, relativement à la guerre civile qui s'ensuivit. Évergète II ne tarda pas à rentrer en Égypte, où, tout compte fait, il n'eut guère à lutter que contre Alexandrie et Thèbes. Son général Hégélochos battit l'armée alexandrine,

1. Justin., XXXVIII, 8, 11-15. Diod., XXXIII, 13, XXXIV, 14. Liv., *Epit.* 59. Oros., V, 10. Voy. *Histoire des Lagides*, II, pp. 71-76.

commandée par Marsyas, et fit prisonnier le chef des rebelles. Évergète, pour essayer, une fois en sa vie, de la clémence, épargna Marsyas, à la grande surprise de son entourage. Il rentra ainsi dans sa capitale, réellement instruit par l'expérience et, on le vit par la suite, décidé à changer de méthode. Mais Cléopâtre (II), qui n'augurait rien de bon de cette douceur inaccoutumée, s'enfuit et chercha un asile auprès de son gendre Démétrios II, le roi de Syrie (129/8). Elle avait eu soin d'emporter avec elle l'argent du Trésor royal.

Démétrios II trouvait enfin ce qu'il cherchait depuis son retour, une occasion de faire la guerre, une guerre qui promettait d'être lucrative et qui ne risquait pas — il pouvait du moins l'espérer — de lui mettre les Romains sur les bras. Il allait envahir l'Égypte, comme jadis Antiochos Épiphane, mais pour une plus juste cause; et il saurait bien tirer de sa belle-mère, quand il l'aurait rétablie sur le trône, la rémunération de ses services. Il oubliait ou ne voulait pas s'avouer qu'il était aussi détesté à Antioche que son adversaire pouvait l'être à Alexandrie, et qu'il risquait fort, une fois sorti de son palais, de n'y plus pouvoir rentrer. Du reste, tout valait mieux que de continuer à jouer le rôle d'esclave libéré, flétri du sobriquet de Sidéritès, bravé par les Juifs et haï jusque dans son intérieur. Démétrios prit donc le chemin de l'Égypte et poussa jusqu'à Péluse. A peine était-il hors de portée que Antioche était déjà en révolte. Apamée suivit l'exemple de la capitale, et, la sédition gagnant de proche en proche, Démétrios dut abandonner son entreprise, ses soldats eux-mêmes refusant de lui obéir [1].

Les rebelles entrèrent aussitôt en relations avec Évergète, le priant « de leur donner quelqu'un de la race de Séleucos pour prendre possession de la royauté » [2]. Ils songeaient

1. Justin (XXXIX, 1, 3) écrit, par inadvertance (?), que les habitants d'Antioche firent défection, *duce Tryphone*. Des érudits trop ingénieux veulent que Justin ait songé à Évergète II dit Physcon et aussi Tryphon. Mais *duce* n'a jamais voulu dire « à l'instigation de ».

2. Joseph., XIII, 9, 3.

sans doute au jeune Antiochos, fils d'Antiochos VII, qu'un navire égyptien pouvait aisément ramener de Cyzique; ou bien ils invitaient tout simplement le roi d'Égypte à appuyer contre Démétrios un rival quelconque, pris — légitime ou bâtard — dans la famille royale. Évergète n'eut garde de négliger tant de bonne volonté. N'ayant pas de Séleucide sous la main, ou jugeant qu'un intrus serait un instrument plus docile, il envoya pour revendiquer le trône de Syrie « un jeune Égyptien, fils du négociant Protarchos, qu'il donnait comme ayant été adopté par le roi Antiochos VII et introduit ainsi dans la famille royale » [1]. En l'adoptant, Antiochos VII, connu pour son esprit de justice, avait confirmé les droits du jeune homme, qui était un fils d'Alexandre Bala. Ce roman invraisemblable avait pour garantie un corps d'armée égyptien et la résolution des Syriens de préférer le premier venu à Démétrios II.

Le nouvel usurpateur, qui avait reçu de Ptolémée le nom de son prétendu père Alexandre, et de la malice populaire le surnom de Zébina ou Zabina, — c'est-à-dire, en syriaque, l'esclave « vendu » ou « acheté » (ἀγοραστός), — fut bien accueilli à Antioche, où il arriva sans doute par mer, pour éviter la rencontre de Démétrios II par voie de terre. On eût dit que le roi des Parthes lui-même sollicitait un rôle dans cette comédie. Il venait de renvoyer en Syrie le corps d'Antiochos VII renfermé dans un cercueil d'argent. Ce fut l'occasion d'une grande manifestation où « les cités et le roi Alexandre » étalèrent à l'envi, celui-ci, sa piété filiale, celles-là leur fidélité à une mémoire importune pour Démétrios. Cette cérémonie leva tous les doutes : on avait vu Alexandre verser de vraies larmes; c'était bien là le fils adoptif d'Antiochos VII, celui qu'il avait adjoint ou même préféré à ses propres enfants [2].

Cependant, Démétrios II, renié par ses sujets, n'entendait

1. Justin., XXXIX, 1, 4-5.
2. Justin., XXXIX, 1, 6.

pas se laisser détrôner sans résistance. Il y eut lutte armée entre les deux rivaux, et une lutte qui dut même avoir ses surprises. C'est à ce moment (128 a. C.) que cesse la frappe des monnaies quasi-autonomes de la Tétrapole syrienne, fédérée au temps d'Alexandre Bala et tolérée jusque-là par Démétrios. On en peut inférer que Démétrios reprit pied un instant dans la Haute-Syrie. En outre, il est question de trois « officiers considérables » au service d'Alexandre II, — Antipater, Clonios et Aéropos, — qui firent défection et se trouvèrent à la fin assiégés dans Laodicée, une des villes de la Tétrapole. Nous ignorons d'ailleurs s'ils travaillaient dans l'intérêt de Démétrios II ou pour le compte d'un autre prétendant, par exemple, pour le jeune fils d'Antiochos VII et à l'instigation de Cléopâtre Théa. En tout cas, Alexandre II, qui était « doux et enclin au pardon », agit au mieux de ses intérêts en faisant grâce aux coupables [1]. Démétrios II s'était probablement maintenu en Phénicie et en Cœlé-Syrie. C'est à Damas qu'eut lieu la rencontre décisive entre les deux rivaux. Démétrios II battu s'enfuit à Ptolémaïs, où était sa famille : mais son épouse, la reine Cléopâtre Théa, lui refusa l'entrée de la place. Repoussé de la même façon à Tyr, où il espérait trouver asile dans le temple de Melqart, il essaya de se sauver sur un navire; mais il fut appréhendé par ses ennemis particuliers, qui le torturèrent avant de le mettre à mort (126/5 a. C.) [2]. Tyr, restée fidèle jusque-là à Démé-

1. Diod., XXXIV, 22. Ad. Kuhn (*Beitr. z. Gesch. der Seleukiden*, p. 17) préfère reporter le fait en 125, durant la lutte entre Alexandre II et Antiochos VIII Grypos, ce qui, je le reconnais, est tout aussi vraisemblable; mais je ne vois pas de raison sérieuse de contester (R. Bevan, II, p. 251) que Laodicée soit celle de la Tétrapole, et de préférer Laodicée du Liban.

2. Justin., XXXIX, 1, 7-8. Joseph., XIII, 9, 3. Appian., *Syr.*, 68. Liv., *Epit.* 60. Euseb., I, pp. 257-258 Sch. Démétrios *navi egrediens praefecti jussu interficitur* (Justin) : πολλὰ παθὼν ὑπὸ τῶν μισούντων ἀπέθανεν (Josèphe); tué par Cléopâtre (Liv. App.). Voy. le pot-pourri d'anachronismes et de quiproquos du moine Jean d'Antioche. Séleucos (V ?) succède à A. VII, et, expulsé par Démétrios II, se réfugie auprès d'Arsace, dont il épouse la fille! Un autre Séleucos, fils d'Apama (?), est mis à mort avec son père Démétrios à Damas, ὑπὸ τῆς ἑαυτοῦ μητρὸς δολοφονηθείς (*FHG.*, IV, p. 561).

trios, comme en témoignent ses monnaies, se déclara alors indépendante et substitua une ère nouvelle à celle qui, depuis 274, rappelait la conquête égyptienne [†].

Telle fut la misérable fin de Démétrios II, le plus imprudent, le plus éprouvé et le plus détesté des Séleucides. C'était la revanche de Cléopâtre Théa, qui porte justement dans l'histoire la responsabilité du meurtre de son second mari.

CHAPITRE XIII

LE PARTAGE DU ROYAUME

Alexandre II [Zabina] (128-123).
Séleucos V (125).
Antiochos VIII [Grypos] Épiphane Philométor Callinicos (125-96).
Antiochos IX [Cyzicène] Philopator (116-95).

Le royaume partagé en fait, d'abord entre Alexandre et la reine-mère Cléopâtre *Théa* (Euétéria), ensuite entre les fils de Cléopâtre. — Séleucos V, fils aîné de Démétrios II, mis à mort par sa mère (125), qui s'associe Antiochos VIII, fils cadet de Démétrios. — Ptolémée Évergète II prend parti contre Alexandre Zabina : sa fille Cléopâtre Tryphæna mariée à Antiochos VIII. — Alexandre battu, livré à Antiochos VIII et exécuté (123/2).

§ I. — Antiochos VIII seul roi (122-116). — Mort violente de Cléopâtre Théa (121). — Événements d'Orient : le royaume des Parthes affaibli par les invasions touraniennes et les discordes intestines, reconstitué par Mithridate II le Grand (Arsace VIII). — Jean Hyrcan menacé par Antiochos VIII.

§ II. — Le conflit des deux branches dynastiques. — Antiochos IX Philopator, dit Cyzicène, fils d'Antiochos VII, prétendant au trône : Antiochos VIII se retire à Aspendos (113/2). — Antiochos IX épouse Cléopâtre (IV), fille du feu roi Ptolémée VII Évergète II [† 116], exépouse de Ptolémée Soter II [Lathyros] (113). — Retour offensif d'Antiochos VIII et prise d'Antioche; Cléopâtre (IV) mise à mort par sa sœur Cléopâtre Tryphæna (112). — Revanche d'Antiochos IX; mort de Cléopâtre Tryphæna (111).

§ III. — Le partage de la Syrie. — Antiochos IX règne sur la Haute-Syrie et le littoral, Antiochos VIII sur la Cœlé-Syrie. — Cession de la Commagène. — Indolence et imprévoyance d'Antiochos IX. — Antiochos IX battu en Palestine par les Juifs (108), protégés des Romains. — Mort de Jean Hyrcan (104) : ses fils Aristobule (104-103) et Alexandre Jannée (103-76), premiers rois des Juifs. — Alexandre Jannée battu par Ptolémée [Lathyros] roi de Cypre. — Alliance entre Antiochos VIII et la reine-mère d'Égypte, Cléo-

pâtre III, dont il épouse la fille Cléopâtre Séléné. — Cléopâtre III pourchasse Ptolémée Lathyros en Cœlé-Syrie (102?). — Succès d'Alexandre Jannée : prise de Gaza (96). — Mort d'Antiochos VIII (96). — Cléopâtre Séléné épouse Antiochos IX. — Antiochos IX battu et tué par Séleucos VI, fils d'Antiochos VIII (95).

La mort de Démétrios II ouvrit une période d'anarchie durant laquelle ce qui restait du royaume se désagrégea de plus en plus [1]. Les ambitions les plus âpres s'en disputaient les débris. L'histoire ne rencontre dans cette mêlée de passions vulgaires que des crimes odieux. Pas un grand caractère ne surgit qui rachète tant de vices par un peu de vertu ou tout au moins de loyauté, et les femmes surtout, qui accaparent toute l'énergie, font preuve en même temps d'une absence complète de moralité.

En envoyant son mari vaincu à la mort, Cléopâtre voulait avant tout le remplacer. Des tétradrachmes datés de l'an 187 Sél. (= 126/5 a. C.) frappés en Phénicie — probablement à Sycaminos — la représentent avec le diadème et le titre de « reine Cléopâtre, déesse Abondance » (ΕΥΕΤΗΡΙΑ). Elle régnait sur un domaine bien restreint, mais elle régnait. Cette couronne à laquelle elle tenait tant, elle se l'assura par un nouveau crime. Son fils aîné, le fils de Démétrios, Séleucos V, que Phraate avait dû relâcher dans l'intervalle, ayant pris le titre de roi « sans l'autorisation de sa mère », elle l'avait fait tuer [2], ou même, suivant une version moins croyable, l'avait tué de sa propre main ; soit, dit Appien, parce qu'elle redoutait en lui un vengeur de son père, soit par une haine furieuse contre tout le monde » [3].

Après avoir ainsi affirmé sa souveraineté, elle voulut

1. A l'exemple de Tyr (126 a. C.), les villes se proclament autonomes : Balanéa (en 124), Tripolis (112/1), Sidon (111), Séleucie de Piérie (109/8), Apamée (106/5), Ascalon (104), Laodicée en Séleucide (96), Paltos (entre 97 et 81), Damas (vers 85), Épiphania sur l'Oronte (entre 65 et 63).

2. Liv., *Epit*. 60. Euseb., I, pp. 257-258 Sch.

3. Appian., *Syr.*, 69 (ἐπιτοξεύσασα ἔκτεινεν a chance d'être une ineptie, comme le coup de lance et de pierre de Bérénice, ci-dessus, p. 93).

bien, pour se conformer aux usages de la dynastie, s'associer son second fils du même lit, Antiochos Épiphane Philométor Callinicos, surnommé Grypos (Nez crochu), alors âgé de quinze ou seize ans. Sur les monnaies des premières années du règne, l'effigie du jeune roi apparaît au second plan et son nom à la suite de celui de Cléopâtre, comme pour montrer sa subordination à l'égard de sa redoutable mère. Cléopâtre Théa peut être mise, dans la galerie des reines sans scrupules, à côté de bien d'autres princesses enfiévrées d'ambition. Telle, Laodice Nysa, femme d'Ariarathe V de Cappadoce, laquelle, après la mort de son mari (130), empoisonna cinq de ses enfants mineurs pour régner plus longtemps sous le nom du dernier, qu'une révolution populaire l'empêcha de faire disparaître comme les autres [1]. Telles deux autres Laodices, comme elle Séleucides ou apparentées à la famille, la mère et la femme de Mithridate Eupator, dit le Grand, qui voulurent supprimer l'une son fils, l'autre son frère et mari, et périrent de male mort en punition de leurs crimes [2]. Séleucides ou Lagides, les reines ne reculaient devant aucun obstacle pour transformer leur quenouille en sceptre. L'exemple de Cléopâtre Théa fut imité un peu plus tard en Égypte par sa nièce Cléopâtre III, qui expulsa son fils aîné pour régner avec le cadet, et reçut de ses intrigues, comme nous le verrons plus loin, le châtiment qui attendait aussi la reine de Syrie.

Cependant, le territoire restait partagé entre les héritiers de Démétrios II et Alexandre Zabina, qui régnait dans la Haute-Syrie et avait aussi des partisans en Cœlé-Syrie [3]. Les Juifs surtout avaient salué avec joie la chute de Démétrios. Hyrcan s'était empressé d'offrir son amitié à l'intrus, dont Josèphe a soin de taire l'origine. Cette situation pouvait se prolonger longtemps, car l'apathie d'Alexandre s'en

1. Justin., XXXVII, 1, 4.
2. Memnon, 30 (*FHG.*, III, p. 541). Justin., XXXVII, 3, 7.
3. Monnaies d'Alexandre II à Ascalon, en Sel. 190 = 123/2 a. C.

contentait et ses rivaux étaient impuissants. Mais, comme si le protégé de Ptolémée Physcon devait reproduire de point en point la destinée de son soi-disant père Alexandre Bala, le protégé de Ptolémée Philométor, Alexandre Zabina se brouilla avec la cour d'Alexandrie. Justin prétend que le succès l'avait enflé, et qu'il était devenu insolent vis-à-vis du Lagide [1]. Il est probable que le jeune parvenu se montrait indocile, moins par orgueil que par indolence ou par la volonté de ses ministres, et que Ptolémée se lassa de n'être point obéi. Du reste, le roi d'Égypte n'avait plus les mêmes raisons de le soutenir. Il s'était réconcilié avec sa sœur et ex-femme Cléopâtre II, qui se résignait à reprendre sa condition de reine douairière dans le trio royal; et il trouvait maintenant qu'au lieu d'inventer de faux Séleucides, il pourrait aussi bien s'entendre avec les représentants authentiques de la dynastie, avec sa nièce Cléopâtre Théa et Antiochos VIII Grypos. Il est probable que la vieille Cléopâtre d'Alexandrie fit ce qu'elle put pour provoquer ce revirement.

Ptolémée Évergète II — comme jadis son frère Ptolémée Philométor dans des circonstances analogues — se mit donc à défaire ce qu'il avait fait, à soutenir Antiochos Grypos contre Alexandre II. Il avait de son mariage avec sa nièce Cléopâtre III des filles à marier. Il en donna une, Cléopâtre Tryphæna, à son candidat, afin de bien montrer aux populations de quel côté se portait désormais son choix. L'avertissement fut compris : quand les Syriens virent que Grypos, soutenu par des renforts de l'Égypte, avait pour lui toutes les chances, ils abandonnèrent l'un après l'autre Alexandre. Bien que, si l'on en croit Diodore, Alexandre disposât d'une armée de 40.000 hommes, la guerre ne dura sans doute pas longtemps. Le vaincu rentra à Antioche avec une poignée de mercenaires à qui il n'avait plus d'argent à donner. Peu scrupuleux sur les moyens de battre monnaie, il enleva,

1. Justin., XXXIX, 2, 1.

paraît-il, la Victoire en or que le Zeus chryséléphantin de Daphné tenait à la main, et il eut le tort d'aggraver le sacrilège par une plaisanterie, disant « que Zeus lui avait prêté la Victoire ». Quelques jours après, Zeus se sacrifiait sans doute lui-même à la nécessité, car Alexandre essayait d'enlever aussi sa statue, où il aurait trouvé un poids d'or considérable. Cette fois, le peuple s'émut : la foule s'attroupa autour du temple, et Alexandre n'eut que le temps de s'enfuir. Décidément, la spoliation des temples était chez les Séleucides, vrais ou faux, une habitude que le succès n'encourageait guère. Abandonné par ses mercenaires, Alexandre tomba aux mains de partisans irréguliers ou « brigands » qui le livrèrent à Antiochos Grypos, et il fut mis à mort par ordre de son compétiteur. Suivant une autre version, il s'empoisonna dès qu'il se vit perdu [1]. L'homélie édifiante composée sur le sujet par Diodore fournit quelques détails accessoires. Alexandre, décidé à se réfugier en Grèce, voulait emporter les trésors royaux et ceux des temples et s'échapper clandestinement avec tout ce bagage. Surpris en flagrant délit, il s'enfuit à Séleucie ; mais les Séleuciens fermèrent leurs portes au sacrilège, qui, traqué, fut pris au cap Posidéon, où il espérait s'embarquer, « deux jours après son attentat », et amené au camp d'Antiochos.

§ I

Antiochos VIII seul roi (122-116).

Antiochos VIII Grypos était maintenant maître de toute la Syrie (123/2 a. C.). Mais le danger le plus redoutable et le moins prévu était pour lui dans sa propre maison. Cléopâtre Théa, qui avait fait disparaître son fils aîné pour

1. Diod., XXXIV-V, 28. Justin., XXXIX, 2, 5-6. Joseph., XIII, 9, 3. Euseb., I, pp. 257-8 Sch. L'aigle kéraunophore des Lagides, qui apparaît sur des monnaies d'Alexandre II, reparaît sur celles d'Antiochos VIII et de Cléopâtre.

n'avoir point de maître, voulut se défaire également de ce cadet, à qui l'âge viril et la victoire avaient désappris l'obéissance. Maintenant que le couple royal était au complet, elle sentait qu'elle allait être supplantée et écartée du pouvoir par sa belle-fille et cousine Tryphæna. Aussi, un jour que Antiochos revenait de l'exercice, elle lui présenta un rafraîchissement empoisonné. Mais Antiochos était sur ses gardes. Sous prétexte de répondre à la sollicitude maternelle par un pareil élan de piété filiale, il insista pour que sa mère bût la première. Ainsi prise à son propre piège et confondue par un dénonciateur que Antiochos produisit pour abréger le dénouement de cette tragédie domestique, Cléopâtre but le poison préparé pour son fils (121) [1].

Enfin, Antiochos VIII, qui prit alors le titre d'Épiphane, était et se sentait roi. Les populations syriennes jouirent pendant quelques années d'une tranquillité qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps. Les événements les plus mémorables de ces années sans histoire durent être des fêtes comme les bombances populaires aux panégyries de Daphné où Grypos imitait la prodigalité d'Antiochos VII, ou les bons mots du parasite Apollonios, ou encore des ex-voto et présents envoyés aux temples d'Éphèse et de Délos et payés par de belles dédicaces lapidaires où l'on prodiguait au généreux donateur les titres d'Épiphane, de Philométor et de Callinicos [2].

Le roi de Syrie était trop faible pour profiter des embarras que suscitaient aux Parthes dans l'Extrême-Orient les invasions et incursions des hordes scythiques. Phraate II avait péri en les combattant, trahi au moment décisif par les soldats syro-hellènes qu'il avait cru pouvoir incorporer à son armée après la défaite d'Antiochos VII Sidétès (vers 128/7), et qui vengèrent ainsi les avanies dont ils avaient longtemps

1. Justin., XXXIX, 2, 7-8. C'est le dénouement de la tragédie de *Rodogune*.

2. Athen., V, p. 210 d. XII, p. 540 a-b. VI, p. 246 d. Inscriptions dans Le Bas et Waddington, n. 136. *BCH.*, VII, pp. 346-347. Dittenb., *OGIS.*, 258-260.

souffert [1]. Son oncle et successeur Artaban I (Arsace VIII Théopator Nicator) avait eu à lutter à la fois contre les Scythes et contre les troubles suscités dans les provinces riveraines de l'Euphrate par le favori de Phraate II, Himéros, qui avait tyrannisé les habitants de Séleucie, dépeuplé et incendié Babylone, porté la guerre en Mésène et peut-être finalement pris lui-même le titre de roi [2]. Séleucie sur le Tigre, à qui Himéros faisait durement expier sa défection de l'an 130/29, se révolta, sans doute à l'instigation d'un certain Pitthidès. Les Séleuciens se vengèrent sur la personne de leur tyran et s'attirèrent par là des représailles. Le roi fit crever les yeux à Pitthidès et menaça d'en faire autant à tous les habitants de la ville [3]. Ces troubles, s'ajoutant à l'ébranlement causé par les invasions des Scythes, favorisaient les défections et usurpations. C'est à ce moment (124) que commence la dynastie des rois de Characène, fondée par Hyspaosinès [4]. Les monnaies parthes nous ont conservé les noms d'un Arsace Niképhoros, d'un « Roi des rois Arsace Évergète Dikaios Philhellen », qui paraissent avoir disputé le trône à Artaban et à son successeur. Artaban périt, vers le même temps, en combattant les Youé-Tchi ou Tochares [5]. Dans ces conjonctures, une attaque dirigée de la Syrie contre la Mésopotamie aurait eu des chances de succès : mais Démétrios II ne se souciait pas de reprendre le chemin qui conduisait à la défaite et à la captivité. Lorsque Antiochos VIII fut à peu près assuré du lendemain, il était trop tard. A Artaban avait succédé son fils Mithridate II (Arsace IX Theos Evergetes Epiphanes Philhellen) qui mérita le surnom de Grand [6].

1. Justin., XLII, 1.

2. Trog., *Prol*. 42. Justin.. XLII, 1, 3. Diod., XXXIV, 21 (le titre de βασιλεύς doit être une impropriété). Cf. ci-dessus, p. 385.

3. Diod., XXXIV, 19 (lire Εὐημέρου au lieu de Ἐνίου τοῦ στρατηγοῦ?).

4. Voy. Babelon, *La numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène, de 124 a. C. à 116 p. C.* (C. R. de l'Acad. d. Inscr., 1898, pp. 530-532).

5. Justin., XLII, 2, 2.

6. Trog., *Prol*., 42. Justin., XLII, 2, 3. Justin le confond avec son successeur Mithridate III (XLII, 4).

Mithridate refoula les Scythes (Sakes) du côté de l'Inde, leur enleva une partie de la Bactriane et les délogea même de la Sacastène, c'est-à-dire de la partie de la Drangiane à laquelle ils avaient donné leur nom [1]. Il restaura ainsi l'unité et l'intégrité du royaume et l'agrandit par ses conquêtes. Ce roi guerrier, qui finit par étendre à l'ouest son protectorat sur l'Arménie, n'était pas un adversaire à provoquer. Antiochos Grypos dut s'estimer heureux que les Parthes se contentassent de régner au-delà de l'Euphrate.

Il n'avait pas les mêmes motifs pour ménager indéfiniment le dynaste juif Jean Hyrcan, qui, depuis la mort d'Antiochos VII, « avait rompu avec les Macédoniens et ne leur fournissait plus quoi que ce soit, ni comme sujet, ni comme ami » [2]. Aussi songeait-il à restaurer de vive force le régime imposé à Jean Hyrcan par Antiochos VII après le siège de Jérusalem, lorsque la guerre civile vint ébranler une fois de plus le trône mal affermi des Séleucides. Cette fois, elle fut mortelle pour la dynastie.

§ II

Le conflit des deux branches dynastiques.

On se souvient que, lors du retour de Démétrios II, Cléopâtre Théa avait envoyé à Cyzique le jeune Antiochos, qu'elle avait eu d'Antiochos VII. L'enfant avait grandi : il devait approcher de vingt ans quand il prit la résolution de revendiquer, en violation du droit monarchique, l'héritage de son père (vers 117/6 a. C.). On allègue, à son excuse, que Antiochos Grypos avait eu les premiers torts. Préoccupé du danger qui pouvait lui venir du côté de ce frère utérin, il avait — en digne fils de sa mère, dit Appien, — il avait essayé de le faire périr par le poison, et hâté ainsi la révolte du jeune

1. Strab., XI, 9, 2. Justin., *loc. cit.*
2. Joseph., XIII, 10, 1.

prince justement indigné [1]. Avec des troupes recrutées et armées à Cyzique, Antiochos IX Philopator, dit Cyzicène, débarqua sans doute en Syrie et aussi près que possible d'Antioche, où il savait que la mémoire de son père était restée populaire. Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, nous le trouvons en possession d'Antioche, où il n'aurait pu pénétrer contre le gré de la population. La ville, fidèle à sa rancune contre les Démétrios et leur descendance, avait accueilli le « Philopator », qui se recommandait de sa piété filiale. Le nouveau roi scella son alliance avec sa bonne ville en lui accordant l'autonomie comme don de joyeux avènement. Antiochos VIII savait, par l'expérience des siens, que les mouvements populaires sont irrésistibles. Il se retira à Aspendos, en Pamphylie, province qui appartenait alors aux Romains. Le « Cyzicénien » put se croire débarrassé de son rival, qu'on appelait alors l' « Aspendien » (113/2 a. C.) [2].

Sur ces entrefaites, un incident imprévu vint accroître les forces d'Antiochos IX. En Égypte, comme en Syrie, les querelles dynastiques fomentées par les ambitions féminines travaillaient à la ruine du pays. A la mort de Ptolémée Évergète II (116), la reine mère Cléopâtre III [3] avait voulu donner la couronne à son fils cadet Ptolémée Alexandre ; mais le peuple d'Alexandrie l'avait forcée de choisir son fils aîné Ptolémée Soter II dit Lathyros. Cléopâtre, qui redoutait surtout, paraît-il, l'ambition de sa fille Cléopâtre (IV), la sœur-épouse de Ptolémée Lathyros, contraignit celui-ci à répudier Cléopâtre (IV) et à épouser une autre de ses sœurs, Cléopâtre dite Séléné (115). La princesse, « congédiée par sa mère plutôt que répudiée par son mari », se réfugia à Cypre auprès de son frère Ptolémée Alexandre, espérant probablement se faire épouser par lui, le pousser à la révolte et remon-

1. Justin., XXXIX, 2, 10. Appian., *Syr.*, 69.
2. Joseph., XIII, 10, 1. Euseb., I, pp. 259-260 Sch.
3. On ignore la date de la mort de Cléopâtre II. Voy. *Hist. des Lagides*, II, p. 85. IV, p. 325. Elle disparaît obscurément de l'histoire, vers 116/5 a. C., probablement quelques mois après — ou avant — Évergète II.

ter avec lui sur le trône. Déçue de ce côté, elle intrigua auprès des troupes cantonnées dans l'île, réussit à les embaucher et alla, avec cette petite armée pour dot, offrir sa main au roi de Syrie Antiochos IX. Le Cyzicène n'eut garde de refuser une pareille aubaine : il épousa Cléopâtre IV et se trouva en mesure de recevoir le choc de l'adversaire (113) [1].

En effet, l'Aspendien avait quitté son asile, où il avait fait ses préparatifs au cours de l'année 113/2, sous l'œil complaisant des Romains [2]. Des incidents de cette guerre civile les auteurs ne nous ont conservé que des sujets de tragédies, prétextes à réflexions morales sur la providence vengeresse des dieux. Vainqueur du Cyzicène en bataille rangée, Grypos assiégea et prit Antioche, où s'était enfermée la femme du vaincu. Cléopâtre (IV) se vit à la merci de sa sœur Cléopâtre Tryphæna, qui avait conçu pour elle une effroyable haine. En vain Grypos lui-même chercha à calmer la fureur de son épouse : celle-ci, soupçonnant de l'amour dans sa pitié, n'en fut que plus acharnée contre sa sœur et rivale. Elle ordonna elle-même aux soldats d'aller la tuer au fond de son dernier asile, dans le temple même de Daphné. Cléopâtre (IV) se cramponnant à la statue de la déesse (Artémis-Anahit), il fallut lui couper les mains pour l'en détacher. « Alors Cléopâtre, maudissant les parricides et confiant sa vengeance aux divinités outragées, rendit le dernier soupir » (112). Les représailles ne se firent pas attendre. Grypos fut battu à son tour par le Cyzicénien, qui s'était maintenu en Cœlé-Syrie, et Tryphæna, tombée aux mains d'Antiochos IX, fut immolée par lui « aux mânes de son épouse » (111) [3].

1. Justin., XXXIX, 3, 1-3. La chronologie est ici, comme toujours, incertaine. Eusèbe (Porphyre) place la victoire d'Antiochos IX en Ol. 167,1 (112/1 a. C.), et celle d'Antiochos VIII l'année suivante. J'accepte la dernière date, mais non la première, l'intervalle me paraissant insuffisant pour contenir tous les faits.

2. *Dehinc cum fratre suo Antiocho Cyziceno bellum in Syria Ciliciaque gessit* (Trog., *Prol.* 39).

3. Justin., XXXIX, 3, 4-12.

§ III.

Le partage de la Syrie.

Trop faibles l'un et l'autre pour vider à fond leur querelle, les deux rivaux ressemblaient, dit Josèphe, à ces athlètes qui, à bout de forces, mais honteux de lâcher pied, s'obstinent et prolongent la lutte en se reposant de temps à autre [1]. C'est durant une de ces haltes que nous les trouvons en possession chacun d'une partie à peu près délimitée du royaume, l'un en Syrie, l'autre en Cœlé-Syrie. S'il y eut, comme semble le croire Porphyre, un partage négocié entre les belligérants, cet accord ne fit sans doute que consacrer provisoirement la possession de fait [2]. Aussi est-il difficile d'admettre, sur le seul témoignage de Porphyre, contredit par Justin et l'enchaînement des faits postérieurs, que Antiochos IX, pour le moment victorieux, ait cédé la Syrie et sa capitale à Antiochos VIII et soit allé s'installer peut-être à Damas, pour exercer une suzeraineté nominale sur ce nid de villes récalcitrantes et de vassaux rebelles qu'était la Cœlé-Syrie [†]. Il faudrait d'autres preuves pour faire admettre que la ville puissante d'Antioche ait préféré au fils d'Antiochos le Pieux le fils de Démétrios II, qu'elle avait chassé naguère, comme elle avait expulsé son père et son grand-père. Au surplus, le débat sur ce point peut sans inconvénient rester indécis. A cette époque d'anarchie, les conventions ne lient que ceux qui ne peuvent pas les violer.

Un pareil régime hâtait la désagrégation du royaume, chaque potentat achetant à n'importe quel prix la faveur des villes et des dynastes locaux. Tyr avait proclamé son indé-

1. Joseph., XIII, 12, 2.

2. En Ol. 167, 2 (111/0 a. C.), κάτεισι πάλιν ἀπὸ τῆς Ἀσπένδου ὁ Ἀντίοχος καὶ κράτει μὲν αὐτὸς τῆς Συρίας, ὁ δὲ Κυζικηνὸς τῆς Κοίλης (Euseb., I, p. 260 Sch.). Le texte est formel, mais on sait combien les confusions entre les homonymes étaient faciles et ont été fréquentes.

pendance à la mort de Démétrios II (126/5 a. C.) ; Sidon et Tripolis en font autant en 112/1 a. C. ; Ascalon est sur le point de les imiter (103/4 a. C.). Bientôt, l'ère des Séleucides disparaît de la datation des monnaies phéniciennes, et même, à partir de l'an 212 Sel. (101/0 a. C.), des monnaies royales, qui sont ou sans date, ou datées d'après des ères locales [1]. Les régions limitrophes du désert, à l'E. et au S., étaient livrées aux incursions des Arabes, qui allaient parfois butiner jusque au delà de la frontière d'Égypte [2]. Au Nord, le royaume s'en allait aussi en lambeaux. La Cilicie Trachée, repaire de pirates insoumis, devenait un foyer d'anarchie où les Romains ne tarderaient pas à rétablir l'ordre par la force des armes. Antiochos Grypos avait confirmé lui-même l'autonomie de la Commagène en accordant au dynaste Mithridate, le futur roi Mithridate Ier Callinicos, la main de sa fille Laodice (Thea Philadelphos). La Commagène put dès lors être considérée comme la dot de Laodice, et Grypos eut la satisfaction d'ériger en royaume pour sa fille une province qui ne lui appartenait plus. Antiochos IX de même cédait de bonne grâce ce qu'il ne pouvait retenir de force ; non seulement il tolérait l'émancipation des villes phéniciennes, mais il octroyait spontanément « la liberté » à Séleucie de Piérie, en reconnaissance des services rendus à son père, et il notifiait le fait à Ptolémée Alexandre « roi de Cypre ». Il laissait aller les choses, tout occupé de ses plaisirs et remettant au lendemain les affaires sérieuses. Tout au plus, en dix-huit ans de règne, trouva-t-il le temps de fortifier la citadelle d'Apamée [3]. « A peine monté sur le trône », dit Diodore, « il se livra à l'ivrognerie, à d'ignobles plaisirs et à des goûts indignes d'un roi. Il se plaisait dans la société des mimes, des bouffons, des prestidigitateurs, et prenait à tâche d'apprendre leurs artifices. Il s'occupait de

1. Babelon, p. CLXII (« sauf sous Démétrios III Eucaerus »).
2. L'émir Hérotimos, avec ses sept cents fils (!), *divisis exercitibus nunc Aegyptum, nunc Syriam infestabat* (Justin., XXXIX, 5, 6).
3. Joseph., XIV, 3, 2.

marionnettes, faisant mouvoir à l'aide de fils des animaux dorés et argentés de cinq coudées de haut, et autres inventions de ce genre; mais, en revanche, il n'avait ni hélépoles ni provision de machines de siège, qui procurent et la gloire et des avantages considérables. Il avait une passion pour la chasse et s'y livrait en temps inopportun : souvent, pendant la nuit et à l'insu de ses amis, il sortait dans la campagne avec deux ou trois domestiques pour faire la chasse aux lions, aux panthères et aux sangliers. Plus d'une fois, luttant corps à corps avec des bêtes fauves, il courut les plus grands dangers »[1]. Dans ce mélange d'intempérance, de puérilité versatile et d'énergie mal employée, on reconnaît les traits héréditaires du tempérament des Séleucides. Ajoutons-y l'astuce, s'il est vrai que le Cyzicène, plus habile qu'Alexandre Zabina, réussit à enlever au Zeus de Daphné tout son or en le remplaçant par un placage en bronze doré[2]. Mais c'est une de ces anecdotes qu'il est prudent de ne pas garantir. Elle a servi surtout à expliquer la triste fin du roi sacrilège.

La guerre ne réussissait pas à Antiochos IX aussi bien que la chasse. Le dynaste juif Jean Hyrcan utilisait la déchéance de l'autorité royale pour élargir son domaine. Il était alors occupé à faire le siège de Samarie. Comme il était officiellement l'ami et l'allié d'Antiochos Grypos, les Samaritains firent appel au Cyzicène, lequel saisit cette occasion d'étendre vers l'intérieur de la Palestine la suzeraineté qui lui était à peu près reconnue sur le littoral. Antiochos IX alla donc au secours des Samaritains. Mais il se fit battre par les fils de Jean Hyrcan, Antigone et Alexandre, qui le poursuivirent jusqu'à Scythopolis. Il essaya de prendre sa revanche avec un renfort de 6.000 hommes fournis par Ptolémée Lathyros, mais il donna tête baissée dans des embuscades où il perdit beaucoup de monde (108). A la fin, dégoûté

1. Diod., XXXIV, 34.
2. Clem. Alex., *Protrept.*, IV, 52. Arnob., VI, 21.

de ce jeu, il se retira à Tripolis, laissant le soin de débloquer Samarie à Callimandre et Épicrate. Callimandre – peut-être l'aventureux ami de Démétrios II – se fit tuer, et Épicrate se fit payer par les Juifs pour ne rien faire (108?)[1]. La prise et la destruction complète de Samarie par les orthodoxes, qui vengèrent sur les schismatiques les injures du Jahveh de Jérusalem, vint attester l'impuissance du roi de Syrie, qui n'était plus guère que le roi d'Antioche. Pour se garantir de tout choc en retour, Hyrcan envoya à Rome une ambassade, qui en revint, paraît-il, avec ordre à Antiochos IX de respecter désormais les Juifs, alliés du peuple romain, de leur remettre toutes les places qu'il leur avait prises, et même d'évacuer Joppé, que les Séleucides détenaient indûment depuis le temps d'Antiochos VII[2]. A la fin du pontificat de Jean Hyrcan Ier (105), tout le pays au S. du Carmel appartenait aux Juifs, sauf quelques villes de la côte, comme Ptolémaïs, Ascalon, Gaza, qui soutenaient encore à leurs risques et périls l'assaut livré par le mosaïsme armé à la civilisation hellénistique. Ces cités, ne pouvant plus espérer de secours du côté des Séleucides, firent appel non pas à la cour d'Alexandrie, où l'influence juive était prépondérante, mais à Ptolémée Lathyros, lequel, alors expulsé d'Égypte, était au moins maître de Cypre (104). Les Lagides allaient transporter leurs querelles, en les mêlant à celles d'autrui, sur un domaine qui leur avait longtemps appartenu.

Ptolémée Soter II Lathyros était, lui aussi, à sa manière, une victime des Juifs, qui avaient toute la confiance de sa mère. Cléopâtre (III) l'avait supporté pendant dix ans (117-107), parce qu'il s'était soumis à toutes ses volontés. Mais en dernier lieu, il avait eu l'imprudence d'envoyer des auxi-

1. Joseph., XIII, 10, 2-3. *Bell. Jud.*, I, 2, 7. L'anniversaire de la destruction de Samarie prit place dans le calendrier des fêtes juives (25 nov.). Le siège avait duré un an.

2. Joseph., XIII, 9, 2. C'est le fameux SC. provoqué par le préteur Fannius, dont il a été question plus haut (p. 388) et qui me paraît, en effet, plus à sa place ici.

liaires à Antiochos IX contre les Juifs, c'est-à-dire à l'ennemi personnel de la reine mère, l'époux et le vengeur de la détestée Cléopâtre (IV), contre un peuple chez qui elle prenait ses conseillers intimes. Cet acte d'insubordination lui coûta le trône. Cléopâtre (III) l'accusa de desseins parricides, et, quand elle l'eut bien noirci dans l'opinion, elle le chassa d'Alexandrie, gardant par devers elle sa fille Cléopâtre Séléné et les enfants de Lathyros (108/7). Celui-ci, remplacé en Égypte par son frère Ptolémée Alexandre, avait cru pouvoir au moins remplacer ce frère à Cypre; mais Cléopâtre ordonna de l'en déloger. Lathyros, qui aurait pu résister, mais qui, suivant Justin, n'osa faire la guerre à sa mère, put du moins s'échapper, ce dont la mégère égyptienne fut si courroucée qu'elle mit à mort le stratège qui n'avait pas su le prendre [1]. Il se retira provisoirement à Séleucie, ville libre depuis l'année précédente. C'était un asile peu sûr d'ailleurs, car le réfugié y fut « enfermé », probablement par la flotte égyptienne, et faillit être victime d'un complot tramé dans son entourage. Désormais, dit Diodore, il se défia de ses amis [2]. Il avait lieu de se défier aussi des Séleuciens, qui n'étaient sans doute pas d'humeur à supporter longtemps le blocus de leur port à cause d'un prince étranger.

Mais l'île de Cypre n'était plus habituée à être gouvernée d'Alexandrie. Lathyros dut y rentrer à bref délai, soutenu par la population, encouragé par la défection des généraux envoyés successivement par Cléopâtre III pour le réduire. Ils savaient trop comment ils seraient reçus à Alexandrie, s'ils y retournaient sans amener Lathyros mort ou vif. Seuls, les juifs Chelcias et Ananias, fils d'Onias, restèrent fidèles à Cléopâtre. Josèphe, vantant la loyauté de ses coreligionnaires, remarque avec complaisance que le crédit des Juifs auprès de la reine mère en fut notablement accru [3]. En fin

1. Justin., XXXIX, 4, 2.
2. Diod., XXXIV, 39 a.
3. Joseph., XIII, 10, 4.

de compte, Ptolémée Lathyros s'installa définitivement à Cypre et se considéra désormais comme un souverain indépendant. C'est là que vinrent le trouver les envoyés de Ptolémaïs, alors assiégée par le grand-prêtre et maintenant roi des Juifs, Alexandre Jannée (103).

Comme les royaumes de Syrie, d'Égypte, de Cappadoce, de Pont, le nouveau royaume de Judée connaissait maintenant les querelles dynastiques et les princesses prêtes à tout sacrifier à leur ambition. A l'exemple de Ptolémée Évergète II, Jean Hyrcan avait laissé en mourant (104) sa femme « maîtresse de tout », autrement dit, libre de garder le pouvoir ou de lui choisir un successeur parmi ses cinq fils. Sa veuve jugea que le pontificat, qu'elle ne pouvait exercer elle-même, devait suffire à l'aîné, Judas, en grec Aristobule. Celui-ci, mécontent, jeta sa mère en prison et l'y laissa mourir de faim : puis il prit le titre de roi et s'associa son frère puîné Antigone. Les autres furent mis sous bonne garde. Ce titre de roi, délaissé depuis cinq siècles et que Zorobabel n'avait pas voulu rétablir au retour de la captivité de Babylone, paraissait maintenant aux yeux des puritains ou « pharisiens » comme un reniement des prophéties qui annonçaient la renaissance de la royauté, mais dans la personne d'un Messie glorieux issu de la race de David. C'était un emprunt fait aux coutumes des Gentils et une menace pour les libres institutions du peuple de Dieu. Hyrcan, qui avait affublé ses enfants de noms grecs, était déjà légitimement suspect de philhellénisme. Aristobule fut appelé, malgré qu'il en eût, le Philhellène. Il prêcha cependant le judaïsme à la façon de son père, l'épée à la main. C'est lui qui fit entrer les Galiléens, dûment circoncis, dans la communauté juive. Il évita même de mettre sur ses monnaies son nom grec et le titre de roi. Mais il n'en fut pas plus populaire, et sa biographie s'en ressent. Josèphe concilie de son mieux la tradition nationale, qui ne parlait que de ses crimes, avec le jugement favorable de l'historien Timagène, au gré duquel Aristobule

avait été d'un naturel équitable, très modeste, et un bienfaiteur de son pays. Quoi qu'il en soit, Aristobule reste stigmatisé comme parricide et fratricide. Prêtant l'oreille à des dénonciations calomnieuses et trompé par des machinations perfides dont fut complice la reine elle-même, il fit tuer Antigone dans un couloir obscur de la forteresse où il avait établi sa résidence. Il n'eut pas le temps d'exterminer sa famille, car il mourut au bout d'un an de règne (104-103), torturé par le remords et chargé des malédictions des fidèles, non pas tant comme tyran que comme hellénisant. Sa femme Salomé, — en grec, Alexandra, — disposant du pouvoir, tira de prison et éleva au trône, en l'épousant, l'aîné des trois fils survivants de Jean Hyrcan, Alexandre dit Jannée [diminutif de Jonathan] (103-76) [1].

Alexandre Jannée se hâta d'achever la conquête de la Palestine et mit le siège devant Ptolémaïs. Il ne restait plus, pour résister à la puissance envahissante des Juifs, que Gaza et les deux petites villes de Stratonopyrgos et Dora, alors réunies sous la domination d'un petit tyran appelé Zoïle. Ptolémée Lathyros, persuadé, sur la foi des députés ptolémaïtes, que ces cités, et même Sidon, allaient l'aider dans son entreprise, s'embarqua avec 30.000 hommes pour aller débloquer Ptolémaïs. Mais, durant la traversée, pourtant assez courte, il fut informé qu'on ne le recevrait pas dans la place. Le peuple avait changé d'avis : il ne voulait plus s'exposer à avoir chez lui un maître et risquer, par surcroît, une guerre avec la vindicative Cléopâtre (III) d'Égypte. Débarqué un peu plus au sud, à Sycaminos, Ptolémée chercha vainement à entrer en pourparlers avec la ville qui l'avait appelé. Sa présence n'en produisit pas moins l'effet désiré : Alexandre Jannée leva le siège et rentra en Judée. Ptolémée ainsi mystifié se trouva alors assez perplexe. Zoïle et les Gazéens le sup-

1. Joseph., XIII, 11, 1-3; 12, 1. *B. Jud.*, I, 3, 1-6. C'est à Timagène que Josèphe emprunte la mention de la conquête d'une partie τοῦ τῶν Ἰτουραίων ἔθνους, c'est-à-dire, très probablement, de la Galilée (E. Schürer, I[4], pp. 275-276).

pliaient de leur venir en aide : d'autre part, Alexandre Jannée lui offrait 400 talents, s'il voulait faire disparaître Zoïle et céder à la Judée le domaine du tyran. Ptolémée se tourna du côté du plus offrant : il s'empara de la personne de Zoïle, dont on n'entend plus parler par la suite. Mais il s'aperçut bientôt qu'il était joué. Tout en négociant avec lui, Jannée le dénonçait à Cléopâtre (III) et cherchait à rallumer la guerre entre la mère et le fils. Outré de cette perfidie, Ptolémée alla ravager la Judée, pilla Asochis en Galilée et battit Alexandre à Asophon, sur les bords du Jourdain. S'il en faut croire Josèphe, coutumier de l'hyperbole dans le blanc et le noir, ce fut une horrible tuerie, couronnée par des scènes cannibalesques. Ptolémée aurait fait couper en morceaux des femmes et des enfants et jeter ces membres dans des marmites bouillantes, pour frapper de terreur les survivants en leur faisant croire qu'ils avaient affaire à des anthropophages. Le Lagide termina cette excursion triomphale en prenant d'assaut Ptolémaïs, qui lui avait témoigné une si injurieuse défiance [1].

Tous ces succès éveillèrent les craintes de Cléopâtre (III). Elle voyait déjà Ptolémée Lathyros, ligué avec Antiochos le Cyzicène, marcher sur l'Égypte pour y récupérer son trône. Elle résolut d'occuper le roi d'Antioche en remettant sur pied son rival, et d'aller en personne diriger les opérations contre Lathyros. Elle conclut donc un pacte avec Antiochos Grypos : elle lui envoya des secours et des subsides considérables, et, pour prévenir une entente possible entre lui et Ptolémée, elle lui donna en mariage sa fille Cléopâtre Séléné, la femme qu'elle avait enlevée à Ptolémée [2]. Puis, se défiant à bon droit des Alexandrins, elle mit en sûreté dans l'inviolable Asklépiéon de Cos ce qu'elle avait de plus précieux, ses trésors, ses petits enfants, son testament ; et elle partit en guerre avec toutes ses forces de terre et de mer, l'armée de terre com-

1. Joseph., XIII, 12, 5.
2. Justin., XXXIX, 4, 4.

mandée par ses hommes de confiance, les stratèges juifs Chelcias et Ananias, la flotte, par son fils, le roi Ptolémée Alexandre [1]. De pareils préparatifs donnent lieu de penser qu'elle ne songeait pas seulement à écraser Lathyros, mais aussi à s'emparer de la Cœlé-Syrie (102 a. C. ?).

Les renseignements donnés par Josèphe ne nous permettent pas de suivre de près la stratégie compliquée de cette chasse à l'homme, où les traqueurs ne réussirent pas à cerner leur proie. Le gros de l'armée et la flotte de Cléopâtre longèrent la côte de Palestine, recevant la soumission des villes, jusqu'à Ptolémaïs, qu'il fallut assiéger.

Pendant ce temps, Chelcias poursuivait Lathyros « du côté de la Cœlé-Syrie », c'est-à-dire dans la vallée du Jourdain; mais la mort du chef mit le désarroi dans ses troupes. Lathyros en profita pour leur échapper et courir dans la direction de l'Égypte, où il espérait rentrer, soit de force, maintenant qu'elle était dégarnie de troupes, soit même en roi légitime acclamé par les populations. Il aurait pour point d'appui Gaza, où tout ennemi des Juifs était assuré d'être bien accueilli. Mais il ne put gagner de vitesse les troupes que Cléopâtre envoya par mer pour lui barrer le passage. Il les rencontra à la frontière, et, n'étant pas en force, il s'en revint à Gaza pour y passer l'hiver, pendant que Cléopâtre entrait enfin à Ptolémaïs.

A Ptolémaïs, la reine mère d'Égypte reçut les hommages d'Alexandre Jannée, qui n'était pas sans inquiétude sur les intentions de Cléopâtre. Il ne manquait pas autour d'elle d' « amis » qui lui conseillaient de destituer ce roi en rupture de vassalité et d'arrêter ainsi la poussée offensive des Juifs contre les villes hellénisées. Mais le stratège juif Ananias, au dire de Josèphe, déclara tout net qu'en ce cas il ferait cause commune avec ses compatriotes et que Cléopâtre aurait tous les Juifs contre elle. Ces remontrances mena-

1. Joseph., XIII, 13, 1.

çantes, que Cléopâtre n'aurait supportées de personne autre, la décidèrent à laisser Jannée sur son trône et même à faire alliance avec lui. De son côté, Lathyros, jugeant la partie perdue et craignant de se voir enlever Cypre, retourna dans son île. Cléopâtre aussi, satisfaite d'avoir un allié sur qui elle pourrait désormais compter, plus actif que Grypos et capable de braver le Cyzicène, reprit aussi le chemin d'Alexandrie. Toute cette campagne avait eu pour unique résultat d'user les forces des villes grecques et d'exalter l'ambition du roi juif, qui avait ménagé les siennes.

A peine la côte fut-elle évacuée par les Égyptiens de l'un et de l'autre parti que Jannée se rua sur sa proie. Il lui fallut dix mois de siège pour prendre Gadara, et il éprouva d'abord un échec devant Amathonte sur le Jourdain, défendue par Théodore fils de Zénon : mais il en vint à bout. Ayant ainsi assuré ses derrières, il put enfin satisfaire la vieille haine des Juifs contre les Philistins. Après avoir pris Anthédon et Raphia, il mit le siège devant Gaza. La ville fit, un an durant (97-96), une défense héroïque ; mais la trahison se mit de la partie. Le chef des Gazéens, Apollodote, fut assassiné par son frère Lysimaque, lequel ouvrit les portes aux Juifs. Ceux-ci ne venaient pas seulement pour conquérir, mais pour accomplir les malédictions jadis lancées par les prophètes contre la race des Philistins. Alexandre Jannée laissa le champ libre à la vengeance nationale. Ce fut dans les rues un carnage effroyable. Les Gazéens, sachant qu'ils n'avaient point de pitié à attendre, vendirent chèrement leur vie. Il y en eut qui tuèrent eux-mêmes leurs femmes et leurs enfants, mirent le feu à leur maison et s'ensevelirent sous les ruines fumantes. Le Conseil des Cinq-Cents fut massacré en bloc, par ordre de Jannée, dans le temple d'Apollon, où il s'était réuni [1]. Le roi juif retourna à Jérusalem après avoir fait de ce rivage

1. Joseph., XIII, 13,3.

naguère florissant un désert et montré une fois de plus au monde que, pour les sectateurs du farouche Jahveh, la haine de l'infidèle était le premier des devoirs.

La prise de Gaza coïncide à peu près avec la mort d'Antiochos VIII Grypos. Nous ignorons absolument ce qu'ont fait les deux rois de Syrie – aussi indolents l'un que l'autre – pendant que Lagides et Hasmonéens s'agitaient en Palestine. Les renforts que Grypos avait reçus de Cléopâtre ne paraissent pas lui avoir beaucoup servi contre son rival. Lui non plus n'était pas de ceux qui préfèrent les fatigues aux jouissances du pouvoir. Pendant qu'il amusait ses loisirs à étudier les poisons et à fabriquer une thériaque de son invention [1], il laissait un certain Héracléon de Berœa, une sorte de préfet du prétoire, gouverner et commander à sa place. Cet aventurier n'eut pas de peine à s'attacher les soldats. On entend bien parler de banquets qu'il leur faisait servir en plein air, par tables de mille, et du silence qui régnait dans ces réfectoires militaires, mais non de marches faites ou de combats livrés par ces troupes si bien nourries [2]. Il arriva ce qui devait arriver. Le favori songea à supplanter son « bienfaiteur », pour qui il avait sans doute plus de mépris que de reconnaissance. N'ayant pas réussi à l'évincer sans le mettre à mort, il dut provoquer quelque émeute où Grypos fut tué, et il prit sa place, soit comme roi, soit plutôt comme régent ou tuteur de ses enfants (96) [3].

Antiochos VIII Grypos, mort à l'âge de quarante-cinq ans, laissait de son mariage avec Cléopâtre Tryphæna cinq fils et une fille, Laodice, celle-ci mariée à Mithridate Ier Callinicos, roi de Commagène. Les fils allaient se partager à l'amiable

1. Galen., XIV, 183-184. Mais Pline (XX, § 264) la fait dater d'Alexandre le Grand. Lequel croire ?

2. Posidon. ap. Athen., IV, p. 153 b. Posidonios ne tarit pas sur les bombances des rois : ici, de Grypos (V, p. 210 d) et de « l'autre Antiochos », c'est-à-dire le Cyzicène, ἐν Δάφνῃ (V, p. 210 e).

3. Joseph., XIII, 13,4. Euseb., I, pp. 259-260 Sch.

ou se disputer son héritage. Les races royales sont parfois déplorablement fécondes. Quand les lois de l'hérédité monarchique sont méconnues, les familles nombreuses ne sont plus que des nids de prétendants. Cependant, la concorde parut régner d'abord entre les fils de Grypos, groupés devant l'ennemi commun [1]. Leur belle-mère, Cléopâtre Séléné, qui avait peut-être des raisons de se défier d'eux, les avait quittés pour épouser précisément cet ennemi, le Cyzicène [2]. Elle continuait ses pérégrinations matrimoniales, qui ne devaient pas s'arrêter là. L'aîné des fils de Grypos, Séleucos VI (Épiphane Nicator), se mit à la tête de leur armée et « prit de force plusieurs villes ». Antiochos IX, surpris par cette agression, fit à la hâte des préparatifs et mena au combat des recrues levées dans Antioche. Les soldats improvisés ne tinrent guère contre les troupes disciplinées par Héracléon. Antiochos, entraîné par son cheval au milieu des ennemis, se perça lui-même de son épée [3], ou, suivant une autre version [4], fut pris et mis à mort par le vainqueur (95).

Il n'avait survécu qu'un an à son compétiteur. Il disparaissait à son tour sous les coups de la Némésis installée dans la dynastie, à peine âgé de quarante ans.

1. Séleucos VI, Philippe et Antiochos XI (frères jumeaux), Démétrios III, Antiochos XII.

2. Appian., *Syr.*, 69.

3. Euseb., *loc. cit.*

4. Joseph., *loc. cit.*, cf. Trog., *Prol.* 40 (*mortuo Grypo rege, Cyzicenus cum filiis ejus bello congressus interiit*).

CHAPITRE XIV

LA DÉCHÉANCE DE LA DYNASTIE

Séleucos VI Épiphane Nicator (96-95).
Antiochos X Eusèbe Philopator (94-92? 83?).
Antiochos XI Épiphane Philadelphe (95-94).
Philippe I Épiphane Philadelphe (95-83).
Démétrios III [Eucæros] Théos Philopator Soter [Philométor Évergète Callinicos] (95-87 ?).
Antiochos XII Dionysos Épiphane Philopator Callinicos (87-84).
Antiochos XIII Asiaticos (69-64).
Philippe II (68-64?).

Séleucos VI, expulsé par Antiochos X, fils d'Antiochos IX, et massacré à Mopsuheste (95). — Antiochos X épouse sa belle-mère Cléopâtre Séléné. — Mort d'Antiochos XI (95). — Philippe I et Démétrios III se partagent la Cœlé-Syrie. — Antiochos X contre les Parthes : sa mort (92). — Mithridate VII Eupator, roi de Pont, allié de Tigrane d'Arménie : expulsion d'Ariobarzane, roi de Cappadoce (93). — Campagne de L. Cornélius Sylla (92). — Guerre civile en Judée (94-88?). — Démétrios III en Judée (88 ?) : défaite et triomphe final d'Alexandre Jannée. — Démétrios III contre Philippe I; il est vaincu et captif chez les Parthes (87). — Antiochos XII compétiteur de Philippe (87). — Antiochos XII contre les Nabatéens : sa mort (84). — Mort de Philippe I en Cilicie (83 ?). — Le trône de Syrie occupé par Tigrane (84-69). — Mort de Nicomède III : la Bithynie province romaine (74). — Les Romains contre Mithridate VII Eupator : campagnes de L. Licinius Lucullus (74-67). — Les fils de Cléopâtre Séléné et d'Antiochos X, les « rois » Antiochos XIII et Séleucos, à Rome (74-73) : reconnus prétendants légitimes. — Cléopâtre Séléné tombe aux mains de Tigrane (71). — Tigrane défait à Tigranocerte : Antiochos XIII roi de Syrie (69). — Anarchie et désagrégation intérieure du royaume. — Le prétendant Philippe II contre Antiochos XIII. — Antiochos XIII prisonnier de Sampsicéramos : Philippe expulsé. — Lucullus remplacé par M'. Acilius Glabrio (67), ensuite par Pompée (66). — Pom-

pée en Syrie (64). — Pompée prononce la déchéance de la dynastie. — Antiochos XIII mis à mort par Sampsicéramos.

Le reste de l'histoire des Séleucides n'est plus qu'une série monotone de vicissitudes qui se suivent avec la régularité du flux et du reflux. Les détails, qui auraient pu jeter quelque variété sur ce canevas, tissu de noms et de dates le plus souvent problématiques, ont disparu : et l'historien ne sait à quoi attacher sa sympathie dans une pareille mêlée de passions égoïstes, de haines héréditaires, au milieu desquelles s'achève la ruine de la dynastie.

Les deux Séleucides qui venaient de disparaître à un an d'intervalle léguaient leur querelle à leurs enfants. Antiochos VIII, représentant de la branche aînée, laissait cinq fils, et la branche cadette pouvait mettre en ligne un prétendant. Séleucos VI, fils aîné d'Antiochos VIII, ne porta pas longtemps son orgueilleux surnom de Nicator. Antiochos IX avait eu de sa première femme Cléopâtre (IV) un fils, Antiochos X, dit le Pieux (Εὐσεβής), qui, sauvé, dit-on, par une courtisane éprise de sa beauté [1], trouva un asile dans la ville libre d'Arados et en sortit bientôt avec des forces suffisantes pour expulser de Syrie son adversaire. Poursuivi en Cilicie et de nouveau battu près de Mopsuheste, Séleucos VI se jeta dans la ville et crut pouvoir intéresser les habitants, de gré ou de force, à sa cause. Comme il leur demandait de l'argent sur un ton qui ne convenait plus à sa fortune présente, ils s'insurgèrent et mirent le feu à l'édifice — palais ou gymnase — où il s'était réfugié avec ses amis. Séleucos fut ainsi brûlé vif ou se tua pour ne pas l'être (95). Il fut peu regretté : c'était, dit Appien, un caractère violent et tyrannique au possible [2].

Mais Séleucos VI avait derrière lui les quatre frères qui

1. On en dit à peu près autant de l'évasion d'Antiochos Hierax (ci-dessus, p. 115). *Bis repetita placent.*

2. Joseph., XIII, 13, 4. Appian., *Syr.*, 69. Euseb., I, pp. 259-261 Sch.

avaient probablement pris part à la lutte et qui la continuèrent après lui. Pendant que Antiochos X s'installait à Antioche et devenait — par un mariage disproportionné et à peine croyable — le quatrième époux de sa belle-mère Cléopâtre Séléné [1], les plus âgés des fils survivants de Grypos, les jumeaux Philadelphes, Antiochos XI et Philippe I, tombaient à l'improviste sur Mopsueste et vengeaient la mort de leur aîné en la détruisant de fond en comble. Antiochos X accourut à son tour et battit ses rivaux au moment où, autant qu'on en peut juger, ils marchaient sur Antioche. Antiochos XI s'enfuit à toute bride, probablement sur la route de Damas, et se noya en voulant traverser l'Oronte (94).

Sur les cinq fils d'Antiochos VIII Grypos, deux avaient disparu dans l'espace d'un an. Philippe se maintint en « une certaine partie de la Syrie » [2]. Dans un pays si agité, on trouvait partout des mercenaires, à condition de les payer, et la quantité de monnaies conservées à l'effigie de Philippe indiquerait assez qu'il ne manquait pas d'argent. Il dut réparer facilement les pertes de son armée et se mettre en état de continuer la lutte contre Antiochos X le Pieux. Peut-être se fût-il contenté de l'héritage paternel, avec Damas pour capitale, s'il avait pu le posséder en entier; mais la meilleure part en était déjà distraite au profit de son frère Démétrios III. Celui-ci s'était d'abord réfugié à Cnide. De là, il s'était entendu avec le roi de Cypre, Ptolémée Lathyros, qui, sans doute en haine du quatrième mari de son ex-épouse Séléné, soutenait maintenant la branche aînée des Séleucides. Ptolémée l'avait installé à Damas, et des monnaies datées prouvent qu'il y régna dès l'an 217 Sel. (96/5 a. C.), avec les titres pompeux de Théos Philopator Soter, ou encore de Philométor Évergète Callinicos, pendant près de

1. Appian., *loc. cit.* Divorcée ou veuve de trois maris (Ptolémée Soter II Lathyros–Antiochos VIII Grypos–Antiochos IX Cyzicène), Cléopâtre Séléné aurait eu encore de son dernier mariage un ou peut-être deux fils, Antiochos XIII et Séleucos (?).

2. Joseph. Euseb., *loc. cit.*

dix ans [1]. Le vulgaire le connaissait sous le nom guère mieux choisi de Bonaventure (Εὔκαιρος), l'homme qui a de la chance, sobriquet transformé, du côté ennemi, en Ἄκαιρος, le Malchanceux ou l'Intempestif. Philippe, réduit à la portion congrue, devait trouver aussi que ce frère avait de la chance, et, sous son titre affectueux de Philadelphe, il nourrissait des ressentiments peu rassurants pour l'avenir. Pour le moment, les deux frères paraissent ne pas s'être divisés en face de leur ennemi, Antiochos X, qui leur opposait, dit Josèphe, une résistance énergique et n'en fut pas moins battu (94?).

Il devient de plus en plus difficile de suivre, à la lueur de renseignements insuffisants et contradictoires, la marche des événements. On peut juger du désarroi des sources en comparant la version de Josèphe, qui fait périr Antiochos X peu de temps après Antiochos XI dans un combat contre les Parthes (en 92); le texte d'Appien, qui le fait détrôner par Tigrane (en 84/3); celui de Justin, qui le fait restaurer, après la défaite de Tigrane, par Lucullus; et les assertions des chronographes, qui nous représentent le même sollicitant sa restauration auprès de Pompée [2]. Il y a évidemment dans ces dissonances des confusions de personnes (?). En pareil cas, c'est beaucoup que d'arriver au vraisemblable. La Syrie se trouvait toujours partagée entre les deux branches de la maison des Séleucides : la Haute-Syrie à Antiochos X, la Cœlé-Syrie aux fils de Grypos. On ne s'étonne pas que cet état de choses, indéfiniment prolongé, ait suggéré au roi des Parthes, Mithridate II le Grand (Arsace IX) le projet d'ajouter la Syrie à son empire. Les Parthes doivent avoir envahi à ce moment d'abord la Commagène. Ce pays, récemment détaché du royaume séleucide, était alors gouverné par la reine Laodice (Théa Philadelphe), autrement dit, par le couple Laodice-Mithridate I Callinicos. Antiochos X

1. Babelon, pp. CLXX-CLXXII.

2. Joseph., XIII, 13,4. Appian., *Syr.*, 48 et 69. *Mithrid.*, 105. Justin., XL, 2, 2. Euseb., I, pp. 261-262 Sch. (Antiochos X d'abord réfugié chez les Parthes).

se porta au secours de Laodice, moins assurément pour défendre une fille de Grypos, une sœur de ses concurrents, que pour arrêter les Parthes à distance de sa propre frontière. Peut-être avait-il calculé que, victorieux, il pourrait, s'il lui plaisait, évincer la nouvelle dynastie et reprendre la Commagène. Il périt dans cette campagne, et sa mort livra la Syrie, ou des lambeaux de la Syrie, à la branche aînée (93/2 a. C.) [1]. Sa femme, la reine Cléopâtre Séléné, dut chercher, pour ses enfants en bas âge et pour elle, un asile où elle pût attendre les événements. L'histoire les perd de vue durant près de vingt ans.

L'occasion s'offrait aux fils survivants d'Antiochos Grypos de se partager équitablement l'héritage de la dynastie ; mais il est plus que probable que le mieux armé, Démétrios III, se saisit de la place vacante. Non pas peut-être d'Antioche. La ville, toujours hostile à la descendance des Démétrios, émet, de 92 à 69, des monnaies autonomes : elle a dû se déclarer alors métropole sacrée et inviolable (ἱερὰ καὶ ἄσυλος), inviolable tout au moins pour les faibles. Le fait que l'on rencontre, quatre ou cinq ans plus tard, des gens d'Antioche dans l'armée de Démétrios III ne prouve pas qu'il y fût le maître. Philippe paraît s'être cantonné dans la région orientale, tout heureux d'avoir pour allié et protecteur Straton, le tyran de Béroea en Cyrrhestique. La guerre civile n'était qu'ajournée.

Démétrios III, décidément favori de la Fortune, fut dispensé par les circonstances de combattre les Parthes, qui venaient d'abattre Antiochos X. L'élan qui les avait portés jusqu'aux frontières de la Syrie, et peut-être même en Cilicie [2], s'était brusquement arrêté. S'ils avaient eu un moment

1. Josèphe (*loc. cit.*) appelle cette Laodice reine des « Saméniens » — Σαμηνοί, νομάδων Ἀραβίων ἔθνος. (Steph. Byz., s. v.) : — plutôt de Samosate, fondée par un certain Samès? (Babelon, p. CCVIII). Ad. Kuhn (*Beitr. z. Gesch. der Seleukiden*, p. 36) trouve des arguments en faveur de la version d'Appien et conclut que, la seule chose certaine, c'est que Antiochos X fut battu, peu après 96/5, par Philippe I et Démétrios III (Porphyre-Eusèbe).

2. Je ne vois guère d'autre moment où les Parthes auraient pu occuper la Cilicie avant Tigrane, comme le dit ou semble le dire Strabon (XIV, p. 669).

le projet de s'annexer le royaume de Syrie, ils paraissent y avoir renoncé et même avoir évacué la Commagène. Les événements qui se déroulaient en Cappadoce et en Arménie, pays limitrophes de leurs possessions, suffisent à expliquer ce mouvement de recul. Le célèbre roi de Pont, Mithridate VII Eupator, ne laissait pas un instant de repos à ses voisins et attirait sur eux comme sur lui la vigilance, dangereuse pour tous, de la République romaine. Il avait été évincé de la Cappadoce (95) par les Romains, qui reconstituèrent dans ce pays une dynastie indigène en faisant élire Ariobarzane, un roi dont la politique est suffisamment caractérisée par son surnom d'Ami des Romains (Φιλορωμαῖος). Alors, le roi de Pont s'était retourné vers l'Arménie et allié avec Tigrane, dont il fit son gendre. Tigrane, d'accord avec Mithridate, expulsa l'inoffensif Ariobarzane, qui se réfugia à Rome. Le Sénat, jugeant l'occasion doublement opportune de faire sentir son autorité aux monarques orientaux et de donner satisfaction au parti militaire, qui cherchait des prétextes pour intervenir, le Sénat chargea le préteur L. Cornélius Sylla de rétablir Ariobarzane sur le trône de Cappadoce (93). Sylla s'acquitta de sa mission avec l'énergie dont il donna plus tard tant de preuves : il porta les aigles romaines jusqu'à la rive de l'Euphrate, où elles n'avaient jamais encore pénétré. Là, il reçut un ambassadeur du roi des Parthes, sollicitant l'amitié et l'alliance des Romains. Sylla prit l'attitude hautaine d'un conquérant. Il accepta les compliments et l'amitié du roi des Parthes ; mais le roi se sentit humilié dans la personne de son ambassadeur Orobaze, qui, de retour à Ctésiphon, eut la tête coupée pour n'avoir pas mieux sauvegardé l'honneur de son maître (92). Ce n'était pas le moment pour le Parthe de songer à dépasser sa frontière [1].

Démétrios III, qui paraît avoir conclu dans l'intervalle un accommodement quelconque avec les gens d'Antioche, eut

1. Plut., *Sull.*, 5. Liv., *Epit.* 70. Appian., *Mithrid.*, 57.

assez de loisir pour essayer de rétablir la domination des Séleucides en Judée. L'occasion lui en fut offerte par les Juifs eux-mêmes, et, cette fois, non plus par le parti des philhellènes, confondu maintenant avec la coterie des Sadducéens, mais par le parti opposé, celui des Pharisiens, ritualistes qui maintenaient plus âpre que jamais l'intolérance ancestrale. La discorde était dans ce malheureux pays un fléau permanent et incurable. Le roi-pontife Alexandre Jannée, plus préoccupé de conquêtes que de religion, entouré de mercenaires étrangers prêts à le défendre envers et contre tous, était en butte à la haine des pharisiens et ne régnait plus que par la terreur. Insulté dans ses fonctions sacerdotales, il avait riposté par le massacre de 6.000 manifestants. Un échec qu'il éprouva au cours d'une expédition contre Obédas, roi des Nabatéens, rendit courage au peuple exaspéré. Une guerre intestine s'ensuivit, série d'émeutes suscitées par les fanatiques observateurs de la Loi et noyées dans le sang. Ce régime, au dire de Josèphe, dura six ans et coûta la vie à cinquante mille Juifs. Effrayé lui-même de ces tueries, Alexandre fit des avances aux révoltés. « Comme il leur demandait ce qu'ils voulaient, ils lui répondirent d'une seule voix : « Ta mort ! » et ils envoyèrent des députés à Démétrios Akæros pour solliciter son alliance »[1]. Par un étrange retour des choses d'ici-bas, c'était le descendant des Machabées qui scandalisait les Juifs par son dédain pour les minuties du rituel mosaïque, et c'était le parti des zélés qui invoquait contre cet hellénisant le secours des infidèles.

Démétrios III saisit au vol cette chance inespérée. Vers l'an 88, il entra en Judée avec une armée de 43.000 hommes et fut accueilli comme un sauveur. Alexandre Jannée fut complètement battu à Sichem, malgré la bravoure de ses mercenaires, qui se firent tuer jusqu'au dernier. Mais bientôt, le sentiment national se retourna contre le vainqueur. Les

1. Joseph., XIII, 13, 5. Pour Josèphe, Démétrios est toujours Ἄκαιρος.

Juifs qui avaient renforcé l'armée syrienne l'abandonnèrent, et Alexandre, réfugié dans la montagne, vit grossir autour de lui le nombre de ses partisans. Démétrios comprit que la partie devenait dangereuse pour lui : il se retira, laissant les zélotes les plus compromis aux prises avec leur roi altéré de vengeance. Décimés par des combats meurtriers, les plus tenaces finirent par être enfermés et pris dans la ville de Béthomé. Alexandre « les ramena à Jérusalem, où il les traita avec une cruauté sans pareille. Dans un banquet qu'il donna à la vue de tous, avec ses concubines, il ordonna d'en crucifier environ huit cents, et, pendant qu'ils vivaient encore, il fit égorger sous leurs yeux leurs enfants et leurs femmes »[1]. Josèphe excuse encore plus qu'il ne blâme de pareilles fureurs de la part d'un homme qui avait été « poussé à bout » et qui, en frappant des traîtres à la patrie, des complices de l'étranger, ne vengeait pas seulement ses propres injures. Cette exécution procura à Alexandre Jannée douze ans de tranquillité : il « termina son règne en paix ».

Pendant ce temps, Démétrios, au lieu de licencier son armée, eut l'idée de l'utiliser contre son frère Philippe, qu'il allait prendre au dépourvu. Il partit donc de la Judée et se dirigea sur Béræa en Cyrrhestique, où Philippe avait cherché asile auprès de son allié le tyran Straton. Philippe et Straton firent appel à leurs voisins, l'émir arabe Aziz et le satrape parthe de la Mésopotamie, Mithridate Sinakès, qui accoururent à son aide avec de grandes forces. Démétrios, pour avoir cru le succès facile, allait au devant d'un mécompte. Soit qu'il eût congédié par économie ses mercenaires, soit qu'il eût éparpillé ses troupes dans des garnisons, il n'avait plus avec lui qu'une douzaine de mille hommes — en comptant les volontaires que lui fournit Antioche — quand il marcha sur Béræa et campa sous ses murs. Il arriva ainsi que d'assiégeant il devint assiégé et fut contraint par le

1. Joseph., XIII, 14, 1-2. *Bell. Jud.*, I, 4-5. La ville de Béthomé (?) est inconnue par ailleurs.

manque d'eau de se rendre à discrétion. Les vainqueurs renvoyèrent sans rançon le contingent d'Antioche, amabilité dont Philippe escomptait le bénéfice : puis, après avoir pillé la région, les Arabes se retirèrent, et les Parthes de même, emmenant avec eux Démétrios captif (88/7 a. C. ?). C'était le troisième roi séleucide qui tombait ainsi aux mains des Parthes et allait attendre, dans la plus humiliante des postures, le rôle que lui destinerait la politique de son maître. Il fut traité avec les plus grands égards. Mithridate II n'avait pas un intérêt bien évident à prolonger sa détention ; mais le Parthe attendit l'occasion de le relâcher, et Démétrios III, le malchanceux cette fois, mourut de maladie en captivité [1].

La mort d'Antiochos X le Pieux et la captivité de Démétrios III ne laissaient plus en présence que deux survivants des fils d'Antiochos VIII Grypos : Philippe et le plus jeune de tous, Antiochos XII, dit Dionysos. Les enfants d'Antiochos X et leur mère Séléné vivaient dans quelque retraite cachée et ne comptaient plus. Philippe, réconcilié avec Antioche et rentré enfin dans sa capitale [2], put espérer avoir reconstitué l'unité du royaume : mais, deux Séleucides en vie, c'était assez pour perpétuer la guerre civile. Au grand désappointement de Philippe, Antiochos XII alla prendre le titre de roi à Damas (87 ?). L'ambition s'était éveillée chez lui dès qu'il apprit la déconfiture de Démétrios, ou même avant, pendant que Philippe était enfermé dans Berœa. Philippe hésita tout d'abord à attaquer son frère ; mais, celui-ci s'étant mis en campagne contre les Nabatéens, Philippe accourut aussitôt à Damas. La place lui fut livrée par Milésios, qui commandait la garnison laissée dans la citadelle. Un politique plus avisé eût ou ménagé ou supprimé le traître. Philippe ne fit ni l'un ni l'autre : il offensa Milésios par son ingratitude et lui laissa les moyens de se venger. Aussi,

1. Joseph., XIII, 14, 3.

2. L'expression de Josèphe, ἐπὶ 'Αντιόχειαν ἐλθὼν καὶ κατασχὼν αὐτήν, ne prouve pas qu'il y soit entré de force.

étant sorti un jour pour assister aux courses de l'Hippodrome, il trouva au retour les portes de la ville fermées par Milésios, lequel put se vanter auprès d'Antiochos XII, revenu en toute hâte de son expédition, de lui avoir « conservé la ville ».

Antiochos XII laissa son frère devenir ce qu'il put. Pour lui, il reprit sa campagne interrompue contre les Nabatéens : mais, soit pour éviter une marche dans le désert, soit pour faire acte de suzerain en Judée, soit pour les deux motifs à la fois, il fit passer son armée par la Palestine. Alexandre Jannée, qui avait ses raisons de se défier, fit des efforts inouïs pour lui barrer le chemin. Josèphe parle d'une muraille de 150 stades de long, garnie de tours de bois et défendue en avant par un fossé profond, qu'il mena de Joppé à Chabarzaba (Antipatris). Antiochos mit le feu à ces ouvrages et passa outre, bien que son armée ne montât pas à dix mille hommes. Il se réservait sans doute de vider sa querelle avec Alexandre Jannée quand il aurait battu les Arabes. Mais il ne revint pas. Les Nabatéens, en se dérobant, l'entraînèrent au cœur du pays, puis soudain l'enveloppèrent avec leur cavalerie, près du bourg de Motho. Antiochos lutta courageusement, et il allait vaincre quand il tomba mortellement frappé. Son armée débandée se réfugia à Cana en Galilée, dans un pays hostile où la plus grande partie des soldats périrent de disette (84) [1].

Des cinq fils de Grypos, il ne restait plus personne pour réclamer le trône des Séleucides. Philippe, chassé de Damas, ne put probablement pas rentrer à Antioche. Tout le monde était las de ces interminables querelles. Le roi déchu ne donnait plus signe de vie, et nul ne sait comment, où et quand se termina son obscure existence de roi en disponibilité. Comme on rencontre en Cilicie, dix-sept ans plus tard,

1. Joseph., XIII, 15, 1. Steph. Byz., s. v. Μωθώ. Voy. l'inscription nabatéenne du roi Rabel, supposé vainqueur d'Antiochos (Ἀντίγονος dans Steph. Byz.) : Clermont-Ganneau, in *C. R. de l'Acad. d. Inscr.*, 1897, p. 286.

un Philippe qu'on a des raisons de croire son fils [1], on peut conjecturer qu'il se réfugia, comme d'autres avant lui, en Cilicie et qu'il y mourut de maladie ou qu'il périt par un hasard quelconque, dans la tourmente déchaînée en Asie Mineure par Mithridate VII Eupator. Il est difficile d'admettre que, survivant à Antiochos XII, il n'ait fait aucun effort — un effort dont il soit resté quelque souvenir — pour reprendre sa couronne. Il se peut aussi, et c'est même l'hypothèse la plus vraisemblable, que, au moment où il se préparait à revendiquer son droit, il ait été surpris par l'intronisation de Tigrane (83) et mis à mort en Cilicie. La branche cadette, nous l'avons dit, avait encore des rejetons, fils d'Antiochos X et de Cléopâtre Séléné; mais c'étaient des enfants en bas âge, et leur mère n'était pas en mesure de faire valoir leurs droits.

La Syrie n'avait plus de maître, et elle ne pouvait rester longtemps livrée à elle-même sans tomber dans l'anarchie, une anarchie que ne toléreraient pas indéfiniment les Romains. Dans ce royaume en décomposition, qui se rétrécissait à vue d'œil, il n'y aurait bientôt plus place pour un roi. Au nord, la Commagène, et, plus près encore d'Antioche, la Cyrrhestique, s'en étaient détachées : en Cœlé-Syrie et Phénicie, on voit surgir de tous côtés des dynastes, des émirs bédouins pour la plupart, écumeurs de routes exploitant le désordre et vivant de rapines : Sampsicéramos à Aréthuse et Émèse [2]; Dionysios à Tripolis ; le juif Silas à Lysiade, à mi-chemin entre Apamée et Antioche ; Ptolémée fils de Mennæos, qui venait de se tailler un domaine entre le Liban et l'Antiliban, aventurier remuant, ambitieux, qui se parait des titres de tétrarque et grand-prêtre de Chalcis [3]. Les Damascéniens devaient redouter quelque surprise de la part de ce proche voisin, et non moins peut-être de la part

1. Diod., XL, 1 a : cf. ci-après, p. 441.
2. Strab., XVI, p. 753 (Σαμψιγέραμος ou Σαμψικέραμος - *Sampsiceramus*).
3. Joseph., XIII, 16, 3. XIV, 3, 2; 7, 4.

du belliqueux Alexandre Jannée, qui poussait ses conquêtes dans la vallée du Jourdain et n'oubliait pas que Damas avait fait partie jadis du royaume de David. Les derniers Séleucides étant incapables de les protéger, ils s'étaient mis sous la protection du roi nabatéen Arétath III le Philhellène, le vainqueur d'Antiochos XII. « Par haine contre Ptolémée fils de Mennæos », dit Josèphe, « les gens de Damas appelèrent au pouvoir Arétas, qui régna après Antiochos en Cœlé-Syrie »[1]. Arétath donna aussitôt satisfaction à ses nouveaux sujets en attaquant les Juifs (85 ?). Il battit Alexandre Jannée, mais il se contenta de lui donner cet avertissement et de garantir par traité sa frontière, le laissant libre de guerroyer contre les principicules qui occupaient les environs du lac de Génézareth jusqu'au pied de l'Hermon. Ces conventions paraissent avoir été respectées, car, une dizaine d'années plus tard, la veuve de Jannée, Salomé-Alexandra, envoya à Damas des renforts pour combattre Ptolémée fils de Mennæos, devenu gênant même pour les Juifs[2].

La Cœlé-Syrie se trouva ainsi à peu près pacifiée ou tout au moins protégée contre les invasions du dehors. Elle n'avait plus rien à craindre de l'Égypte. Depuis quelques années (89-88), Ptolémée Soter II Lathyros, réintégré dans son royaume par une révolution, débarrassé de sa mère Cléopâtre III, la vieille Rougeaude (Κοκκή), par le parricide de son frère Ptolémée Alexandre, et de son frère par les Alexandrins, vieillissait doucement dans la société de sa fille, la reine (Cléopâtre) Bérénice III, sans autre ambition que de se reposer enfin des tracas d'une vie si longtemps agitée. Il mourut en 80 a. C., à temps pour ne pas voir Bérénice assassinée, quelques jours plus tard, par le jeune Ptolémée Alexandre II, et la descendance légitime des Lagides éteinte par le châtiment immédiat qu'infligea au meurtrier l'indignation des Alexandrins[3].

1. Joseph., XIII, 15, 2.
2. Joseph., XIII, 16, 3.
3. Voy. *Histoire des Lagides*, II, pp. 116-120.

La Syrie proprement dite, en quête, elle aussi, d'un protecteur, se donna au puissant du jour, Tigrane, roi d'Arménie. Tigrane est un remarquable exemple de ce que la Fortune peut faire d'un homme médiocre. Il descendait de cet Artaxias à qui jadis Antiochos IV Épiphane avait imposé sa suzeraineté. Du vivant de son père (Tigrane?), il avait été otage chez les Parthes, en un temps où Mithridate II le Grand (Arsace IX) avait, lui aussi, imposé son protectorat à la Grande-Arménie. Le Parthe, usant d'un procédé bien connu, l'avait relâché pour l'opposer à un compétiteur et l'avait installé sur le trône d'Arménie (95) : service que Tigrane dut payer par l'abandon de soixante-dix vallons ou districts arméniens [1]. Il s'en dédommagea en annexant l'Arménie méridionale ou Sophène, enlevée au dernier descendant de Zariadrès, et en essayant, de concert avec Mithridate VII Eupator, le roi de Pont, de s'emparer de la Cappadoce (93) : combinaison que les Romains firent échouer. Tant que vécut Mithridate II (124-87), Tigrane resta prudemment vassal des Parthes. Mais le vainqueur d'Antiochos X et de Démétrios III mourut avant d'avoir achevé la ruine des Séleucides, et les compétitions qui avaient troublé le commencement de son règne reparurent. C'était une plaie commune à toutes les monarchies orientales, surtout chez celles où le harem était un foyer de complots et une pépinière de prétendants. La famille des Arsacides était assez grande pour qu'il n'y manquât pas d'ambitieux pourvus de droits héréditaires. On peut soupçonner des vicissitudes étranges dans un pays où l'on voit, quelques années plus tard, l'Arsacide Sinatrocès, vieilli en captivité chez les Scythes, revenir à l'âge de quatre-vingts ans, ramené par eux pour régner sur les Parthes (76-70) [2]. Il faut croire que le besoin d'un Arsacide authentique se faisait alors vivement

1. Strab., XI, p. 532.

2. Lucian., *Macrob.*, 15 (Σινατροκλῆς). Phleg. ap. Phot. (*FHG.*, III, p. 606, 12 : Σινατρούκης. Appian., *Mithrid.*, 104 Σίντρικος, père de Phraate III [Arsace XII]). Cf. Gutschmid, *Gesch. Irans*, pp. 79-83.

sentir. Ces dissensions intestines fournirent à Tigrane l'occasion de s'émanciper, sous prétexte d'alliance avec le parti du plus fort. Il était peut-être encore l'allié d'Arsace X Artaban II (87-76) quand les Syriens l'invitèrent à prendre la place de ces Séleucides dont les discordes perpétuelles avaient lassé leur patience (84?) (†). On espérait à Antioche que, sous un roi supposé ami des Parthes et apparenté au roi de Pont, la Syrie serait à l'abri des tentatives de ces dangereux voisins.

Cependant, quoique Justin vante l'accord unanime avec lequel la couronne de Syrie fut offerte à Tigrane, cette espèce de coup d'État ne peut avoir été que l'œuvre d'un parti, et il dut y avoir des résistances. En effet, ce n'est guère qu'en 83 que l'Arménien put se considérer comme assis sur le trône des Séleucides. Appien parle de campagnes faites par Tigrane contre des Séleucides récalcitrants, campagnes qui aboutirent, suivant lui, à la défaite d'Antiochos X le Pieux et à l'occupation de la Cilicie, dernier refuge de la dynastie [1]. Appien passe pour être d'une érudition assez sûre, et son témoignage, inconciliable avec l'assertion formelle et circonstanciée de Josèphe, signalée plus haut, est assez embarrassant en ce qui concerne Antiochos le Pieux. Mais on ne saurait lui allouer le privilège de l'infaillibilité : dans la mêlée des homonymes, il a fait ailleurs, il a pu faire ici aussi des confusions. Il exagère, dans ce même passage, en disant que Tigrane régna sur la Syrie entière, depuis l'Euphrate jusqu'à la frontière d'Égypte. Dépourvu de flotte, Tigrane ne put même forcer Séleucie sur l'Oronte, qui lui ferma ses portes [2]. Il ne chercha pas à enlever la Cœlé-Syrie à Arétath III, ni le littoral de la Palestine aux Juifs, et il ne paraît pas que sa suzeraineté ait été reconnue d'emblée en Phénicie. Nous y retrouverons plus tard Cléopâtre Séléné, veuve d'Antiochos X Eusèbe, dans la ville hospitalière de

1. Justin., XL, 1. Appian., *Syr.*, 48. 69 (cf. ci-dessus, p. 420).
2. Eutrop., VI, 14,2. Strab., XVI, p. 751 (cf. ci-après, p. 444, 1).

Ptolémaïs, et Tigrane occupé à faire campagne dans la région. On peut en dire autant de la Cilicie, un nid de pirates rebelle à toute autorité régulière, refuge ordinaire des factieux, des déconfits, des aventuriers de toute sorte, où Philippe I et maintenant Cléopâtre Séléné avaient trouvé un asile. La partie occidentale, la Cilicie Trachée, était depuis 102 province romaine : le reste était censé appartenir à Tigrane, qui, laissant la côte aux écumeurs de mer et marchands d'esclaves, prit à tâche de vider l'intérieur de ses habitants pour transplanter ceux-ci au-delà de l'Euphrate [1]. Il y fit probablement la chasse aux prétendants ; c'est du moins la façon la plus simple d'expliquer la disparition de Philippe I, qui dut être pris et mis à mort. Tigrane, on le vit en toute circonstance, ne se piquait pas de générosité : à la différence des Parthes philhellènes, il n'avait ni respect pour la dignité royale, ni pitié pour le malheur. Cléopâtre lui échappa, peut-être en se mettant sous la protection des Romains, pour qui, officiellement, Tigrane était un usurpateur. Elle conserva, pour elle et ses deux fils, comme un semblant de royauté, des droits qu'elle ne renonçait pas à faire valoir.

Tigrane ne considérait le royaume de Syrie que comme un appoint à ses possessions, et il avait mieux à faire pour le moment que de perdre son temps à en préciser les frontières. La Syrie dut à cette indifférence quatorze ans de repos ou d'apaisement relatif (de 83 à 69 a. C.) [2]. Tigrane eut soin toutefois d'en confier le gouvernement à un vice-roi, Magadate, qui était un Oriental étranger au pays. Ce que voulait Tigrane, c'était utiliser contre les Parthes l'accroissement de force et de prestige qui lui était advenu. S'il ne put leur enlever la Médie, où il pénétra, dit-on, jusqu'à Ecbatane, il incorpora à ses domaines la vallée haute du Tigre, c'est-à-dire

1. Plut., *Lucull.*, 21. Strab., XIV, p. 669. C'est en ce sens que Appien a pu dire de Tigrane : ἦρχε δὲ ὁμοῦ καὶ Κιλικίας (*Syr.*, 48), et, plus exactement ailleurs : Κιλικίας τινά (*Mithrid.*, 105).

2. Justin., XL, 1,4.

l'Adiabène (Assyrie), la Gordyène, et tout le nord de la Mésopotamie, la Mygdonie et l'Osrhoène. En Arzanène, par delà le Tigre, il bâtit Tigranocerte (vers 77). Pour peupler sa nouvelle capitale, il fit des incursions répétées en Cappadoce : il enleva à leurs foyers tous les habitants de Mazaca, et il pratiqua ce système sur quantité de villes grecques ou barbares dans d'autres régions, notamment, comme il a été dit plus haut, en Cilicie, n'oubliant pas de racoler pour son théâtre des « artistes de Dionysos ». Il capta de même et installa en Mésopotamie des Arabes Scénites, c'est-à-dire des nomades habitués à vivre sous la tente [1]. C'était une façon d'imiter Alexandre le Grand, qui avait été en son temps un grand brasseur de peuples.

Tigrane avait pris le titre de « Roi des rois », et il était en effet le plus puissant des monarques de l'Orient. L'empire parthe chancelait sous ses coups redoublés, facilités et rendus plus dangereux par la désunion semée dans la famille royale. L'octogénaire qui occupait alors le trône des Arsacides, Sinatrocès, ne devait pas être fort belliqueux : cependant, il tint bon durant les sept années qu'il régna encore, et il eut le temps de voir pâlir l'étoile de son présomptueux adversaire.

Les deux potentats guerroyaient toujours quand, en 73, ils reçurent l'un et l'autre un appel au secours contre les Romains [2]. Le roi de Pont, naguère battu par Sylla (87-84), puis harcelé par L. Muréna (83-81), venait d'engager une troisième et dernière fois la lutte contre les Romains pour leur arracher l'héritage de Nicomède III, qui leur avait légué par testament la Bithynie (74). Serré de près par Lucullus, qui s'apprêtait à le poursuivre jusque dans le Pont, Mithridate rêvait de déchaîner contre Rome toutes les forces de l'Orient, y compris les hordes scythiques qui débordaient

1. Plut., *Lucull.*, 21. 29. Strab., XI, p. 532. XIV, p. 669. XVI, pp. 745. 747. etc. Ἄραβες Σκηνιταί de Gorama et Maschané — pays et ville inconnus — mentionnés dans Steph., Byz., pp. 211, 5. 437, 1 Meineke.

2. Sur Mithridate, voy. le livre — revu en traduction allemande (1895) — de Th. Reinach, *Mithridate Eupator roi de Pont*. Paris, 1890.

sur l'Asie centrale, derrière les frontières des Parthes. Les « rois des Scythes » et Sinatrocès refusèrent de courir cette aventure, où ils n'avaient rien à gagner. Tigrane hésita longtemps. Plutarque raconte qu'il demanda à l'envoyé de Mithridate, Métrodore de Scepsis : « Mais toi, Métrodore, que me conseilles-tu ? », et que le spirituel rhéteur lui répondit : « Comme ambassadeur, je t'engage à secourir le roi; comme conseiller, à n'en rien faire ». Mais il était le gendre de Mithridate ; sa femme, Cléopâtre, le fatigua de reproches et de lamentations : il finit par promettre des secours à son beau-père. Tigrane comptait peut-être s'en tenir aux promesses ; mais, à la fin de l'année suivante (72/1), Mithridate fugitif vint chercher un asile en Arménie. Rien ne pouvait être plus désagréable au Roi des rois. Il fit rendre à Mithridate les honneurs royaux, mais il ne voulut pas le voir : il le tint à distance, relégué et gardé à vue dans un château voisin de la frontière, en des lieux « marécageux et malsains », pendant que Lucullus assiégeait et prenait l'une après l'autre les villes du Pont (72/1).

Tigrane ne savait à quel parti s'arrêter. Les Romains, au premier signe d'hostilité, pouvaient non seulement envahir l'Arménie, mais lui faire perdre la Syrie. De Ptolémaïs, où elle avait trouvé asile, la veuve d'Antiochos le Pieux, Cléopâtre Séléné, s'agitait, cherchant à provoquer une intervention romaine en Syrie. Elle avait envoyé à Rome, dès l'an 75/4, ses deux fils, les « rois » Antiochos [et Séleucos ?], pour réclamer non pas précisément l'héritage de son mari, que les Romains n'auraient pu lui rendre qu'en déclarant la guerre à Tigrane, mais son héritage à elle, la succession d'Égypte, que se disputaient les bâtards de Ptolémée Lathyros et de Ptolémée Alexandre. Le Sénat ne tenait pas pour l'instant à se saisir de questions inopportunes : les jeunes princes attendirent longtemps — près de deux ans — une audience, qui finalement leur fut refusée. Mais on les avait vus, durant tout ce temps, parader « en cortège et appareil royal » ; on les

avait appelés amis et alliés du peuple romain; et, s'ils n'avaient pu consacrer dans le temple de Jupiter Capitolin le magnifique candélabre qu'ils avaient apporté, c'est parce que le temple, brûlé en 83 et dédié seulement en 69, n'était pas encore achevé. Enfin, ce qui est plus important, leurs droits sur la Syrie n'avaient pas été discutés; car, dit Cicéron, « le royaume leur revenait sans conteste, comme transmis par leur père et leurs ancêtres » [1].

Tigrane comprit que les Romains avaient en réserve un prétexte tout trouvé pour intervenir en Syrie quand ils le jugeraient à propos. Il savait, du reste, que le jeune Antiochos XIII, dit l'Asiatique, venait de rentrer en Asie, spolié par Verrès du fameux candélabre, mais rapportant de Rome l'estampille de prétendant légitime. Déjà même quelques soulèvements avaient dû éclater en Syrie. Tigrane s'était porté de sa personne en Syrie avec une armée de 300.000 hommes, au dire de Josèphe : il était occupé à « soumettre quelques villes de la Phénicie » qui n'avaient pas, comme les Juifs, présenté à temps leurs hommages au conquérant. Il venait de prendre Ptolémaïs, capturant du même coup Cléopâtre Séléné, quand un message assez sec, dépourvu de formules protocolaires, l'informa qu'un envoyé du proconsul romain L. Licinius Lucullus l'attendait à Antioche [2].

C'était la première fois que l'arrogant despote, habitué à déporter les peuples et à humilier les rois, se trouvait en présence d'un Romain, et ce Romain était le jeune Appius Claudius Pulcher, un beau-frère de Lucullus [3], aristocrate qui, comme tous les Claudii, était né insolent. La pompe dont s'entourait le Roi des rois ne parut aucunement intimider son interlocuteur. Dès la première entrevue, Claudius

1. Cic., *In Verr.*, Act. II, IV, 27-30.

2. Joseph., XIII, 16, 4. Plut., *Lucull.*, 21.

3. Ἄππιος dans Plutarque et Memnon (*FHG.*, III, p. 550). Comme Plutarque appelle νεανίσκος cet aîné de la famille (Varr., *R. r.*, III, 16, 1) et que, plus loin (*ibid.*, 34), il mentionne P. Clodius (Πόπλιος Κλώδιος) comme beau-frère de Lucullus sans le dire frère cadet du précédent, Drumann a soulevé ici un débat assez inutile en supposant une confusion de personnes et optant pour P. Clodius.

lui déclara tout net « qu'il était venu pour emmener Mithridate, lequel était dû aux triomphes de Lucullus ; sinon, pour déclarer la guerre à Tigrane. Aussi, malgré les efforts que fit le roi pour composer son visage et lui donner un air souriant, on vit bien l'irritation que lui causait le franc parler du jeune homme. C'était peut-être la première parole libre qu'il entendait depuis ses vingt-cinq ans de règne, ou plutôt, de tyrannie. Il répondit au légat qu'il ne livrerait pas Mithridate et que, si les Romains commençaient la guerre, il se défendrait »[1]. Cette entrevue était déjà pour lui une humiliation. S'il avait pu lire dans les cœurs, il aurait vu la joie qu'éprouvaient les assistants à voir rabaisser l'orgueil du Barbare. Il y eut aussi, paraît-il, un échange de lettres qui ajouta au conflit politique des piqûres d'amour-propre, Tigrane ripostant à un message où Lucullus avait omis de lui donner le titre de Roi des rois par une suscription où ne figurait pas le titre d'*Imperator*[2].

Lucullus, qui voulait continuer la guerre contre le gré du Sénat, – et même de ses soldats, – était donc arrivé à ses fins. Le refus de livrer Mithridate équivalait de la part de Tigrane à une déclaration de guerre. Mais Tigrane persistait à croire que les Romains n'oseraient l'attaquer. Il rentra en Arménie pour se concerter à loisir avec Mithridate, emmenant avec lui Cléopâtre Séléné dont il se défit brutalement en chemin, à Séleucie sur l'Euphrate[3]. Au printemps de 69, le proconsul prit l'offensive. Il franchit l'Euphrate sur des bateaux préparés par le fidèle Ariobarzane, traversa la Sophène et poussa droit sur Tigranocerte. Tigrane, qui avait perdu son temps à faire des projets d'invasion dans l'Asie romaine par la Cilicie et la Lycaonie, fut tellement surpris par cette brusque attaque, qu'il n'y voulut pas croire d'abord et fit pendre le premier qui lui apporta la nouvelle. Le présomp-

1. Plut., *Lucull.*, 21.
2. Memnon, § 46 (*FHG.*, III, p. 550).
3. Strab., XVI, p. 749.

tueux sultan ne trouva que quelques milliers d'hommes à opposer à l'ennemi : il dut abandonner en toute hâte Tigranocerte et se retirer dans la montagne, poursuivi l'épée dans les reins par L. Muréna. Cette campagne ne fut pour lui qu'une série d'étonnements. Quand il eut réuni une armée de 260.000 hommes environ, l'infatuation lui revint. Sans attendre Mithridate, pour n'avoir pas à partager avec lui l'honneur de la victoire qu'il allait remporter, il marcha sur Tigranocerte, alors assiégée par Lucullus. Quand il aperçut l'armée romaine, il trouva que les Romains « étaient bien nombreux pour des ambassadeurs et bien peu pour des soldats ». Ses généraux se partageaient déjà par avance les dépouilles de l'ennemi. Mais la petite armée romaine, tout muscle et tout acier, vigoureusement entraînée par Lucullus, pénétra comme une lame affilée dans l'amas de chair vivante que Tigrane prenait pour une armée invincible. En quelques heures, les dix mille Romains — *credite, posteri* — avaient fauché cent mille hommes (6 oct. 69 a. C.)[1]. Tigrane en fuite, éperdu, roulé par la débâcle, alla tomber dans les bras de Mithridate, qu'il n'avait pas voulu attendre et qui le consola de son mieux. Puis, Lucullus prit Tigranocerte, aux acclamations des habitants de toute provenance qu'y avait transplantés de force l'autocrate arménien, maladroit imitateur d'Alexandre le Grand. Lucullus rapatria à ses frais tous ceux, Hellènes ou Barbares, qui voulurent retourner dans leur pays natal, et cette ville, improvisée en quelques années, fut déserte en quelques jours.

A ce moment, Tigrane n'était déjà plus roi de Syrie. Son vicaire Magadate, qu'il avait appelé à son secours, avait à peine quitté Antioche que le fils aîné d'Antiochos X et de Séléné, Antiochos XIII, y rentrait et prenait possession du trône, avec l'assentiment des Syriens eux-mêmes[2]. Tigrane

1. Plutarque lui-même (*Lucull.*, 28) a soin de ne pas garantir cet on-dit (λέγεται δέ). Les Romains n'auraient eu que cinq morts et cent blessés!

2. Σύρων ἑκόντων (Appian., *Syr.*, 49). Ici règne la confusion signalée plus

vaincu n'était plus pour eux qu'un étranger, substitué par de mauvais patriotes à la dynastie nationale.

A part le voyage de Rome, nous ne savons rien de la première jeunesse d'Antiochos XIII, qui avait alors environ vingt-cinq ans, si ce n'est qu'on l'appelait l'Asiatique parce qu'il avait été élevé en Asie Mineure. Pompée lui reprocha plus tard d'être resté quatorze ans caché dans un recoin de la Cilicie et de n'en être sorti que quand Tigrane fut vaincu par les Romains. De son semblant de règne, nous savons moins encore. Lucullus, qui laissait la Commagène à Antiochos I Épiphane, petit-fils d'Antiochos VIII Grypos, un ex-vassal de Tigrane, n'avait aucune raison de chasser Antiochos XIII. Il ne l'avait pas appelé, comme le dit Justin, mais il le confirma dans sa souveraineté nominale. Sans autorité effective, le jeune roi n'était pas en mesure de se tailler un rôle dans les graves événements qui se déroulaient autour de lui. Il ne put ni venger sa mère Séléné sur Tigrane, ni profiter des troubles mal connus qui enlevèrent à l'émir nabatéen Arétath la possession de Damas et permirent à un autre Arabe, Sampsigeram, de fonder une dynastie à Émèse, ni utiliser les discordes qui minaient à Jérusalem la puissance tyrannique et impopulaire des Hasmonéens.

La Judée avait goûté quelque repos, après la mort du vieux despote, le « roi » Alexandre Jannée, sous la main virile de la reine mère Salomé-Alexandra (76-67). Mais, avant même que la vieille reine eût fermé les yeux, la guerre civile éclatait, allumée par l'ambition du plus jeune de ses fils, Aristobule II (67-63). Celui-ci, qui avait voulu arracher le sceptre à sa mère, le disputa à plus forte raison à son frère aîné Hyrcan II. Au bout de trois mois de règne, Hyrcan, battu à Jéricho, céda à son frère et la souveraineté et le pon-

haut. Justin (XL, 2, 2) l'appelle *Antiochus Cyziceni filius* (c'est-à-dire Antiochos X); Appien, tantôt Ἀντίοχος ὁ Ἀντιόχου τοῦ Εὐσεβοῦς (*Syr.*, 49), c'est-à-dire Antiochos XIII, tantôt — comme Justin — Ἀντίοχον τὸν Εὐσεβῆ (*Mithrid.*, 106), passage qu'il serait aisé de corriger.

tificat, heureux de rentrer dans la vie privée avec de bonnes rentes, dont il se proposait de jouir tranquillement. Mais le parti pharisien ne se consola pas aussi aisément de sa déconvenue, et l'âme molle d'Hyrcan devint un instrument aux mains d'autres ambitieux. L'Iduméen Antipater ou Antipas, fils et successeur d'un stratège préposé à la garde de l'Idumée par Alexandre Jannée, conçut le projet de se servir d'Hyrcan pour détrôner Aristobule, qui avait à ses yeux le tort de vouloir non seulement régner, mais gouverner. Antipater s'entendit avec l'émir Arétath, qui se chargea, contre la rétrocession de douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannée, de réintégrer Hyrcan sur le trône. Une fois ces dispositions prises, Antipater réussit à décider Hyrcan, qui s'enfuit nuitamment de Jérusalem et alla chercher asile à Pétra. A la première rencontre, Aristobule fut battu par ses adversaires et se vit abandonné du peuple; mais il se barricada avec une poignée d'hommes dans le temple de Jérusalem et y brava longtemps les efforts d'Arétath et d'Hyrcan, si longtemps qu'il fut enfin délivré, comme nous le verrons plus loin, par un auxiliaire inattendu, le Romain M. Æmilius Scaurus, légat de Pompée (65).

Toutes ces agitations et intrigues allaient aboutir, en fin de compte, à une nouvelle extension de la puissance romaine, flot envahissant qui allait atteindre la Judée après avoir submergé la Syrie. Les troupes romaines qui achevaient la ruine de Mithridate et l'humiliation de Tigrane n'étaient plus commandées par Lucullus. A ce général doué d'aptitudes éminentes, Romain par la volonté, Grec par la culture, il avait manqué la première qualité d'un chef militaire, l'art de se faire aimer du soldat. Dans sa sévérité, qui eût suffi pour le rendre impopulaire, on sentait percer le dédain transcendant de l'élève de Sylla. On savait de plus que Lucullus n'avait pas mieux réussi à garder la confiance du Sénat, qui le trouvait indocile et compromettant. Une marche pénible à travers les neiges, de Tigranocerte à Artaxata, fit éclater

dans son armée une sédition qui l'obligea à rétrograder (68). Désormais, il était à la merci de ses soldats. Ils consentirent à prendre Nisibe pour s'y installer durant l'hiver; mais, au printemps, ils exigèrent que leur général les ramenât en deçà de l'Euphrate. En même temps, des ordres venus de Rome achevèrent de désorganiser l'armée de Lucullus. Le peuple avait décidé (*Lex Gabinia*) que les soldats amenés en Asie dix-neuf ans auparavant (86) par le marianiste C. Flavius Fimbria pour combattre à la fois Mithridate et Sylla recevraient immédiatement leur congé, et que Lucullus cèderait son commandement au consul M'. Acilius Glabrio, envoyé tout exprès en Asie. L'imprudence du parti démocratique, qui reprenait alors à Rome la direction des affaires, et l'indiscipline des troupes rendirent à Mithridate toutes les chances perdues. Il en tira si bon parti que bientôt les Romains furent expulsés du Pont et se trouvèrent même hors d'état de protéger leur allié Ariobarzane I de Cappadoce. Lucullus vit défaire son œuvre sous ses yeux, sans pouvoir ni combattre, ni s'éloigner, car son successeur, M'. Acilius Glabrio, s'attardait en Asie Mineure pour ne pas prendre sa part de cette humiliation du nom romain.

Dans l'intervalle, le vent avait tourné à Rome; la loi Manilia (67), proposée par un tribun de la plèbe et soutenue par l'éloquence de Cicéron, avait abrogé la loi Gabinia et chargé Pompée de continuer la guerre contre Mithridate. Pompée, arrivant en Asie, prit tout de suite l'allure d'un dictateur hautain, affichant un parfait dédain pour les mesures prises et les engagements contractés par son prédécesseur. L'entrevue des deux généraux, qui eut lieu en Galatie, à Danala, fut orageuse (66). Lucullus obéit pourtant : il remit le commandement de ses troupes à l'homme qu'une insolente fortune prédestinait à moissonner partout où les autres avaient semé. Ce qu'avait fait Lucullus allait être oublié : Pompée, généralissime des armées de terre et de mer de la République en Orient, venait recueillir le fruit des victoires de

Sylla, de Muréna et de Lucullus. Celui-ci, parfaitement dégoûté des Quirites et de leur démocratie, retourna en Italie avec 1600 hommes que voulut bien lui laisser Pompée pour l'accompagner au Capitole le jour du triomphe. Mais ce jour, les démocrates le lui firent attendre trois ans, et la pompe triomphale défila alors au milieu d'un peuple qui ne songeait qu'aux victoires de Pompée.

Pompée aimait à faire grand, et il avait assez de forces sous la main pour que l'audace lui fût permise. Du reste, les circonstances favorisaient comme toujours l'homme heureux. Tigrane, aigri et affaibli par la révolte de son fils Tigrane le Jeune, se défiait de Mithridate, et le roi des Parthes, Phraate III (Arsace XII) était l'allié des Romains, qui lui garantissaient de nouveau sa frontière de l'Euphrate. Phraate se chargea même d'opérer une diversion, en envahissant l'Arménie pour y ramener Tigrane le Jeune, dont il avait fait son gendre. Mithridate, rejeté du Pont sur l'Arménie, proscrit par Tigrane, qui mit sa tête à prix, s'enfuit dans ses possessions du Bosphore Cimmérien. A la fin, Tigrane, assailli par les Romains au moment où il venait de repousser à grand'peine l'invasion des Parthes, perdit courage. Il vint jeter sa tiare aux pieds de Pompée, se prosternant devant lui à la mode barbare, dit Appien, et s'estima heureux de rester, par la grâce du Romain, en possession du trône d'Arménie (66). Pompée donna à Tigrane le Jeune, comme avance d'hoirie, un petit royaume composé de la Sophène et de la Gordyène, royaume qui fut bientôt – après le châtiment de cet ambitieux – réuni à la Cappadoce [1]. L'Osrhoène, avec Édesse, fut laissée au prince arabe Ariamne, qui avait su prendre à temps le parti du vainqueur. Après un an passé à guerroyer dans le Caucase pour allonger la liste de ses victoires, six mois consacrés à pacifier l'ancien royaume de Pont et à distribuer des prébendes à une cour de solliciteurs

1. Appian., *Mithrid.*, 105. Dio Cass., XXXVI, 35-36.

plus ou moins couronnés, l'homme qui faisait et défaisait des empires prit le chemin de la Syrie (été 64) [1].

La Syrie était alors en pleine anarchie. Les Bédouins, maîtres des forteresses du Liban, comme Sinna, Borama, Gigarta, Botrys, Théouprosopon, et des villes phéniciennes de Bérytos et Byblos, exploitaient les grandes routes, et ces incorrigibles maraudeurs avaient pour émules une quantité de petits despotes, parasites nés de la décomposition sociale qu'accélérait l'absence de gouvernement régulier [2]. Le malheureux Antiochos XIII n'avait pas gardé longtemps la faveur des gens d'Antioche, qui l'avaient d'abord accueilli comme une sauvegarde contre la menace de l'annexion romaine. Pour avoir été battu dans une rencontre quelconque, il fut aussitôt considéré comme un incapable et il lui fallut réprimer une sédition provoquée par un parti qui ne l'avait toléré jusque-là qu'à regret. Les meneurs s'enfuirent et allèrent chercher en Cilicie le jeune Philippe (II), fils de l'ex-roi Philippe I et petit-fils d'Antiochos VIII Grypos. C'était de nouveau le vieux levain des querelles dynastiques en fermentation, la branche aînée opposée à la branche cadette. Philippe II fut intronisé par l'émir arabe Aziz, — peut-être l'ancien allié de son père : — Antiochos XIII, de son côté, fit appel au dynaste d'Émèse, Sampsicéramos. Mais les deux chefs arabes, au lieu de se combattre, s'entendirent pour trahir leurs clients et se partager l'enjeu de la partie. Antiochos fut fait prisonnier par Sampsicéramos : Philippe échappa à Aziz et se réfugia provisoirement à Antioche [3]. Il dut recevoir son congé des habitants ; nous le retrouverons un instant plus loin, prêt à courir les aventures. Il est possible que Sampsicéramos ait

1. Arrivé à Phasis, Pompée renonça à poursuivre le « gibier royal » : il revint dans le Pont et de là en Syrie. L'année suivante, Mithridate, détrôné par son fils Pharnace, se tue à Panticapée (Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, pp. 398-410).

2. Strab., XVI, p. 755.

3. Diod., XL, 1 a-b (*FHG.*, II, p. XXIV).

relâché son captif lorsqu'il fut informé de l'arrivée prochaine de Pompée, car lui non plus ne souhaitait pas l'annexion de la Syrie par les Romains. Le jeune Antiochos XIII eut une entrevue avec Pompée et le supplia de lui rendre le trône de ses pères [1].

Le Séleucide n'avait rien fait qui pût lui mériter l'animadversion des Romains, mais il avait aux yeux de Pompée le tort d'avoir été le protégé de Lucullus. C'est bien ce qu'insinuent Justin et Appien, en disant : le premier, que Pompée lui enleva ce que lui avait donné Lucullus ; le second, que Antiochos avait régné un an de plus, pendant que Pompée était occupé ailleurs. Pompée répondit donc brutalement au solliciteur qu'il l'aurait laissé sur le trône s'il l'y avait trouvé, mais qu'il n'imposerait pas aux Syriens, contre leur gré, un roi qui s'était blotti durant quatorze ans dans un coin de la Cilicie et incapable de les défendre contre les brigandages des Juifs et des Arabes. La Syrie, naguère abandonnée à Tigrane, appartenait maintenant aux vainqueurs de l'Arménien, qui entendaient bien ne pas renoncer au fruit de leur victoire [2]. C'était là un prétexte, dit Appien, car Antiochos n'avait eu aucun tort envers les Romains : la vraie raison, c'est que Pompée trouvait commode d'user de la force qu'il avait en main contre un peuple désarmé et d'attacher son nom à un agrandissement du domaine de la République. Il avait été cependant moins dur pour Antiochos I de Commagène, qui était aussi un protégé de Lucullus et qui paraît lui avoir d'abord résisté, de concert avec Darios le Mède [3]. Aussi le bruit courut qu'il avait reçu de l'argent pour trancher le débat en faveur d'Antioche et la déclarer ville libre [4]. En fait, la

1. Appian., *Mithrid.*, 106 : Cf. *Syr.*, 49. 70.

2. Justin., XL, 2. Appian., *Syr.*, 49. 70.

3. Strab., XVI, p. 749. Appian., *Mithrid.*, 106. 114. Diod., XL, 4. Il est fort possible, comme le pense Mommsen, que Antiochos de Commagène ait été classé parmi les récalcitrants uniquement parce qu'il figura plus tard sur la liste des vaincus (ci-après, p. 451).

4. Euseb., I, pp. 261-262.

déchéance d'une dynastie déjà rejetée par les Syriens eux-mêmes comme cause permanente de discordes et notoirement incapable de gouverner était le seul moyen de rétablir l'ordre dans un pays jadis florissant et devenu un repaire de bandits. Pompée transforma en province romaine toute la région comprise entre le Taurus, l'Euphrate, le désert d'Arabie et la frontière d'Égypte. Une ère « pompéienne », ayant pour point de départ l'an 64, fit concurrence à celle des Séleucides, qui comptait alors 248 ans depuis le jour où Séleucos I Nicator s'était installé à Babylone [1].

Antiochos l'Asiatique ne survécut pas longtemps à ses désillusions. Sampsicéramos, qui paraît avoir été en tiers dans les négociations, reprit son prisonnier; et, comme il ne pouvait plus en tirer parti, il le mit à mort quelque temps après (64 ou 63 ?) [2]. La dynastie fut ensevelie avec ce comparse obscur qui avait passé sa misérable vie à espérer la protection des Romains et n'avait été pour eux qu'un jouet négligeable. Reconnu, dix ans plus tôt, « ami et allié du peuple romain, roi *in partibus* depuis lors, un instant hissé au pouvoir, maintenu par Lucullus, destitué par Pompée, il n'avait même pas eu la chance de tomber aux mains des Parthes philhellènes, au lieu de courber sa tête découronnée sous le cimeterre d'un Arabe valet de Pompée. Les deux rejetons plus ou moins authentiques de la famille royale qui survivent encore, Philippe II et Séleucos (?), ne sont plus que des aventuriers disqualifiés.

En jetant un coup d'œil sur le passé, on peut dire que la dynastie avait largement mérité sa déchéance et lui appliquer le truisme évangélique : « Toute maison divisée contre elle-même périra ».

1. Cf. le calcul d'Appien (ἡ δὲ ἀρχὴ τῶν Σελευκιδῶν ἐς ἑβδομήκοντα ἐπὶ διακοσίοις ἐνιαυτοὺς διίκετο. *Syr.*, 70), qui aboutirait à 43 a. C.
2. Diod., XL, 1 b (FHG., III, pp. xxiv-xxvi).

CHAPITRE XV

LA SYRIE PROVINCE ROMAINE

Pompée parcourt et organise la province : distribution des châtiments et des faveurs; sont confirmés dans leurs possessions, sous protectorat romain, Sampsicéramos d'Émèse, Ptolémée de Chalcis, Hyrcan II. — Pompée à Jérusalem : réorganisation de la Palestine; fin de l'indépendance juive et de la royauté hasmonéenne. — M. Æmilius Scaurus gouverneur de la province (64-62). — Affaires d'Égypte : Ptolémée Aulète expulsé par les Alexandrins (58-55). — Un fils de Cléopâtre Séléné (Antiochos ? Séleucos ?) candidat au trône d'Égypte (58) : la reine Bérénice épouse et met à mort le pseudo-Séleucide Séleucos Kybiosactès (55). — Les rois de Commagène descendants des Séleucides.

Le terrain ainsi déblayé de prétendants, il restait à régler les questions de détail. Les Romains ont pratiqué, partout où ils pouvaient le faire sans danger, le régime du protectorat, en ayant soin de diviser les pays conquis et de créer à leurs diverses parties des intérêts contraires entre lesquels ils tenaient la balance. Il n'y avait, à ce point de vue, que des avantages à laisser aux principales villes de Syrie l'autonomie qu'elles s'étaient adjugée elles-mêmes durant la période de troubles qui allait finir. Telles furent entre autres Séleucie sur l'Oronte, récompensée « pour avoir refusé de recevoir Tigrane », et Antioche, envers qui Pompée, charmé par les délices de Daphné, se montra particulièrement aimable [1]. Les arrangements à prendre avec les petits poten-

1. Strab., XVI, p. 751. Eutrop., VI, 14. Cf. ci-dessus, p. 430. On se demande si Eutrope n'a pas lu et si on ne devrait pas lire dans Strabon : Σελεύκειαν ἀποκλείσασαν Τιγράνην au lieu de : [Πομπήιος] ἀποκλείσας Τιγράνην.

tats demandaient plus de précautions : il fallait leur parler en maître et régler les affaires sur place.

Au printemps de 63, Pompée mit son armée en mouvement. Il allait trancher les différends qui perpétuaient l'agitation dans la Cœlé-Syrie, la région du Liban et la Palestine. Il remonta la vallée de l'Oronte par la grande route de Damas. Chemin faisant, il rasa la citadelle d'Apamée, fortifiée une trentaine d'années auparavant par Antiochos IX Cyzicène. A Aréthuse, il entrait dans le domaine de l'émir d'Émèse, Sampsicéramos, qui n'était plus pour lui un inconnu et qu'il traita en ami [1]. Le tyran de Tripolis, Dionysios, avait déjà été « frappé de la hache » l'année précédente, en punition de crimes que sans aucun doute les Tripolitains s'étaient empressés de dénoncer à Pompée [2]. Le tyran de Byblos, Cinyras, eut également la tête tranchée. Pompée détruisit les repaires fortifiés disséminés sur les pentes du Liban, dans le canton de Marsyas, « d'où partaient sans cesse de nouvelles bandes d'Arabes et d'Ituréens, qui couraient et dévastaient le pays de Byblos et de Béryte » [3]. Ces exemples de sévérité firent trembler le phylarque ou tétrarque de Chalcis, Ptolémée fils de Mennæos, parent et émule de Dionysos de Tripolis. Il acheta son pardon au prix de 1000 tal., que Pompée employa immédiatement à payer ses soldats. Après avoir délogé de Lysiade le juif Silas, tyran de la localité, Pompée franchit l'Hermon et entra à Damas, où l'attendaient ses lieutenants [4].

Depuis près de deux ans déjà, les troupes romaines occupaient Damas. Avant même d'en avoir fini avec Tigrane, Pompée avait expédié d'Arménie en Syrie un détachement commandé par Lollius et Q. Métellus Nepos, que rejoignit bientôt à Damas le questeur M. Æmilius Scaurus. C'était le

1. On sait que par la suite Cicéron, dans sa correspondance avec Atticus (II, 14. 16. 17. 23), s'amuse à appeler Pompée *noster Sampsiceramus*.
2. Joseph., XIV, 3, 2.
3. Strab., XVI, pp. 755-756.
4. Joseph., *loc. cit.*

moment où Arétath et Hyrcan II tenaient Aristobule II enfermé dans le Temple de Jérusalem (65). Informé de ce qui se passait en Judée, Scaurus y courut, pour se faire l'arbitre de la situation et mettre un bon prix à ses faveurs. Scaurus était un jeune homme de grande famille, et, pour l'époque, relativement honnête. Il s'était abstenu de tirer bénéfice des confiscations que multipliait Sylla, devenu son beau-père par alliance avec sa mère Cæcilia Métella. Mais le questeur songeait aux jeux splendides qu'il donnerait quand il serait édile, et, au surplus, l'argent des Juifs n'avait pas la même odeur que celui des proscrits. Scaurus rencontra en route les envoyés des deux parties belligérantes. Aristobule et Hyrcan, se tenant en échec jusque sur le terrain des enchères, promettaient l'un et l'autre 400 tal. à Scaurus. Celui-ci, en homme avisé, alla se renseigner sur place. Il trouva qu'il y avait tout avantage à appuyer Aristobule, qui détenait la caisse de l'État et qu'il eût été difficile de forcer dans son inexpugnable asile, tandis qu'il était aisé de renvoyer les Nabatéens à Pétra. Scaurus choisit donc la tâche la plus facile et le débiteur le plus solvable. Il ordonna à Hyrcan et Arétath de lever immédiatement le siège, sous peine d'être déclarés ennemis des Romains, et il rentra à Damas avec l'argent d'Aristobule, pendant que celui-ci poursuivait ses adversaires et leur tuait 6.000 hommes — parmi lesquels Phallion, frère d'Antipater — au lieu dit Papyrôn [1]. Plus d'un an s'était écoulé depuis lors, et la cause des prétendants allait être jugée à nouveau par le proconsul en personne.

Ce furent des assises solennelles que Pompée tint à Damas. Il y vint des députés « de toute la Syrie, de l'Égypte et de la Judée ». Aristobule, qui connaissait maintenant la façon de plaire aux Romains, fit précéder son plénipotentiaire Nicodème d'un magnifique cadeau destiné à Pompée. C'était une vigne d'or, consacrée par Alexandre Jannée, qui

1. Joseph., XIV, 2, 3. Pompée à Damas : XIV, 3, 1, 3.

était estimée 500 tal. Elle orna plus tard le triomphe de Pompée et passa du temple de Jahveh dans celui de Jupiter Capitolin. Pompée, entendant les discours de Nicodème et d'Antipater, le porte-parole d'Hyrcan, était peu disposé à reviser une affaire déjà réglée, à laquelle les révélations concernant la vénalité de ses lieutenants – Scaurus, et Gabinius par surcroît – commençaient à donner mauvaise tournure. Il ne voulut pas se décider sur plaidoiries d'avocat et demanda à entendre les prétendants en personne. Ils vinrent, accompagnés chacun d'une nombreuse suite, l'élite de leurs partisans. Hyrcan invoqua son droit d'aînesse, et Aristobule la nécessité où il s'était trouvé d'arracher aux mains débiles de son frère le sceptre qui, sans son intervention, serait tombé aux mains de quelque usurpateur. Enfin, le peuple juif, dont on supposait que l'opinion serait prise en considération par un général républicain, était aussi représenté par des partisans des vieilles coutumes. Ceux-ci demandaient la restauration de l'État sacerdotal, ayant pour chef un prêtre et non un roi. Pompée se souciait peu des traditions mosaïques : il ne songea qu'à choisir, entre Hyrcan et Aristobule, le client le plus docile. L'air arrogant d'Aristobule et des jeunes gens qui lui servaient de témoins déplut au proconsul. Il était évident que Hyrcan porterait mieux le joug, et qu'il suffirait de le réintégrer dans le pontificat, sans lui rendre le titre de roi, pour donner satisfaction à la majorité du peuple juif. Mais Aristobule détenait le pouvoir de fait en Judée, et Pompée avait hâte de châtier les Nabatéens pour mettre la Syrie à l'abri de leurs incursions. Il congédia donc les prétendants en leur promettant de trancher le débat à son retour et les exhortant à rester en repos jusque-là. Il tenait surtout à pouvoir traverser pacifiquement la Judée pour atteindre Pétra, et la solution qu'il se réservait de donner au conflit dynastique lui eût fermé cette route s'il s'était brouillé sur le champ avec Aristobule.

Mais Aristobule devina la pensée du proconsul, qui, du reste, l'avait quelque peu rabroué. Il retourna en toute hâte en Judée et se prépara à la résistance. Pompée tourna aussitôt contre lui l'armée qui allait marcher sur Pétra. Emmenant avec lui Hyrcan, il entra en Judée. Dès la première étape, il arriva devant la forteresse d'Alexandreion, où Aristobule s'était enfermé. Sommé de se rendre au camp romain, Aristobule n'osa pas se mettre en révolte ouverte. Il essaya de la diplomatie. Dans trois entrevues successives, il se montra aussi obséquieux envers Pompée que dédaigneux envers Hyrcan ; mais Pompée, impatienté, lui ordonna de livrer sa forteresse et toutes les places qu'il détenait aux alentours. Aristobule humilié rentra à Jérusalem, résolu à s'y défendre. Pompée l'y suivit. Chemin faisant, le proconsul apprit, à Jéricho, la mort de Mithridate [1] ; il pouvait maintenant être tout aux affaires présentes. Quand l'armée romaine fut devant Jérusalem, Aristobule sentit son courage défaillir. Il alla trouver Pompée et lui promit, outre une somme d'argent, l'entrée libre de la ville, s'il voulait suspendre les hostilités et « faire en paix ce qu'il voudrait ». La proposition fut immédiatement acceptée ; mais, quand Gabinius se présenta, au nom de Pompée, pour toucher la somme convenue, les portes lui furent fermées et il revint les mains vides. Pompée irrité garda Aristobule prisonnier et ordonna d'employer la force. La ville ne fit aucune résistance ; les partisans d'Hyrcan laissèrent entrer un corps de troupes commandées par le légat Pison, mais les partisans d'Aristobule et les zélateurs de toute sorte s'étaient déjà retranchés dans le Temple. Il fallut un siège en règle pour les en déloger. Le fanatisme religieux qui faisait leur force fit aussi leur faiblesse. L'observance étroite du sabbat, tant de fois déjà utilisée entre les Juifs par leurs ennemis, permit aux Romains de pousser leurs machines jusqu'au pied

1. Cf. ci-dessus, p. 441, 1.

des remparts qui défendaient le mont Moriah du côté du nord. Au bout de trois mois d'efforts, une brèche s'ouvrit, et les Romains donnèrent l'assaut « un jour de jeûne » (le Kippour). Les assiégés vaquaient à leurs devoirs religieux : ils se laissèrent égorger avec une résignation que Josèphe ne réussit pas à nous faire admirer. Pompée entra avec sa suite dans le Saint des Saints, mais il ne toucha ni aux vases sacrés, ni aux 2000 tal. que contenait encore le Trésor (63)[1].

Maintenant, Pompée était bien le maître. Il réorganisa la Palestine de façon à la ramener à son ancien état de division. Toutes les villes de la côte furent déclarées villes libres relevant de la province de Syrie ; de même, les villes de la Galilée, de la Pérée, bref toute la région centrale jusqu'à Philadelphie du côté du désert. Pompée fut pour ces cités hellénisantes, ruinées pour la plupart par les Juifs, un nouveau Flamininus ; elles datèrent leur « liberté » de l'ère pompéienne, qui commence pour elles soit en 63, soit en 62. La Judée proprement dite fut laissée à Hyrcan II, avec le titre de grand-prêtre ; mais le pays et la ville de Jérusalem, dont Pompée eut soin de raser les murailles, durent payer tribut au peuple romain. Ainsi finit, après une durée d'environ quatre-vingts ans, l'indépendance du peuple juif, arrachée jadis par la force aux Séleucides, détournée de son but patriotique par l'ambition égoïste des Hasmonéens, compromise par leurs intrigues, étouffée enfin par les Romains, anciens alliés du Machabée et de ses successeurs, à la grande joie des peuples d'alentour. Les villes de l'Idumée et de la Phénicie allaient donc pouvoir enfin relever leurs ruines, sans avoir à craindre désormais ces odieux fanatiques qui auraient immolé à leur Jahveh le reste du genre humain,

1. Joseph., XIV, 3,4 ; 4, 1-3. *Bell. Jud.*, I, 6,3. Strab., XVI, pp. 762-763. Dio Cass., XXXVII, 16. Les critiques les plus compétents sont d'avis que Josèphe s'est mépris sur le « jour de jeûne » (νηστείας ἡμέρα), qui, pour Strabon signifiait le sabbat (Κρόνου ἡμέρα dans Dion Cassius), mais, pour un Juif, ne pouvait être que le Kippour. Le débat intéresse la chronologie, en ce sens que le Kippour tombe le 10 Tishri (octobre), tandis que le Sabbat ne comporte pas de date fixe (Cf. E. Schürer, I[4], p. 298, 23).

qu'une statue mettait en fureur et qui étaient pour la civilisation grecque des ennemis irréconciliables. Comme un fauve dompté, le Juif rentrait dans son repaire et laissait retourner à leurs coutumes traditionnelles des peuples qu'il avait ou expulsés ou circoncis. Pompée rebâtit lui-même, par complaisance pour son affranchi Démétrios, la ville de Gadara, détruite peu de temps auparavavant par les Juifs. Il fut maudit, comme un « dragon malfaisant », par les auteurs du *Psautier de Salomon*.

Ayant ainsi assuré la tranquillité et l'ordre en Syrie, Pompée laissa le gouvernement de la nouvelle province à Scaurus avec deux légions et partit pour l'Asie Mineure, emmenant avec lui Aristobule et ses enfants, dont l'un, l'aîné, Alexandre, s'échappa en cours de route et revint plus tard fomenter de nouveaux troubles [1]. Pompée ne voulut pas se mêler des affaires de l'Égypte, assez embrouillées pour le moment et dangereuses à manier. Le roi Ptolémée Aulète, Lagide bâtard, intronisé dix-huit ans auparavant par les Alexandrins (80), n'avait jamais été reconnu officiellement par le Sénat, et, à Rome, le parti démocratique, stylé par César et Crassus, ne parlait que d'annexer l'Égypte. Ptolémée, sous cette menace, achetait du répit en prodiguant à Rome les largesses et prenant une attitude servile qui le rendait odieux aux Alexandrins. Se sentant toujours à la veille d'être expulsé de sa capitale, il cherchait à provoquer une intervention romaine qui le protégerait contre les haines populaires, d'une part, contre les convoitises des démocrates romains, d'autre part. Nul n'était à ses yeux plus propre à jouer ce double rôle que le glorieux Pompée, qui précisément était en ce moment aux portes de l'Égypte. Aussi lui avait-il envoyé des cadeaux pour lui, de l'argent, – de quoi entretenir un corps de 8.000 cavaliers, – et des effets d'habillement pour toute l'armée [2]. Mais Pompée résista à

1. Joseph., XIV, 4, 4-5.
2. Plin., XXXIII, § 136. Appian., *Mithrid.*, 114.

ses instances : il ne se souciait pas, lui, le vainqueur de Mithridate, d'aller faire le gendarme à Alexandrie et de courir le risque d'une guerre de rues, — ce qui arriva plus tard à César, — avec la certitude de déplaire à tous les partis (62). C'est une besogne qu'accomplit plus tard Gabinius.

Scaurus, investi du gouvernement de Syrie, entreprit l'expédition sur Pétra que Pompée n'avait pas eu le temps de poursuivre. Il comptait sur une campagne à la fois sans danger et lucrative. Il commença par ravager le pays nabatéen, nourrissant son armée aux frais d'Hyrcan, qui dut lui fournir du blé et tout ce dont il avait besoin; puis, quand il crut avoir suffisamment intimidé Arétath, il lui dépêcha Antipater, qui négocia un accommodement. Arétath racheta son pays pour la somme de 300 talents, et Scaurus, tout en faisant une bonne affaire, se trouva avoir ajouté une ligne de plus aux inscriptions triomphales de Pompée. Le nom d'Arétath le Nabatéen figura, en effet, l'année suivante, parmi ceux des rois défaits par le grand homme, à côté de ceux de Darios le Mède et d'Antiochos I de Commagène. Celui-ci était resté aussi en possession de son trône; mais Pompée ne voulait pas que sa clémence abrégeât la liste de ses victoires [1].

L'histoire de la province romaine de Syrie et les vicissitudes que devait éprouver encore la Judée avant de s'absorber définitivement dans le territoire de l'empire romain sont en dehors de notre sujet, comme aussi les remaniements opérés par Pompée sur la carte politique de l'Asie Mineure et des côtes du Pont-Euxin. Pompée distribua à son gré les royaumes, les prébendes et les chartes d'autonomie aux cités. Il devint ainsi Pompée le Grand, patron d'une demi-douzaine de potentats et l'œkiste de trente-neuf villes. Il ne nous reste plus qu'à rechercher les traces de la biographie des derniers Séleucides, et il nous faut pour cela retourner quelque peu en arrière.

1. Joseph., XVI, 5-1. Appian., *Mithrid.*, 117.

Il n'est plus possible aujourd'hui de confondre Antiochos XIII l'Asiatique avec Antiochos I de Commagène, comme certains l'ont fait avant la découverte du fragment de Diodore affirmant la mort du Séleucide en 64, ou au plus tard en 63 [1]. La dynastie de Commagène ne se rattache à celle des Séleucides que par Laodice, fille d'Antiochos VIII Grypos, épouse de Mithridate I Callinicos, premier roi de Commagène (†). Les rois de Commagène se plurent toutefois à rappeler cette parenté qui les anoblissait, en prenant les surnoms d'Épiphane et de Callinicos et en faisant alterner dans leur arbre généalogique le nom d'Antiochos avec celui de Mithridate. Quant à la descendance agnatique des Séleucides, elle était représentée en 63 par deux princes appartenant, l'un à la branche aînée, Philippe (II) fils de Philippe Épiphane et petit-fils d'Antiochos VIII Grypos, l'autre, d'identité plus problématique, à la branche cadette. Nous avons rencontré plus haut, à Rome, vers l'an 75, « les rois » fils de Cléopâtre Séléné et d'Antiochos X le Pieux. L'aîné, Antiochos XIII l'Asiatique, avait péri victime de Sampsicéramos, tandis que son compétiteur Philippe (II), tiré un instant de sa retraite de Cilicie par les agitations politiques, retournait se cacher en Cilicie ou ailleurs. Mais nous ignorons le nom du frère cadet d'Antiochos XIII, et c'est par conjecture que nous allons lui attribuer, ainsi qu'à Philippe, un rôle dans les révolutions de palais qui signalent la décrépitude de la dynastie des Lagides.

A la mort de Ptolémée Soter II Lathyros (80), il ne restait, en fait de descendance légitime des Lagides, que sa fille Bérénice (III) et un neveu de Lathyros, fils de Ptolémée Alexandre. Ce jeune prince, élevé à Cos, avait été livré par les habitants à Mithridate (88), puis s'était échappé de la cour du roi de Pont et avait été accueilli (en 83?) par Sylla, qui l'avait emmené avec lui en Italie. En apprenant la vacance

1. Voy. ci-dessus, p. 443.

du trône d'Égypte, le dictateur avait expédié son protégé à Alexandrie, avec injonction aux Alexandrins de le reconnaître pour leur souverain légitime. Il n'en eût pas fallu davantage pour rendre le prétendant impopulaire ; mais, de plus, les Alexandrins avaient donné ou plutôt conservé la couronne à Bérénice, déjà associée au pouvoir par son père. Cependant, on n'osait désobéir au terrible Sylla. Un mariage servit d'expédient pour tourner la difficulté. Malgré la disproportion d'âge, Ptolémée Alexandre II, qui avait alors vingt-huit ans, épousa sa cousine, qui en avait quarante et qui avait été la femme de son père. Mais, dix-neuf jours après, le jeune roi faisait assassiner sa compagne, qui était pour lui non une épouse, mais une rivale. L'imprudent comptait sans le peuple d'Alexandrie. Une émeute éclata : le roi, saisi dans son palais, fut mené au Gymnase et exécuté par la justice populaire (80). Cette fois, la dynastie — dans sa descendance légitime — était éteinte.

Par un hasard qu'explique l'habileté des Romains mieux encore que leur fortune, il se trouva que ce roi si vite précipité du trône avait eu le temps de faire un testament par lequel il léguait aux Romains son royaume et sa cassette particulière, restée en dépôt à Tyr. Le Sénat se contenta d'avoir un prétexte à invoquer le jour où il jugerait à propos d'annexer l'Égypte. On ne tenait pas à en user pour le moment, car l'argent des prétendants au trône d'Égypte constituait un des plus beaux revenus des familles aristocratiques de Rome ; et, d'autre part, le gouvernement de l'Égypte une fois réduite en province romaine pourrait être un embarras et un danger pour la République, à cause de l'étendue des pouvoirs dont disposerait nécessairement le gouverneur dans un pays aussi centralisé. Le Sénat prit l'argent déposé à Tyr, mais laissa le royaume à deux bâtards de Ptolémée Lathyros, qui se le partagèrent à l'amiable, la Cyrénaïque exceptée, celle-ci appartenant depuis 96 aux Romains comme à eux léguée par Ptolémée Apion, bâtard de Ptolémée Éver-

gète II. L'aîné, Ptolémée dit Aulétès, prit l'Égypte et laissa Cypre à l'autre Ptolémée.

C'est alors que Cléopâtre Séléné réclama près du Sénat la succession d'Égypte pour elle et pour les fils qu'elle avait eus d'Antiochos X (75). Le Sénat refusa de se mêler de ce débat. Il n'avait pas officiellement reconnu le titre de roi aux bâtards de Lathyros, mais il ne tenait pas à les déposséder. Il avait ainsi les mains libres. En 59, Ptolémée Aulète réussit à se faire reconnaître comme roi légitime par le peuple romain. Il y dépensa des sommes énormes, mais son frère se trouva plus mal encore d'avoir été plus économe. P. Clodius, dont il n'avait pas voulu payer la rançon aux pirates neuf ans auparavant, appuyé par nombre de gens qui trouvaient aussi le roi de Cypre trop avare, fit décider l'annexion de Cypre, sous prétexte que les Cypriotes favorisaient la piraterie (58). Ce coup mit les Alexandrins en fureur. Ils savaient qu'il était depuis longtemps question à Rome de confisquer l'Égypte. Si cet odieux « flûtiste », qui achetait à leurs dépens le droit de les tyranniser ne savait même pas obtenir de ses amis les Romains qu'ils respectassent l'intégrité du royaume, à quoi servait-il? Ils le sommèrent de redemander Cypre aux Romains, et, comme il ne pouvait ni les satisfaire ni les contenir, il s'enfuit et alla solliciter l'intervention des Romains. Son frère, préférant la mort à l'espèce de canonicat que lui offrait Caton dans le temple de Paphos, s'empoisonna.

Les Alexandrins mirent alors sur le trône vacant — comme reine ou régente — la fille aînée de Ptolémée Aulète, Bérénice (IV). Ils lui cherchèrent un mari qui fût de race royale et même qui eût, si possible, des droits au trône d'Égypte. Nul ne remplissait mieux ces conditions que le frère d'Antiochos XIII l'Asiatique, le second fils de Cléopâtre Séléné, petit-fils de Ptolémée Évergète II. Une ambassade composée de Ménélas, Lampros et Callimandre, alla lui offrir la main de Bérénice. La combinaison était ingénieuse;

mais ce prétendant tomba malade et mourut avant qu'elle n'aboutît [1]. Pour la reprendre, les Alexandrins songèrent à un arrière-petit-fils d'Évergète (II) par sa grand'mère Cléopâtre Tryphæna, Philippe (II), fils homonyme du dernier roi de Syrie expulsé par Pompée. Ils s'adressèrent en effet à lui; mais Gabinius, maintenant proconsul de Syrie, s'opposa à un projet qui allait directement contre les désirs de Pompée. Philippe savait qu'il était dangereux de braver les Romains : il se récusa (56) [2]. L'année suivante, Gabinius, avec l'assentiment tacite de Pompée, de Crassus et de César, se préparait à gagner les 10.000 tal. promis par Ptolémée Aulète pour prix de sa restauration. Pressentant son dessein, les Alexandrins se hâtèrent de trouver coûte que coûte un époux à leur reine. Faute d'un Séleucide authentique, ils se rabattirent sur un certain Séleucos, soi-disant descendant des rois de Syrie [3]. Mais la jeune reine éprouva un vif sentiment de dégoût pour ce rustre mal élevé que le peuple appelait déjà le « Poissard » (Κυβιοσάκτης) [÷]. Au bout de quelques jours, elle le fit étrangler et donna sa main à un autre aventurier, Archélaos, qui se prétendait fils de Mithridate le Grand. Six mois plus tard, Gabinius, qui avait temporisé quelque peu pour accroître l'impatience de Ptolémée et en tirer plus d'argent, ramenait à Alexandrie le roi altéré de vengeance. Archélaos fut mis à mort par Gabinius, et Bérénice par Ptolémée (55). Des proscriptions, frappant de préférence les gens riches, achevèrent de pacifier Alexan-

1. Euseb., I, pp. 261-262 Sch. Le chronographe croit qu'il s'agit d'Antiochos X, revenu de chez les Parthes et maintenant client de Pompée (!). Sa méprise donne à penser que le prétendant s'appelait Antiochos, de son vrai nom ou d'un nom pris pour la circonstance (?).

2. Pour le chronographe, qui supprime une génération, ce Philippe est Philippe I. Il n'est plus question de lui par la suite.

3. Strab., XVII, p. 796. Dio Cass., XXXIX, 57. Dion Cassius nous donne son nom, et Strabon son surnom. Il ne me paraît pas possible de confondre — comme le propose encore Bevan (II, p. 268) — ce Séleucos ou Pseudo-Séleucos avec le prétendant à la main de Bérénice [l'Antiochos d'Eusèbe] qui mourut de maladie (νόσῳ συσχεθεὶς ἐτελεύτησε) durant les pourparlers et qui pouvait, lui aussi peut-être, s'appeler Séleucos.

drie, et Gabinius retourna à Rome gorgé d'or, assez riche pour se croire en mesure d'acheter l'impunité.

Ainsi disparaissent de l'histoire, après avoir joué un instant des rôles de comparses dans de grands drames, les derniers Séleucides. Comme une épave échappée au naufrage, la dynastie de Commagène porte encore les titres et surnoms prétentieux des anciens rois de Syrie. En dépit des heurts auxquels elle se trouva exposée, elle se maintint à Samosate pendant un siècle et demi. Le dernier roi, le Grand-Roi Antiochos IV Épiphane, homonyme de tout point avec l'ancien adversaire des Machabées, fut dépossédé par Vespasien (72 p. C.) et se retira à Sparte. Ses deux fils, tout en portant le titre de rois, se firent citoyens romains, et un de ses petits-fils, C. Julius Antiochus Philopappus, consul vers l'an 100 de notre ère, vint vivre et mourir à Athènes. Son tombeau, élevé par décret de la cité sur la colline des Muses, est le dernier monument qui ait encore ranimé le souvenir éteint des Séleucides. Dans une niche figurait le buste du grand ancêtre, le roi Séleucos I Nicator.

CHAPITRE XVI

GOUVERNEMENT ET INSTITUTIONS DES SÉLEUCIDES

L'empire séleucide, agrégat de peuples hétérogènes : la colonisation hellénique. — Administration intérieure du royaume : divisions et subdivisions du territoire. — La condition des villes grecques d'Asie Mineure : leurs rapports avec les suzerains et les privilèges octroyés par ceux-ci, autonomie, immunité, inviolabilité, etc. — Apothéose décrétée par les cités reconnaissantes : les cultes locaux et sacerdoces des Séleucides divinisés, sans culte proprement et officiellement dynastique. — Les ἀρχιερεῖς provinciaux et le budget des cultes. — La cour et les dignités auliques. — L'armée : les recrues indigènes et les mercenaires. — L'administration centrale : le premier ministre ou grand-vizir (ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων) et la gestion des finances. — Coup d'œil rétrospectif.

Le chapitre ainsi intitulé, faute d'une étiquette plus modeste, ne peut contenir que l'inventaire des lacunes de nos connaissances. Les Séleucides régnaient sur quantité de peuples disparates, et ils ont dû accommoder aux mœurs de ces races diverses leur façon de gouverner. Ils n'ont pas pu, comme les Lagides, administrer leur empire d'après des règles uniformes, appliquées par une bureaucratie façonnée de longue date à faire pénétrer en tous lieux l'impulsion du pouvoir central. Comme on l'a vu, la plupart des satrapes ou stratèges des provinces lointaines, investis d'une autorité autonome et presque souveraine, ont cédé à la tentation de se rendre indépendants dès que les circonstances favorisaient leur ambition, surtout quand ils avaient chance d'intéresser à leur cause les nationalités dont la tutelle leur était confiée. Les Séleucides se trouvaient bientôt hors d'état de

résister à ces tendances séparatistes, à cette poussée du sentiment national excité sur place par ceux qui voulaient l'exploiter. Ils essayaient, à l'exemple d'Alexandre, d'implanter dans les diverses parties de leur domaine des colonies gréco-macédoniennes, ornées de noms dynastiques, qui, isolées par l'orgueil de race, seraient autant de points d'appui pour la domination étrangère. Mais ni la Grèce, ni la Macédoine, épuisées par de longues guerres, ni les villes grecques d'Asie Mineure ne pouvaient fournir assez de colons pour peupler ces villes soi-disant helléniques et y constituer un corps compacte, réfractaire à la fusion avec l'élément indigène. Au bout d'un certain temps, la plupart de ces colonies n'avaient plus d'hellénique que le nom et tout au plus une aristocratie locale qui conservait, avec la langue grecque, le souvenir de ses origines. Elles ont suivi la destinée des provinces dans lesquelles elles étaient englobées.

Bon gré, mal gré, les Séleucides ont dû reconnaître comme vassaux et confirmer dans leur dignité usurpée, pour prévenir leur émancipation totale, les révoltés, Hellènes ou Barbares, qui avaient pu leur résister assez longtemps pour fonder des dynasties. En quoi consistait au juste le lien de vassalité, nous l'ignorons. Il devait être assez fragile. Il consistait sans doute en l'obligation de payer tribut et, le cas échéant, de fournir des contingents aux armées royales : mais le peu que nous savons des expéditions faites par les Séleucides dans la Haute-Asie autorise à penser que les tributs n'étaient guère recouvrés que par la force et que les contingents régionaux ont servi plus souvent à combattre qu'à aider les suzerains. C'est ainsi que le protectorat nominal des Séleucides a pour ainsi dire légitimé la désagrégation progressive, en attendant la dislocation totale, de cet empire branlant. En fait, nous n'avons aucun renseignement sur le régime intérieur des provinces du royaume de Syrie et sur la somme de vie locale qui a pu être laissée, au milieu de populations gouvernées à la mode orientale, aux colonies

de fondation nouvelle. Nous ne connaissons même que par à peu près le cadre extérieur, la division du royaume en satrapies ou stratégies, éparchies et hyparchies.

Ce cadre n'a sans doute pas été immuable : il a dû varier non seulement par le fait des défections qui l'ont rétréci, mais par des modifications dans l'aménagement intérieur, dans la distribution des pouvoirs tantôt plus divisés, tantôt plus concentrés pour des raisons de circonstances et d'opportunité. Les bribes de textes dont nous disposons ne permettent pas même d'ébaucher un aperçu de l'administration financière. Quant à l'armée, le recrutement régional n'en est connu de temps à autre que par ses résultats, quand on voit apparaître sur les champs de bataille, à côté des mercenaires grecs engagés pour la campagne, des contingents bariolés de races asiatiques, armés à la mode de leur pays.

On pouvait espérer plus de lumières, en ce qui concerne la condition des villes grecques, des nombreuses inscriptions exhumées du sol de l'Asie Mineure. En effet, elles nous renseignent bien sur leur régime intérieur, leur régime municipal, sur leurs magistrats, leurs prêtres, leurs divinités poliades, sur les circonstances qui motivent les décrets de leurs assemblées. Nous apprenons par là, de temps à autre, quelle est, des Lagides, Séleucides, Attalides, la dynastie à laquelle elles rendent hommage pour le moment et, accessoirement, quoique d'une façon moins nette, jusqu'où va leur autonomie. Avec les dossiers épigraphiques et numismatiques constitués pour chaque cité, on peut faire et on fait des monographies. Mais il ne faudrait pas s'exagérer la valeur de ces contributions à l'histoire générale. D'abord, bon nombre des inscriptions ne peuvent être datées que par voie de conjecture, soit que l'en-tête du document ait disparu, soit que le « roi » visé dans tel texte soit désigné uniquement par son nom personnel, sans épithète diacritique. Les méfaits de l'homonymie sévissent là comme ailleurs, et l'on n'arrive pas toujours à préciser de quel Ptolémée, de

quel Antiochos ou de quel Attale il s'agit. Il est des discussions qui, vingt fois reprises, restent toujours ouvertes. Enfin, ce qui importe ici, dans les inscriptions les plus sûrement datées on trouve rarement ou on ne tire que par induction des renseignements sur les rapports que soutiennent les cités avec la puissance suzeraine de l'époque. Leurs décrets sont le plus souvent des actions de grâces pour des libéralités faites ou des privilèges octroyés par les rois. Quand il s'agit de privilèges, on en conclut légitimement que la condition des cités en est améliorée : mais le plus souvent on ne saurait dire si ces privilèges sont d'institution nouvelle, ou simplement confirmés, ou rétablis, et s'ils n'ont pas été révoqués plus tard. Le seul fait qu'ils se répètent à diverses époques, pour la même cité, prouve qu'ils étaient essentiellement précaires.

Les Séleucides, recueillant en Asie Mineure la succession d'Alexandre, ont dû tout d'abord accepter la situation telle que l'avaient faite les événements antérieurs. En ce qui concerne spécialement les villes grecques, on sait qu'Alexandre les avait déclarées « autonomes et exemptes de tributs » (αὐτονόμους καὶ ἀφορολογήτους), c'est-à-dire, des tributs qu'elles payaient aux Barbares. Il poussait même l'amabilité jusqu'à ajouter qu'il n'avait fait la guerre aux Perses que pour affranchir les Hellènes de leur domination. En outre, il avait aboli partout le régime oligarchique et instauré ou restauré la démocratie [1]. Cela ne veut pas dire que, exemptes d'impôts comme villes libres, elles n'aient pas été assujetties à des contributions de guerre (συντάξεις) comme alliées de leur libérateur [2]. C'est en alliées que Alexandre, et, à son exemple, Antigone le Borgne affectaient de traiter les cités helléniques. Ce qu'ils pourraient imposer, ils le demandent par voie de messages soumis aux délibérations

1. Diod., XVII, 24, 1. Arrian., *Anab.*, I, 18, 2.

2. Ainsi, Antipater, en guerre contre Eumène, impose aux villes des contributions εἰς τὸμ πόλεμον (Michel, 363. Dittenb., *OGIS.*, 4).

« du Conseil et du peuple ». Nous avons des rescrits de ce genre adressés — entre autres — par Alexandre le Grand aux habitants de Chios [1], par Antigone aux citoyens de Téos [2] et de Scepsis. A cette épître, la cité de Scepsis répond par des honneurs décernés à Antigone et à ses fils pour avoir garanti aux Hellènes la liberté et l'autonomie dans la paix [3]. Antigone est, de tous les Diadoques, celui qui sut le mieux conserver envers et contre tous les sympathies des Hellènes. Les ressources qu'il trouva dans les trésors accumulés par les Perses lui permirent de ne pas se montrer exigeant à l'égard de ses protégés. Lysimaque était l'objet de pareilles distinctions — couronne, statue, autel, sacrifices, etc. — et pour les mêmes motifs, de la part des Priéniens [4]. C'est en arbitre désintéressé qu'il règle un litige entre Priéniens et Samiens [5]. Il va sans dire que Séleucos Nicator et ses successeurs firent preuve, à l'occasion, de la même déférence et en furent récompensés par des manifestations analogues.

Il entrait de la prudence dans ces prévenances du début, alors que les Diadoques étaient en conflit pour le partage de l'empire et que s'opérait le tassement définitif. Une fois maîtres incontestés de l'Asie Mineure, les Séleucides ne furent plus aussi discrets. On s'en aperçoit aux faveurs qu'ils dispensent pour restaurer des libertés qui avaient dû être supprimées par leurs prédécesseurs. C'est ainsi que Antiochos I — à moins que ce ne soit Antiochos II — écrit au Conseil et au peuple des Érythréens : « Ayant été informé (par vos ambassadeurs) que, du temps d'Alexandre et d'Antigone, votre cité était autonome et exempte de tributs et que nos ancêtres lui ont toujours témoigné intérêt, con-

1. Michel, 33.
2. Michel, 34. Sentence arbitrale entre Téos et Lébédos, dans laquelle Antigone emploie constamment l'expression Οἰόμεθα δεῖν. Ce sont des conseils qu'ils donnent, non des ordres.
3. Dittenb., *OGIS.*, 5-6.
4. Dittenb., *ibid.*, 11-12.
5. Michel, 36. Dittenb., *ibid.*, 13.

sidérant leur appréciation comme juste et voulant nous-même n'être pas en reste de bienfaits, nous respectons votre autonomie et nous concédons que vous soyez exempts de toutes taxes et même des collectes pour la caisse des Galates (τὰ Γαλατικά). Quelles sont ces taxes que le roi renonce à percevoir, le message ne le dit pas, et c'est ce qu'il importerait de savoir. Antiochos répond par cette faveur à un décret honorifique et des présents que les députés érythréens lui ont apportés à l'occasion de son jour de naissance : une couronne et une somme d'argent à titre de cadeaux d'hospitalité (εἰς τὰ ξένια) [1]. La remise d'impôts n'est donc pas tout à fait gratuite : il semble que les Érythréens ont acheté l'immunité et échangé le régime des redevances obligatoires contre celui des dons volontaires. Une requête adressée au même Antiochos I au nom du κοινὸν τῶν Ἰώνων, à l'effet d'obtenir que les cités fédérales jouissent à l'avenir des libertés démocratiques et se gouvernent suivant leurs propres lois [2], atteste également que Séleucos Nicator les avait tenues dans une dépendance assez étroite, contraire au régime inauguré par Alexandre et comportant évidemment l'obligation du tribut. Il n'est pas probable que les suzerains des cités aient poussé la condescendance jusqu'à supprimer uniformément pour toutes cette marque de sujétion. L'autonomie n'entraîne pas nécessairement l'immunité. Aussi les Séleucides paraissent avoir volontiers élargi jusqu'à l'autonomie les libertés civiques, qu'ils protègent, à l'occasion, soit contre l'usurpation de « tyrans », soit contre l'assaut de puissances étrangères. Chacune de ces cités est une république où tout se décide par le suffrage populaire. Les compétitions incessantes dont elles étaient l'enjeu leur ont même donné une large part d'ini-

1. Michel, 37. Dittenb., *OGIS.*, 223. Dittenberger se rallie maintenant à l'opinion qu'il avait d'abord combattue et qui attribue ce texte à Antiochos I Soter. Le roi désigne sans doute par οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι les Diadoques en général.

2. Michel, 486. Dittenb., *ibid.*, 222.

tiative en matière politique. En temps de troubles et de conflits, elles étaient appelées à prendre parti, et l'issue de plus d'une guerre a dépendu de leur bon vouloir. C'est grâce à l'appui des cités grecques que Séleucos II put reprendre la lutte contre Ptolémée Évergète. Les inscriptions confirment ici les dires de Justin. Smyrne se vante d'avoir souffert pour la cause de Séleucos et de l'avoir puissamment aidé, non seulement par ses propres moyens, mais en lui ramenant les sympathies de Magnésie du Sipyle, avec qui elle conclut un traité en bonne forme [1].

Ce qu'on voit le moins bien au milieu de tant de compliments échangés et d'honneurs décernés, c'est précisément ce que nous cherchons : la nature et la portée des droits exercés par le suzerain. On n'en peut juger que par ceux qu'il abandonne. Quand un roi reconnaît une cité pour « sainte et inviolable » (ἱερὰν καὶ ἄσυλον), il semble bien renoncer à toute ingérence policière ; mais quand il la proclame « libre et de régime démocratique », voire « autonome », on ne sait trop s'il constate un fait qu'il promet de respecter ou quelle somme de libertés nouvelles il lui alloue. L'impression que laisse un coup d'œil d'ensemble et que confirme le verbiage adulatoire des documents épigraphiques, c'est que les cités ont toujours eu à compter avec le tempérament ou la politique de leurs maîtres ; que, contre les caprices de ceux-ci et les calculs de ceux-là, leurs franchises n'étaient aucunement garanties, et qu'elles n'ont jamais été plus libres que quand les rois avaient intérêt à les ménager. C'était le cas surtout lorsque des compétiteurs au trône briguaient leurs sympathies. Aussi Séleucos II fut-il particulièrement prodigue de faveurs. La plus enviée, l'exemption de tributs, devait être la plus révocable, et elle ne fut jamais étendue à toutes les cités, même par Antiochos le Grand, qui aimait à se montrer

1. Michel, 10. Dittenb., *OGIS.*, 229. Smyrne est — ou était déjà — ἐλευθέρα καὶ ἀφορολόγητος, et consécration de son inviolabilité a été demandée à l'oracle de Delphes (Michel, 258. Dittenb., *ibid.*, 228).

généreux par souci de sa renommée. Lors de la liquidation qui intervint après sa défaite, les Romains décidèrent que les villes qui payaient tribut (*stipendium*) à Attale I seraient astreintes à pareille obligation envers Eumène II, et que celles desquelles Antiochos tirait un revenu (*vectigales Antiochi*) seraient *liberae et immunes*, ce qu'elles n'étaient donc pas jusque-là [1]. En fait, les villes libres étaient autonomes, et la numismatique nous en apporte ample témoignage, mais non pas indépendantes.

Assez pauvres en renseignements utilisables pour l'histoire politique et militaire, les inscriptions sont au contraire farcies de protestations d'affection et de reconnaissance pour les rois bienfaiteurs et « sauveurs », d'hommages épuisant toutes les formes de flatteries et aboutissant à l'apothéose, qui était à l'époque la monnaie courante de l'adulation. Le culte des morts illustres ou « héroïsation », particulièrement des œkistes des cités, était de longue date en usage chez les Hellènes. Les Ioniens d'Asie transportèrent aux vivants les honneurs héroïques ou même divins. Après la bataille d'Ægos-Potamos, les Samiens transformèrent leurs Ἡραῖα en Λυσάνδρεια : il ne tint qu'à Agésilas d'être dieu et d'avoir un temple à Thasos. Il préféra être homme d'esprit et se moquer des Thasiens en leur conseillant, puisqu'ils s'entendaient à faire des dieux, de se faire dieux eux-mêmes. Les Athéniens firent de Démétrios Poliorcète un dieu qu'ils associèrent, avec une impudeur sacrilège, à leur Vierge Athéna. Alexandre avait pris pour lui-même le titre de dieu, en vertu de la tradition monarchique qui faisait des rois orientaux des êtres surhumains ; mais ses successeurs immédiats — sauf les Lagides déguisés en Pharaons — ne se sentirent pas tout d'abord de taille à soutenir ce rôle, du moins aux yeux des Hellènes. Ces parvenus prirent le titre de rois, mais sans prétendre encore être des dieux.

1. Liv., XXXVII, 55, 6. La comparaison avec le texte de Polybe (XXII, 7, 8) montre que Tite-Live emploie *stipendium* et *vectigal* comme synonymes.

L'adulation des Hellènes eux-mêmes leur prouva qu'ils étaient trop modestes. Les honneurs décernés par les villes à leurs protecteurs étaient de ceux qui ne conviennent qu'aux dieux. Les Scepsiens décident de consacrer à Antigone un enclos avec autel, statue, sacrifices et processions renouvelés chaque année; les Priéniens votent à Lysimaque une statue à ériger sur l'agora et un autel où, tous les ans, au jour de naissance du roi, les prêtres et prêtresses iront offrir des sacrifices devant tout le peuple en costume de fête, avec le même cérémonial qu'aux Panathénées [1]. L'apothéose des Séleucides fut mieux graduée, commençant par des fêtes religieuses Σελεύκεια instituées en leur honneur, dans lesquelles leur nom était associé à celui d'autres dieux, presque sur le pied d'égalité [2]. Les rois devenaient ainsi les πάρεδροι ou σύνναοι ou σύνθρονοι de divinités à qui ils communiquaient leurs prédicats distinctifs, de façon que les hypostases tendaient à se confondre. On ne savait plus bien lequel était le plus honoré, de Zeus ou de Séleucos Nicator, dans la personne de Séleucos Zeus Νικάτωρ, ou d'Antiochos Soter et d'Apollon dans la personne d'Antiochos Apollon Σωτήρ [3]. Les légendes qui certifièrent la descendance divine de Séleucos I et firent d'Apollon l'ancêtre de la dynastie achevèrent d'effacer la distinction entre la lignée divine et les dieux. La Nouvelle-Ilion paraît avoir devancé les autres cités dans ce genre d'hommages adressés aux Séleucides [4]. Après la bataille de Koroupédion, qui les a délivrés de la tutelle despotique de Lysimaque, les Iliens décident d'élever sur l'agora un autel qui portera le nom du roi Séleucos et sur lequel le gymnasiarque offrira un sacrifice le 12 de chaque mois; de plus, tous les quatre ans, dans le mois « Séleucien », seront célébrés des Jeux solennels suivant les rites usités dans les

1. Dittenb., *OGIS.*, 5-6. 11-12. Cf. ci-dessus, p. 461.
2. Σελεύκεια associées aux Διονύσια à Érythræ (Michel, 502. 507).
3. *CIG.*, 4458. Dittenb., *ibid.*, 245. Cf. ci-dessus, p. 125, 1.
4. Dittenb., *ibid.*, 212. L'attribution à Séleucos I n'est que probable, l'inscription à graver sur l'autel étant βασιλέως Σελεύκου (lig. 6), sans prédicat.

cultes d'Apollon « ancêtre de la race » (ἀρχηγοῦ τοῦ γένους) et d'Athéna. Ces honneurs vont probablement à Séleucos défunt, car le libérateur survécut de peu à sa victoire; mais peu après on constate que le roi Antiochos I Soter a de son vivant son prêtre à Ilion. Néanmoins, Antiochos, « bienfaiteur et sauveur du peuple », n'est pas précisément dieu, car son prêtre est invité à se joindre aux membres des autres sacerdoces et à unir ses vœux aux prières adressées pour le salut de la famille royale « à l'ancêtre Apollon, à Athéna, à Zeus, à Niké et à tous autres dieux et déesses ». Le décret insiste avec complaisance sur l'assistance divine que le peuple a tant de fois implorée pour le roi dès le début de son règne [1]. De même, dans le document précédent, on sacrifiait à Athéna ὑπὲρ τοῦ βασιλέως Σελεύκου. C'est aussi comme libérés de la tyrannie de Lysimaque que les clérouques athéniens de Lemnos élevèrent des chapelles (ναούς) à Séleucos I et à son fils Antiochos I. Pour eux, le défunt Séleucos était le « Sauveur », titre qui approche de la divinité l'homme qui en a exercé la plus belle prérogative [2]. Un peu plus tard, la fédération ionienne décrète qu'un sanctuaire (ἱερόν) sera élevé où au culte d'Alexandre sera associé celui de la famille royale, actuellement composée d'Antiochos (I) régnant avec son fils Antiochos (II) et son épouse la reine Stratonice. Des sacrifices y seront offerts par les délégués des villes fédérées, lors des panégyries, « à tous les dieux et déesses et aux rois Antiochos et à la reine Stratonice » [3].

Il y a dans tous ces hommages un certain flottement de la pensée et comme une équivoque voulue. Sans doute, dans les religions polythéistes la qualité de dieu n'emporte pas toutes les perfections que les théologies monothéistes accumulent sous ce titre. La distance entre l'humanité et la divinité n'était pas aussi énorme, et elle était encore diminuée

1. Inscription de Sigée : Michel, 525. Dittenb., *OGIS.*, 219.
2. Athen., VI, p. 255 a.
3. Michel, 486. Dittenb., *ibid.*, 222.

par les généalogies héroïques qui faisaient la chaîne entre l'une et l'autre. Il y avait même telles divinités infimes ou grotesques, à demi animales, auxquelles les beaux spécimens de l'humanité pouvaient se comparer avec avantage. En somme, la ligne de démarcation se réduisant à l'immortalité attribuée aux dieux, on peut dire sans paradoxe que, ce privilège, les hommes dignes de revivre dans le souvenir de leurs semblables l'acquéraient par la commémoration perpétuelle de leur personnalité devenue objet de culte. Cette immortalité-là, les hommes pouvaient la donner; et, à ce point de vue, le propos des Thasiens à Agésilas n'était peut-être pas si sot qu'on l'a voulu dire. C'était presque l'équivalent de la canonisation, qui depuis a assuré aux « Saints » un culte honorifique, laborieusement distingué par nos théologiens du culte dû à Dieu, ou culte de « latrie », par les étiquettes de « dulie » pour les Saints et même d' « hyperdulie » pour la Vierge [1]. On sentait bien que le titre de dieu pouvait être donné par anticipation à un roi vivant, mais que l'apothéose affirmée par un culte stable devait être réservée aux morts. Antiochos I ne fut Σωτήρ ou Ἀπόλλων Σωτήρ, honoré par des Σωτήρια, qu'après sa mort. Antiochos II fut, dit-on, acclamé « dieu » par les Milésiens, — et ce titre resta son prédicat historique; — mais il ne fut « le dieu Antiochos », comme son père, que sous le règne de son successeur [2]. Dans l'inscription de Séleucie de Piérie, déjà plusieurs fois citée, tous les Séleucides défunts sont dieux, honorés par un culte collectif : le roi vivant Séleucos

1. La langue ecclésiastique a conservé au mot λατρεία le sens que lui avait donné Platon (*Apol.*, 23 c. *Phaedr.*, 244 e); mais le sens religieux de δουλεία ou δουλία et le superlatif ὑπερδουλία lui appartiennent en propre. La canonisation — voire même la béatification — a une autre efficacité que l'apothéose antique; celle-ci n'empêchait pas de prier les dieux *pour* (ὑπέρ) les dieux vivants, leurs associés, et on n'attendait guère de protection des morts divinisés.

2. *CIG.*, 3137. Michel., 19. Dittenb., *OGIS.*, 229. Inscription de Smyrne, visant τὸμ πατέρα αὐτοῦ Σελεύκου θεὸν Ἀντίοχον καὶ τὴμ μητέρα τὴν τοῦ πατρὸς θεὰν Στρατονίκην (lig. 9). Antiochos I est ὁ θεὸς καὶ σωτὴρ Ἀντίοχος (lig. 100). Le roi régnant, Séleucos II, n'est que le βασιλεὺς Σέλευκος.

IV Philopator, tout en ayant son prêtre spécial, est simplement « le Roi »[1]. L'association ou assimilation à des divinités déterminées, qui avait été employée tout d'abord, était une méthode de transition qui pouvait paraître à la fois obscure et blasphématoire quand elle allait jusqu'à l'identification avec un aspect de la divinité. Quelle était au juste la personnalité hybride d'un Séleucos Zeus Nicator, d'un Antiochos Apollon Soter, ou d'une Aphrodite Stratonicis[2] ? Ce qu'y gagnait le composant humain était perdu par l'autre. Le procédé ne fut pas oublié, car on le rencontre encore appliqué par les Grecs à Néron Zeus Éleuthérios[3] ; mais l'association — sans confusion — était un moyen plus délicat d'arriver au même but. C'est le genre d'hommage que les Chalcidiens offrirent à Flamininus. Leur « Sauveur » eut un culte desservi par un prêtre, et ils mirent sur les principaux édifices de la cité : dédié « à Titus et à Héraclès », dédié « à Titus et à Apollon »[4]. Le dieu mortel est ainsi comparé, et même préféré, à ses modèles, sans s'absorber en eux ou les absorber en lui.

Cependant, les honneurs décrétés spontanément par les villes grecques à leurs patrons, Séleucides et plus tard Attalides, honneurs variés dans leurs rites et diversement associés aux cultes locaux, ne constituaient pas un culte

1. Dittenb., *OGIS.*, 245, et mieux encore, l'inscription de Téos (*ibid.*, 246), où, de Séleucos I à Démétrios I, tous les rois (sauf Antiochos ὁ Μέγας) sont θεοί. Il semble que, en fait, Antiochos III ait estimé son titre de Μέγας au-dessus du titre désormais banal de θεός, et que la postérité ait été de cet avis.

2. On peut douter que la θεὰ Στρατονίκη (lig. 9) soit, dans l'inscription précitée de Smyrne (ci-dessus, p. 467, 2), identifiée avec la Στρατονικὶς Ἀφροδίτη (lig. 11) ; mais c'est bien parce que Aphrodite est comme enrôlée dans la clientèle de Stratonice que son temple est pourvu d'un droit d'asile étendu même à la ville (*OGIS.*, 228. Tac., *Ann.*, III, 63).

3. Voy. l'inscription d'Acræphiæ, découverte et publiée par M. Holleaux (*BCH.*, XII [1888], pp. 510-528. — *Discours prononcé par Néron à Corinthe, etc.* (Lyon, 1889). Décret voté sur la proposition d'Épaminondas, prêtre des Augustes, en l'honneur de Néron libérateur des Hellènes [Νέρων] Ζεὺς Ἐλευθέριος (lig. 41-49-51). Le nom de Néron a été martelé dans les lignes où il est associé au nom de Zeus.

4. Plut., *Tit.*, 16.

dynastique officiel tel qu'on le trouve dans l'Égypte des Ptolémées, permanent et uniforme, s'adressant aux couples royaux rangés dans l'ordre de succession des dieux Soters, dieux Adelphes, dieux Évergètes, Philopators, et ainsi de suite. Ce qui était facile en Égypte, où tout obéissait passivement à l'impulsion du pouvoir central, ne l'était pas dans un royaume formé de pièces disparates. La question se pose de savoir si les Séleucides ont institué un culte monarchique ou religion d'État, et comment ils l'ont organisé.

L'exemple des Lagides suggère l'idée que les prédicats qui constituent la personnalité des rois en les distinguant de leurs homonymes ont été, quelle qu'en soit l'origine et la signification [†], leurs noms cultuels. Mais on rencontre rarement chez les Séleucides des expressions comme « dieu Épiphane », « dieu Soter », et dans des documents qui n'ont pas un caractère officiel [1]. A plus forte raison n'a-t-on jamais trouvé de couples royaux conjugués sous le même prédicat [2]. Les inscriptions précédemment visées nous apprennent que les cités avaient institué des sacerdoces pour desservir le culte des rois, et que chacune avait organisé ce culte à sa façon. A Séleucie, le sacerdoce est scindé en deux offices à titulaires distincts; à Antioche ~~de Pisidie (ou~~ de Perse), il n'y a qu'un prêtre pour le culte des morts et du vivant, et il est éponyme. Le décret qu'une inscription nous a conservé est daté de l'an d'Héraclide fils de Zoès, « prêtre de Séleucos Nicator et d'Antiochos Soter et d'Antiochos Théos et de Séleucos Callinicos et du roi Séleucos (III) et du roi Antiochos (III) et de

1. Dittenb., *OGIS.*, 246. L'adresse βασιλεῖ Ἀντιόχῳ θεῷ Ἐπιφανεῖ figure sur une lettre des Samaritains à Antiochos IV (Joseph., XII, 5, 5) : mais cette pièce est plus ou moins authentique, et, au surplus, les Samaritains devaient être habitués au protocole égyptien. Les prédicats distinctifs, malheureusement rares dans les inscriptions, n'apparaissent sur les monnaies séleucides qu'à partir de Séleucos IV « Philopator » (Babelon, pp. 225-229).

2. On convient aujourd'hui que l'expression θεοῖς Σωτῆρσι dans l'inscription de Milet (*OGIS.*, 214, lig. 15) ne s'applique pas à un couple royal, qui, du reste, à l'époque ne pourrait être qu'une association de deux rois : soit Séleucos II et Antiochos Hiérax (Bœckh-Beloch), soit plutôt Séleucos I et son fils Antiochos II (Dittenberger).

son fils le roi Antiochos » [1]. Ce sont là des institutions municipales, régies par les chartes de cités autonomes, et non un culte d'État, dont la caractéristique serait d'être modelé sur un type officiel et, par conséquent, uniforme.

En fait de culte proprement officiel, institué par les rois et desservi par des prêtres d'investiture royale, nous en sommes réduits à tirer des inductions d'un document unique, le décret (πρόσταγμα) par lequel Antiochos II, instituant un sacerdoce de sa sœur-épouse Laodice, déclare que les ἀρχιέρειαι de ce culte seront éponymes et mises sur le même pied dans les mêmes lieux que les ἀρχιερεῖς « [précédemment institués] dans notre royaume pour le culte des dieux et le nôtre ». Le roi envoie un message à Anaximbrotos, qui doit être le satrape de la province de Phrygie, pour l'informer qu'il nomme prêtresse du nouveau culte, dans la dite province (ἐν τοῖς ὑπὸ σὲ τόποις), Bérénice, fille de Ptolémée fils de Lysimaque, lequel est apparenté à la famille royale ; et le satrape adresse copie du message à son subordonné, [l'hyparque ?] Dionytas, avec ordre de le faire graver sur pierre et afficher « dans le lieu le plus en vue » [2].

Je laisse de côté les discussions soulevées par ce document célèbre depuis sa publication, en ce qui concerne la personnalité de Bérénice, discussions qui finissent par révoquer en doute même les identifications proposées de Laodice avec

1. Dittenb., *OGIS.*, 233. Le dernier « roi Antiochos » est le fils aîné d'Antiochos le Grand, mort avant son père, en 193/2 a. C. (cf. ci-dessus, pp. 186-187).

2. Inscription de Durdurkar (Phrygie), publiée en 1885 par M. Holleaux et P. Paris (*BCH.*, IX [1885], pp. 324-330, et XIII [1889], pp. 523-529). Michel, 40. Dittenb., *OGIS.*, 224. Cf. *Histoire des Lagides*, I, p. 153, 3. IV, pp. 312-313, et ci-dessus, p. 91. A la ligne 24, la restitution πρότερον καθεστήκασιν (Michel) est plus discrète que πανταχοῦ (Dittenberger), qui comporte une affirmation des plus contestables. L'expression κατὰ τὴν βασιλείαν ἡμῶν ἀρχιερεῖς (lig. 24) prête à l'équivoque ; mais τοὺς τῶν [τε θε]ῶν καὶ ἡμῶν ἀρχιερεῖς (lig. 27) est de sens clair. La leçon θεῶν n'est pas sûre : on a proposé [πατέρ]ων, qui serait encore plus probant. Parmi tant de Laodices, — à part la jeune sœur-épouse du fils d'Antiochos III, associé au trône, — on ne connait que l'épouse d'Antiochos II qui soit ou qui ait pu être dite ἀδελφή, et je ne sais où l'on trouverait un Ptolémée fils de Lysimaque, de race royale, au temps d'Antiochos le Grand.

l'épouse d'Antiochos II et, par conséquent, la date même du décret, que certains voudraient attribuer à Antiochos III. Au point de vue de l'organisation du culte dont il s'agit, ce litige importe peu [†]. Il y a ici deux questions distinctes, quoique connexes, et qu'il ne faut pas confondre : le culte nouvellement institué de la reine, et le culte des rois, qui, d'après le texte, doit lui servir de modèle. Les reines avaient pu antérieurement être associées aux cultes municipaux des rois, comme « la déesse Stratonice » à son époux le dieu Antiochos I [1]. Mais ici, Laodice doit être l'objet unique d'un culte individuel, institué par le roi, d'un culte d'État et officiel, officiel au point que les contrats (συναλλάγματα) seront désormais datés par les noms des prêtresses mis à la suite des noms des prêtres susmentionnés, dans toute l'étendue de la province. Ce système de datation est bien connu ailleurs, par quantité de papyrus égyptiens ; mais nous n'en avons aucun spécimen provenant de l'empire séleucide [2]. L'institution du culte de Laodice est un fait acquis, encore que nous ne puissions pas affirmer que le projet fut mis à exécution ; mais fut-il institué dans toutes les provinces ? La réponse intéresse le culte des rois, car le décret paraît dire que des ἀρχιέρειαι seront nommées « dans les mêmes lieux » que les ἀρχιερεῖς.

Il faut solliciter le texte et y ajouter beaucoup pour en conclure que le culte dynastique était alors étendu à tout l'empire. Ce serait supposer qu'il y avait partout, au chef-lieu de chaque province, un ἀρχιερεύς voué au service « des dieux », c'est-à-dire des cultes locaux, et du roi considéré comme dieu. On imagine ainsi une vaste organisation qui aurait plus tard fourni les cadres des sacerdoces provinciaux sous l'empire romain. Mais de cette organisation, nulle

1. Ci-dessus, p. 467, 2.

2. La (prérogative allouée par Antiochos III à un ἀρχιερεύς préposé aux temples de Daphné — σύνταξον [οὖν] ἔν τε τοῖς χρηματισμοῖς καταχωρίζειν αὐτὸν ἀρχιερέα Dittenb., *OGIS.*, 244, lig. 33) — ne me paraît pas comparable, et nous n'en connaissons pas non plus l'application.

autre trace n'apparaît, sauf le nom de Ptolémée fils de Thraséas, qui était, au temps d'Antiochos le Grand, ainsi qu'il appert de sa dédicace, στραταγὸς καὶ ἀρχιερεὺς Συρίας Κοίλας καὶ Φοινίκας [1]. Ce Ptolémée, ex-commandant de phalange au service de Ptolémée IV Philopator et passé depuis au service d'Antiochos III, qui avait reconquis la Cœlé-Syrie et la Phénicie, héritait probablement des titres et fonctions du gouverneur égyptien dont il prenait la place. On sait, en effet, que les Ptolémées avaient à Cypre un στρατηγὸς καὶ ἀρχιερεὺς καὶ ναύαρχος, et il est à présumer qu'ils conféraient des pouvoirs analogues aux gouverneurs de Syrie et de Phénicie [2]. Il ne s'ensuit pas que le sacerdoce ainsi cumulé avec la stratégie soit d'institution séleucide, à plus forte raison, d'institution généralisée dans tout l'empire. La fonction paraît avoir été, au contraire, localisée là où elle était nécessaire ou tout au moins utile [†].

Le titre d'ἀρχιερεύς, assez rare parmi les sacerdoces helléniques, emporte l'idée d'une autorité exercée sur des inférieurs, de simples ἱερεῖς, soit groupés en corporation autour de leur chef comme à Jérusalem, soit dispersés et vaquant à divers offices. Les prêtres répartis dans les sanctuaires de Daphné étaient peut-être autonomes, lorsqu'il plut à Antiochos le Grand d'investir un ami de l'ἀρχιεροσύνη τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Ἀρτέμιδος καὶ τῶν ἄλλων ἱερῶν ὧν τὰ τεμένη ἐστὶν ἐπὶ Δάφνης [3]. Quelles prérogatives suppose la fonction ainsi créée? Sans doute, le contrôle du budget de ces cultes, le droit de fixer les subventions de l'État et peut-être de nommer les desservants. C'est une sorte de main-mise de l'État sur des sacerdoces jusque-là indépendants. On conçoit que le besoin d'une autorité de ce genre se soit fait sentir tout particulièrement dans des régions où existaient des sacer-

1. Michel. 1229. Dittenb., *OGIS.*, 230.

2. Voy., sur les fonctionnaires coloniaux de l'Égypte, D. Cohen, *De magistratibus Aegyptiis externas Lagidarum regni provincias administrantibus.* Hag. Comit., 1912.

3. Dittenb., *OGIS.*, 244.

doces puissants, rivaux, amenés par la concurrence à un état d'hostilité jalouse ou même, comme c'était le cas entre Juifs et Gentils, d'antipathie irréconciliable. A Cypre, le culte d'Aphrodite avait suscité des temples de la déesse « Acréenne » au cap Olympos, « Paphienne » à Palæpaphos, à Paphos, où Strabon relève plusieurs sanctuaires richement ornés (ἱερὰ εὖ κατεσκευασμένα), « Amathusienne » et associée à Adonis à Amathonte. Les cultes syro-phéniciens étaient fort nombreux et des plus vivants, tenus en haleine par l'antagonisme de l'intolérance judaïque. Dans ces régions, l'ingérence de l'État était désirable, et l'autorité nécessaire pour l'exercer ne pouvait être mieux placée qu'aux mains du gouverneur, stratège dans le domaine politique, ἀρχιερεύς dans le domaine religieux.

L'ἀρχιερεύς investi par l'État était donc non pas le prêtre d'une religion d'État, comme eût été un culte dynastique officiel, mais le surveillant autorisé de tous les cultes et sacerdoces y afférents, y compris les cultes dynastiques ou monarchiques institués par les cités. La conclusion finale, c'est que, à part le culte institué ou projeté pour Laodice à l'état d'exception, le culte des Séleucides ne nous est connu que par des dévotions privées ou locales, qui généralement ne s'adressaient pas aux reines, et qu'on ne rencontre nulle part la trace d'un culte dynastique officiel, à moins qu'on ne veuille prendre pour un temple le Νικατόρειον de Séleucie, élevé par Antiochos I à son père [1], tombeau ou monument funéraire impliquant tout au plus l'héroïsation à la mode grecque, pratiquée pour les œkistes.

Ce qui a été dit des Séleucides vaut pour les Attalides et autres dynasties helléniques, comme celle des rois de Commagène, ou philhellènes, comme celle des Arsacides. L'adulation passée en coutume suffisait amplement à défrayer leur culte, et il n'ont pas senti le besoin de lui imposer des règles

1. Appian., *Syr.*, 63 (νεὼν αὐτῷ ἐπέστησε καὶ τέμενος περιέθηκε · καὶ τὸ τέμενος Νικατόρειον ἐπικλήζεται). Cf. ci-dessus, p. 51.

uniformes. Le roi de Commagène Antiochos I se nomme θεὸς Δίκαιος Ἐπιφανής, et sa mère Laodice est θεὰ Φιλάδελφος; mais son père Mithridate Callinicos n'est ni θεὸς Φιλάδελφος ni θεὸς Καλλίνικος. L'apothéose était donc, là aussi, individuelle, — ni héréditaire, ni conjugale, — pour les morts comme pour les vivants [1]. Rien de comparable au culte dynastique, unissant dans une même appellation les composants des couples royaux, comme on le rencontre chez les Lagides.

La cour, l'Olympe de ces dieux mortels, avait sa hiérarchie de dignitaires (οἱ περὶ τὴν αὐλήν), modelée sur celle des Lagides, ou plutôt sur un modèle commun qu'on est en droit d'attribuer à l'entourage d'Alexandre. Les titres que l'on trouve au complet à la cour d'Alexandrie apparaissent rarement dans l'histoire des Séleucides. On y rencontre des συγγενεῖς [2], des φίλοι [3] et des πρῶτοι φίλοι [4]. Ces titres sont des décorations attachées à la personne et non à une fonction spéciale des titulaires. On en peut dire autant des σωματοφύλακες, assimilables aux ἀρχισωματοφύλακες égyptiens. C'est évidemment une dignité aulique, et non un service actif, que conféra un jour Antiochos I aux fils du flûtiste Sostratos [5]. L'auteur qui rapporte le fait a pu même abréger le titre protocolaire — en retranchant le superlatif ἀρχι — et n'en conserver que l'essentiel. Tite-Live connaît des *purpurati* dans les royaumes de Macédoine et de Syrie au temps de Philippe V et d'Antiochos III [6]; mais il ne dit pas à qui était réservé ce manteau quasi royal. On sait par Plutarque que les officiers d'Eumène, le grand adversaire des Diadoques, « reçurent de lui avec plaisir les marques d'honneur que les rois conféraient à leurs amis; car Eumène avait le

1. Michel, 735. Dittenb., *OGIS.*, 383-405. Laodice n'avait pas non plus hérité le titre de Φιλάδελφος de son père Antiochos VIII Grypos, lequel était Ἐπιφανὴς Φιλομήτωρ. C'est bien une apothéose personnelle.

2. *I Macc.*, 10, 89; 11, 31.

3. *II Macc.*, 11, 1.

4. *I Macc.*, 10, 65; 11, 27. Ch. Michel, 1158. Dittenb., *OGIS.*, 255-256.

5. Athen., I, p. 19 d. (σωματοφύλακας ἐπεποίητο).

6. Liv., XXX, 42, 6. XXXVIII, 23, 7.

droit de distribuer des chapeaux à larges bords teints en pourpre (καυσίας ἁλουργεῖς) et des chlamydes, ce qui est le don royal par excellence chez les Macédoniens »[1]. C'était, sauf le diadème, le costume des rois. On raconte que le tyran de Milet, Timarchos l'Étolien, réussit à s'emparer de Samos par surprise, en revêtant les insignes — chlamyde et chapeau — du gouverneur égyptien tombé entre ses mains et mis à mort[2]. Quant aux τροφεῖς et σύντροφοι des rois, il est probable que c'étaient réellement des précepteurs et des camarades d'enfance des princes royaux, qui gardaient, les uns auprès de leurs pupilles, les autres auprès de leurs anciens condisciples, le privilège d'une sorte d'intimité. Ces appellations sont moins des titres que la constatation d'un fait[3]. Les médecins de cour n'avaient pas besoin de pareils souvenirs pour entrer de plain-pied dans l'intimité de leurs clients. Ératostrate auprès de Séleucos I et d'Antiochos I, Apollophane auprès d'Antiochos le Grand ont joué un rôle qui s'encadre dans des événements historiques de première importance. Leur titre était sans doute ἀρχίατρος, que l'on trouve accolé à ceux de τροφεύς, de « premier ami » et de chambellan de la reine (ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος τῆς βασιλίσσης), portés par Cratère d'Antioche sous le règne d'Antiochos IX[4]. C'est naturellement parmi les hauts fonctionnaires et dignitaires en résidence à la cour que les rois choisissaient les membres de leur Conseil (συνέδριον).

On peut dire, d'une manière générale, que les rois séleucides ont gardé de leur origine macédonienne une certaine familiarité avec leur entourage. Ils ne cherchaient point à imiter leurs prédécesseurs orientaux, à prendre l'attitude hiératique d'idoles affublées des titres de Grand-Roi ou Roi des Rois, isolées dans la pompe et le cérémonial d'une étiquette de cour. L'épithète de Grand donnée à Antiochos III

1. Plut., *Eumen.*, 8. Cf. *Anton.*, 54.
2. Frontin., *Strateg.*, III, 2, 11. Sur ce Timarchos, voy. ci-dessus, pp. 81-82.
3. Voy. le travail ci-dessus mentionné (p. 314, 1) de G. Corradi.
4. Michel, 1158 *A*. Dittenb., *OGIS*., 256.

par ses contemporains n'a pas été empruntée au protocole oriental, et, ce que les historiens ont reproché à Antiochos Épiphane, ce n'est pas la morgue d'un despote, mais plutôt l'oubli de sa dignité, précisément dans les moments où il faisait l'étalage le plus fastueux de sa puissance.

Des institutions militaires et administratives des Séleucides autant vaudrait ne pas parler. Nous ignorons même si ces rois toujours en guerre disposaient d'une armée régulière, dont le recrutement fût assuré par d'autres moyens que par la levée de soldats improvisés ou l'enrôlement de mercenaires à chaque campagne. On ne rencontre chez eux rien qui ressemble à ce qu'on pourrait appeler l'armée territoriale des Lagides. On n'entend pas dire que les colons (κάτοικοι) disséminés sur la surface de leur empire aient reçu des lots de terres prélevés sur le domaine royal, à titre de tenanciers (κληροῦχοι), contre obligation au service militaire [1]. Sans doute, les rois ont dû se préoccuper de doter les vétérans de leurs armées et leur attribuer des terres dans les nombreuses colonies fondées par eux; mais il n'est pas

1. Voy. *Hist. des Lagides*, IV, pp. 1-62, et, en dernier lieu, l'ouvrage cité plus haut (p. 153, 3) de J. Lesquier. Le système avait été appliqué jadis par les rois de Babylone, comme on le voit par les institutions d'Hammourabi. Je dois à l'obligeance de mon éminent confrère le P. Scheil, éditeur, traducteur et premier interprète de la célèbre inscription découverte à Suse en 1901-1902, les précisions suivantes. Dans l'empire chaldéen, les soldats de carrière — analogues aux μάχιμοι égyptiens — constituaient une sorte de féodalité dotée du revenu de biens-fonds inaliénables. Le bénéficiaire est tenu au service; mais il peut se donner un suppléant, à qui il cède momentanément la jouissance du fief. Il est suppléé d'office, s'il est prisonnier de guerre, au maximum pendant trois ans : passé ce délai, il ne peut plus être réintégré. Mais l'État, sans faire de cette classe une caste, s'intéresse à maintenir la continuité et la transmission héréditaire de la possession. Il oblige le temple d'abord, puis le district, enfin le Trésor lui-même, à payer la rançon du soldat captif, si le soldat lui-même n'est pas solvable. Si le bénéficiaire empêché — pour cette raison ou pour une autre — a un fils, celui-ci peut le remplacer ; si ce fils n'est pas encore en âge, la mère reçoit pour l'élever un tiers de l'usufruit. (*Code des lois de Hammourabi*, §§ 26-38). Que restait-il de ces institutions sous les Achéménides et les Séleucides ? Je ne puis que poser la question. Le texte de Justin (ci-après, p. 480, 2) n'y répond pas. C'est avec des *praemia* aux pères et des *stipendia* aux fils, non en biens-fonds, que Alexandre le Grand dotait ses *pupilli*.

question, que je sache, de considérer ces colons comme formant une armée de réserve, entretenue par l'usufruit de possessions précaires. Cependant, même sans obligation attachée à la propriété concédée, l'esprit militaire devait se maintenir durant les premières générations au sein de ces groupes, surtout quand ils sentaient de l'hostilité autour d'eux, ce qui était le cas ordinaire, soit au milieu de races étrangères, soit dans les anciennes cités où ils jouaient le rôle d'intrus. Les « Macédoniens » installés à Thyatire par Séleucos I conservent encore leurs cadres : ce sont « les officiers et les soldats » qui adressent leur hommage au roi [1]. Plus tard, au moment où Séleucos II chassé de son royaume par Ptolémée III ne gouverne plus, où les cités et les corps de troupes choisissent le parti dans lequel il leur plaît de se ranger, des pourparlers s'engagent entre les généraux de Séleucos et des militaires, les uns établis à demeure (κατοίκους) à Magnésie du Sipyle, les autres, cantonnés « en plein air » (ὑπαίθρους), cavaliers et piétons, dans des baraquements hors la ville. Ces deux groupes sont distincts, à tel point que, quand ils traitent à leur tour avec les Smyrniotes pour les gagner à la cause de Séleucos, ils sont représentés par des délégués spéciaux : les colons par Potamon et Hiéroclès, les ὕπαιθροι par Damon et Apollonicète [2]. On peut risquer, sur la condition civile et militaire des uns et des autres, bien des hypothèses ; il ne paraît pas que les « cavaliers et piétons » campés soient les fils des colons, comme le seraient les épigones des clérouques égyptiens, et que les colonies séleucides aient été des pépinières de soldats.

Il se peut, vu l'anarchie régnante à l'époque susvisée, que les troupes casernées dans la banlieue de Magnésie aient été des milices locales levées pour la défense de la cité : mais, en régime normal, les rois ne devaient pas laisser se constituer ainsi des forces armées dans les cités soumises à leur

1. Dittenb., *OGIS.*, 211.
2. Michel, 19. Dittenb., *OGIS.*, 229, lig. 14, 21, 35 (cf. ci-dessus, p. 102).

protectorat. Il n'est même pas probable qu'ils aient permis aux garnisons placées chez celles qui n'étaient pas ἀφρούρητοι de se recruter sur place. C'est encore à une époque de désorganisation politique et d'affaissement du pouvoir royal, sous Alexandre Bala, qu'un incident relaté par Diodore met en scène des villes assez indépendantes pour fermer leurs portes à des garnisaires royaux ou même pour avoir des troupes à elles [1].

Il y avait une ville entre autres où il pouvait être utile — et encore plus dangereux peut-être — d'entretenir une garnison à demeure ; c'était Antioche, la capitale elle-même. C'est là sans doute que le fondateur de la ville, Séleucos I, « réunit l'armée » pour lui présenter et faire acclamer par elle son fils Antiochos I comme associé au trône et gouverneur des provinces situées au-delà de l'Euphrate. Soldats et habitants devaient être assez mêlés dans cette foule, et Plutarque n'a probablement pas tort de dire que c'était « une assemblée populaire » (πάνδημος ἐκκλησία) [2]. C'est l'armée encore qui, à la mort de Séleucos III, rappelle de Babylone son frère Antiochos III ; et la remarque qui en est faite semble indiquer que le principe de l'hérédité monarchique n'était pas encore fermement assis, et que les soldats auraient pu se choisir un autre roi [3]. On peut reconnaître à volonté l'armée ou la population de la grande ville, ou mieux les deux ensemble, dans ce « peuple » qui donne des tuteurs au jeune Antiochos V, et dans ces « soldats » qui peu après, espérant vivre grassement s'ils donnaient la royauté à Tryphon, le proclament souverain [4]. Nous avons vu que les émeutes et

1. Les Aradiens, de concert avec le grand-vizir Ammonios, complotent de s'emparer de Marathos et y envoient des soldats à eux, qui sont censés devoir aider les Marathéniens contre les troupes royales (Diod., XXXI, 5).

2. Appian., *Syr.*, 61. Plut., *Demetr.*, 38.

3. Euseb., I, p. 253 Sch. (*exercitu a Babelone eum revocante*). Hieron., *In Dan.*, 11, 10 (*exercitus qui erat in Syria Antiochum fratrem ejus de Babylone vocavit ad regnum*). Aussi a-t-on pensé que Antiochos III n'était pas à ce moment l'héritier légitime (cf. ci-dessus, p. 125).

4. Justin, XXXIV, 3, 6. XXXVI, 1, 7. Joseph., XIII, 7, 1.

rébellions, quand elles ont été domptées, n'ont pu l'être que par des mercenaires étrangers. Il est infiniment probable que la garde royale et les milices disponibles en temps de paix, casernées soit à Antioche, soit à Apamée où se trouvaient les arsenaux, le matériel de guerre et le dépôt des remontes en chevaux et éléphants, que ces troupes, dis-je, se recrutaient sur place et restaient en communion de sentiments avec les foules environnantes [1].

L'intrusion de l'armée et des « prononcements » militaires dans les affaires politiques fut longtemps un accident négligeable et ne prit jamais la forme d'une investiture du souverain par une sorte de serment d'allégeance. Elle ne devint un mal endémique qu'au temps où les compétitions dynastiques multiplièrent les occasions pour les soldats de choisir leur maître; et alors ce furent le plus souvent les mercenaires racolés par les divers partis, et non des milices de citoyens, qui tranchèrent la querelle pendante. On s'est plu à dire que le favori d'Antiochos Grypos, Héracléon de Berœa, avait cherché et réussi à rétablir la discipline dans l'armée royale, en faisant valoir que le silence était imposé aux soldats dans leurs réfectoires et qu'on n'y buvait que du vin trempé d'eau fraîche [2]. La suite prouva que ces banquets, où « le gros pain et la viande » étaient servis par des valets ayant sabre au côté (ἄνδρες μαχαιροφόροι), avaient été pour Héracléon un bon moyen de les attacher non à leur devoir, mais à sa

1. R. Bevan (II, pp. 271-272) me semble forcer le sens des textes en admettant non seulement une « home-born army », contenant « une large proportion d'Antiochéniens », et un « camp » de soldats à Antioche, mais une solidarité telle entre les militaires et la population que celle-ci prenait part à « l'assemblée impériale de l'armée macédonienne ». Nous ne connaissons pas mieux ce genre d'assemblées que « l'assemblée civique » où les mêmes citoyens votaient comme membres d'un *demos* hellénique. On a vu plus haut comment et dans quelle mesure les séditions populaires ou militaires ont parfois disposé de la couronne. Les précédents invoqués ne permettent pas de conclure que la royauté séleucide était, au fond, démocratique. Quant aux exhibitions ou revues d'armées de parade en forme de cortèges ou processions religieuses, nous n'avons pas le moyen de faire le triage des vrais soldats et des figurants.

2. Cf. ci-dessus, p. 415.

personne. En tout cas, les expériences faites à Antioche et ailleurs n'encourageaient pas les rois à introduire dans les chartes municipales l'obligation du service militaire pour les citoyens : ils l'en auraient plutôt effacée comme une réminiscence importune. D'autre part, ils ne trouvaient pas chez les populations indigènes de classe prédestinée au métier des armes, comme les μάχιμοι égyptiens. Et cependant, ils ont dû recourir de bonne heure à ce réservoir d'hommes et y puiser largement. A la bataille de Raphia (217), où figuraient, dans l'armée ptolémaïque, 20.000 Égyptiens armés et organisés en phalangites, l'armée séleucide était formée en majeure partie de contingents indigènes, Cardaces, Lydiens, Cissiens, Mèdes, Carmaniens, Arabes, Dahes, Ciliciens, Agrianes, Perses, Thraces, Cadusiens, armés à la mode de leur pays, équipés « à la mode macédonienne »[1]. Par quel procédé étaient-ils recrutés, de gré ou de force, on ne sait. Justin dit bien, d'une manière générale, que Alexandre le Grand, pour ne pas « épuiser » la Macédoine, avait formé, avec les fils des soldats, des corps d'enfants de troupe destinés à remplacer leurs pères, et que « cette coutume resta en vigueur sous ses successeurs »[2]. Mais il entend par « successeurs d'Alexandre », au sens vrai du mot, ceux de la génération contemporaine, les Diadoques ; et, au surplus, ce mode de recrutement, borné par la suite à la jeune garde-noble des pages royaux (βασιλικοὶ παῖδες), ne s'appliquait pas aux troupes indigènes.

On connaît mieux le rôle joué dans les armées du temps par les mercenaires (μισθοφόροι), soldats de métier qui

1. Polyb., V, 79-82. Sur les diverses armes, les unités tactiques d'infanterie et de cavalerie, etc., je renvoie aux ouvrages spéciaux qui traitent de l'art militaire helléno-macédonien, comme ceux de H. Droysen (1889), de H. Delbrück (1900) et autres. L'armée séleucide n'a rien qui lui soit particulier.

2. Justin., XII, 4, 6. Polybe cite un corps de 10.000 hommes armés à la macédonienne, ἐκ πάσης ἐκλελεγμένοι τῆς βασιλείας (V, 79, 4), la plupart argyraspides. Voy. le déploiement de troupes à la procession de Daphné sous Antiochos IV (Polyb., XXXI, 3), où figurent 5.000 Ῥωμαϊκὸν ἔχοντες καθοπλισμόν. Les βασιλικοὶ παῖδες y étaient au nombre de 600.

louaient leurs bras au plus offrant et servaient indifféremment toutes les causes, même, le cas échéant, contre des compatriotes. A Raphia, il y avait des Crétois dans les deux camps. Les mercenaires n'étaient pas enrôlés individuellement par les États qui avaient recours à leurs services, mais par bandes déjà recrutées par des ξενολόγοι, espèce de traitants qui tenaient marché de chair humaine, exercées et commandées par des capitaines dont elles portaient le nom. Les pays qui fournissaient le plus de recrues à ces rabatteurs étaient la Thrace, la Crète, la Cilicie, la Galatie. Il n'y a rien là qui intéresse particulièrement les Séleucides, si ce n'est peut-être qu'ils ont été plus à même que d'autres de transformer en colons les mercenaires passés à l'état de vétérans. L'armement à la mode macédonienne était de tradition courante; les corps indigènes suivaient leurs coutumes nationales. C'est eux qui apportaient les armes de trait, arcs et frondes, plus familières aux Orientaux qu'aux Gréco-Macédoniens. On a vu plus haut le rôle joué par les éléphants, les magnifiques colosses de l'Inde, qui intimidaient leurs congénères africains, et l'insuccès des chars de guerre mis en ligne par Antiochos le Grand.

Les Séleucides ont eu si souvent besoin d'avoir des troupes sur pied de guerre qu'ils ont approché du régime des armées permanentes, inconnu de l'antiquité avant l'empire romain. Josèphe s'y est peut-être trompé quand il oppose la conduite de Démétrios II à celle de ses prédécesseurs [1]. Démétrios, dit-il, « voyant que la paix régnait et qu'il n'y avait ni danger ni crainte de guerre, licencia son armée et diminua la solde, ne payant plus que les troupes étrangères qui étaient venues avec lui de Crète et des autres îles. Il s'attira ainsi l'inimitié et la haine des soldats auxquels il ne donnait plus rien, tandis que les rois ses prédécesseurs les payaient même en temps de paix afin de s'assurer leur fidé-

1. Joseph., XIII, 4, 9, trad. Chamonard.

lité et leur dévouement dans les combats, si jamais il était nécessaire ». Il a paraphrasé ainsi le passage où le chroniqueur des Machabées distingue les troupes indigènes, « les armées de ses pères », congédiées « chacune en sa région » par Démétrios, et les mercenaires qu'il garde autour de lui [1].

Pauvres en ce qui concerne les institutions militaires, nos renseignements ne sont ni plus abondants ni plus précis sur les institutions administratives, en dehors du régime des cités grecques d'Asie Mineure. Quant aux villes fondées ailleurs par les Séleucides, nul témoignage ne nous en est resté, sinon que la population d'Antioche était divisée en tribus, dont le nombre était de dix-huit au temps de Libanius [2]. Il y a un point de contact entre les pouvoirs militaires et l'autorité civile dans la compétence des gouverneurs de provinces, qui devaient être pourvus d'une force publique suffisante pour assurer l'exécution de leurs ordres et la défense des frontières. On les appelle tantôt satrapes et tantôt stratèges, et parmi leurs inférieurs figurent des éparques, des hyparques, des méridarques, peut-être des chiliarques, dont les noms sont supposés correspondre à des subdivisions territoriales. Il y a beaucoup de conjectures, mais peu de conclusions assurées à ajouter à l'esquisse sommaire qui a été faite plus haut de la carte administrative de l'empire au temps de Séleucos I [3]. Il est à présumer que les divisions et subdivisions du territoire ont été remaniées de temps à autre, comme a pu être modifiée de même la compétence des administrateurs. La partie de l'empire administrée directement par les fonctionnaires royaux s'est d'ailleurs restreinte de plus en plus, nombre de provinces s'étant constituées en États vassaux ou indépendants, dotés d'un régime intérieur autonome. Le sommet de la hiérarchie émerge un peu de l'obscurité qui nous cache le reste. L'histoire a

1. *I Macc.*, 11, 38.
2. Liban., *Orat.*, I, p. 651 Reiske.
3. Ci-dessus, p. 39. L'esquisse sera complétée (dans la seconde partie de l'ouvrage) par la note annexée au passage susdit.

retenu les noms de quelques hauts fonctionnaires qui ont joué un rôle politique, mais sans définir leur compétence, car ils ne se sont d'ordinaire haussés à ce rôle qu'en la dépassant et en abusant de leur pouvoir. Tels ont été Hermias sous Antiochos III, Lysias sous Antiochos IV, Héliodore sous Antiochos V, Ammonios sous Alexandre Bala, Lasthène sous Démétrios II, Héracléon de Berœa sous Antiochos VIII. Le titre de ces premiers ministres ou grands-vizirs est une appellation vague, diversement écourtée ou paraphrasée, et qui n'est probablement pas plus officielle que la fonction n'est régulière : ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων ou ἐπὶ τὰ πράγματα [τεταγμένος] — προεστὼς ou προεστηκὼς τῶν ὅλων πραγμάτων — κύριος τῶν πραγμάτων — ὁ τῆς βασιλείας προεστηκώς — ὁ ἐπὶ πάσης τῆς βασιλείας [1]. Ces expressions emportent l'idée d'une compétence indéfinie qui, aux mains d'ambitieux, pouvait devenir universelle et faire d'eux les tuteurs des rois faibles ou les suppléants des absents.

Ils devaient tenir avant tout à mettre la main sur l'administration des finances, et c'est en ce sens qu'on a pu les comparer aux diœcètes égyptiens. Avec le système des armées mercenaires, qui dispose du Trésor est maître de l'armée. On se demande si le titre de ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων donné par Appien à Héraclide, favori d'Antiochos IV, n'équivaut pas, au fond, à celui de ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων [2]. Nous n'avons aucune lumière sur la gestion financière et le personnel qui en était l'instrument. Cette indigence de renseignements fait

1. Cf. ci-dessus, p. 121, 5, où est mentionnée l'étude spéciale de G. Corradi. Le titre ἐπὶ τῶν πραγμάτων est seul employé dans les inscriptions : par une corporation de Laodicée pour Héliodore (Dittenb., *OGIS.*, 247), et par Ménogène, favori d'Eumène II, qui se l'attribue à lui-même (*ibid.*, 291-296). Ce ne sont pas des documents officiels. Dans un message aux Magnésiens (*ibid.*, 231, 26), Antiochos III conserve à l'expression son sens banal de « fonctionnaires » (γεγράφαμεν δὲ καὶ τοῖς ἐπὶ τῶν πραγμάτων τεταγμένοις). Nous connaissons les noms de deux ἐπιστολογράφοι : Dionysios sous Antiochos IV (Polyb., XXXI, 3, 16), et Bithys sous Antiochos VIII (Dittenb., *OGIS.*, 259), qui sont, l'un τῶν φίλων, l'autre συγγενής. Nous ne connaissons guère la fonction que chez les Lagides.

2. Appian., *Syr.*, 45.

un contraste fâcheux avec l'abondance de ceux que nous ont apportés, pour la bureaucratie des Lagides, les papyrus égyptiens. Ce qu'en ont retenu les historiens, c'est que la prévoyance et l'économie étaient des vertus étrangères à la plupart des Séleucides, toujours obérés, réduits aux expédients et ne reculant pas devant les confiscations ou les spoliations sacrilèges. Il leur eût été d'ailleurs difficile, autant dire impossible, d'étendre sur tant de peuples divers un réseau administratif uniforme et de maintenir à un niveau relativement stable des revenus qu'ils ne percevaient souvent qu'au cours de leurs rondes armées, dans des provinces mal soumises, travaillées par leurs aspirations nationales ou en proie aux convoitises des voisins, et qui se détachaient pièce à pièce de leur empire.

Si l'on groupait en un tableau d'ensemble les jugements portés sur les Séleucides pris individuellement, le résumé prendrait l'allure d'un réquisitoire contre la dynastie. Il est juste de faire état des difficultés au milieu desquelles elle s'est débattue, de tenir compte de la partialité avec laquelle les chroniqueurs et historiens qui disposent de la renommée ont stigmatisé les tyrans des Juifs et les adversaires des Romains. Il ne faut pas oublier non plus qu'ils ont été pendant des siècles les représentants et les propagateurs de la culture hellénique en Orient. Ils ont apporté à cette tâche — dont se sont dispensés chez eux les Lagides — un zèle non pas désintéressé, mais constant, rarement tourné en intolérance et seulement contre l'intolérance elle-même, incarnée dans un peuple qui a lassé plus tard la patience réfléchie des Romains. Ils se sentaient les seuls et véritables successeurs d'Alexandre le Grand sur le continent asiatique, appelés à maintenir et à poursuivre son œuvre, à se faire tout au moins le rempart du monde civilisé contre les Barbares orientaux. Ils ont eu vaguement conscience de la grandeur de leur rôle, et ils en ont conçu un certain orgueil qui les aidait à conserver, dans leurs rapports avec les cauteleux et

désormais inévitables Romains, plus de dignité, de tenue royale, que les autres dynasties contemporaines. A ce point de vue, ils ne peuvent que gagner à être comparés non seulement avec les Attalides, asservis dès le début aux volontés du Sénat, mais même avec les Lagides après Ptolémée IV Philopator. Enfin, la plupart d'entre eux, les derniers surtout, déjà tarés, dit-on, de vices héréditaires, partageant leur brève existence entre les plaisirs et les dangers, n'ont pas eu le temps de se recueillir et d'arriver à maturité. Leur personne étant l'unique lien qui pût maintenir en cohésion l'agrégat de tant de races hétérogènes, ils étaient obligés de garder partout l'attitude de conquérants; dès que se desserrait leur étreinte commençait aussitôt la dislocation. Le génie d'Alexandre le Grand lui-même n'eût pas sans doute longtemps réussi là où ils ont échoué.

Mais, ceci dit, il faut convenir aussi — et répéter comme conclusion dernière — que la déchéance définitive de la dynastie a été hâtée par ses dissensions intérieures, par la lutte féroce de deux branches irréconciliables, qui se sont disputé jusqu'au bout les débris d'un empire en perdition.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.